Aventures du temps passé

Paul de Molènes

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Aventures du temps passé

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec

ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression

"appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à

expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont

autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont

trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en maige du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir

du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver

entre vos mains.

Consignes d'utilisation

mmmmewfmm^

DU

4OTol!S iNiiNV-YOiO.

PARIS. — IWi'. SIMON RAÇpX ET C«, RUE D*ERFURTH, 1

PAh

PAUL DE MOLËNES

PRÉFACE

J'ai été très-reconnaissant et très^heureux de Taccueil qui a été fait par la presse à mes Caractères et récits du tetp/p^.Je çrôis,;ett;meU$nt à part toute modestie aé convention^ .que la bienveillance dont ce livro-a;;éié^i'bb|e^ pas une origine littéraire ; elle es^fxlue Jtoot* entière à des sympathies qu*on évtlik *«fitcilëh)ônt en France : la franchise nous a toujours plu et l'aventure nous tentera éternellement.

Je veux donc publier aujourd'hui une œuvre où Ton retrouvera ce que Ton a aimé dans mes récentes études : le jet d'une pensée sincère et

le goût irrésistible de tout un ordre d'émotions. Les récits que Ton va lire ont été composés avant ceux qu'on a lus déjà ; si Ton y retrouve la griffe de la jeunesse, je serai bien loin d'en être fâché. Je les place sous la protection des amis que j'ai eu le bonheur de rencontrer.

PAUL DE MOLÈNES

TRÉFLEIR

On a beaucoup parlé à Cobleiitz, pendant Témigration, du'-chevaiier d« Tréfleur. Le pauvre chevalier mil fin à ses jours de la façon la plus romanesque : un matin, par un beau ciel, il se jeta dans les eaux vertes du Rhin en tenant une femme entre ses bras. Pour un étudiant de Carlsruhe ou de Weimar, c'eût été une mort fort convenable; c'était un déplorable trépas pour un gentilhomme français. Comme le disait avec raison la maréchale de H..., le suicide a quelque chose de républicain et de roturier. Aussi Tréfleur fut-il blâmé très-durement. Sa tante, mademoiselle de Kerguen, qui était une personne fort pieuse, fut affligée d'une façon toute particulière, et son oncle, le commandeur de Tréfleur, qui s'était irouvé à Fontenoy, dit qu'il était accoutumé à voir sur le front d'nn homme de sa race le sang d'une noble blessure reçue dans une affaire d'honneur ou dans un combat, non pas Técume et le limon d'une rivière. Eh bien! Tréfleur

ne méritait pas les reproches qu'on fit à sa mémoire. 11 avait pour le suicide le mépris le plus profond, et, s'il avait été las de la

vie, ce n'est pas à Feau ou au charbon qu*il eût demandé la mort. Pourquoi donc se lua-t-il? — Moi, je prétends qu'il ne se tua pas. — Et pourtant ce fut bien son corps qu'on retira du Rhin?-— Oui; mais son âme ne résidait plus dans son corps quand ce corps tomba dans le fleuve. — Un seul homme a pu connaître le secret de ce trépas : c'est un médecin dont tout à l'heure on saura le nom. Je tiens de lui l'histoire qui va suivre. Cette histoire ne sera peut-être pas acceptée par tout le monde: c'est en Allemagne que je l'ai apprise, et, tant que j'ai été en Allemagne, j'y ai cru, quoique assez difficilement encore. De retour à Paris, j'ai trouvé qu'elle devenait beaucoup plus invraisemblable; mais, comme elle justifie d'une accusation injurieuse le rejeton d'une maison que j'honore, comme elle enlève la tache qui ternissait le champ de gueules où brillent les douze merlettes des Tréfleur, à mes risques et périls j'aurai le courage de la raconter; je désire qu'on ait le courage de la lire.

Le docteur Trump était un Allemand, mais il n'avait rien du caractère rêveur qu'on prête aux hommes de sa

race. C'était rennemi de toates les hypothèses étranges et de toutes les théories aventureuses. Il avait publié trois grosses brochures contre le magnétisme, au risque de se faire lapider par les partisans enthousiastes de Mesmer. Un jour, le jeune docteur Blum, qui s'était fait une grande réputation à Coblentz en électrisant des verres d'eau .et en magnétisant des duchesses, engagea avec lui une discussion si vive, qu'il y eut un duel le lendemain dans ce joli petit pré de Mulfen où Ton ferait bien mieux de cueillir des marguerites que de s'égorger. On échangea deux coups de pistolet, qui heureusement ne furent pas meurtriers ;

les deux combattants restèrent debout. Mais les balles servent encore moins que les arguments pacifiques à modifier les opinions. Le docteur Blum continua à chercher dans la médecine la poésie mystérieuse du monde occulte, et le docteur Trump continua à soutenir que tous ceux qui ne voulaient pas se borner à saigner et à médicamenter d'après les anciens préceptes étaient des fous ou des charlatans.

Un soir du mois de juin, le docteur Trump était dans son salon vert, fumant paisiblement sa pipe pour faciliter sa digestion, et non point pour voir danser des figures capricieuses dans les nuages du tabac, quand un domestique tout effaré entra précipitamment. Le chevalier de Tréfleur se trouvait dans un état déplorable ; il affirmait qu il allait rendre Fâme s'il ne voyait arriver sur-lechamp son médecin habituel, le docteur Trump. Or, le chevalier de Tréfleur avait toujours été traité par M. Trump comme un malade chéri. C'était un véritable Français, tournant le madrigal avec beaucoup de grâce et remplis-

sant avec une promptitude merveilleuse les bouts-rimés les plus extravagants; du reste, fort peu poète de sa nature, et plein d'une railleuse incrédulité à Tendroit de tous les mystères du monde invisible. Les billevesées du docteur Blum lui avaient inspiré quelques ingénieuses épigrammes, causes premières de Taffection et de Testime que Itfi vouait le prosaïque Trump.

Aussi, à peine l'adversaire du magnétisme eut-il appris cette nouvelle alarmante, qu'il sortit avec précipitation et se mit à courir dans les rues de Goblenfz. Au bout d'un quart d'heure, il faisait son entrée dans la chambre du malade. Évidemment quelque

chose d'extraordinaire s'était passé pour le chevalier de Tréfleur. Lui si calme et si riant d'habitude, lui qui, tous les matins, même au plus fort de sa maladie, se faisait poudrer par son valet de chambre, dans quel état se trouvait-il, grand Dieu ! Le docteur Trump put à peine le reconnaître. Les joues enflammées, les yeux ardents, les cheveux épars, au lieu de tendre à son médecin sa main blanche à demi voilée sous une dentelle transparente, il s'écria, dès qu'il vit le docteur, de la voix sourde et enrouée d'un acteur de mélodrame :

— Mon cher monsieur Trump, soyez mon sauveur.

— Au nom du ciel! mon cher malade, lui dit le médecin, que peut-il vous être arrivé?

— Hélas ! docteur, répondit le chevalier en maîtrisant peu à peu son émotion, il faut que je' commence par un aveu qui me (^oûte beaucoup, et qui va, dès les premiers mots, me faire perdre votre bienveillance : j'ai fait venir M. Blum...

TRÉFLEUR. H

Tout le monde sait de quelle façon un médecin accueille de pareilles confidences. L'artiste qui verrait en rentrant chez lui un nez ou des yeux faits par une main étrangère à la figure que le matin il avait laissée inachevée, n'éprouverait pas plus de colère que n'en ressentent les doctes représentants de la Faculté à ces révélations inattendues. On a touché à votre malade, à votre malade que vous aviez quitté plein de confiance en vous promettant d'observer à votre retour les eifets du régime prescrit; à votre malade dont toutes les pulsations vous appartiennent, dont le corps, dont la vie, est votre chose, on y a touché! A présent, qu'il guérisse ou qu'il meure, il y a quelqu'un qui s'est placé entre vous et

lui. J'ai vu un chirurgien trouver une opération commencée au moment où il arrivait avec sa trousse; son visage empreint d'une fureur apoplectique est toujours resté devant mes yeux ; aussi je crois voir le docteur Trump s'écriant d'une voix de tonnerre :

— Quoi! ce charlatan de Blum est venu? Alors, Dieu vous ait en garde ! il ne me reste plus qu'à faire des vœux et à me retirer.

— Oh ! mon bon docteur ! s'écria le chevalier avec un accent si désespéré, que le digne Trump parut attendri ; oh ! mon bon docteur, ne m'abandonnez pas, ma pauvre tête est bouleversée ; moi qui ai toujours nourri mon es^ prit d'une substance légère et facile, je vis à présent dans le monde funèbre et malsain 0(1 se débattent les poètes de votre pays. Je n'ai plus aucune notion certaine sur les choses; je ne suis pas sûr que le moi qui vous parle soit le moi qui se lamentait quand vous êtes entré. Allez, ma

cervelle a subi un rude assaut ; ayez seulement un peu de patience, et je vais tout vous raconter.

« Maudite soit» reprit le chevalier après une pause de quelques instants, maudite soit Theure où m* est venue la funeste idée d'appeler Tinfemal Blum I Que voulez-vous, docteur? Vous savez aussi bien que moi tout ce que les souffrances ont d'empire sur le cœur de Thomme. La bouche qui humait du vin et donnait des baisers quand elle était fraîche et vermeille, aime à sentir Thostie quand elle est pâle et desséchée; le plus brave a peur; Tinopie fait venir un prêtre, etc. Je ne vous répéterai pas tout ce qu'ont dit les moralistes à ce sujet. Ma foi, ce matin, je me sentais le pouls si agité et la tête si brûlante, je m'ennuyais tant à compter les rosaces de Todieuse tenture jaune qui entoure ma

chambre, et à lutter avec le délire toujours près de triompher, que j'ai envoyé chercher le docteur Blum, espérant d'ailleurs que ses singeries seraient inoffensives et ne serviraient qu'à nous divertir si je recouvrais la santé. Le docteur Blum, qui avait jadis connu mes épigrammes, et s*était même efforcé d'y répondre en fort mauvais vers allemands, le docteur Blum entra le visage empreint d'une joie triomphante comme un mauvais génie qui voit sa puissance implorée par ceux qui l'avaient méconnue.

((— Ah! monsieur le chevalier, vous voici donc prêt à croire à la vertu de ma baguette, vous qui vous êtes tant moqué de notre pauvre science? Béfléchissez, ajouta-t-il après un instant de silence, je puis vous guérir si vous voulez, ce que ce vieil âne de Trump (pardon, docteur, si je répète ses expressions) ne fera jamais avec sa méde-

cine de pharmacien; mais ce sera à des conditions que vous trouverez peut-être étranges : il faudra que vous me prêtiez votre corps pour une expérience.

«— Prêter mon corps! m'écriai-je; tous les jours je prête ma bourse, j'ai souvent prêté mon épée, mais je ne conçois pas trop comment on peut prêter son corps tant qu'on continue à l'habiter.

« — C'est que justement vous ne Thabiterez plus.

« — Alors, je mourrai?

« — Non, vous ne mourrez pas.

a — Voyons, monsieur Blum, n'ajoutez pas à la confusion qui règne déjà dans mon cerveau ; dites-moi ce que je puis faire pour vous, et ce que vous pouvez faire pour moi, puis nous verrons à conclure un marché.

ff — Eh bien ! sachez donc que je traîne après moi deux âmes attachées par des liens invisibles. Je les ai recueillies au moment où la mort les frappait dans leurs enveloppes corporelles d'une façon irréparable. L'une est celle d'un joueur d'orgue de Téglise de SaintrCastor, véritable artiste allemand épris d'un côté de la vie que vous n'avez jamais soupçonné, mon cher monsieur, malgré votre admiration pour les tragédies de Voltaire et votre talent dans le madrigal ; l'autre est celle d'un vieux juif dont Tœil avait fini par prendre des reflets fauves à force de contempler la couleur de l'or. Le juif et le musicien furent soignés par moi à Thôpital ; la pauvreté y avait conduit l'un, l'avarice y avait mené l'autre^ Ils avaient tous deux le corps attaqué d'un mal incurable; mais je conçus le projet d'exécuter la fameuse opération que je méditais depuis si longtemps, et dont l'honnête Trump s'était tant

moqué, c'esirà-dire de sauver Vâme en la séparant adroitement du corps, qu*on abandonne à la maladie. Mon opération eut un plein succès. Les infirmiers de Thospice ont jeté hier les dépouilles de mes deux malades dans la fosse commune ; mais leurs deux âmes, attirées à moi par la toute-puissance d'une volonté irrésistible, me suivent partout. A présent, il ne me manque plus qu'une seule chose pour avoir atteint un but qui, je crois, aurait satisfait l'esprit insatiable du grand docteur Faust lui-même; je veux trouver un corps qui puisse recevoir tour à tour les âmes

sans logement dont je suis escorté. Ce corps sera réglé comme une pendule : à une heure dite, une âme y entrera pour être remplacée par une autre à une heure également fixée. Le premier propriétaire du corps ne sera pas entièrement dépouillé de ses droits ; seulement il consentira à n'avoir plus qu'un tiers dans la jouissance de son vêtement terrestre. C'est sur votre obligeance que j'ai compté, monsieur le chevalier, pour Texécution de cette nouvelle expérience.

«— Palsambleu ! m'écriai-je, si je vous comprends, docteur Blum, vous voulez me donner à entendre que je dois quitter mon corps à certaines heures comme on quitte sa maison pour y laisser loger les deux malotrus qu'il vous a plu de ravir au trépas.

((—Vous comprenez parfaitement, monsieur le chevalier, je vous fais celte proposition de la façon la plus positive.

« — Et moi, je trouve vos rêveries des plus impertinentes.

« — Ah ! chevalier, n'oubliez pas qu'en ce moment vous

TRÉFLEUR. \U

ne pourriez pas croiser votre épée avec ma lancette; parlons de sang-froid. Pour vous montrer tout ce que ma proposition a de sérieux et de réel, je vais suspendre un instant vos douleurs, sauf à vous les rendre si le marché continue à vous déplaire.

a Je vous jure, mon cher monsieur Trump, dit le che* valier en continuant son récit, qu'à peine ce diable d'homme eut-il fait quelques gestes en arrêtant .sur moi ses grands yeux fixes et profonds, que je sentis le calme et le bien--étre rentrer dans mes sens ; je dis à Jasmin de m'apporter mon miroir, je me trouvai le teint aussi fleuri que si j'avais vécu d'ailes de faisan pendant

quinze jours. Vous devinez Teffet prodigieux qu'un pareil phénomène produisit sur mon esprit. Le docteur Blum me laissa alors savourer le retour graduel de mes forces, le rétablissement de l'équilibre dans mes humeurs et de la régularité dans mes fonctions animales ; puis, au bout de quelques instants d'une attente savamment ménagée :

<ï — Voyons, me dit-il avec un sourire bénin, ne vautil pas mieux être pour un tiers dans la jouissance d'un corps frais et bien r^é, agréable à l'extérieur, au dedans plein d'une douce chaleur et de commodités cachées, que d'avoir en toute propriété un misérable corps jauni comme les figures de cire du vieux KroUer, creusé, miné, démantelé par la toux et par la fièvre comme la barque du gardien Gripp, qui s'écroulera un jour sous les efforts des rats? Allons, mon cher chevalier, réfléchissez quelques moments, et je fais trop de fond sur votre sagesse pour croire que mes offres seront rejetées.

<(— Mais, docteur, me hasardai-je à dire déjà à moitié

subjugué, la sanlé n'a pas rompu avec moi pour toujours. Je ne vois point pourquoi je ne posséderais pas seul ce corps bien tenu et bien réglé dont vous parlez de façon à réjouir le coeur.

n — Mon cher chevalier, ne vous flattez pas ; tout à Fheure je vous aurai remis dans Tétat où vous étiez avant de m'avoir fait venir, et du diable si cet imbécile de Trump vous rend jamais vstre première vigueur. Il vous restera une irritation continuelle à la goi^e qui rendra douloureux le passage du bon vin du Rhin dans votre estomac; il vous restera un embarras dans les poumons qui vous empêchera d'aspirer cet air salutaire du matin où

Ton puise la gaieté et Tappétit; il vous restera, et c'est là surtout ce qui vous sera pénible, une faiblesse dans' Tépine dorsale qui ôtera à votre taille ce qu'elle a de gracieux et de dégagé; il vous restera...

((— Grâce ! docteur, grâce ! m'écriai-j« épouvanté ; je vous abandonne mon corps, tâchez seulement de surveiller un peu ceux à qui vous allez le confier pour qu'ils en fassent un usage décent et convenable ; mieux vaut sa part d'un bon manteau que des haillons pour soi seul.

« — ^Puisque vous voilà raisonnable, je me retire ; quand l'instant sera venu, vous céderez votre corps sans même vous en apercevoir ; vos droits seront scrupuleusement observés^ votre tour de rentrer en jouissance reviendra régulièrement, et vous éprouverez un plaisir sans cesse renaissant à faire mille chose3 qui vous devenaient plus indifférentes de jour en jour.

« Là-dessus le docteur Blum m'a quitté, et j'attends l'exécution du terrible marché que j'ai conclu. Le fait

bien réel de la cessation complète de mes douleurs ne me permet pas de mettre en doute ce qu'il y a de merveilleux dans cette aventure. Je suis donc comme i}n malheureux débiteur qui voit venir Theure de l'expropriation . Je ne puis pas vous dire, mon cher Tmmp, tout ce qu'il y a de pénible dans une situation pareille... Quand Tâme de ce juif, quand celle de ce musicien seront dans mon corps, quelles sottises, grand Dieu I quelles irréparables gaucheries ils lui feront faire! Oh! non, plutôt... »

Ici le docteur Trump interrompit avec violence le chevalier.

— J'ai écouté votre récit, lui dit-il, mais vos lamentations ne m'apprennent rien, et, au nom de la raison, je vous conjure d'y mettre un terme. Quand je vous verrais danser au milieu de la chambre, je ne croirais pas que Blum vous ait guéri. C'est un misérable charlatan qui fait le déshonneur de la médecine. Je ne conçois pas qu'un homme spirituel et sensé, ennemi de tous les écarts dangereux, habile à distinguer...

Le docteur Trump n'eut pas le temps d'achever son pa- Dégyrique ; une lourde main tomba sur son épaule : c'était son malade qui se levait en criant : « Que diable ce fou en habit noir fait-il auprès de mon lit? Et moi, pourquoi 8uis-je couché à une pareille heure, car le jour passe encore à travers les rideaux? Pourquoi tant de bougies allumées? Est-ce que le vieux Nick veut donner ce soir un bal chez moi?

Et, sans avoir égard à la stupéfaction du docteur Tmmp, le chevalier (si l'on peut continuer à nommer ainsi le personnage qui faisait cette série de questions

étranges) souffla les lumières et tira les rideaux. Les derniers rayons du soleil couchant qu'un caprice de malade avait proscrits se projetèrent alors sur les riches* tentures et sur les meubles élégants de la chambre où cette scène se passait. Une épée à la garde enrubannée et à la lame serrée dans un étroit fourreau de peau blanche était couchée sur les deux bras dorés d'un fauteuil; au-dessus d^un secrétaire en bois de rose, un tendre pastel souriait du fond d*un cadre arrondi ; le miroir de Venise entouré de velours et de rubis que le chevalier consultait ave<t anxiété pour connaître les progrès extérieurs de sa maladie, ce beau petit mi-

roir, qui n'eût pas été déplacé à côté d'un stylet mignon à la ceinture d'une Espagnole, brillait à travers les plis formés par les draps blancs et fins de la couche abandonnée. Ce fut ce dernier objet qui attira les regards du furieux dont le docteur Trump suivait les mouvements avec une inquiétude toujours croissante.

— Ah çà! dit-il, je m'étais endormi sur un grabat, et je me réveille dans un lit à colonnes d*ébène avec un mi. roir de femme auprès de moi 1 Est-ce la vieille Rachel qui m'a apporté cette belle glace pour que je puisse m'amuser à compter mes rides et à regarder mes quatre dents?

Mais à peine eut-il porté la glace k son visage, qu'il poussa un cri d'effroi, s'approcha du jour et se contempla avec une terreur qui semblait surpasser encore celle dont le docteur Tnimp était rempli.

L'honnête médecin ne voulut pas rester témoin plus longtemps des actions de ce possédé. Il quitta, en levant les yeux au ciel, la chambre que le terrible Blum avait choisie pour le théâtre de ses sortilèges. H franchissai

tes dernières marches de Tescalier quand il rencontra Jasmin, le valet de chambre du chevalier de Tréfleur.

— Jasmin, mon pauvre Jasmin, lui dit-il, votre excellent maître n'est plus, et il y là-haut un démon qui fait le sabbat dans son corps.

Goblentz, pendant Fémigration, avait une physionomie toute différente de celle que présentent d'ordinaire les villes d'Allemagne. Au lieu des bandes chantantes d'étudiants et d'ouvriers,

on rencontrait le soir dans les rues des jeunes gens aux allures de gardes du corps et de mousquetaires. La jeune fille à l'œil limpide et bleu, qui autrefois regagnait seule sa demeure à la fin du jour, pleine de confiance dans l'honnêteté germanique, n'osait plus sortir maintenant sans avoir pour appui le bras d'un robuste fiancé. Au lieu des deux ou trois promeneurs de profession qui, tous les soirs, avant et après le repas, se saluaient, s'abordaient ou s'évitaient aux mêmes endroits, on voyait, sur les boulevards, errer les élégants habitués du parc de Versailles ; des femmes en paniers posant avec précaution les grands talons de leurs petits souliers sur

la mousse verte des allées, tandis que la chaise à porteui les suit par derrière ; de jeunes seigneurs aux main blanches, et même quelques-uns de ces jolis abbés qui fi rent du noir une couleur galante aussi chère aux amoar que le vert tendre de la robe d'Iris, ou Tazur de la vest de Glidamant.

Le jour où s'était passée la scène qu'on vient de lire un magnifique soleil couchant, un soleil à désespérer ui peintre, ou à le faire pleurer de joie, inondait tout ci beau monde de ses rayons rouges sous les ombrages touffus de la promenade. On respirait avec délices cet aîi frais et pur où se joue le vent qui a passé audessus du Rhin, qui a ridé sa surface et courbé ses roseaux ; on le respirait sans regret et sans arrière-pensée. Les figures étaient calmes et souriantes, empreintes de ce bonheur que nous ressentons tous, n*importe sbus quel ciel, quand la nature veut bien se mettre en frais pour nous en faisant resplendir tous les joyaux de son écriu. Tout à coup un homme à la démarche embarrassée, vêtu d'un costume bizarre, parut au milieu des groupes brillants

qui parsemaient les allées. On juge de la surprise qu'éprouvjaient tour à tour ceux devant qui il passait, en reconnaissant le chevalier de Tréfleurî Oui, le chevalier de Tréfleur, le roi de la jeunesse dorée, le représentant le plus complet des mœurs françaises, le type de la convenance et de la distinction, maintenant sans chapeau, sansépée, les cheveux défrisés, Tœil hagard, tel enfin que son spectre seul aurait eu le droit d'errer à minuit ! Le jeune vicomte de Gerblies fut le premier qui s'avança intrépidement vers lui.

— Eh ! morbleu, chevalier, t'es-tu échappé de ton lin-

ceul pendant qu'on était en train de le coudre? Que signifie cet accoutrement? Ce matin, j*ai été savoir de tes nouvelles, on m'a dit que le docteur Trump te croyait encore au Ut pour deux mois ; es-tu sorti dans un accès de fièvre chaude? Voyons, réponds-nous, un mot, un seul mot, que nous entendions ta voix.

lie chevalier de Tréfleur restait immobile en attachant ses yeux brillants et fixes sur ceux de son interlocuteur. Déjà un cercle de jeunes gentilshommes s*était formé antour de lui, et on parlait de le faire reconduire à son logis, quand un nouveau venu se jeta tout à coup bruyamment au milieu de ceux qui entouraient le prétendu malade. Sans s'inquiéter en rien de ce qui était alors Tobjet de Fattention :

— Mes amis, mes bons amis, s'écria-t-il, faute de cent pistoles, je suis obligé de renoncer au plus ravissant enlèvement qui ait jamais été entrepris. Voyons, cent pistôles, qui peut me prêter cent pistoles? Si ce vieux juif de Maldech n'avait pas été rejoindre, il y

a deux jours, ses voleurs d'aïeux, je me serais volontiers fait saigner des quatre veines pour avoir cette bienheureuse somme.

— Vous aurez vos cent pistoles, je vous les prêterai, dit alors une voix qui fit tressaillir tout le monde.

Le chevalier de Tréfleur était sorti de son immobilité, ses yeux brillaient d*un éclat étrange, mais n'avaient plus l'expression de la folie et de la terreur. Il ressemblait au soldat qui a entendu un coup de feu, au musicien qui a entendu un accord ; on sentait qu'il venait de rentrer dans la vie.

— Eh! Tréfleur! ce bon Tréfleur! s'écria l'emprunteur

écerveié en l'embrassant» si je ne Tavais cru occupé disputer son âme au diable, j'aurais été che?. lui. o bours toujours ouverte, épée toujours tirée I Âh çà! mon che ami, tu reviens donc du tombeau exprès pour me sauver

— Je ne sais pas, dit le chevalier avec un accent sin gulier, moitié jovial, moitié lugubre ; je ne sais pas si j(reviens du ciel ou dé Tenfer, mais je ne laisserai jamai un honnête gentilhomme manquer de cent pistoles, lors qu'il parait disposé à accepter toutes les conditions d^ui loyal emprunt.

— Vraiment, messieurs, j'ai cru reconnaître la voi] du vieux Maldech, dit le vicomte de Gerblies; c'était b sa phrase sacramentelle. Âb çà! mon pauvre Tréfleur qu'est-ce que tu veux dire avec tes conditions? est-ce que tu comptes te faire prêteur sur gages ?

— Les hommes sages ne traitent pas leurs affaires en plein vent, reprit le chevalier d'un ton sentencieux; qu(celui qui veut

aujourd'hui loger dans sa bourse le roi des rois, le roi d'Abraham, le roi de Salomon, le roi du vieux Nick lui-même, notre seigneur tout-puissant l'or, que celui-là me suive !

— Voyons, Puisieux , dit Gerblies à l'emprunteur, voyons, suis le chevalier. Aussi bien, je crois que le grand air agit sur son cerveau, déjà exalté par la fièvre ; il faut espérer que chez lui il parlera un autre langage. Je veux être damné si jamais phrase semblable aux phrases qu'il nous débite a pu sortir d'une autre bouche que de celle d'un usurier.

Le chevalier de Tréfleur s'était mis à marcher d'un pas rapide, sans répondre un seul mot aux quolibets de Ger-

Mies. Le baron de Puisieux était si ardemment préoccupé du désir d'avoir ses cent pistoles, que, si le diable luimême était venu les lui offrir, il ne se serait pas arrêté à considérer ses cornes et son pied fourchu. Tous les deux descendirent la grande rue de Coblentz. Là encore, il y avait des Français faisant jaser les barbiers sur le seuil de leurs portes, ou attaquant le cœur des pâtissières derrière leurs remparts de nougats et de biscuits. Tous ceux qui apercevaient le chevalier de Tréfleur, courant ainsi sans chapeau, suivi du baron de Puisieux, disaient : — Ces maudits Anglais nous pervertissent le goût, voilà encore un de ces paris excentriques qui blessent toutes les convenances ; sans doute il y a un enjeu bien extra* vagant.

Après de nombreux détours, ils arrivèrent enfin à un quartier obscur et boueux où se cachaient cependant autant de trésors que dans le temple de Jérusalem, en un BOt au quartier des Juifs. Les Français relégués à Coblentz allaient souvent errer

dans ces régions, malgré leur sombre aspect, parce qu*au fond de ces repaires enfumés, qui d'abord attristaient la vue, on trouvait, ce qui vaut mieux pour dorer la vie que les rayons du soleil lui-même, de blanches filles et de beaux sequins.

— Holà! chevalier, où vas-tu donc? s'écria le baron de Puisieux en revenant tout à coup à lui, quand il vit le chevalier se diriger vers ces pays connus. C'était sur ta bourse que je comptais, non pas sur celle d'un juif; d'ailleurs, c'est aujourd'hui samedi, et le vieux Maldech était le seul qui, au risque du feu pour sa peau ridée, consentit à prêter le jour du sabbat.

— Je vais où est Fargent, répondit laconiquement le chevalier sans même tourner la tête.

— Allons ! reprit Puisieux, quand tu me conduirais en enfer, je t'y suivrais. Pourvu que ce soir ma belle soil sur mes genoux, dans une chaise de poste aux coussins soyeux et suspendue, du diable si je m'inquiète d'où vienl Tor qui aura mis la clef aux mains de la duègne, le fouel à celles du postillon, et le feu au ventre des chevaux. Ma foi, voilà bien le logis dn vieux Maldech ; eh I chevalier ! chevalier ! n'enfonce pas la porte, parbleu ! Si j'avais su que c'était là que tu voulais me conduire, j'y serais allé sans toi, je connaissais l'antre du loup-cervier ; mais depuis une heure je te crie aux oreilles. que le vieux drôle est dans l'autre monde, il est mort à l'hôpital pour ne pas donner un florin au médecin. Allons ! il ne m'entend pas, et il frappe toujours : Eh ! chevalier, chevalier, estu fou ?

Le chevalier de Tréfleur, à force de faire retentir la porte de coups désespérés, avait fini par évoquer une apparition hideuse.

Une vieille femme avait ouvert ; quelle vieille femme, bon Dieu ! un squelette eût refusé de la faire danser, un balai se serait cabré pour ne pas lui servir de monture : c'était Rachel, l'ancienne coïïipagne de Maldech.

— Vous ne savez donc pas, dit-elle au chevalier d'une voix à faire trouver mélodieux le grognement d'un porc, vous ne savez donc pas que le maître est à présent entre quatre planches, et qu'il n'y a plus personne ici pour recevoir les habits brodés à poches vides ? Allez chercher autre part qui vous oblige, mon bon monsieur, et ne trou-

biez pas une pauvre femme qui ne vous veut ni mal ni bien.

— Rachel, fille d'enfer, je sens une odeur comme celle qui remplissait ma maison le jour où tu m'avais volé vingt florins pour les faire fondre, avec des herbes puantes, sur tes exécrables fourneaux. Malheur à toi si tu m'as dévalisé! Âh ! tu me croyais mort ? Non, tant qu*il y aura de Tor sur la terre, la vie de Maldech y sera attachée. Allons, ne me barre pas le passage, et laisse la porte ouverte ; il y a derrière moi un honnête homme avec qui je veux traiter.

En achevant ces mots, le chevalier de Tréfieur entra violemment. Des injures étranges, des cris d'effroi, des cris de colère, voilà ce qu'entendit Puisieux, qui pénétra, quelques moments après lui, dans la maison de l'usurier. 11 faisait une nuit profonde, et le baron, depuis assez longtemps déjà, essayait de gravir un escalier presque impraticable au milieu des ténèbres, quand un rayon de lumière vint l'éclairer tout à coup. La porte de la chambre d'où partait'le vacarme s'était ouverte, laissant passer la

vieille Rochel, qui sortit en appelant la garde. Puisieux se précipita alors vers son compagnon, et lui cria d'une voix tonnante :

— Palsambieu ! chevalier, on reste au lit, quand on a la fièvre chaude. Quel diable de sabbat faisais-tu là-haut avec cette sorcière, pendant que je me heurtais à toutes les marches du plus tortueux des escaliers? Â présent, voilà qu'on crie à la garde! Âvais-tu compté sur moi pour te seconder dans un guet-apens? Tu m'auras fait manquer mon enlèvement ; mais tu m'en rendras raison, oui, tu m'en rendras raison, quand même il me serait prouvé

que tu as le délire, car je ne crois paa que le délire voui donne le droit de mystifier un ami.

Mais, tandis que l'infortuné baron se livrait à sei transports de courroux, la garde de nuit, amenée pa Rachel, fit irruption dans la demeure de Maldech.

Souvent, aux extrémités des villes, on aperçoit de belles maisons élevant leurs toits d'ardoise au-dessus d'un massif de feuillage ou montrant une partie de leurs blanches façades au bout d'une longue avenue. Si vous avez un esprit toujours prêt à errer partout, si vous êtes de ceux qui ne peuvent pas voir une grille verte donnant sur un parc obscur sans laisser votre imagination se glisser entre les barreaux et courir sous les allées, vous placez dans Thabitation qui vous plaît quelque doux mystère, vous eu failes un théâtre pour les scènes charmantes qui se jouent au fond du cœur; cette terrasse bordée de vases bleus est bien Tendroit où j'aimerais me promener, le soir, avec elle; ce petit pavillon, avec ses vitres de couleur et son toit de chaume,

pourrait cacher un bonheur à inonder mon &me. Oh I que tous ces grands arbres me seraient

chers I Que j'aimeiHis baiser cette mousse! Bb bien, il arrive maintes fois qu'après vous être perdu longtemps dans ces riantes rêveries, quand vous demandez à qui appartiennent cette terrasse, ce pavillon et ces grands arbres, on vous répond :

— C'est le jardin du docteur ***, qui a fondé dans ce magnifique emplacement une maison de santé des mieux tenues.

Alors ces profondeurs verdoyantes vous paraissent cent fois plus affreuses que si elles renfermaient des tigres et des panthères comme les forêts de rAmérique ; elles cachent des ombres hideuses, tout un pâle troupeau de créatures effrayantes à voir, des êtres dont les organes ou rintelligence sont fermés aux saines exhalaisons des bois et au langage touchant et fort de la nature. Vous rappelez bien vite vos pensées, dont Tessaim joyeux courait déjà à travers les allées du parc, vous avez peur qu'elles ne s'y soient souillées et qu'elles ne reviennent avec une odeur morbide : du moins toutes ces impressions sont celles que je ressentis le jour où l'on m'apprit que cette belle maison, qui est à Coblentz, au coin de la rue ZoUstrassey était la maison de santé du docteur Bagrobact.

Quel triste voisinage c'était pour la maison du conseiller Bosmann, dont le riant jardin, cultivé avec tant de soin et d'élégance, était contigu à celui du docteur! Gomment s'imaginer que mademoiselle Marguerite, sa fille, qui poussait un cri quand, en portant son couteau doré sur la peau veloutée d'une pêche, elle en

voyait sortir un insecte noir ; qui reculait d'horreur à l'aspect d'un

sa TRÉFLEUR.

bossu, qui faisait un circuit en allant à Téglise pour ne point passer devant la boutique saignante de maître RafT le boucher, enfin qui avait pour ce qui est malsain et mal fait rhorreur de tous les enfants privilégiés xle la nature, pût s'accoutumer à sentir près de ses pas, séparés d'elle seulement par un mur couvert de lierre et de mousse, des êtres malheureux et maudits, condamnés dans cette vie au supplice d'un enfer invisible, en un mot des feus ! Car la maison du docteur Bagrobact était un hospice pour les aliénés. Marguerite avait fini par s'y habituer cependant, et cet odieux voisinage ne Tempéchait pas d'aller faire le soir des promenades solitaires sur la terrasse du bout du jardin, malgré son père, qui lui disait :

— Gretchen, ma chère Gretchen, tu restes toujours trop tard à Thumidité ; ce n'est pas une heure pour sor^ tir que celle où les belles -de-nuits s'entr'ouvrent : au moins, je t'en supplie, laisse là ces petites pantoufles de satin qui seront bien vite traversées par la rosée. Dis à Marthe de te donner tes souliers doublés, ceux que tu voulais rendre au digne cordonnier Schnaps, parce quMls te faisaient un grand pied, mais que j'ai voulu te faire garder pour les mauvais temps de l'automne.

Marguerite laissait l'honnête conseiller appeler Marthe et chercher lui-même parmi toutes les chaussures de sa fille les plus solides et les plus chaudes; pendant ce temps, elle s'enfuyait comme une biche à travers les allées du jardin, et, quand elle était arrivée à sa chère terrasse, elle regardait de loin la lune sur

le clocher de Saint-Castor en se livrant aux pensées qui naissent dans l'âme à l'heure où s'ouvrent les fleurs du soir. Le leude-

main du jour où tout Goblentz avait été scandalisé par les incartades du chevalier^ Marguerite était venue faiofe dans son jardin sa promenade accoutumée. Gomme Theure était déjà assez avancée, elle sentait de temps en temps la peur feire irruption dans ses rêveries, et elle tournait souvent ses regards vers la lumière lointaine qui brillait à travers les arbres, indiquant Tendroit où le conseiller Bosmann sommeillait à demi dans un grand fauteuil, devant une belle tasse de porcelaine chinoise pleine de la liqueur odorante du thé. Tout à coup elle vit quelque chose se mouvoir au-dessus du mur qui séparait sa terrasse de celle du docteur fiagrobact, et, avant que sa langue paralysée par la terreur eût pu pousser un seul cri^ un homme était devant elle. Celui qui pénétrait d*une façon aussi cavalière dans un honnête jardin où les arbres «n'avaient jamais caché d'autres couples amoureux que ceux des colombes, était un homme leste et bien tourné, mais qui, par le désordre de ses vêtements, confirmait les soupçons que faisait naître sur son état la maison d'où il sortait. Bien loin d'avoir un manteau comme un galant qui cherche aventure par des voies périlleuses, il n'avait même pas d'habit. Sa veste à fleurs, déboutonnée, tombait sur une culotte de soie fort compromise par le frottement de la muraille. Ses cheveux sans poudre étaient épars sur ses épaules; enfin, il faut bien le dire, il avait l'air d'un fou échappé. Pourtant il ne se jeta point sur Marguerite, ne poussa point des cris féroces, mais il lui dit, au contraire, d'un ton fort doux, quoique vivement ému :

— Si vous ^elez un seul cri, mademoiselle, l'odieux Ba-

grobact va lâcher tous ses limiers après moi ; on me remettra dans le cabanon où je me tordais les mains de désespoir sans pouvoir faire naître une expression de pitié sur les exécrables figures qui m'entouraient. Je vous connais, ma^çhère demoiselle ; je sais bien quelle est votre place à Téglise; toutes les fois que j'avais à improviser sur Torgue de Saint-Castor, j'aimais mieux pencher la tête pour vous voir que lever les yeux au ciel. L'inspiration montait d'en bas au lieu de descendre d'en haut ; mais elle était aussi ardente et aussi pure. Je suis venu une fois chez votre père pour accorder un piano, et j'ai joué un air de Sébastien Bach qui a paru vous faire plaisir. Laissez-moi seulement me cacher dans ce pavillon ; demain, quand il fera jour, j'épierai le moment où le jardinier laissera entr*ouverte la petite porte qui est au bas de la terrasse, et je m'évaderai sans qu'on s'en aperçoive. Oh ! ma bonne demoiselle, soyez clémente! Comme dit un proverbe, la bonté est toujours dans les beaux yeux.

^Marguerite trouva que ce pauvre fou avait une voix attendrissante, et elle se hasarda à le regarder, car, dans les premiers moments de frayeur, elle avait détoiirné la tête. Quel ne fut pas son étonnement en reconnaissant, à la clarté de la lune, le chevalier de Tréfleur qu'elle avait rencontré plusieurs fois dans le monde, et dont elle avait toujours eu le jargon frivole et railleur en aversion ! Elle ignorait les déplorables excès auxquels le chevalier s'était livré la veille, et l'énergique répression qu'ils avaient eue; elle crut qu'il s'agissait d'une de ces entreprises que son audacieuse galanterie lui faisait tenter trop souvent.

— Monsieur de Tréfleur ! s'écria-l*elle en se livrant à

une épouvanle d'une nouvelle nature; monsieur de Trefleur!

— Ohl ce ûomi eucore ce nom maudit! dit Thomme qui était devant elle en l'interrompant avec violence; mon Dieu 1 elle aussi ! Et on me traite de fou parce que je soutiens que je suis Robert Wramp, le joueur d^orgue de Sain^Gastor ; mais la folie est dans le cerveau de tous ceuii qui m'entourent et non pas sous mon front. Je suis sûr que je suis bien Robert Wramp : c'est le cœur d'un artiste allemand qui bat dans ma poitrine, et non pas celui d'un faiseur de madrigaux. Tenez, mademoiselle, je sens encore se remuer en moi, dans les profondeurs de mon être, une mélodie toute germanique qu'une page de Klopstock m'avait inspirée; déjà les premiers accords bourdonnaient dans mes oreilles et allaient s'élancer de mon âme sur les touches de l'orgue quand une affreuse maladie m'a frappé. J'ai fait un rêve, je ne sais plus lequel; je m'étais endormi sur le lit d'un hôpital, je me réveillé dans une maison de fous : voilà tout ce que je puis dire. Autour d€ moi étaient des hommes qui m'appelaient le chevalier de Trefleur, et qui m'imputaient je ne sais quel méfait dont je ft'ai pas conscience. Mademoiselle, je suis Robert "Wramp : je ne suis ni Français ni chevalier; je suis un musicien et un Allemand.

Et il disait cela avec un accent de conviction si profond, si passionné et surtout si désespéré, que Marguerite sentant, elle aussi, le trouble gagner sa raison :

— Pourtant^ monsieur, lui disait-elle, je ne puis faire que vous n'ayez pas les traits du chevalier de Trefleur; je connaissais Robert Wramp, je sais que le pauvre jeune

homme est mort tout récemment. Il était blond, et vous êtes brun; il était grand, et vous êtes d'une taille moyenne ; enfin, monsieur, il était Robert Wramp, et vous êtes le chevalier de Tréfleur.

— Est-il possible, disait le malheureux échappé de rhospice Bagrobact, est-il possible qu'un ange de bonté répète les paroles de ceux qui me persécutent? Mais, mademoiselle, avez-vous jamais entendu le chevalier parler comme je vous parle? L'âme dont je sens le souffle sur ma bouche n'est-elle pas une âme toute germanique, une âme forte et vigoureuse, une âme â prendre sa volée avec les accords de l'orgue sous les voûtes d'une cathédrale? Tenez, mademoiselle, il y a des choses que le musicien allemand peut seul vous dire ; je vous jure que j'entends encore là, dans mon cerveau, le bourdonnement confus d'une harmonie à moitié trouvée. Ce matin, je leur demandais un instrument. Âh! s'ils avaient mis un orgue devant moi, on aurait vu si c'étaient des doigts de marquis ou de chevalier qui l'auraient fait parler.

Marguerite ne savait vraiment plus si elle devait s*en rapporter au témoignage de ses yeux ; ces paroles étranges la jetaient dans un désordre inexprimable de pensées. Elle s'étonnait, elle hésitait, elle balbutiait, quand un grand bruit se fit entendre au bout du jardin. Le vénérable conseiller Bosmann traversait tout effaré les gazons humides sans s'inquiéter des taches que la rosée pouvait faire aux belles fleurs de sa robe de chambre. Derrière lui courait toute une légion de valets à demi vêtus qui agitaient des flambeaux : c'étaient les gardiens de l'hospice Bagrobact à la recherche de leur prisonnier. On

Tavait vu franchir le mur et entrer dans le jardin de M. Bosmann. Le père de Marguerite avait des inquiétudes mortelles pour sa fille. Il arriva tout essoufflé sur la terrasse, appelant à grands cris sa chère enfant. Pendant ce temps, le chevalier poussait violemment la porte du pavillon. Â peine s'était-il blotti dans cet asile, que toute la valetaille envahit la terrasse ; on se précipita derrière le fugitif, et d'ignobles mains le saisirent à la gorge. En ce moment, la clarté des torches illuminait la retraite paisible où se passait cette scène nocturne. Les yeux du prétendu fou se dirigèrent tout à coup sur une glace placée aa fond du pavillon. Dès que son regard eût rencontré celui que le miroir lui renvoyait, il poussa un cri de terreur et tomba évanoui.

— Par la mordieul docteur Blum, les hôtes que vous avez forcé mon pauvre corps à recevoir en ont fait de belles! A présent, me voilà atteint et convaincu, aux yeux de tout Coblentz, d'avoir perdu la raison! Encore, si la folie qu'on me prête était semblable à celle du marquis de Reissac, qui, toutes les nuits, fait allumer des candé-

labres et brûler des parfums pour recevoir la reine Cléopâtre, qu'il attend en habit de velours, la poitrine couverte de tous ses ordres! voilà une folie noble, distinguée, permise à un gentilhomme ; mais on me prête, à moi, une folie basse et honteuse, qui me fait parler tantôt en usurier et tantôt en joueur d'orgue! La démence n'est d'ordinaire que l'exaltation des penchants qu'on renferme en soi ; quels penchants on doit me supposer, grand Dieu! Et puis, mon pauvre corps, dans quel état me l'a-t-on rendu 1 Un jour, un de mes valets prit un habit de cour dans ma garde-robe, et s'en alla courir la ville en marquis, comme Masca-

rille. Il s'est fait bâtonner partout; il me rapporta mon habit déchiré et marqué au dos de signes infamants ! Docteur, j'ai pensé à ce drôle en rentrant ce matin dans mon corps; il est fatigué, harassé; les genoux sont contusionnés, la voix est enrouée, je trouve je ne sais quelle mauvaise odeur dans la bouche : on sent qu'il a été habité par des malotrus. Docteur, rendez-moi ma maladie si vous voulez, mais je veux rompre mon marché !

Ainsi parlait le chevalier de Tréfleur, appuyé sur le bras du docteur Blum, qui venait de l'arracher des mains du terrible Bagrobact. Le jeune médecin avait affirmé que le malade était parfaitement guéri, et, quoique les maisons de fous soient encore plus avares de leur proie que l'Achéron lui-même, force avait été au docteur Bagrobact de rendre à M. de Tréfleur sa liberté.

— Monsieur le chevalier, répondit l'insinuant Blum d'une voix douce et caressante, monsieur le chevalier, ne vous irritez pas ; voyez, vos organes ne sont déjà que

trop fatigués par les émotions successives de ceux qui en ont usé avant vous. Notre marché ne peut plus être rompu : je suis entré en rapport avec vous, je vous tiens à présent sous ma puissance ; mais croyez que je n'oublierai rien pour rendre votre position plus tolérable. Les deux âmes qui se sont si mal comportées sortaient d'un profond sommeil et étaient dans une ignorance complète de leur situation. Maintenant, je vais tout leur apprendre; soyez sûr qu'une fois prévenues elles se conduiront avec décence et modération. Une série toufe différente d'événements va commencer pour votre corps.

Le docteur tint sa parole, et les trois âmes furent initiées au mystère de la vie étrange qu'il leur avait faite. 11 ne fut plus question d'enfermer le chevalier ; Tréfleur n'étonnait plus Coblentz par les actes d'une folie violente et passionnée, mais ses incroyables bizarreries faisaient le sujet de toutes les conversations. Un soir on l'avait vu. souriant et paré, aussi aimable, aussi brillant qu'aux plus heureuses époques de sa vie, jetant ses pistoles sur les tables de jeu avec une admirable insouciance, prenant, comme le Dorante de Marivaux, de l'esprit dans tous les beaux yeux et le répandant à pleines mains ; le jour suivant, vous le rencontriez dans une tenue négligée, le chapeau droit et la perruque de travers. Si, par hasard, vous lui empruntiez quelques ducats, il vous répondait par des refus prononcés d'un ton pleureur, ou bien il vous proposait, avec un empressement bizarre, son entremise auprès d'un prêteui^ inconnu. Il parlait un français plein de locutions insolites, et semblait dans un con-

tinuel état de malaise. Un autre joar, c'était encore une autre transformation : il parlait avec enthousiasme de Klopstock, se taisait quand il était question de Voltaire, et tombait dans de véritables extases quand il entendait par hasard une voix fraîche et pure chanter une vraie mélodie.

Dans les habitudes de sa vie il y avait la même diversité que dans les nuances de son caractère. Tantôt il se livrait à des orgies étincelantes avec les plus adorables folles et les fous les plus sé-

duisants de la société parisienne de Goblentz, tantôt il se tenait dans un isolement inexpliqué, tantôt, enfin, il allait passer des soirées entières dans la maison fort peu à la mode du conseiller Bosmann, à s'entretenir juvénilement avec mademoiselle Marguerite sur mille matières sentimentales et candides qu'on ne Tauraic jamais cru capable d'aborder.

Le 6 juillet 17.., c'était ce dernier passe-temps qu'il avait choisi pour sa soirée ; le digne H. Bosmann avait toujours eu du goût pour la musique, quoique certainement cette belle et noble muse n'eût jamais déposé un baiser sur le front tout ruisselant de sueur qu'il essuyait avec un mouchoir à carreaux après s'être fatigué à souffler fort et longtemps dans une énorme clarinette ; aus^i donnait-il souvent des concerts pour lesquels on mettait en réquisition tous les talents du voisinage. M. le professeur Piper décrochait la basse, suspendue entre sa ligne à pêcher et son baromètre ; M. le président* Wolf saisissait le violon dont les doux accords le reposaient des criailleries de Taudience ; le vieux baron de Weiden s'armait du terrible cor pour lequel il avait eu dans sa jeu-

nessc un duel et trois procès avçc des voisins trop attachés à leur sommeil. Quand tout ce monde était réuni, c'étaient des concerts à rendre pour longtemps la rue déserte; les pauvres âmes qui se cachent dans les instruments, où elles chantent quand c*est un artiste qui les interroge, et pleurent quand c'est un butor qui les tourmente, ces pauvres âmes criaient et gémissaient sur des tons divers, mais tous également aigus et désespérés. Pourtant il s'élevait par moments de cet enfer une voix fraîche et mélodieuse, car mademoiselle Marguerite chantait

quelquefois, et dé cette bouche tapissée de feuilles de roses, de ces dents d'ivoire comme la porte des songes souriants, il ne pouvait pas sortir autre chose que des sons tendres et gracieux. Le soir dont je parle, mademoiselle Marguerite faisait entendre les doux roucoulements de son gosier mélodieux, et le chevalier de Tréfleur Fécoutait. Certes, c'est un grand plaisir qu'on éprouve en écoutant chanter la femme qu'on aime : l'eau qui entoure votre corps dans une baignoire de porphyre ne le caresse pas plus doucement que les flots d'harmonie qui sortent de sa bouche ne caressent votre âme. Le chevalier de Tréfleur semblait perdu dans une délicieuse extase. Je ne connais rien de plus sacré que le bonheur qu'on goûte aÎDsi dans le coin d'un salon ou dans le fond d'un bosquet pendant qu'une fauvette ou une jeune fille chante. Je me garderais bien de réveiller un homme qui serait dans cet état délicieux de placide ivresse; mais tout le monde ne sait pas respecter ce qui est vraiment respectable. Le vicomte de Gerblies, qui, je ne sais par quel caprice, s'était fait conduire en même temps que Tréfleur chez le

conseiller Bosmann, le. tira tout à coup par la manche pour lui dire :

— En vérité, cette petite est charmante, mais elle n'a pas la moindre expression ; et puis, ces mélodies allemandes sont d'une monotonie!... Sais-tu bien que tu es parfaitement ridicule, avec ton visage empreint d'une admiration béate?

J'ignore ce que le chevalier de Trèfleur repartit, mais ce fut quelque chose de si violent, que le vicomte de Gerblies quitta le salon en lui jurant qu'il aurait de ses nouvelles le lendemain.

Ce soir-là, le conseiller Bosmaun exigea de sa fille l'accomplissement de mille devoirs insupportables. II fallut qu'elle s'assît au clavecin pour jouer sa partie dans un trio que son père et le président Wolf s'étaient mis en tête d'exécuter avec elle : on eût dit un tableau où le pinceau de Raphaël eût jeté une sainte Cécile, et celui de Téniers ou de Van Ostade deux énormes bourgmestres flamands. Après ce morceau, madame la présidente Wolf voulut qu'une grande fille rousse qu'elle avait amenée avec elle donnât un échantillon de ses exercices quotidiens ; la pauvre Gretch en fut obligée de faire un dessus dans une interminable sonate : ses petites mains blanches et légères se mirent à voltiger sur le clavier, à côté des mains rouges, épaisses et lourdes de mademoiselle Wolf. Ce ne fut pas encore tout : il fallut servir le gâteau sur les assiettes dorées, et le thé dans les tasses à fleurs. Ces soins hospitaliers, dont Marguerite s'acquitta en digne Allemande, avec une bonté consciencieuse, se prolongèrent si longtemps, que le chevalier

de T^éfleu^ perdit Tespérance de pouvoir lui parler; il partit sans avoir eu d'elle, ce soir-là, autre chose que les rayons et riiarmonie qui s'étaient échappés pour tout Iemonde.de ses regards et de sa voix.

Heureusement que les amants gui n*ont pu rien dire à leurs belles trouvent en rentrant chez eux du papier complaisant et des plumes jaseuses, qu'ils emploient à réparer leur silence. Voici un fragment de la lettre que le chevalier de Tréfleur^ ou du moins celui qui occupait son corps, écrivit à mademoiselle Marguerite Bosmann ; elle montrera quel caractère d'intimité avaient déjà

pris les relations qui existaient entre l'ancien organiste de Saint-Castor et la fille du conseiller.

a Je me bats demain, ma bien-aimée Marguerite; je vais exposer à un coup d'épée ce misérable corps dont je ne suis pas même le légitime possesseur. <}uel sera le sort nouveau de mon âme, si cette enveloppe est mortellement frappée? Je n'en sais rien. Passerai-je dans un autre corps? aurai-je la puissance de me révéler à toi d'une façon distincte? Que de doutes et d'épouvantes ! Eh bien ! parmi toutes les pensées qui traversent mon cœur en cet instant.d'angoisses, il en est une qui me fait plus souffrir que toutes les autres. Je me dis : Mon amour est-il aussi inséparable de mon âme que la chaleur et l'éclat le sont du rayon de lumière, ou bien peut-il s'évanouir en laissant subsister quelque chose de moi? Si affreux, si insupportable que le néant paraisse quand son idée se présente à l'imagination humaine, je ne le redou terais point pour mon âme tout entière, mais pour ce qu'il y a de meilleur en elle, pour la seconde vie dont lu

Tas animée ; oh ! je le hais jusqu'à la révolte et au blasphème! »

Cette lettre, écrite tantôt dans la langue de la métaphysique, tantôt dans celle de la poésie, était longue, si longue, qu'elle lasserait la patience des esprits les plus romanesques ; et puis, il s y trouvait forcément des choses si bizarres, si folles, si incohérentes, qu'elles déplairaient au goût français, comme on disait dans le bon vieux temps où les Français se permettaient d'avoir un goût et même de s'en servir pour préserver leur noble el belle littérature de toute grotesque mésalliance.

Le ciel était rose, la verdure brillante, le pré de Hulfen était charmant; le pré de Mulfeu est bien la plus délicieuse prairie qu'un poète ait jamais pu rêver. Une haie, d'où s'échappent çà et là les troncs*élancés et vigoureux des grands peupliers germaniques, l'entoure de toutes parts. 11 est constellé d'innombrables fleurs que je voudrais pouvoir nommer ; mais, grâce à mon ignorance en botanique, je nomme les fleurs comme les anciens pâtres nommaient les étoiles, de mille noms qui n* éveillent des

souvenirs que pour moi. Quand je dirais qu'il y avait des Clarisse, des Éiisa, des coquettes, ies extravagantes, des avMuremes, qui se représenterait les frêles tiges etles odorants calices que tous ces mots rappellent à mon esprit! Il faut donc que je renonce à la chère peinture de ces splendeurs agrestes, et que je dise, en me renfermant dans la pompe banale de la vieille expression classique : • Le pré de Mulfen est émaillé de fleurs. » Le pré de Mulfen ! si je ne le décris pas mieux, hélas I ce n'est pas faute de l'aimer et de le comprendre. De sa verdoyante enceinte, on entend le bruit du Rhin ; fraîcheur éblouissante, divines harmonies, rien ne manque à ce coin solitaire de la création. Or, le pré de Mulfen était le lieu où devaient se rencontrer Gerblies et le chevalier de Tréfleur. C'était un dimanche, un dimanche d'été ; beau jour où Ton peut voir celle que Ton aime, le matin dans la vieille église; le soir sous les grands ormes de la promenade. Je suis sûr que cette pauvre Marguerite s'était éveillée avec plus de chansons dans le cœur que l'oiseau n'en a dans son gosier. Ëh bien, elle ne le verra pas à la messe. Pendant qu'elle cherchera vainement son regard à travers les nuages de l'encens, dans toutes les resplendissantes profondeurs de la cathédrale ; une de ces jolies èpées à

nœuds de couleur tendre, avec des amours et des violons ciselés sur la garde ; une de ces épées qu'elle a vu cent fois, qu'en ce moment elle voit encore s'associer à d'élégaotes toilettes, comme un noble et gracieux complément de parure ; une de ces épées enfoncera peut-être sa lame étroite et brillante dans le sein qui porte le bonheur de sa vie. L'ancien organiste Robert Wramp suit pédeslre-

ment les sentiers qui conduisent à son rendez-vous. Si ce n'étaient la conpe française de ses vêtements, la poudre de^ ses cheveux, la cocarde galante de son chapeau, on dirait, à son allure, un homme qui a un Virgile dans sa poche. Il marche du pas d'un rêveur. Werther devait avoir cette taille inclinée et ce front pensif quand il disait, en portant ses regards errants sur Therbe du chemin : « L'herbe frissonnera un jour sur mon tombeau, comme elle frissonne au bord de cette route. » Malgré toutes mes secrètes sympathies pour ce bon et digne artiste, j'aime mieux la façon dont s'avançaient le vicomte de Gerblies et son témoin, le marquis de Percamp. Quand on va se battre en duel, le moment est mal choisi pour prendre des attitudes élégiaques. Il ne faut pas regarder si les fleurs ont l'air de vous plaindre et les oiseaux de prédire

votre mort. Comme disait le vieux commandeur de G ,

pensez aux plus joyeuses aventures de votre vie, aux meilleurs tours que vous avez joués à vos maîtresses et aux meilleures bottes que vous a apprises votre maître d'armes. Gerblies suivait les préceptes du commandeur; il faisait honneur à son pays, il justifiait cette glorieuse ligne qu'on a lue longtemps à Tarticle

France^ dans tous les dictionnaires de géographie : « Le Français est hardi et léger. » II montait un cheval fringant, dont l'allure charmait la vue, et, solidement assis sur la selle, suivant la bonne et ancienne méthode de notre équitation, il échangeait avec Percamp mille gais propos qu'auraient dû recueillir les bosquets taillés de Versailles, et non pas les grands arbres échevelés, pleins d'une poésie exubérante et désordonnée comme celle d'une ballade, qui penchaient

sur lai leurs rameaux capricieux. Je suis sûr que bien peu de personnes se souviennent du duel de H. de Ségur et du prince de Nassau. Ce fut un beau duel cependant. Tout en se portant des coups sérieux, on se disait d'aimables choses :

— Prince, vous avez là un joli ruban à votre épée.

— Mais, mon cher vicomie, vous êtes blessé.

— Non, ce n'est rien ; recommençons, je vous en supplie.

Et Ton recommençait. Gomment Dieu recevaitril ces âmes qui s'envoUient à lui toutes souriantes, sans fiel, sans courroux et sans remords, par quelque blessure vaillamment reçue ? Je crois qu*il usait envers elles d'indulgence. En tout cas, mieux valait cette leste et hardie façon de quitter Texistence, que.la triste manière dont un cuistre s'en va furtivement de cette terre en vidant quelque fiole de pharmacien, après s'être attendri, dans une lettre de quatre pages, sur son sort et sur celui de Thuinanité. Gerblies appartenait à la race étourdie, hautaine et joyeuse, qui se décimait par le duel; Robert Wramp appartenait à la race taciturne, austère et pleureuse, qui se décime par le suicide.

Tous les deux arrivèrent à peu près en même temps du pré de Mulfeu. Gerblies et Percamp furent étonnés de voir le chevalier à pied et sans témoin.

*— L'air mélancolique et les pieds poudreux ! dit Gerblies à Percamp en examinant rapidement son adversaire. Uparaît qu'il est dans unde ses accès de folie sentimentale et champêtre. On prétend qu'il n'y a point de semaine où il ne devienne tout un jour une espèce de poète élégiaque

Ai TRËFLëUR.

aussi sensible à la beauté des champs que H. Delille luimême. L*autre jour, la marquise de V qui s'est fait

ordonner Fexercice du cheval depuis que son cousin est

revenu et que son mari a la goutte, la marquise de V

m'a dit qu'elle Favait aperçu dans un chemin où elle galopait avec cet heureux cousin, à pied, marmottant des paroles dans un livre, et portant au bout d'un bâton son habit et son chapeau.

— Ah ! fi! dit Percamp, voilà qui sent le Jean-Jacques ; c'est vouloir donner aux Allemands une bien triste idée de notre noblesse. Je suis sûr qu'en le voyant passer on se dit : « Voici un de ces purs et candides gentilshommes qui ont commencé par des bergeries à la manière de Racan la grande besogne que les bouchers se sont chargés de finir. »

I/amant de Marguerite s'avança gravement vers les deux émigrés.

— Eh bien ! chevalier, s'écrièrent en même temps Percamp et Gerblies, vous n'avez pas de témoin?

— Un témoin suffira pour nous deux ; j'aimais mieux venir seul le long des sentiers en conversant avec les arbres, que d'avoir à subir les discours d'un indifférent dans les derniers instants qu'il me reste peut-être à passer sur cette terre.

— Ma foi, chevalier, dit Gerblies, je suis fâché que notre duel soit tombé dans un de vos jours de misan-

, thropie ; je vois que l'affaire va se passer tristement. Vous qui aviez jadis la réputation de recevoir un coup d'épée et de perdre cent pistoles saus cesser un instant de sourire, quel lugubre figure vous avez aujourd'hui ! Le

beau plaisir de vous avoir pour adversaire! autant vaudrait se battre avec uo de ces blonds et pâles Allemands tout imprégnés de sentimentalité et de rêverie, que nous rencontrons quelquefois aux thés esthétiques, comme ils appellent certaines soirées, dans la langue pédante de ce pays-ci.

Je ne sais pas si Tâm^ primitivement germanique qui était renfermée dans le corps du chevalier de Tréfleur tressaillit d'indignation à ce quolibet, mais, pour toute réponse, Tancien artiste se mit en garde, et le combat commença. Deux épées qui s'engagent, qui se suivent, qui se croisent, qui voltigent ensemble, portant toutes deux la mort au bout de leurs pointes brillantes, c'est UD spectacle qui échauffe et réjouit le cœur. Gerblies avançait et reculait sur l'herbe humide du pré de Hulfen avec autant d'aisance et de bonne grâce que sMl eût posé le pied sur les dalles luisantes d'une salle d'armes. Ses mouvements étaient lestes et dégagés, sa figure animée et souriante. Les traits de son adversaire brillaient d'un feu sombre. Les enivrements du sang ont agi

sur les âmes allemandes avant ceux de la science. Aux narines qui se gonflaient, aux yeux qui devenaient étincelants, on sentait chez Robert Wramp comme le réveil d'une nature guerrière longtemps assoupie. Une fois, l'épée de Gerblies se retira avec une goutte de sang suspendue à l'extrémité de sa lame. Percamp intervint pour que le duel fût suspendu, le chevalier insista pour qu'il fût continué. Il ressemblait à ces guerriers qui voyaient tout â coup les yeux de la mort se fixer sur eux pleins d'un attrait irrésistible comme ceux d'une fiancée, et qui couraient au-

(levant des blessures, impatients de s'envoler où les appelait ce divin regard. Je suis sûr qu'en ce moment d'extase rimage même de Marguerite était presque effacée dans son cœur. Si c'est la mort qu'il cherchait, peu s'en fallut qu'elle ne le reçût dans ses bras. Un second coup d'épée de Gerblies le jeta sur le pré, dont les fleurs odorantes et les longues herbes s'affaissèrent sous lui comme les coussins d'une couche nuptiale.

En vérité, quand un homme est étendu ainsi sur un beau gazon, sous un beau ciel, dans la bienheureuse attitude du repos, on ne devrait pas s'inquiéter de savoir sMl n'est qu'endormi, ou s'il y a sous le réseau de ses cheveux, un peu au-dessous de sa mamelle, dans une partie quelconque de son corps, une ouverture étroite et sanglante qui explique la nature du calme dont il jouit. Il faudrait simplement s'éloigner en respectant son sommeil. C'est ce qu'avaient fait d'abord Gerblies et Percamp, croyant bien sincèrement leur homme trépassé ; mais le terrible docteur Blum, qu'on avait envoyé pour constater le décès, trouva moyen de réveiller encore la pauvre âme, et de ressusciter le pauvre corps.

Le torps fort mal guéri de Tréfleur était occupé par son premier et légitime propriétaire.

Le chevalier n'avait pas trop injurié le docteur Blum en trouvant son enveloppe terrestre percée d*un coup d'épée.

— Au moins, avait-il dit, voilà un genre de dégât qu'on est accoutumé à subir et qu'il n*est pas honteux de montrer.

Mais ces réflexions qui l'avaient un instant consolé ne suffirent pas à le préserver d'un mal affreux, de Tennui, qu'il était obligé de supporter toutes les fois qu'il revenait sur la terre avec les défaillances et les langueurs d'une interminable convalescence. Robert Wramp avait fait placer un orgue dans le coin de sa chambre, et laissait errer sur les touches ses doigts affaiblis; il faisait des vers, et il pensait à Marguerite ; l'abominable Maldech trouvait dans ses calculs et dans ses comptes les mystérieuses distractions des avares ; mais le chevalier n'avait rien ni en lui, ni hors de lui, qui rendU le pas du temps moins tardif et moins lourd. Les bruits qui avaient couru partout sur la bizarrerie de son caractère avaient éloigné de lui tous ses amis ; toutes les fois qu'il reparaissait dans le monde, on l'accueillait avec l'empressé-

ment qu'inspire la curiosité, mais on avait oublié le chemin de sa demeure. La poésie ne pouvait pas lui être d'un grand secours, car, tout au contraire de certains poi^tes qui aiment à l'appeler dès qu'ils sont seuls, pour poser leur tête sur ses genoux, qui eu font la compagne chérie de leur retraite, qui ne révent pour elle que bois obscurs et antres inaccessibles, il ne daignait lui sourire

que dans le monde, et la traitait fort mal chez lui. Il faisait des vers à Iris quand Iris lui niontrait sur un tapis de velours un album rose ou bleu, et lui présentait ellemême la plume; mais faire des vers quand il était seul, quand aucun œil n'était fixé sur lui, oh! jamais! La lecture lui manquait aussi, car il professait pour la littérature allemande le plus profond mépris, et les deux ou trois livres français qui l'avaient accompagné dans l'émigration lui avaient donné depuis longtemps tout le plaisir que pouvaient contenir leurs pages. Des vapeurs soporifiques s'élèvent des livres qui vous ont le plus charmé quand on les a cent fois parcourus. Les tragédies de Voltaire et ses contes, Zaïre et Candide, renfermaient pour lui, non pas ce qu'on cherche dans les poètes, les doux rêves, mais ce qu'on y rencontre souvent, le sommeil. Le jour dont je parle, il faisait ce qu'on fait dans le désoeuvrement, il s'adressait à tous les objets, comme s'il eût espéré en eux quelque ressource inattendue ; il tournait et retournait dans tous les sens le canif et le couteau à papier placés sur son bureau ; il traçait des mots sans suite sur des feuilles blanches; enfin» il se livrait à tous les passe-temps stériles qu'imagine un esprit peu inventif dans une lutte impuissante contre Tennui. Tout à coup

l'idée lui vint de rouvrir le tiroir de son secrétaire qu'il avait peut-être ouvert et fermé cent fois dans la matinée. C'était là qu'il avait déposé le trésor des billets doux. Beaucoup d'hommes aiment à relire les lettres d'amour que des doigts charmants ont tracées pour eux ; j'en ai connu un qui relisait surtout de préférence celles qu'il avait écrites lui-même : c'était un poète, et il conservait un double de ses élucubrations sentimentales. Le chevalier, qui était d'une nature peu passionnée, quoique fort ga-

lante, ne conservait pas les lettres qu'il écrivait, et se souciait assez peu de celles qu'il avait reçues. Ce fut donc sans aucun battement de cœur, sans aucune émotion douce et tendre, qu'il se mit à parcourir d'un regard distrait cette jolie prose qui cache, sous chacun de ses mots, ridée d'un sourire ou d'un baiser. Au bout de quelques minutes, ce passe- temps, si cher aux natures sentimentales, lui devint tout à fait insupportable. A côté du coffret qui renfermait ces lettres en était un autre où l'ancien organiste mettait les siennes quand il habitait le corps du chevalier. Par un sentiment de délicatesse fort louable, Tréfleur respectait tous les secrets des âmes qu'on avait associées à son sort ; une lettre écrite à Maldech ou à Robert Wramp, quoiqu'elle portât pour suscription : à mmi- ^ieur U chevalier de Tn^'/ï^r, était pour lui quelque chose de sacré. Pourtant l'ennui qui l'oppressait avait acquis une si cruelle pesanteur, il avait si grand besoin de distraire sa pensée oisive, qu'il viola le mystère du coffret, et en Rt sortir nombre de billets de toute forme, quoique écrits de la même main ; laimable et furtive correspondance de mademoiselle Marguerite et de Robert Wramp. C'étaient

là de vrais billets d'amour, qui ne rappelaient pas ceux des présidentes et des marquises, de belles lettres renfermant les plus pures et les plus ardentes pensées qui se soient jamais cachées sous des chevelures blondes, qui aient jamais brillé dans des yeux bleus ; de belles lettres où Ton sentait non pas la vie du boudoir, Fair que secouent la gaze ou les plumes de Téventail, mais la vie de l'oratoire et du jardin, Tair que le vent du soir envoie sous les treillages en fleurs des croisées ; de belles lettres bien rêveuses, bien passionnées, bien allemandes : le chevalier

aurait pu les lire et les relire cent fois sans les comprendre si les nécessités terrestres n'avaient pas marqué çà et là ce langage brûlant de leur inévitable empreinte. Les amants ont besoin de se voir; pour se voir, il faut se donner des rendez- vous. Au bas d'une épître pleine des mots les plus vaporeux et des pensées les plus impalpables, bon gré, mal gré il faut bien souvent que Ton mette un nom de rue et un numéro de maison. Mademoiselle Marguerite avait quelquefois cédé aux exigences de la vie positive. Au milieu des phrases nuageuses, quelques phrases nettes et précises indiquaient les moyens qu'on emploierait pour se rencontrer. Quoique la passion conservât toujours la même chasteté, c'était surtout quand on arrivait aux lettres les plus récentes que Ton voyait l'existence réelle occuper une plus grande place. Le désir impérieux de se voir sans contrainte s'emparait de jour en jour des deux amants avec plus de force. La position étrange de celui qu'elle aimait rendait tout espoir d'aune union ordinaire impossible pour la jeune fille ; voilà donc ce qui avait été imaginé par le couple amoureux pour goû-

ter sur cette terre autant de bonheur qu'il nous est permis d'en espérer. Robert ne demanderait pas au conseiller la main de Marguerite ; car, si elle lui était accordée, il y aurait pour Tàme bien-aimée des instants d'une ja-* lousie bizarre et terrible quand il faudrait qu'elle cédât à d'autres âmes un corps destiné à reposer sur une couche nuptiale. On éviterait cette situation cruelle par un mariage clandestin. Les trois âmes rentraient tour à tour dans une complète insensibilité pendant tout le temps que durait leur absence du corps ; elles n'apprenaient que par les lieux où elles se réveillaient en revenant à la vie, par des cintonstances in-

attendues, par des indiscrétions, par des récits, tout ce qui s'était passé durant leur sommeil. Ainsi donc, si le secret du mariage était bien gardé, Robert Wramp pourrait serrer sur son cœur sa chère Marguerite, sans associer Tréfleur et Maldech à ses droits d'époux. Ce projet, qui avait été longuement médité par les deux amants, allait s'accomplir au moment de la rencontre du pré de Mulfen. Toutes les dernières lettres de Marguerite en parlaient ; c'était là ce qui leur donnait un intérêt romanesque pour l'imagination désœuvrée du chevalier de Tréfleur. Les gens sensés savent se résoudre à brûler ces gages précieux qui vous rappellent tant d'émotions heureuses ; il en est qui conservent au contraire comme une source de jouissances indicibles le billet de trois lignes qu'on vous a donné dans un bouquet, celui qui est tombé d'un balcon, en un mot tous ces chers chiffons de papier, si doux au cœur, si doux aux lèvres, qu'on a tant désirés et tant baisés. Robert Wramp était du nombre de ces imprudents. Parmi les épitres de Marguerite,

il y avait un petit billet qui avait dû tomber sur un gazon humide de la rosée du matin ou de celle du soir, (rar des taches de verdure rendaient certains mots presque illisibles. Voici ce qu'il contenait : « Ce sera samedi soir, mon bien-aimé, samedi soir, à la grille verte, à onze heures. — Amène une voiture ou une chaise à porteurs, car j'aurai une vraie parure de mariée. — Je serai en blanc avec tous les diamants de- ma mère : je t'expliquerai pourquoi. C'est une superstition de mon cœur. » Le chevalier resserra toutes les lettres, mais il oublia celle-là sur le bureau, et le lendemain ce fut le premier objet qui attira la vue de Maldech, quand, à l'heure prescrite par le docteur Blum, il se fut mis en possession

du corps que la science avait choisi pour le faire servir au plus surprenant de ses miracles.

L'avarice m'a toujours paru environnée d'une sorte de terreur semblable à celle qui entoure les choses surnaturelles; car dans celte attraction mystérieuse, dans cet étrange amour que ressentent certaines natures pour les splendeurs inanimées de la matière, je ne puis rien dé-

couvrir dliumain. Le regard des zahouris, qui voient les métaux dans le sein de la terre, pénètre ainsi dans la fosse des cadavres. Autour de ces vieilles têtes d*avares au crâne luisant, à la chevelure fauve, que le pinceau allemand a reproduites quelquefois^ il y a comme une affreuse auréole de magie. Le feu de F enfer est sous la cornue de Talchimiste. Satan est le roi de Tor. Maldech éiait an des plus exécrables suppôts de Satan. L'âme du jeune homme, dans son printemps, quand les feux du premier amour l'illuminent, n'est pas entraînée par une impulsion plus vive vers Tâme qui brille aussi de ces clartés matinales, que ne Tétait cette âme hideuse et pleine de ténèbres vers les trésors étincelants des cassettes et des écrins. Aimer les émeraudes, les* turquoises et les rubis, comme les aiment les jeunes mariées pour en faire des couronnes triomphantes, voilà ce que le ciel pardonne et ce crue les hommes conçoivent; mais aimer les pierreries comme ces vieux avares qui entretiennent avec elles, au fond des ca« veaux où ils s'enferment, un étrange et damnable commerce, voilà ce que les hommes se refusent à comprendre et ce que le ciel doit voir avec horreur. C'est ainsi que les aimait Maldech. Pour augmenter d'un écrin ou d'un sac d'or les monceaux de sequins et de diamants au mi^ lieu desquels il passait sa vie

dans des jouissances ignorées, aucune fraude, aucun mensonge, aucun crime ne loi auraient coûté ; il serait entré d'un pas ferme et résolu dans toutes les routes qui conduisent à la potence. Aussi une idée infernale traversa sur-le-champ son cerveau lorsqu'il vit le billet que l'imprudence de Tréfleur avait laissé entr'ouvert. Dans les comédies et dans les ro-

inans, on enlève les belles à Taide d'un masque et d'un manteau en prenant seulement la peine de déguiser un peu sa voix : elles croyaient suivre T amant préféré; pas du tout, elles suivaient quelque amant dédaigné et vengeur. Maldech avait bien d'autres moyens de tromperie que le manteau sombre et le masque ou le chapeau à larges bof ds : c'était le corps lui-même du bien-aimé dont il pouvait se servir pour exécuter son abominable entreprise. Après quelques moments de réflexion, il écrivit à Marguerite : a Une volonté nouvelle du docteur Blum vient d'intervertir l'ordre accoutumé ; <;e soir, c'est moi qui occupe le corps à la place de Maldech. A ce soir donc le projet que nous méditons depuis si longtemps. J'ai tout préparé. Aie bien soin de te parer de tes diamants, puisque tu dois obéir par là à une superstition de ton cœur. »

Hélas I hélas ! les draps de lin qui cachaient l'horrible tête de loup que le Petit Chaperon rouge vit tout à coup sui^ir quand il tendait ses jolies lèvres de rose pour baiser les bonnes vieilles joues de sa grand'mère, ces draps de lin ne renfermaient pas un plus affreux piège que les plis du papier parfumé sur lequel la main de Maldech traça ces lignes. Gomment Marguerite aurait-elle pu distinguer la fraude? Que la pensée vînt de Tréfleur, de Maldech ou de Robert Wramp, la plume conduite par les mêmes

doigts traçait toujours des caractères semblables. Hugues de Payen et un autre chevalier de Malte, je ne sais lequel, n'avaient qu'un cheval pour eux deux ; plus d'un couple joyeux d'étudiants, qui, dans leurs mansardes pleines de livres et de fleurs, regardent la terre

d*aussi haut que les hirondelles, ne possède qu'un seul habit; deux hommes peuvent se contenter d^un seul cheval, d'un seul vêtement ; mais être trois pour un seul corps, je ne le souhaiterais pas à mes plus mortels ennemis.

vni

Quelle foi , quel amour, quel sublime courage doit avoir la jeune fille, pour consentir à un mariage clandestin I Dans le mariage qui se fait avec le plus de sécurité et de bonheur, sous les yeux de la famille, à la face du monde, à la clarté du soleil, on sent toujours quelque partrinquiétude et la tristesse : c'est une mère qui pleure parce qu'elle sait, c'est la fiancée elle-même qui s'effraye parce qu'elle ignore. 11 n'y a point de noces sans yeux pleins de larmes et sanis front pâle. Eh bien ! lorsqu'elle est seule et dans la nuit, celle dont l'existence va changer, qui va subir dans tout son être une métamorphose, qui Ta évoquer toutes les voluptés et toutes les douleurs de b matière; lorsqu'elle est seule, de quelle généreuse confiance n'a-t-elle pa^ besoin pour dompter ses terreurs? Marguerite traversait ce grand jardin qu'elle avait parcouru tant de ibis folle ou rêveuse, ce grand jardin où

avaient rayonné Taube joyeuse de son enfance et le tendre éclat de sa jeunesse ; eJle le traversait la nuit en toilette de mariée, sans escorte, sans cortège, sans autres témoins que ces étoiles dans lesquelles les savants nous font voir des mondes et nous empêchent d'aimer des âmes fraternelles. Son voile blanc, sa robe blanche, tout son costume éblouissant, faisait un effet étrange au milieu de la sombre verdure : on eût dit Tombre d'une de ces fiancées que les poètes font mourir au moment où elles touchent le seuil de la chambre nuptiale. Son pied posait sans bruit sur le gazon; à la vague clarté des astres, on voyait briller dans ses blonds cheveux les diamants qu«{ convoitait Tâme du vieux Haldech. Hélas! où est le digne conseiller Bosmann? Il rêve peut-être en ce moment que sa chère fille épouse, devant tous les notables de la ville, un honnête jeune homme attaché avec un bon salaire à un rouage quelconque de Tordre social ; le brave homme est endormi d'un respectable sommeil au fond d'une couche aussi pure que celle d'un enfant. Où est la vieille Marthe, ce modèle accompli des gouvernantes, qui tous les dimanches conduit Marguerite à la messe, qui chaque soir appelle autour du lit de sa Gretchen tous les anges du paradis? La vieille Marthe goûte un repos qu'elle payera plus tard de bien des pleurs. Quand Marguerite est sortie furtivement de sa chambre, après avoir fait, dans un silence de mort, les apprêts de sa toilette de mariée, si Marthe avait pu l'entendre, elle qui couche dans la chambre à côté, elle se serait élancée sur ses traces. Mais, ce soir-là, sans doute, la pauvre femme aura mal fait sa prière; en murmurant ses patenôtres, elle

pensait à quelque remède ^ntre les brûlures ou les cors aux pieds. Dieu, qui ne veut pas qu'on soit distrait, a lâché les réues du diable ; or, le diable s*entend aussi bien à fermer les vieilles paupières qu'à entr'ouvrir les yeux de vingt ans. U endort comme il éveille ; il rend la couche brûlante au corps frais et charmant de la jeune fille; il rend les draps doux et moelleux au corps desséché de la dttèg[ne. Une seule personne savait que Marguerite traversait le jardin à cette heure, c'était celui qui l'attendait.

A la petite porte du jardin, à Textrémité de la terrasse, il y a un homme couvert d'un manteau.

— Robert, mon bon Robert, est-ce toi ? Maldech montra à Marguerite son visage.

— Comme tu regardes mes diamants avec des yeux de feu !

— Ce n'est pas tes diamants, ma belle, c'est ton front que je regarde ainsi ; mais, pourtant, tes diamants sont bien beaux !

~ L'histoire de ces diamants serait longue à te faire ; ils appartenaient à ma grand'mère,' qui avait été trèsriche, et qui, après de grandes pertes d'argent, voulut toujours les garder, quoique son mari la persécutât pour s'en défaire ; elle les donna à ma mère, t[ui ne les mit que le jour de ses noces, mais qui, en mourant, eut la singulière idée de faire jurer à mon père de ne jamais les vendre, pour que je pusse les porter à mon tour quand je me marierais. Chacune de ces pierreries me semble une espèce de talisman; et puis, je rougirais d'être moins parée, moins radieuse pour toi seul, que je ne l'aurais été pour la ville tout entière.

oS TRËFLEUR.

La chaise à porteurs était à quelques pas de la terrasse, et Marguerite disait ces mots en s' appuyant sur le bras de son fiancé pour aller la rejoindre. La jeune fiUe eut un moment de répulsion et de terreur quand elle s'aperçut que le visage des deux hommes qui allaient la porter était couvert d'un masque.

— Ah ! dit-elle, voilà oe qui me rappelle ce qu'on m'a conté sur les enlèvements nocturnes ; si tu n'étais pas avec moi, j'aurais grand'peur.

Puis, quand elle se fut placée dans la chaise, qui ne pouvait contenir qu'une seule personne, elle dit encore :

— Robert, je t'en prie, marche à côté de moi, et donne-moi la main par la portière : j'ai besoin d'être bien sûre que tu es là.

Haldech lui tendit la main, et Ton se mit en marche.

La fiancée de la ballade qu'un mort emporte sur un coursier écumant me parait moins à plaindre que Marguerite ; si l'armure de fer contre laquelle bat son jeune cœur cache un spectre, au moins ce spectre est-il celui d'un homme qu'elle 'a aimé. Le corps qui marche à côté de Marguerite renferme quelque chose de plus affreux : il cache une âme tourmentée par des passions maudites, une âme qui n'a jamais ressenti que des attachements pervers. Gretchen ne se doutait point de l'affreuse situation dans laquelle elle se trouvait, et cependant il y avait des moments où elle éprouvait une sorte de crainte. Les amants serrent la main de leur bien-aimée, tantôt avec plus de passion, tantôt avec plus de mollesse ; la main qu'elle sentait formait autour de la sienne un anneau immobile comme un anneau de fer ; les regards de son

fiaoeé évitaient les siens, et, quand par hasard elle les rencontrait, elle y lisait toujours malgré elle une passion étrange et inconnue; cette expression d'ardente convoitise qui lui avait fait dire : « CommQ tu regardes mes diamants ! » reparaissait sans cesse dans les yeux où elle cherchait le langage du cœur. Je crois que Haldech s'efforçait déjà d'accomplir, par la pensée, cette union mons^^ tnieuse et impossible que les avares rêvent avec les trésors; il envoyait aux diamants, qui étincelaient dans Tombre, ces caresses passionnées qui vont des yeux de rus«rier à ses ducats ; il y avait sur tous ses traits quelque chose de plus flétrissant, de plus hideux que le sceau même de la débauche : Fexpression de Famour pour une portion de la matière plus morte encore que celle dont le débauché est épris.

Tout à coup Marguerite poussa un cri : elle venait de s'apercevoir qu'on avait passé Téglise où le mariage devait être célébré.

— Robert, Robert, où me conduis-tu ? Pourquoi avonsnous passé Téglise de Saint-Florent?

— La bénédiction du prêtre peut aussi bien se donner dans une maison que dans une église, lui répondit son fiancé, et, dans une maison, on est plus sûr du secret.

La chaise traversait de grandes rues désertes, bordées des deux côtés de hautes murailles sans fenêtres, qu^'on eût dit construites exprès pour favoriser le guet-apens et l'assassinat. Enfin, après une longue marche, il vint un moment où Ton s'arrêta ; on était devant une maison isolée, à la porte étroite, aux croisées garnies de fer : me maison de mauvaise mine, une maison de jaloux ou

(Fusurier. Maldech ouvrit la portière et présenta sileocieusement la main à Marguerite. Le cœur de la pauvre enfant battait avec violence dans son sein. Elle traversa une allée étroite et sombre, pavée de dalles humides, qui conduisait à un petit jardin, un vrai jardin de prison, resserré entre de grandes murailles et terminé par un pavillon. Ce fut dans ce pavillon qu'elle entra, toujours appuyée sur le bras de son guide. Alors elle se trouva dans une salle basse d'un aspect sordide et repoussant ; un escabeau, une table carrée et un grand cofTre qui ressemblait à une bière, composaient tout Tameublement de cette chambre. A peine avait-elle parcouru ces tristes lieux d'un rapide regard, que Maldech, se débarrassant brusquement de son manteau, lui dit d'une voix dure :

— A présent, ma belle demoiselle, vous allez me donner vos diamants; c'est d'eux que je suis amoureux, et non pas de vous : il y a longtemps que la chair humaine, si fraîche soit-elle, ne me ragoûte pins. Là! là! mignonne, ne poussez pas des cris qui fatigueraient inutilement votre gosier ; on ne peut pas vous entendre, et, si Ton vous entendait, ce serait un scandale très-fâcheux pour votre }umneur, comme on dit : je suis le chevalier de Tréfleur, je suis en bonne fortune, et voilà tout!

—-Ciel! c'était Maldech, l'affreux Maldech ! Gomment n'avais-je pas reconnu au regard l'âme horrible qui se cachait dans ce corps?

Et la pauvre Marguerite se tordait les bras.

— Oui, je suis Maldech, ma belle demoiselle, Maldech, l'amant de l'or, l'amant des diamants, l'amant des mé-

laux, qui valent mieux que les femmes. J'ai épousé votre parure : voyons, livrez-la-moi !

Et d'une main brutale il arracha le collier, les pendants d'oreilles, le diadème, toutes les pierreries de Marguerite; puis, prenant entre ses bras la jeune fille à moitié évanouie, il remporta dans une pièce voisine, et revint seul goûter, au milieu des trésors conquis, des jouissances semblables à celles dont s'enivre un forban au milieu d'un harem.

IX

Le conseiller Bosmann dit à Marguerite : — Il faut absolument que tu épouses le chevalier de Tréfleur.

Il y avait eu scandale. Maldech, tout entier à ses sordides plaisirs, n'avait pensé à délivrer la jeune fille qu'en plein jour. Toute 4a ville avait connu son évasion nocturne. Quand Tréfleur reprit possession de son corps, on lui raconta en même temps le crime commis et la réparation exigée. Quoique h chevalier eût sur le mariage les idées les plus sceptiques, il consentit sans trop de

peine à épouser une jolie fille qui lui apportait une assez bonne dot, et dont les naïfs attraits, pour me servir de son lanjgage, formaient un contraste piquant avec les charmes séducteurs qui Tavaient jusqu'alors subjugué. Quant aux délicatesses de jalousie, qui faisaient le tourment de Robert Wramp, il n'était guère en état de les ressentir. Comment se serait-il embarrassé d'un cas aussi excentrique, lui qui, sur les cas ordinaires de la lè-

sefidélité conjugale, pensait comme la Fontaine et comme Voltaire? Mais ce que le chevalier prenait avec tant de philosophie, Tartiste avait résolu de ne point le supporter. Il alla trouver le docteur Blum, et lui demanda, par ce qu'il avait de plus sacré, de faire cesser cette situation horrible. Le médecin lui répondit d'un ton solennel qu'il lui était impossible de défaire ce qu'une puissance plus forte que la sienne avait opéré par son moyen ; cependant, il espérait pouvoir changer l'ordre et les époques fixés pour la possession successive du corps par les trois âmes. Il le ferait à Tinsu de Tréfleur, qui, le matin, conduirait la fiancée à l'autel, et qui, au lieu d'être remplacé le lendemain par Haldech, le serait le soir même par Robert Wramp. Il fallut se contenter de cette espérance. Marguerite jura que, si à minuit, c'était r heure où l'âme du chevalier devait s'envoler, les promesses du docteur Blum ne s'acîcomplissaient pas, eUe saurait, toute Allemande qu'elle était, tirer comme une Espagnole une fiole de poison ou un poignard de son corsage de mariée.

Ainsi donc, nous savons maintenant tout ce qui se passe dans le cœur de la jeune fille que nous voyons

TRËFLËUR. . 65

agenouillée, avec la couronne nuptiale sur la tête, devant le grand autel de Saint-Castor, à côté du chevalier de Tréfleur. Marguerite n'a point de diamants ; la disparition de^ cette parure est restée un mystère pour le conseiller Bosmann ; mais, comme le lui a dit galamment Tréfleur, sans faire pour cela un grand effort d'imagination, elle a bien assez, pour briller et séduire, de ses beaux cheveux dorés où tombent en ce moment les rayons du soleil Le chevalier a une toilette qui présenta" un ensemble de couleurs doux et tendre. Il est poudré avec le plus grand soin; il jette

par instant des regards victorieux sur les femmes à grands paniers, qui abondent dans Téglise, avec cet air de joie triomphante et railleuse que prend un époux libertin en promenant ses yeux des joues fardées de ses anciennes maîtresses aux joues fraîches et roses de son épousée. Le conseiller Bosmann avait pensé, d'après le caractère sentimental de sa fille, qu'une fois le mariage célébré, elle aurait hâte d'aller cacher son bonheur dans quelque retraite inaccessible, et il avait fait préparer une charmante petite villa qu'il possédait à une demi-lieue de Coblentz, sur les bords du Rhin; mais, Tavaut-veille du mariage, Marguerite déclara qu'elle ne quitterait pas l'église pour commencer, dès le milieu de la journée, uu téte-à-tête avec son mari. Bile voulait danser le jour de ses noces, suivant la vieille coutume populaire, et danser le plus tard possible ; elle n'irait à la campagne qu'à minuit; ce voyage à la belle étoile serait charmant. Si bizarre que fût cette fantaisie, il fallut y céder. Au lieu d*une chaise de poste, il y a devant Saint41astor une suite de lourds carrosses, avec

des cochers enrubannés, qui doivent ramener toute la noce à la maison du conseiller Bosmann.

Jamais sein de fiancée n'a renfermé de plus brûlantes émotions que celui de Marguerite pendant cette longue journée. Son attente, à elle, était bien autre chose que celle qui trouble d'ordinaire le cœur et le cerveau des jeunes filles. Situation étrange et terrible! Ce qu'elle se demandait, ce n'était point quelles voluptés inconnues lui apporteraient les sublimes effusions de Tamour, c'était quelle âme frémirait sur les lèvres qui se poseraient le soir même sur son front; si, dans ce premier baiser, qui doit confondre les joies du cœur et celles des sens, tout le bonheur de

la terre et tout le bonheur du ciel, elle sentirait Tâme de son bien-aimé ou une âme dont les caresses lui semblaient une flétrissure. Plus Tinstant approchait, plus son anxiété devenait poignante; il y avait des moments où elle craignait de ne plus pouvoir cacher les battements de son cœur. Quand onze heures sonnèrent à la pendule du grand salon, il y eut parmi les conviés une tentative de départ. Marguerite demanda en grâce qu'on dansât encore ; elle avait décidé qu'elle partirait à minuit, et rien ne pouvait la faire changer d'avis. Le chevalier de Tréfleur se résigna en plaisantant fort agréablement sur l'avenir que semblait lui promettre cette obstination si énergiquement manifestée dès le premier jour de son mariage. Mais, après une dernière contredanse, les invités et le père de Marguerite se joi> gnirent à son époux pour la déterminer à partir. Il y avait dans la cour un cabriolet découvert d'une forme élégante, que le chevalier devait conduire lui-même.

Gretchen se décida à y prendre place auprès de son mari. Il était minuit moins un quart. La légère voiture se mit à rouler sur les boulevards de Goblentz. La nuit était superbe. Quand on arriva sur la route, Marguerite eut m moment d'éblouissement en voyant le vaste horizon qui se reculait autour d'elle, à droite les nappes argentées du Rhin, à gauche Jes bois, les montagnes et les champs. En cet instant, à travers Tespace, elle entendit des sons qui s'échappaient lentement d'un clocher situé à une^des extrémités de la ville. C'était la vibration lointaine des douze coups de minuit. La jeune fille se mit à trembler de tous les frissons qui peuvent pénétrer dans une âme humaine, frissons d'amour, d'attente et de terreur. Quel trésor de joies ineffables,

ou quelle horrible torture lui apportait cette heure dont le vol traversait rair limpide et les plaines silencieuses? Au moment où le douzième coup retentit, les deux lèvres dé celui qui était placé à côté d^elle se posèrent sur son front, et, avec un tressaillement de bonheur que les mots d'une langue ne pourraient rendre, elle sentit, par une divination soudaine, la caresse, et, pour ainsi dire, la pression de l'âme désirée. Quand toutes les fleurs endormies dans les gazons, toutes (es fauvettes endormies dans les arbres, toutes les brises du ciel, tous les murmures des forêts et des eaux, quand toutes leâ voix et tous les parfums de la nature auraient confondu leurs charmes, ces enchantements n'auraient pas fait pénétrer dans son être plus d'exaltation et d'ivresse que ce baiser.

Une terrasse baignée par un fleuve, et quel fleuve! le Rhin, le Rhin sacré; un beau ciel où sourit le matin, où se joue un vent frais et pur; une femme aux yeux plus limpides, plus invitant à la rêverie que le ciel et les eaux; quel plus beau rêve peut-on faire? Robert Wramp est à côté de Marguerite, sur une terrasse qui longé le Rhin ; derrière lui, dans une chambre entr*ouverte, s'est écoulée une belle nuit, maintenant il voit commencer sur les eaux un jour radieux. Oui, il le voit Commencer, mais il ne le verra pas finir.

Tout le monde connaît le roi de Thulé, le beau vieillard, qui jette dans la mer la coupe dont les lèvres de sa maîtresse ont pressé les bords. Jeter une coupe dans la mer, si riche soit-elle, qu'est-ce que cela? Quand elle aurait, comme les coupes antiques, sur toutes ses faces, des visages immortels de dieux, des paysages tranquilles, de grandes images de combats, qu'est-ce qu'une coupe? Touvrage- d'un artisan, après tout. Pour obéir au

même sentiment que le roi de Thulé, Robert Wramp va jeter dans le fleuve un ouvrage qui n'est sorti d'aucune main humaine ; il y va jeter son corps lui-même. Nulle âme ne se servira plus du corps que celle qu'il aime a pressé sur son sein. Il a fait part à Marguerite de sa résolution, Marguerite s'est décidée à le suivre.

Retranchez Fidée de la douleur, et vous aurez une suite d'images charmantes. Un jeune homme quitte avec sa bien-aimée la chambre nuptiale pour aller voir tomber sur le miroir des eaux les premiers rayons du matin. Tout plein de volupté et de langueur, le couple amoureux s'avance sous les arbres. Arrivés à Textrémité de la terrasse, les deux amants se penchent pour regarder le Aeuve; le fleuve les attire, et, au lieu de se refusera son invitation, comme on le fait d'ordinaire, ils le trouvent ravissant, ils se laissent séduire. Eh bien! j'ai beau faire, dans la langue des hommes, tout cela s'appelle se noyer. Robert Wramp et Marguerite se noyèrent ensemble.

Que devinrent Tâme de Haldech, et surtout celle de ce pauvre Tréfleur, qui, en définitive, est le héros de notre histoire et le propriétaire du vêtement dont on fit si bon marché ?

— Ma foi, je n'en sais rien.

— Ont-elles retrouvé un autre corps?

— C'est bien possible.

— On a beaucoup parlé à Coblentz d'un M. de G... qui, après avoir reçu les soins du docteur Blum, devint sujet tantôt à des accès de prodigalité effrénée, tantôt à des accès d'avarice inouïe.

Quant aux âmes de Robert et de Marguerite, placezles dans le paradis le plus bleu et le plus doré que vous pourrez imaginer.

BRIOLAN

LE COMTE SÂLADIN.

Il y a cent années et plus, un homme qui n'atait lu ni René, ni Werther, se promenait, par une journée de printemps, sous les ombrages du Palais-Royal, aussi souffrant, quoiqu'il fût parfaitement poudré et vêtu d'un habit vert tendre, que le héros le plus sombre, le plus fatal et le plus négligé de Técole moderne. Il est vrai, par exemple, que ses souffrances n'étaient point trèsvagues. ((Oh ! pensait-il, si j'avais pu tirer de ma poche un rang de perles pour ce cou charmant, une bague d'émeraudë ou de rubis pour ces doigts gracieux et su* perbes! si je possédais ce qui appartient aujourd'hui à

tant de butors et de manants, la fortune!... » En un mot, l*homme à l'habit vert tendre regrettait avec une rage profonde, une amère mélancolie, de ne pas avoir cinquante ou cent mille écus de rente. Je suis sûr qu'on s'intéresse à lui dès à présent, car il ne souffre pas d'un mal inconnu. Il n'a ni regrets ni désirs étranges. Ses peines sont bien de ce monde. On les comprend sans fatigue aucune pour l'esprit.

Maintenant on l'aimera bien davantage, quand on saura qu'il était beau, noble, courageux, ayant de la bonté et de la loyauté certainement, peut-être même de l'esprit, de l'esprit, par exemple, qui n'était point du jour, mais bien des temps antiques, comme sa maison. Le comte Guy-Tancrède-Saladin de Briolan

était d'une des plus vieilles familles du Périgord. Ce nom de Saladin, qu'il portait à son tour après une suite illustre de preux, s'était conservé dans sa maison, comme dans celle des Ânglure, par un pieux respect pour une tradition des croisades. Je

' ne sais quel sultan avait demandé à un Briolan, en lui rendant une épée dont il l'avait vu se servir en héros, de porter ce nom et de le faire porter par ses premiers-nés. Les Briolan n'avaient de turc que leur prénom de Saladîn. Il n'était pas race de chevaliers où se transmit avec plus de soin et d'amour, dans toute sa noble et charmante délicatesse, le respect pour les femmes. Aussi un proverbe périgourdin disait-il : « Il n'est point si pauvre croix ni si pauvre femme que ne salue un Briolan. » Quand il y avait dans le village de ces nobles seigneurs un fils qui parlait rudement à sa mère, un frère qui mal-

. Iriitiit sa sœur, quelque voisin ou quelque voisine se

trouvait toujours pour dire au mauvais garnement : a N'astu pas honte. Pierrot ou Jacquot, d'agir ainsi? Est-ce que tu n*a$ jamais vu monseigneur Saladin sortir de Téglise avec madame la comtesse ou mademoiselle? Gomme il les couve des yeux! On dirait qu'il va mettre sous leurs petits pieds ses belles mains blanches, pour les empêcher de marcher à terre. »

Voilà quel cœur les Saladin de Briolan avaient pour les femmes. Quant au danger, il fallait voir comme ils le traitaient. Ce que les épieux et les mousquets de dix manants n'auraient point pu faire contre un loup, le couteau de chasse d'un Briolan le faisait. Tant qu'il restait une goutte de sang dans les veines d'un Briolan, cette goutte de sang renfermait une bravoure^ à défrayer toute une armée.

Le comte Tancrède-Saladin, celui dont la promenade agitée nous occupe maintenant, était, par la courtoisie et la valeur, complètement digne de sa maison. Il en était fort digne aussi par T élégance de sa tournure et le grand air de ses traits. Il était mince et élancé; comme Taimable et cher chevalier Jehan de Saintré, peut-être auraitil pu être vaincu dans une lutte à coups de poing, mais on sentait qu'il ne trouverait jamais de maître dans les combats de l'épée. 11 avait une bouche fine et fière, les yeux ardents et mobiles, animés d'un regard d'amoureux et de vaillant. Enfin, il entrait à peine dans sa vingts cinquième année, c'est-à-dire qu'au fond de son cœur bouillonnait encore une sève aussi printanière que celle des arbres sous l'ombrage desquels il marchait.

On sent bien qu'un homme ainsi fait, et de cet âge, ne

désirait point des pièces d'or pour entretenir avec elles le damnable commerce des avares. Ce que nous avons dit déjà de ses pensées, nous montre pour quelles fins il souhaitait la fortune si ardemment. « Un collier pour ce cou charmant, des bagues pour ces jolis doigts, » voilà à peu près, je crois, ce qu'il pensait.

Les jolis doigts et le cou charmant pour lesquels il demandait au ciel des pierreries, c'étaient les doigts et le cou de madame Brigitte de Brioian, sa cousine, duchesse de Lorédan.

La duchesse de Lorédan, qui avait près d'un million de revenus, et les plus beaux diamants de l'Europe, n'avait pas besoin des présents, et ne se doutait guère des souffrances de son cousin. Du reste, pour bien faire comprendre le désir qu*on pouvait avoir de la parer, il faut dire que jamais madone ne fut plus belle. Quand je dis madone, était-ce bien à une madone qu'elle ressem-

blait? C'était plutôt à une déesse antique, toutefois avec quelque chose de romanesque, de capricieux, et pourtant de divinement austère que l'antiquité né connaissait pas. Brigitte appartenait au monde des fées et des chevaliers. C'était une Brioian ; partant,' l'on sait de quelle façon elle avait été élevée. Le sentiment de la dignité féminine, si profondément gravé dans le cœur de lous ceux de sa race, avait passé de son âme à son regard rayonnant d'un royal éclat. Ce que ses yeux avaient toujours d'imposant ne les empêchait point de laisser voir parfois une expression de douceur qui alors était un véritable enchantement. Celui qu'elle avait regarde un seul instant avec bonté était charmé pour sa vie entière.

Du moins, c'est ce que Q*aurait pas craint d'avancer et de soutenir, l'épée à la main, son cousin Tancrède-Saiâdin, qui en était, nous essayerions vainement de le ca* cher, passionnément amoureux.

Amoureux depuis assez peu de temps toutefois; quoiqu'il la connût d'enfance, il n'avait songé à regarder sa cousine Brigitte, élevée dans un château voisin du sien, que le jour où elle avait épousé le duc de Lorédan, un ancien compagnon du régent, vieux seigneur philosophe et libertin, qui était parvenu à enlever, sur la fin de ses jours, aux filles d'opéra, une santé fort chancelante, mais une fortune en très-bon état. A l'église, où elle mit sa mm fraîche et rosée entre les doigts d'ivoire jauni de l'ancien roué, Brigitte occupa assez vivement Saladin. Puis la jeune femme partit pour Paris, et son image s'affaiblit, s'effaça même, je crois bien, entièrement, dans l'esprit du comte, occupé à guerroyer au fond de ses bois contre les renards et les loups. Par malheur ou

par bonheur pour lui, la suite de ce récit l'apprendra, notre gentilhomme ne resta point dans son château. Il voulut venir à Paris : c'était le voyage qui avait remplacé, pour la noblesse, les héroïques et lointaines expéditions. Il n'eut point vu deux fois sa cousine, qu'il Taima, et l'aima comme peut aimer un homme de vingt-cinq ans, qui sort d'un vieux château avec un cœur de paladin.

Un dragon, un lion, un géant, un enchanteur, qui auraient été les ennemis de Brigitte, auraient passé de rudes moments avec Tancrède-Saladin ; mais notre pauvre preux ne connaissait guère, pour séduire le cœur d'une femme, la méthode du jour. Du reste, hâtons-nous de le dire, s'il

l*eût connue et pratiquée, il n*en aurait eu que des chances moindres de succès auprès de sa belle cousine. La duchesse était aussi étrangère aux mœurs de son siècle que Teût été une belle au bois dormant sortant d'un sommeil séculaire. Sur le sofa, au fond de la bergère, dans le monde des mouches, de la poudre et des paniers, elle avait les pensées et les regards que pouTaient avoir ses aïeules sur le grand fauteuil de bois sculpté, au milieu des longs voiles, des cuirasses, des flottantes chevelures et des robes à queue. Si elle conservait dans toute sa grâce touchante et fière la simplicité antique, ce n'était point la faute de son mari ni de sa tante, la maréchale de Lorédan.

La maréchale de Lorédan avait toujours eu les maximes commodes, la vie riante et facile de la maréchale de Mirepoix, l'amie des favorites, de cette madame de Grancei, vantée d'une façon si

moqueuse par Voltaire, enfin, de la maréchale de Luxembourg, si célèbre par la chanson :

Qaand Boufflers parut à la conr, etc.

C'était une douairière dont la frivolité s'était accrue, au lieu de diminuer, avec les ans. Quelques madrigaux, comme en écrivait Tamant de la princesse de Babylone, des souvenirs d'amour sans larmes, un goût toujours insouciant et vif de Tamusement, voilà ce que renfermait une tête dont la chevelure l'aurait certes emporté sur la poudre en blancheur. La maréchale de Lorédan accablait Brigitte de caresses, pour faire pièce à la jeune marquise de Lorédan, sa belle-fille, qu'elle détestait souverainement, parce

qu'elle lui trouvait, disait-elle, un dérèglement de mauvais goût. Le fait est que la marquise était une sorte de soldat aux gardes, aimant le plaisir à Tinstant où il appelle la hardiesse et congédie la grâce. C'est la passion de la maréchale pour Brigitte qui est la cause du désespoir où se trouve maintenant plongé le comte Saladin deBriolan.

La douairière, en regardant, pendant une matinée qui lui paraissait fort longue, un petit calendrier tout entouré de fleurs et d'amours, découvrit la Sainte-Brigitte, tombant précisément un jour de la semaine dans laquelle on venait d'entrer. Aussitôt sa cervelle se mit en travail; elle fit venir le duc, son neveu, et lui persuada, sans beaucoup de peine, car le duc était très-facile à gagner au plaisir, de donner une fête pour la Sainte-Brigitte, dans son château de Viroflay j puis, elle-même, se mit à la recherche d'un présent propre à rehausser la beauté de sa nièce. Le jour de

la Sainte-Brigitte arriva. Saladin était au nombre des invités de Viroflay.

Notre gentilhomme, qui n'était point riche, comme Dou» l'avons bien suffisamment indiqué, arriva dans un carrosse de louage, de fort mauvaise humeur, devant le château de Viroflay, dont la cour, entourée d'orangers et tapissée d'un sable fin, s'ouvrait aux plus élégants équipages de Paris. Il eut bien vite oublié son dépit quand ii Eut auprès de sa cousine Brigitte. Quels chagrins n'aufaient fait fondre dans son cœur les charmants rayons ? ue dardaient les yeux de la belle! Mais il était réservé à •*»e souffrance inattendue et inouïe. Avec celte façon simple qu'elle devait à son humeur, et qu'autorisait d'ail-

leurs la familiarilé du cousinage, Brigitte dit à Briolan , en lui montrant son cou que parait un rang de perles fines, et une de ses mains à laquelle brillait une bague formée d'une merveilleuse pierrerie :

— Voyez, mon cousin, ce que m'ont donné pour ma fête M. le duc de Lorédan et madame la maréchale.

Ce fut alors qu'une pensée aux serres brûlantes s'abattit sur Tâme de Saladin. ((Quoi! se disait-il, moi je ne pourrais point donner à cette chère beauté une fleur de rubis ou de diamant? Mon vieil édeuté de cousin, et cette folle de maréchale, pour qui les yeux noirs de Brigitte sont lettre close, qui ne sentent point ce qu'il y a de divin dans chaque trait de son visage et dans chaque doigt de sa main, peuvent lui donner ce que bon leur semble. Moi, pour lui faire présent d un joyau qu'on refuserait, en sachant ce qu'il me coûte, je serais obligé de vendre les meilleurs

bois et les meilleurs prés de ma terre de Briolan. » Et le digne preux sentit que de grosses larmes allaient remplir ses yeux.

Saladin avait eu mainte cause bien autrement sérieuse et raisonnable, suivant le monde, que ce qui l'occupait en ce moment, de maudire sa pauvreté. La veille même, il n'avait point pu obtenir un magnifique régiment de dragons qui avait appartenu à un de ses oncles, parce qu'on en demandait un prix trop élevé. Dans la vie mondaine que sa naissance l'avait obligé de mener depuis qu'il avait quitté son château, combien de fois l'absence de fortune s'était fait sentir pour lui d'une façon irritante et douloureuse î Eh bien ! jamais il n'avait souffert comme il souffrit alors. Il éprouvait un de ces chagrins

de jeunesse fous, extravagants, dont les orageux trans* porta ne seront dépassés par aucun autre chagrin de la vie. Il erra quelque temps à travers la fête, en proie à uue de ces fièvres qui se plaisent dans les lieux de plaisir, au milieu des clartés de bougies, des odeurs de bouquets et des sous d'orchestre, comme les fièvres d'Italie dans les perfides magnificences de certaines contrées, puis il remonta dans le vieux carrosse qui Tavait amené, et retourna chez lui.

Qu il ne dormît point, cela va sans dire. Cependant les rêves ne lui manquèrent pas, seulement il les faisait tout éveillé. Nourri qu'il était des contes de fées (car, dans son château de Briolan, les contes de fées avec les romans de chevalerie avaient composé presque toutes ses lectures), il songeait qu'il descendait dans des grottes défendues par des dragons pour chercher des diamants, des émeraudes, des saphirs, des escarboucles dont il formait des

diadèmes, des couronnes, des bagues et des bracelets pour Brigitte. Le matin, il se leva aussi brisé que s'il eût vraiment accompli une de ces expéditions merveilleuses, mais n'ayant point entre ses mains la moindre pierrerie. Alors il mit cet habit vert tendre dont nous avons parlé, et, comme le ciel était attrayant, il se dirigea vers le jardin du Palais-Royal pour y faire une promeuade mélancolique.

11 se promenait donc, livré aux pensées que maintcuant on connaît parfaitement, quand il aperçut devant lui, à l'extrémité d'une allée, le duc de Lorédan. Il ne trouva aucun moyen d'éviter son cousin, qui marchait de son côté, et Taborda au bout d*un instant.

— Mon cher comte, dit le du€, vous êtes, j*en suis sûr, étonné de me voir courant de si grand matin dans le Palais-Royal, mol qui d'ordinaire ne me lève pas avant deux heures, et que vous avez laissé hier au soir à Viroflay. Voici d'où vient cette étrangeté. Cette nuit, on jouait un jeu si bourgeois, et il régnait en tout un ton si maussade chez madame la duchesse, que Tennui m'a saisi tout à coup, et, une heure après votre départ, sans preudre congé de mes hôtes, je suis parti avec quelques garnements pour Paris. Nous avons été chez la baronne de Verviers : vous savez, la mère de me^emoiselles Glycère et Âglaé, cette honnête baronne qui protège le jeu et les amours. Là, nous avons joué un pharaon et un lansquenet à remuer le cœur du vieux Lucifer. On pouvait monter, descendre et remonter, et redescendre encore en quelques minutes toute T échelle des conditions humaines. Tantôt riche comme un souverain, tantôt aussi pauvre qu'un berger, chacun jouissait du plaisir de voir la for« tune lui prodiguer tour

à tour ses plus provoquants dédains et ses plus enivrantes faveurs. Je me suis amusé, cher comte, ce qui m'est, hélas ! si difficile, d'autant plus qu'en vérité j'ai eu du bonheur. Là, dans les poches de cette veste à fleurs et de cet habit brodé, j'ai en or et en billets près d'un million. Heureusement que je ne suis pas au milieu de la nuit dans la forêt Noire, mais bien au Palais-Royal, en plein jour. Je vais me coucher, car j'ai joué jusqu'à présent, et mes paupières, qui doivent être éearlates, commencent à me paraître bien lourdes. Ce soir, jv veux voir si les chances heureuses seront encore pour moi, et je retourne chez la Verviers. Vous devriez m'ac-

comparer, mon cher comte ; être à Paris et s'écarter du jeu, c'est TÎvre à la cour sans connaître le roi.

— Vous savez bien, mon cousin, répondit Briolan d'un air sérieux, que je ne puis pas et ne dois pas jouer.

— Ehl mon cher Saladin, reprit le duc, vous pouvez, vous devez jouer, au contraire. Vous avez Tinappréciable bonheur d'avoir vingt-cinq ans, une âme que n'a remuée encore aucune des émotions du jeu. La fortune, c'est bien eonnn des joueurs, aime, comme les vieilles coquettes, les amoureux novices. Elle aura bientôt fait de quitter un adorateur suranné tel que moi, qu'elle ne doit plus pouvoir regarder sans bâiller, pour venir, avec ses plus doux sourires, au-devant d'un jeune galant comme vous. Ah I si je n'avais jamais touché un dé ni une carte, je voudrais pgàer ce soir de quoi acheter les diamants du Grand Hogol s'il m'en prenait fantaisie.

Ces derniers mots, qui ramenèrent Briolan au milieu des pensées dont il avait essayé un instant de se tirer, fcrent d'un effet magique. Saladin, aussi probe, aussi délicat qu'il était vaillant, s'était bien promis de ne jamais céder aux séductions du jeu, et jusqu'alors, dans les réunions d'hommes auxquelles il avait forcément assisté, il s'était tenu héroïquement écarté des tapis verts ; mais, en cet instant, il ne se sentait plus aucune force pour te* nir l'engagement qu'il avait pris avec lui-même. Il désirait savoir, en effet, si sa jeunesse, sa chevalerie et ce je ue sais quoi de prédestiné qu'on croit toujours porter en soi à ses premiers pas dans la vie, seraient des titres pour la fortune,

— Eh bien ! soit, ilit^il tout à coup d'une voix éner-

BRIOLAN

gique au duc de Lorèdan ; j'irai ce soir avec vous chez la baronne de Verviers.

Le soir de ce jour, en effet, le duc de Lorédan présentait son jeune' parent à la baronne de Verviers et à ses deux filles, mesdemoiselles Glycère et Aglaé.

On a deviné déjà, sans aucun doute, quelle femme était la baronne. C'était un de ces personnages dont la vie est un roman si compliqué, qu'eux-mêmes n'en connaissent plus bien les chapitres. Après toute sorte d'enlèvements très-publics et de mariages très-secrets dans sa jeunesse, elle était arrivée à un âge mûr avec un titre de baronne, fort respectable assurément, car l'origine en était aussi perdue que celle des plus vieux titres, et

deux filles intelligentes, très-capables de la seconder. Si sa maison n'était pas un des lieux les plus sûrs de Paris, c'était certes un des plus fréquentés. On y voyait des gens de différentes sortes, dont quelques-uns étaient trop simples, d'autres trop adroits, ceux-ci d'une fort vieille et trèsvéritable noblesse, ceux-là d'une noblesse très-récente et tirée du pays des fables ; mais tous les gens qui allaient chez la baronne, les naïfs et les habiles, les vrais et les faux gentilshommes, les amoureux même de mesdemoiselles Aglaé et Glycère, y allaient dans la même intention : emplir leurs poches et vider celles de leurs voisins.

J'aimerais mieux voir notre héros en ces grottes peuplées de monstres où il s'était rêvé toute la nuit qu'en pareil lieu, et lui-même l'aimerait mieux aussi, s'il faut en juger par son visage, qui a pris une expression de mécontente tristesse. Les regrets et le dégoût s'étaient em-

parés de Saladin à ses premiers pas dans le tripot. L'exaltation qui Tavait poussé là s'était abattue, et même abattue si bien, qu'il lui vint dans Tidée de rester à causer avec mesdemoiselles Âglaé et Glycère, au lieu de suivre son I cousin dans le salon des joueurs.

Mais le comte de Briolan avait un défaut pour les joyeux compagnons, une qualité pour les gens austères et rêveurs : c'était de sentir un ennui aussi pesant, aussi cruel qu'ennui puisse l'être, avec une certaine classe de fem- I mes. Les regards où la fierté ne se mêle point à la ten- ! dresse ne disaient rien à son âme. En chassant dans les bois, ou bien en allant s'enfermer dans la grande bibliothèque du château de Briolan, il avait rencontré ap-

paremment des beautés dont le souvenir le rendait sévère, des fées aux yeux de diamant noir comme Brigitte, se plaisant aux pensées délicates et hardies qui croissaient dans les fraîches solitudes de ce jeune cœur. Mesdemoiselles Glycère et Aglaé ne ressemblaient guère à ces fées mystérieuses. Leur voix bruyante, leurs yeux sans secret, leur sourire infatigable, mais fatigant, faisaient souffrir le pauvre Saladin* La courtoisie de Briolan pour les femmes ne. lui permettait point, il est vrai, de témoigner la moindre humeur ; son supplice n'en était que plus intolérable. Au moment où, gauche et malheureux, il cherchait un mot à répondre aux agaceries dont il était très-littéralement accablé, H. de Lorédan vint lui frapper sur l'épaule.

— Eh bien! mon cher comte, criait le duc, à quoi songez-vous? Certes, vous avez choisi un fort aimable passetemps; mais l'épreuve que vous êtes venu tenter, la vie

nouvelle que vous voulez connaître, ne tous permettent pas ces loisirs. Vous reviendrez auprès de ces beaux yeux, qui vous paraîtront plus séduisants encore, quand vous serez sorti triomphant des hasards du jeu. En ce moment, mon beau cousin, suivez-moi.

Brioian, n'obéissant guère qu'au plaisir d'abandonner mesdemoiselles Âglaé et Glycère, suivit en effet le duc de Lorédan, et, traversant sur ses pas plusieurs salons, arriva jusqu'à celui qui était le véritable sanctuaire du jeu. Les visages enflammés des joueurs, cette atmosphère des tripots, brûlante comme l'or mal acquis, où les joies, les désespoirs, toutes les passions que déchaîne le jeu confondent leurs ardeurs infernales, remuèrent profondément l'âme de Saladin. Au moment où il entra, il se faisait un silence solennel. Un homme au visage brun, à Tœil hardi et à

la longue moustache, tenant du gentilhomme et du soldat, s'écria :

— Je fais un pari de cent mille livres ; qui veut le tenir contre moi?

Une de ces inspirations, sœurs du vertige, d'où naissent les injures irréparables, les coups qui donnent la mort, une de ces inspirations qui font passer sur le visage couvert de sueur comme un souffle d'ailes embrasées, s'empara de Brioian. Toutefois, même en ce moment de délire, le sévère gardien de son cœur, Thonneur, ne Tabandonna pas. « Cent mille livres ! se dit-il en raisonnant avec cette rapidité que prennent les mouvements de la pensée dans les moments de péril. En vendant les prairies, les bois et le vieux château de Brioian, tout ce que je possède, c*est la somm» à peu près que je pourrai

me procurer. Si je perds, je me tuerai ou me ferai sol* dat. D Et d'une voix énergique il cria :

— Je tiens !

Puis un intervalle de temps s'écoula, comme celui qui s'écoule pour les témoins, sinon pour les acteurs d'un duel, entre le moment où s'abaisse et celui où part un pistolet. Tout à coup une voix ou vingt voix, c'est ce que ne distingua point Briolan, 'firent retentir ces mots :

— Le nouveau venu a gagné.

Saladin comprit en un instant que le vieux château où avaient vécu et étaient morts ses pères, avec les prairies dont l'éclat lui

plaisait tant, les bois où il allait poursuivre les daims et croyait rencontrer des fées, tout cela lui restait, et que de plus il avait gapé cent mille livres.

Cent mille livres! de quoi acheter ce beau régiment de dragons qu'on lui avait refusé la veille, s'en aller gaiement parmi les riches, jouer encore, gagner encore, acquérir tant de trésors enfin, qu'il pourrait offrir un bracelet de diamant à Brigitte, comme il lui offrirait aujourd'hui un bouquet de jasmin !

Le cœur plein de toutes ces émotions, la tête livrée à tous ces rêves, il aperçut, par une fenêtre ouverte, un balcon suspendu audessus d'un jardin. Il s'y précipita pour donner à sa poitrine oppressée la joie de s'ouvrir à l'air de la nuit. Un homme l'avait suivi, et une voix, qu'il reconnut pour celle du duc de Lorédan, prononça ces mots à son oreille :

— ' Hélas ! mou cher comte, la fortune n'a pas été pour vous ce que je croyais. Ce n'est pas cent mille livres, c'est

tout simplement un coup d'épée que vous avez gagné, car c'était Mafré qui pariait.

MAFRE LE REDOUTE, NARILLE LE MAGNIFIQUE ET DRANMOR

l'amoureux DE LA MER.

Le vicomte Âscagne de Mafré, s'il fallait en croire ses amis, car il en avait quelques-uns, était d'une vieille famille provençale, de ces Mafré qui portent de sable à une rencontre de taureau d'argent. Â ving^ ans il avait été chez les Hongrois combattre les

Turcs, puis, de la Hongrie il avait passé en Morée, de la Morée en Espagne, d'Espagne dans les Indes, des Indes au Canada. C'était de ce dernier pays qu'un vaisseau l'avait ramené en France, avec d'assez fortes sommes englouties maintenant à Paris. Ses ennemis ne niaient aucune de ses pérégrinations, mais ils contestaient très -vivement sa noblesse. Suivant eux, les Mafré de Provence étaient éteints depuis longtemps ; le prétendu rejeton de cette noble race n'était qu'un hardi aventurier, né on ne savait sous quel ciel, ne tenant à rien et prêt à tout. Ce qu'on pouvait dire de certain sur Mafré, le voici :

c'est qu'en effet il avait traversé beaucoup de mers, vu nombre de pays chauds et de pays froids, d'hommes pâles et d'hommes bruns , qu'il ne tenait ni à son or ni à celui des autres, ni à sa vie ni à celle des autres ; que c'était un très -dangereux, mais très-séduisant compa- ^on. Son danger, toutefois, était plus généralement senti que sa séduction. Rien d'étonnant à cela : son attrait ne pouvait agir que sur des gens spirituels et braves; tout le monde pouvait comprendre ce qu'il y avait en lui de périlleux. Aussi, du l'appelait Hafré le Redouté, et il n'était guère invité que là où il s'invitait. Du reste, deux mots donneront Tidée de ce bizarre caractère. Un officier espagnol, qui avak fait la guerre chez les sauvages du nouveau monde, dit, au sortir d'un duel où il avait eu Mafré pour adversaire : « C'est la bravoure d'un Algonquin! » Un vieux seigneur, qui avait connu les beautés du dernier siècle, dit, après une conversation avec Hafré : « C'est l'esprit de Ninon! »

Ce n'est pas toutefois un assemblage sans exemple, quoique extrêmement rare, que cette réunion d'un esprit doué de toutes

les coquetteries, de toutes les grâces, de toutes les délicatesses, avec un cœur altier et solide comme un rocher : c'est toujours quelque chose de trèsnoble et de très-piquant. Aussi, je l'avoue, pour ma part, je me serais senti tout à fait porté vers le vicomte Ascagne de Hafré, s'il n'avait pas eu le défaut affreux, révélant toute une morale des plus relâchées, d'aimer mieux payer ses dettes de jeu avec son épée qu'avec sa bourse.

11 va sans dire que de cette épée, si renommée fût-

elle, Briolan se souriait fort peu : un combat avec le roi Arthur armé de son Escalibor, Roland de sa Durandale, Renaud de sa Balisarde, n'aurait pas préoccupé un seul instant notre digne Saladin ; mais ce qui semblait dur au pauvre gentilhomme, c^ était de voir son rêve s'envoler sitôt. Briolan rentra chez lui en se répétant les paroles de Lorédan. « Si ce Mafré, se dit-il, était un homme pacifique, je regarderais comme indigne de moi de lui réclamer la somme que je lui ai gagnée, je Tabandonnerais à la honte de sa dette; mais, puisqu'on Tappelle Mafré le Redouté, je ne dois point en agir ainsi. Je lui reprocherai devant tout le monde ses mœurs déloyales' de joueur, et je trouverai ainsi au moins sur qui me venger du coup dont me frappe le sort. » C'est ainsi que notre héros fsHsait tourner à sa consolation le duel avec Mafré le Redouté.

Le lendemain, en effet, il était, à la même heure que la veille, chez la baronne de Verviers ; Mafré n'était pas arrivé encore. Briolan se posta au bout du premier salon, les yeux fixés sur la porte d'entrée. Après une attente de quelques instants, il vit cette porte s'ouvrir et deux hommes entrer en se donnant le bras ;

Tun, vêtu d'une façon simple et militaire, au visage bruni et déjà sans jeunesse, mais ne manquant pas d'une grâce hardie, à la taille élevée et droite ; Tautre, babillé avec une ridicule recherche, au visage jeune, mais vulgaire, d'une expresision à la fois prétentieuse et hébétée , enfin à la taille courte et épaisse, Le premier était Mafré le Redouté ; le second, un personnage qu'on va bientôt connaître, Na<rille le Mapifique.

BRIOLAN. «7

Saladin s'avança droit' vers Malafré, et d'une voix haute, distincte, que tout le monde entendit :

— Monsieur, dit-il, je n'ai point reçu ce matin U somme qu'hier je vous ai gagnée ; je me suis décidé à vous la réclamer publiquement, parce que vous avez, m'a-t-on assuré , une manière très-bizarre de prendre certaine sorte de réclamations.

— J'ai, monsieur, répondit Hafré avec le plus grand sang-froid f une manière non point très-bizarre, mais très-simple, très-connue au contraire, de prendre toutes les impertinences.

— Je vous entends, monsieur, fit Saladin ; dispensonsnous, si vous le voulez bien, de tout l'esprit qu'on dépense d'habitude pour se faire comprendre qu'on est prêt à échanger des coups d'épée.

— De très-grand cœur, monsieur ! C'est vous qui avez le premier pris des détours que j'abandonne très-volontiers. Demain, à l'heure et au lieu que vous choisirez, nous nous battrons, monsieur, nous nous battrons! Dites-moi si c'est bien parler?

Le lendemain, dans une allée du bois de Yincennes, à l'heure où le soleil fait courir ses premiers rayons sur l'herbe, fait sortir

les premiers chants de la feuillée, Saladin, accompagné de H. de Lorédan et d'un vieux maréchal de camp, joueur et vert-galant de la connaissance intime du duc, Saladin attendait son adversaire. Un carrosse amarante, et où beaucoup d'or se relevait en bosse, s'avança vers le comte et ses compagnons ; Mafré en descendit très-lestement ; Marille le suivit, et fut suivi à son tour d'un troisième personnage que Briolan et ses té-

moins ne purent s* empêcher de regarder quelques instants avec surprise. C'était un homme de vingt ans, d'un port fier et digne, dont le visage, régulier comme celui d'une statue antique, était éclairé par un regard étrange et profond sortant de deux grands yeux d'un bleu pâle.

— Messieurs, dit Mafré en saluant son adversaire, le duc et le maréchal de camp avec une grâce courtoise qui aurait fait honneur au plus authentique des Mafré de Provence, vous voyez deux de mes amis : le marquis de Narille (ici sa voix prit un léger accent d'ironie), dont la noblesse est si connue, et un mien compagnon d'aventures, qui a fait déjà assez de brillantes actions pour illustrer dix nobles races, M. Dranmor, un marin breton devant lequel se fût incliné Jean Bart.

Après cette sorte de présentation, on se salua de part et d'autre ; puis les deux champions ôtèrent leurs habits et tirèrent leurs épées.

Comme un poète aime les arbres, comme un peintre aime les tableaux, comme une jeune fille aime les fleurs, Saladin aimait les épées. Quoiqu'il n'eût reçu des leçons que d'un vieux soudard qui savait à peine se mettre en garde, il connaissait toutes les res-

sources de Tescrime. Comme Pascal découvrit les douze propositions d'Euclide, il avait découvert toutes les parades, depuis prime, seconde, tierce et quarte, jusqu'au demi-cercle et aux contre.

Mafré était un adversaire digne de lui. D'une main qui savait, dit-on, manier le cric des Malais et le tomahawk des Hurons, Mafré faisait voltiger à sa fantaisie l'épée des Saint-Georges et des chevalière d'Éon.

Saladin, qui pressait en quarte Tépée de sou adversaire, venait de faire un coupé de pointe si preste, si fin, si léger, qye nulle parade n'aurait dû l'arrêter : Mafré Tarrêta cependant par la plus prompte et la plus sèche des parades de tierce ; mais sa main s'était portée un peu trop haut, de sorte que, par une riposte heureusement à demi évitée, le visage de Briolan fut atteint.

— Ce n'est point là que je voulais frapper, dit Mafré en retirant précipitamment son arme, je vous demande mille pardons.

Et le combat reprit.

Le bon Saladin commença dès ce moment, tout en préparant une botte inattendue, à se sentir une secrète ÎDclination pour Mafré.

La botte qu'il méditait lui réussit : sur une imprudente tension, une flanconnade prompte comme la foudre fit entrer entre les côtes de Mafré deux pouces de Tépée de Briolan.

Les témoins intervinrent pour exiger que le combat fût saspendu.

— Ma foi, monsieur, fit Mafré en se tournant vers son adversaire, je n'ai jamais rencontré tête plus calme que votre tête et poignet plus prompt que votre poignet. Je vous admire de tout mon cœur, que quelques lignes plus haut, ajouta-t-il en souriant, vous auriez traversé.

Puis, avant de remonter en voiture, il emmena un peu à l'écart Narille, sur lequel il s'appuyait.

— Mon très-cher, lui dit-il tout bas, ce comte Saladin de Briolan m'inU^resse : je veux lui payer ses cent mille livres.

— C'esl-à-dire, reprit Narille d'une voix assez lamentable, tu veux que je les lui paye, mais...

— Tu m'as compris, mon cher marquis, interrompit Mafré en lui serrant la main.

Et, retournant vers Saladin, qui rajustait le ceinturon de son épée :

— Monsieur, dit-il, je n'ai maintenant qu'à vous demander pardon du retard fort coupable, j'en conviens, que j'ai mis dans ma dette envers vous. Ce soir, je ferai porter les cent mille livres que vous m'avez gagnées à votre logis. Je crois, monsieur, ajouta-t-il en regardant fixement le duc de Lorédan, qu'on vous a induit en de nombreuses erreurs sur mon caractère et ma façon d'agir.

— Ha foi, monsieur, repartit impétueusement Saladin, qui ne pouvait plus résister à tant de marques de générosité, j'en suis maintenant convaincu, et je vous demande votre main.

— Mon cher cousin, dit le duc de Lorédan au comte quand Mafré et ses deux témoins furent remontés dans leur carrosse, vous ne tenez pas encore vos cent mille livres, et, si vous les possédez jamais, ce ne sera point à ce beau parleur que vous les devrez, mais à ce gros rustre en habit brodé qu'il traîne toujours avec lui, à sa stupide victime, le fils du bonhomme Narille le drapier, qui s'est fait marquis de Narille.

— Peut^lre, reprit Briolan, M. de Mafré sera-t-il en effet obligé d'emprunter la somme qu'il me doit à un de ses amis, mais il la rendra, j'en suis sûr. Un homme aussi brave, aussi courtois, ne saurait rien faire contre la

délicatesse. Ah! mon cousin, quoi que vous m'en ayez dit, M. de Mafré appartient bien aux vrais Hafré qui portent en champ de sable une rencontre de taureaux d'argent! c'est un gentilhomme, et un excellent gentilhomme. Pour Taire Tépreuve des hommes, morbleu! vivent les épées !

Les cent mille livres arrivèrent en effet le soir même chez le comte de Briolan. Dès lors Saladin devint Tami de Mafré ; notre preux trouvait bien de temps en temps qu'il sortait d'assez étranges maximes de la bouche du seigneur provençal, mais Hafré, dans toutes ses paroles comme dans toutes ses actions, traitait la vie avec tant de grâce et la mort avec tant de hauteur, il avait toujours dans Tesprit quelque chose de si agréablement imprévu, de si franchement aventureux, que Saladin Taimait de tout son cœur. Les effets de cette affection ne se firent pas attendre longtemps pour notre héros.

Saladin se prit de passion pour le jeu, et, en quelques jours, avec les cent mille livres de Narille, il perdit près de cent autres mille livres sur sa terre de Briolan. Le matin qui suivit la nuit où il fit la dernière et la plus énorme de ses pertes, le comte de Briolan se rendit chez Mafré. L'aventurier, qui, contre son habitude, n'avait pas été la veille chez la baronne de Yerviers, était couché au fond d'une alcôve toute garnie d'armes bizarres. Il s'était fait apporter sur son lit tout ce qui est nécessaire pour écrire, et semblait occupé d'une très sérieuse correspondance.

— Ah I vous voilà, mon cher comte, dit-il en mettant

plume et papier de c6té quand il aperçut Briolan ; qui voua amène si malin ici? est-ce d'une bourse, est-ce

il'iine épée que vous avez tesoin? J'aimerais mieux, ajouta-t-il en souriant, après un moment de silence, j'aimerais mieux, je Tavoue, que ce fût d'une épée.

— Hélas ! repartit Briolan, c'est une bourse qui me serait nécessaire, mais une bourse si bien garnie, que je ne voudrais la recevoir de personne, même de mon plus intime ami, car peut-être ne pourrai-je jamais la rendre, et vous connaissez ma façon de voir, Mafré. J^ai perdu cette nuit tout ce que je possède ou à peu près ; quand j'aurai vendu mon château et les terres qui en dépendent, à peine s'il me restera deux ou trois mille livres...

— Alors, interrompit brusquement Mafré, il vous restera deux ou trois mille livres de plus qu'à moi. Tenez, cher comte, reprit-il ensuite d'une voix en même temps enjouée et sérieuse, je sais maintenant tout ce que vous venez me dire, c'est à peu près ceci :

Mon cher Mafré, j*ai quelque envie de me passer mon épée ,à travers le corps ou de me brûler la cervelle; je ne crains point la mort assurément, mais j'aurais voulu savoir ce qu'il y a dans la vie, surtout ce qui se cache au fond de certains yeux noirs...

— Comment! de certains yeux noirs? fît vivement Saladin, qui crut découvert son amour pour sa cousine Brigitte.

— Ou bleus, interrompit Mafré avec indifférence; rassurez-vous, je ne connais point et ne veux point connaître la dame de vos pensées ; je sais seulement que cette dame existe. J'ai vu assez de fièvres jaunes pour dire : Voilà un homme qui a la fièvre jaune, assez d'amoureux pour

dire : Voilà un homine atteint de Tamour. Donc, pour en revenir à ce qui nous occupait, comme vous aimez, ainsi que Yos distractions, vos soupirs, votre façon de parler, ou plutôt de ne pas parler des femmes, me Tont depuis loD^emps appris, comme vous aimez^ vous n'avez pas envie de descendre dans les lieux où Ton n*aime plus. Et pourtant, comment rester dans la vie avec votre nom, plus pauvre que n^était le père de Narille quand il ouvrit sa boutique de drapier? Vous ferez-vous marchand pour gagner une nouvelle fortune ? Ce' n'est point possible ! Vous engagerez-vous comme soldat dans un régiment ? obéir où vous devriez commander. Cela n'est point possible non plus.

— Eh oui! s'écria Saladin, c'est justement ce que je me répète. Aussi, du diable si je vois comment sortir de la fosse où je suis tombé!

— Écoutez-moi, reprit alors Mafré, vous ne connaissez que Paris et votre château de Briolan; mais le monde est vaste, quoiqu'il pût être encore plus grand (fit-il avec le soupir d'un homme qui, à force d'aller et venir sous tous les cieux, commence à se sentir un peu blasé sur les charmes de notre planète). Le monde est vaste. Il renferme des océans et des forêts aussi bien que des canaux et des villes. L'existence qu'on ne peut point mener ici, on peut la mener là-bas. Quand on a perdu sa place dans la vie civilisée, on n'a tout simplement qu'à aller en chercher une autre dans la vie sauvage. C'est faute de ne point savoir faire quelques pas que nombre d'hommes souffrent et s'éteignent dans la misère et l'abaissement.

— En un mot, dit Briolan, vous me proposez de quitter ma patrie et de m'en aller, en coureur d'aventures, chercher fortune au delà des mers.

— Mon cher comte, il y a, je crois, des merlèttes dans votre, écusson. Savez-vous pourquoi, suivant Vulsou de la Colombière, les merlettes jouent un si grand rôle dans les armoiries? C'est parce qu'elles traversent les mers et font leurs nids dans les crevasses des tours. Leurs goûts sont donc, dit Vulson, ceux qui font l'âme du gentilhomme, r amour des vieux, châteaux et des voyages â travers les mers. Puisque votre château vous est enlevé, mon paladin, donnez votre tendresse aux océans.

On le voit, Mafré trouvait les paroles qui pouvaient toucher le cœur de Briolan. L'aventurier lut sur le visage de son chevaleresque ami l'effet qu'avaient produit ses discours.

— Eh bien! se hâta-til d'ajouter en prenant la lettre qu'il écrivait au moment où Briolan était entré, si vous le voulez, je joindrai voire nom à ceux des trois passagers que je propose au commandant du vaisseau Yln^ dompté.

— Ces trois passagers? dit Briolan.

— Sont Narille, Dranmor et moi-même, mon cher comte.

— Comment! Narille veut se livrer aussi à la^ vie d'aventures?

— Tenez, cher comte, deux mots sur Dranmor et Narille, puisqu'ils doivent être nos compagnons. Vous savez ce que veut dire en breton dre an nwr, car ces mots sont la devise de plusieurs nobles familles de marine :

Droit à la mer. De ire an mor on a fait Dranmor, et Ton a doQ-Dé ce nom à cette sorte de dieu marin que YOtts avez yu avec moi le jour de notre duel. De qui Dranmor est-il né? on n'en sait rien. Le patron d*un bateaupécheur Ta trouvé sur un rocher de la Bretagne; il Ta élevé dans sa pauvre maison. Dès que Tenfant a pu marcher, il a été droit à la mer, qu'il n'a presque plus quittée. J'ai rencontré Dranmor sur une côte de rAmérique, où un navire baleinier qu'il montait avait fait naufrage. Il s'est attaché à ma fortune, et je suis, après la mer, ce qu'il aime le mieux au monde, mais bien après la mer, dont il est épris comme un amant passionné l'est de sa maltresse, comme vous Têtes, mon cher comte, de la dame aux yeux noirs ou bleus qui vous sauve du suicide. J'ai nommé Dranmor l'amoureux de h mer. C'est un nom qu'il a justifié déjà et que nous le verrons justifier encore. Dranmor se meurt de chagrin à Paris, et, malgré le dévouement qu'il a pour moi, je

suis persuadé qu'il me quitterait, si je voulais y rester un mois de plus. La mer n'attire point Narille comme Dranmor. De Narillo le Magnifique j'ai peu de choses à vous dire. 11 a des ridicules dont depuis quelques années la cour et la ville vont toujours s'égayant de plus en plus. En Tenlevant; je vais frapper beaucoup de gens dans leur plaisir. C'est Narille qui a changé en écusson l'enseigne de son père : A la bonne foi. U porte d'hermine à une bonne foi d'or. Narille, avec sa tournure épaisse et sa face immobile, est animé, mon cher comte, de la plus impérieuse, de la plus terrible des passions, celle du bourgeois qui veut donner à sa vie la noble et capricieuse allure d'une vie

de grand seigneur. Gomme il était fort bon pour... (ici Mafré, qui sans doute allait dire tout simplement : pour me prêter de Fargent, changea le ton de son discours, qui était des plus lestes, et se reprenant avec un accent onctueux :) Comme il est fort bon, qu'il a vraiment des qualités généreuses, enfin (ajouta-t-il avec sa voix ordinaire) qu'il m'amuse, j'ai fort bien accueilli jusqu'à présent l'amitié pleine d'admiration dont il a daigné m*h5norer. Ce pauvre Narille, et ma fiituité me fait trouver qu'en cela il n'est vraiment pas si sot, a compris que, s'il était une société dans laquelle il eût quelque chance de perdre l'air bourgeois, c'était la mienne. Je crains bien qu'il ne le perde jamais, ou, pour mieux parler, j'espère qu'il le gardera, car, en vérité, ce serait dommage de voir s'altérer un pareil type. Pourtant Narille va goûter de ce qui débourgeoise par excellence, de la vie d'aventures. Le pauvre diable s'est maintenant débarrassé de tout ce qui lui venait de son drapier de père. Il a bien, à ce que j'ai découvert, une vieille usurière de tante, mademoiselle Narille, qui prête à la petite se-

maine; maià mademoiselle Narille ne prête ni ne donne rien à son neveu. Elle ne laissera notre ami le magnifique toucher ses écus que lorsqu'elle sera partie, dans une bière, pour aller voir s'il y a sous terre des trésors. Narille veut, en attendant, courir les aventures pour acquérir une de ces fautasques renommées qui siéent si bien à un jeune seigneur. Que son désir s'accomplisse! Il jettera un amusement certain dans nos voyages. L'amusement est fort nécessaire dans la vie un peu monotone qu'on mène parfois sur la mer.

BRIOLAN. 97

Au moment où Mafré prononçait ce dernier mot, un homme vêtu d'une chemise de toile, d'un pantalon de matelot, et tenant à la main une longue pipe, sortit d'une chambre voisine.

— La mer, dit-il, quand la verrons-nous?

— Avant la fin de cette semaine, mon cher Dranmor, répondit Maire.

Briolan, saisi d'admiration en regardant la belle tète de Dranmor, croyait voir le génie même des aventures.

MÉLANCOLIQUE

(h) n'était pas en paisible compagnie sur le vaisseau \ Indompté. V Indompté avait reçu l'ordre de transporter eu Amérique toute une population d'aventuriers aux projets, surtout aux principes fort vagues et très-périlleux. Les uns songeaient à la vie du boucanier, cette vie de chasses formidables et de hasardeux trafics,

où Ton est obligé de réunir souvent le métier de tueur d'hommes à celui de tueur de bétes. Les autres pensaient tout simplement à l'existence du flibustier, cette existence dont la

durée moyenne était d'un an, où Ton vous payait taa pour un œil crevé, tant pour une oreille emportée, tat pour un nez coupé.

On s'imagine sans peine ce que devait être une banA de pareils hommes. Les cartes, les dés, les bouteilles e les pipes, jouaient un grand rôle dans cette société; lei querelles ; avaient aussi leur place. On fumait, on jouait on buvait, on se battait, et cela si invariablement di soir au matin, du matin au soir, que la monotonie trouvait moyen de s'établir dans la plus agitée, en apparence, de toutes les vies.

Quatre personnages de notre connaissance, Brioian, Mafré, Narille et Dranmor, se conduisaient fort diversement au milieu de tout ce fracas.

Dranmor passait ses journées entières à fumer en regardant les vagues ; il paraissait dans un état de complète béatitude.

Narille jouait vis-à-vis de lui-même au grand seigneur ruiné, au fils de famille qui a vendu le château et jus' qu'aux portraits de ses ancêtres pour payer de folles dettes.

Mafré promenait à travers un monde qui lui était de^ puis longtemps familier son humeur moqueuse et philosophique.

Briolan était profondément triste. Tout en contemplaa rimmensité de la mer et en Tadmirant, car son cœur quoiqu'il tie fût pas celui d'un poète, n'était pas entière ment muet devant les

spectacles de la nature, il se péné Irait de cette vérité : à vingt ans, pour é<;lairer les mers es montagnes, les forêts, les plus libres et les plus ma

jestaeux espaces, ce n'est point le soleil qu'on invoque, c'est le regard de deux yeux aimés. Il n'y a que désolation et ténèbres où le cher regard ne brille pas.

Briolan n'oubliait les yeux noirs de sa cousine Brigitte que pour songer à son vieux château, réuni maintenant aux domaines d'un Turcaret du voisinage. Cette seconde pensée n'était point propre à dissiper la mélancolie de la première. Notre pauvre paladin avait donc vraiment un chagrin dont toute âme un peu sensible aurait été attendrie; mais les âmes sensibles, comme on le pense bien, étaient fort rares sur YIndompté. Pourtant le capitaine même du vaisseau, à en juger du moins par sa physionomie, n'était pas un homme complètement brouillé avec toute idée sentimentale : c'était un Anglais de tempérament et d'origine, quoique ce fût un sujet du roi de France. Le vicomte Jacques de Caringham était d'une famille qui avait quitté l'Angleterre avec les Stuarts et s'était fait inscrire, comme les Fitz-James, dans la noblesse de notre pays. Ainsi qu'on le verra tout à l'heure, les Caringham, en se faisant Français, n'avaient point renoncé à l'excentricité britannique.

Le capitaine Jacques avait tout au plus trente ans, et semblait souffrir d'un chagrin d'amour ou d'une maladie de poitrine. Il mangeait peu et ne buvait que de l'eau, quand il ne se grisait pas, ce qui, par exemple, lui arri' Vaitde temps en temps. Il ne souriait

jamais, il avait la parole triste et rare; c'était, du reste, un fort galant homme, aimant la politesse et la pratiquant.

Au] milieu des gens que portait son vaisseau, il avait distingué Briolan, Maft^ et mêmeNarille; mais Naritle

Tavait tout de suite ennuyé, Mafrë lui avait rapidement déplu; Briolan, au contraire, lui avait inspiré une confiance et une amitié qui allaient toujours en croissant. Il le faisait demander, le soir, après son dîner, et allait se promener avec lui sur le pont. Dans les premiers temps, il ne lui disait rien. Beaucoup de gens ont cette manie de se mettre en quête d'un compagnon pour ne lui rien dire; mais peu à peu il prononça quelques mots, et une fois, je ne sais trop comment, peut-être le capitaine Jacques, après avoir bu de Teau pendant tout le cours de son dîner, avait-il tout à coup vidé au dessert une bouteille de vin de Porto, ou bien peut-être Vénus, qui se levait alors à Thorizon, avait-elle, dans son regard d'étoile, un attrait plus puissant, plus tendre, plus provO" quant aux confidences et aux rêveries que d'habitude; une fois, dis-je, un des mots prononcés par la plus discrète des bouches fut un nom de femme, le nom de lady Émilia*

Briolan sut bientôt ce qu'était lady Ëmilia. C'était une de ces belles qui, depuis que le monde existe» ont fait verser assez de larmes pour mettre des navires â flot, ont fait pousser assez de soupirs pour remplacer le souffle des autans. Elle, la beauté qui causait de si grands chagrins, était la personne la plus rieuse, la plus gaie, la plus libre de souci qu'il fût possible de rencontrer sous le ciel. Elle avait reçu les déclarations passionnées du pauvre Jacques de Garingham avec cette tigrerie enjouée dont

parle et que pratiquait trop bien la marquise de Sévigné. Transports de colère, mornes tristesses, désespoirs, reproches, pâleurs, rien n'avait pu la fléchir. Elle avait

BRIOLAN. iOl

de ces yeux qui semblent ignorer pourquoi sont faits le gazoD, le feuillage et la lune. Amour et rêverie étaient des mots qu'elle ne comprenait pas. On juge donc de ce qae devait souffrir près d'elle un homme qui aurait fait paraître Hamlet badin. Jacques Tavait quittée pour courir les mers; mais sur les mers il la retrouvait, car Tafflour est maître sorcier dans la conjuration des fantômes. Notre homme s'attristait, maigrissait et se plaignait à firiolan.

Eotre amoureux,, on est d'une grande indulgence. Saladin, qui, depuis quelques jours, s'était hasardé à pro-. Doncer à son tour un nom chéri, écoutait, sans un bâillement, ni un sourire, ni une parole grondeuse, ni une parole de raison, les doléances du capitaine sur TinhuiBaine gaieté de lady Émilia. Un soir où, contre son habitade, le vicomte de Caringham ne l'avait pas fait avertir après son dîner, Saladin se sentait profondément triste et abominablement ennuyé..

Le ciel pourtant était magnifique ; il y avait à l'horizon UQ coucher de soleil à rendre fou d'enthousiasme et de jaloasie nu peintre comme Claude Lorrain. Dranmor, tout kaigné d'une lumière rougQ, et couché sur le rebord du navire, regardait la mer de l'œil dont un amant regarde sa maîtresse qui s'endort. Mafré semblait prendre plaisir . à un jeu assez bizarre que venaient d'inventer à l'instant r les passagers turbulents de V Indompté: c'était un combat ou du moins le simulacre d'un combat de tau-

reaux. Des Espagnols, quelle nation n'était point représentée sur ^'Indmnpté! avaient parié des courses de taureaux, puis proposé d'en donner le spectacle ; mais une course de

taureaux à bord d uu bâtiment, c'est chose difficile à organiser. La première difficulté que Ton rencontre, c'est l'absence de taureaux ; cette difficulté n'avait pas arrêté un instant nos aventuriers. Il avait été convenu que le rôle des bêtes serait rempli par des hommes de bonne volonté ; puis ou avait équipé des picadors, des matadors, et le jeu avait commencé.

Mafré, qui possédait une de ces étranges natures mélangées de capricieuse barbarie et d'excessive civilisation, qu'une épigramme murmurée derrière un éventail on la morsure d'une béte dans une chaire vivante peuvent distraire également, Mafré était très-occupé de ce combat. Un nègre, armé d'un épieu, venait de sauter par-dessus le taureau, c'est-à-dire par-dessus un gros Normand â l'œil fauve, au poil roux, dont le front était orné de deux grandes cornes empruntées à une de ces coiffures bizarres qui servent aux mascarades marines du passage sous 1a ligne. Mafré applaudissait à outrance. Bridan, tout à fait las et dégoûté de cette scène, prit soudain une résolution.

La résolution de Saladin était d'aller voir ce que devenait le vicomte Jacques de Caringham.

Notre gentilhomme arriva jusqu'à la chambre du capitaine. Le valet de chambre du vicomte, un de ces vieux domestiques tenant du bouledogue et de la nourrice, qu'il faut souhaiter à tout fils de famille d'un caractère aventureux, voulait empêcher qu'on ne troublât son maître dans sa solitude, car le vicomte, disait-il, était

enfermé seul dans sa cabine. Saladin, dont tout l'équipage connaissait l'intimité avec le capitaine, finit par triompher

des scrupules du serviteur. Il trouva le capitaine dans Tattitude d'une profonde méditation ; mais il était facile de voir à quoi cette méditation était due. Jacques était assis en face d'une table, et sur cette table étaient plusieurs rangées de bouteilles, dont quelques-unes, débouchées et couchées sur le flanc, ne laissaient plus couler nne seule goutte de vin.

Les buveurs d'eau, quand ils se mettent à boire, sont comme les avares quand ils se mettent en jfrais. C'est là un fait certain, que tous les philosophes ont constaté. Jacques, de temps en temps, lorsque Ja voix de lady Êmilia vibrait d'une façon trop douloureuse dans son eœur, lorsque l'image qui 'le poursuivait hii apparaissait sous des couleurs trop vives/ tandis qu'au contraire les choses réelles dont il était environné lui semblaient trop pUes, Jacques enfin, lorsquMl souffrait trop, appelait pour le distraire les diables à quatre cachés dans les bouteilles. Hélas ! c'était encore un mécompte qui l'attendait. Des démons lugubres, et non de joyeux démons, sortaient pour lui des flots blonds ou vermeils de l'ai et du porto.

Le pauvre Jacques avait le vîn triste : au milieu des bouteilles, il demeurait aussi mélancolique qu'il l'eût été au milieu des pâles soucis et des noirs cyprès d'un cimetière. Seulement, il se mettait alors à parler beaucoup. S'il eût été poète, un essaim de vers élégiaques se fût envolé de ses lèvres ; comme il n'avait jamais rien eu à démêler avec les muses, il s'exprimait en prose, et dans une prose que, faute de confidents, il adressait quelquefois aux ten-

tures de sa cabine, ou, ce qui revenait à peu près au même, aux oreilles de son valet de chambre.

404 BRIOLAN.

Il montra un vif plaisir en apercevant Briolan, ce qui indiquait d'une façon certaine que sa raison était déjà partie pour la planète où voyage le bon sens des buveurs; car, avant de se mettre à boire, il recommandait qu'on ne laissât pénétrer auprès de lui personne, se défiant, à juste titre, des confidences auxquelles pourrait Tentratner le vin.

Au bout de quelques instants, voici, entre autres choses, ce qu'il disait à Saladin :

— Mon cher comte, dans très-peu de jours je ferai tout simplement ce que j'aurais dû faire depuis longtemps. J'irai voir quels yeux on rencontre dansTautre monde.

— On n'y rencontre pas les yeux que Ton aime, dit briolan, et voilà pourquoi vous ne vous tuerez pas. ..

— Et voilà pourquoi, au contraire, je me tuerai, reprit le vicomte. Si charmant que soit le visage de iady Émilia, il me fait plus souffrir que ne pourront me faire souffrir jamais têtes de larves ou de fantômes attachant leurs

regards sur moi. C'est le grand mystère de ce monde : les poignards dentelés, les fers rouges, les balles mâchées, les flèches à cran trempées dans du venin, font moins de mal aux chairs qu'elles percent, brûlent et déchirent, que n'en font au coeur, sur des bouches plus douces que des fleurs, certains sourires plus gais que l'aube. Je me tuerai, Briolan...

Puis, après un moment de silence, il ajouta :

— Hais voyez un peu quelle singulière bonté, quelle étrange, quelle folle faiblesse se mêlent chez moi pour la cruelle à la rage de ma douleur. Je ne veux point faire de ma mort une vengeance contre celle qui me tue. Cette

gaieté sans tendresse, sans pitié, qui m'a désespéré tant de fois, je ne veux point la combattre, la détruire peutêtre par un fantôme. Écoutez bien ; un soir, je sortais avec lady Émilia d'une maison où venaient de s'écouler, à travers les passe>temps tantôt insipides, tantôt irritants du monde, des heures indifférentes, peut-être même amusantes pour elle, atroces, intolérables pour moi. Je descendais avec elle un escalier, lui donnant un bras qu'elle avait accepté jusqu'à son carrosse, quand tout à coup je loi dis d'un accent dont sans doute la sincérité la frappa : I Madame, il faudra bien que demain vous prononciez mon nom d'une bouche sérieuse, car cette nuit je logerai deux balles dans mon cerveau. D'un vivant qui vous aimait du plus ardent, du plus dévoué des amours, vous aurez fait un mort qui peut*être vous maudira et vous euTerra de glacïiales pensées au cœur. » Lady Émilia me répondit d'une voix brève, et cette fois sans légèreté : f Vous ne mourrez pas cette nuit, car demain, à midi, chez moi, je veux vous parler. » Cette nuit-là, en effet, les balles restèrent au fond de mes pistolets. Tattendis dans la fièvre de l'impatience, et pour la première fois de l'espoir, rheure où je devais me rendre vers lady Emilia. Je vois encore son visage quand je l'abordai ; il n'exprimait point, comme à l'ordinaire, un cruel enjouement, mais on n'y lisait pas la moindre tendresse. Lady Émilia me fit signe de m'asseoir près d'elle, et, d'une voix résolue : « Monsieur

de Carihgham, fit-elle, je ne vous aime pas, et ne pois pas faire que je vous aime ; mais, si vous ressentez pour moi cette passion désintéressée dont vous m^avez parlé si souvent, vous ne voudrez point me punir, par le

plus eruei des châtimeDts, du mal involontaire que je Yous cause. Un heureux destin a voulu que jusqu'à présent il n'y eût rien de lugubre en ma vie, j'ai le lugubre en horreur. Une mort à laquelle je pourrais m*attribuer quelque part détruirait chez moi cette parfaite gaieté qui est mon véritable bien dans ce monde. Si F amour est vraiment cette passion de dévouement héroïque dont je vous ai entendu parler, prouvez-le-moi en me promettant de ne m'infliger jamais la peirie d'un remords. »

Et je lui ai promis, reprit le vicomte après un intervalle de quelques secondes rempli par des soupirs, et, par respect pour cette gaieté qui a été le plus implacable instrument de mes tortures, j'ai choisi un genre de trépas qui doit éviter à lady Émilia tout remords.

— Et ce genre de trépas? dit Briolan, qui commençait à prendre intérêt aux confidences de Garingham, dont il admirait la chevalerie.

— Me jurez-vous, s'écria le vicomte, qu'une pensée de précaution prudente vint tout à coup arrêter dans l'entraînement de son ivresse, me jurez-vous, par votre honneur de gentilhomme, de cacher à tous ce que je vais vous apprendre?

— Je le jure, fit impétueusement Saladin avec la précipitation traditionnelle qui produit tous les serments absurdes dont rhis-

toire des preux est remplie.

^r- Eh bien donc ! reprit le vicomte, après-demain, mon cher QrioUn, peut-être même demain, quelques étincelles quon croira tombées par hasard, et que j'aurai laissé tomber exprès dans la soute aux poudras, feront sauter en Tair yindonyi>té avec tout son équipage.

BRIOLAN. iOI

Briolan, comme on ie sait, était de ceux qui, pour son compte et le compte des autres, sont toujours prêts à traiter fort cavalièrement la mort. Toutefois, à cette déclaration inattendue, il ne put s'empêcher de trouver que ie capitaine sacrifiait bien lestement cinq cents existences; outre la sienne, au repos de lady Émilia.

— Mais, capitaine, se hasarda-t-il à lui dire, permettez^^moi de vous ouvrir un avis. Si vous n'avez envie que de donner à votre mort un air d'accident, ne pourriez- TOUS pas atteindre votre but en vous laissant tomber à la mer par un gros temps, tout aussi bien qu'en faisant sauter avec vous des gens qui n'ont jamais connu lady Émilia ?

— Mon cher comte, répondit Caringham, celui qui tombe à la mer peut toujours être repéché. Et puis, j'y ai bien réfléchi, rien ne saurait avoir, aux yeux de lady Émilia, cet air de catastrophe fortuite, étrangère à toute idée de suicide, qu'auront le saut dans les airs et le plongeon dans l'océan du vaisseau VIndompté. Enfin, mon cher comte, entre nous, sauf un bien petit nombre d'exceptions, une seule même peut-être, celle que vous formez, Téquipage de VIndompté ne vaut guère la peine qu'on ait des ménagements pour lui. Mon cher Briolan, a' essayez point de com-

battre ma résolution, elle est inébranlable, et votre parole me rend certain que vous ne chercherez point à en empêcher l'effet. Buvons à l'heureux succès du grand voyage que nous allons entreprendre. A nos âmes, mou cher Briolan, car de nos corps il ne faut déjà plus avoir souci.

Et ie capitaine se mit à boire si copieusement, que 8a-

ladin renonça, pour cette soirée du moins, à toute discussion. Le lendemain matin, Briolan se promenait sur le pont, après avoir fort peu dormi, en songeant aux confidences de la veille. Bien d'autres à sa place peut-être auraient en- «iisagé sans scrupule l'idée de sauver leur vie et celle de leurs compagnons en jetant leur serment à Toubli ; une pareille idée ne traversa même pas un instant Tesprit de Saladin. Je ne sais point s'il n'eût pas, comme les rois des contes de fées, livré consciencieusement sa fille à un dragon, dans le cas où il aurait eu une fille et Teût promise à un dragon, sauf à se prendre ensuite corps à corps avec le monstre. Il était, en un mot^ impossible d'aller plus loin que lui dans les exagérations de la délicatesse à J' endroit du serment. Saladin envisageait donc, sans trouver aucun moyen de Tempêcher, la brusque fin qui allait terminer ses aventures, et les aventures de beaucoup d'autres, quand il aperçut le capitaine Jacques qui se dirigeait vers lui.

Les traits du vicomte, sauf une expression de fatigue plus marquée que d'ordinaire, avaient repris leur aspect accoutumé. Us étaient tristes, mais d une tristesse sombre et contenue, non point expansive et exaltée.

— Écoutez, monsieur, dit d'une voix solennelle le mélancolique Jacques quand il eut rejoint Saladin, aujourd'hui, contre mon habitude, je me suis rappelé le matin à jeun les propos tenus la veille dans l'ivresse. Mes confidences se sont représentées à mon esprit ainsi que votre serment. Je compte sur ce serment, et ne change rien au fond même de mes projets; mais voici ce qui se passera : nous entrons aujourd'hui, vers le milieu de la journée,

dans des mers où Ton rencontre toujouï*s des baleines. Je ferai équiper un bateau baleinier. Ce bateau prolongera sa chasse jusqu'au soir, et, quand la nuit tombera, s'é* loignera du vaisseau au Heu de s* en rapprocher. Vous, mon cher comte, vos trois compagnons, et quelques hommes de F équipage, vous serez parmi les chasseurs de baleines ; vous devinez pourquoi, n'est-ce pas? vous vous écarterez de YIndompté,

UNE PETITE Ile habitée par quatre grandes dames.

Le soleil en avait fini avec son royal coucher. Débarrassé de sa couronne d'or et de son manteau de pourpre, il dormait depuis longtemps au fond de la mer. Le règne des étoiles commençait. Gomme des beautés entrent dans one salle de fête, elles faisaient leur entrée Tune après l'autre dans les bleus espaces du ciel. Une petite barque dans un coin de TOcéan voguait entre la nuit et les fiots. Cette barque portait les destinées auxquelles nous nous intéressons.

— Je crois, par Satan I pilote de malheur, criait une

voix sur la frêle embarcation, je crois que tu 'veux nous perdre. Nous nous sommes éloignés de Tlndompté au lieu de nous en rapprocher. Tout à Theure j'apercevais encore une cime de mftts que je ne vois plus à présent. Où diable nous mènes-tu t En plein jour nous n* avons pas découvert une seule baleine. S'il en rôdait maintena^nt quelqu'une autour de nous, il faudrait, pour qu'on la vît, qu'elle jetât des flammes par les naseaux. Âllonb, pilote d'enfer, tâche de retrouver ta route, ou, Dieu me damne ! je t'enverrai aux poissons et prendrai ta place. Ce n'est pas la première fois que j'aurai tenu un gouvernail.

Celui à qui ces paroles s'adressaient, au lieu de répondre, échangea un signe d'intelligence avec un grand et mince jeune homme qui se tenait auprès de lui, et que nous reconnaissons, malgré Tobscurité, pour notre ami Saladin deBrioIan.

Comme la voix grondeuse devenait de plus en plus véhémente, Saladin s'écria tout à coup :

— Voyons, Mafré, laissez manœuvrer en paix ce brave homme. Écoutez-moi. Ce qui peut arriver de pis, n'est-ce pas? à des ^ens qui sont sur la mer, c'est d'aller où soni entrés tout à 1* heure les rayons du soleil. Or, votre cœui n'a pas plus peur que le mien de ce qui se cache sous les flots. Quand nous devrions aller, cette nuit, visiter les dieux marins, ce ne serait point la peine de crier si fort Eh bien ! c'est pour éviter une visite à laquelle vous seriez prêt, comme moi, qu'on fait la manœuvre dont vous vous plaignez. Notre pilote n'agit point au hasard. Vous, le roi des aventuriers, abandonnez-vous avec confiance â la fortune. Sachez, pendant quelques instants, supportei

m bandeau sur vos yeux ; ront à]'heure ce bandeau tombera.

Mafré était précisément de ces gens qui, par caractère, aiment infiniment mieux, dans les moments de danger, se confier à leur destinée que d'entrer en dispute avec elle, le fait est que le laisser-aller dans le péril est une façon d*agir à la fois brave et de bon goût. Dans un langage qui, par malheur, sent un peu celui de Jodelet, Narille confirma tout à fait notre avis.

— Le cher comte a raison, fit l'enragé marquis (c'est ainsi que Mafré l'appelait souvent), le cher comte a raison, livrons-*nous à la fortune. C'est une drôlesse qu'il Ëkut traiter comme nous traitons nos maltresses et nos intendants, c'est-à-dire ne pas honorer de la plus légère surveillance. Si elle nous sert bien, tant mieux; tant pis si elle nous sert mal. Elle ne dérangera pas un instant Tèquilibre de notre humeur.

Mais Hafré, Narille, Briolan et l'impassible Dranmor ne composaient point tout l'équipage du bateau baleinier. Quelques aventuriers de mœurs vulgaires étaient embarqaés avec nos quatre intrépides et dédaigneux compa* gnons. Cette plèbe, qui avait fort approuvé Mafré dans ses apostrophe^ au pilote, ne l'approuva plus dans sa philosophique et chevaleresque résignation. Dix voix rauques^ sortant de gosiers minés par l'humidité des mers et brûlés par les ardeurs de l' eau-de-vie, reprirent en termes plas énergiques les reproches qui venaient d'être adressés à rhomme du gouvernail.

Cependant, au plus fort d'un combat d'injures et de blasphèmes entre l'équipage et son pilote, on aperçut

tout à coup à rhorizon, dans la direction de V Indompté, une lueur écarlate'qui, spectre terrible, grandit et s'éleva dans le ciel, puis fut suivie dun nuage immense aux teintes à la fois ardentes et blafardes, dans lequel son sanglant éclat s'éteignit.

— Ah ! s'écria un aventurier, j'ai déjà vu sauter des vaisseaux : c'est V Indompté qui saute !

Un bruit dout semblèrent s'ébranler toutes les cavernes de rOcéan accompagna et couvrit ces paroles.

Le fait est qu'en ce moment Tâme du capitaine Jacques de Caringham, escortée d'une légion d'autres âmes, franchissait les distances qui séparent le monde des morts du monde des vivants.

— Eh bien ! dit le pilote au milieu du silence de stupeur qui régna dans la barque après le tonnerre de l'explosion, si nous avions rejoint Ylndomptéy maintenant nous passerions du feu à Feau.

— Tu savais donc, crièrent en même temps dix voix, que Vlndompté devait sauter ce soir?

Le pilote était un Breton appelé Pierre Kormeuc. En sa qualité de Breton, il pouvait professer des croyances qui auraient fait rougir un Provençal.

— La nuit dernière, répondit-il, j'ai vu feu mon grandpère, Jean Kormeuc, qu'on appelait l'homme aux harengs. Il m'a dit : « Pierre, mon petit-fils, l'Indompté doit sauter au commencement de la nuit prochaine, entre huit et neuf heures. Tiens-toi la chose pour dite. Adieu. » Mon grand-père parlait peu pendant sa vie ; la mort ne l'a point rendu bavard, c'est tout simple. Il a disparu làdessus. Moi, j'ai raconté l'apparition du bonhomme au

comte SaladÎQ. Le comte Saladin n'est pas de ces seipeurs comme il y en a tant aujourd'hui, qui croient gue les pauvres gens ont pendant la nuit des yeux et des oreilles dldiot3. Les vrais nobles, pas ceux des villes, mais ceux des vieux châteaux, savent à quoi s'en tenir sur les morts. M. Saladin m'a dit : a 11 ne faut pas négliger l'avis de Jean Kormeuc. » Ainsi ai-je fait ; au lieu de retourner vers VIndompté, j'ai pris le large, et bien nous en a pris, €Omme vous voyez. Les corps de nos camarades sont daus la mer, leurs âmes je ne sais où. Nous voici, nous, encore rivants, sentant la brise et voyant le ciel. Remercions le Tout-Puissant et Jean Kormeuc.

Il y en avait plus d'un sur le bateau baleinier à qui l'apparition de Jean Kormeuc semblait chose difficile à croire; mais le pilote.-Pierre avait un tel air de bonne foi, que les plus incrédules se sentaient tout ébranlés. Nous voyons, nous autres, que Pierre était un Breton moins naïf qu'il ne voulait le sembler. Vieux marin, dévoué à loutes les volontés de ses chefs, il avait été mis par Saladin, avec la permission du capitaine, dans la confldence du sort réservé à Y Indompté, et voilà comme il s'y p;enait, d'après des instructions, bien entendu, mais des instructions comprises à merveille, pour empêcher que la vérité lie fût jamais connue sur la fin de Garingham et de son vaisseau, partant pour assurer le repos de la trop jojense lady Émilia.

Mafré comprit à un regard de Saladin, dont il. s'était approché pendant le discours de Kormeuc, qu'il était au milieu d*un mystère; mais il prit le parti, avec sa philo* ^\\ie accoutumée, d'attendre un moment favorable pour

obtenir l'explication de ce qull voyait et entendait.

Quant à Nariile, une seule chose Toccupa vivement : ce fut cette maxime de Kormeuc : « Les vrais nobles savent à quoi s'en tenir sur les morts. » Avec cet étrange instinct de la véritable nature du gentilhomme qu'il avait souvent au milieu de ses plus grotesques folies, il se dit : a Le maraud a raison ; quoique Tincrédulité soit dairs ce mo~ roent-ci à la mode, croire sent. plus le descendant des preux que se moquer de tout. » Et Thonnéte Narille se promit d'être superstitieux.

Cependant ce n'était point .tout pour Téquipage du ba* leinier que de n'avoir pas fait dans les airs l'évolution des fusées et des boïnbes, comme les gens de V Indompté, On était au milieu de la nuit, sur l'Océan, dans un esquif que la première tempête ne manquerait certes pas d'engloutir. Cette situation était assez triste, et déjà plus d'un aventurier commençait à faire de mélancoliques réflexions, quand Pierre Kormeuc, en regardant les étoiles, s'écria :

— J'en suis sûr! là, du côté de Vénus, nous devons rencontrer une lie où je n'ai jamais abordé, mais que j'ai rasée plus d'une fois ; tâchons de la gagner.

— Et si elle est habitée par des sauvages? dirent quelques voix,

— Avec des fusils, fit Mafré, et nous avons des fosils, avec des couteaux, et nous avons des couteaux, on fait entendre raison aux sauvages. Allons, pilote, conduisnous vers ton lié; j'en ai bonne idée, puisqu'elle est sous l'étoile de Vénus.

tlue heure après cet échange de paroles, la barque qui portait nos aventuriers entrait, par la plus limpide des

BRiOLAN. lis

ouits, dans une baie ombragée de grands arbres, mystèrieoK et poétique asile digne d'être habité par des océa- DÎdes, Coin charftaut comme en cachent les mers.

L'équipage descendit sur une rive tapissée d'un gazon vert sombre tout parsemé d'insectes luisants. On fut d'avis d'attendre le jour pour pénétrer dans le pays, et l'on demanda au sommeil d'abréger la nuit. Enveloppés dans des manteaux et des couvertures, nos aventuriers s' endormirent avec cette voluptueuse insouciance propice aux sommes profonds que donne la vie des hasards. Un homme, pourtant, ne prit point sa part du repos qui semblait accordé à tous : ce fut le comte de Briolan. Saladia, quand il se fut étendu dans l'herbe, au lieu de sentir dans son cerveau cet accablement souvent plein de charme qui fait éprouver à l'esprit comme un désir de Béant, sentit, au contraire, s'élever en lui mille pensées héroiques et aventureuses. L'envie lui prit, pendant que ses comp)[ignons dormaient, de s'avancer seul dans Tile. Périon, Amadis, Galaor, Lancelot, Tristan et tant d'autres, l'auraient bien fait : ce n'était point pour marcher toujours entouré de sabres et de mousquetons qu'il s'était nus en tête de courir le monde. Il s'arma tout simple^ iDent de son épée, et, se levant doucement, entra dans une sombre allée resserrée par des arbres gigantesques, d'où l'on apercevait, comme d'un abîme, les étoiles briller à travers un espace étroit du ciel.

U marcha pendant longtemps ; l'allée formait des si^ nuosités, il les suivait. Du resté, il ne rencontrait pas de sérieux obstacles

et n'entendait aucuir bruit, si ce n'est ^fois celui d'une source dont l'eau, éclairée par des

rayons de hine, rampait devant lui sor le sol couvert d'ombre, comme un filet de lumineux argent. Mais il lui sembla tout, à coup que Tair venait de retentir d'une explosion de mousqueterie, et, en levant la tête, il aperçut, 'dans la direction de ses pas, au-dessus des cimes les plus hautes des arbres, des globes qui montaient dans le ciel, puis éclataient en répandant à travers Tespace une pluie d'étoiles colorées comme des fleurs, ardentes comme des étincelles. Évidemment assez près de lui on tirait un feu d'artifice.

On comprend combien fut excitée la curiosité de Briolan. 11 n'était donc point chez des sauvages, puisque là, devant ses yeux, il voyait monter dans l'air des fusées et des bombes 'qui auraient fait honneur à une fétç royale de Versailles ou de Paris. Dans quel monde était-il, alors? Enivrante question que peu de gens ont le bonheur de s'adresser pendant l'union de leur âme avec cette vieille machine sans perfectionnement ni aucun avenir de perfectionnement qu'on appelle le corps. Dans quel monde étailril? Le bon Saladjn se sentait déjà quelque penchant à croire que c'était dans celui des fées. Son cœur lui avait bien dit qu'Urgande et Morgane devaient exister quelque part! Au lieu de Topinambous on d'Algonquins,' il allait voir- apparaître les bonnes amies de son enfance. Il faut convenir que sa situation avait du charme. Se sentir éveillé, bien éveillé, au milieu d'une aventure pins étrange que celles dont nous amuse le sommeil, c'est ce qui est arrivé à un bien petit nombre d'élus depuis le commencement du monde.

Combien ont vieilli,' combien doivent vieillir, combien ont bâillé, bâillent, bâille-

roDt, puis mourront saas avoir eu rémotion de Saladin !

Après quelques instants d'une marche précipitée, notre paladin, parvenu au bout de l'allée où il avait marché jusqu'alors, put tout à coup contempler un spectacle qui n'était pas de nature à le tirer de ses heureuses illusions. Une ouverture, semblable à ce qu'on appelle dans les campagnes un saut-de-loup, pratiquée entre deux murs couronnés d'énormes vases remplis de fleurs, lais* sait voir, an bout d'un parc d'une élégance rêveuse, d'une majesté romanesque, un château à faire pleurer de joie et de tendresse un amant des fées, un de ces châteaux dont toutes les pierres vous attirent par un regard en* chanté. Devant la façade du magique édifice, que baignait une éclatante lumière, sur un riant et gracieux perron aux marches de marbre, ou apercevait quatre femmes, ou, pour mieux dire, quatre êtres, vêtues de robes à faire pâlir les robes de Peau d'Ane. Briolan porta la main à ses yeux, puis à son cœur ; il éprouvait de tels trans-* ports d'ivresse, de tels éblouissements d'esprit, qu'il ne voyait plus, je crois, en ce moment, le soleil ordinaire de. ses pensées, la belle Brigitte de Lorédan.

Cependant Saladin n'était pas homme à perdre son ,tenps en ébahissements xfans aucune circonstance de sa vie. En vrai chevalier, il voulut pousser l'avénlure qui se présentait à lui d'une si magnifique et si galante façon. Leste et souple, il franchit d'un bond le fossé qui s'éten* dait devant l'ouverture pratiquée aux murailles du parc, et se trouva ainsi tout à coup dans le mer-

veilleux séjour. Tandis que le château rayonnait de clarté, tes jardins étaient plongés dans l'ombre; Ss^ladin put donc s'av^^n-

cer, sans être aperçu, jusqu'à ud massif de feuillage placé à quelque distance du perron. Il résolut de se cacher là un instant pour bien voir, avant de poursuivre son entrepris e, à .quels êtres il avait affaire. Les quatre beautés aux robes éblouissantes qu'il' avait contemplées de loin ne perdaient rien à être examinées de près. Deux avaient les cheveux d*un blond pâle, les joues d'un rose tendre et les yeux couleur des plumes de Foiseau bleu. Une, évidemment^ était poudrée. (Saladin souleva, à propos de celle-là, cette grave question, qu'il n'osa pas résoudre : Une fée s'est-elle poudrée jamais?) La danîe.poudrée avait une petite mouche noire au coin d'une bouche vermeille, et de joKs yeux d'un brun luisant. Enfin la quatrième beauté avait les cheveux d'un noir éclatant, le teint d'une blancheur de lune et les yeux comme une nuit d'orage, c'est-à-dire pleins d'abimes sombres et ardents. Se sert-on de flammes de Bengale dans le royaume des fées? Voilà une nouvelle question que Saladin eut à se poser pendant sa contemplation. Si vous avez jamais, célébré dans un parc l'anniversaire d'un mariage, d'un jour de naissance, ou bien encore de quelque glorieux combat gagné par quelqu'un des vôtres, sur terre ou sur mer, contre les Allemands ou contre les Anglais, vous savez qu'en allant cacher derrière les arbres quelques feux de Bengale, on produit des effets charmants ; on se trouve entouré de bosquets d'un rose vif ou d'un bleu tendre, on peut croire un instant les lois de la nature changées, ce qui est tout à fait réjouissant. Sans doute les quatre belles dames que regardait Saladin voulaient se donner ce plaisir obligé de toutes les fêtes de ohâ-

teaiix, car, prenant entre leurs mains des vases où brûlaient des flammes de toutes les couleurs, elles se mirent à courir dans le parc, plaçant ces flammes derrière les arbres. Or, il arriva que la dame poudrée se dirigea vers Tasile que s'était choisi Saladin.

En apercevant un homme derrière le feuillage qu'elle voulait illuminer, la belle poussa un grand cri et laissa tomber sa flamme. Saladin, toujours fidèle aux traditions, se jeta sur-le-champ à ses genoux, et lui dit de sa voix la plus respectueuse comme la plus douce :

— Je suis le comte Saladin de Briolan, des Briolan du Périgord. Que vous soyez une fée ou une noble dame, vous devez me voir avec bonté. Loin d'être un méchant ou un félon, je suis de ceux qui tuent les méchants et les félons. Mon cœur et mon épée sont honnêtes. Enfin, Si vous daigniez jeter les yeux sur moi, vous verriez que je n'ai point Tair d'un brigand. On m'a toujours dit que j'avais le regard très-doux ; je ne puis pas avoir vieilli dans le crime, car je n'ai pas encore vingt-cinq ans.

On voit que, dans la dernière partie de son discours, le bon Saladin, sans le savoir, bien certainement, usait du moyen qu'aurait dû employer Apollon, suivant Fontenelle, pour forcer Daphné à tourner la tête. Au lieu de dire : Je suis le dieu de la médecine, du chant, etc., que si le blond Phœbus eût dit :

Je suis un jeune dieu toujours beau, toujours frais, Daphné, surjna parole, aurait tourné la tête.

Quand l'heureuse pensée vint à Briolan de laisser de

côté ses ancêtres et son épée, dont il parlait volontiers, en toute occurrence, pour dire qu'il était jeune et qu*il avait les yeux fort dou^L, la dame à laquelle il s'adressait tourna la tête de son c6té. On sait déjà que le regard* d'une jolie femme pouvait s'arrêter avec plaisir sur Saladin. La dame poudrée se rassura promptement, et^ d'une voix qui répondait au charme enjoué de sa personne :

— Relevez-vous, monsieur, lui dit-elle; je ne suis pas une fée, comme ne vous Ta que trop montré ma frayeur. Je ne sais point d'où vous venez ni comment, vous vous êtes introduit ici, mais votre mine encore mieux que vos paroles m'apprend que vous n'ayez point de coupables desseins. Suivez-moi, je vais vous conduire îV mes compagnes; ce sont des femmes de qualité près desquelles un homme de votre sorte, dans quelque situation qu'il se trouve, est toujours sôr de trouver un bon accueil.

Ce langage, qui reproduisait les formes habituelles du langage mondain, dissipait un peu le merveilleux dont Saladm s'était plu à se croire entouré ; mais l'aventure restait des plus agréables encore. Comme l'indique- fort bien notre langue par son mot admirable de charme^ qui sert il désigner l'agrément des jolis visages et des corps bien formés, toutes les belles sont un peu magiciennes ou fées. Saladin n'avait donc pas un trop cruel mécompte à subir. Les caractères, surtout la situation étrange des femmes au milieu desquelles il se trouvait transporté, nous montreront quelles faveurs avait le destin pour le rejeton des Briolan.

La dame poudrée avait dit vrai en assurant notjre jçen-

tilhomme qu'il trouverait un bon accueil auprès de ses compagnes : elles furent toutes, même la belle au teint p&le et aux yeux menaçants, de la plus exquise aménité. Quand Saladin eut, en termes choisis, avec toute la grâce dont il disposait, dépeint sa situation et celle de ses compagnons, la beauté pâle murmura quelques mots à Foreiile d'une femme qui était près d'elle ; cette femme disparut, puis revint au bout de quelques instants, sui^vie de valets en livrée éclatante, qui tenaient d'une main un chapeau galonné,- de l'autre une torché.

^ Monsieur le comte, dit la dame pâle en s'adressant à Saladin, voici des gens qui vont vous conduire jusqu'à la baie où vous avez laissé vos compagnons. Suivez-les; vous verrez que, notre île n*est pas sauvage, qu'on y trouve des carrosses qui valent les carrosses de France, et des chevaux qui valent les iîhevaux d'Espagne.

Saladin, se laissant guider par la livrée, trouva en effet, au milieu d'une grande cbur, quatre équipages complets qui eussent fait honneur à l'ambassadeur d'un grand prince le jour de son entrée dans une capitale. Beux heiduques lui ouvrirent la portière d'un véritable chariot de fée tout brillant de peintures et de dorures. H s'installa sur de moelleux coussins, et, suivi de voitures destinées à recevoir ses compagnons, partit à travers h nuit, au grand galop de quatre chevaux vites comme le vent, blancs comme la lune.

Mafré, Narille, et tous les hommes du bateau baleinier -dormaient d'un profond sommeil quand ils furent réveillés par une clarté de torches et un bruit de chevaux. Leur premier mouvement fut de se jeter sur leurs armes.

in BRIOLAN.

On compi'end leur surprise quaud ils aperçurent tout le magnifique et galant attirail que traînait avec lui Saladin, e.t surtout quand Saladin lui-même, descendant, r^péeau oùié, de son éblouissant carrosse; s'avança en souriant vers eux. Des mains dont ils apprêtaient leurs armes, tous se frottèrent les yeux en même temps. Évidemment ils n'étaient pas les jouets d'un songe, comme Màfré put le reconnaître en touchant la main de Briolan. Après quelques instants donnés à l'étonnement, à la joie, 6t à un étourdissant pêle-mêle de questions, on s^établit dans les voitures dorées, et on gagna, de toute la vitesse des fringants attelages, le merveilleux château des quatre beautés.

' Si Ton désire savoir maintenant qifelles étaient ces quatre beautés, il faut se transporter, quelques jours après cette singulière nuit, dans une chambre où sont réunis Mafré, Narille, Briolan et Dranmor, vêtus de robes comme celles des convives des noces de Cana dans le tableau de Véronèse, étendus sur les plus sultanesquesdes divans, puisant enfin la volupté songeuse des fumeurs dans les flancs de cristal du nafguilé.

Mafré, dont on voit briller les yeux et remuer les lèvres derrière un blanc nuage de fumée, parle ainsi à ses compagnons :

SURPRENANTE, AMOUREUSE ET TERRIBLE HISTOIRE

— A la distance où nous sommes de Paris, au milieu des étrangetés de ia vie que nous menons, je ne me crois pas obligé à une discrétion qui^ d'ailleurs, n'a jamais été beaucoup dans mon caractère, quoique j'estime infiniipent les héros discrète, comme le sait mon chevaleresque ami le comte Saladin. Je ne vous cacherai donc point que iady Mac-Mor(h, la]pâle lady Mac-Horth, malgré son regard effrayant de magicienne, me traite avec la plus grande bonté. Moi qui ai épousé quatre sauvages les plus accomplies de leurs tribus, qui ai enlevé deux sultanes, séduit la fille du roi de Guinée, connu les yeux les plaâ noirs de Madrid, les teints les plus transparents de Londres, les nez les plus retroussés de Paris, j'apporte maintenant un esprit très-observateur et très-calme dans les choses amoureuses, cela est^tout simple. Et vou^mème, mon cher Briolan, vous sur qui un* regard de femme peut faire encore l'effet de dix mille cymbales sur les oreilles- d'un coursier, vous auriez ma tranquillité dcf cœur si vous aviez vécu comme moi. Je fais de cette tranquillité l'usage qn^il faut faire de la tranquillité sui^

\U BRIOLAN.

vant la sagesse et la science, je m'en sers pour inter* roger et apprendre. Voici ce que j*ai appris avec lady Mac-Mortb.

Il existait un Espagnol appelé don José de Temera, qui vint en Angleterre, à vingt ans, avec un précepteur chargé de lui apprendre à voyager. Cet Espagnol avait une immense fortune ; il était d'une parfaite beauté, et il désirait le bonheur, comme on

Tenteiid dans la jeunesse, le bonheur qui étourdit Tâme et brûle le corps, avec une passion si puissante, si expansive, qu'elle se communiquait à tous ceux, surtout à toutes celles dont il s'approchait. Au moment où don José arrivait à Londres, lady MaC'l-Uorth venait d'y arriver de son côté, conduite par le vieil amiral Mac-Horth, son époux, qui Tavait tirée, pour la mener à Tàutel, d'un château écossais peuplé de morts, de lutins et de sorcières, où s'était passée son enfance. La première femme de l'amiral Mac-Morth, qui avait fait la guerre en Espagne, était une tante de don José. La maison de lady Mac-Morth s'ouvrit doiic à Temerâ aussitôt qu'il eut mis les pieds dans Londres. Un jeuQ^e homme avec un précepteur, une jeune femme avec un vieux mari, ce sont oiseaux qui ne demandent qu'à prendre même volée, et soupirer même chanson.

Messieurs, j.e n'ai point le bopheur d'être les premières aftours de lady Mac-Morth. Elle aima don José, et l'aima même, dit-elle, fort passionnément. Le vieil amiral Mao- Morth^ qui cependant avait gagné, dans son métier de marin, la goutte, les rhumatismes, toutes les infirmités qui peuvent tourmenter une créature de chair et d'os, eut l'idée d'exposer encore son pavillon au vent des mersi

Au moment où les yeux de Teiuera et ceux de sa femme se disaient les plus tendres choses, le vieux marin s'en alla passer .les nuits sur TOcéan. On devine la vie que menèrent nos amants. L'amiral Mac-Mortb était parti au Gommenceniênl d'un hiver. Quand le soleil de Naples, la verdure du Rhin, les fleurs parfumées du Gange, auraient tout à coup brillé, se seraient soudain épanouis dans Fatmosphëre brumeuse de Londres, la saison où

entrèrent ces amoureux ne leur aurait point paru plus gaie, plus heureuse, plus parée d*un éclat d'été.

L'amiral revint au printemps ; alors tout sembla sombre, désolé, en deuil, au couple tout à l'heure si joyeux. Ce n'est point que lord Hac-Morth fût un mari très-incommode ; mais les époux les moins gênants, comme les rois les plus débonnaires, sont ceux^qu'on supporte avec le plus d'impatience. On se trouvait si bien de son absence ! Qu'avait-il besoin de quitter la mer, la vraie, la seule amante des marins à barbe blanche? Les soirées étaient si courtes pendant qu'il courait sur l'Océan, et si longues maintenant qu'il était là, au coin du feu, tisonnant avec ses béquilles! José et Argine, c'est ainsi que appelle lady Mac-Morth, en vinrent à s'estimer les amants les plus malheureux de ce monde. Un soir que l'amiral était sorti pour aller faire sa coiir à un ministre, et qu'ils avaient passé à gémir un temps qu'ils auraient pu mieux employer, Temera fit à sa maîtresse une sîngu-lière confidence. Un de ses grands-ondes, il y a près d*uo siècle, fuyant devant le courroux de l'inquisition, qu'il s'était attiré en sauvant d'un auto-da-fé une sorcière juive, s était enfui dans le Pérou avec celle qu'il avait dé-

livrée. Du Pérou il avait passé dans le Brésil, et du Brésil s'était embarqué sur l'Océan atlantique*. Là il avait dé- «couvert, à quelqjue distance du cap Saint- Augustin, une lie dont les sites et le climat l'avaient tellement charmé, qu il avait résolu de s'y établir en compagnie de sa magicienne. 11 s'y était établi en effet, et, s'il fallait en croire les récits que don José avait entendus dans son enfance, il y avait construit un palais qu'une fée ou un génie n'aurait pas dédaigné d'habiter. Don José avait toujours été pos-

sédé du désir d'aller visiter ce palais, domaine mystérieux et lointain de sa famille ; il avait rêvé une vie étrange et splendide dans le château d'outre-mer de Temera, l'amant de la juive, comme on désignait son grand-onde. Maintenant, disait-il, une existence pourrait surpasser en incroyable bonheur l'existence même de ses rêves : ce serait celle qu'il mènerait dans ce lieu féerique avec une femme aimée par lui de tout l'amour de sa jeunesse.

La pensée d'un musulman qui fume le soir en regardant le ciel sur la terrasse embaumée de sa maison ne part pa3 plus vite pour les étoiles ou la lune, aux premières bouffées de la pipe, que l'âme de lady Hac-MortlK à ces paroles, ne partit pour le château de l'Océan. Elle fit jurer à son amant qu'il l'enlèverait et la conduirait â travers les mers jusqu'à l'Ile où s'étaient cachés jadis ia juive et son chevalier. Quelques jours après ce serment, un autre soir où elle se trouvait seule encore avec l'Espagnol, elle dit qu'elle ne pouvait plus résister au désir d'aller embrasser la vie entrevue par sa pensée, qu^'elle voulait partir sur-le-champ. Alors elle remarqua sur la

ligure de don José une expression mystMense. Le beau jeane liomme lui déelara qu'il lui donnerait, si elle le Toulait, tes moyens de se rendre à VMe désirée, et qu'il irait Fy rejoindre au bout d*un mois, mais qu'il ne poufait point être son compagnon de voyage. Son père Tappelait en Hollande dans une lettre qu'il lui avait cachée, et les nécessités les plus inflexibles le forçaient de se rendre à cet appel ; mais il saurait rapidement se soustraire à la société paternelle, et de la Haye, où il se rendrait, il s'embarquerait pour aller retrouver la vie de ses songes et Tépouse de son cœur.

Lady Mac-Morth est de ces êtres que leurs désirs pourraient entraîner à travers toutes les routes les plus remplies de ténèbres et d'épouvante, les plus horriblement solitaires, les plus hantées de voyageurs sinistres. Une nuit, elle quitta le logis conjugal et gagna un port de mer, d'où elle s'embarqua sur l'Océan. Elle avait été confiée, par don José, à un ami ^u précepteur qu'on avait mis auprès de lui pour lui apprendre à voyager.

Lady Mac-Morth parvint, sans aucun événemeut, jusqu'à rile où ellenous reçoit aujourd'hui. Son étonnement fiit vif, lorsqu'elle entra dans le château du grand-oncle de don José, de trouver ce château rempli de livrée, resplendissant des peintures les plus fraîches et des dorures les plus neuves, semblable enfin à une demeure qui n'a jamais cessé d'être habitée. Elle pensa que son amant avait voulu lui ménager une surprise, que depuis longr temps il connaissait ces lieux, où peut-être il était déjà Tenu, et depuis longtemps méditait d'y passer avec elle des années de délices au milieu de toutes 1^ magies du.

luxe ; mais ce qui fit succéder chez elle à un étonnemeut plein de joie un étonnement pénible, ce fut Tordre donné, lui assura-t-on, par don José, et exécuté avec un air d'autorité par Tami du précepteur, son compagnon de voyage, de lui assigner pour demeure, d'où, sous nul prétexte, elle, ne devait sortir, une partie du château. Quoique son domaine fût magnifique, il avait des limites qui l'attristaient et même Tirritaient. Le jour où on lui dit qu avant l'arrivée de don José ses promenades seraient enfermées dans le jardin suspendu qbt s^étendait sous ses fenêtres, elle versa des larmes à la fois de colère et de tristesse. D'abord elle prit le parti d« ne plus sortir ; mais ce jardin qu'elle dédai-

gnait, parce qu'elle y voyait une prison, avec ses orangers, ses fleurs gigantesques, ses bassins de porphyre et ses statues de toutes sortes, les unes aux formes de péris et de chevaliers rap-* pelant l'Arabie et l'Espagne, les autres par des formes de déesses et de héros antiques rappelant l'Italie et la Grèce, ce jardjn certes était plus beau qu'aucun de ceux dont furent jamais couronnés les palais de Sémiramis. 11 rinvitait, elle qui était songeuse, puis la curiosité aussi venait jouer son rôle auprès d'elle. Rien n'appelle la curiosité comme la prison, surtout une prison semblable à celle de lady Mac-Morth. Un jour donc^ â sou réveil, malgré ce qu'elle s'était juré, elle descendit sur la terrasse. Une balustrade de marbre blanc régnait tout autour du jardin aérien Elle s accouda sur cette balustrade et se mit à promener la vue dans les profondeurs du grand parc, aux allées pleines de lumière verte et peuplées de blanches statues qui s'étendaient à ses pieds.

BRIÛLAR.

Il lui sembla tout à coup qu'à rextrémité d une de ces allées elle voyait marcher une femme. Alors elle redoubla d'attention, et, Tétre qu'elle avait aperçu s'étant rappro> ché, elle put se convaincre qu'en eiFet elle avait bien une femme sous les yeux, et une femme que son port, sou air, ses vêtements, ne lui permettaient point de confondre avec celles qui avaient été placées dans le château pour la servir. Tandis qu'elle examinait cette habitante inattendue de Tîle avec la plus ardente curiosité, elle était, elle aussi, l'objet du plus attentif examen, car la dame errante, de son côté, la regardait avec une expression de surprise et d'anxiété. Pendant que ces deux femmes s'abandonnaient à cette mutuelle contemplation, le person^ nage qui exerçait rautorité dans le palais de don José, l'homme qui avait accompagné lady Hac-Morlh,

parut dans le jardiu. Il avait les traits bouleversés d'un gar^ dien de ménagerie qui a laissé s'échapper la sultane des panthères, la reine des gazelles ou l'empereur des katakoouas.Le trouble qui était sur ses traits devint bien plus frappant encore lorsqu'il aperçut la dame du balcoÂ éebaugeant des regards avec la dame du parc. H courut à cette dernière, et, après avoir eu avec elle un entretien de quelques instants, qui parut fort animé à lady Mac-Morth, il parvint à l'emmener vers un des pavillons du château.

Argtne était fort occupée de celte aventure, et les con jectures les plus bizarres se succédaient dans son esprit, quand, un matin, une des femmes qui l'habillaient lui remit un petit billet ainsi conçu : « La présidente de 6azay serait fort heureuse de voir lady Mac-Morth et de

MU(»J^N

s'entretenir avec elle sur don José, j» Lady Hac-Morth ne demandait pas mieux que d'avoir avec la présidente de Gazây, dans laquelle bien certainement elle retrouverait la dame du parc, toutes les conversations imaginables ; mais comment pouvait s'accomplir son désir et celui de là présidente? Et celle qui sollicitait le rendez-vous, et celle qui voulait Taccepter, n'étaient-elles point captives toutes deux?

La femme qui avait remis le billet se chargea de procu*' rer aux prisonnières Tentretien qu'elles désiraient. C'était une ennemie du majordome-geôlier, puis elle s'inté-» ressait aux deux dames; enfin, elle avait sans doute, comme la plupart des femmes

de son rang, et de tous les rangs pour bien dire, le goût des intrigues, des menées, des choses difficiles, périlleuses et secrètes.

Le fait est que, grâce à cette officieuse personne, lady Mac-Morth et madame de Gazay eurent, une nuit, dans un coin du parc, un entretien mystérieux. Biles découvrirent une terrible chose. Ce don José, qui était si peu avancé dans la vie, et dont le visage se recommandait par une expression d'ingénuité, ce don José avait une âme aussi effroyablement trompeuse que Tamant d'Elvire, le fils de don Louis, le convive du commandeur. Il avait fait à la présidente et à Pamirale les mêmes promesses. Bien plus, s'il fallait en croire les rapports de la femme qui se chargeait des entrevues et deç billets, une troisième beauté était débarquée récemment dans l'Ile, et avait été aussi emprisonnée dans un bâtiment du château.

Quels pouvaient être les projets de Temera? On se perdait, en conjectures. Reviendrailnl trouver ses victimes?

BRIOUN. 43i

ConipUiiMI les abandonner? Ce qui était certain, quelque parti qu'il dût prendre, c'est qu'il était coupable de la plus noire perfidie. Ainsi/ dii moins, raisonnaient les deux captivés, qui, dan& leur indignation, ne tenaient aucun compte à leur amant de toutes les magnificei^ce» rassemblées autour d'elles pour leur faire prendre en patience leur capitivité.

A cette première entrevue en succéda une seconde, et dans celle-là ce furent de bien autres transports de courroux. La nouvelle annoncée la dernière fois était certaine. Une troisième beauté habitait le château. La dangereuse suivante qui avait déjà fait un si irréparable tort aux desseins de don José promit à madame

de Gazay et A lady Mac-Morth de les faire trouver avec leur rivale. Cette rivale était mademoiselle Ottilia de Ferbruken , la fille d'un baron allemand, au co&ur doux, limpide et tendre comme son regard à la fois virginal et amoureux.

Ottilia s'indigna moins que ses compagnes, mais elle eut un chagrin qui 'couvrit ses joues de perles. Elle pleura beaucoup. Il fiit convenu entre les trois femmes que, si don José osait se présenter à elles, on le recevrait d'un air qui le pénétrerait de confusion et de douleur, s'il avait encore quelque sentiment d'honnêteté. On ne s'en tint pas à cette résolution. Lady Mae-Morth et la présidente (Otdlia ne voulut pas être du complot) jurèrent qu'elles se vengeraient de celui dont les lèvres et les yeux avaient été si perfidement menteurs.

Tandis que ces réunions secrètes avaient lieu, que ces projets de vengeance se formaient, le moment arrivait où devait s'exécuter une volonté bizarre de don José.

i5d BRIOLAN.

Un matin, lâdy Hac-Morth vit entrer ches elle le personnage qui gardait les beautés prisonnières de Tlle. Cet homme lui dit, après Tavoir profondément saluée,, qu'il la priait de le suivre dans un salon, où on lui remety*aitune lettre de don José. Lady Marc-Horth obéit en silence à cette .invitation. Elle parvint, sur les pas de son guide, à un salon qu'elle ne connaissait pas, décoré avec la magnificence fabuleuse qui régnait dans tout le chAteau.

Dans ce salon se trouvaient déjà la présidente, Ottilta, et, faut-il le dire? une autre belle encore^ qu'on n'avait point découverte ou qui venait d'arriver. Cette belle avait des cheveux blonds comme rÂllemande, quelque chose de moins rêveur et de plus

calme dans le regard. C'était aussi, comme vous allez voir, une fille du Nord; elle était née dans la ville des tulipes, à Harlem. On se Timagine, la vue de cette nouvelle figure ne disposa point lady Mac-Morth à calmer sa colère contre don José. Elle prit, d'un air irrité, une lettre quon lui offrit dans UR vase de vermeil rempli de fleurs; sur cette lettre, la main de Temera avait écrit ces mots : <(Je prie ma chère lady Mac-Morth de lire à haute voix, devant madame la; présidente de Gazay, mademoiselle de Ferbrukèn et ma* dame Van Uendam, Tépltre qui est entre ses mains. »

Lady Mac*Morth regafda un instant ses trois compagnes, auxquelles il n'était point difficile d'appliquer les noms écrits sur le billet ; avec un nouvel élan d'indignation, elle songea aux motifs qui avaient sans doute en- . traîné don José en Hollande^ puis elle. lut rincroyable lettre que voici à peu près ;

BR10LAI

« J'ai quatre amours dans le cœur; il peiit bien naître quatre fleurs et même plus sur une même tige. Je ne sais point un libertin, et j'ai la tromperie en horreur ; j'aime quatre femmes avec toute la délicatesse^ Tingénuité, Tardeur d'une première passion. Je ne comprends point pourquoi Tamour par excellence, celui qui est la source de la vie, la gloire de la jeunesse, le bonheur et le charme du monde, je ne comprends point pourquoi le véritable amour serait plus maltraité que l'amour paternel, l'amour fraternel et tant d'autres sortes d'amours. Un père peut aimer dix enfants, un frère peut partager sa tendresse entre dix frères, et on

veut une seule maîtresse pour un amant, cela est absurde. Moi, don José de Temera, j'ai qaatre amours passionnés dans le cœur.

f La société, je le sais, veut qu'on se partage en cou* pies, c'est dans ce caprice qu'elle a placé ce. qu'elle nomme l'ordre et la morale. Aussi j'ai fui la société, et j'ai transporté ce que j'aime dans un coin enchanté du monde où ne sourit , ne soupire , n'existe enfin que la ûature. J'espère faire comprendre à celles dont dépend m joie qu'un méme^ amour peut réunir des êtres humains en un groupe harmonieux comme les fruits d'une même grappe, les pousses d'une même branche, les étoiles d'une même pléiade.

< Maintenant, mes chères divinités, mes belles et précieuses houris, il me reste à obtenir mon pardon pour l'isolemeniet la captivité où je vous ai tenues. J'ai cru les moyens • que j'ai employés nécessaires pour assurer notre bonheur à tous. Il faut ma présence, et tous les trésors d'affection, je Tespère aussi, de vraie sagesse, avec lesquels je viens

iU fiRIOLÂN.

pour calmer les révoltes naturelles à mille préjugés qu'une situation sans èiemple ne manquera point d'irriter en vous. Quand vous lirez cette lettre, je serai déjà débarqué dans nie, èl bien près du château. Ah! si vous pouviez venir à moi, unies dans une seule pensée de clément et paissant amour, quelle délicieuse surprise vous me feriez connaître! Si cette félicité idéale ne m'est point destinée aux premières heures, peut^tre même aux pre* miers jours de mon arrivée ; si je trouve mes jolis fronts voilés de tristesse, mes chères bouches veuves de sourires, mes regards adorés tout grpndeurs, certes je souffrirai, mais ce ne sera point d'une souffrance sans espoir. Quand vous verrez- corn me je vous aime,

mes quatre fleurs chéries, vous reprendrez votre doux éclat; mes quatre maîtresses, votre esclave sera pardonné. »

Voici une lettre fort onctueuse, comme vous voyez, mais qui n'eut pas un grand succès. L'Allemande Ottitia elie-méme parut goûter fort peu les théories sentimentale.^ de don José. L'a présidente Sylvanire les déclara tout à fait impertinentes ; Lucie, la Hollandaise, ne les avait point comprises ; quant à TÉcossaise Argine^ on va voir quels sentiments elle nourrissait.

Tandis que ses quatre divinités, ses quatre honris, comme il disait, se livraient contre lui à tout le dépit que puissent ressentir des créatures humaines, don José arriva dans la plus élégante des tenues. A la boutonnière ' d'un habit amarante il avait attaché un bouquet composé de quatre fleurs : une tulipe, un vergiss-meinnicht, une rose rose et une fleur de genêt. En son amoureuse et pim^pante toilettç, il était vraiment fort beau, et d'une beauté

que comprenaiefit bien certainement celies qu'il abordait; mais il n'en reçut pas moins des quatre dames Taccueil le plus glacé. Là bienvenue qu'il était accoutumé à trouver dans ces yeux noirs, ces yeux bruns et ces yeux bleus» lui faisait défaut. Le pauvre Temera fut un instant tout décontenancé. Cependant, quoique placés dans des circonstances très-bizarres, entièrement hors de la société, les gens qui se trouvaient réunis dans cette lie perdue étaient des gens du monde, après tout. Dans ce château féerique, an milieu des mers, sous ce ciel lointain, dans les conditions les plus étranges où des creatur.es humaines puissent se trouver, les convenances furent appelées et jouèrent leur rôle. Les quatre dames furent fort dignes envers Temera. L'Espagnol,

de son côté, déploya toute la grâce courtoise de ses manières. On se promena et Ton dîna, puis jon se promena encore, puis on atteignit l'heure du souper, et enfin Fheure du coucher, au milieu d'un entretien qu'auraient pu entendre les murs del'Escurial. L'étiquette la plus rigoureuse régna entre ces êtres qui devaient s'abandonner aux lois de la nature.

Temera, resté seul sur un divan, après ^voir vu chacune des quatre femmes prendre congé de lui cérémo-^ nieusement, put comprendre la chimère de ises .pensées. D'une Hollandaise ei d'une Allemande, d'une Anglaise et d'une Française, toutes quatre femmes de .qualité, ou ne fait point des esclaves soumises, comme celles qui ornent ies harems du Caire' et de Constantinople, encore moins des femmes aux, mœurs primitives, comme les beautés de f«s âges bibliques où les anges se mêlaient aux filles de la terre. La soumission que donne Pesciavage, ou Tintré-

pide ingénuité que donnent les mœurs primitives, voilà ce dont auraient eu besoin les quatre fleurs de don José pour accepter Tidylle trop hardie qu'avait conçue leur amant.

Cependant la plus irritée des amantes de don José, c'était Ârgine, et Argine, je vous Tai dit, est née dans k patrie des lutins et des sorciers, dans TÉcosse, au fond d'un vieux château diabolique, qui s'anime toutes' les uuils d'une abominable existence sous le regard de la lune. Elle résolut de se défaire de Temera par des moyens connus à celles qui vont se promener sur les bruyères, quand le soleil ne se montre plus que par une tache de sang dans le ciel. Versée dans l'art d'évoquer les ombres, elle s'imagina de lui envoyer Y ombre qui tue.

Il faut, vous dire, messieurs, fitMafré, interrompant ici sop histoire d'une voix où il était impossible de démêler la crédulité de l'ironie, il faut vous dire, messieurs, qu'on reconnaît en sorcellerie, dans la grande variété des ombres, deux espèces bien distinctes : l'ombre qui effraye, appelée dans le Manuel du sorcier unibra Iwrri-fi4:a, et l'ombre qui tue, dont le nom scientifique est umbra lethifera.

On ne peut pas envoyer à tout le monde l'ombre qui tue, car cette apparition est à craindre pour ceux-^là uni* quement qui ont quelque terrible mystère dans leur vie. Quand on n'a causé aucun trépas, l'ombre qui effraye peut seule être mise à vos trousses; mais lady Mac-Morth pensa qu'un homme tel que don José, au cœur capable de si audacieuses et si déréglées amours> devait être exposé à l'ombre qui iiie.

Un soir qu^à une heure assez avancée^ aux coafins de ce qu'oD peut vraiment appeler la nuit, elle était avec Temera et ses trois rivales dans un salon aux fenêtres ouvertes, où les clartés ,de la lune entraient et venaient se mêler aux lueurs tremblantes.de candélabres cachés derrière des fleurs, un soir, lady Mac-Morth s'écria en s'adressant à la présidente de Gazay :

-- Vous me disiez l'autre jour, madame, qu^à Paris la sorcellerie était fort à la mode, et s'employait, souvent avec succès, à faire passer le temps des soirées; nul n'a plus de familiarité que moi avec toutes les choses de ioagie. Si vous voulez, nous ferons passer quelques instants, ce qui vous rendra grand service, ajouta-t-elle en regardant Temera avec un regard plein d'une dure - ironie, nous ferons passer quelques instants à Taidè du merveilleux. La lune est dans son plein et montre distinctement la tache ronde qu'on appelle le puits des es« prits; nous n'avons

qu'à éteindre les deux candélabres qui brillent derrière ces grands vases de roses, car toute lumière, hors celle des astres nocturnes, est hostile aux fantèmes, et nous verrons, je vous le promets, un spectacle dont il n'est pas de cœur qui ne soit ému.

La Hollandaise Lucie, et surtout l'Allemande Ottilia, goûtèrent assez peu la proposition de lady Mac-Mortb, et celle même à qui s'adressait Argine, la Française Sylvanire, semblait trouver, la lune trop pâle, la nuit trop noire, les yeux de son amie la sorcière trop, brillants pour se livrer à des opérations magiques; mais la haine remporta chez la présidente sup l'efTiGi et lui inspira une résolution énergique, quand TÉcossaise, s'appro-

chaut d'elle, murmura ces roots à son oreille : « Secoudez->moi, il s*agil de nous venger. » -Sans savoir de quelle mystérieuse vengeance lady Mac-Morth disposait, elle résolut de la seconder en effet, et dit aussitôt tout haut de sa voix la plus caressante :

— Oui, chère lady, Je vous en prie, faites vos conjurations; pour ma part, je brûle du désir d* avoir peur.

Don José, cela va sans dire, pressait de son côté lady Mac-Morth de commencer ses évocations au plus vixe. Argine se décida donc et alla éteindre les candélabres; puis, s'avançant vers la fenêtre par laquelle arrivaient avec le plus de force les rayons de la lune, baignée dans la clarté mortuaire, les regards iixés sur l'astre livide, elle prononça quelques paroles d'une voix recueillie comme celle qui prie dans une église, basse comme celle qui parle dans la chambre d'un malade endormi. Quand ces paroles furent 'dites, elle alLa au fond du salon et prit, dans une corbeille

de fleurs, une grosse rose rouge, particulièrement éclairée par la lune; elle donna cette rose à Temera en lui disant :

— Cette rose rouge, la fleur des brûlantes et fatales amours, ^est le rameau magique; secouez-la trois fois en répétant après moi ces paroles : a Devant moi ce qui est mort par moi. » L'espace qu'encadre celte fenêtre est le temple, c'est-à-dire l'endroit de ^apparition. Dites et regardez.

Temera obéit à la sorcière et prononça en secouant la rose, d'une voix où l'on sentait une émotion croissante^ les paroles demandées. Cette évocation terminée (lady Mac-Morth l'affirme du]moins), dans l'espace désigné

sous le nom de temple, on vit quelque chose^ de terrible : une femme morte avec un regard de morte, qui tenait dans ses bras un enfant mort.

— Âh! la Madillezî cria Temera; la Madillez et son enfant!

La Madillez était une pauvre fille de Madrid» une fille du peuple^ qui avilit fait connaître à ilon José les premières joies amoureuses. Elle avait eu avec Temera une triste et ordinaire aventure*, elle Tavait aimé de tout son cœur, et s'était vue abandonnée par lui avec un enfant. Les amours populaires, ce sont les violettes du printemps : QB les découvre avec bonheur, on les respire avec iyresçe, quand il n*y a pas sur la terre d'autres fleurs; mais on les jette dès que viennent les roses. La Madillez alla se noyer avec son enfant. Dans les l)als très-éclatants et daos les soupers très-gais, tenant un verre ou donnant le bras à une belle dame, don José se souvenait souvent ayec effroi et douleur

de ces deux êtres, dont Tun était sathair, et dont Tautre avait eu son cœur.

Une expression triomphante parut sur le visage de lady Mac-Morth.

— J'en étais sûre, dit-elle, on pouvait conjurer contre lui Fombre qui tue.

Alors elle appela des domestiques, qui arrivèrent avec des flambeaux pour rallumer les candélabres.

Pour Ottilia, Sylvanire, Lucie et lady Mac-Morth ellemême, les premières, les plus faibles clartés dont s'était éclairé le salon avaient fait évanouir le fantôme. Les valets n'étaient pas encore entrés que Téclat précurseur de leurs flambeaux, avait déjà rendu invisibles la morte et

son enfant; mais, au nnilieu du inonde et des lumières, don José de Temera semblait voir encore Teffrayant fantôme de la Madillez.

— Don José, lui dit lady Mac-Morlh, pour nous l'apparition est évanouie ; mais, pour vous, elle existe et existera toujours. Ouverts ou fermés, dans le jour ou dans les ténèbres, dans la solitude ou parmi les hommes, vos yeux verront éternellement la femme morte et Tenfant mort. C'est un mal, et un terrible mal, que vous envoie le ciel, mais un mal qui' a torturé déjà bien des créatures humaines. Combien ont souffert et sont morts, traités de fous par leur famille, leurs amis et leurs médecins, qui disaient : « Il est là, je le vois, il me regarde, le fantôme!)) Ce n'étaient point des fous, don José.

Un mois s'était à peine écoulé depuis cette soirée, et, au milieu de l lie, sous un grand arbre qui semble tout pénétré d'une romanesque douleur, on ensevelissait le pauvre Temera. Ibavait pâli, maigri, et enfin il était mor(. L'ombre qui tue l'avait tué.

Ce récit achevé, Mafré garda un moment le silence pour laisser sans doute à ses auditeurs le temps de faire leurs observations.

— J'ai toujours eu du penchant, dit Saladin, à ctoire, comme lady Mac-Morth, que les gens qui se plaignent de voir des fantômes en voient bien réellement; mais, de par Dieu Isi on lâchait contre moi un spectre, je voudrais en. avoir raison. S'il me regardait, je le regarderais. Je trouve qu'il y a de la faiblesse à se laissfer tuer par l'ombre qui tue.

P^s l'honnête gentilhomme ajouta, par une réflexion

que venait de kii suggérer son esprit inébranlable de coortoisie :

— Par malheur, c'était une ombre de femme. Oh ! le pauvre don José !

— Eh bien! je crois, moi, fit Mafré en partant d'un éclat de rire, et même je suis sûr, mon cher Saladin, qu*il n'y avait point d*ombre dans tout cela. Il y avait une vengeance de femme, ce qui est suffisamment ter* rible. Lady Ifac-Morth a empoisonné le pauvre Temera, et elle est bien aise de mé faire croire qu'elle a des moyens surnaturels pour expédier dans Fautre monde ses amants.

— Moi, dit alors Narille, je crois très-fermement à l'ombre de la Madillez; nous en voyons, par Dieul bien d'autres dans nos vieux châteaux !

YI

l'amoueedx dp m mer.

Don José de Temera, comme nous Ta appris Mafré; était enterré, en effet, au milieu de son lie, sous un saule à la chevelure lamentable et désordonnée. Cet arbre pleureur représentait tout ce qu'on accordait de regrets et de

tristesse à la mémoire du trop amoureux hidalgo. Si, dans sa funèbre couche, le pauvre don José pouvait voir ce que devenaient ses quatre fleurs, comme il disait quand i) portait à sa boutonnière la tulipe de Harlem, le myosotis, la rose rose et la fleur de genêt, il devait sentir au cœur une morsure plus cruelle que celle des vers, car elles étaient bien prodigues de leurs parfums, ses quatre fleurs!

Nous savons, par Tindiscrétion de Mafré, comment agissait lady Mac-Morth : la présidente Sylyanira jugeait avec beaucoup de; faveur Briolan. La Hollandaise Lucie ne détestait point Narille. Elle trouvait en lui un fonds de douceur et die gaieté qui charmait son humeur tranquille ; aussi I^arille, depuis quelque temps, avait toujours une tulipe entre lés plis de son jabot. Enfin la mé> laucolique Ottilia s'était prise d'une sérieuse passion pour le mystérieux Dranmor. C'était, des quatre beautés, celle qui s'adressait au cœur le plus difficile à conquérir.

Quoi! pensera-t-on, l'image de Brigitte ne défendaitelle point Briolan? Saladin, dans son enfance, s'était nourri d'Amadis et avait sincèrement admiré l'amant

d'Oriane ; mais il avait un petichant pour Galaor, et, tout en ayant en son âme une seule religion, il se souciait peu de pratiquer les sentimentales austérités du beau ténébreux. Il aimait mieux égayer son culte, en y introduisant de temps en temps quelques habitudes tant soit peu profanes et étrangères. La présidente Sylvanire lui sembla ce que le ciel avait fait réellement, une femme charmante^ dont l'amour rencontré à travers route était ce qu'on a si bien appelé une bonne fortune.

RIoLAN

Udy Mac-Mûrth, appuyée sur Mâfré, Briolao condui- ^ni la présidente, Narille et madame Van Hendam mar- (.hant côte à côte, faisaient dans Tiie les plus riantes promenades. De temps en temps, ils s'arrêtaient dans des salles de verdure, entre des pins en parasol, sur le ve* lours des gazons, et là ils vivaient de la belle vie que mena l'enfant prodigue avant de retourner chez son père manger du veau gras. Mais Ottilia était triste, car elle avait affaire à ce qu'on nomme un cœur de rocher. Dranmt m semblait point voir ses avances les plus marquées. L'Hippolyte d'Euripide, ce farouche ingénu qui priait les dieux d'inventer un nouveau moyen de idonuer aux hommes des enfants, n'était point plus ennemi que Dranmor des douces œillades et des tendres propos; il ne menait point vie plu&solitaire. Mademoiselle de Ferbruken

^ voyait les heureux couples quitter le château pour aller faire leurs joyeuses excursions dans Tlle, et seule elle restait au logis, faute d*un bras potfr appuyer son joli bras. Elle se demandait parfois avec inquiétude ce que pouvait

; devenir le bel aventurier, s'il n'aurait point par hasard <pek(aes indignes amours parmi ses suivantes ou celles de ses compagnes, comme les grossiers marins échappés ainsi que nos héros à l'incendie de V Indompté. Tous les jours, à midi, Dranmor disparaissait; il n'allait point à lâchasse, car il n'emportait point d'autre arme que le poignard oriental à la poignée festonnée d'argent et à la lame recourbée, qui ne le quittait jamais. Il s'enfonçait dans les grands bois qui bordaient la rivière, et il n'en sortait que le soir, quand le soleil était couché. Dn jour, mademoiselle de Ferbruken résolut de con-

naître le mystère de ces disparitions. Elle se mit tout simplement à suivre Tobjet de son tendre et ourieux intérêt. Dranmor n'avait point Thabitude en route de tourner la tête ; il marcha, comme d'ordinaire, sans se douter qu'il y avait sur ses pas une des plus jolies et des plus nobles filles de l'Allemagne. Il se jeta dans les son)bres allées qu'avait suivies Saladin la nuit où il s'était mis à la recherche des curiosités de Hle ; aucune source, aucun arbre, aucun banc de verdure, ne Tarrêtèrent ; il arriva d'un pas rapide jusqu'au bord même de la mer. Alors il gravit un petit rocher, tout couvert de mousse et de'gazon, qui s'avançait dans Teau. La cime de ce rocher était creusée en sorte de nid ; ce fut dans cet asile frais et verdoyant, où l'herbe tremblait d'un frisson amoureux, . que s'établit Dranmor. Là il se mit à regarder la mer.

11 faisait un temps magnifique d'été. 11 y avait sur les flots la douceur du sommeil et la splendeur des songes.. L'onde riante, voluptueuse^ attendrie, dépouillée de sa terreur et de ses tristesses, laissait s'exhaler de son sein cette magnétique émanation qui lui- donne sur Tàme humaine une puissance mystérieuse et enchantée comuie celle de la beauté, du rêve, de la musique et des fleurs. Les yeux de Dranmor, qui tantôt se fermaient mollement, tantôt s'ouvraient grands et fixes, étaient inoodés des joies de l'extase. Ottilia se souvint d'un propos de Mafré : « Ah ! se di1>elle, ce n'était donc pas une façon de dire ; c'était bien la vérité l celui que j'aime est amoureux de la mer. » Mademoiselle de Ferbruken, tout Almande qu'elle était, comprenait avec assez de peine cette passion pour quelque chose qui ne vous parle pas avec

one bouche et ne vous regarde pas avec des yeux. Elle se réjouit de n'avoir que la mer pour rivale, ne se doutant point que cette rivale était la pins terrible qu'elle pût rencontrer. Elle eul celte pensée toute vulgaire : n L'amour de la nature seconde, bien loin de combattre, les autres amours. H est doux d'admirer à deux de beaux paysages. » Et, gravissant pleine d'espoir, d'un pas aérien, le rùd^fsr qu^avait gravi Dranmor, elle parvint jusqu'au nid'dté l'aventurier, dont die toucha l'épaule de sa petite main blanche et légère.

Si attrayante que soit la mer, je sais plus d'un galant bomoie^iiii^rarait cessé avec plaisir delà contempler pour se livrer à l'aimable apparition qui était en ce moment devant Dranmor. Le regard enjoué et timide, la bouche éclairée d'un jeune sourire, la taille attrayante et hardie, Oitîlîa ^ait ravissante. Que

diable peut-on rêver'sous la mer, si ce n'est des naïades faites comme cette aimable personne? Eh bien ! Dranmor parut aussi mécontent, quand il se fut tourné vers cette belle fille, que si un lourdaud l'eût tiré d'un rêve où le berçaient des sylphides.

— Monsieur Dranmor, lui dit mademoiselle de Ferbroken, vous admirez la mer aujourd'hui, vous avez raison, elle est bien belle ! Moi aussi, j'étais venue l'admirer ; mais je suis fort heureuse de vous avoir trouvé sur le rivage, car il n'est rien de triste, suivant moi, quand on éprouve une admiration, comme de n'avoir personne à qui l'on paisse la faire partager.

•-^Mademoiselle, répondit très-froidement Dranmor, je n'admire pas la nfer, je l'aime tout simplement, et, au

lieu d'être fâché de rester seul avec ce qu'on aime, on est au contraire fort content.

—H parait, reprit Ottilia d'une voix qu'elle s'efforça de rendre gaie, il paraît, monsieur Dranmor, que la mer n'est pas comme les belles dames, qu'elle ne forme pas ses adorateurs à la galanterie. Mais tenez, ajouta-t-elte d'un ton où l'émotion était volontairement mêlée à une folâtre franchise, vous avez un caractère d'une si amusante, d'une si intéressante bizarrerie, que je veux à toute force le connaître. C'est un caprice que je m'accorde, aujourd'hui, monsieur Dranmor, il faut que vous preniez votre parti de m'avoir en tiers dans vos amours avec les flots.

Tout ce que Dranmor laissa voir sur son visage, ce fut l'expression d'une vertu, la résignation. Mademoiselle Ottilia ne se tint pas pour battue. Cessant l'attaque à la française, c'est-â-dire l'en-

jouement, pour en revenir à l'attaque â l'allemande, c'est-â-dire â la mélancolie, elle promena sur la mer et dans le ciel un regard enthousiaste, puis partit sur la nature et le sentiment qu'elle inspirait sans doute à Dranmor en phrases d'une rêverie passionnée comme la poésie des Niebelùngen.

Cette nouvelle tactique fut encore sans succès ; Dranmor n'aimait aucune phrase; les propos enthousiastes et sérieux étaient vis-à-vis de lui chose perdue, comme les propos badins et moqueurs. La seule poésie qu'il comprenait sans savoir si c*était de la poésie, et surtout sans s'en inquiéter, c'était le sourire, la*colère, toutç TeKistence mystérieuse des bagues. Le spectacle de cette vie, qui lui semblait liée à la sienne, lui feisait éprouver des.

joies €omme un enfant en ressent le matin sur le sein qui l'a nourri, comme un amant en ressent le soir sous lé regard de sa m'aliresse. k voir prendre un sujet de discours, et de discours prétentieux, dans ces joies simples et secrètes, il y avait pour lui quelque chose de monstrueusement pénible et ennuyeux.

La séance au bord de la mer lui sembla ce jour-là fort maussade. Quel fut son dépit quand le lendemain, sur le point de partir, par une matinée éclatante, j^ar ud soleii triomphal, pour aller se dédommager sur son cher ro* cher du contre-temps de la veille, ir trouva sur son passage mademoiselle Ottilia de Ferbruken, décidée à lui tenir compagnie de nouveau ! Dranmor eut encore recours à la résignation ; mais il se promit dléchapper à la poursuite de mademoiselle de Ferbruken.

'Les jours suivants, il sortit à des heures irrégulières, de façon à ne point pouvoir être suivi, et, avec une in^ dustrie de sauvage,

il forma d'un arbre qu'il abattit à coups de hache un de ces minces et étroits canots qui peuvent recevoir un seul'nautonier. Dans cette embarcation, dangereuse, où Ton sent chaque étreinte des ondes, notre amoureux de la mer put aller mettre ses plaisirs à Tabri de mademoiselle Ottilia.

La belle Allemande pâlissait et languissait; eh bien! elle n'était pas la seule qui dût souffrir par Dranmor. Un matin que Mafré, Narille elBriolan, réunis, causant et fumant, voyaient s'envoler les heures douces, parfumées, légères comme les nuages de leurs pipes, Dranmor parut devant eux en coutume de matelot, et portant sur sa chevelure ta trace des baisers de la mer.

fis

— Si Tdss vnla futir, dil-fl, à me ficae d^ici, en plrifle Mer, anélêpar le calBepbt ^ dne depns trois J4Mn, fl j a ■■ TÛneMi ftaaçûs. le BéfoU^ oà Ton ne éemamèt fa wenx qae de vois recrmr. Je ne pense fias qae foas crnjicK eue an leiae de tos aTentofes, ce n*aBrail pas été h peine de se aettre en ronte pour aller crolqyir dans ce Mchant petit crâi dv mmde. Voos de- Tes être las, ce «e seabie. de tenir ooapagnie aux Yen- ▼es de doD José de Teaen. Quant à mm, la mer des eûtes ne n'a jaaats lait onUier la fdeine mer : dans une promenade en canot, f ai rencontré le Régent^ qni doit ^Ti'Âsiam rOcéan atlantique jusqn^au Canada. Son capitaine, qui me semble nn fort di^e homme, a dit qaMI recevrait avec joie des passagers de V Indompté- Le Canada est un pays de boocaniers. Âinsi^ Mafré, c^est une terre qoi tous convient. Si vous m^en croyei, messieurs, appelons les hommes qui ont quitté \lndompté avec nous, embarquons-nons sur notre baleinier et rejoignons le Régeni.

— Palsambleu ! s'écria Narille, quelle rage de mouvement a ce Dranmort lloi, je m'arrêterais encore volontiers ici quelque temps: Ce méchant petit coin du monde est un vrai paradis terrestre. On y fait bonne chère, on y est avec de jolies femmes ; quand un n'est pas amoureux de la mer, que diable désirer de plus? Les hommes qui se sont sauvés avec nous de Ylndompté penseront comme moi. Jamais on ne les arrachera de ce pays de cocagne pour aller chasser les bêtes dans le Canada.

Briolan, qui semblait livré à de profondes réflexions, dit tout à coup dune voix grave et ferme :

— Il faut qu'on les en arrache cependant. Dranmor a raison, nous devons partir. Nous ne sommes point ici où nous devons être, où nous nous sommes proposé d'aller. 11 De convient pas à des gentilshommes de mener la vie qoe nous menons aux dépens, messieurs, de quatre femmes. Nous sommes partis pour vivre de notre courage. Ce séjour aura été un heureux et merveilleux incident de nos Toyages, mais il ne doit être qu'un incident.

— Eh bien donc! remettons-nous en mer, dit à son to&r Mafré. Je respecte les scrupules de Briolan, et la passion de Dranmor m'intéresse. L'île et les quatre beautés qui Thabîtent m'ont beaucoup plu; mais, île et beautés me sont suffisamment connues maintenant. Narille se trompe en croyant que les marins de Vlndompté feront des difficultés pour nous suivre. Notre digne marquis ne connaît que les mœurs des vieux châteaux et de la cour; il ignore celles des mers. Les vagues appellent le matelot comme les coups de fusil appellent le soldat, d'une façon irrésistible. Nous sommes bien ici; mais peut-être serons-nous encore mieux là-bas. Nous sommes ici dans nn palais tout doré, peut-être là-bas serons-nous dans un palais de diamant. Les marins ne voient

rien d'impossible; moi-même, malgré des déceptions cruelles, je suis Qû peu comme ces braves gens. J'espère toujours que le sort se mettra en frais d'invention et nous offrira quelque nouveauté. Allons, messieurs, partons.

Il fut convenu, en effet, que Ton quitterait l'île, mais qu'on la quitterait la nuit pour éviter de pénibles adieux. Mafré écrivit, au nom de ses compagnons, une lettre ainsi conçue :

150 BHIOUN.

« Le comte de Briolau, le vicomte de Mafré, le marquis de Narille et M. Dranmor, sont pénétrés de reconnaissance pour la gracieuse et magnifique hospitalité qu'on a exercée envers eux pendant plus d'un mois. Ils emportent au fond de leur cœur quatre images que le respect et la tendresse y entoureront toujours^ mais, gentilshomrmes et marins, ils sont obligés de. reconnaître les droits que le danger et la mer ont sur eux. U faut qu'ils s'arrachent au repos et au bonheur. Leurs destinées seront*elIes ramenées uu jour aux lieux où ils ont connu tant de délices? Ils l'ignorent, et c'est leur tristesse; mais leur cœur y viendra sans cesse, ils en sont sûrs, et c'est leur consolation. »

On s'arrangea pour que cette lettre fût remise à lady Ma&-Horth le lendemain matin, et Ton &t pour la nuit même les préparatifs du départ. A minuit, par une lune limpide et pleine qui enveloppait toute la surface des mers dans une lumière d*argent, on s'embarqua dans cette même baie où l'on pénétrait avec Jant d'inquiétude après rinceudie de Vbidompté. Vingt bras robustes faisaient force de rames, de sorte qu'on eut bientôt rejoint le Régent.

Le Régent était un vaisseau à trois ponts, ayant la prestance superbe, le royal aspect, Télégante et formidable attitude d'un bâtiment de guerre. Des dorures comme celles de Trianon et de Versailles étincelaient entre les sombres bouches de ses canons ; de gracieux balcons serpentaient au gaillard d'arrière, devant les appartements du capitaine. Le pavillon de France, qui surmontait son grand mât, brillait d'un héroïque éclat à

travei's cette vaste mer dans cette nuit pleine d'étoiles.

Ce ne fut point sans quelque émotion au cœur que nos aventuriers gravirent i' escalier qui conduisait à bord de ce noble vaisseau. Un homme aux cheveux blancs et aux traits sévères les reçut sur le pont. C'était le capitaine du Régent, le marquis de Kermandin. Près de lui était un jeune officier, au visage riant et à la tournure élégante : c'était son neveu, le vicomte d*Ësprénil. L'oncle et le neveu accueillirent, Tun avec une politesse austère, l'autre aviec une courtoisie enjouée, nos quatre héros. MM. de Kermandin et d'Esprénil, en vrais gentilshommes bretons, connaissaient trop bien leurs armoriaux pour ignorer les noms de Briolan et de Mafré. Un grand nombre d'hommes du Régent, qui se tenaient sur le pont à quel* qae distance du capitaine, reçurent les marins de Vlti" dompté avec le respect et l'intérêt qu'on a pour les débris des grandes infortunes.

Mafré dit à l'oreille de Briolan, en pénétrant dans le vaisseau avec lui sur les pas du capitaine :

— Eh bien ! mon cher comte, nous voici de nouveau livrés à l'océan. Croyez-vous que sans Dranmor nous noDs serions embarqués si vite? C'est sa passion qui nous > mis tons en mouve-

ment. Je crois bien que Famour de b mer est le plus puissant des amours.

Saladin ne répondit pas; mais, par un de ces doubles noQvements du cœur dignes de don José de Temera, il pensa avec une tendre tristesse à la présidente Sylvanire, avec nne passion emportée à la belle duchesse Brigitte <

UNE BELLE AUITIE DE JEUNESSE

Le vicomte d'Esprénil, qui servait à bord du Régent, n'avait pas encore vingt-cinq ans. C'était bien ce qu on appelle un gentilhomme accompli. Il appartenait à cette race de jolis seigneurs, comme dit le prince de Ligne, qui portaient leurs uniformes si élégamment et si bravement, qui prodiguaient avec tant d'entrain leur noble et charmante vie. Il était digne et il était gai; par-dessus tout il était franc. Sans franchise point de vraie chevalerie. Le cœur de d'Esprénil était pur, brillant et solide comme son épée.

Briolan lui plut et il plut à Briolan. La bravoure et ta jeunesse font marcher vite Famitié. Ils devinrent inséparables. Pourtant ils en arrivaient lentement aux confidences. Saladin avait une humeur très-discrète; d'Esprènil semblait d'un caractère plus léger, mais évidemment un secret d'une grande importance était lié à ses amours. Saladin s'était aperçu que plusieurs fois son ami paraissait tout prêt de laisser échapper des aveux qu'il refoulait sur-le-champ. Notre héros, avec son habituelle délicatesse, bien loin alors de l'interroger, respectait au

contraire et feignait même de ne point remarquer ses hésitations.

Une après-dtnée cependant, où les deux jeunes gen» tiis-hommes se promenaient tous deux sur le pont, sous le ciel plein d'une lumière empourprée, regardant les vagues qui brillaient au soleil comme des cuirasses, d'Esprénil dit à Briolan :

— - Nous avons sous les yeux un fort beau spectacle; à vos côtés, j*en jouis beaucoup, mais en jouirais-je autant si j'étais seul? Non, certes. Tenez, franchement, à moins d'être comme votre ami Dranmor, le marin s'ennuie dans son errante solitude. Il est rare de trouver un esprit et un cœur qui vous conviennent précisément dans le vaisseau auquel votre sort est attaché. Moi je suis né avec le goût, le besoin de dire, s'il se peut, de faire partager ce que je sens, d^avoir toujours près de moi au moins l'amitié. L'amitié, à ce que je pensais, devait me manquer sur le Régent, dont je connaissais tout l'équipage avant de m' embarquer, de sorte que je me suis arrangé, ma foi, pour y placer l'amour.

~ Comment! dit Saladin, qui ne put à cette phrase inattendue retenir une expression de surprise, vous avez donc caché qaelque femme ici?

— Oui, mon cher comte, voilà le secret que je voulais vous apprendre, car il me coûte d'avoir un secret pour tous; et d*ailleurs j'ai depuis quelques jours un charmant projet, que je ne pouvais exécuter sans vous mettre dans ma confidence. Vous savez que mon oncle, quoiqu'il soit peu plaisant de sa nature, m'a cependant plaisanté quel- ({uefois sur le mystère de mon appartement, entre autres

choses sur ce rideau rose toujours fermé qui garnît la fenêtre de ma chambre. Texagère à dessein la recherche de ma toilette, le soin de ma coiffure, pour que le brave homme puisse me croire des manies de petit-maltre. « D'Esprénil (disait l'autre jour le marquis à table, vous en souvenez-vous?) ne veut point qu*on pénètre dans son boudoir; je crois, sur ma parole, qu'il met du rouge. » Je ne yeux point qu'on entre chez moi, mon cher Saladin, parce qu'il y a d'ordinaire, derrière ce mystérieux rideau rose, dont est occupé tout l'équipage, un regard qui se promène sur la mer avec une douce rêverie, le regard de ma maîtresse. Oui, j'ai ma maîtresse avec moi. Le sort m'a fait rencontrer une femme qui unissait les qualités les plus diverses : assez de songerie pour supporter la solitude, assez d'enjouement pour être adorée dans lé monde; une femme, mon cher comte, qui est à la fois douce et piquante, gaie et rêveuse, enfin...

— Enfin, qui vous est chère, vicomte, interrompit Saladin ; partant pour laquelle je me sens déjà le respect le plus tendre et le plus profond.

— ^Mon cher comte, reprit avec impétuosité d'Esprénii, je veux que vous la connaissiez. Tenez, voici le charmant projet dont je vous parlais. Cette nuit, quand le capitaine sera couché et presque tout Téquipage endormi, je vous recevrai dans ma chambre et vous ferai souper avec ma maîtresse. Nous retrouverons ainsi sur la mer, à bord du Régent, des moments qui vaudront ceux qu'on peut passer à Paris dans les nuits les plus heureuses. Ainsi, voilà qui est convenu : entre minuit et une heure, veifez sur le pont près du gaillard d'arrière, vous me verrez arriver à

vous, et au bout d'un instant vous serez à table entre ma maîtresse et moi. Nous boirons, cher comte, à ce qu'il y a dans ce monde de joyeux et de sacré, à Tamitié, à l'amoor, au courage, à Taventure et à la gaieté.

Briolan fut exact au rendez-vous. Âpres quelques minutes d'attente, il voyait commencer un des plus aimables épisodes de sa vie aventureuse.

Dans une cabine étroite, mais qui eût fait honte au boudoir de la Gaussin, tant elle était décorée avec une étincelante élégance, une table, éclairée par un candélabre à fleurs et chargée de flacons, réunissait trois personnes : les deux jeunes gens que nous connaissons et une femme qu'on était fort heureux de connaître, aux cheveux blonds, aux yeux noirs, d'une beauté qui convenait bien à la scène où elle figurait, c'est-à-dire originale et gracieuse.

Églé, nous appellerons ainsi la dame, c*est le nom qu'elle était convenue avec d'Esprénil de porter cette onit, Églé trempait à peine dans la mousse du vin de Champagne la pourpre charmante de ses lèvres ; ses deux compagnons buvaient franchement. Saladin avait un culte pour Feau, mais il en était de ce culte comme de son amour d'Âmadis pour sa belle cousine; de temps en temps il oubliait la boisson sacrée, la boisson des colombes et des lions, des vrais amoureux et des vrais braves, pour les profanes attraits du vin ; en ce moment, il tenait tête à d^Esprénil : aussi le coeur des deux amis était sur leur bouche, plus pur que le cristal, plus chaud que la li^leur des flacons.

— Saladin, dit d'Esprénil, morbleu! cette nuit je suis

— Si vous voulez partir, dit-il, à une lieue d'ici, en pleine mer, arrêté par le calme plat qui dure depuis trois jours, il y a un vaisseau français, le Régent^ où Ton ne demande pas mieux que de vous recevoir. Je ne pense pas que vous croyiez être au terme de vos aventures, ce n^aurait pas éXé la peine de se mettre en route pour aller croupir dans ce méchant petit coin du monde. Vous devez être las, ce me semble, de tenir compagnie aux veuves de don José de Temera. Quant à moi, la mer des côtes ne m'a jamais fait oublier la pleine mer : dans une promenade en canot, j'ai rencontré le Régent ^ qui doit parcourir l'Océan atlantique jusqu'au Canada. Son capitaine, qui me semble un fort digne homme, a dit qu^il recevrait avec joie des passagers de V Indompté, Le .Canada est un pays de boucaniers. Âinsi^ Mafré, c'est une terre qui vous convient. Si vous m'en croyez, messieurs, appelons les hommes qui out quitté V Indompté avec nous, embarquons-nous sur notre baleinier et rejoignons le Régent.

— Palsambleu! s'écria Narille, quelle rage de mouvement a ce Dranmor? Moi, je m'arrêterais encore volontiers ici quelque temps: Ce méchant petit coin du monde est un vrai paradis terrestre. On y fait bonne chère, on y est avec de jolies femmes ; quand on n'est pas amoureux de la mer, que diable désirer de plus? Les hommes qui se sont sauvés avec nous de Y Indompté feuseroni comme moi. Jamais on ne les arrachera de ce pays de cocagne pour aller chasser les bétes dans le Canada.

Briolan, qui semblait livré à de profondes réflexion^s, Hit tout à coup d'une voix grave et ferme :

-*Ufaut qu^on les en arrache cependant. Dranmor a raisoB, nous devons partir. Nous ne sommes point ici où Dous devons être, où nous nous sommes proposé d'aller. Il ne convient pas à des gentilshommes de mener la vie que nous menons aux dépens, messieurs, de quatre femmes. Nous sommes partis pour vivre de notre courage. Ce séjour aura été un heureux et merveilleux incident de nos voyages, mais il ne doit être qu'un incident.

— Eh bien donc! remettons-nous en mer, dit à son tour llafré. Je respecte les scrupules de Briolan, et la passion de Dranmor m'intéresse. L'île et les quatre beautés qui rhabitent m'ont beaucoup plu; mais, île et beautés me sont suffisamment connues maintenant. Narille se trompe en croyant que les marins de VIndompté feront des difficultés pour nous suivre. Notre digne marquis ne connaît que les mœurs des vieux châteaux et de la cour; il ignore celles des mers. Les vagues appellent le matelot comme les coups de fusil appellent le soldat, d*une façon irrésistible* Nous sommes bien ici; mais peut-être serons-nous encore mieux là-bas. Nous sommes ici dans on palais tout doré, peut-être là-bas serons-nous dans un palais de diamant. Les marins ne voient rien d'impossible; moi-même, malgré des déceptions cruelles, je suis on peu comme ces braves gens. J'espère toujours que le sort se mettra en frais d'invention et nous offrira quelque nouveauté. Allons, messieurs, partons.

11 fut convenu, en effet, que Ton quitterait l'Ile, mais (pi'on la quitterait la nuit pour éviter de pénibles adieux. Vafré écrivit, au nom de ses compagnons, une lettre ainsi conçue :

atours du matin. D^Esprénil, en reconduisant Briolair jusqu'à la partie du vaisseau où nos aventuriers logeaient, s'abandonnait encore à Tivresse des heures à peine envolées.

— Eh bien! mon cher Satadin, n'ai-je pas raison d'adorer ma maltresse? Vous Tavéz vue. Tout ce qui fait aimer est sur son visage, dans son cœur et dans son es-^ prit; mon cher vicomte, je suis comme vous, amoureux, et fier d'être amoureux 1 On en reviendra toujours là , voyez-vous ! Rien de beau et de touchant comme l'ancien et le véritable amour, Tamour des preux! J'ai appris avec plaisir, cette nuit, que vous aviez une dame. Saladitt; c'est une raison de plus, vrai Dieu! pour que vous soyez mon ami. Qu'on me traite de don Quichotte si l'on veut, ce tendre et héroïque mot de ma dame me met le feu au cœur et les larmes aux yeux ! Plus heureux que vous, je Tai avec moi, ma dame! Nous n'avons pas pu nous séparer; car, voyet-vous, Saladin, ce n'est point une manière de dire, c'est la vérité, ma maltresse et moi, nous avons une seule vie! Et même, ajouta-t-il au bont d'un instant, après s'être arrêté tout à coup sur ces derniers mots, et même il y a des moments où j'ai peur que ce ne soit mauvais pour un homme d'aventure, portant une épée et foulant ce sol de bois que voici, sons lequel est toujours la mort, d'avoir ainsi confondu son existence avec une existence qui lui est si chère. Mais bah! ce qui est npble et beau justement dans la jeunesse d'un gentilhomme, c'est que* des biens les plus précieux, on est toujours disposé à se dépouiller dès que l'honneur vous chante au cœur ses fanfares. Ma maltresse le comprend

comme moi, Thonneur. S'il le fallait... Et, pourtant, reprit-il après un nouveau silence, quelle douleur pour moi de précipiter

dans ma mort toute cette grâce et cette beauté! Peut-être aurais-je bien fait de la laisser en France.

En ce moment, les pensées de d'Esprénil (c^est une marche que les pensées suivent souvent après boire) passèrent de la gaieté à la mélancolie. Levant les yeux vers les étoiles, qui jetaient un dernier regard à la mer avant d'aller se perdre dans les splendeurs du jour, Briolandit à son ami dans un noble transport :

— Qu'importe, après tout, le trépas à nous et à celles qui sont dignes de nous ! Je conçois que les âmes bourgeoises aient de la peine à s* envoler dans la mort; mais nous, qui habitons sur les grandes cimes, nous sommes, eomme les oiseaux des montagnes, toujours prêts à disparaître dans le ciel.

LA MORT DD GENTILHOMME

Quelques jours après ce souper, d'Esprénil aborda en riant Saladin :

— Églé, dit-il, a un caprice auquel il faut absolument.

mon cher comte, que vous et moi nous nous soumettions. Elle veut à toute force voir M. de Narille figurer dans une scène de diablerie, comme celles qu'entend si bien lady Mac-Horth. Voici quel est son plan : Je dirai devant votre précieux marquis que j'ai passé Thiver dernier à Paris dans les conjurations magiques, et je lui proposerai, ainsi qu'à vous, d'évoquer des morts. Nous conviendrons aussitôt pour la nuit prochaine d'une réunion com-

posée de nous trois seulement bien entendu ; je ne voudrais pas soumettre ma magie à l'œil perçant de M. de Mafré. Cette réunion aura lieu dans ma cabine. C'est sur vous que je proposerai d'abord d'essayer mes sortilèges. Je vous demanderai quelle ombre vous voulez voir ; vous souhaiterez l'ombre d'une sœur, d'une maîtresse, de qui vous voudrez en un mot, pourvu que ce soit d'une femme. Aussitôt que j'aurai débité certaines formules, Églé paraîtra dans le costume convenable à l'apparition évoquée. Comment se douter qu'une femme est à bord d'un vaisseau de la marine royale? De sa superstition affectée, M. de Narille sera tenté de passer à une vraie superstition. C'est là ce qui fera le bonheur d'Églé. Quant à ce qui le regardera personnellement, s'il a le courage après votre fantôme d'évoquer un fantôme pour son compte, voioi ce que jious avons arrêté : on ne verra qu'une forme indécise accompagnée d'un murmure confus ; je dirai que j'ai négligé une formule, que l'opération est manquée et ne peut plus être recommencée sans de grands inconvénients, et on laissera là cette seconde épreuve, qui aura perdu toute importance après la triomphante issue de la première.

BRIOIAN. i6i

Ala volonté la plusfantasqued*une femme, Saladin n* aurait jamais imaginé d'opposer une résistance. Il accueil- Ut donc avec respect le caprice d'Ëglé. Au moment même où il assurait d'Esprénil de sa soumission à cette belle, le hasard poussa Narille vers les deux gentilshommes. On exécuta sur-le-champ une des scènes méditées. Le vicomte parla de son expérience et de son habileté dans la magie, Briolan lui demanda des preuves de son art ; Narille appuya la demande de Briolan : les troisjeunes gens prirent rendez-vous pour la nuit suivante.

Dès que Theure des sorciers et des assassins, minuit, se lut mise en route dans son manteau sanglant, d'Esprénil alla trouver sur le pont Briolan et Narille, qui Tattendaientet les introduisit dans sa chambre.

La chambre du vicomte présentait un aspect bien différent de celui qu'elle offrait dans la nuit du souper. Le boudoir de petite - maîtresse était changé en gîte de sorciers. Un personnage de Callot ou de Rembrandt, au regard de chat, au front sinistre et au bonnet fourré, y aurait été parfaitement à sa place. Une seule clarté s'y disputait avec les ténèbres, celle d^ine chandelle désolée, sentant la veillée mortuaire, qui sortait d*une bouteille cassée. Sur les murs, couverts de draps flottants et livides qui ressemblaient à des linceuls rangés dans un vestiaire de fantômes, se détachaient maints objets hideux, un squelette d'autruche, une momie indienne, une sorte de singe empaillé ou de nègre embaumé, d'une physionomie particulièrement grotesque, piteuse et maligne.

D'Esprénil dît d'une voix solennelle à Briolan, quand

il eut laissé à ce spectacle le temps d'agir sur Timagination de Narille :

— Saladin, c'est à vous d'abord que je m'adresserai. Est>il parmi les morts quelqu'un que vous désiriez rappeler? Du monde où nous entrerons un jour tout entiers, et où maintenant notre pensée ose à peine faire quelques pas en tremblant, voulez-vous qu'une ombre revienne?

— Oui, répondit Briolan.

— Et qui voulez-vous revoir? Par quels yeux fermés au jour des vivants voulez-vous être regardé?

— Je voudrais, reprit Briolan après s'être recueilli quelques instants, je voudrais être regardé par des yeux que je n'ai jamais vus, mais qui étaient, m'a-t-on dit, les plus beaux du monde. Mon grand-père avait une sœur, mademoiselle Judith de Briolan, qui mourut dans la fleur de ses ans, après une partie de chasse. Elle était grande chasseresse, e^t Ton prétend qu'elle avait eu un démêlé avec un cerf qui était sorcier. Le fait est que sa mort fut subite. Ma grand'tante Judith avait les cheveux blonds et des yeux noirs. On me parlait souvent d'elle dans mon enfance, et, toutes les fois que j'allais dans les bois, j'espérais la rencontrer sous un chêne. Qu'elle se montre à moi cette nuit, telle qu'elle était aux jours de sa jeunesse et de sa beauté.

— Votre désir va être exaucé, dit d'Esprénil.

Et allant chercher dans un coin de la chambre un gros livre d'un aspect cabalistique, qu'il approcha de la chandelle : « Répétez après moi, Saladin, poursuivi t-ii, la formule que je vais lire. » Et il récita, dans une langue complètement étrangère à Narille, je le crois bien aussi à

BlIOLAN. iOS

tous les habitants de toutes les parties du globe, une fonuale que répéta après lui Briolan. Puis il soufBa la H)aDdelle en disant comme lady Mac-Morth : a Toute lumière, hors eelle des astreç, est hostile aux fantômes. » [Alors, devant un des rideaux qui garnissaient la chambre, OD y\i dans une mystérieuse clarté le plus gracieux des bDtftmes. Un épieu k la main, une trompe à la ceinture, des cheveux blonds dégageant un front hardi et tombant en

boucles lumineuses sur une épaule aux teintes rosées, DB charmant regard bien vague, bien mystérieux, bien profond, dans les plus noirs des yeux, Églé apparut avec tooie son intelligence et sa grftce à Briolan et d'Esprénil charmés, à Narille charmé et confondu.

Les apparitions doivent être courtes. Quand on eut contemplé quelques instants Taimable fantôme, le vicomte nlloma la chandelle en passant rapidement devant sa Biaitresse. Par ce mouvement habilement exécuté, il donna le moyen à la jolie ombre de disparaître, sans être vue, derrière le rideau.

Que pensait et que disait Narille ? Il était aussi ébahi qu'on pouvait le désirer. Il s'imaginait que le destin, prenant comme lui sa gentilhommerie au sérieux, le plaçait ^n milieu d'un monde digne des Renaud et des Tancrède. il se mettait à croire aux revenants de bonne foi et sans wrière-pensée ; mais comme il était, après tout, fort brave (sa bravoure était, avec sa candeur, un des traits qui donnaient leplus d'originalité à son caractère), comme il était «onc fort hrave, il était beaucoup plus surpris qu!effrayé. "ailleurs, ajnsi qu'il le fit fort bien remarquer lui-même, 'apparition qu'on venait dé voir était plus propre à échauf-

fer les cœurs qu'à les glacer. Après avoir payé un juste tribut d'éloges à la belle du pays des morts :

— Maintenant, dit-il, palsambleul il faut, mon cher vicomte, que je fasse venir à mon tour un fantôme. Voyons, qui vais-je vous prier d'appeler? Si je me connaissais quelque grand'tante aussi piquante que celle de ce fripon de Briolan, je n'hésiterais pas à l'évoquer; mais, quoique les grand'tantes ne me manquent

pas plus que les grandsoncles, les grands-pères, les grand'mères, tous les grands parents, je n'ai pas, je le crains bien, dans toute Tespèce Téminine de ma maison, une beauté digne de se montrer après mademoiselle Judith. Tenez, mon cher vicomte, appelez tout simplement un de mes ancêtres, n^importe lequel, mon bisaïeul, par exemple... ou bien plutôt mon trisaïeul.

A cette demande, faite du ton de la plus incroyable assurance et avec une bien grande étourderie pour un homme qui croyait sérieusement à l'art d'évoquer des fantômes, une idée fatalement espiègle traversa l'esprit du vicomte d'Esprénil.

— Vous allez voir votre trisaïeul, mon cher marquis. Je vous demande seulement quelques instants pour aller échanger sur le pont un regard avec la lune, puis revenir méditer ici. Ma méditation ne sera point longue, mais il faut qu'elle soit solitaire. Ayez la bonté, je vous prie, de vous retirer un moment avec Briolan dans un coin du gaillard d'arrière; aussitôt mes préparatifs achevés, j*irai vous avertir, et nous verrons le Narille que vous demandez dans toute la splendeur de la charge dont sans doute il était revêtu.

Saladin, sans comprendre ce que son ami préparait, se retira en effet avec Narille à une extrémité du Régent. Il était en cet endroit depuis quelque temps, trouvant le temps long, la nuit froide et la société de Narille assez peu récréative, quand il vit reparaître d'Esprénil.

— Suivez-moi, messieurs, fit le vicomte ; tout est prêt pour notre seconde opération. Votre trisaïeul, mon cher marquis, sent déjà votre pensée agir sur lui dans Tautre monde.

Et Ton rentra dans la chambre des conjurations. Après une cérémonie toute semblable à celle qui avait eu lieu pour révocation de mademoiselle Judith, où seulement Narille remplaçait Briolan, d'Esprénil éteignit de nouveau la chandelle, et devant ce même rideau, sur lequel s'était dessinée tout à Theure Tombre charmante de la tante chasseresse, apparut le plus inconvenant fantôme... un fantôme en bonnet de coton, en veste blanche et en tablier de cuisine, le fantôme de Laridon.

Un instant, Narille fut plongé dans la stupeur et pensa que vraiment son trisaïeul, sur lequel, on se Timagine, il avait les plus incertaines données, avait été dans ce monde un occiseur de dindons, un rôtisseur de poulets, un écorcheur de poissons, en un mot un cuisinier, et quMl revenait, dans le costume de cette humble et utile profession, confondre la vanité de son petit-fils ; mais il arriva, par malheur, qu'il reconnut tout à coup, malgré Tépaisse couche de farine sous laquelle on Tavait déguisé, le visage de maître Mathieu, le cuisinier du Régent, Peindre la eolère qui saisit alors le marquis serait chose difficile. 11 se jeta sur le fantôme, lui appliqua une paire de soufflets.

dont le bruit éclatant attesta qu'ils n'étaient pas tombés sur une ombre; puis, s'adressant au vicomte d'une voix que faisait trembler Tindignation :

— Par là mordieu ! dit-il, vous me rendrez raison de cette mystification impertinente! Je vous prouverai, monsieur, Tépée à la main, que je n'ai pas dans les veines du sang de marmiton ! Âh ! vous voulez, monsieur, mettre des gâte-sauces dans ma famille !

Palsambleu ! je vous éventrerai comme le drôle que je viens de souffleter éventre un poulet !

— Vous voyez bien, monsieur Narille, repartît le vicomte d'Ësprénil avec le plus grand sang-froid, que votre provocation, où vous mêlez les hôtes de la bassecour, sent beaucoup plus le gâte-sauces, comme vous dites, que le gentilhomme. Du reste, ajouta-t41 d'une voix brève et digne qui arrêta une réplique furieuse de Narille, tâchez d'agir en gentilhomme, monsieur, puisque c'est en gentilhomme que je vous traiterai. Faisons trêve, s'il vous plait, aux injures, qui sont de fort mauvais goût, et que les épées ont pour emploi précisément d'éviter aux gens de cœur. Je m'arrangerai demain, monsieur, pour vous donner une satisfaction; en ce moment, je vous souhaite une bonne nuit, qui ne soit point tourmentée par des fantômes.

Le lendemain de cette ridicule' et funeste scène, Uriolan, de grand matin, allait trouver d*Esprénil.

— La peste soit de votre plaisanterie d'hier, cher vicomte! disait-il; maintenant il faut que vous rendiez raison à Narille. Jamais Tenragé marquis n'a été plus digne de son nom. Il a l'enfer dans le cœur et dans les veux.

BRIOLAN; 167

11 me soupçonne un peu de Favoir trahi et de m*étre égayé aTec Yous sur son compte, car il comprend avec peine comment sa gentilhommerie vous a toujours été si sus* pecte. Il ne sait pas qu'eussé*je eu sur lui la bouche close comme une porte de prison, ce n'est point vous, cher vicomte, qui auriez méconnu son origine ; mais, enfin, f ai regret de la part que j*ai eue à tout cela, et ce due! m'ennuie. Narille, malgré 6es ridicules et ses défauts, a

une bonne qualité, sa bravoure ; puis il a été et est encore mon compagnon d'aventures. Que vous dirai-^je? je trouve ce combat fâcheux ; je l'envisage avec un sentiment' de répugnance impatient et triste dont je suis moi-même tout étonné. Je voudrais à toute force qu!il pût être évité.

On devine ce que d'Esprénil répondait à son ami. Briolan le savait comme lui, il n'y avait aucun moyen d'éviter une semblable affaire ; mais elle avait, en effet, quelque chose de fôcheux, tenant à une circonstance que Briolan ne connaissait pas et que voici. Le capitaine du Hégerit, le marquis de Kermandin,. avait eu une vie bien fatalement attristée par le duel. A vingt-cinq ans, il avait taé un enfant de quinze ans, un jeune cadet de marine dont il avait insulté la mère dans un moment d'ivresse. A quarante ans, dans une affaire à peu près semblable à celle où il avait joué un si terrible rôle, c'était son fils à lui, un jeune homme déjà par le courage, un enfant encore par la grâce et la faiblesse, qu'il avait vu tomber sous une épée de spadassin. Le marquis avait donc pris le duel dans une aversion mêlée d'épouvante, il le détestail d'une sombre et religieuse haine ; aussi avait-il dé-

claré que, si nn combat singulier avait jamais lieu à son bord, il le punirait, au nom de Tautorité royale et de sa propre autorité, avec une sévérité effroyable.

— Malgré les liens de parenté qui m'attachent à H. de Kermandin, il ne s'agit de rien moins pour moi, dit le vicomte, en me battant avec M. de Narille, que de la perte de ma carrière d'officier. Quant à mon adversaire, je ne sais point jusqu'à quel excès de châtiment se portera envers lui, dans sa puissance arbitraire,

le capitaine de vaisseau. Ceux mêmes, enfin, qui nous auront seni de témoins, courront aussi le plus sérieux danger. Voilà qui m'afflige, mon cher comte, ajouta d'Esprénil; mais toute cette complication de périls n'en rend que plus impérieuse la satisfaction demandée par votre compagnon.

Il fut convenu que l'affaire se viderait la nuit, au clair de la lune, dans une partie isolée du vaisseau ; que, pour ne point mettre d'officiers dans la confidence, chaque combattant n'aurait qu'un témoin pris parmi les aventuriers, Mafré pour Narille, et pour d'Esprénil Briolan.

A l'heure et au lieu, fixés pour cette rencontre, les deux adversaires et leurs seconds se trouvèrent réunis. La lune, sur la(pielle on avait compté pour éclairer le combat, était entourée de gros nuages humides qui ôtaient à sa lumière toute sa force. Les deux adversaires pouvaient à peine distinguer la pointe, de leurs épées. Le plus habile en escrime perdait donc en grande partie le fruit de sa supériorité. On en vint presque immédiatement au corps à corps. Briolan, après quelques secondes remplies de l'ardente anxiété qu'éveille cette terrible phase du duel, crut apercevoir, malgré la nuit, une lai^e tache de

saog sur la poitrine de d'Espréiiil. 11 écarta sur-le-champ avec son épée les deux épées rivales, qui se choquaient encore.

— Vous êtes touché, vicomte! s'écria-t-il.

— Ce n'est rien, dit d'Ësprénil, je puis continuer.

— Non, de par Dieu! reprit Briolan ; ce maudit duel u a déjà que trop duré. Je ne laisserai jamais recommencer cette odieuse

lutte de ténèbres. Mafré, emmenez Narille, qui a vengé bien suffisamment sa cause et celle de ses aïeux ; moi, je reconduis le vicomte dans sa cabine.

Et Saladin, pr.enant sous le bras d'Esprénil, se dirigea vers le logis de l'officier. Quelqu'un veillait dans ce logis : c*était Églé. 11 faut avoir un peu vécu de cette jeune et audacieuse vie où le cœur plein de chaleur amoureuse, la cervelle pleine de visions enchantées, ne savent jamais si une balle ou une épée n'éteindra pas leur flamme, ne dissipera point leur magie ; il faut avoir connu les deux ardeurs passionnées éveillées par ces deux mots toutpuissants d'honneur et de maîtresse pour bien comprendre ce qui se passait dans la cabine de d'Ësprénil. S*il n'y a point quelque petite main bien chère dont vous ayez senti le goût à vos lèvres, quelques grands yeux bien adorés que vous ayez vus s'ouvrir devant vos yeux, tout en maniant une crosse de pistolet ou une poignée d'épée, je ne sais pas si Églé et d'Esprénil vous toucheront. Us remuaient profondément le cœur de l'honuéte Saladin. Le vicomte pressait sur sa bouche la main de sa maitresse; Églé arrêtait un regard sublime, o(i se lisait tout ce qu'ont d'émouvant l'héroïsme et la tendresse, sur les traits pâles de son amant.

170 WiOUN.

— Mais! s'écria-t-elle tout à coup eu s'adressant àSaladin avec un de ces accents de femme déchirants etpas^ sîonnés qui causent d'incroyables vibrations dans le cœur, mais si sa blessure était grave, monsieur de Brioiant Comme il vient de pâlir! Âh ! mon Dieu ! voilà que j'ai peur !

Le grand danger des blessures de Tépée, c'est, comme on le sait, fétouffement. Saladin appuya ses lèvres sur la plaie de son

ami, et, en faisant jaillir le sang avec abon* dance, il mit un terme à Taccident qui avait causé Teffroi d^Églé.

— J'ai déjà vu, dit-il ensuite, beaucoup de blessures, et celle-là, j'en suis persuadé, n'est pas dangereuse. Il u*est pas venu de sang sur la bouche de d'Esprénil ; c'est un signe excellent. Toutefois, je désirerais beaucoup que Ton pût appeler le docteur du vaisseau.

D'Esprénil ne voulut pas y consentir. Le docteur était un homme âgé, dévoué à M. de Kermandin, ennemi du duel comme lui, et qui, dans une circonstance semblable, avait trahi la confiance d'un blessé. Saladin obéit aux volontés du malade, et il se retira en le confiant à la tendresse d'Églé.

Mats, le lendemain, quels furent le mécontentement et la surprise du comte, quand, se dirigeant de bonne heure vers la cabine de son ami, il aperçut d'Esprénil qui se promenait, une effrayante pâleur sur le visage, dans son uniforme d'officier !

— Vous avez donc pris le parti de vous tuer? lui dit-il. Dans la situation où vous êtes, aimé d'une femme comme celle qui vous a reçu et soigné cette nuit, je vous le dis

fraucbement, je vous trouve on ne peut plus coupable. Il est parfois presque aussi mal de trop abandonner sa vie que de la trop ménager.

— Oier, répondit le vicomte, il est une chose que je ne vous ai point dite : c'est que, dans 1^ journée, le marquis avait rassemblé les.ofBciers pour les prévenir que, d'an moment à Tautre, le Régent pouvait être attaqué. Nous venons d'atteindre les parages où

ses instructions ' lui ordonnent de se tenir en garde contre des vaisseaux ennemis. En ce moment, mon cher comte, conviendrait-il à bn officier de garder sa chambre en se disant malade? Il y aura un corps dans mon uniforme tant qu'il y aura une âme dans mon corps.

Saladin ne pouvait qu'approuver son ami; mais les sentiments tendres de sou cœur devaient être mis à une terrible épreuve. A chaque instant, chez le pauvre vicomte, la nature physique résistait à la nature morale Les plus graves accidents se produisaient ; une blessure qui n'eût rien été si on l'eût soignée régulièrement devenait de plus eoplus menaçante par la façon dont elle était traitée. Après la plus fatigante des journées commença pour le malade et ceux qui l'aimaient la plus mauvaise, la plus inquiétante des nuits.

Saladin avait obtenu de rester avec Églé au chevet de son ami. Presque toutes les heures, il secouait un assoupissement involontaire, pour dégager du sang qui Ven* combrait une plaie de moment en moment plus irritée. Eglé était effrayante. Dans ses yeux noirs tout grands ou^ Verts, à' la fois enflammés et humides, on voyait un désespoir qui faisait des progrès d'incendie. Aux premières

clartés que le inatiu envoya dans la chambre où cette triste scène se passait, plusieurs symptômes qui se montrèrent à la fois sur le visage du blessé donnèrent à Briolan un mouvement d'effroi indicible. Le matin est un moment fatal pour les malades ; c'est aux premières lueurs de Faube que la mort frappe ses coups le plus volontiers. Saladin regarda la vie de son ami comme déci-

dément en danger, et, dans le désespoir où le mettait l'absence des secours qui sont nécessaires aux blessures, près de ce cher et noble blessé, il s'écria :

— Mon Dieu ! le laisserons-nous donc mourir faute d'un médecin?

Ces mots firent un effet magique sur Ëglé.

— Quoi ! dit*elle, un médecin l'empêcherait peut-être de mourir, et il n'y a point de médecin auprès de lui 1

Aussitôt, par un de ces transports plus irrésistibles, plus ardents, plus sacrés dans le cœur des femmes que dans les cœurs les plus purs et les plus intrépides de héros, bravant tout, stupeur, scandale, courroux, elle s'élança de la cabine, et, courant sur le vaisseau, se fit 'indiquer par un marin, qui la regardait comme un fantôme, la chambre du capitaine. Elle arriva jusqu'au lit où dor« mait M., de Kermandin.

— Un médecin sur-le-champ! dit- elle; un médeciu pour votre neveu, qui a reçu un coup d'épée et qui se meurt.

Et au bout de quelques instants, elle rentrait dans la chambre de son amant, traînant sur ses pas, pleins de surprise, presque d'épouvante, le capitaine et le docteur. U était trop tard pour sauver d'Esprénil. Le premier re^

gard du médecin, quand il eut interrogé la plaie, ren« fermait une sentence mortelle, qui fut comprise de tous, même dËgié.

La pauvre femme s'était jetée au pied du lit de son amant, dont elle pressait avec désespoir une des mains contre ses lèvres.

Comme la porte de la chambre était restée ouverte, beaucoup de gens étaient entrés. Le blessé aperçut Narille, qui se tenait sur le seuil de la cabine, n'osant point s'avancer, mais indiquant par la tristesse recueillie de ses traits combien il était ému du malheur dont il était la cause. Le vicomte tendit à son adversaire la main que sa maltresse lui laissait libre avec cette grâce de chevalier qu'il devait emporter dans le tombeau. Il pouvait à peine parler, mais il comprenait tout ce qui se passait autour de lui. 11 avait sur le visage cette expression de douceur et de pureté que les approches de la mort donnent aux visages des braves. Puis ce fut la main de Briolan qu'il étreignit. Au moment de ce dernier hommage rendu à l'amitié, un sourire parut sur Içs traits du malade, si beau, si loyal, si noble et si résigné, que les larmes coulèrent avec abondance des veux de Saladin; mais ce qui était fait vraiment pour attendrir, ce fut le mouvement passionné par lequel il retira la main que baisait sa maltresse, et pressa sur sa bouche à son tour les doigts d'Églé. Le regard d'ardeur, de respect, de tendresse, par lequel il accompagna le premier baiser donné à ces chers doigts qui ne quittèrent plus ses lèvres, renfermait tout le culte du preux pour sa maîtresse; il était plein de la pas^on qu'inspirent ces mains nobles, channantes et sacrées, sur lesquelles l'âme se pose avec

la bouche. Le marquis de Kèrmandiii lui-même laissa Toir des pleurs dans ses yeux.

Enfin le terrible moment arriva. Ëglé senlit la bouche de son amant qui ne pressait plus ses doigts ; elle vit la suprême pâleur,

celle qu'aucune ardeur du sang ni de la pensée ne dissipera plus, s'étendre sur le visage bienaimé : elle comprit que d*Esprénil était mort. Alors elle se jeta une dernière fois sur son corps dans l'ivresse de la douleur; puis, se redressant avec rapidité, et coarant par un élan brusque, imprévu, irrésistible, jusqu'à la fenêtre de la cabine, la fenêtre aux rideaux roses, elle l'ouvrit sans que nul eût le temps d'arrêter son bras et se précipita dans la mer. Quelques hommes coururent sur le pont, mais revinrent au bout d'un instant dire qu'il était impossible de la sauver.

Il y eut dans la cabine, autour du lit où le mort était étendu, un moment de stupeur. Le marquis de Kermandin fut le premier qui sortit du silence et de l'effroi où toutes les âmes semblaient plongées. Tirant, avec un gesie d'autorité, sur le visage de son neveu, la couverture du lit où il venait d'expirer, et cachant ainsi à tous ces nobles traits qu'on ne pouvait regarder sans être ému au fond du cœur :

— Maintenant, messieurs, dit-il, je veux oublier les émotions auxquelles tout le monde ici s'est livré pour remplir avec calme et sang-froid mes devoirs de commandant et de juge. M. le vicomte d'Esprénil, mon neveu, est mort à la suite d'un duel; sa mort lui a évité un châtiment qu'aucune considération de ma part ne lui aurait épargné. Que ceux qui ont été ses complices se nomment^

s'il y a en eux quelque vériuble sentiment d'honneur.

Saladin, faisant trêve à sa douleur, prit la parole, et raconta devant tous ceux qui étaient là, avec une scrupuleuse exactitude, la façon dont le duel s'était passé.

— Messieurs, dit le marquis, quand le récit du comte deBriolan fut terminé, j'apprends avec plaisir qu'aucun officier de mon bord ne se trouve mêlé à celte affaire; ceux qui Tont conduite sont tous étrangers au corps où nous avons l'honneur de servir. Ils ont abusé d'une façon bien coupable de l'hospitalité que nous leur donnions an Dom du roi et de la France : dès ce soir cette hospitalité cessera pour eux.

iiES caraïbes et leur souverain.

Le marquis de Kermandin ne faisait jamais de vaines menaces. Au moment où le soleil se couchait, après avoir consulté sa boussole, il ordonna qu'on tint un canot prêt i être lancé sur la] mer. Cet ordre exécuté, il fit venir Briolan, Hafré et Narille.

— Messieurs, leur dit-il, nous allons être tout à Theure en vue de l'Ile Dominique. C'est là que je vous déposerai

avec vos couteaux, vos fusils et de la poudre. Vous pourrez chasser et combattre, manger et vous défendre; vous serez hors de la société, dont vous avez violé les lois, mais votre existence et votre liberté resteront sous la garde de votre industrie et de votre courage. Votre sort, messieurs, est encore digne d'envie, en comparaison de celui que vous avez mérité.

Les trois aventuriers ne répondirent rien à cette concise et sévère allocution; mais Dranmor, qui les avait suivis et se tenait derrière eux, s'écria tout à coup en s'avançant vers le capitaine :

— Je trouve, en effet, monsieur, très-digne d'envie, en le comparant à toutes les destinées possibles, le sort que vous réservez à mes amis, et je vous demande à le partager.

— Votre désir sera exaucé, monsieur, lui dit le marquis. Et, saluant de la main les quatre compagnons, il se retira dans sa cabine.

Un instant après ce court échange de paroles, on découvrait la Dominique, et un des canots du Régent^ conduit par six rameurs, recevait les aventuriers. Le canot aborda, au tomber de la nuit, dans une anse revêtue d^nne pâle verdure, derrière laquelle s'étendaient, sous le ciel mélancolique du soir, des hordes noires de grands arbres, c'est*à-dire toute une sombre et menaçante forêt.

Employez deux bourreaux à pendre un homme, certainement il y en aura un qui aura envie de faire boire un coup au patient. La bonté trouve toujours moyen de se loger quelque part. Un des matelots qui exécutaient les ordres cruels du marquis se détacha de ses compagnons,

s'approcha de Hafré, et, tirant d'un sac de toile une tortue :

— Tenez, fit-il, si vous savez vous y prendre, voilà de quoi faire un bon repas. Le capitaine ne s'est point occupé de votre souper ; moi j'ai été peiné de voir de pauvres gens qu'on envoyait le ventre vide, à une heure où l'on ne voit plus clair à tirer un coup de fusil, dans une lie de sauvages. Même en plein jour, vous avez plus de chances ici pour être mangés que pour manger. Qu'est-ce donc la nuit? Tâchez de bien accommoder cette béte-là; mais, quand vous aurez soupe, ne dormez pas. Le capitaine sait bien ce qu'il fait en vous jetant dans Tlle que voici. Sans parler des flibustiers qui, à chaque instant, viennent s'y promener, la Dominique renferme une terrible.peste, une tribu de sauvages, conduite par un

chef qui aurait de quoi se faire une fameuse perruque avec toutes les chevelures qu'il a scalpées.

Et Thonnéte matelot, après avoir achevé ces paroles, prenant congé de nos aventuriers, très-reconnaissants de ses conseils et de son présent, alla rejoindre ses compagnons dans le canot du Régent, que bientôt on n'aperçut plus des rivages de la Dominique.

Hafré, qui s'était presque toujours montré à Briolan livré à une élégante paresse, le regard insouciant, le sourire moqueur, semblable à un de ces patriciens aux mille esclaves de la Rome impériale, Mafré prit tout à coup une peau nouvelle. Ce n'était plus le gentilhomme oisif et blasé que Saladin avait connu ; c'était un chef de sauvages industrieux, actif, l'œil ardent, l'oreille au guet, tous les traits éclairés d'une intelligence hardie et farouche.

— Çà, dit-il eo s' adressant à Dranmor, souvenons-nous que nous avons été boucaniers. Quoique le poivre, le piment, le girofle, tous les assaisonnements nous manquent, je me fais fort d'accommoder, mieux qu'aucun cuisinier de TËurope, la tortue qu'on nous a donnée. Holà ! Narille, votre trisaïeul n*a pas fait la cuisine, mais vous all^z la faire aujourd'hui. Cassez et ramassez des branches, battez le briquet, allumez du feu et aidez-nous dans notre métier de rôtisseur. Vous, Briolan, prenez votre fiisil et faites sentinelle. L'île où nous sommes est très-mal hantée, je le sais fort bien. Je ne serais pas étonné quand, aux premières clartés que jettera notre feu, quelque Caraïbe viendrait, sur le

ventre, regarder s'il pourrait manger et notre souper et nous-mêmes.

11 semblait que Mafré eût le droit de commander. Narille exécuta sur-le-champ ses ordres, et Briolan lui-même se mit en devoir de lui obéir. Les apprêts du repas furent assez longs. L'art d*accommoder les tortues est un grand art. Enfin le moment arriva pourtant où les cuisiniers déclarèrent que leur besogne était finie, et où Saladin fut appelé pour prendre sa part du festin.

Assis sur le gazon, auprès du feu, et, on peut le dire, à la belle étoile, car ils avaient au-dessus de leurs têtes la plus claire, la plus transparente lumière d'astres qui ait jamais éclairé le ciel, nos aventuriers mangeaient, et d'assez g-rand appétit. Rien de bon comme le danger pour faire manger et dormir les gens de cœur. Ils mangeaient, dis-je, quand un sifflement se fit entendre à leurs oreilles, accompagnant une fl^èche qui vint tomber au milieu 4' eux et se planter sur leur table, c'est-à-dire dans le gajH>D.>

lis n'àraient pas encore eu le temps de se lever qu'une g^le d'autres traits suivait celui-là, et ils s'étaient à r peioe mis eu garde, que quatre ou cinq gaillards, équipés comme peuvent Tétre les soldais de Satan, se jetaient sur eux en poussant des cris à faire avorter la chatte d'unesorcière. C'étaient des Caraïbes qui les attaquaient.

Heureusement nos gens n^étaient pas faciles à étonner longtemps. Mafré, le premier, se déroba aux enlacements d un Caraïbe, qui lui appuyait un couteau sur la gorge, tira rapidement un poignard, et, d'un seul coup bien appliqué, envoya au grand

Esprit Tâme de son adversaire. Saladin était parvenu à se servir de son épée. Dranmor luttait, comme un gladiateur antique, contre un sauvage qu'il étouf- &it. Narille seuln'avaitpoint la fortune pour lui. Pressé par deux ennemis, blessé d'une flèche et d'un coup de massue, il semblait fort près d'aller rejoindre ses aïeux dans l'autre monde, quand Saladin, qui venait d'enfoncer son épée jusqu'à la garde dans une poitrine tatouée, aperçut le cas désespéré du marquis ; il courut aussitôt à son secours, atteignit un des sauvages dans les épaules d'un coup qui rompit les vertèbres et alla déchirer le cœur, puis se mit en devoir d'attaquer l'autre. Le Caraïbe vers lequel il se tournait, et qui venait de quitter Narille pour lui faire face, paraissait un combattant digne de lui. C'était un homme de haute taille, hardiment découplé, et, autant que permettaient d'en juger, d'une part la nuit, de l'autre son dikbolique tatouage, ayant dans les yeux la sécurité et l'entrain d'un vaillant.

Tandis que Briolan s'affermissait sur ses jarrets pour engager un rude combat avec ce compiagnon, Dranmor»

qui venait de briser entre ses poignets de fer la mâchoire d'un Caraïbe comme un chasseur des Pyrénées brise les dents d'un ourson, Dranmor vint prendre en arrière Fadversaire de Saladin, et, d'une main dont, il lui tordait Tépaule, l'étendant sur le sol, se disposa de l'autre à lui couper la gorge. Briolan, à aucun moment de sa vie, ne cessait d'être paladin. Un ennemi couché par terre, près de recevoir le coup mortel, lui rappela les us de la chevalerie.

— Holà ! Dranmor, dit-il, ne frappez point un homme renversé. El toi, continua-t-il en s' adressant au sauvage, sans penser

qu'un Caraïbe ne devait pas être très-familier avec le français, et toi, mon brave, rends- toi. 11 n'y a point de honte à se rendre quand on est par terre et entre deux ennemis.

Comme, en prononçant ces paroles, il tendait au sauvage une main désarmée et ouverte, le Caraïbe, comprenant mieux sans doute le geste que le discours de son adversaire, laissa glisser à côté de lui sa massue, et, lâché par Dranmor, que la chevalerie de Saladin semblait rendre assez mécontent, se remit sur ses pieds.

Au moment où le comte de Briolan usait envers le guerrier sauvage de cette générosité, Mafré arriva, traînant par sa mèche unique de cheveux un Caraïbe sans armes et blessé. Ce n'était point probablement dans une pensée semblable à celle de Saladin que Mafré avait fait un prisonnier, on se Test sans doute dit déjà ; les paroles de l'aventurier vont confirmer ce dent on était sûr d'avance.

^ Messieurs, fit-il en s'adressant à ses compagnons,

Toicinn drôle arrivé le dernier contre nous, dont je suis parrennà m'emparer vivant; il pourra nous être utile. ' Nous avons défait six Caraïbes; mais d'un moment à Tautre il peut en apparaître autour de nous toule une lé- ^on. II arrive toujours un nombre qui oppresse la vaillance la plus démesurée. Après le combat, les traités. Tâchons de négocier maintenant ; pour cela, il est un moyen que j'ai employé déjà dans ma vie d'aventurier. Mon prisonnier, je le vois avec plaisir, a un compagnon. Nous ayons deux prisonniers en notre puissance ; il faut dresser deux bûchers bien complets : je m'entends à cela on ne peut mieux. Sur ces bûchers, nous ferons monter les deax Caraïbes ; au mo-

ment où le premier nuage de fumée s'élèvera vers eux, ils entonneront leur chant de mort. Alors leurs amis viendront, et, pour les sauver d'un feu que nous aurons eu soin de ne pas trop attiser, afin de ne pas rendre nos négociations impossibles, ils demanderont à traiter avec nous. Les sauvages sont très-fidèles à leur foi ; s'ils nous promettent la liberté et la chasse dans "Ile, nous sommes sauvés.

Saladin se sentait peu de goût pour des négociations dans lesquelles il fallait débuter par faire rôtir des prisonniers; il céda pourtant à l'opinion générale. Mafré montra autant de talent à Toccasion des bûchers qu'il en avait montré à l'occasion dé la tortue. Le métier de rôtisseur d'hommes lui semblait aussi familier que celui de rôtisseur de bétes. Deux poteaux fortement fixés dans le sol et entourés de bois sec s'élevèrent comme par enchantement. Les deux Caraïbes furent attachés à ces poteaux ; pois Dranmor se baissa, battit le briquet, alluma une

branche d'arbre, et mit le feu à un bout du bûcher. Sala* din regardait à Técart, avec un sentiment de tristessa» même d'horreur, et cependant un certain plaisir d'imagination satisfaite, la scène terrible et bizarre qui était sous ses yeux : le monstrueux aspect des piloris auxquels, sous ce grand ciel, entre la mer et les arbres, deux fils des forêts étaient attachés, la physionomie dure et railleuse de Mafré, Fair grotesquement farouche de Narille, et enfin le beau visage de Dranmor, qui, éclairé par les premières lueurs de la flamme homicide, offrait le calme rayonnant, mais dur, ingrat, égoïste, d'un dieu païen.

Ainsi que l'avait dit Mafré, le sauvage dont on alluma d'abord le bûcher fit entendre, dès qu'il âentit l'odeur de la fumée, les premières paroles, ou, pour mieux dire, ies premiers sons d'un chant triste, mais énergique, digne de sortir, pour aller retentir dans les bois,, d'une poitrine de guerrier. Le second sauvage (c'était celui auquel Briolan avait tendu la main), quand il vit venir la fumée à son tour,- se disposa aussi à chanter. Il ouvrit sa boudte, surmontée d'une moustache rouge comme celle d'un dragon chinois, et, d'une voix qui ne ressemblait guère à celle de son compagnon, aussi joyeuse que virile, il entonna un chant non de Huron, d'Algonquin, de Topinambon, mais de grenadier, et de grenadier français. Il jeta aux vents les premiers vers d'une de ces bonnes chansons sentant le vin et la poudre qui couraient dans les régiments d'alors :

En avant, Champagne et Navarre !

Champagne et Navarre, en avant !

Ce fat un prompt et puissant effet que celui de ces paroles françaises sur nos aventuriers. Saladin s'élança avec un emportement d'enthousiasme vers le prisonnier, brisa ses liens, dispersa à grands coups de pied le bois du bûcher, et, le serrant dans ses bras :

— Quoi! s'écria-t-il, vous êtes Français, sans doute soldat, et nous allions devenir vos bourreaux I Pourquoi diable ne parliez-vous pas? Quel plaisir trouviez-vous à TOUS faire rôtir dans une peau de Caraïbe? Enfin, maintenant, dites^nous qui vous êtes, comment vous êtes là, et ce que nous pouvons faire pour vous?

Avec un bon accent français joyeux et martial, Taccent de la Tulipe causant devant sa tente, sur un tambour, le Caraïbe répondit :

— Je suis un ancien capitaine de grenadiers au régi* ment de Navarre ; je suis ici par une suite d'aventures qu'il serait peu opportun maintenant de vous conter. Ce que vous pouvez faire pour moi en ce moment, c'est de oe pas me brûler, vous le faites. Moi, je pourrai peutêtre vous empêcher d'être mangés, je tâcherai de le feire. A présent, ce n'est pas de s'étonner ni de causer qu'il s'agit : nous devons songer à bien d'autres choses. Pour commencer par un point important, voilà mon ca* marade qui continue à brûler là-bas en chantant sa grande diablesse de chanson. Faites-moi le plaisir de le déli* vrer; ma tribu va venir, et je vous promets de m'arran* ger en sorte qu'on vous sache gré de vos bons procédés pour nous.

Tandis qu'en effet ce singulier sauvage, ou ce plus sin* gulier Français prononçait ces paroles, toute une bande

de Caraïbes sortait du bois. Saladin aurait volontiers laissé le prisonnier courir rejoindre ses compagnons, s*en rapportant à sa bonne foi du soin de faire entendre raison aux sauvages ; mais Mafré, moins chevaleresque et plus accoutumé aux bizarres espèces d*hommes que renferment les Amériques, se porta rapidement, le poignard au poing, près de Tancien capitaine au régiment de Navarre, et lui dit d'une voix ferme :

— Si vous avez quelque autorité dans votre tribu, comme je le crois d'après les chevelures qui pendent sur vos épaules, mon-

trez-le. Criez à deux guerriers principaux de venir vous parler, nous traiterons avec eux de votre liberté et de notre salut.

Le prisonnier obéit à Mafré. Sur quelques mots, ou pour mieux dire sur quelques cris sortis de sa bouche, deux personnages qui ne ressemblaient ni à l'ambassadeur d'Autriche ni au nonce du pape, et qui avaient évidemment cependant des intentions diplomatiques, se détachèrent de leur troupe et se dirigèrent vers les aventuriers. Les quatre compagnons étaient rangés militairement, le fusil d'une main, le poignard ou l'épée de l'autre ; au milieu d'eux étaient le faux Caraïbe et son ami le peau rouge, qu'on avait détaché du bûcher.

Mafré, qui connaissait les mœurs des sauvages comme le marquis de Dangeau ou le duc d'Ântin connaissaient l'étiquette des cours, vit, à la façon dont les deux guerriers américains abordèrent l'ancien capitaine de grenadiers, qu'ils avaient pris dans cet étrange personnage plus qu'un Caraïbe distingué, le roi même des Caraïbes. Aussi on ne fut pas longtemps à parlementer. Il fut con-

venu entre les deux ambassadeurs sauvages et Mafré, qui mpriina dans le caraïbe le plus pur, que nos aventuriers, en échange de la liberté rendue par eux à ua souverain et à un illustre guerrier de la Dominique, auraient le droit de chasse dans l'île et recevraient toujours dans les carbets, c'est-à-dire sous les toits sauvages, un accueil hospitalier. Ce traité conclu, approuvé par la tribu entière, et ratifié par tous les gestes et les cris qui rendent, entre Caraïbes, une convention sacrée, nos

aventuriers se mirent sur-le-champ en route pour aller le soir même jouir de Thospitalité promise.

Narille avait reçu d'assez graves blessures ; au bout de quelques pas, le sang qu'il perdait le força de s* arrêter. Alors les sauvages saisirent l'occasion qui s'offrait de montrer la sincérité de leur bon vouloir envers leurs nouveaux alliés. Ils formèrent à la hâte, avec des branches d'arbres, une litière oîi ils placèrent le blessé. Le marquis éprouvait une joie secrète, malgré les souffrances de son corps, à penser qu'il n'y avait rien de moins bourgeois que l'équipage dans lequel il s'avançait. On s'enfonça dans la forêt, et, après avoir suivi pendant une heure, sous de grands arbres ténébreux et farouches, des sentiers aux innombrables détours, on arriva devant un cartel caraïbe.

Le carbet est une.grande maison verdoyante, aux murs tressés avec des roseaux et au toit couvert de feuilles de palmiste. Celui qu'on avait alors sous les yeux était assez vaste pour contenir toutes les familles d'une tribu. Disposé en fer à cheval, il occupait au milieu de la forêt une immense clairière, alors toute resplendissante d'une lu-

mière azurée ^e lune. On pénétra par une ouverture (car de portes, ce rustique palais n'en avait pas plus qu'une caverne de dieu marin) dans une vaste pièce qu'entouraient des piliers chargés d'armes et de peanx de bêtes. Cette pièce était la salle à manger, la salle de réception, et même assez souvent la cuisine de Sa Majesté le roi des Caraïbes. ,

Tandis que Narille était respectueusement déposé dans un coin du royal appartement, et que les trois autres aventuriers

s'entretenaient avec leur ami le grenadier, on n'oubliait pas dans la tribu un soin essentiel de toutes les existences civilisées et sauvages, bourgeoises et héroïques, on s'occupait du dîner. Une table qui ressemblait à un monticule, formée avec des peaux de bêtes, s'éleva an milieu de la pièce. On servit sur cette lable des plats d'un aspect étrange et réclamant de formidables appétits, des animaux tout entiers qui avaient gardé leurs formes, et quelles formes! celles des monstres* de l'Apocalypse. Quelque chose toutefois était plus effrayant encore que ces mets ; c'étaient d'autres mets d'une apparence plus mystérieuse et plus confuse* faisant songer à d'autres cadavres que dés cadavres de bêtes.

Nos aventuriers avaient des dents et des estomacs aussi solides que leurs cœurs. Ils prirent courageusement ce repas, et Dieu sait ce qu'ils mangèrent! Quoique présidé par un officier français, le festin des Caraïbe» avait on aspect plus farouche que joyeux. Les propos de table sont inconnus chez les sauvages. Toutefois, quand arriva l'instant occupé chez les Européens par le dessert, on apporta des pipes, on fit oinmler des outres remplies d une

eau-de-vie éDergiquement savoureuse, et quelques cris retentirent qui évidemment étaient un appel à la gaieté hurlante. Enfin il vint un moment où Ton ne se contenta point des cris ; on se leva et on dansa. C'était le capitaine au régiment de Navarre qui conduisait la danse, one danse à faire pleurer les Vénus et les Cupidons, comme disent les anciens, mais à enchanter tous les diables, les fantômes et les sorcières qui aient jamais figuré dans les rondes du sabbat.

La danse finie, on se sépara; chacun se dirigea, par diverses ouvertures, vers le logis qu'il occupait dans la de* meure commune. Le roi ordonna qu'on conduisît Narille, dont an docteur caraïbe avait très-industrieusement pansé les plaies, dans un appartement garni, dit-il, d'une bonne natte, et fit signe aux trois autres aventuriers de le suivre. Briolan, Mafré et Dranmor arrivèrent sur les pas de leur ami à une petite chambre écartée et discrète, qui, dans un carbet, pouvait certainement passer pour un boudoir, mais qui pourtant n'avait rien d'efTéminé dans son aspect. Entre quatre murs couverts de fusils, de gargousses, de sabres, de massues et de haches, était une sorte de sofa qui ne ressemblait en rien au meuble voluptueux où ht cachée Tàme duliéros de Crébillon. Ce sofa sauvage et guerrier était formé avec des peaux peintes de couleurs ^Dglantes ; les coussins étaient faits avec des dépouilles de loups et de renards, dont on voyait encqre briller les dents. Ce fut sur ce siège, terrible comme la table qu'il venait de présider, que le capitaine s'assit et pria les aventuriers de s'asseoir. Puis il se baissa et se re^feva, te< Dauti la main une outre qu'à sa peau fine et couverte de

dessins on reconnaissait pour la demeure d'un hôte précieux. Dans cette outre en effet était renfermée une eaude-vie qui aurait pu faire son entrée, après les vins de Bordeaux, de Champagne et de Johannisberg, sur les meilleures tables européennes.

Le capitaine fit boire ses hôtes à ce vase sacré, y but lui-même; puis, se sentant alors sans doute Tesprit joyeux, la parole libre et entreprenante :

— Vrai Dieu! fit-il, je vais maintenant répondre aux questions qu'un de vous, messieurs, m'a faites en me délivrant du bûcher, quand j'eus chanté mon heureuse chanson :

En avant^ Champagne et Navarre!

Vous vouliez savoir qui je suis, d'où je viens, comment, da grenadier français, je suis devenu roi sauvage. Maintenant que nous voilà bien établis, gais, à notre aise, je vais vous l'apprendre de grand cœur.

LE CHEVALIER DE FAVONETTE

Je suis un gentilhomme gascon. Mon père, le baron de Favonette, est fort considère dans sa province ; maij»

c'est UD terrible homme dans sa famille. Mes deux sœurs et moi, nous avions plus peur de lui, quand nous étions enfants, que des jeunes chats n^ont peur d'un gros dogue. Les deux pauvres filles, qui doivent être aussi maigres maintenant, mais beaucoup plus mûres qu'au temps où elles cachaient des pommes vertes dans leur tablier, le craignent toujours sans doute, car toute leur vie elles dépendront de lui, vu qu'il ne leur donnerait point en dot nne couple de lapins et un boisseau de nèfles. Quant à moi, la crainte m'est peu familière, et j'étais encore sous son toit, gouverné par sa gaule, que depuis longtemps il ne m'effrayait plus.

Aucune figure ne m'a jamais beaucoup imposé ; j'ai ri la première fois que j'ai vu un Caraïbe, avec un nez vert et des mous-

taches rouges, enfin accommodé comme me voilà. Quoique le baron, qui portait une sorte' de bonnet turc en toile blanche et une robe de chambre sang de boeuf, eût une physionoitaie asacz redoutable, à quinze ans je défiais sa tyrannie. On avait commis une grande imprudence, on m'avait envoyé passer un mois à la ville voisine, chez mon parrain, un bon vivant, qui buvait plus de vin à un seul de ses repas qu'il ne s'en buvait toute l'année au château de Favonette, et, de plus, tournait des couplets où drilles rimait avec filles, tendrons avec lurons. A quinze ans, j'étais déjà fort comme un bœuf et éveillé comme un pierrot. Quand j'eus connu mademoiselle Jeanneton et mademoiselle Margot, quand je sus qu'il y avait des façons infiniment plus gaillardes, pour un garçon de mon âge, d'employer les heures de sa soirée que de rester entre ses deux sœurs, sous l'œil de son

père, dans la lumière d'une chandelle, je voulus m' amuser, vive Dieu! et je m* amusai. Mais violons, bouteilles et cotillons veulent des bourses rebondies aussi bien que des santés solides : la bourse était mon côté faible. Les écus du baron étaient plus impalpables et plus invisibles que des farfadets. La bonne volonté de voler ne me manquait pas;^ mais que voler dans la maison paternelle? C'était la question. Une pie n'aurait su qu'y prendre.

Cependant, si mon père^tait avare, cela ne Tempéchait pas d'être orgueilleux. La vanité et Tavarice sont deux vilaines bêtes qui se donnent continuellement des ruades, et n'en sont pas moins presque toujours attelées ensemble. Un frère diU baron, partant un de mes oncles, avait été autrefois chercher fortune à Rome et, je ne sais comment, y était arrivé à de grandes dignités. 11 était un des prélats favoris du saint-père. Le cardinal Favo-

nette voulut faire un voyage dans son pays ; mon père décida qu'il se mettrait en frais pour fêter dignement le chapeau rouge de son frère. 11 faut vous dire qu'au château de Favonette est attaché un souvenir dont ma famille est trèsfière. Un pape y logea, dit-on, et, pour reconnaître l'hospitalité qu'il avait reçue, y laissa une mule enrichie de pierres précieuses. On ne m'avait jamais montré la mule du pape. C'est à peine si j'y croyais, quand, la veille du jour où le cardinal Favonette devait arriver, mon père porta lui-même dans la chambre destinée à son hôte, et déposa précieusement sur une grande cheminée, que n'avaient jamais souillée ni cendres ni boches, la chaussure du saint-père. C'était une pantoufle rouge, d'un velours un peu râpé, il est vrai, mais où brillaient des pierres

grenat et^gros bleu, qui me parurent les plus éblouissantes m^rvtiilles du monde. Une pensée entra, dans ma cervelle, qu'il ne me fut plus possible de déloger. Si je vendais la pantoufle du pape, me disais-je, quelle joyeuse vie je mènerais ! Convertie en bons écus bien sonnants et Inen roulants, elle me donnerait certes plus de plaisirs qu'elle ne pourrait en donner à mon oncle le cardinal, quand il passerait un jour et une nuit à la contempler. Je m'en dis tant que, ma foi, je me décidai à me rendre le plus t6t possible maître de la mule. Mon père avait fermé à clef la chambre où ce trésor était déposé; mais, en ce temps-là, les fenêtres me semblaient des entrées fort naturelles ; qijand je me servais des portes, c'était par pure déférence pour les habitudes communes.

Au milieu de la nuit, je pénétrai par la fenêtre dans la chambre où mon onde devait coucher, et la mule du pape fut au pouvoir

du plus indigne des chrétiens. Courir à la ville ne fut pas long. Le lendemain, de bonne heure, j'entrai chez un usurier, et lui demandai de me prêter tout H'âigent dé ses coffres-forts sur ma pantoufle. J'appris alors que la chaussure du sainfrpère était une chaussure a^ssez mesquine. Le pape, ô pudeur! portait des pierres fausses sur sa mule ! J'avais commis un sacrilège presque inutile. Cependant je me fis donner encore quelques pistoles, et, au lieu de retourner à Favonette, je m* établis à la ville, cheiz des personnes d'humeur joyeuse, où les heures du jour et de la nuit coulaient comme l'argent de la poche d'un joueur, le vin d'un tonneau percé.

Hais, pendant que je me réjouissais, il se passait de terribles scènes au château paternel. La face du baron

\n • BRIOLAN.

éfait devenue tour à tour plus rouge que sa robe de chambre, plus pâle que son bonnet turc, quand il avait vu son fds disparu avec la précieuse pantoufle. Son frère le cardinal arrivait le jour même où il constatait mon larcin. Au risque cent fois de suffoquer, le pauvre homme fut obligé, pendant vingt-quatre heures, d'étouffer sa colère ; mais, une fois le prélat parti, il demanda ses bottes de voyage, fit seller le meilleur de ses bidets, et galopa vers la ville. J'étais chez ces joyeuses personnes dont je vous parlais, dans une salle basse, où Ton buvait, ouait aux dés et dansait, quand l'auteur de mes jours m' apparut, aussi menaçant, plus menaçant même qu'un fantôme ; car c'était bien un fouet et non pas l'ombre d'un fouet, comme ces spectres dont parle Scarron, qu'il tenait à la main. On se jeta entre moi et le chef de ma famille ; j'évitai les coups de fouet, mais je reçus une malédiction à faire entr'ouvrir la terre sous mes pas et tomber le ciel sur ma tête, si

le ciel et la terre prêtaient quelque appui à Tautorité parternelle. Cette malédiction achevée, puis suivie d'un arrêt par lequel j'étais condamné à ne plus revoir jamais les tourelles de Favonette, mon père disparut, remporté par le bidet qui l'avait apporté.

On n'est jamais tout à fait fâché, dans la jeunesse, quand on vous laisse même sur le pavé, même sans le sou, en compagnie de la liberté. Toutefois l'instant arriva bien vite où mon cas me parut assez triste. J'avais beaucoup bu, mais il s'agissait de manger. Il y avait une odeur qui m'avait toujours autant flallé que celle du vin, c'était Todeur de la poudre. Un régiment passait qui allait livrer

son drapeau aux balles, je me fissoltkt; ce régiment était le régiment de Navarre.

Au bout de dix ans, quoique Ton m*eût pris souvent à ne pas être aussi ferme des jambes que du cœur, j^avais Tbonneur de commander une compagnie de grenadiers. On était alors en paix, et on m'avait envoyé en garnison dans un port de mer. jDn matin que je me promenais sur la jetée, je rencontrai le baron de Favonette, oui, le baron lui-même; il avait devant lui mes deux sœurs, qui marchaient d'un air lamentable, et accrochées Tune à Tautre comme aux jours de leur petite jeunesse; à son bras était une grosse femme aux yeux brillants et aux joues vermeilles, dans laquelle je devais saluer, indignation et misère! la baronne de Favonette. Mon père me reconnut. Flatté par mes épaulettes de capitaine, il oublia son ressentiment, me pressa sur sa poitrine, et me permit de rengager à dîner avec mes sœurs et ma bellemère. J'appris à table toutes ses affaires : il s'était remarié en grande partie pour me jouer un tour, il en convenait; toutefois, mêlant à

sa colère contre moi une passion qu'il n'oublait jamais, il avait tâché de faire le plus riche mariage possible. Il avait sacrifié les parchemins aux écus, la vanité à Tavaricé; sa femme était la fille d'un riche marchand, qui avait désiré devenir beau-père d'un baron de Favonette. C'était pour les affaires de sa femme qu'il avait été obligé de se rendre au port de mer où nous venions de renouer paternellement et filialement notre très-ancienne connaissance.

Par le plus fatal caprice du sort, mon père s'offrait à moi dans un moment où j'étais plus tourmenté que je ne

td4 KRIOLÂN.

l'avais jamais èlé de Tinfernal besoin d^aigent. On menait dans le régiment de Navarre une vie à faire en quelques heures un log^s pour le diable des plus respectables bourses. Toutes les nuits se passaient entre les dés, les .verres et les ribaudes. Dans unexle ces nuits-là, je perdis pour plus de dix années de ma solde. Je savais que mon père avait en portefeuille de quoi me tirer d* embarras. Je pris le parti de tenter un effort sur son cœur, tout fermé que je le savais à triples verrous. Le baron me fit voir qu'il n'avait point changé; à mes premières paroles, il me montra un visage connu, un front de taureau prêt à vous encorner. Ma foi! Findignation alors me saisit, je ne songeai plus qu'à jouer au vieil Harpagon quelque tour à laisser pour toujours en lui des traces sanglantes.

Je voulais lui faire un vol comme celui de la pantoufle; mais que lui prendre? Au logis qu'il habitait, dans une des plus mauvaises hôtelleries de la ville, on était bien sûr qu'il ne laisserait jamais traîner seulement une boucle de soulier ,ou de culotte. Un

matin que je méditais sur les obstacles offerts à mon dessein, je vis passer sur le port un Turc qui lorgnait une grosse Haritome : c'était le capitaine d'un navire barbaresque, accusé de faire un commerce peu chrétien pour peupler le harem du grand-seigneur. Uue diabolique inspiration fondit tout à coup sur moi; je m'approchai du musulman et je lui dis :

— Si vous le voulez, seigneur turc, je vous vendrai, pour un prix fort raisonnable, une femme beaucoup plus grasse et beaucoup plus appétissante que celle qui attire votre attention en ce moment.

Je conclus avec l'infidèle le marché, et Fheure est fixée où je dois livrer la marchandise. Je cours alors chez mon père; je le trouve avec la baronne.

— Ma belle-mère, dis-je, me promet depuis trèslongtemps de venir visiter les navires qui sont dans le port; il fait aujourd'hui un gai soleil, qu'elle prenne mon bras, et je lui ferai voir toutes sortes de curiosités marines.

Madame de Favonette met sa mante, son époux me la confie, nous partons; je rejoins le Turc, qui m'attendait à rentrée de sa galère ; nous entrons dans la barbaresque, j*y laisse la baronne, et je rapporte des sequins infidèles, mais très-bien vus dans la chrétienté. Ainsi j'avais vendu ma belle-mère; ne pouvant pas voler autre chose à mon père, je lui avais volé sa femme. C'était un délit fort sérieux. Le baron, à qui j'avais fait des contes bleus, passa toute une nuit sans savoir ce qu'était devenue sa moitié; mais le lendemain la vérité fut connue et de lui et de toute la ville. Je n'eus alors que le temps de me sauver, et au plus vite. Ce n^

était plus cette fois une malédiction qui me menaçait, mais la prison, peut-être la corde. Je m'enfuis tout le long des côtes; je rencontrai m pirate qui me prit à son bord, et maintenant vous voilà sur la trace de mes aventures.

Un jour, mon pirate débarqua dans la Dominique; il fnt attaqué par les sauvages, pris et mangé avec tous ses compagnons, excepté un seul, l'homme qui vous parle. On m'avait pris aussi, mais on ne me mangea point; les Caraïbes me trouvèrent une figure qui leur revint, ils me traitèrent bientôt comme un des leurs, et comme je me

BRIOLAN

montrai dans leurs chasses, ainsi que dans leurs guerres, plus brave, plus adroit, beaucoup plus avisé qu'eux, ils me choisirent pour leur chef. Moi, chevalier de Favonette, ancien capitaine au régiment de Navarre, je suis maintenant roi des Caraïbes.

J'avais eu toujours des idées très-philosophiques ; nul n'est philosophe comme un vrai soldat. Ma nouvelle condition a développé infiniment ces idées. J'ai vu tant casser de têtes, arracher de chevelures et rôtir de chair humaine, que j'ai sur la vie et la mort de mes semblables, aussi bien que sur ma mort et ma vie, une doctrine pleine de résignation. Je ne sais pas où diable on v^ quand on a reçu un coup de couteau dans la poitrine ou un coup de massue sur le crâne; mais, si dans cet endroit-là, quel qu'il soit, je suis toujours prêt à envoyer les autres, je suis toujours prêt à y aller moi-même. C'est là toute mon humanité. De là vient, messieurs, que j'ai failli vous tuer, puis me laisser griller.

Je n'attache aucune importance à toutes ces choses. Cependant, c'est par là encore que je suis soldat; j'aime l'eau-de-vie et comprends l'amitié. J'étais et je suis resté ce qu'on nomme un franc luron, un bon diable. Vous êtes mes hôtes, touchez là, je suis content d'être avec vous. Vous riez, j'aime le rire; j'ai plaisir à voir autour de moi mener la vie gaiement et bravement.

Et le chevalier de Favonette cessa de parler pour boire un nouveau coup à l'outre où il avait puisé déjà une partie de sa gaieté. Saiadin se sentit quelque inclination pour l'ancien capitaine. Si ce n'était pas un preux, c'était un soldat; s'il n'avait point l'élégance de d'Esprénil,

il avait sa bravoure. Mafré s'amusait de cette philosophie, fort distincte de celle qu'on enseignait à M. Jourdain, mais, par plus d'un point, très-rapprochée de la sienne. Cétait grand dommage que Narille ne fût point là. Quel homme moins bourgeois que M. de Favonette? Dranmor souriait de son calme et mystérieux sourire.

Le lendemain, le roi Favonette mena ses hôtes, devenus tout à fait ses amis, chasser le bison avec sa tribu. Après avoir couru sous le ciel toute la journée, on rentra le soir avec un grand appétit. On se mit autour d'une table présentant Taspect dont nous avons déjà parlé. Quelques mets étaient d'effrayantes bétes, quelques autres avaient un mystère devant lequel plus d'un appétit eût reculé. Mafré, plus lié ce jour-là qu'il ne Tétait la veille avec le souverain caraïbe, lui dit tout à coup, en lui désignant un plat que Briolan venait instinctivement de repousser :

— Voilà un ragotUt qui ne me revient pas. De quoi diable est-il formé? Il me semble, ma foi, que cette chair a des formes qui ne sont ni d'un oiseau, ni d'un poisson, ni d'aucune bête, mais plutôt....

— Ah ! mon Dieu ! dit Favonette, achevez votre pensée, d'un homme. Je né vous le cacherai point, ce plat est fait avec l'épaule d'un Caraïbe ennemi, tombé en notre pouvoir il y a deux jours.

Puis, prenant une physionomie qui voulait exprimer la plus haute convenance :

— Je n'aime point beaucoup ces sortes de plats, je vous l'avouerai ; mai&vous savez ce qu'on fait en Europe dans certaines maisons où l'on reçoit des gens d'opinions

diverses en matière religieuse. On a, les vendredis et les samedis, des plats gras et des plats maigres. Moi, je tâche aussi d'avoir deux ordinaires. Ma tdérance ne me permet pas de proscrire la chair humaine, mais je n'en mange point.

LE NDAGE ROSE.

Favonette, malgré l'indifférence philosophique qu'il aimait à professer pour Tespèce humaine, avait pris en grande passion nos amis. Sans trop smquiéter sileur séjour était agréable ou non à ses sujets, il les retenait dans son carbet avec de nouvelles instances, tontes les fois qu'ils venaient lui annoncer l'intention de se séparer de lui pour aller fonder un boucan. Cependant la vie sauvage n'avait point changé les mœurs et Thumeur de Saladin. C'était un de ces caractères toujours touchants, quelquefois irritants, comme on va le voir, qui resteront les mêmes jusqu'au

tombeau, sinon au delà, ainsi dont il faut qu'on prenne son parti. Tatoué de la tête aux pieds et coiffé avec des plumes d'aigle, notre héros aurait mar> ché dans la vie comme s'il eût été revêtu de Tarmure de

Baystrd m de fVançois P'. Il n'avait abandonné aucun de ses sentiments, même son tendre respect pour les femmes. Gequi Tétonnait et Tindignait chez les Caraïbes infini* nent plus, que le goût de la chair humaine, c'est la manière dont les femmes étaient traitées, la solitude où on les retenait, les ouvrages grossiers auxquels on condamnait ces mains <[ui auraient dû être chez des guerriers des objets chers pour les lèvres et sacrés pour le cœur.

Un matin, ces pensées avaient été remuées chez Saladin avec plus de force que d'habitude^ par la manière dont le chef des Caraïbes, Favonette, avait ordonné à une de ses compagnes d'allumer son calumet ; notre gentilhomme prit son fusil et s'en alla dans les bois. Quoique les forêts de l'Amérique, tout en surpassant de beaucoup en majesté les forêts du Périgord, n'eussent point pour Briolan le même charme que ces premiers asiles de ses rêves, elles le touchaient encore avec une force extrême. Après les vieux châteaux, rien de plus ami des cheveliers que les forêts. Saladin s'avançait donc, livrant son âme à l'amour des arbres ; il éprouva bientôt une de ces ivresses qui sont renfermées dans les souffles et la lumière du ciel, il se sentait bon, fier, généreux et hardi, disposé à combattre des lions et à franchir des barrières de flammes pour épargner une larme â de beaux yeux.

Saladin, en parcourant les bois avec cet éclatant cortège de pensées, aperçut tout â coup, au bout d'un sentier, un cheval et deux créatures humaines. Une de ces créatures était sur le cheval et c'était un homme, l'autre ipied et c'était une femme. L'homme avait Tair solennel

fOO BRIOLÂlf.

et l'accoutremenl compliqué d'un sâUYage de distinction. Son visage était encadré dans une sorte de bonnet à «ornes et tout barbouillé de vermillonr II avait une expression de vanité à la fois recueillie et triomphante. Un père de famille romain, un quinte ayant le droit de faire travailler sa femme et de mettre à mort ses enfants, ne devait point porter la toge avec plus de gravité que n'en mettait ce personnage à porter son manteau de peau de bison. Sur ses traits et dans toute sa personne éclatait le sentiment qui cause la plus vive irritation aux âmes chevaleresques, l'orgueil du tyran domestique.

La femme, suivant la coutume des femmes sauvages, qui, comme les nôtres, ont de la grâce et de bien d'alitres choses un inslinct que nous ne soupçonnons pas, n'avait point le visage tatoué. Elle était plus belle que ne le sont d'habitude les compagnes des Caraïbes. Son teint était coloré d'une façon un peu trop uniforme. Elle n'avait point, comme les Phiiis de nos madrigaux, là des lis et là des roses ; elle avait des roses partout. C'était une teinte rosée, au lieu d'une teinte cuivrée, qui était répandue sur ses traits, et une teinte rosée sans fadeur. Tout son visage était de la même couleur que les doigts de TÂurore ; ses yeux étaient grands, bien fendus, d'un beau noir, et possédant tout le mystère qu'on est en droit d'exiger d'un regard féminin ; mais la pauvre femme avait un air' très-conforme à sa façon de voyager. Briséis,

conduite entre deux soldats à la tente d'Agamemuon, ne devait pas marcher d'un pas plus humilié que le sien.

Un homme qui se prélassait sur un cheval, tandis qu'une femme à ses côtés marchait à pied ! On conçoit

quelle indign^ation un pareil spectacle devait exciter chez Saladin. Tout autre eût passé son chemin, excepté peutêtre ce glorieux fou dont le vétéran de Lépante fut le pieux et moqueur historien. Le seigneur de Briolan sentit son visage se couvrir de Thonnête rougeur que faisaient monter les spectacles forcés et fréquents en ce monde des choses félonnes ou discourtoises sur le pauvre front noble et malade du héros de la Hanche. Il s*arréta, et Tenvie lui prit d'appliquer la crosse de son fusil au milieu de la poitrine du sauvage ; mais, pendant qu'il méditait cet acte d'agression, Thomme à cheval lui adressa la parole, en langue caraïbe bien entendu, de sorte que Saladin eut assez depeine à comprendre. Comme le caraïbe, toutefois, n'est pas fort compliqué, et que depuis trèslongtemps Briolan, dans la prévision d'une vie de boucanier, avait prié Mafré, passé maître en ce langage, de le lui apprendre, il parvint à se rendre compte de ce que le barbare voulait lui dire. Le Caraïbe voyageur demandait à Briolan, qu'il prenait pour un de ces boucaniers habitués aux mœurs et aux idiomes des forêts, s'il était loin du carbet des Longues Oreilles (les Longues Oreilles étaient les sujets de Favonette, où il allait, comme chef et ambassadeur des Grandes Boiiches, traiter une question de grand intérêt. Saladin lui répondit dans un caraïbe assez pénible, mais cependant distinct, que le carbet des Longues Oreilles, où il demeurait, n'était pas fort éloigné, toutefois qu'il lui semblait à une trop grande distance pour les pieds

d'une femme, d'une femme surtout qui marchait à côté d'un cheval. Et il complétait sa pensée en indiquant par gestes au sauvage

qu il ferait fort bien de céder sa monture à sa compagne.

Peindre Tétonnement qu'exprimèrent les traits du Caraïbe aux discours et aux signes de Saladin ne serait point chose facile. Sa physionomie fut d'abord celle d'un homme qui cherche à se persuader que ses oreilles et son regard lui font d'infidèles rapports; mais il n'y avait point moyen de se méprendre sur la pensée de Briolau. Le gentilhomme , voyant que le sauvage hésitait à le comprendre, recommença ses gestes et propos d'une façon plus énergique. Alors le chef des Grandes Bouches, laissant échapper en paroles -sa surprise et sa colère, s'écria d'une voix retentissante :

— Pour que ta langue parle ainsi, étranger, il faut qu'elle se remue au hasard. L'Esprit, sans doute, s'est éloigné de toi. Tu veux qu'on guerrier s'humilie devant une femme. Que diraient les Grandes Bouches, et même les lûngnes Oreilles^ s'ils voyaient X Éclair qui tue à pied et le Nuage rose à cheval? Étranger, continue ta chasse et tâche de retrouver ta sagesse. Pour des mots moins insensés que les tiens, Y Eclair qui tus a quelquefois arraché des chevelures sur des têtes plus effrayantes que la tienne.

— h* Éclair qui tue, repartit avec impétuosité Saladin, n*arrachera point un cheveu de ma tête, et tout à l'heure il touchera la terre, non pas de ses pieds, mais de tout son corps, que je vais y faire rouler.

Puis, s'adressant à la compagne du discourtois Caraïbe :

— Beau Nuage rose^ ajouta-t-il de l'accent le plus ten-

dre et le plus galant, je vais te donner le cheval qui devrait déjà te porter.

Saladin, en achevant ces mots, jeta son fusil, arme pour laquelle il professait le dédain le plus profond, et tira son épée. V Éclair qui tue fit reculer son cheval en arrière pour prendre champ, ainsi qu'un chevalier du temps jadis, puis il se précipita au galop contre Saladin, la bride abandonnée sur le cou de son cheval, qu'il conduisait uniquement des jambes, d'une main agitant ssi lance, de Tautre sa massue. Briolan était en garde. Non^seulement les Navarrais, les Maures et les Castillans, mais tous les démons, tous les dragons, tous les monstres possibles et impossibles auraient pu fondre sur lui sans déranger ni son regard ni son poignet. La force dans le jarret et dans le bras, la valeur dans la poitrine et dans les yeux, il attendit le sauvage. Au moment oti le Caraïbe, par un mouvement naturel, mais maladroit, leva sa main en arrière, afin d'asséner à son ennemi un coup plus fort de massue, Saladin, étendant son poignet, Tatteignit en pleine poitrine d'un coup d'épée. Les deux bras du Caraïbe se détendirent, sa tête tomba sur son sein, pesante et inerte comme une tète dont vient de s'emparer un sommeil maudit. Son cheval se cabra avec Tépouvante et la révolte du coursier qui, au lieu d'un corps vivant, ne sent plus sur lui qu'un cadavre.

Briolan était vainqueur. Après un premier et rapide moment donné aux fanfares triomphales qui éclataient dans son âme, il songea à celle pour qui il venait de combattre. Le Nuage rose,

muet témoin de toute cette scène, qu'elle avait à peiiie comprise, était appuyée contre un

arbre, ne s'évanouissant pas, parce que révanouissement est inconnu aux femmes sauvages comme les flacons et les pastilles d'éther, mais à peu près aussi étrangère à ce qui se passait sous ses yeux que si elle avait été évanouie. Saladin s'inclina respectueusement devant elle, prit sa main, qu'elle lui abandonna sans aucune résis> tance, et la plaça sur son cœur^ puis essaya de lui faire nettement comprendre, avec son caraïbe le plus pur, sa voix la plus douce, ses gestes et ses regards les plus expressifs, tout ce que nous venons de raconter.

Le grand danger de notre preux était de s'adresser à une de ces femmes au caractère dépravé, tristes exceptions dans leur sexe, qui aiment, il faut bien le dire, à être battues. Le Nuage rose, fort heureusement, n'était pas de ces perverses natures. Les manières respectueuses dn gentilhomme Tattendrirent tout d'abord ; rapidement remise de son effroi, elle fit des efforts pour comprendre les douces paroles que murmurait cette bouche courtoise, et ces efforts eurent un plein succès. La femme sauvage devina en quelques instants ces lois de la chevalerie que tant de siècles ont encore si mal gravées dans bien des intelligences. Briolan lui faisait signe de s'asseoir sur le cheval dont il venait de renverser le chef caraïbe ; c'est ce qu'elle fit, d'uD air fort noble, ma foi.

Saladin prit alors la bride du coursier, et, le conduisant avec la gravité qu'aurait mise un page à conduire le palefroi d'une reine, il se dirigea vers le carbet de Favonette en compagnie de la dame

caraïbe. Favonette était assis à la porte de son carbet, entre Mafré et Dranmor, fumant avec eux le calumet, quand il aperçut, au bout

d'une des vertes routes où plongeait sa vue, Saladin et sa conquête.^

— Que diable est cela ? s'écria-t-il ; quel gibier le comte de Briolan rapporte-t-il de sa chasse ? II est avec une femme, et uoe femme caraïbe, par la mordieu ! une femme de la tribu des Grandes Bouclies, Par Tenfer 1 pourvu qu'il n'ait pas enlevé la belle I Si cela était, je ne sais point comment je pourrais le sauver, non-seulement de nos ennemis, mais de mes sujets.

Et Fancien capitaine, évidemment inquiet, se précipita, suivi de Dranmor et de Mafré, au-devant de Saladiu. Briolan raconta, de Tair du monde le plus fier et le plus satisfait, toute sa conduite envers YÊdair qui tue et le Nuage rose. Ubumeùr la plus sombre, le plus chagrin dépit, se peignaient sur les traits de Favonette, au fur et à mesure que le comte poursuivait complaisamment son récit. Tous les sentiments, du reste, qu'exprimait le visage du souverain des Lmigues Oreilles semblaient partagés par Dranmor et surtout par Mafré.

— La peste soit de votre chevalerie, Briolan I s'écria ce dernier ; la voilà qui devient presque aussi insupportable que la gentilhommerie de Narille. Vous avez fait une vraie folie en traitant cette sauvage comme une marquise ou une duchesse. Il faut que vous vous débarrassiez au plus vite dix' Nuage rose en la rendant aux Grandes Bouches, avec force peaiix de renards, de bisons, de castors,

. et nombres d'outrés pleines d'eau-de-vie. C'est le seul moyen de prévenir le mal que peut causer votre bel exploit.

— H. de Mafré a raison, se hâta de dire alors Favo-

nette. Il faut apaiser sur-le-champ les Grandes Bouches, et pour cela ne point garder un instant ce Nuage rose de tous les diables. Je vais appeler quatre de mes guerriers, qui se muniront de présents et ramèneront la dame à son carbet lestement, en la faisant marcher à pied, comme il oonvient à une créature de son espèce^ n'en déplaise à votre chevalerie, monsieur le comte.

— Vrai Dieu! dit alors Saladin, la flamme aux joues, Téclair aux yeux, Mafré et vous, monsieur de Favonette, je vous croyais d'autres compagnons! Vous voici prêts à me maudire, parce que j'ai attiré un péril sur vous. C'est moi, ou du moins c'est mon corps, que vous serez obligé délivrer aux Grandes Bouches, si les Grandes Bouches vous font tant peur; car, tant que je serai vivant, tant que j'aurai ce cOBur et cette épée qui se répondent, je ferai respecter le Nvuige rose, comme si c'était, non pas une duchesse ou une marquise, Mafré, mais une reine ! Toutes les femmes sont reines pour les Briolan.

Autant qu'il pouvait aimer quelqu'un, Favonette aimait Briolan, qui, le premier, s'était jeté dans ses bras, quand il avait chanté la chanson française, et dont l'humeur si franchement audacieuse le charmait.

— Allons, fit-îl, puisque vous le prenez ainsi, notre cher comte, nous supporterons tous les suites de votre chevalerie. On se battra pour le N\mge rose; seulement, comme je ne répondrais pas

de mes sujets, s'ils apprenaient pour quelle cause ils vont s'exposer aux flèches empoisonnées, aux balles et aux casse-têtes, je vous prierai de ne point leur raconter votre exploit. Je leur trouverai un antre grief contre les Grandes Bouches que la fa-*

çon dont VÉclair qui tue faisait voyager sa femme, car cette façon, ils Tapprouveraient fort. Vous n'êtes point ici parmi des chevaliers, monsieur de Briolan, mais vous êtes parmi des hommes qui savent fort bien se battre, et qui vous le prouveront ; vous êtes aussi parmi des hommes qui vous aiment, et qui, je le crois, vous le prouvent.

En achevant ces derniers mots, le prince des Longues Oreilles tendit à Saladin, d'un air vraiment royal, une main que notre gentilhomme serra avec un sincère attendrissement. Le sacrifice de Favonette, que lui reprochaient les regards sévères, quoique sans courroux, de Dranmor et de Mafré, lui causait un chagrin réel ; un coup d'oeil jeté sur le Nuage rose Tempécha de le repousser. Il dit à l'ancien capitaine de grenadiers, d'une voix où l'on sentait la sainte trinité de vertus qui règne aux cœurs héroïques, la franchise, le courage et la bonté :

— Je vous remercie, mon ami, et je suis sûr, après tout, que je vous fais combattre pour une bonne cause. Ce qui est bien dans un bdis du Périgord doit être bien dans une forêt de l'Amérique. Ce ne sont point, en tout cas, des passions coupables qui me mettent au cœur ce que j*y sens en ce moment.

— Mon cher Briolan, dit Mafré, vous êtes jeune, vous êtes brave, voilà ce qui met dans votre cœur des mouvements qui ont pour vous un immense charme ! Si vous étiez au milieu d'autres

compagnons que nous, ce charmelà, vous courriez grand risque de ne point le faire comprendre ; mais, nous autres gens de périls et de hasards, nous avons tous une paladinerie qui est indulgente pour

la vôtre. Le fait est, ajouta-t-il avec uu sourire mélancolique et comme répondant à une pensée qu'avaient éveillée en lui ces derniers propos, le fait est que Télégance et le plaisir sont ce qu'il y a de mieux en ce monde, et que la bravoure est, après tout,*^ ce qu'il y a de plus élégant, le danger ce qu*il y a de moins ennuyeux.

On entra, sur ces mots, au carbet. Tandis que Favonette réunissait les chefs des Longues Oreilles pour les préparer, par des récits de sa façon, à la guerre contre les Grandes Bouches, Saladin conduisait le Nuage rose à la chambre qu'il habitait. Par un retour aux mœurs sauvages, la belle, quand elle fut seule avec son chevalier, voulut le traiter en maître, et se précipita à ses genoux. Le bon Saladin la releva, la fit asseoir sur le sofa caraïbe, c'est-à-dire sur l'amas de peaux de bisons et de castors qui garnissait un des coins de sa chambre, et prit place à ses pieds. Alors, lui saisissant la main, il lui dit de sa voix la plus tendre :

— Chez les guerriers rouges, on vous faisait obéir ; avec moi vous commanderez. Aimer et respecter les femmes, c'est là une religion chez ceux qui sorties plus braves et les plus vaillants parmi les guerriers pâles.

Le Ntuige rose trouvait cette religion sublime et son apôtre charmant.

xn

LA GUERRE DANS LA FORÊT

La diplomatie ne joue pas un très-grand rôle dans les guerres entre Caraïbes. Depuis longtemps les Grandes Bouches et les Longues Oreilles étaient prêts à se dévorer littéralement pour la cause qui amène d'ordinaire tous les combats des sauvages, pour la possession d'un terrain de chasse. Les Grandes Bouches prétendaient chasser- seuls dans une partie de la forêt où sifflaient matin et soir les flèches des Longues Oreilles; En envoyant VÈclair qui tue ouvrir une négociation au carbet Favonette, au lieu de se jeter simplement sur leurs rivaux de chasse, les Grandes Bouches avaient montré une, modération qui n'était pas dans leurs mœurs. Quand ils retrouvèrent le corps de leur ambassadeur étendu sanglant et inanimé près du quartier de leurs voisins, ils ne pensèrent pas à engager une enquête pour savoir comment s'était fait le meurtre, mais tout simplement à venger une mort par d'autres morts. Ils emportèrent le corps de VÈclair qui tue, qu'ils ensevelirent avec toutes les cérémonies propres à réjouir une ombre de Caraïbe : hurlements, danses funèbres, sacrifices humains; puis ils se mirent en route armés, et avec maint moyen de combat que nous allons

connaître tout à Theure, pour exterminer ceux auxquels il leur était le plus agréable d'attribuer le trépas de leur chef.

Favonette, qui connaissait à fond les mœurs sauvages, avait prévu d'avance tout ce que feraient ses ennemis. 11 savait et le temps qu'ils consacreraient à leurs pratiques funèbres, €t le moment où ils commenceraient leur attaque, k l'instant donc où la tribu des Grandes Bouches se mettait en route pour aller chercher sa vengeance, on donnait le signal du départ dans la tribu des Longues Oreilles. Favonette ne voulut pas laisser à ses adversaires l'avantage d'être les agresseurs. Il prit la résolution de les rencontrer et de leur livrer bataille au milieu de la forêt.

Quand les Longues Oreilles sortirent de leur carbet, il se levait dans le ciel un beau soleil d'automne qui u'empéchait point de souffler à travers les airs un vent âpre et bruyant, aux inspirations martiales. Favonette était aussi fier qu'Alexandre,' et avait lieu de croire que le soleil s'intéressait tout autant à la journée qu'allaient éclairer ses rayons, qu'il avait pu s'intéresser jadis aux journées du Granique et dArbelle. Ce grand capitaine était monté, sans étriers et sans selle, sur un petit cheval de race sauvage, aux membres grêles, mais prompts et robustes, à la tête grosse et expressive, à la queue imposante et à la crinière colérique. Près de lui s'avançaient, sur des chevaux semblables au sien, et qu'ils montaient aussi à la caraïbe, Dranmor dans sa calme beauté, Hafré, le visage empreint de son habituelle insouciatice. Sakdiu était à pied. Il n'avait point pu se résoudre à mon-

ter à cheval en sauvage ; il trouvait dans l-équitation caraïbe quelque chose qui répugnait à son élégance guerrière. 11 s'en allait donc comme un paladin dont un enchanteur a volé le coursier favori. Il était fort gai, du reste, quoique à pied. Le courage faisait circuler dans tout son £orps ses agréables chaleurs. Les

rêves à Féclat d'armure, aux voix de cymbales et de trompettes qui remplissent le matin des belliqueuses journées, tourbillonnaient autour de lui. Il se sentait agile et dispos, pur de cœur, ardent d'esprit, propre à savourer les farouches délices des combats.

On s'avançait depuis deux heures dans la forêt, sous des voûtes qui résonnaient de chants d'oiseaux et que paraient toutes les teintes d'une verdure d'automne, quand, au détour d'une allée, un des hommes qui marchaient à Tavant-garde roula tout à coup sur le gazon. Une flèche venait de l'atteindre au milieu du corps, une des flèches les plus infernales qu'ait inventées le génie caraïbe : ce trait mortel était coupé à l'endroit où se joignaient le bois et le fer, non pas coupé tout à fait, mais de manière à se rompre une fois entré dans la chair. Le bois avait glissé à terre, et le fer s' était enfoncé dans la blessure, ne pouvant plus, comme une balle, être arraché que par des tenailles. Deux guerriers des Longues Oreilles se précipitèrent près de leur compagnon blessé, et tombèrent frappés comme lai par des mains, invisibles.

Favonette fit arrêter sa troupe. D'un œil accoutumé à sonder les secrets du feuillage, il eut bientôt aperçu, à travers les arbres, une embuscade de Grandes Bouches. Il montra aux siens les archers ennemis, dont quelques-

uns s'étaient établis au milieu des branches comme des chats-tigres, et une pluie de traits mêlée de quelques balles commença à tomber dans la forêt. Ni Mafré ni Dranmor ne semblaient no-

vices dans ce genre de combat. Tous les deux s'étaient jetés à bas de leur cheval et s'étaient logés derrière des arbjes, d'où ils envoyaient à leurs ennemis des balles portant toutes la mort avec elles. Les chênes qui servaient d'abri à ces deux terribles tirailleurs avaient leur écorce toute déchirée de flèches. Saiadin regardait toute arme qui se lance comme arme de poltron ou de valet. Il attendait avec une brûlante impatience rinstant où l'on renoncerait aux projectiles pour engager le corps à corps, cette forme de combat si chère à l'héroïsme, où les cœurs, en battant les uns contre les autres, sentent ce qu'ils valent. En attendant cet heureux moment, il négligeait avec trop de dédain de se garantir des traits dont l'air était traversé. Une des redoutables flèches dont nous avons parlé Tatteignit à la cuisse ; elle avait été décochée sans doute par une main vigoureuse, car son fer disparut entièrement dans la chair de notre héros, qui devint sanglante et gonflée.

Mafré, qui vit la blessure de sou compagnon, s'élança à travers les traits, saisit le gentilhomme au milieu du corps, et l'entraîna malgré lui derrière son rempart. Cependant le sort ne semblait pas se déclarer pour les Longues Oreilles. Ils avaient été surpris, ce qui est un malheur presque irréparable dans une guerre de sauvages. Leurs ennemis, mieux garantis qu'eux, souffraient moins et faisaient plus de mal; tous les guerriers longues oreil-

les attendaient avec la même Impatience que Saladin la fin d'un combat où évidemment ils avaient le dessous; mais, au moment où les traits de leurs adversaires s'épuisaient et où ils espéraient dans leur valeur pour changer la face de la bataille, une attaque vint fondre sur eux, terrible, imprévue, et d'une nature à

faire bien autrement frémir Briolan d'indignation que toutes les balles et toutes les flèches du mondç.

Les Grandes Bouches lançaient contre leurs ennemis ce qu'on appelle en Amérique les casques, c'est-à-dire les chiens sauvages. Ce sont des chiens abandonnés par les boucaniers, qui, dans la liberté et le péril des bois, ont pris la nature des bétes féroces. Ils sont d'une maigreur effrayante, qui toutefois ne nuit point à leur force. Les lévriers qui composent dans les forêts allemandes la meute du chasseur infernal doivent avoir ces corps efSanqués où se cache le démon de la vitesse, ces yeux creux et éclatants qu anime le démon du carnage. Ce sont des spectres hideux de lévriers, mais des spectres qui mordent et qui dévorent, dont on sent l'haleine et la dent. Une affreuse lutte s'engagea entre les Longues Oreilles et ces formidables alliés des Grandes Bouches. Le combat de l'homme contre la béte a quelque chose de monstrueux, d'infernal, d'impie, qui doit faire pleurer les dieux. Entre ces mâchoires vivantes, qui versent leur bave dans les blessures, la chair humaine éprouve des frissons d'horreur que ne feront jamais pénétrer en elle ni le fer, ni l'acier, ni le plomb. Sous la morsure de ces atroces et indignes adversaires, les êtres de notre espèce sentent le dégoût mêler ses tortures à celles de la douleur; puis,

h tout ce qui nous frappe et nous terrasse déjà dans une pareille lutte se joint encore une terreur de mystère : ce «ourage qui nous étonne, cette furie qui nous déchire, ne sont ni notre courage ni notre furie* Nous ne savons point de quels soufBes ces passions sont nées; les éclairs de ces yeux sanglants partent d'un foyer inconnu. C'étaient de terribles objets que les cadavres dont

ce combat couvrait le gazon de la forêt. Quelques lambeaux Ae chair informes, quelques ossements fumants et empourprés, indiquaient seuls la place où un guerrier était tombé. Les Grandes Bouches avaient lancé sous les arbres un immense troupeau de casques ressemblant aux vagues d'une marée, horribles vagues qui déchiraient tout ce qu'elles avaient renversé.

La déroute fut bientôt générale parmi les Longues Oreilles; devant cet effroyable amas de gueules sanglantes, on fuyait comme <}evant des flammes et des flots. Dranmor et Mafré placèrent entre eux deux Saladin, à qui sa blessure rendait douloureux chaque pas. Ils rejoignirent Favonette, qui, dans sa retraite, avait longtemps montré la poitrine. Ils arrivèrent sur ses traces, après avoir dépisté Taffreuse horde de bétes et d'hommes qui les poursuivaient, au carbet d'où ils étaient partis le matin avec de si joyeux espoirs.

Une grande confusion régnait au quartier des Longues Oreilles. A tout instant arrivaient des guerriers épouvantés et blessés qui se laissaient tomber, le regard consterné, la bouche muette, tous les membres appesantis, dans chaque coin du carbet; les femmes et les enfants, cherchant des époux et des pères qui ne reparaissaient

pas ou qu'ils voyaient revenir sanglants et frappés de terreur, poussaient des cris à déchirer sous la terre les oreilles dés morts. Favonette, au milieu de ce tumulte, conservait sa tranquillité et son énergie. Il marchait d'un pas calme à travers cette foule effarée; lorsqu'il rencontrait devant lui un corps étendu sur le sol, il se baissait pour voir si c'était la mort ou la peur qu'il avait devant

les yeux, et, quand c'était la peur, il avait des imprécations guerrières qui souvent mettaient sur leurs pieds, en armes, des gens qu'on n'aurait cru bons qu'à dormir sous terre.

Favonette n'osa point toutefois, malgré le courage qu'il était parvenu à faire rentrer dans nombre de cœurs, attendre les Grandes Bouches au sein de ses foyers. Ses gens n'étaient point encore en état de recommencer avec quelque chance de succès une bataille. 11 résolut de quitter son carbet avec toute sa tribu, les femmes, les enfants, les blessés qui pourraient marcher ou qu'il serait possible de transporter, et d'aller camper au bord de la mer sur une baie voisine. Cette baie offrait, entre les flots et des rochers, un espace presque inaccessible, et, cet espace envahi, les Longues Oreilles avaient . en rade Qoe petite flottille de canots sur lesquels ils pouvaient fuir leurs ennemis et gagner une île prochaine.

Hais la retraite ordonnée par Favonette devait être chose difficile et cruelle. Il ne s'agissait point seulement d'abandonner des lieux connus, ce qui est une terrible douleur chez toutes les nations, et surtout parmi les sauvages, car les sauvages ont pour les lieux l'amour des enfants. Ils ont, là où ils habitent, mille secrètes intelli-

gences avec toute sorte d'êtres invisibles qui enchantent leurs heures silencieuses. Il s'agissait d'une chose plus déchirante encore pour ces malheureux que d'une séparation avec un toit, des foyers et des arbres ; leurs ennemis allaient paraître, leur fuite devait avoir lieu surJechamp; il y avait là nombre de blessés qu'ils ne trouvaient aucun moyen d'emporter avec eux.

Il y a deux blessés qui nous intéressent, nous : Tun, c'est notre ami Saladin ; l'autre, c'est ce pauvre Narille, auquel peut-être on ne pense plus guère. Narille avait été blessé, s'en souvienl-on ? dans le combat qui avait failli finir pour Favo nette par un auto-da-fé, et sa blessure, encore fort^mal guérie, ne lui avait point permis le matin de prendre part à Texpédition générale ; toutefois il pouvait marcher. Mafré et Dranmor, qui avaient un instant abandonné Saladin pour courir à la case de Narille, trouvèrent le marquis debout, habillé et examinant ses armes ; ils lui apprirent en quelques mots les événements de la journée, et lui enjoignirent de les suivre. Le sang-froid ne manquait pas à Narille, puisqu'il était brave comme on l'a vu déjà ; mais ce qui faisait défaut à notre bourgeois-gentilhomme, c'était la façon simple et silencieuse de prendre les choses qu'acquiert difficilement l'espèce essentiellement bavarde et affairée à laquelle il appartenait. — Comment diable les Grandes Bouches s'y étaient-ils pris pour battre les Longues Oreilles? — Ils s'étaient servis de chiens. — Bon ; c'étaient donc de bien terribles bêtes que ces chiens? Comment étaient-ils faits? Que ne les avait-on assommés? Tandis que Narille faisait toutes ces questions, auxquelles ses compagnons ne ré-

pondaient qu'avec impatience et en le pressant d'achever ses préparatifs de départ, il se passait du temps. Les événements marchent vite dans des instants comme ceux qui s'écoulaient alors pour la tribu Favonette. Quand, Narille enfin équipé et la's-sé de faire des questions mal accueillies, les trois aventuriers arrivèrent dans la grande salle du carbet, une portion de la tribu était déjà partie. Quelles furent la surprise et l'inquiétude de Ma-

fré et de Dranmor lorsqu'ils ne retrouvèrent plus Saladin à l'endroit où ils l'avaient laissé? Le pauvre Briolan souffrait tellement de sa blessure, où le fer était encore plongé, qu'évidemment il n'avait point pu marcher. Ses amis comptaient le prendre sur leurs bras. Quelque sauvage, dans une barbare pitié, aurait-il imaginé de le tuer et d'aller jeter son corps à la rivière voisine? Mafré se souvenait qu'autour de lui on projetait d'en agir ainsi envers des blessés qu'on voulait à toute force soustraire aux Grandes Bouches et à leurs chiens. Rempli d'anxiété, il court vers Favonette et l'interroge. Favonette, tout entier occupé à surveiller laf retraite de ses guerriers, n'avait rien vu. On était au milieu d'une foule, d'un mouvement, d'un bruit à désespérer toute recherche. Mafré, cependant, ne perdit point courage et se mit à traverser dans tous les sens cette cohue pour retrouver son compagnon. Ses efforts furent inutiles ; il ne pouvait point pourtant se résoudre à quitter le carbet sans connaître le sort de Briolan.

Déjà il restait presque seul sur les lieux où tout à Theure tant d'êtres se pressaient. La colonne de guerriers dont Favonette fermait la marche, et à laquelle il

avait forcé Dranmor et Narille de s'adjoindre, s'éloi^ait. Mâfré ne voyait autour de lui que quelques enfants et qut'lques femmes à qui la retraite avait plus coûté qu'aux autres membres de la tribu. Avec un chagrin que tempérait seule cette confiance dans le hasard qui n'abandouoe jamais entièrement un aventurier, il prit enfin le parti d* aller rejoindre le gros de la troupe fugitive.

La marche, jusqu'au campement nouveau qu'on allait chercher, eut toute la tristesse qu'il est facile d'imaginer. La perte de

Saladin, pour qui l'on avait entrepris une guerre si désastreuse, augmentait les soucis que laissait voir sous ses tatouages le front de Favonette. Il y avait quelque chose de si franc, de si expansif, d'un charme si viril, mais si puissant dans la personne de Briolan, que les plus rudes et les plus insensibles natures s^attachaieut à lui. Dranmor même semblait ému ; sur ses beaux traits, aussi étrangers à la pitié que les traits d'Apollon ou de Mercure, on lisait la même expression de regret que sur la face de dragon chinois du capitaine Favonette.

Cependant on touchait à l'inexpugnable asile où les ' Longues Oreilles devaient enfin braver les Grandes Bouches. Déjà quelques femmes, quelques enfants, quelques guerriers sans armes, qui marchaient à Uavant-garde, avaient franchi la ceinture de rochers dont était entouré ce lieu. Ainsi qu'il arrive presque toujours dans la marche des grandes foules, dans les émigrations que causent les pestes ou les guerres, quand on arrive au but désiré, au sol promis, il y a un moment de confusion incroyable. Chacun veut loucher le premier la terre qui ne brûle plus

des pas de rennemi, d'où ne s'exhale plus une haleine malade, et Ton se pousse, l'on se heurte, souvent même on se bat. La folie s'empare de ceux qui jusqu'alors avaient soutenu les autres de leur calme. Ces scènes de tumulte se passèrent dans la tribu des Longues Oreilles, qnand tous les yeux virent la retraite souhaitée. Les guerriers que Favonette était parvenu à réunir en troupe ré* gulière rompirent leurs rangs. Le désordre se mit dans tontes les bandes qui composaient l'émigration. On voyait des créatures humaines se précipiter les unes sur les autres, comme des mou-

tons que poussent des chiens à l'entrée trop étroite d'une étable. Mafré, Dranmor etNarille se tenaient à l'écart pendant que s'écoulaient les flots orageux de cette cohue. Tout à coup ils voient passer devant eux, à l'endroit où la foule est le plus tumultueuse et le plus pressée, quelque chose qui attire leurs regards, une femme portant un homme sur ses épaules. Cet homme, ils le reconnaissent, c'est Saladin, Saladin évanoui, car le gentilhomme aurait plutôt souffert mille morts que de se laisser porter par une femme. Quant à la robuste héroïne qui sauve ainsi Briolan, on Fa deviné, c'est le îimge rose.

Le Nuage rose prouvait son dévouement pour Saladin à son énergique et sauvage manière. Ne songeant plus à ce qu'elle avait appris sur sa dignité de femme, occupée d'one seule chose, de sauver l'homme pour qui elle s'était prise de passion/ elle portait son précieux fardeau bardiment et lestement, comme le parlefroi favori d'une châtelaine porte sa maltresse. Les trois compognous de Briolan la virent disparaître derrière un rocher, dans la

rouie où elle s'était engagée résolument, avant d*avuirpa lui faire comprendre leurs signes.

Quand la confusion eut enfin cessé et que la tribu tout entière eut pris possession de son campement, ils se mirent à la recherche de leur ami et de celle qui l'avait sauvé. Près d'une source comme on en rencontre souvent en Amérique sur les rivages de la mer, ils découvrirent ceux qu'ils cherchaient. Le Nuage rose, agenouillée sur la terre, avait appuyé contre son sein la tête du jeune comte, qu'elle baignait d'eau fraîche. Saladin ouvrait les yeux, et les tournait, pleins de la tendresse instinctive d'un regard

d'enfant pour le visage maternel, vers la figure penchée sur la sienne. Â peine revenu à la vie, il sentait le bien-être d'une atmosphère féminine. Mafré appela Favonette, qu'il aperçut en ce moment à quelques pas de lui. Le capitaine s'entendait assez bien à l'art de panser les blessures, surtout les blessures faites par les flèches des Caraïbes ; il ne perdit point de temps à témoigner sa joie de ce qu'il retrouvait un compagnon aimé, il se mit sur-le-champ à une opération qui fut douloureuse, mais efficace. En fouillant avec un instrument en fer dans la blessure comprimée par des bandages, il parvint à arracher la pointe de la flèche. Quand Favonette eut mené à bonne fin son entreprise chirurgicale, Mafré, Dranmor et Narille s'entretinrent avec leur compagnon, lui racontèrent leurs inquiétudes et le dévouement du Ntuig^ rose.

Une vive émotion couvrit de rougeur les traits de Saladin, lorsqu'il apprit de quelle manière il avait franchi la distance qui séparait le carbet où il s'était évanoui des

lieux où il revoyait la lumière. Il saisit la main da Niuige ;

rose, qui ne s'était pas éloignée pendant que Favonette faisait son office de chirurgien, mais avait servi constamment d'oreiller au blessé, attachant sur lui, avec une in-> trépide tendresse, un regard qu'enflammaient également le courage et la douleur. Il saisit cette main et y appuya quelque temps sa bouche. A cette caresse d'un caractère si touchsfnt, si nouveau, si étrange pour elle, que SaladÎD lui avait faite déjà, mais jamais d'une façon aussi ardeate et aussi respectueuse à la fois, la pauvre créature seotit

tout le sang de ses fortes veines gonfler son cœur à le faire éclater.

Gl-GIT LE i\UAGE ROSE.

Le camp des Longues Oreilles occupait un vaste espace^ d'une part bordé par la mer qui Téchancrait, de l'autre entouré de rochers. Cet espace semblait avoir été destiné 3 1 usage auquel il servait. Une nation entière pouvait y trouver un asile pendant des mois. L'eau, ce besoin du' corps, et je croirais presque de l'âme, l'eau n'y manquait point. On y voyait une source profonde et limpide en-

tourée de gazo» et d-où s'échappait uu rutôseau qui allait à travers les sables du rivage se perdre dans la mer. C'était un de ces lieux comme il s'en trouve sur les côtes de notre patrie où les Gaulois se réfugièrent pour lutter contre les légions romaines, lieux de grand air, lieux de plein ciel, où le cœur se sent toute sorte d'énergies.

Les Longues Oreilles avaient construit à la bâte des huttes où s'était établie chaque famille. Dans une de ces cabanes, une des plus verdoyantes et des mieux tournées, Saladin s'abritait avec le Nvage rose. Le cousin de la belle Brigitte était plongé dans la vie sauvage. Tout en restant chevalier, et chevalier bien épris de sa dame, par ces secrets qu'il possédait de concilier les choses diverses, l'humeur d'Amadis et le tempérament de Galaor, il était tout rempli de douceur pour la charmante fille des Grandes Bouches. Comme on s'impatiente contre Esplandian, quand on le voit tenir obstinément rigueur à cette demoiselle qui le suivait en habit de page ! Saladin, tout en entendant aussi bien le grand

amour que s'il fût né du beau Ténébreux, savait s'y prendre avec les autres amours. Jl n'écrasait point ces chères violettes, quelquefois d'une odeur si douce et si enivrante, sous leur jolie cape verte, qu'on rencontre dans tous les chemins tant qu'on voyage avec la jeunesse. Ne faisait-il pas bien? Du reste, quHl fit bien ou non, voilà ce qu'il faisait.

Le Nuage rose eut donc avec notre chevalier de belles et heureuses journées, de ces journées qui deviennent de désespérants et de charmants fantômes qqand elles ne sont plus et qu'on leur survit ; mais le Nnage rose devait* elle survivre à son bonheur? Un soir, la fille des bots

éuit couchée aux pied& de Saladin, sur le seuil de ia hutte qui avait été pour elle un pafais, un temple, un paradis. Les guerriers longues oreilles, après leur repas, se livraient à des danses que conduisait gravement Favonette, et que regardaient avec intérêt Narilie, Dranmor et Hafré. Le Nuage rose et Saladin se tenaient à l'écart dans risoiement cher aux couples amoureux. Le Nuage rose avait appris quelques mots de français, et Saladin, comme nous Favons vu, parlait assez couramment le caraïbe. Puis d'ailleurs les jeunes hommes et les jeunes femmes de tous les pays parlent à peu près la même langue, ce que chacun sait fort bien. Saladin et sa compagne s'entendaient donc à merveille. Livrés aux enchantements de leur jeunesse, du ciel, du soir et de Famour, ilsYoyaient s'écouler des heures au vol et au gazouillement d'oiseau.

Le matin même on s'était battu ; les Grandes Bouches avaient donné un assaut au camp des Longues Oreilles. Saladin s'était,

comme toujours, signalé parmi les hardis. Plus d'un guerrier sauvage, escaladant les rochers avec an cœur de Titan, avait, grâce à l'épée de Briolan, suspendu à l'herbe des montagnes, perles rouges d'une effrayante rosée, les gouttes du sang qu'il perdait. Le Nuage rose parlait au gentilhomme de ses combats; elle lui demandait si, parmi ceux contre lesquels il avait lutté deTœil et du bras, il n'avait pas remarqué un guerrier à la taille gigantesque, d'un aspect sombre et menaçant, comme un chêne qui se dresse dans un ciel nocturne : ce guerrier portait une coiffure faite avec deux cornes de buffle, des plumes d'aigle et une peau de renard blanc

qui descendait jusque sur son dos; il avait le visage rayé de blanc et de uoir/ une bouche qui n'avait rien d*humain, des yeux qui jetaient à tous ceux qu'il rencontrait le frisson et la pâleur.

— Il me semble, dit en souriant Saladin quand le Nuage rose lui eut tracé ce portrait, il me semble, ma belle, avoir vu le personnage dont vous me pariez, qui est, en effet, accoutré comme une figure de cauchemar, et a la prétention évidente d^étre fort effrayant. J'aurais aimé le saisir par une de ses cornes, et lui faire avec mon épée une raie rouge sur son visage bariolé de noir et de blanc; mais cela n'a pas été possible : le drôle ne se démenait pas de mon côté. Comment appelez-vous ce fils d'enfer.'

— On rappelle le Vent d'Hiver, répondit le Ntuige rose, et ou l'a toujours appelé ainsi, même quand sa mère était encore jeune et s'inquiétait pour lui du sort des premiers combats. Comme le vent d'hiver, il a toujours été impétueux et malfaisant. C'était le frère de VÉclair qui tm, le maître dont vous m'avez délivrée. V

Éclair qui tue, auprès de lui, était bon comme une ondée de printemps. Le Vent d'Hiver ne s'est jamais plu qujà faire souffrir et^ tuer ; et, quoiqu'il ne craigne pas la mort, quoiqu'on ne voie rien sur son visage quand il pénètre dans sa chair du fer ou du feu, ce sont les êtres sans défense, les enfants et les femmes, dont il aime par-dessus tout les tourments. De toutes ces belles choses qui font qu'au lieu de me glacer d'effroi votre courage me fait pleurer de tendresse, lui n'a jamais rien su. Il trouvait toujours que YÉclair qui tue n'était pas assez cruel pour moi. Une fois il me frappa au visage et voulut me

crever un œil, parce que j'avais refusé de laver le poitrail de son cheval. Quelle haine il aurait contre moi, quels coups il chercherait à nous porter, s'il savait que la mort de son frère et tous les combats qui Tout suivie viennent de nous!

— Mon cher Nuage rose, fit Saladin, je me moque -de votre Vent éPHivery de ses haines et de ses vengeances. Vous savez comment je le recevrais s'il venait nous poursuivre ici. Ne pensez plus, ma belle, à cet homme stupide et lâche; car ce sont des lâches, malgré la bonne contenance qu'ils trouvent moyen de faire pendant qu'on les rôtit, tous vos infâmes sauvages! ce sont des lâches, puisqu'ils ne craignent pas de frapper qui ne peut répondre â leurs coups! Oubliez, pauvre reine méconnue et outragée, tous Jes butors dont vous, avez été forcée de subir les sots et farouches caprices pendant si longtemps. Vous avez trouvé enfin ce qu'on nomme un chevalier dans la langue des vrais braves, c'est-à-dire un homme qui, au lieu de crever ,les yeux des belles, les adore, en fait ses étoiles, ses soleils, ses dieux; un homme qui, au lieu d'être le tyran et le bourreau des faibles, est leur serviteur

et leur soldat; enfin vous avez trouvé un homme qui vous aime et vous le dit de la façon qui vous plaît.

Le Nuage rose étendit ses deux bras vers le cou de Saladin, attira vers sa bouche le noble visage de son amant, et, sur ce front qu'enflammaient les pensées héroïques, déposa un baiser où frémissait toute son âme, celte âme jeune et sauvage inondée alors d'un amour profond comme les gouffres de la mer, pur comme Tair des forêts. Cependant la nuit arrivait* Les danses des

Caraïbes touchaient à leur fin; les amants rentrèrent dans leur cabane. Bientôt on n'entendit plus dans le camp des Longues Oreilles que le frémissement de la mer, les murmures du vent, et ce bruissement mystérieux que font partout les ténèbres.

Pourtant tout le monde n'était pas endormi dans cette cité guerrière. Sans parler des amoureux, qui ne sont pas fort dormeurs de leur nature, bien des gens, chez les Longues Oreilles, étaient éveillés. Si Ton était entré dans la hutte qu habitait Favonette, on eût, je crois, trouvé le digne souverain fêtant, en compagnie de Hafré, de Narille et de Dranmor, Toutre où il puisait d'aussi philosophiques inspirations que celles qu'offrait à Caton d'Utlque le divin Platon. Mais un homme dormait qui n'aurait point dû dormir, ou du moins, s'il ne dormait pas entièrement, soutenait une lutte assez malheureuse contre le sommeil; c'était la sentinelle qu'on avait placée à la porte du défilé par lequel il était le plus facile de pénétrer dans le camp. Si cette sentinelle coupable avait eu le cerveau plus libre, l'œil plus ouvert, elle aurait remarqué là tournure suspecte d'un renard blanc qui, venu du côlé des montagnes, se dirigeait vers les huttes qu'elle était chargée de garder. Ce n'est pas chose étonnante qu'un renard blanc dans une île américaine, mais ce serait chose étonnante

partout qu'un renard blanc marchât comme marchait celui*lù. Les sauvages mettent des peaux de renard blanc pour s'approcher des bisons; un œil de bison seul aurait dû prendre pour un vrai renard Tétre qui venait de s'introduire chez tes Longues Oreilles. II y avait trois jours, un guerrier longue oreille, mécontent de son

roi on de ses coDcitoyens, avait passé chez les Grandes Bouches. Le Vent (THiver avait donc appris les amours de Saladin et du Nuage rose, Texistence qu'ils menaient, et jusqu'à Tendroit qu'ils habitaient dans le camp. Maintenant, en voyant le renard blanc se traîner vers la hutte occupée par Brlolan et sa beauté caraïbe, on peut, je crois, deviner quel ennemi et quel danger menaçaient les deux amants.

I C'était un tableau inouï que celui qu'éclairait alors la lune de son regard malade. Un renard à la fourrure blan- I che glissait sur le gazon; mais, en avant et en arrière de I ce renard se dessinaient, comme les membres monstrueux ' de quelque fabuleux animal, des jambes et des bras humains. Il y a un diable caché, dit-on, dans le cerf que la meute du chasseur noir poursuit dans la nuit, à travers les clairières brumeuses des forêts d'outre-Rhiii; il y avait un être qui ne valait certes pas mieux qu'un diable I caché, mais, par exemple, caché assez mal dans le renard, I qui se traînait en ce moment sur les rivages de la Do- I minique.

1 La hutte de Saladin et du Nuage rose renfermait une couche fort étroite, faite, comme toutes les couches de sauvage, avec un peu de feuillage et quelques peaux de bêtes. Un époux caraïbe, pressé du désir de dormir, n'aurait point manqué de s'installer

sur l'unique lit de la cai bane et de faire coucher sa femme par terre. Saladin connaissait parfois le besoin du sommeil (c'est un besoin auquel Amazau se livrait près d'attraits qui valaient ceux du Nuage rose, quand il fut surpris par la princesse de Babylone); mais Saladin, comme on le sait de reste, pour

goûter le plus nécessaire des repos, n'était pas homme à rien faire contre sa chevalerie. C'était le Nuage rose qui occupait la couche du logis. Briolan était étendu sur le sol en travers de la porte, et protégeait ainsi de son corps, tout en dormant, le sommeil de sa compagne, comme un serviteur dévoué protège le sommeil de son roi.

Le Nuage rose, ainsi que tout enfant de race sauvage, avait les sens plus fins, plus sûrs et plus prompts que ne le sont des sens d'Européens. Accoutumée à dormir au milieu des périls, des surprises, dans de frêles abris assiégés de maints effrois, le moindre bruit chassait de ses paupières le poids léger que le sommeil y déposait. Un bruit presque imperceptible que fit en s'entr'ouvrant, poussée par une main de la plus merveilleuse dextérité, la . porte en joncs de la cabane, éveilla le Nuage rose; la fille caraïbe se mit sur son séant, et, à la clarté d'une lampe sauvage faite avec une huile particulière qui jette en brûlant des lueurs argentées, elle aperçut au seuil de la hutte le renard blanc. Ce n'est pas un œil comme celui du Nuage rose qu'un déguisement aurait pu tromper. D'ailleurs, tout déguisement disparut bientôt. Arrivé au but qu'il voulait atteindre, l'être humain qui se cachait dans une fourrure de renard rejeta en arrière la peau velue sous laquelle étaient masqués ses traits; le Nuage rose vit alors un personnage comme nos jeunes filles n'en verront jamais dans leurs plus

cruels et leurs plus désordonnés cauchemars : le Vent d'Hiver était devant elle; le regard féroce et mystérieux de la béte fauve éclairait son visage rayé de blanc et de noir; entre ses dents luisantes

et aiguës brillait un couteau à scalper. 'Le Nuage rose sentait l'horreur courir dans tous ses membres, le feu dévorer son cerveau, le froid mordre son cœur; cependant, en fille intrépide des forêts, elle cherchait à soutenir cette vision terrible. Par un effort surhumain, elle était parvenue à rassembler ses esprits prêts à la quitter, et la voix, que les affres avaient arrêtée d'abord dans son gosier, arrivait enfin dans sa bouche quand elle aperçut le Vent d'Hiver se pencher sur Saladin endormi, et, saisissant le couteau qu'il tenait entre ses dents, en menacer la gorge de notre héros, \lors, par un mouvement énergique et rapide, par un bood prompt et sûr comme celui d'un chat-tigre, la Caraïbe s'élança sur celai qui voulait tuer son amant. La terreur, elle ne la sentait plus, elle s'était délivrée de ses étreintes glacées; le sobHme vainqueur des épouvantes, le dévouement, embrasait de ses ardeurs ce cœur passionné de femme; elle saisit d'une main, dont un instant les nerfs furent de feu, les muscles d'acier, le bras que le Vent d'Hiver levait contre Saladin.

Notre gentilhomme fut réveillé par un bruit de lutte et par le choc d'un corps qui tombait sur lui. Ce corps, c'était celui du Nuage rose, frappée dans la poitrine par son ennemi. L'héroïque fille, en tombant, trouva moyen d'occuper encore celui qui l'avait frappée, et de crier à Saladin :

— Défends-toi, ami, je meurs pour toi.

Elle n'avait pas achevé ces mots, que Briolan était debout, l'épée à la main, ardent et terrible comme la vengeance et la colère. Entre le gentilhomme français et le

Caraïbe, le combat ne fut pas long. L'épée de Saladin entra, sortit et rentra dans le corps du Vent d'Hiver en épée qui veut se désaltérer et qui n'y parvient pas.

Oh! la puissance de la mort, elle ne nous a pas été refusée, elle nous a été accordée à pleines mains; il n'en a pas été de même de la puissance de la vie. Saladin avait tué le Vent (THivei'; le corps de cette bête humaine était là inanimé et sanglant devant lui, devenu cette chose qu'on nomme cadavre; mais le Nuage rose aussi gisait sur le sol. Dans ce gracieux corps, qu'animait il y avait quelques instants une âme généreuse, rien ne vivait plus. Sur ce sein chaud encore, mais d'une chaleur décroissante, et dont la source était désormais tarie, sur ce sein tout à rheure frémissant des élans héroïques et amoureux, la mort avait posé son implacable et inerte main. Une morne blessure d*où suintaient quelques gouttes de sang, voilà ce qu'offrait cette poitrine faite pour les bouquets de fleurs et pour les baisers.

Saladin ne pouvait pas se décider à croire que toute espérance était perdue; il alla chercher Favonette, si ex- . pert en blessures. Le chef des Longues Oreilles arriva, suivi de Narille, de Dranmor et de Mafré. U avait bu quelques coups de trop à la source de sa philosophie, à son outre sacrée. U était en ce moment de sa plus insouciante humeur. C'est une chose chère aux hasards cruels, aux dieux mauvais, que de faire venir la légèreté et l'indifFérence là où il faudrait la charité et la tendresse. Sur la route où les lar-

rons ont laissé un homme à demi tué, il est bien rare que ce soit le bon Samaritain qui passe. Du reste, Favonette n'aurait rien pu pour sauver le Nuage

rose, quand il aurait eu le cœur de^aint Vincent de Paul et la main d'Ambroise Paré. Il n'avait que trop raison lorsqu'il dit, en promenant son regardde Caraïbe et de greaadier du Nvjage rose au YeM d'Hiver :

— Voilà des gens qui sont morts autant qu'on puisse Têtre. La femme a une blessure étroite, mais profonde; la mort lui a été injectée au cœur. Quant à Thomme, il est troué, ce qui s'appelle troué. Quelles furieuses bottes vous lui avez portées, Saladinl Je voudrais que toutes les Grandes Bouches en eussent autant que lui à travers le corps. Toutefois^ s'ils étaient tués de cette façon, il serait impossible à ceux de mes gaillards qui ont conservé UQ goût endiablé pour les rôtis humains de contenter leur gourmandise. Au point de vue chevaleresque, cet homme est très-bien tué, mais il l'est mal au point de vue culinaire.

L'air et les propos de Favonette, en cette occurrence, irritaient Saladin. Il lui répondit d'une manière irès-sùccincte au sujet du Yent d'Hiver, sur lequel le chef des Longues Oreilles l'accablait de questions, et il finit même par le congédier, ainsi que Mafré et Narille. 11 ne voulut garder auprès de lui, pour rendre les derniers devoirs au Nmge rose, que Dranmor. dont la figure était dure et impassible, mais recelait cette vertu qu'a la beauté de n'être jamais pour l'esprit, dans quelque situation qu'il se trouve, un objet d'irritation.

Avec Dranmor, il veilla près du Nuage rose toute la nuit, et le lendemain l'enveloppa dans un linceul fait avec les peaux les plus douces qu'il put trouver. Il ne voulut point, dans les funérailles qu'il fit à cette fille

des forêts, suivre les us des sauvages. Le pauvre Nuage rose avait trop souffert des mœurs au milieu desqneUes sa vie s'était passée. Il Tensevelit aussi simplement qu'une créature trépassée puisse être ensevelie. Sur le rivage de là mer, à Fendroit où le sable finit et où le gazon commence, il creusa une tombe. Cette tombe était voisine de la source où il s'était réveillé de l'évanouissement causé par ses blessures sur le cœur qui maintenant ne battait plus. Il déposa précieusement ce trésor sacré d'un corps que Ton a aimé dans la fosse qu'avaient creusée ses mains. 11 combla cette fosse avec de la terre, et, aidé de Dranmor, scella dans cette terre un morceau de rocher sur lequel il écrivit :

Ci-gît le Nuage rose.

Le tombeau du Nvjage rose regarde la mer du côté du levant. Les premiers rayons de Taube y glissent; dans le flux, il sert de limite aux vagues. Je ne sais point quelle sépulture plus digne, je dirais presque plus charmante, pourrait être désirée par ceux qui attachent quelque prix à la façon dont doivent reposer leurs restes.

Briolan n'était point rêveur : homme de guerre et non poète, s'il était mort à Thôpital, il n'aurait point fait pendant son agonie des élégies à la façon de Gilbert. Toutefois la mort du Nitage rose

lui donna de la mélancolie. Pendant plusieurs jours, il alla au soleil levant et au soleil couchant s'asseoir sur le tombeau delà rive, où, tout comme s'il eût été rimeur de son métier, il prétait un sens mystérieux d'un vague rapport avec sa tristesse aux vents, aux nuages, à tous les jeux d'ombre et de lumière ; puis son chagrin s'affaiblit, et il passa de l'humeur attristée à l'esprit ennuyé, ce qui n'est pas un changement très-heureux. Le fait est que sa situation n'avait rien de bien gai. Les yeux qu'il aimait, les yeux de Brigitte, où brillaient-ils? À des distances de son regard que des rayons d'étoiles auraient pu seuls parcourir. La pauvre fleur sauvage que de bons destins lui avaient envoyée pour parfumer les heures de l'exil, le vent de la mort Tavait cueillie. Enfin le passe-temps des braves cœurs, le danger, lui manquait depuis quelques jours. Les Grandes Bouches n'avaient point vengé la mort du Vent d'Hiver, Devant l'enceinte où s'étaient réfugiés les Longues Oreilles, ils se tenaient d'un air découragé.. Hafré avait fait remarquer qu'étant montée en artillerie à

peu près comme Tarmée d'Âgamemnon, il n'y avait point de raison pour que Tarmée assiégeante ne fit pas durer ses travaux pendant dix ans. Un siège de dix années à soutenir dans un coin de la Dominique, ce n'était point, pour une âme aventureuse, une perspective séduisante. Saladin était donc tout à fait morose, quand un soir il lai sembla que la bienfaisante déesse des aventures daignait de nouveau s'occuper de lui.

On peut toujours regarder la mer avec une espérance. Bien souvent on n'y voit passer que des mouettes et des hirondelles, mais on sait qu'il y a certainement un endroit sur son immense et redoutable surface, celui-'là ou celuici, que traversent, à la merci

de maintes puissances inconnues, quelques existences humaines. Toujours à Thorizon quelque embarcation peut paraître : d'honnêtes gens, de bons pécheurs, de tranquilles marchands, ou des garnements sans autre boussole en cette vie que la boussole marine, qui vont où veut et sait le diable. -

Le vaisseau qu'on aperçut un soir ji la hauteur du camp des Longues Oreilles ne paraissait point appartenir à Tespèce des navires inoffensifs et laborieux ; x' était un bâtiment aux formes élancées et audacieuses, aux voiks et à la carcasse noires, qui avait dans son allure je ne sais quoi de provocant et de matamore, sentant enfin son pirate d'une lieue.

Ce bâtiment s'avança vers la baie qui échancrait le camp des Longues Oreilles. Favonette, dés qu'il aperçut ce mouvement, appela tous ses hommes aux armes. Saladin et ses compagnons ne furent pas les derniers à se mettre sur le pied de guerre. Quand chacun fut armé

jasp'aux dents, on s'avança sur la rive au-devant du Taisseau, qui se mettait en état de défense. Ainsi, des deax côtés, arcs bandés, canons et fusils chargés, enfin iurmes prêtes à frapper. C'est ainsi que s abordent volontiers les hommes quand ils se rencontrent par hasard aa milieu des solitudes de la nature ; cela soit dit en passant et sans amertume, a II faut bien que Thumanité se saigne un peu,x» répétait souvent Favonette du ton dont quelques-uns disent : € Il faut bien que jeunesse se passe. 9 Du reste, en cette occasion, il n'y eut point de sang versé.

Les gens du camp laissèrent avancer le vaisseau jusqu'à une portée de mousqueton, et, quand le navire fut à cette distance,

Mafré s'écria : « Hais, si je ne me trompe, c'est le Cid Campeador que nous avons sous les yeux, et voici, sur le gaillard d'arrière, deux de mes anciennes coQDaissances : Pierre le Sombre et le blond Wblfgang de Werchittgen , couple héroïque d'amis qui défie tous les couples de guerriers antiques. Voilà tantôt dix ans que Wolfgang et Pierre boivent la vie à la même coupe. Toujours à côté l'un de l'autre dans les combats, le même boulet les a souvent menacés. Ils pendront au même gibet, comme deux fruits jumeaux à une branche d'arbre, s'il leur arrive jamais d'être saisis par la potence. Ha foi ! je les revois avec plaisir. La dernière fois que je les ai quittés, c'était dans les mers de la Chine. Comme on se rencontre dans cet univers! Cela prouve bien (Hafré retombait ici dans sa triste et habituelle réflexion) que le monde est malheureusement fort petit.

Cependant, tout en parlant ainsi, le vicomte Ascagne

attachait au bout de son fusil un mouchoir blanc qu'il agitait en signe de salut fraternel. Ce signe ne fut pas laissé sans réponse par le vaisseau. Deux hommes d'une belle tournure, dignes de commander au Cid Camnfeador^ se penchèrent en dehors de la balustre, travaillée comme le balcon d'une maison andalouse, qui bordait le gaillard d'arrière de Télégant vaisseau, et témoignèrent par leurs gestes qu'ils reconnaissaient celui dont ils recevaient les saluts. Le fait est qu'avec de bons yeux on pouvait recoQnaltre Mafré de fort loin. Il ne ressemblait point à celoioi, à celui-là ou à cet autre ; il était fait comme le fils seul de sa mère. Narille aurait bien dépensé trois millioDs d'années, si les années lui avaient été données par millions, pour apprendre la façon dont son compagnon portait la tête, s'appuyait sur ses jambes, levait la main...; et

c'aurait été temps dépensé en pure perte. Mafré était l'inimitable Mafré.

Le Cià Campeador, désormais traité en ami, s'avança donc en changeant d'allures, avec un air de royale confiance, dans la baie où il se disposait tout à l'beore à entrer mèche allumée. On jeta l'ancre tout près de la rive que couvraient les Longues Oreilles, et sur cette rive furent bientôt portés par un canot agile les deux hommes qo'avaient salués Mafré, Pierre le Sombre et Wolfgang de Werchingen. Lequel était Pierre? et lequel était Wolfgang? C'est ce qu'on pouvait facilement distinguer. Les deux amis étaient à peu près de la même taille ; tout deux avaient des formes hautes et hardies comme le vai0^ seau sur lequel ils étaient montés ; mais l'un avait sur st chevelure la couleur des ailes du corbeau, et Tautre

celle des épis ; l'un avait les ^feux d'un noir luisant comme la cavale d'un démon, l'autre avait les yeux d'un bleu rif comme le manteau de Jésus-Cbrist. Ces physionomies aux traits si différents étaient éclairées par un même regard, par un regard intelligent, triste et audacieux, se ressentant de la mer et du danger, des combats et des orages, un regard* de pirate penseur. 11 n'y a point de raison pour qu'un penseur ne soit point pirate,

Pierre et Wolfgang, Mafré et Dranmor, car Dranmor connaissait tous ceux que connaissait Mafré, se donnèrent Taccolade ; puis le vicomte Àscagne, conduisant les nouveaux venus au capitaine Favonette, lui dit avec cet accent que Narille cberchait à graver dans sa mémoire :

— Voici, mon cber chevalier, deux vaillants auxquels vous serez heureux, j'en suis certain, de donner Thospitalitédans votre <;amp. MM. Pierre le Sombre etWolfgang de Wercfaingen, commandants du vaisseau pirate le Cid Campeador, sont de ces hommes que vous chérissez quand vous ne vous coupez point la gorge avec eux. Ce soir, s'ils viennent dtnersous votre toit, vous serez, mon digne Favonette, président d'une vraie Table Rond«. Le roi Ârtus, que vous connaissez bien, car vous m'avez dit que, dans le château de Favonette, il y avait des romans de chevalerie, le roi Artus n'avait point la joie de promener ses regards sur plus braves visages que ceux dont vous serez entouré. Si ces messieurs veulent nous donner un coup de main, nous ferons passer quelques mauvais instants aux Grandes Bouches et à leurs, chiens.

Cette dernière phrase sonna d'une façon particulière-

ment agréable aux oreilles de Favonette, et il tendit la main aux deux capitaines pirates avec toute la grâce bienveillante dont il pouvait disposer; puis, dans un discours bref, mais amical, il leur offrit le libre usage de son camp et de tout ce qu'il contenait. Pierre et Wolfgang répondirent qu'ils avaient besoin seulement d'eau, que leur équipage en manquait, et qu'ils étaient venus en chercber à celte source, qui leur était connue, des rives de la Dominique. Favonette, en grenadier français, ne manqua point de faire toutes les plaisanteries que peut tenir en réserve contre l'eau un buveur de vin ; puis, après ce sacrifice aux grâces badines, il assura ses deux hôtes, d'un ton sérieux, qu'ils pouvaient faire remplir à la source de son camp toutes les tonnes de leur vaisseau ; enfin il termina son discours en les invitant à venir

prendre leur part dans sa hutte d'un dîner où l'eau ne manquerait point, mais, comme disent les Caraïbes, l'eau de feu.

Quelques heures après ce dîner, quand on en eut fini avec toutes les danses qui suivent les repas des sauvages et que l'élément caraïbe pur se fut tout à fait retiré de la société, Mafré raconta l'histoire de Kerre le Sombre et du blond Wolfgang de Werchingen. « J'aurais pu, dit-il en s'adressant aux deux pirates, qui étaient assis en face de lui, vous laisser le soin de nous apprendre vousmêmes vos aventures : je sais que je vous rends un service en vous épargnant cette besogne. Vous êtes tous deux de ceux qui aiment mieux penser et agir que parler. Moi, je ne crains point la parole; je l'avouerai, elle mamuse. J'aurais aimé, comme César, faire voler sous les

pieds de mon cheval, au milieu des traits, le galet des rives bretonnes, et me livrer, dans le sénat, à des disser^ tations sur Timmortalité de Tâme. »

Mais les dissertations de César, j'en suis très-fermement convaincu, l'amusaient plus qu'elles n'amusaient le séoat; les récits de Matré dans toute leur ampleur ne divertiraient peut-être pas le lecteur autant qu'ils le divertissaient lui-même. Voici donc en très-peu de mots ce qu'il apprit fort longuement à ses compapons sur les gestes et les caractères des deux capitaines du Cid Camfeador.

Rien de plus distinct à leur source que les deux existences dont une amitié romanesque avait maintenant con^ fondo le cours. Une même passion s'était emparée de Pierre ie Sombre et du blond Wolfgang, Famour du danger et de Taventure ; mais

c'était par deux routes opposées qu'ils étaient arrivés tous deux à la fantasque et orageuse région de la vie où leurs âmes se complaisaient. Pierre avait eu tous les malbçurs accablants et réels qu'il peut y avoir pour une créature humaine en ce monde. 11 était né en Espagne, dans les cachots du saint-ofSce, d'une fille noble, persécutée par toute sa maison pour une faute amoureuse. Â la plus lugubre des enfances avait succédé pour lui la plus douloureuse des jeunesses. Sa mère venait d'être rendue à la liberté et réunie à Tbomme qu'elle aimait, quand cet homme mourut atteint par une vengeance. Pierre vit son père expirer sous ses yeux; des horreurs du cachot il passa aux horreurs de l'assassinat. Plus tard, en Corse, où sa destinée errante l'avait conduit, il devint épris d'une jeune fille; cette jeune fille

RIoLAN

disparut au milieu d*un incendie, allumé dans la maison de ses aïeux par une haine séculaire. Pierre, alors, ne voulut pas se tuer; il pensait qu'il y avait, pour sortir de la vie, des portes plus hautes que le suicide ; mais il résolut de se livrer au péril, la seule consolation des âmes fortes , de jouer son existence contre le sort dans une étemelle partie. Toutes les lois divines et humaines lui étaient devenues indifférentes ; car, pour sa part, il ne reconnaissait dans Tunivers que des puissances cruelles et insensées : il prit le parti de se faire pirate. U ne voulut point naviguer sur la Méditerranée : c'était une mer trop lumineuse ; il voulut aller promener ses jours sur la surface, tantôt sombre, tantôt livide, de TOoéan. Dans le petit port des rives normandes <^u'il choisit

pour le lieu de son embarquement, il rencontra Wolfgang de Werchingen.

Wolfgaug était né dans le plus riant faubourg d'une des plus jolies villes de TÂlIemagne : sa mère était Tenfant gâté d'une bonne et riche famille ; son père, conseiller aulique, n'avait au monde d'autre goût que le violon et les tulipes. Tout lui réussit. Il devint amoureux. U femme qui lui plaisait lui donna son cœur tout entier^ et ce cœur était des plus charmants ; mais il prit en horreur et mépris une réalité douce et brillante pour lui comine un songe. Il était de ceux qu'entraîne en son abîme cette sirène qui habite des gouffres bien autrement profonds que les gouffres marins, l'idéal. Épris de Tinfini et de rinconnu, plus inquiet que le vent et les nuages, il détruisait à plaisir tous les tranquilles bonheurs dont Tentouraient d'aimables et souriants génies. La tendresse de

M mère était sans charme pour loi ; ii bâillait sous les tilleuls et devant les tulipes du jardin paternel. Quant à sa maîtresse, il là torturait par toutes les exigences, les querelles, les ennuis, les caprices du plus fatigant et du plus fatigué des amours. Un jour, il rencontra un homme qui avait mené la vie des pirates ; aussitôt il se sentit entraîné vers les mers. Les tempêtes, les vagues, et ces combats humains qui viennent parfois se mêler à leurs terribles jeux, lui paraissaient devoir seuls répondre au brait et au mouvement de son âme. Accoutumé à ne lutter jamais contre un seul de ses désirs, il ne résista point longtemps à la fantaisie de devenir pirate. Mère et maitresse, patrie et. famille, il repoussa dédaigneusement loin de lui tout ce qui f^iit la joie des cœur^ paisibles et modérés. Il quitta le nid et s'élança dans Tabime. Cepen-

dant, chez les plus intraitables et les plus fières des âmes, quelque sentiment tendre existe toujours. Le blond Woifgang se prit pour Pierre lé Sombre d'une affection dont il fut du reste bien payé. Entre ces deux hommes, les mers et le péril avaient fait naître et grandir une amitié semblable à celles qui se développent parfois sous la voûte des cloîtres. Par exemple, rien d'héroïque comme la tendresse dont ils s*aimaient. Chacun des deux eût suivi avec bonheur son ami dans la mort, mais n'eût pas dit une parole pour l'empêcher de s'y élancer.

Du reste, si intéressants que fussent les deux capitaines du Cid CampeadoVy ce n'est pourtant point d'eux qu'on s'occupa le plus au diner de Favonette. 11 était dit que Narille aurait la plus grande influence sur le^ destins auxquels son destin s'était mêlé. L'homme qui avait déjà fait

baoïiir ses amis du Régent n'était pas au bout de ses équipées.

Entre Narille et Favonette, il n'y avait pas ce bon et loyal compagnonnage qui existait entre nos autres héros et l'ancien capitaine de grenadiers. C'était une chose assez plaisante : Favonette trouvait que Narille ne sentait pas son gentilhomme, qu'il était tout rempli d'affectation et de boursouflure dans ses façons de grand seigneur. Avec un sens de la plus singulière finesse, le roi sauvage, qui lui, après tout, avait un sang de vieux chevalier dans les veines, s'était aperçu qu'il avait affaire à un homme d'une autre espèce que les hommes nés aux flancs des rocs et des coteaux, dans de sombres nids, pour la vie de l'aigle ou du vautour. Enfin Narille lui déplaisait. Narille, de son côté, trouvait M. de Favonette mal appris, infecté d'une odeur de caserne, fait pour

boire au cabaret avec la Tulipe et non point pour s'asseofr à un repas galant entre des hommes de qualité. Plusieurs fois ces deux personnages avaient échangé d'assez aigres propos ; une querelle entre eux pouvait éclater d'un moment à l'autre.

Quand Mafré eut raconté l'histoire de Pierre et de Wolfgang, on se mit à deviser sur divers sujets. Entre autres choses, on parla de la vertu. — Moi, disait Favonette, moi, capitaine de grenadiers, qui ai fait la guerre en Italie, et traité des couvents de nonnains comme le grand- seigneur ne traite pas son harem^non certainement ; moi qui n'ai jamais pris conseil que des bouteilles pour parler d'amour aux femmes ; moi qui ai vendu ma belle-mère aux Turcs, j'ai été un jour vertueux comme un séminariste de seize ans. J'ai pratiqué la vertu naïve,

j'ai été bonnéte, sensible, et je m'en suis mordu jusqu'au sang les doigts que voici. II faut que je vous raconte cette histoire-là.

J'étais en garnison à Bordeaux, une ville comme toutes les villes de bon vin, où Ton prend tout vivement et chaudement, où Ton va grand train dans le plaisir. Je m'amusais, je jouais, je buvais, je dansais ; j'avais alors un trémoussement de timbale dans les mollets ; et mon argent dansait aussi. II y avait à Bordeaux, en ce tempslà, une vieille usurière dont je ne vous dirai pas le nom, mais dont je vous dirai le surnom. On l'avait surnommée la Dentue, L'affreuse fée! elle avait une face de sorcière égyptienne et des dents de crocodile ; son coeur était pire que son visage. Toutes les mauvaises choses y avaient leur place ; c'était un vrai nid à crapauds. Je ne sais pas quel métier elle eût refusé. Un beau matin, je lui fis une mite. On connaissait son logis dans mon régi-

ment. II y avait peu de camarades qui, de temps en temps, n'allassent, comme on disait, se faire enlever une livre de chair par la Dentue. Le jour où je me rendis chez elle, je. puis dire que j'avais besoin d'argent. Ma bourse était à sec, plus à sec que ne le serait mon gosier si j'étais trois jours sans eau-de vie.

— Voyons, dis-je à la Dentue, j'en passerai par tout ce que vous voudrez; tondez-moi jusqu'à la peau, coupez même, s'il le faut, le cuir, mais donnez-moi de l'argent.

— De l'argentl me répondit l'infâme vieille, de l'argent! par malheur, je n'en ai pas, je ne puis vous prêter qu'en nature.

— De par tous les diables! m'écriai-je, allons-nous

recommencer Thistolre des mousquetons, des tapisseries et des souricières? Je veux de beaux et bons louis, bien luisants, comme vous en avez ici, j'en suis sûr, sous des serrures dont on devrait vous voler la clef. Allez à Belzébuth avec votre nature I

— Ma nature, fit-elle avec un atroce sourire, ma nature n'est pas^ à dédaigner. Si l'objet que je vous envoie ne vous représente point trois cents écus qui vous seront pajés comptant, que notre marché soit nul.

Le diable vous conseille quand on Ta dans sa bourse. Je fis affaire avec la vieille, je griffonnai tout ce qu'elle voulut, et je retournai chez moi attendre ce qu'elle devait, m'avait-elle dit, m'envoyer le jour même. J'ignorais ce que j'allais voir arriver.

Tandis que je réfléchissais à mon marché en fumant ma pipe, on frappa un petit coup à ina porte. 11 faisait chaud, je m'étais

mis à l'aise; je croisai décemment ma robe de chambre sur mes jambes libres de toute culotte; j'ôtai ma pipe de ma bouche, et j'allai ouvrir. Je ne sais qMoi me disait que ce n'était pas un grenadier qui avait cogné. Ce n'était pas un grenadier en effet, mais c'était bien la plus jolie fille que j'aie vue de ma vie, une enfant de seize ans, avec des joues, des yeux, une bouche, un minois enfin et une tournure à vous griser mieux que vingt bouteilles. Le joli tendron! je crois vraiment que je devins poète, car je me dis : C'est Vénus qui entre chez moi eu jupon court. Oui, je me dis cela; puis, prenant Tenfant par la main :

— Qu'y a-t-il pour votre service, ma reine?

Elle tira d'un petit tablier un morceau de papier piié

BRIOUN. 245

eo quatre, et me le remit, en baissant les yeux, d'une main qui tremblait. Voici ce qu'il y avait sur ce chiffon de papier : « Trois cents écus payables sur Theure à celai qui amènera Fanchon souper avec moi. » Au bas de ces mots, il y avait une signature que je reconnus : celle du marquis de Gervisy, le colonel de mon régiment.

— Ah çà! chère petite, m'écriai-}e, que veut dire ceci? Vous êtes mademoiselle Fanchon, n'est'-ce pas? mais qui vous a envoyée vers moi ?

— Je viens, monsieur, de la part d'une personne à qai vous avez été demander de l'argent ce matin, et qui m'a assuré que vous comprendriez bien ce que ce billet voulait dire.

Je regardai Tenfant : une cerise qu'on vient de tremper dans Teau n'est point plus rouge que n'étaient ses joues, et je crus voir

une larme qui tremblait dans ses yeux.

— Morbleu ! je comprends, fis-je alors ; peste de la Deutue ! le bel emploi qu'elle me donne ! Je vois, mon enfant, à votre rougeur et à votre air chagrin que vous savez ce dont il s'agit. La Dentue me devait trois cents éeus payables en nature ; la nature dont elle me paye, c'est vous. Que je vous mène ce soir chez M. de Gervisy, et je toucherai ce qui m'est dû. Si je fais le généreux, les amis me quittent, tandis que les créanciers m'arrivent.

Et je donnai tout bas au diable la Dentue de ne pas avoir pris pour elle-même la besogne dont elle me chargeait. L'argent, comme on sait, ne sent point son origine; les écns qu'on a fait sortir de la poche d'un homme étranglé ou pendu dansent aussi gaiement que les autres ; cependant ce qu'exigeait de moi le besoin

d'argent me blessait ; je maudissais la grotesque vergogne qui avait sans doute empêché cette indigne sorcière de livrer elle-même la marchandise dont elle trafiquait sous le manteau. Puis je pensai rapidement que j'avais toujours eu un talent tout particulier pour la mascarade, qu a la nuit tombante je me grimerais de façon à être méconnaissable, et conduirais en toute sécurité la petite chez mon galant colonel. Il ne me restait plus que Fennui de porter à un autre le morceau dont je me serais fort bien accommodé, et encore la distance qui me séparait de Tinstant où Teffet de la Dentue devait être livré pouvait rendre, le susdit effet restant sous ma garde, cet ennui beaucoup moins poignant.

Je pris, en me rapprochant du tendron, un air qui annonçait sans doute que Tesprit des saints et des viei^es ne venait point

de descendre dans mon cœur, car Fanchon recula tout effarée.

— Allons, ma chère enfant, lui dis-je, ayons de la philosophie; vous ne savez pas trop sans doute ce que c'est. Eh bien! je vais vous l'apprendre. C'est une façon tranquille et sensée de se soumettre à ce qui doit arriver forcément. Vous êtes une ingénue, n'est-ce pas? et c'est fort joli d'être ingénue. Moi, qui vous parle, j'ai été ingénu aussi ; mais l'ingénuité n'a qu'un temps. En soupant avec M. de Gervisy, qui est un homme fort bien tourné, si vous perdez quelques-unes des grâces que vous possédez maintenant, il est des grâces, encore ignorées de vous, que bien certainement vous acquerrez ; allons, ma belle, de la sagesse.

Mais voilà que Fanchon se mit à sangloter, et> de cette

bouche qui jusqu'alors semblait avoir peine à prononcer des mots faibles comme de petits soupirs, sortirent des paroles vives, animées, rapides ; il semblait que la belle venait d'être possédée, je ne dirai pas d'un démon, mais d'un ange terriblement enflammé :

— Quoi ! disait-elle, un officier, et un officier français, fera un métier dont mon frère Jacquot le meunier ne voudrait pas ! Vous qui vous croiriez déshonoré si votre père avait vendu de la farine, vous ne rougirez point d an commerce qui est en horreur à tout chrétien, vous vendrez une femme, une pauvre fille (et là redoublant ses sanglots, puis tombant à mes genoux), une pauvre fille qui vous supplie de lui venir en aide, qui met sous votre protection tout ce qu'elle a de plus cher, son seul bien, son trésor d'indigence. Ah! capitaine,^ si vous êtes bon (et on dit qu'il y a de bons cœurs sous Tuniforme, ceux qui sont durs avec qui se défend

aiment à se montrer doux avec qui ne peut se défendre); si vous êtes bon, capitaine, ma prière vous touchera, et, tenez, je sens qu'elle vous touche, voilà que vous me regardez avec des yeux que j'aime, comme me regarderait mon père ou mon frère.

Je ne sais point quels bêtes d'yeux j'avais, mais le fait est que je me sentis touché.

— Allons, lui dis-je, une jolie fille n'aura pas demandé en vain une chose même déraisonnable à un soldat. Relevez-vous, ma chère enfant, retournez chez cette infâme Dentue, et jetez-lui au nez les morceaux de ce billet en lui disant que le chevalier de Favonette la méprise, mais remplira ses engagements envers elle comme

si elle s*é(ait acquittée loyalement de sa dette vis-à-vis de lui. Je conçois, ajoutai-je en souriant, que tout le monde ne se donne pas le luxe d'être vertueux, car la vertu coûte parfois un peu cber. Enfin, j'ai obligé une aimable personne, et j'ai fait, pour ce qui me concerne, quelque chose de nouveau.

Fancbon me remercia avec des regards et des mots qui vraiment me firent plaisir ; je me sentais au cœur je ne sais quoi qui me rappelait le temps où j'allais tout enfant dormir sur les bottes de foin. Quand Fanchon fut partie, ce bonheur champêtre se dissipa un peu. Je trouvai que la vertu était quelque chose de diablement fugitif, impalpable, bon pour les gens qui n'ont plus ni chair ni os. Ce qui était, au contraire, terriblement lourd, pesant, écrasant même, c'était la dette dont je m'étais chargé vis-à-vis de la Dentue. Pour un homme déjà malade d'ua flux de bourse, je m'étais administré un bon remède. J'avais le soir une dette qui éga-

lait toutes mes dettes du matin. Voilà ce qae m'avaient valu la Dentue et mon honnêteté.

Enfin, après de rudes moments, je me tirai pourtant d'affaire. Toutes maigres, fébriles, épuisées, que pour la plupart elles étaient, les bourses du régiment se saignèrent afin de secourir la mienne. Il y avait quelques jours que j'avais payé la Dentue, et il ne me restait plus qu'un souvenir décidément assez agréable de ma grandeur d'âme envers Fanchon, quand un jeune officier de dragons, le vicomte d'Ervise, m'invita avec tous mes camarades à souper.

Pour être très-gai à un souper, il va sans dire qu'il

faut beaucoup y boire; mais il n'est pas mauvais d y arriver après avoir déjà un peu bu. Je marchais dans l'agréable nuage où vous mettent les Aimées du vin quand j'entrai chez le vicomte d'Ervise ; aussi je crus me tromper en voyant assise auprès de lui, sur un petit sofa, Faochon, la Fanchon dont j'avais sauvé la vertu, avec un pied de rouge sur les joues, les épaules au jour, ou, pour mieux dire, à la lumière des bougies, et sur les lèvres le plaslutinant des sourires lutins.Voilà, pensai-je, les tours du vin. Dans quelque princesse de théâtre des plus hardies et des plus dégourdies, je vais m'imaginer de reconiiaitre mon ingénue! Cependant la donzelle me regardait de Tair dont dut être regardé saint Antoine par les filles d'opéra de Fenfer pendant qu'il disait ses patenôtres et se tournait du côté de son cochon. Mais on passa dans la salle à manger; je songeai à boire et je bus. J'avais oublié toutes les ingénues de ce monde, lorsque, au mllfeu des bruits de maints propos et de maints chocs de verres, Qoe voix s'éleva qui

réclamait le silence. C'était la voix de cette belle qui me rappelait Fanchon. L'infante voulait conter une histoire qui amuserait, elle en était sûre, tous les convives, et l'un d'entre eux surtout. 11 s'agissait, disait-elle, d'un tour joué par la Dentue à un capitaine de grenadiers. On comprend si je connaissais l'histoire que je fus forcé d'entendre. Quand la traîtresse eut fini son récit, elle attacha sur moi un regard qui me désignait aux lardons de toute la compagnie.

— Ma foi! m'écriai-je, vous pouvez vous flatter de jouer avec un fameux talent les ingénues.

— Vous me faites là, monsieur de F^vonette, repartit

cette bonne pièce, un compliment que je reçois avec le plus grand plaisir, car c'est mon métier de jouer les ingénues: Si vos goûts vous amenaient plus souvent au théâtre, vous auriez pu me les voir jouer ici, à Bordeaux, où, depuis deux mois, j'ai débuté.

— Ainsi donc, Fanchon, la Fanchon qui a représenté pour moi la vertu, n'a jamais existé?

— Si fait, reprit la princesse; Fanchon était une pauvre fille que la Dentue avait promis de vendre et qu'elle a, je crois bien, vendue en effet au marquis de Gervisy; mais, moi, Florine, je me suis permis de prendre un moment son rôle. Je voulais rendre service à la Dentue, envers qui j'avais contracté quelques petites obligations, heureuse d'ailleurs, capitaine, de fournir à un galant homme l'occasion de mettre sa délicatesse au jour.

Autour de moi, continua Favouette, on rit beaucoup, et je ne fus point le dernier à rire. Vis-à-vis de Fanchon ou Florine, je pris

le tour de bonne grâce; mais de cette aventure je gardai deux aversions, Tune modérée, philosophique, pour la vertu; Tautre, ma foi, aussi violente, aussi passionnée, aussi déréglée que 'possible, pour la Dentue. L'exécrable usurière! si Bordeaux avait été sous la loi caraïbe, je l'aurais mise dans une chaudière, quoiqu'elle eût été, bouillie, plus mauvaise qu'un vieux corbeau. Un officier du régiment fit sur elle une chanson que je ne trouvais pas encore assez emporte-pièce, quoiqu'elle commençât ainsi :

C'est de chair d'ogre et non de fille Que Beixébuth fit lu Narille,

La Naiille qui pille, pille, La NariUe^ etc., etc.

— Ah çà ! interrompit avec impétuosité Narille, que veut dire mon nom dans cette chanson?

— Cela veut dire, ma foi, repartit Favonette, que le vrai nom de la Dentue m'est échappé. Mon usurière s'appelait mademoiselle Narille. Par égard pour vous, je ne la nommais pas, mais je nC me pendrai point parce que jeTai nommée.

On se souvient peut-être que Narille avait, en effet, une tante qui était usurière, et usurière à Bordeaux. II crut qne Favonette^ instruit de cette particularité fâcheuse, voulait le railler, dans ses sentiments les plus chers.

— Je ne présume point, s'écria-t-il les joues empourprées de la plus enflammée des colères, je ne présume point qu'à Bordeaux personne porte mon nom, si ce n'est ma tante, mademoiselle de Narille, chanoinesse du chapitre noble de Bavière, personne d'une vie austère et simple, mais pleine de mérite et de piété

^ Ah! s'écria Favonette, comprenant tout d'un coup sur l'origine de Narille ce qu'il n'avait fait que soupçonner, ah! vous avez une tante à Bordeaux qui s'appelle Narille! Eh bien! elle est chanoinesse comme je suis archevêque, et, tenez, je vous le dirai franchement, comme vous êtes marquis!

One tonne d'eau-de-vie ou un baril de poudre jetés dans un incendie ne produiraient pas une explosion plus brûlante et plus vive que celle qui fut produite par ces derniers mots quand ils tombèrent sur la colère de Narille

252 BRIOUN.

— Monsieur, s'écria-t-il, sortons, palsambleu ! sortons; si le soudard, si le sauvage, n'a pas éteint en vous le gentilhomme, si vous avez jamais été gentilhomme, monsieur, palsambleu! sortons.

— Je sortirai tant que vous voudrez, repartit impétueusement Favonette; quoique le duel ne soit pas à la mode dans mes États, je sais encore comment on manie une épée. Votre épée, monsieur de Brioian, que je paye au neveu de la Dentue ce que je dois à sa tante.

La querelle entre Favonette et Narille s'était engagée d une façon qui ne permettait point de songer à Tapaiser. On sortit tumultueusement de la hutte où venait de se passer le plus malencontreux des soupers; mais, dès qu*on fut dehors, Favonette, retrouvant tout son sangfroid, dit qu'il fallait marcher en silence jusqu'au lieu où se viderait le différend, car ses sujets, pensait-il fort judicieusement, ne manqueraient pas, dans leur ignorance du point d*honneur, s'ils étaient instruits de son danger, de courir sus à son adversaire.

On obéit au conseil de Favonette. On s'avança doucement jusqu'à un endroit solitaire du rivage que la lune éclairait d'une façon toute particulière. Là Narille mit habit bas; Favonette n'avait rien à mettre bas. ir n'y avait que les couleurs de son tatouage entre sa peau et l'épée de son adversaire. On plaça les deux champions vis-à-vis l'un de l'autre, et Mafré, tout en envoyant au diable la meurtrière vanité de Narille^ prononça le mot sacramentel : Allez!

C'était un spectacle bizarre, que celui d'un sauvage tirant l'épée au bord de la mer, dans la pose académique

d'un maître d'armes, avec un homme en culotte courte et poodré, car Narille avait une boite à poudre quMl portait comme les chevaliers portaient la boite à la cbarpié, et dont il se servait au milieu de toutes les vicissitudes de sa vie. Dans les combats, les gens comme Narille sont souvent les favoris du sort. Tandis que Favonette, dont le poignet était devenu un peu roide par Texercice de la massue, pressait en quarte Tépée de son adversaire, Pheureux marquis fit un dégagement en tierce, très-leste et très-fin, qui tatoua d'une nouvelle couleur la poitrine du roi sauvage. Le chevalier de Favonette était grièvement blessé; il rompit un peu en cherchant à conserver sa garde, mais son poignet et ses genoux fléchirent, et il tomba dans les bras de Mafré, qui était accouru auprès de lui.

— Qu'on me porte à mon logis, fit-il d'une voix faible, en observant encore un plus grand silence que celui dans lequel nous sommes venus ici; puis éloignez-vous tous au plus vite, messieurs les Européens : si je venais à mourir, ce qui peut arriver d'un moment à Tautre, vous seriez tous, jusqu'au dernier, obligés d'aller me rejoindre, ^et en passant par des portes désagréables. Je

connais mes Caraïbes; ils vous aimeraient mieux sur leurs tables qu'autour de leurs tables; ils seraient enchantés d'une occasion qui leur permettrait de vous tuer, de vous saler, et de vous manger en accomplissant un devoir envers la mémoire de leur chef.

Favonette fut reporté à sa cabane comme il le désirait; mais aucun de nos aventuriers ne pouvait se résoudre à le laisser dans le mauvais état où il était. Cependant le

blessé, après avoir indiqué lui-même l'appareil qu'on devait poser sur sa plaie, fit à ceux qui Tentouraient de telles instances pour les décider à se mettre en sûreté, qu'il triompha de leur généreuse résistance. Dans un moment où ses souffrances semblaient se calmer un peu, où le sang qui, pendant une heure, n'avait pas cessé d'arriver à ses lèvres, venait tout à coup de s'arrêter, où sa respiration prenait une allure plus régulière, on le quitta. Saladin lui serra la main avec émotion; puis, avec tous ses compagnons, il suivit Pierre et Wolfgang jusqu'à l'endroit où était amarré le vaisseau pirate le Cid Campeador.

Wolfgang et Pierre annoncèrent à leurs hommes qu'il fallait sur-le-champ mettre à la voile. L'imprévu n'étonne point les pirates : en quelques instants, le vaisseau fut prêt à s'abandonner aux vents, et, tandis qtie Favonette, dans le fond de sa hutte, était tiré par la vie d'un côté, par la mort de l'autre, comme un soudard par deux ribaudes, Narille, frais et bien portant, fumait une pipe à côté de Dranmor en regardant le Cid Campeador îeuire les flots. Saladin se promenait sur le pont du naviri^ en philosophant avec Mafré, et en levant de temps en temps les yeux vers

les étoiles, qui, pour toute sorte de mystérieuses raisons, sont non moins chères aux chevaliers qu'aux poètes.

BRIOUN. 255

Les pirates ! mot qui sonne pour certaines oreilles de jeunes garçons ce que sonne le mot d^atmoureux pour des oreilles déjeunes filles. Parmi ceux dont les yeux- d'enfaot ont vu la mer, qui n'a été pirate aux jours printaoiers de la vie, pendant de longues promenades au bord des flots? C*est un voleur si poétique qu'un pirate, que ce n'est plus un voleur. Quelle tache pourrait s'imprimer sur une existence qui se passe tout entière entre le bruit des balles, Téclair des épées et l'écume des vagues? Ainsi pense-t-on quand on court le matin sur le galet avec ses jambes de quinze ans, après avoir lu à son réveil Thistoire du capitaine Roch ou de Montbars l'exterminateur.

Saladin, qui avait de véritables pirates sous les yeux, De pensait point toul à fait ainsi : c'étaient, à vrai dire, des coquins assez repoussants que les marins du Gid Campeadm\ Cependant il ne faut point non plus exagérer ce qu'ils avaient de mal, et donner par là un trop grand triomphe à ces bonnes et ennuyeuses gens enne-^ mis de tout rêve qui veut se faire chair, dont c'est la tnaniede répéter : « Ahî ce que vous rêvez, vous ne le trouverez guère. Vous allez chercher des bergers comme Daphnis, n'est-ce pas? qui enchantent les arbres et se font

256 BRIOUN.

aimer des étoiles, vous trouverez Pierrot et Jeannot; vous comptez vivre avec des pirates élégants, hardis, qui jouent au lansquenet avec une grâce de roués et prennent des sorbets avec une majesté de pachas : vous vivrez avec des soudards sales,

grossiers, etc., etc. »Eh! bonnes gens! je sais aussi bien que vous ce qu'il y a de vrai et ce qu'il y a de faux dans mon rêve. Je m'ennuie au coin de votre feu à causer avec vous sur votre voisin et sur votre jardin; je veux faire ceci parce que vous ne le faites pas; je veux aller là parce que je ne vous y verrai pas. J'ai rêvé que sur l'Océan, dans un vaisseau corsaire, je n'aurai pas sous les yeux vos faces de bourgmestres. En cela mon rêve ne me trompera pas.

Ce n'étaient guère des bourgmestres, en effet, ni des tabellions, ni des financiers, que Saladin regardait agir sur le pont du Cid Campeador; c'étaient des hommes, et cela seul formait leur bon côté, qui avaient, au milieu de toutes les passions brutales empreintes dans leurs mouvements et sur leurs traits, la distinction de la valeur et du désouci. Us étaient là des gaillards de tous les pays : des Italiens, des Espagnols, des Flamands, gens en définitive de même race, de la race à la forte échine et à l'œil sans peur, qui traitent la mort comme des écoliers turbulents traitent leur pédagogue, lui faisant mille niches, l'appelant tantôt par ici, tantôt par là, feignant de vouloir se laisser prendre, puis glissant en anguilles dans , ses doigts; atteints souvent cependant par sa férule, mais ^ ne quittant point l'air mutin vsous le coup.

Le moment où Saladin contemplait ces chercheurs de dangers était une belle et chaude après-midi où les lions

de la mer (pour me servir de l'expression dont je ne sais quel Père de TËglise a baptisé les vagues) avaient Tair de faire leur sieste sous le soleil; les pirates se livraient à des passe-temps de toute nature : ceux-là sont habiles à taer le temps qui sont habiles

à tuer les hommes. Beau*coup jouaient : les gens de mer aiment le jeu de passion; on jouait au lansquenet, au pharaon, aux dés, et à ce jeu italien, si cher à Arlequin et à Pantalon, qu'on nomme le jeu de mourre. Quelques-uns buvaient, d'autres devisaient. Parmi ces derniers, il y en avait un qui attira d'une façon particulière l'attention de Saladin : c'était ua grand homme au visage brun qu'éclairait un œil unique d'une lumière sombre et ardente.

— Ëh bien! Hatero, lui disait un compagnon au visage brun comme le sien, mais où brillaient deux grands yeux pleins d*une gaieté de Bohême, tu ne joues donc pas aujourd'hui, toi qui aimes le jeu comme ma mère aimait les grelots?

— Et avec quoi diable veux-tu que je joue, Gadil? répondit le borgne.

— Ëhl pardieu, fit Gadil, avec le prix de ton œil; les règlements ont été exécutés pour toi comme pour tout le monde. Tu as la chance de recevoir en pleiu visage une balle qui, au lieu d'aller se loger dans ton cerveau et de donner la volée à ton âme, pour parler d'une façon chrétienne, t'enlève seulement un œil dont personne n'a que faire, à moins d'être un dameret, l'œil gauche, et tu gapes ainsi trois cents écus ou un esclave. Tu préfères l'esclave à l'argent; on te le laisse choisir tel que tu pourrais en tirer maintenant six cents écus : c'est du moins

ce que me disait Broque (et celui-ci doit se connaître en hommes, puisqu'il a été élevé dans la boutique de son père, qui tenait un magasin ambulant de cbair humaine sur rOcéan). Et c'est quand tu possèdes une pareille somme que tu t'écartes du jeu! Ah çà! Matero, deviendrais-tu prudeut, avare? Craindrais-tu

les hasards aux dés? Par Belzébuth! j'en serais fâché; la couardise au jeu mène à la couardise dans la guerre.

— Tu parles comme un écerrelé, Gadil; tu as la manie de secouer des mots comme ta mère secouait des grelots pour entendre des sons, n'importe lesquels. Je crains les hasards comme ton frère Marfin, qui se fit pendre pour tenir compagnie à la Didana, craignait l'enfer. Si je ne joue pas» c'est que je n'ai rien à jouer: Je me suis assuré d'une chose dont je me doutais : mon esclave était un moine.

— Et alors?

— Et alors... tu sais fort bien ce que j'en ai fait. Il n'est plus rien maintenant que ce que nous serons tous un jour, je ne sais quoi dont je ne m'inquiète guère.

— Pour quatre mois passés dans les cachots du saînlofflce, tu as gardé contre la robe des moines une singu'^ lière rancune, Matero. Moi, je n'en voudrais pas à qui m'aurait fait passer dix ans dans un cul de basse-fosse^ Je trouve que ceci ressemble à cela, qu'on est partout à peu près de la même façon. Gomme mon frère Marfin^ pour faire plaisir à un compagnon ou à une maîtresse, je me laisserais accrocher à la potence;

— Toi-même, Gadil, tu te déplairais fort dans les prisons du saint-office, et pourtant, si les moines n'avaient

&it que me mettre en prison, je n'aurais pas de haine contre eux; mais, en me mettant au cachot, ils ont tué tout ce qu'il y avait pour moi de vivant et d'aimé au monde. Tu ne sais donc pas comment s'est passé mon supplice, Gadil? J'allais me marier avec

la seule femme dont \€ visage m'ait donné au cœur qlielque chose de gai et de bon; on célébrait mon repas de fiançailles. Â côté de ma fiancée, il y avait un moine ami de la maison, dont j'ai encore devant les yeux le crâne pâle et la trogne rouge. J'avais bu un peu, et le vin m'a toujours été dangereux compagnon; je vis ou je crus voir le moine qui prenait des libertés avec ma fiancée, je lui jetai un verre à la face. Son visage ne fut pas atteint; mais sa belle robe blanche fut gâtée. Il se leva furieux et voulut se retirer, malgré les instances de toute la compagnie, qui le suppliait de pardonner à un jeune homme pris d'amour et de vin. Le lendemain, j'étais jeté dans les cachots de l'inquisition, où mon corps fut mis à de rudes épreuves. Au bout de quatre mois, je sortis et je courus au logis de ma fiancée. 11 n'y avait plus dans son logis que son père et sa mère; l'oiseau de la cage, la fleur du vase, avait dis* paru. Pendant que je songeais à ma promise sur les chevalets, le chagrin l'avait emportée. Ahl me dis^je, voilà ce que cela me coûte, un peu de vin versé sur la robe d'un moine î eh bien! je verrai ce qu'on me fera payer pour le sang de tous les moines qui me tomberont entre les mains répandu jusqu'à la dernière goutte I Et je commençai contre le froc la guerre que je continue. D'abord, avec une bande de gens hardis, pleins de respect pour leurs caprices, maiS'de mépris pour le caprice des lois, je mis

• le feu au couvent de Mon ennemi, de mon moine au nez rouge et au front pâle. Celui-là se sentit mourir. Puis, avec ces mêmes gens, je m* embarquai sur la mer,- où plus d'un vaisseau m'a porté déjà, et toutes les fois, depuis ce temps, que dans un navire où je suis entré en maître j'ai rencontré un religieux, tu le sais, je me suis vengé de ce que j'ai souffert, de ce que je souffri-

rai toujours; j'ai mis du sang sur ma vieille plaie, qui ne peut point se guérir. L'homme que j'ai abattu cette nuit, j'avais découvert que c'était un moine, et j'ai préféré ma vengeance aux trois cents écus qui nie revenaient à cause de mon œil.

— Trois cents écus! fit Gadil. C'est une chose coûteuse que la vengeance, Matero, et, suivant moi, c'est un petit plaisir. Un homme est sitôt mort I on a aussi vite fait de tuer un homme que de boire un verre de vin.

Saladin ne perdit pas un mot de cet entretien, qui lui donna une idée exacte des mœurs de ses nouveaux compagnons. Tandis qu'il réfléchissait sur ces bizarres et barbares paroles, Pierre le Sombre s'approcha de lui tenant une paire de pistolets à la main.

— Tenez, fit-il en montrant ses armes à Briolan, ne voilà-t-il point de beaux pistolets montés avec élégance et somptuosité? Eh bien! ce n'est pas ce bois précieux, ce ne sont ni cet argent ni ces rubis qui en font la valeur; ce que je veux vous faire admirer, c'est leur justesse. Je parie que je coupe d'ici ce cordage que vous voyez là-bas.

Entre Pierre et l'objet qu'il désignait se trouvaient des

groupes de matelots au milieu desquels sa balle devait forcément passer.

— Songez-vous sérieusement à tirer dans ce pêle-mêle d'hommes? s'écria Briolan.

n n'avait pas achevé ces mots, que la balle de Pierre était partie; en allant casser le cordage, elle avait sifflé aux oreilles de cinq

ou six pirates dont pas un ne s'était retourné.

Brioian se souvint alors de ce que lui avait raconté Mafré sur ces boucaniers dont les repas étaient interrompus par des coups de pistolet que leurs chefs tiraient sous la table, dans leurs jambes, afin de leur rappeler ridée du danger. Quoique le monde , comme le pensait Mafré, pût être certainement plus varié et plus amusant qu'il ne Test, on doit reconnaître que les hommes sont fort différents les uns des autres. Au milieu des gens que commandaient Wolfgang et Pierre, il est plus d'un habitant de telle et telle ville qui se serait trouvé dans un mauvais rêve. Rien ne charmait plus Saladin que le mépris de la vie. La façon d'être des pirates avec le danger lui donnait de l'indulgence pour maintes choses qui plaisaient peu à sa délicatesse. Il était heureux dans ce monde de pistolets toujours chargés, d'épées toujours tirées, comme le serait un libertin dans un monde de ceintures dénouées, dans le monde de Giorgion et de Boccace.

Cependant une terrible épreuve allait s'offrir à son honnêteté. Au moment où le jour baissait, un pirate, logé à soixante pieds au-dessus du niveau de la mer, dans le haut d'un mât, cria qu'il apercevait une voile. Les gens

du Cid Campeaior n'avaient pas été très-contents du dernier combat qu'ils avaient livré, et ils avaient été mécontents surtout d'une occasion perdue récemment par la prudence, nouvelle chez eux , d'un compagnon qui les commandait une semaine où Pierre et Wolfgang avaient été pris tous deux en même temps d'une épouvantable lièvre. Ce capitaine par intérim n'avait point voulu qu on attaquât un gros navire musulman qui lui semblait armé

en guerre. On avait su depuis, par une circonstance fortuite, que ce navire était chargé de galions, de belles esclaves, et n'avait pour équipage que cinq ou six vieux Turcs. Tous les pirates du CH Campeaâor, indignés, avaient juré de s'élancer sur le premier vaisseau qu'ils rencontreraient, quand même il aurait aux flancs triple ceinture de canons. Ainsi donc, aussitôt qu'on eut signalé une voile, il n'y eut plus qu'une seule pensée, celle de se préparer au combat.

Saladin se mit à réfléchir, et le résultat de ses réflexions fut une situation d'esprit des plus pénibles. Il allait lui, galant homme, fils de preux, soldat au cœur sans tache, se trouver au moment d'un combat dans les rangs d'une troupe de bandits. Se battre avec des brigands contre des gens honnêtes lui semblait odieux, ne pas se battre lui paraissait dur et probablement ne l'empêcherait pas d'être pendu, si ceux avec qui l'avait mis le sort étaient vaincus. Or Saladin, cela va sans dire, aurait reçu une volée de balles en souriant, aurait vidé une coupe empoisonnée comme un verre de vin de Chypre, aurait même monté l'escalier d'un échafaud comme l'escalier d'une maison de fête ; mais de figurer sur une potence ainsi

qu an larron, de sentir la corde de chanvre autour de son cou, que le fer seul avait le droit de toucher, c'était une pensée qu'il ne pouvait soutenir. Il voulut, par tous les moyens qui étaient en son pouvoir, conjurer cette chance ignominieuse , et il alla trouver Pierre et Wolfgang au moment même où ils devisaient entre eux avec joie sur la rencontre espérée.

Hafré, Dranmor et Narille, venant tous trois par un c6té opposé à celui d'où venait Saladin, abordèrent en même temps que lui les commandants du Cid Camfeador,

— Monsieur de Werchingen, dit Saladin (la figure de Werchingen, à Tinstant où lui parla Briolan, avaitquelque chose de guerrier, mais de noble et de doux, qui justifiait la confiance que notre héros venait de se sentir en lui), monsieur de Werchingen, si le vaisseau qu'on a signalé est un vaisseau de guerre, je conçois que vous l'attaquiez, et si ce n'est pas un vaisseau français, si par une heureuse volonté du destin c'est un vaisseau anglais, j'aurai grand plaisir à vous aider; mais, si c'est un de ces faibles et tranquilles navires, comptoirs ambulants tenus par des marchands pacifiques qui sont aussi bourgeois sur les mers que les bourgeois d'Amsterdam ou de Londres au fond de leurs rues, Tattaquerez-vous ? Laissez-moi espérer que non. Vous êtes faits, vous, le capitaine Pierre, et même la plupart des gens que vous commandez, pour la besogne des soldats et non pour celle des bandits. Avilir par un vol sans danger vos sabres, vos fusils et vos ligures guerrières, c'est ce que vous ne voudrez pas.

Pierre te Sombre fronça le sourcil. Werchingen ré-

pondit en gardant sur son visage l'expression de souriant courage, d'élégante hardiesse qui avait encouragé Saladin.

— Monsieur de Briolan, nous sommes des pirates, ce que vous saviez fort bien le jour où vous nous avez tendu votre main et où vous avez choqué votre verre contre les nôtres. Nous sommes braves, mais notre valeur n'est point valeur de chevalier. Vous autres, il y a en définitive dans la vie toutes sortes de barrières

qui vous arrêtent ; vous ne respectez pas la force, soit, mais vous respectez la faiblesse. Nous sommes libres, nous, de tout respect. Notre course à travers ce monde ne rencontre aucun obstacle, c'est là ce qui eiffait pour moi tout le charme. J'ai enfourché un coursier qui ne se cabre pas plus devant le corps d'un enfant ou d'une femme que devant des légions armées. Nous marchons comme la moft, dont nous arborons la couleur au haut de notre navire, en i'enversant sans distinction tout ce qui heurte notre pied, celui qui résiste et celui qui cède, celui qui fait le vaillant et celui qui tremble de peur.

— Ma foi, fit Mafré en prenant brusquement la parole, il faut, Saladin, que je vous dise à ce sujet ma façon de.voir. Tous vos scrupules sont des entraves qui gênent Tâme dans son essor. Courir un peu à travers la vie de cette course dont vous a parlé si bien Werchingen, voilà qui offre quelque intérêt, quelque amusement digne d'une intelligence et d'un cœur sans vulgarité. Faites ce que vous voudrez, laissez votre épée dans son fourreau et vos pistolets à votre ceinture pendant que nous nous battrons. Pour ma part, je suis pirate au fond de l'âme, et

je me jetterai avec plaisir sur le vaisseau, quel qu'il soit, qae f on mauvais destin amènera sous notre canon.

— Palsembleu! s'écria Narille, jMmiterai ce cher Nafiré ; je ne sais rien qui soit moins bourgeois qu'un pirate.

— Narille, fit Briolan, il y a quelque chose de fort roturier, c'est d'être pendu, et cela pourra bien vous arriver. Vous, Mafré, vous prendrez la potence en philosophe; vous, Dranmor, en bohémien. Aussi ne vous en parlerai-je pas. Bonne chance, messieurs ; pre-

nez sans moi cet essor dans lequel je ne suis pas digne de vous suivre. Malgré mon goût pour les aventures, il est des aventures que je ne connaîtrai pas, celles que les Briolan d'aucun temps n'ont connues.

Gela dit, Saladin se retira dans la cabine où était son hamac. La nuit vint. Dans les premières heures, elle lui parut longue ; il pensait avec horreur et dégoût à la scène que pouvait éclairer pour lui le soleil du lendemain. Les gens dont la fortune l'avait fait le compagnon n'appartenaient à aucune nation ; c'étaient des pirates, et voilà tout. Un vaisseau français serait peut-être attaqué par le vaisseau qui servait d'asile à un Briolan. Saladin se promit, si la fortune ne pourvoyait point au salut de son honneur, d'y pourvoir lui-même. Il résolut de mettre dans sa bouche le canon d'un pistolet et de se faire sauter la cervelle dans le cas où les boulets partiraient du Cid Camfeador pour aller briser des mâts pavoises aux couleurs de France. En se tuant, il se pencherait sur la mer, qui recevrait son corps. Après la sépulture du cimetière de famille, il n'est pas de sépulture plus honorable, pour un

homme de naissance et de valeur, que cet Océan où tant de nobles existences se sont intrépidement abîmées. Quand il eut pris son parti, Briolan se sentit ce calme aux martiales douceurs qui donne aux héros, la veille de leurs combats, les meilleurs de tons les sommeils. Il s'endormit de ce somme profond qui est le don des enfants et des braves. Le lendemain il fut réveillé par Mafré, qui lui cria en le secouant :

— Réjouissez -vous, Briolan : c'est un vaisseau de guerre, et un vaisseau anglais, qui est devant le Cid Campeador!

La joie de Saladin, on la devine. Les rayons du soleil qui étaient entrés avec Hafré dans sa cabine étaient moins éclatants que ses pensées; au lieu de Tinfamie, c'était la gloire qui venait à sa rencontre. Il allait se battre pour la France et contre les ennemis de la France qu'en fils des chevaliers de Poitiers et d'Âzincourt il avait le plus plaisir à retrouver devant son épée, les Anglais. Quand il monta sur le pont, tous les pirates y étaient déjà réunis. Devant le Cid Campeador ^ à une distance que le vol d'un boulet aurait pu quatre fois franchir, était

un bâtiment pavoisé aux coulears anglaises. Les deux vaisseaux se tenaient immobiles dans ce redoutable silence, Tépreuve des cœurs vaillants, qui précède l'instant des combats. Ce fut le Cid Campeador qui rompit €6 silence le premier. Un boulet parti de ses flancs alla se loger dans la carcasse du navire anglais. Alors commencèrent les tonnerres et les éclairs, tout Forage des canons. Quoique le Cid Campeador fût de plus grande dimension que la plupart des navires pirates, il n'était pas de taille pourtant à soutenir avec avantage contre un vaisseau de guerre une lutte de bordées. Pierre le Sombre et Wolfgang songèrent, dès les premiers moments du combat, à commander la manœuvre familière aux flibustiers, c'est-à-dire Tabordage ; c'est ce que désirait ardemment Saladin, qui, inoccupé au milieu de tout ce fracas d'artillerie, attendait le moment du corps à corps comme un fiancé attend la première heure de la nuit nuptiale. Auprès de lui, Dranmor, Mafré, et mémeNarille, se servaient, les deux premiers avec beaucoup d'adresse, le troisième sans trop de gaucherie, d'excellentes carabines qui envoyaient aux Anglais de vraies balles de

corsaire, des balles mâchées destinées à donner une mort accompagnée de tortures.

Le mouvement que le Cid avait à faire pour aller, comme une panthère aux flancs d'un lion, se suspendre aux flancs de son ennemi, était un mouvement dangereux. Une bordée de canons anglais atteignit avec tant de justesse, d'aplomb et de violence le vaisseau pirate, que tout l'équipage flibustier crut un instant en avoir fini avec la vie des combats. Le Cid bondit, puis lourna sur lui-

même comme un homme frappé mortellement d'un coup de feu. Si ceux qui le montaient avaient eu Thabitude de la prière, plus d'une supplication se serait en ce moment élevée vers le ciel ; mais pas une parole, pas un cri, ne s'échappa des bouches intrépides que la mort menaçait de fermer.

Le CAd ne s'abîma point ; on eût dit qu*une âme héroïque respirait dans ce bois fumant et le soutenait audessus des flots. La manœuvre, un instant interrompue, fut continuée ; la distance qui séparait les pirates de leurs adversaires diminua et disparut enfin tout à fait. Le navire flibustier et le navire anglais se pressèrent l'un contre l'autre comme les chevaux écumants de deux cavaliers qui cherchent à se désarçonner. La voix de Pierre le Sombre retentit, et des harpons furent lancés, au milieu des balles, par des mains sanglantes et noircies, sur le vaisseau britannique; puis des hommes, ou du moins des êtres faits comme des hommes, s'élancèrent le pistolet et le sabre à la main, le poignard entre les dents, sur le bâtiment harponné. L'abordage commençait.

On se battit pied contre pied, et quelquefois poitrine contre poitrine. A chaque instant, des corps tombaient sur les planches sonores du navire et roulaient en décrivant de sanglantes traînées. La plupart des pirates mouraient à merveille. Un peu d'ombre au fond de leurs yeux, qui s'apaisaient sans rien perdre de leur fierté, voilà tout ce que la mort faisait en eux. Les convulsions, les regards effrayés, tout ce qui déshonore l'agonie, était inconnu à l'équipage du Cid Campeador,

Pierre Ie| Sçjnbre et le blond Wolfgang semblaient à

Tabri du plomb et de Tacier. Us sortaient triomphants de toutes les luttes dans lesquelles ils s'engageaient, toujours le jarret plus souple, la main plus sûre et Tœil plus hardi. Quant à Saladin, il se faisait, comme à son ordinaire, distinguer parmi les vaillants. La lame de son épée était écarlate, un feu ardent et soutenu brûlait dans ses yeux. 11 se battait de tout son cœur, à la façon de Denri IV, du roi Jean, de François !•'. Moins accoutumé que ses compagnons aux combats de mer, il était trahi quelquefois par ses pieds, qui glissaient sur les planches vacillantes du vaisseau. 11 chancelait alors, mais bientôt il se raffermissait sur ses jambes. Son âme soutenait son corps, comme un cavalier soutient et enlève son cheval. Mafré et Dranmor étaient fort beaux, et Narille ne faisait point mauvaise figure.

Les heures passent vite au milieu des coups de sabre et des coups de fusil. La guerre réussit encore mieux que Tamour à faire prendre au temps une marche accélérée. Saladin croyait encore être au moment où il s'était éhncé du Cid sur le vaisseau anglais, et il y avait déjà près de deux heures que la tuerie de Tabordage

avait commencé. Le nombre des hommes couchés augmentait, celui des hommes debout était, surtout du côté des Anglais, devenu d'une singulière petitesse; mais l'équipage du navire britannique savait qu'avec les pirates il y a peu de profit à se rendre, et aimait mieux en finir avec la vie que de s'engager dans la série de fâcheuses aventares qui devait commencer pour lui à sa captivité. D'ailleurs, son capitaine combattait encore. Ce capitaine avait ane belle figure de soldat, il était de grtnde taille, une

de ses mains serrait un pistolet dont le canon était noir et fumant, l'autre tenait une épée rouge comme Fépée de Saladin. Le long de ses joues, sillonnées par des cicatrices et par des rides, tombaient des gouttes de sueur et serpentaient des filets de sang. Briolan, que la mêlée rapprocha de lui, fut saisi de respect en le voyant, et se sentit un ardent désir de Tarracber à la mort; il lui cria en anglais de se rendre ; mais, au moment même où sa voix s'élevait, un coup de pistolet fut tiré presque à bout portant sur le déterminé soldat; le capitaine tomba frappé d'une balle dans la poitrine ; alors les gens qui étaient autour de lui jetèrent leurs armes; le combat était fini, et Téquipage du Cid Campeador triomphait. Les pirates valent mieux dans le combat qu'après la victoire. Dans les regards où brillait une ardeur guerrière, Tardeur du gain s'alluma. Tous ces gens, qui tout à Theure étaient des héros, devinrent des voleurs. On se répandit sur le navire conquis comme dans une cité prise d'assaut. Tous les coins furent fouillés Saladin éprouva, comme on se T imagine, un profond dégoût au milieu de toutes ces marques de rapacité. Cependant il suivait avec curiosité, et, il faut bien le dire, avec amusement, la foule des pillards dans sa course à travers toutes les

chambres du navire. Un grand plaisir, à mon avis, que le rêve seul donne aux gens paisibles, mais que la guerre donne aux gens remuants, c'est d'entrer comme chez soi en un lieu qui ne vous appartient point, de visiter d'autorité, en touchant à ce qui vous plaît et brisant ce qui vous offense, une demeure inconnue. C'est ce plaisir que goûtait Briolan.

En traversant la chambre du capitaine, il aperçut sur le parquet, auprès d'un petit secrétaire qu'on venait de briser, un médaillon; il se baissa pour le ramasser. Le médaillon était un portrait de femme entouré d'un cadre dune grande valeur par les diamants et les rubis dont il était semé. Eh bien ! le visage du portrait valait encore mieux que son cadre, du moins ce fut Topinion de Saladin. Ce visage offrait quelque rapport avec celui de Brig[itte ; chose bizarre, il avait les traits particuliers aux femmes des Briolan : ce nez droit et mince qui rend une physionomie sévère, et ces grands yeux veloutés, fleurs célestes, qui tempèrent par leur douceur la sévérité des lignes les plus austères. Briolan contempla avec attendrissement ce calme et charmant visage. Au milieu du sanglant désordre qui F entourait, il ouvrait avec délices son cœur encore tout fumant des flammes guerrières aux fraîcheurs des amoureuses pensées. Les grandes et belles tendresses s'épanouissent dans les âmes viriles aux heures martiales; Saladin était pris de passion rêveuse pour ce portrait qui lui rappelait Brigitte.

C'est une loi de probité, observée rigoureusement parmi les pirates* de réunir chaque objet dont les hasards du pillage vous ont fait le maître à la masse des objets pillés. Cette masse sert au partage qui se fait entre les vainqueurs, d'après les règles fort an-

ciennes du code flibustier. Tous les gens du Ctd, Pierre et Wolfgang, aussi bien que leurs soldats, s'étaient rassemblés sur le pont du vaisseau conquis, et avaient fait un monceau, qui aurait tenté un pinceau vénitien, de richesses de toutes natores. Le vaisseau anglais, quoique bâtiment de guerre^

avait une cargaison de navire marcfaaDd. Il était chargé de présents qu'adressait à un souverain d'un lointain pays le gouvernement britannique , puis il renfermait tous ces objets de luxe que traînent avec eux les officiers de terre et de mer des armées anglaises. A côté du butin inanimé était le butin vivant. Ceux des Anglais qu'avaient épargnés les sabres et les balles étaient réunis en groupe, comme Timagination d*un poète peut en placer dans le royaume des tristesses éternelles, sur les bords d'un fleuve infernal. Ces malheureux, dépouillés de leurs vêtements et les mains liées derrière le dos, attendaient les maîtres qui les réclameraient pour esclaves, afin de les vendre dans les colonies ù des planteurs ou à des boucaniers.

Saladin assista en spectateur attentif à ce partage, qui se fit dans un ordre merveilleux. On commença par appeler les blessés à venir réclamer les droits que les lois leur donnaient. D'abord arrivèrent les borgnes, et même les aveugles ; il y avait deux hommes que les coups de feu avaient entièrement privés de la vue. Ceux-ci avec un de leurs yeux arraché, ceux-là avec deux trous sanglants à la place où leurs regards brillaient, s'avancèrent guidés par un des maîtres de leurs corps hideux et dé leurs âmes sinistres, par le démon du lucre, et demandèrent la portion de butin que leur assurait le droit de leurs blessures. Un des

aveugles, ainsi que l'y autorisait la loi, choisit deux esclaves. Comme il les voulait sains et ro-

bustes pour en tirer meilleur profit, il promena ses mains encore toutes barbouillées de sang sur les membres nus des Anglais prisonniers. Ceux sur lesquels s'arrêta son

choix étaient deux des plus blonds et des plus vermeils enfants de la Grande-Bretagne ; ils avaient des formes de lutteurs qui auraient intéressé un statuaire, de tristes et intrépides regards qui auraient rendu un poète songeur. C'était nn spectacle odieux que les mains de ce scélérat, déjà plongé à moitié dans la mort, se promenant sur cette noble et vivante proie. Le second aveugle et les borgnes prirent, l'un de Targent, les autres des objets précieux. Après ces blessés vint un flibustier qui avait eu les deux jambes brisées par un boulet : celui-là désigna, d'une voix éteinte et avec un regard mourant, pour sa part de butin, un harnois de cheval couvert de pierreries; puis vinrent des manchots, des hommes sans poignets, enfin des mutilés de toute espèce. Quand ces débris humains se furent consolés, dans les cupides jouissances, des coups qui avaient fait leurs corps laids et bizarres comme leurs âmes, Pierre et Wolfgang, par une courtoisie dont la bravoure de Saladin et de ses compagnons empêcha l'équipage de murmurer, appelèrent les étrangers du Cid à venir prendre les premiers leur part dans les dépouilles qu'ils avaient aidé à conquérir. Mafré, Dranmor et Narille ne firent aucune façon, chacun d'eux choisit ce qui était à sa convenance ; mais, cpiand on pressa Briolan de faire un choix à son tour :

— Je n'ai rien à prendre, dit-il; j'ai, au contraire, quelque chose à donner.

Et, tirant de sa poche le portrait qu'il avait ramassé, il en détacha le cadre, dont il fit remarquer les pierreries, et le remit à Wolfgang en le priant d'en faire ce qu'il jugerait à propos.

— Pour moi, ajouta-t-ii, je demande seulement qu on me laisse ce petit morceau d'ivoire qui me parait plus précieux que tous les diamants dont il est entouré, car il est d'une valeur qu'aucun lapidaire ne peut apprécier.

— Ni aucun pirate, dit .en souriant Mafré.

On devine si la demande de Briolan fut accueillie. Pierre et Wolfgang firent des efforts pour l'engager à joindre un autre prix à ce prix modeste et fantasque de sa valeur. Quoiqu'il y eût là les plus belles armes du monde, et que le cœur de Saladin eût une grande tendresse à l'endroit des armes, il ne voulut pas autre chose que ce portrait. Les pirates ne comprirent rien à celte humeur, mais ne s'étonnèrent pas ; ils étaient habitués à ne s'étonner jamais.

Quand le partage fut terminé, l'attention de Saladin fut attirée par un spectacle plus émouvant qu'aucun de ceux qu'il avait encore vus. Les blessés anglais, ceux du moins qui pouvaient remuer, s'étaient instinctivement traînés les uns vers les autres sur un point de leur vaisseau. Là, ils souffraient, gémissaient, se tordaient, sans que nul songeât à les secourir. U n'était point d'usage, chez les pirates, de donner des secours aux blessés. Briolan aperçut, parmi ces malheureux, le capitaine, qu'il avait va

tomber frappé d'une balle en pleine poitrine et qu'il avait cru mort, ce vieil et héroïque soldat pour lequel il s'était senti des mouvements d'admiration et de pitié. L'officier anglais était très-grièvement blessé, mais enfin il vivait encore. Son regard rencontra celui de Saladin quand notre héros se tourna de son côté.

Le gentilhomme français ne put point supporter la vue

d'na homme brave, et qui semblait de naissance, mourant comme un chien au milieu de créatures humaines. Il appela Wolfgang et lui demanda avec instance, comme une faveur par laquelle il croirait ses services pendant le combat amplement récompensés, de faire donner des soins au commandant du vaisseau vaincu. Wolfgang dit qu'il y consentait, quoique ce fût déroger à toutes les . habitudes des pirates. 11 fit un signe à un grand diable an visage basané, qui portait une trousse de chirurgien à sa ceinture, et Briolan put contempler un docteur digne de faire le service médical d'une troupe de Bohémiens.

Le personnage qui venait d'accourir auprès de lui était dans un équipage sanglant et bizarre. Il y avait des taches rouges jusque sur le lambeau d'étoffe blanche qui entourait sa tête en manière de turban ; d'énormes lU'* nettes d'or, prises sans doute dans quelque pillage, encadraient son nez, qui s'abaissait sur une moustache dPhidalgo.Sur ses hauts-de chausse, d'une ampleur orientale, tombait un tablier d'apothicaire, humide et lourd de sang. Ce fut avec ce répugnant acolyte que Saladin s'en alla trouver F officier anglais. Il prit le blessé entre ses bras, et, suivi du formidable chirurgien, il se rendit, à traders une route coupée par des flaques sanglantes, comme un chemin de traverse par les

eaux d'une pluie d'orage, jusqu'à la cabine qu'il occupait sur le Cid Campeador.

Après un examen attentif, le chirurgien bohème déclara que la blessure qu'il avait sous les yeux était mortelle. 11 n'y avait même point moyen de chercher à extraire la balle qu'elle renfermait; mais la mort, que cette plaie amènerait infailliblement, pouvait se faire longtemps at-

tendre. Le eapitaine anglais était un de ces blessés qui sont condamnés, avant de partir pour Je voyage inconna qu'aucune puissance, ils le sentent, ne pourrait leur éviter, à rester de longues heures sur les confins de cette vie. Ces blessés ont un lamentable destin quand une mèn ou une maîtresse, une femme qu'ils aiment, est à leur chevet, mesurant avec l'infini de la douleur les instants de leur agonie. Quand ils meurent seuls ou entourés de visages virils, ils ont un sort heureux au contraire, puisqu'ils peuvent entrer d'un pas lent et digne dans la mort, comme fit le soldat qu'avait recueilli Saladin.

L'Anglais avait compris la pitié généreuse dont il était l'objet de la part de Briolan. Dès qu'il put parier, il se tourna de son côté, et lui dit d'une voix affaiblie, mais sans émotion :

— Je suis heureux, monsieur, d'avoir en mourant une figure comme la vôtre sous les yeux. Vous me paraissez un brave homme, et même, malgré la compagnie où vous êtes, un homme de qualité. Votre noble conduite et votre visage loyal m'ont fait du bien. Pour l'éternité comme pour une nuit, c'est un bonheur de ne point s'endormir sur des spectacles ou des pensers honteux.

— Hélas! monsieur, repartit Saladin, je regrette de n'avoir rien pu pour vous rendre à la vie, et de faire en cet instant si peu pour vous conduire honnêtement à la mort. Si je savais un moyen de donner à vos derniers moments en ce monde, je ne dirai pas du calme, ils en ont, mais quelque douceur, avec quel plaisir je le saisirais!

— Monsieur, reprit alors le blessé, je vous le répète.

par voire façon d'agir et par votre aspect, vous m'avez déjà fait éprouver un bien dont je suis fort reconnaissant; mais ce qui pourrait me rendre mes derniers moments d'une véritable douceur, c'est une seule chose que personne ici, je le crains bien, même en ayant pour moi la générosité dont vous faites preuve, ne pourrait me donner. J'ai perdu, peudant le combat de ce matin, l'objet qui m'était le plus cher en ce monde, quoiqu'il fût iuanimé, du moins pour tout regard indifférent : le portrait d'nne femme qui a emporté, il y a bien longtemps, le meilleur de mon cœur et de ma vie en son tombeau. Un éclair de joie parut dans les yeux de Saladin.

— J'ai un bonheur que je n'osais espérer ! s'écria-t-il ; le portrait que vous avez perdu et que vous désirez si ardemment, je suis à peu près sûr de l'avoir trouvé. Mes compagnons ont pris le cadre, moi j'ai gardé l'ivoire ; tenez, le voilà.

Dn catholique qui voit arriver le dieu qu'il craignaitde ne pas sentir sur ses lèvres n'éprouve point plus d'allégresse qne n'en ressentit l'Anglais quand Briolan lui tendit la bien-aimée peinture.

— Voilà ce que j'aimais! fit-il, et ce que je reverrai, si Ton voit quelque chose là où je vais.

Et sa bouche se fixa au médaillon dans un long baiser; puis, se tournant vers Briolan, qui le contemplait d'un regard attendri, il lui dit avec une voix pleine de douceur et de noblesse :

— Je veux vous nommer, à vous qui me semblez si généreux et qui avez eu pour moi tant de bonté, celle dont la chère image me cause de tels transports de tendresse

à mes derniers moments. Le portrait que j'embrasse est celui de ma femme, Anne de Briolan, comtesse de Windsay.

Ces mots causèrent à Saladin la vive émotion que font toujours éprouver au cœur et à Fesprit de Thomme les surprises du destin. Il avait entendu souvent parler à sa mère, dans son enfance, d'Anne, sa tante, qui avait épousé, en dépit de tous les instincts cavaliers, jacobites et catholiques de sa famille, un seigneur anglais, protestant et attaché à la cause de Guillaume d'Orange. Il savait qu'Anne était pleine de beauté et de vertu, et qu'elle était morte jeune. Aussi, avec l'humeur qu'on lui connaît, on comprend quelle tendre et mélancolique dévotion il avait eue, tout enfant, pour cette sainte inconnue de son ciel domestique.

— Monsieur, dit-il à lord Windsav, laissez-moi aussi baiser ce portrait. J'en ai le droit : c'est celui de ma tante. Je suis le comte Guv-Tancrède-Saladin de Briolan.

Ce fut le tour du comte de Windsay à s'étonner. Il interrogea notre héros sur les hasards qui l'avaient jeté dans la compagnie

des pirates. Au fur et à mesure que Saladin parlait, son visage prenait une expression plus vive de confiance et d'amitié.

— Vous êtes, s'écria-t-il tout à coup en tendant la main à Briolan, de tous les jeunes gens que j'aie rencontrés jamais, celui dont l'air et les discours m'ont le plus charmé. Toutes vos paroles sonnent la franchise. Et puis, tenez, je ne m'étonne plus si votre visage me faisait tant de plaisir; vous avei dans les yeux quelque chose de cette fierlé

et de cette candeur que donnait au regard de ma bienaimée Anne son âme haute et innocente.

Et le vieux capitaine essuya deux bonnes larmes de tendresse qu'un adoré souvenir fit tomber le long de ses jooes. Aux généreuses émotions dont son cœur était rempli, sa vie semblait s'être retrempée. 11 s'était éveillé dans tout son être une force inattendue ; mais il avait une de ces blessures qui ne pardonnent pas, comme l'on dit. La mort était en lui, et il s'en souvenait.

— Monsieur de Briolan, dit-il brusquement, mon cher neveu, j'ai encore une grâce à vous demander, vous à qui je suis si redevable déjà ! Je me sens en ce moment assez de force pour tenir une plume ; je voudrais avoir du papier, de l'encre, ce qu'il faut pour écrire, afin de tracer quelques lignes qui exprimeront de derniers désirs. Si vous ne finissez pas, comme moi, sur cette mer où nous nous sommes rencontrés, si vous retournez en Europe, vous veillerez à ce que mes volontés soient remplies. Dès que je serai mort, vous pourrez en prendre connaissance si bon vous semble.

Il n'est pas de navire, même de navire pirate, où l'on ne noircisse du papier, partant où Ton n'ait plume et encre. Briolan alla quérir ce qu'avait demandé lord Windsay. Le capitaine écrivit pendant quelques instants, puis remit à son neveu une feuille de papier pliée, et reprit avec lui un entretien dont il semblait recevoir un grand bonheur. Dans cet entretien, la mort le surprit, ou, pour mieux dire, l'emporta, car son visage digne et guerrier, quelques instants après celui où il était devenu visage de mort, n'exprimait pas plus la surprise que la terreur;

Quand lord Windsay eut expiré, Briolau, après T avoir contemplé quelque temps, les yeux remplis de larmes silencieuses, afin de s'entretenir encore avec ce brave homme, déplia le papier qu'il lui avait remis. Il s'attendait à y trouver, sur un culte peut-être à continuer envers la mémoire de sa tante, enfin sur quelque pieux office, des volontés qu'il était décidé à remplir autant que ce serait en son pouvoir. Ce qu'il y avait sur ce papier, c'était à peu près ceci : a Moi, George-Henri, comte de Windsay, dernier de mon nom, je laisse à mon neveu, Guy-Tancrède-Saladin de Briolau, mon château de W..., mon château de S .., etc., etc. (il y avait deux lignes formées avec des noms de châteaux), plus tout ce que je possède en meubles et en argent. »

Saladin avait trouvé la fortune sur les mers.

Quand on est jeune et d'une âme haute, on songe peu à la fortune si elle vous dédaigne ; mais, lorsqu'elle vous sourit, lorsqu'elle attache sur vous son regard plus doux que les raisins du Midi, plus chaud que le soleil, quelque fierté et quelque jeunesse qu'on possède, on est séduit,

et, pour quelques instants du moins, on appartient à l'ivresse. Saladin avait sous le front un gr^nd mouvement de pensées. Ce quMI avait été poursuivre à travers les océans, il le possédait; il était riche, plus riche que son cousin, le duc de Lorédan ; il pouvait retourner en France, acheter le plus fringant des régiments de hussards, le plus martial des régiments de dragons, et donner à sa cousine, pour sa fête, non point des bouquets de thym et de violettes, mais des bouquets d'émeraudes et de diamants.

Briolan se promenait sur le pont du Cid Campeador par une matinée un peu froide, mais où soufflait un vent agréable à un esprit en feu (le vent attise d'une façon qui nous charme les flammes de notre esprit). Tout en se promenant, il s'abandonnait vis-à-vis du destin à une certaine fatuité. Il croyait, ce qu'un chacun a pris tant de plaisir à croire un moment au moins dans sa vie, que le. sort l'avait distingué et lui accordait ses faveurs. Quoique personne sur le Cid n'eût conquis une fortune semblable à la sienne, beaucoup de pirates cependant devaient à la prise du vaisseau anglais des richesses qui augmentaient la joyeuse turbulence de leurs habitudes. On ne s'imagine point l'exaltation qui règne à bord d'un navire flibustier après un combat. Chez les uns, le souveuir de la mêlée, le goût attaché encore au palais du sang et de la poudre; chez les autres, l'amour de l'or, l'image des plaisirs qu'il promet, amènent, une ivresse bruyante et démesurée que peuvent seuls contenir, sans se briser, des coeurs accoutumés à retentir du fracas des canons et des tempêtes. Au milieu de toutes les folies, de

tout le tapage de leurs gens, jouant, se battant, dansant, • f hantant et jurant, les deux capitaines du Cid, Wolfgang et Pierre, éprouvaient le seul plaisir que pût encore goûter leur brûlante et inquiète nature.

Wolfgang aborda Saladin au moment où toutes les pensées que nous savons sonnaient leur plus étourdissant carillon dans son cerveau.

— Venez voir, lui dit-il, un spectacle qui vous amusera. Un de mes hommes, à qui deux esclaves étaient^ tombés en partage, vient de les perdre aux dés; celui qui les a gagnés a dit qu'il voulait les dépenser pour divertir ses camarades. Ces esclaves sont deux grands Anglais nourris de bœuf, plus forts que des athlètes antiques. On va les faire battre à outrance avec des cestes, comme se battaient les Th races dans les cirques romains. Si vous voulez assister à un jeu d^empereur, et d'empereur des beaux âges païens, suivez-moi.

Briolan suivit en effet le blond Werchingen. Il était dans cet état d'esprit où Ton prend à tout mouvement ud plaisir passionné. Il arriva sur un point du gaillard d'arrière, où s'était formé, autour d'un espace vide, un vaste cercle de pirates. Dans cet espace ne tardèrent pas à être introduits deux hommes jeunes et beaux, nus jusqu'à la ceinture. C'étaient les deux Anglais, dont les blessures et le trépas devaient divertir les gens du Gid. Il y avait sur le visage des deux lutteurs, au lieu de l'expression martiale que l'assemblée aurait voulu y voir, une expression de dégoût et de tristesse. Les énergiques soldats de la Dacie devaient avoir cette contenance humiliée, ce visage abattu, quand, transformés en gladiateurs, ils venaient

prostituer leur héroïsme pour amuser un public romain. Deux pirates espagnols, à la figure sombre comme les montagnes brûlées de la Sierra-Morena, aux yeux d'un noir à rougeàtres reflets, placèrent les deux esclaves en face Fun de Tautre et attachèrent à leurs mains des cestes de la plus formidable espèce, des lanières de cuir comprimant leurs poings de façon à en faire un instrument tranchant et lourd dont les blessures fussent plus cruelles que celles des sabres et des balles. Quand cette toilette des lutteurs fut achevée, on' les mit pied contre pied, leur interdisant de rompre. Alors les deux Anglais commencèrent à imprimer à leurs poings, placés devant leur poitrine, la lente et régulière oscillation qui fait partie de la garde des boxeurs; puis on leur donna un signal, et ils se portèrent les premiers coups.

C'est le plus long, le plus varié et souvent le plus re* doutable des duels, que le duel à coups de poing. Ces deux hommes, un instant nonchalants, devinrent des athlètes enflammés, aussi désireux Fun et Tautre d être victorieux que s'ils eussent dû acheter une couronne par leur victoire. Tous deux avaient le regard fixe et intrépide du boxeur qu'aucun coup, aucune douleur, ne troublent, dans lequel étincelle une âme ardente et stoique, audessus de tout ce que la chair peut souffrir. La première blessure grave fut reçue par le plus grand des jouteurs. Son adversaire, au moment où il fondait sur lui, l'atteignit en plein visage par ce coup terrible qu'on appelle un contre dans le langage de la boxe. Tous les pirates applaudirent; un des Anglais avait la figure coupée, les cestes se coloraient de sang. Le sang, liqueur mys-

térieuse plus puissante que le viu, car par son seul aspect il enivre; le sang, qui arrache des cris aux enfants la première fois

qu'il frappe leur vue, le sang faisait passer dans cette foule des frémissements de plaisir comme en font passer le génie d*un grand poète, les vers de Nicomède ou de Rodogune dans la foule lettrée d'un théâtre.

On crut un instant que le lutteur frappé à la face allait tomber; mais il se raffermit sur ses jambes, se remit en garde, et bientôt, prenant à son tour son adversaire dans un piège habilement tendu, il lui rendit, au milieu de la poitrine, le coup qu'il avait reçu sur le visage. Cette fois le combat s'arrêta; celui dont la poitrine venait d'être atteinte chancela, ses paupières s'abaissèrent, et une écume de pourpre flotta sur ses lèvres. Alors les deux pirates espagnols qui avaient armé du ceste les deux combattants rentrèrent en scène; ils arrivèrent avec des flacons de vinaigre, les firent respirer aux deux jouteurs, puis les placèrent de nouveau l'un devant Tautre, sans même avoir essuyé le sang qui couvrait leurs joues, et le combat recommença.

Ceux qui connaissent la race des boxeurs savent combien il est facile de rendre mortel un assaut de boxe, quel acharnement plus puissant que* la douleur, que la mort même, qui se fait en vain sentir, saisit parfois deux champions et ne les quitte qu'avec le dernier élan de leurs forces et de leur vie. Les pirates arrivèrent à leurs fins. Il vint un moment où il n'y eut plus sous leurs yeux que deux cadavres déformés par des blessures. Alors on s'approcha de ces êtres humains, devenus des choses mortes.

BRIOLÂN. 285

Briolan avait pris bien vite en dégoût ces coups de poing; il aurait voulu, sinon qu'on arrêtât le combat, du moins qu'on donnât aux combattants des épées. Ce fut avec un sentiment de répu-

gnance et de pitié qu'il s'approcha de ces deux corps souillés de sueur et de sang : de* vaut ce laid spectacle, son exaltation s'éteignit. Celle de Wolfgang, de Pierre le Sombre et de tous leurs compagnons était au contraire à son comble. Ces coups et. ces blessures les avaient enivrés. Sous le ciel des Espagnes, par une matinée à brûler un Maure au fond de son harem, il ne se pousse pas plus de cris autour d'un taureau jeté d'un seul coup sur le sol par l'épée d'un matador, qu'il ne s'en poussait sur le Cid autour de ces lutteurs assommés; mais la grande différence qu'il y eut entre le blond Wolfgang et tous ses compagnons, y compris Pierre le Sombre, c'est que, tandis qu'aucun dégoût ne suivit Fivresse de ceux-ci, une grande et profonde tristesse, comme celle qui est connue, après certains transports de plaisir, des débauchés de vingt ans, fondit sur celui-là.

— Je souffre, dh Werchingen à Briolan, dont l'esprit sans moquerie lui inspirait de la confiance; je souffre en ce moment, comme une femme, de ce sang que j'ai eu du plaisir à voir répandre. II y a des instants où ces orgies de combats, de cris, de coups, de blessures, me font soudain ressentir autant d'ennui chagrin que des orgies de cabaret. Les passions qui m'ont jeté sur les mers crient qu'elles ne sont pas assouvies. Les deux amours de l'infini et de l'inconnu, entre lesquels ma jeunesse s'est écoulée, ces deux amours délicats et violents me disent que j'essaye vainement de tromper par des aliments gros-

siers leurs ardents mais nobles appétits. Dans ces instants, si je croyais qu'il y a quelque chose sous les flots qui nous portent, que cette belle histoire antique d'Aristée dont mon enfance était si étonnée et si amoureuse pourrait se renouveler pour moi, que

je trouverais sous les vagues de TOcéan les merveilles qui frappèrent les regards, du berger de Virgile, comme je m'élancerais avec transport dans la merl Vous qui avez tant aimé les forêts enchantées et les châteaux mystérieux des romans de chevalerie, vous devez me comprendre; je braverais des siècles de souffrance pour goûter à ce philtre de Tinconnu dont je ne puis boire dans aucune coupe.

Tandis que le blond Wolfgang parlait ainsi à Saladin, le Cid Campeador s'avançait dans une région océanique connue par les marins pour être une région de tempêtes. Évidemment des vents farouches avaient bouleversé, il y avait quelques jours, les flots que sa proue fendait. Sur les vagues encore agitées, murmurantes et brillant de raclât qu'elles prennent en leur colère comme des regards humains, on sentait les fureurs mal éteintes d'un orage récent. Dranœor, qui à quelques pas de Wolfgang et de Saladin contemplait d'un œil charmé cette beauté sinistre des ondes, s'écria tout k coup :

— Au diable cette sotte bouteille ! elle gâte la vague qui la porte. Voilà ce qu'il y a de plus dépitant aii monde^ une solitude détruite par cette ignoble morceau de verre.

— Cette bouteille, dit à son tour Saladin, nous apprendra peut-être le sort de braves qui nous sont connus. Moi je suis plus humain que Dranmor, j'aimerais à

savoir ^els sont les hommes qui, songeant à leurs frères dans ce coin de l'Océan, leur ont adressé un souvenir confié, presque sans espoir, aux caprices des vagues et da destin.

— Moi, dit Wolfgang, cette bouteille secouée par les flots et perdue dans Tespace, qui renferme quelque chose que j'ignore, m'enflamme de curiosité. Pendant longtemps, toutes les fois que je voyais une lettre, j*espérais tOQJoors^ qu'il y avait sous son pli le secret que je cherche; quand je rencontrais un coffre fermé, je pensais que, dans cette prison de bois, était la merveille désirée. Je ymi savoir, par tous les dieux! ce qu'il y a dans cette bouteille, et je le saurai.

En disant ces mots, le blond Wolfgang se précipita dans la mer.

C'était une entreprise insensée pour le plus habile nageur de s'élancer au milieu des vagues qui battaient alors les flancs du Cid Campeador. Il fallait être las de la vie et vouloir en sortir pour se jeter dans ces flots écumants anx voix inhumaines, qui se soulevaient et mugissaient, comme un troupeau de bêtes infernales, sous un ciel d'une menaçante tristesse. Tous les pirates se penchèrent au bord du vaisseau et suivirent avec une ardente curiosité la destinée de Werchingen. Wolfgang savait à peine ûager; il n'avait pour se soutenir sur la mer que cet abandon^ propice aux situations dangereuses dans toutes les joutes du corps, qui naît de l'extrême mépris du péril. Tout à coup, de la cime d^une vague, il tomba dans un gouffre où il disparut; En cet instant, un nouvel événement se passa sur le Cid, Pierre le Sombre, repous-

sant avec une force irrésistible deux compagnons qui voulaient l'arrêter, se jeta dans Tocéan à la poursuite de son ami.

Alors Fanxiété régna vraiment sur le vaisseau pirate, car les gens du Cid ne savaient personne parmi eux capable de succéder

aux deux chefs qu'ils étaient menacés de perdre. On lança des cordes dans la mer, mais ces cordes étaient lancées au hasard. Pierre le Sombre et le blond Wolfgang s'étaient plongés dans des profondeurs où Toeil même ne pouvait point les suivre. Cependant on détacha du navire, et Von mit à l'eau, nne petite embarcation où montèrent dix hommes, parmi lesquels étaient Saladin et Dranmor.

Ce sont des recherches ardentes et désespérées que celles des corps perdus dans les flots. On sent que chaque instant de retard^ d'hésitation, de tentative gauche ou malheureuse, fait avancer d'un pas dans la mort ceux que l'on voudrait sauver. Les sondes, les cordes, les perches, que faisaient pénétrer dans la mer les hommes du canot, ne rencontraient rien. Pierre et Wolfgang étaient égarés dans les abîmes peuplés de monstres, de cadavres et peut-être de dieux. La recherche dura si longtemps, qu'on finit par perdre l'espoir de retirer des ondes deux vivants, et, comme les pirates ne sont pas gens assez pieux pour tenir beaucoup à des morts, on allait cesser des efforts inutiles quand, ramenés du fond des mers par une vague, deux corps apparurent à quelques pas du canot. On parvint à les saisir et à les mettre dans l'embarcation. Ces deux corps^ c'étaient Pierre le Sombre et Wolfgang se tenant enlacés comme un couple

d'amis antiques, et tous deux couronnés du pâle diadème que la mort nous attache au front. Entre les doigts serrés et transparents de Wolfgang était la bouteille qui avait causé la mort des deux amis.

— Bouteille de tous les diables ! dit un pirate, j'ai envie de te rejeter à la mer.

C'était une envie partagée par Dranmor, et la bouteille, payée par deux existences, allait voler dans les flots quand Saladin la saisit. Remonté sur le pont du Cid, tandis que tout l'équipage entourait les corps inanimés des deux chefs, il brisa le vase et en tira un papier. Voici ce que ce papier contenait :

« Le 3 février 17..., le vaisseau français lé Fortuné^ se rendant à la Martinique, a sombré : son équipage n'a point péri encore, mais il est sur des embarcations qui ne peuvent être sauvées qu'en cas du plus inespéré des secours. Ceux qui montaient le Fortuné font donc leurs adieux à la vie et prennent la voix religieuse des morts pour recommander leur mémoire à ceux de leurs frères, de quelque nation, de quelque religion soient-ils, qui trouveront le dépôt confié par eux à la mer. Le Fortuné était monté par le duc de Lorédan, gouverneur général des lies, et son épouse, la noble dame Brigitte de Briolan... »

Saladin n'en lut pas davantage. Dans ces abîmes où s'étaient éteintes tout à l'heure la vie de Wolfgang et celle de Pierre, Brigitte était engloutie peut-être. De quelle façon ce nom chéri, cet adoré Souvenir, lui étaientiis rappelés ! Â quoi bon cette fortune que le destin lui avait donnée, si le seul être n'était plus pour lequel il

souhaitait de vivre et d'avoir des trésors? Et Saladio sentit monter des profondeurs de son cœur à ses yeux des larmes comme il n'en connaissait pas encore, qui n'avaient aucune des douceurs mêlées aux pleurs des mélancolies printanières, des

larmes qui n'étaient qu'amertume et stérilité. Cependant cette espérance, qui parfois nous suspend à ses lueurs jusqu'au chevet des lits mortuaires, jusque sur les frontières du néant, fit tout à coup luire une clarté aux regards de Saladin. Si le Fortuné avait sombré, son équipage n'était point mort. Ce destin qui l'avait secondé jusqu'à présent pouvait avoir amené un navire sur les vagues où étaient ballottés les naufragés français. Les mers qu'en ce moment ils traversaient n'étaient point loin de la Martinique. Peut-être Brigitte était-elle pleine de vie et de beauté sur des rivages qu'il pourrait atteindre en quelques jours. Saladin n'eut plus qu'une pensée, courir aux lieux où se rendait le Fortuné pour savoir si quelque dieu sauveur n'y aurait point conduit ceux qui le montaient.

Mais il vint tout à coup à se rappeler que le Cid Campeador n'avait plus de chefs. Les deux capitaines étaient morts tous deux d'un trépas conforme à leur destinée : l'homme qui avait vécu par l'idéal en suivant une pensée capricieuse, l'homme qu'avaient gouverné les événements en obéissant à un fait impérieux. Â qui devait-il s'adresser pour aller aux lieux où il aurait voulu être emporté sur un tapis magique? Qui dirigerait à présent les mouvements du Cid Campeador ? Tandis qu'il était tourmenté par ces pensées, il entendit un grand bruit d'acclamations, et il aperçut un homme qu'on élevait sur une sorte

rie pavois, à la façon des anciens souverains des Francs : cet homme était Mafré. Boucanier, corsaire, pirate, qu'est-ce que Mafré n'avait pas été If II avait rassemblé les gens du Cid, livrés à Tembarras et à l'inquiétude d'une élection. Avec Taudace et la liberté qui le rendaient puissant sur tous les hommes, jointes à la

science particulière qu'il possédait de son auditoire du moment, il avait prononcé quelques mots suivis du plus grand succès. Il s'était proposé pour successeur de Wolfgang et de Pierre. Ceux qui récemment l'avaient vu combattre, qui maintenant l'entendaient parler, étaient tous d'accord pour penser qu'aucun homme ne pouvait mieux que lui remplacer ces deux héros de la flibusterie .

Quand Saladin dit à Hafré, devenu capitaine du Cid Campeadar, son désir de se rendre au plus tôt à la Martinique, le nouveau chef des pirates lui répondit que ce désir s'accordait avec ses desseins. Les gens du Cid vou* laient aller tirer parti à la Martinique des dépouilles enlevées au navire anglais. Le matin du jour où l'on devait toucher à ces rivages si impatiemment attendus par Briolan, on fit à bord du navire pirate une cérémonie ton* chante. Pierre le Sombre et le blond Wolfgang, dans leurs habits de combat, leurs pistolets et leur poignard à la ceinture, leur sabre et leur hache d'abordage à leurs côtés, avaient été exposés pendant plusieurs jours dans la plus vaste chambre du vaisseau. Enfin le moment vint où il fallut se défaire de leurs corps, qu'on ne pouvait plus disputer à la corruption. C'est un des instincts païens de la nature de se révolter contre les morts, de ne point souffrir qu'ils attristent ses fêtes de leur effrayante

immobilité. Eu les roDgeant d'une dent empoisonnée, elle force les vivants à leur chercher des retraites qui délivrent les bruits de Pair, la gaieté du jour, de leur silence et de leur terreur.

Un malin donc, tout l'équipage du Cid fut réuni par Mafré. Quatre marins soulevèrent le lit mortuaire où Pierre et Wolfgang

étaient étendus, et portèrent ce lit sur le pont ; puis on alla chercher les boulets qu'on acoutume de suspendre aux pieds de ceux qu*on lance dans la mer. Le funèbre poids de fer fut attaché aux jambes des deux capitaines. Ces préparatifs achevés, deux pirates prirent avec recueillement d'abord le corps de Pierre le Sombre, puis le corps du blond Wolfgang, et les jetèrent l'un après l'autre dans l'Océan. Les flots, qu'éclairait alors un ciel beau, mais sans profusion de lumière, étaient teints de cette belle couleur verte qui est, on ne sait pourquoi, d'une si profonde mélancolie. Uo instant, les deux corps qu'on leur jetait: troublèrent leur calme, puis la mer reprit son mouvement paisible. Deux braves de plus reposaient dans le vaste cimetière d'où s'élève l'hymne éternel des vagues et des vents. Tous les visages gardèrent un instant, à bord du Cid CampeadoTy une expression songeuse ; puis ces âmes de marins, terribles et profondes, mais mobiles comme les vagues, ne tardèrent pas à faire disparaître toute trace de leur tristesse. Le Cid reprit sa physionomie accoutumée ; seul, Saladin, penché au bord du vaisseau, le regard attaché sur le point des mers à chaque instant plus éloigné de lui où s'étaient engloutis Pierre et Wolfgang, restait plongé dans une pieuse rêverie. Saladin était de ceux qui

persistent, comme on Ta dit quelque part avec une grâce charmante, à se loger dans la tête V immortalité de Vâme; il se demandait si Pierre avait cessé de souffrir, s'il avait retrouvé les regards dont Téclat manquait à sa vie, si le blond Wolfgang était enfin satisfait dans la soif de Tidéal et de rinconnu. Mais bientôt Briolan fut tiré de ses pensées par un cri qui touche toujours sur les mers les poitrines humaines, quels que soient les sentiments

quelles renferment, le cri de Terrée On apercevait les côtes de la Martinique .

On juge ce que cette vue fit éprouver à Saladin, qui, du secret qu'allaient lui révéler ces rivages, faisait dépendre sa destinée. Au bout de quelques instants, on découvrit le fort Saint-Pierre, grand bâtiment carré d'un aspect claustral et guerrier, battu éternellement des flots, qui un jour même y pratiquèrent une brèche où ils entrèrent en vainqueurs. Mafré fit hisser le pavillon français et se présenta hardiment à l'entrée du port. Aux officiers qui vinrent Tinterroger, il répondit qu'il était un corsaire venant de soutenir un combat pour Thonneur de la France avec UD vaisseau de la Grande-Bretagne. Le vaisseau démâté que le Cid traînait à sa remorque témoignait en faveur du capitaine et disposait les Français- de la Martinique, alors menacés par la mari ne anglaise, à lui faire un bon accueil. En temps de guerre, on est fort indulgent pour les braves; on ne s'inquiéta point si ceux-là étaient un peu plus pirates que corsaires ; ils arboraient le pavillon de France, ils venaient d'humilier le pavillon britannique, on ne leur en demanda pas davantage. Un officier dit à Mafré qu'il allait le conduire au gouverneur général des îles.

— Quoi ! le gouverneur général des îles est ici? s'écria alors Saladin hors d'haleine ; il n> donc pas péri en route? il est donc arrivé, et il est'venu avec tout son équipage?

— Beaucoup de passagers du Fortuné, lui îut-il répondu, sont engloutis avec les embarcations qui les portaient ; mais un navire de commerce français est arrivé à temps pour recnieillîr, sur un canot près de sombrer, le duc et la duchesse de Lorédan,.et*..

Saladin n'en écouta pas davantage. 0 mon destin 1 se dit-il, ô Brigitte !

Nous Tavons dit en commençant cette histoire, Saladin, comme Jehan de Saintré, avait un corps merveilleusement apte à tous les exercices de chevalerie, mais dont la vigueur n'était pas celle d'un corps de muletier. Il y avait dans notre héros, ainsi que dans les chevaux de race, jointe à Timpétuosité et à Ténergie, cette délicatesse qui est nécessaire à rélégauce. Après Témotion qui venait de clore pour lui une attente pleine d'anxiété, un frisson parr>ourut tous ses membres ; sa tête devint lourde et

BRIOLAN. m>

embrasée ; ses yeux se fermèrent au monde visible pour s'ouvrir au monde occulte et fantastique des songeurs. La fièvre Tavait pris et Tentraînait daus son enfer.

Mafré fit transporter son ami dans une petite maison isolée, située auprès du couvent qui forme l'extrémité du fort Saint-Pierre. Les bruits dont les pirates remplissaient la ville ne parvenaient point à cette retraite. Là, Saladin, veillé tour à tour par Dranmor, Narille et quelquefois par le capitaine même du Cid Campeador, resta plusieurs jours dans le dédale peuplé de chimères où vous promènent les fièvres chaudes. Enfin, un soir il sentit le souffle d'un air délicieux, Tair qui venait des jardins du couvent, entrer par la fenêtre ouverte de sa chambre, et lui donner au front comme un baiser. Â partir de cet instant, il rentra dans la vie. 11 reconnut la belle figure de Dranmor, qui se tenait au pied de son lit, dans une de ses mystérieuses et immobiles attitudes. Il se souvint des mots et de leur valeur. Il parla, on lui répondit. Il avait reconquis son esprit.

Son cœur était toujours à Brigitte. Son plus impatient désir, c'était d'avoir avec Mafré un entretien un peu long sur le gouverneur général des îles. Mafré appartenait à cette race d'hommeTs dont fut Alexandre le Grand, roi de Macédoine, chez qui le goût de l'action n'empêche point le goût du discours. Il se plaisait à ces conversations sur toute chose qu'on a volontiers à cheval, par les chemins, vers le soir, alors que le ciel devient d'un beau rouge, que la campagne, dégagée du poids oppresseur du jour, prend je ne sais quoi de libre et de doux dont ou est tout charmé, qu'on se sent soudain la pensée vive et frai-

i-lie, et qu OD aperçoit de loin les murs de la ville où vous attendent le repos et la gaieté du dernier repas. Enfin Mafré, comme beaucoup de sages , nombre de héros, tous les poètes, toutes les belles, trouvait une grande récréation à parler. Le jour donc où Saladin lui dit :

— Mais vous devez voir mon cousin le duc de Lorédan ? que devient-il ? comment vit-il? ({uel personnage fait-il en gouverneur?

Mafré, s'apercevant que Briolan était très en état de le comprendre, se recueillit un instant; puis, en homme qui savoure sa parole, voici ce qu'il répondit :

— L'homme, mon cher Saladin, est resté de nos jours la béte mystérieuse et formidable qu'il était il y a deux mille ans. Il est certaines natures qui, dans les villes de notre vieille Europe, retenues par toutes les entraves que les mœurs modernes mettent à T essor des grandes et primitives passions, semblent des natures raffinées et adoucies dont il serait insensé de comparer les vices

aux instincts sauvages, effrénés, furieux, d'un Caligula ou d'un Commode. Eh bien! mon cher, ces natures-là ne sont que des monstres apaisés, dont le moindre changement de régime ou de climat peut réveiller les emportements. Avec sa voix qui cherchait toujours à flatter, sa bouche et ses yeux qui grimaçaient un éternel sourire, ses protectrices attitudes, votre cousin le duc de Lorédan vous semblait, n*est-ce pas ? appartenir à la nation qui peuple le Palais-Royal, Versailles et Trianon ? Vous n'auriez pas imaginé de voir en lui un grand du temps de Dioclétien. Or le duc de Lorédan est un de ces hommes

marqués par le fer de Tacite et le fouet de Juvénal, qui sont possédés de la soif des bizarres et sanglants plaisirs. Voir un esclave disparaître sous la morsure des lamproies, en teignant de pourpre les ondes d'un vivier, voilà un des passe-temps qui seraient assurément les plus chers à votre cousin. Sous le ciel affable et modéré de Paris, entre les sofas, les éventails et les chinoiseries d'un salon, dans les allées soigneusement sablées d'un jardin à la française, on ne pouvait pas deviner ce quMI est devenu sous le ciel brusque et violent de ce pays-ci, entre les buttes des nègres et les hautes herbes peuplées de serpents des grandes prairies. Il s* est opéré en lui la plus étrange et la plus saisissante des métamorphoses. Vous Tavez connu laid, vous le retrouverez hideux. Le grand air a desséché et emporté le fard dont il se masquait. Toute, sa corruption est au jour et se montre dans une étendue d'horreur qu'on ne lui aurait point soupçonnée. Hier il a fait expirer sous le fouet une esclave enceinte. 11 est peu de ses repas qui ne soient ensanglantés. On prétend quMl traite sa femme...

Mais ici les yeux de Saladin prirent une telle expression d'angoisse et de courroux, que Mafré, qui avait déjà recueilli plus d'un indice du romanesque amour de Briolan pour sa cousine, s arrêta, craignant de produire sur l'esprit du malade quelque dangereux effet.

— Et il traite sa femme, et il traite ma cousine..., fit alors Saladin d'une voix haletante.

— Ha foi, reprit Mafré d'une voix légère et d'un visage indifférent, je vous ai fait de ce pauvre duc, en vous disant ce que je sais, un portrait assez noir pour que je

n'aie pas besoin de vous le rendre plus noir encore, en vous disant ce que je ne sais pas. C'est par des gens de fort bas étage, et dont les discours ne m'inspirent aucune foi, que j'ai entendu parler des torts du duc de Lorédan envers sa femme. Ce qui est bien certain, c'est que la duchesse n'a point souffert dans ses attraits. Je l'ai aperçue hier au soir en chaise à porteurs. Jamais teinte plus vermeille et plus vif regard n'ont coloré et éclairé son digne et charmant visage.

Saladin ne put tirer de Mafré aucun autre détail sur l'objet de sa tendresse et de ses rêves. Le capitaine du Cid Campeador, laissant les matières philosophiques et morales pour aborder les sujets positifs, lui apprit que les gens du fort Saint-Pierre s'attendaient à être attaqués d'un instant à l'autre par les Anglais. L'équipage du Cid, fort mal en ce moment avec l'Angleterre, avait promis de prendre sa part des coups qu'on se baillerait dans cette occurrence. De là résultait que Mafré et tous ses hommes étaient accablés de caresses par le duc de Lorédan.

— Si vous aviez été en bon état de corps, mon cher Briolan, dit négligemment l'aventurier en terminant son discours, vous auriez assisté ce soir à un souper chez le gouverneur, qui doit faire pâlir, assure-t-on, les merveilles des repas antiques. Le fameux festin de Trinoalcion, auprès de celui-là, n'aura ni caprice ni grandeur. Au dessert,, on promet une surprise que n'aurait pas inventée, m'a dit le duc, même une imagination de pirate. Si cela est, ma foi, Héliogabale sera vaincu ; mais, ajouta Mafré avec un soupir mélancolique et un sceptique sou-

rire, je ne compte guère sur la nouveauté dans les inventions du duc de Lorédan. Quelques misérables nègres qu'on égorgera ou qui s'égorgeront, voilà tout ce que je m'attends à voir.

— Je suis fort content, dit Saladin, que ma santé ne me permette pas d'aller au souper de mon cousin ; il faudra bien, par exemple , qu'elle me permette d'aller au feu lorsqu'on entendra le canon des Anglais.

Le lendemain de cet entretien, fort avant dans l'aprèsmidi, aux environs de l'heure où se couche le soleil, Saladin était, comme d'habitude, dans son lit, quoique continuant à regagner sa santé. Il écoutait la voix des oiseaux qui chantaient dans le jardin du couvent, et savourait l'air déjà plus frais qui pénétrait jusqu'à son alcôve par sa fenêtre entr'ouverte, lorsque Narille et Mafré entrèrent dans sa chambre. Tous deux avaient le visage d^hommes qui sortent de ce chaos que fait la débauche dans la vie. On sentait que leurs fronts pâlis et brûlants avaient traversé sans être rafraîchis l'air que respirait avec délices Saladin. Toutefois, entre ces hommes, tous deux las des étreintes de l'orgie^ il y avait une grande différence. On voyait que dans le corps de Mafré la pensée n'était point lasse, qu'elle se tenait encore en son gîte, ardente

et audacieuse comme une courtisane sur un lit de roses écrasées. Au lieu d'être éteint, le regard de ce vaillant convive n'était que plus enflammé. Chez Narille, au contraire, l'intelligence était encore plus épuisée, plus chancelante que le corps; l'œil que laissaient voir ses paupières rougies avait une expression incertaine et hébétée.

— Eh bien ! dit Saladin aux deux compagnons, comment s* est passé le banquet qui devait être si splendide? Avez-vous trouvé, Narille, qu'il n'était pas trop bourgeois? Avez-vous trouvé, Mafré, qu'il renfermait suffisamment de nouveauté ?

— Ma foi, répondit Mafré, le vin y était bon ; mais rinvention dii dessert était fort peu de chose.

— Peste! fit Narille, je ne sais pas ce qu'il faudrait montrer à Mafré pour qu'il daignât s'étonner. Satan n'est point venu danser au dessert, c'est vrai, mais que diable! nous avons eu un divertissement qu'on ne voit ni tous les jours ni toutes les nuits, sans compter cette fameuse scène, qui n'était point dans le programme, entre le duc et sa femme...

— Gomment ! s'écria Saladin, le duc avait-il eu la stupidité et l'insolence de faire assister ma cousine à un pareil repas? Malgré tout ce que vous m'aviez dit hier de lui, Mafré, la pensée qu'il pût commettre un tel crime ne m'était point venue un moment. Par là mordieu!...

— Allons, mon cher Briolan, interrompit Mafré, calmez-vous. Narille en ce moment voit autant de choses fabuleuses qu'en voyaient don Quichotte et Sancho Pança sur ce cheval de bois où

ils se tenaient les yeux bandés au milieu d'un feu d'artifice. L'ivresse a mis un bandeau sur ses yeux et fait partir des fusées dans son cerveau. Je ne sais point, sur ma parole, ce qu'il veut dire. Peutêtre prend- il en ce moment dans sa pensée pour la duchesse quelqu'une des créatures que le duc de Lorédan, en hôte bien appris, avait jointes, dans son souper, aux

bouteilles , pour que ses convives pussent jouir en même temps des deux grandes ivresses de ce monde.

Narille, dompté, comme d'habitude, par la parole de Mafré, le regardait avec des yeux pleins d'étonnement.

— Mafré, dit Saladin, il est quelque chose que vous me cachez.

— Non, sur mon âme! repartit Mafré avec un ion de franchise et d'insouciance. Tenez, Narille, partons; notre cher comte se porte assez bien ; mais nos discours Timportuneraient et le fatigueraient. C'est une sotte et mauvaise compagnie pour un malade que celle de deux hommes qui reviennent d'une orgie.

Hais celte fois Narille n'obéit point à la volonté de Mafré.

— Je suis las, dit-il, j'en conviens. Un homme de qualité peut avouer la lassitude qui lui vient d'un souper comme celui de cette nuit. Voici un petit canapé en joncs sur lequel je veux m' étendre et dormir. Je suis sûr que le sommeil ne sera point assez impertinent pour ne pas venir à mon appel, car je vais l'appeler.

--Voulez-vous vraiment dormir? fit Mafré, qui évidemment désirait emmener Narille, non point pour jouir de sa compagnie, mais pour dérober son bavardage à SaladJQ. Eh bien ! alors, dor-

mez. Mieux vaut rêver tout bas et couché que de songer debout et tout haut comme vous êtes disposé à le faire.

Et, voyant que Narille s'installait sur'le canapé dans l'attitude d'un homme qui veut entrer en commerce avec les rêves, il quitta la chambre de Briolan. Le sommeil ne répondit point à l'appel de Narille. Tous les diables que

renferment les bouteilles faisaieiit sabbat dshis la cenelle du pauvre marquis. Il se tournait, se retournait sur les nattes fraîches et flexibles où il avait étendu son corps plein d'une brûlante fatigue, comme s'il eût été couché sur le gril de saint Laurent. Saladin, de son côté, était inquiet, et soupçonnait Mafré de lui avoir caché quelque secret. Il entreprit donc de faire parler Narille, ce qui était chose facile, même pour un homme aussi peu rusé que notre héros.

Il s'était passé, en effet, au souper de la veille, une scène des plus étranges et des plus violentes entre le duc de Lorédan et sa femme. Voici, d'après Narille, ce que Briolan en apprit. La duchesse n'assistait point au souper, mais les femmes ne manquaient pas à la table du gouverneur. 11 y avait quelques mois, un corsaire français avait enlevé un vaisseau britannique qui transportait à Botany-Bay une cargaison de courtisanes. Il avait conduit à la Martinique ces belles persécutées, et les y avait établies dans une honnête maison comme celle que Mangione tenait à Camaldoli. Digne Mangione ! Boccacenous a conservé là un précieux nom. Les courtisanes étaient de hardies créatures à qui la vie d'aventures avait profité. Elles étaient digne.^ de fêter avec des pirates l'amour sans larmes et sans peur. Il y avait des vagues

et du soleil'dans les caprices de leur cœur et dans les ardeurs de leur sang. Elles firent du souper du gouverneur une fête de la bonne déesse. Si les dieux païens ne sont point morts, comme le pensent quelques-uns, et si les bouches que ne parviendrait pas à purifier le charbon du prophète Isaîe, les bouches où chante réternelle allégresse des bn-

veurs et des amoureux, peuvent encore parfois les évoquer, Baechus devait être couché au-dessus de celte orgie sur quelque nuée ardente faite des vapeurs du vin. II est certain, du reste, que les inspirations inhumaines du dieu des raisins et des tigres s'emparèrent du duc de Lorédan. ËD face de lui était une grande fille dont la robe à demi détachée laissait voir une épaule d'un rose lumineux d'où devaient sortir, comme elles sortent, suivant un ancien, des fleurs d*été, les voix provoquantes du plaisir. Cette beauté, (Ju'on avait surnommée Désordre, était la favorite du duc de Lorédan ; mais c'est par ceux qui ont la passion des jouets que les jouets sont brisés. Un premier caprice traversa l'esprit du duc de Lorédan.

— Désordre, dit-il, tu devrais danser.

Il y avait, suspendu au mur, à un trophée d'armes sauvages, un tambour indien à peu près semblable à ceux des danseuses bohèmes. Désordre le prit, et, le mettant tantôt au-dessus de sa tête, tantôt derrière son corsage, le frappant tantôt du revers de sa main et tantôt de son genou, elle se mit à danser une danse tellement ardente, faisant passer dans l'air qui l'entourait des frissons si embrasés, que saint Antoine les aurait sentis sous la bure de son capuchon rabattu.

—Désordre î s'écria le duc, sais-tu que tu as Tair d'une bacchante ? Tu me rappelles un tableau que j'adorais quand j'étais enfant, où Ton voit une grande et belle fille comme toi danser, en s'accompagnant du tambour, avec un tigre qui saute après elle. Morbleu î je serais curieux de voir cette image, qui me jetait dans d'étranges rêveries par ce qu'elle avait de féroce et de voluptueux, devenir

une chose réelle. Le tigre seul me manque. Je vais le faire venir. Désordre, je veux que lu danses avec un tigre.

Si accoutumées que soient les courtisanes aux plus incroyables caprices, la fantaisie du gouverneur était tellement bizarre, que Désordre ne la prit pas d'abord au sérieux; mais un nègre fut chargé d'aller chercher le tigre, et, au bout de quelques instants, Ton vit entrer dans la salle du souper un Éthiopien à demi nu, tenant en laisse, comme un piqueur tient un lévrier, un énorme tigre à Téclatante, terrible et majestueuse fourrure, à Toeil étincelant de ce regard tyrannique, inquiet et jaloux des bétes sauvages.

— Désordre, dit le duc en montrant Tanimal à la courtisane, voilà ton danseur. Tu vas te mettre dans le fond de la salle, et faire sauter après toi ce compagnon des bacchantes, que Bambou (c'était le nom du nègre) tiendra toujours par le bout de sa chaîne.

A l'entrée du tigre, tous ks convives du duc de Lorédan, excepté Mafré et Dranmor, avaient laissé voir sur leurs visages empourprés par le vin une autre expression que celle de l'insouciance et du plaisir. Quant à Désordre, la pauvre créature com-

mençait à trembler de tout son corps ; elle restait toute frémissante, ne se souvenant plus de ses danses, à l'endroit où elle s'élevait et retombait, il n'y avait qu'un instant, comme les perles d'une eau jaillissante dans une atmosphère lumineuse et parfumée.

— Désordre! cria le duc, m'entends-tu? Je veux que tu me donnes le divertissement d'une danse de bacchante.

Et il ordonna à un de ses nègres de la saisir, à un

aulre, celui qui tenait le tigre, de pousser Tanimal sur elle. Alors une inspiration de désespoir et de terreur s'empara de la pauvre fille, et lui mit aux flancs cette arr deur, aux jambes cette agilité qui donnent une rapidité si merveilleuse à la fuite épouvantée du cerf. Elle se mit à courir droit devant elle, écartant ou .franchissant tout ce qui s'opposait à son passage ; elle sortit ainsi de la salle du festin, puis continua sa course à travers les galeries et les cours de Thôtel du gouverneur. Le duc Lorédan suivit la courtisane du pas et du regard dont le vainqueur dWrbelles, en celte nuit si funeste à la gloire de ses journées, suivit Clitus, qui allait mourir. Apercevant Désordre près de gagner la porte d'une cour, et partant de retrouver sa liberté, il cria de toutes les forces de sa voix, à des serviteurs que le bruit de cette scène avait mis sur pied, de barrer le passage à la fugitive. Quand Désordre se vit sur le point d'être saisie, elle se rejeta d'un bond dans la carrière fermée de toutes parts qu'elle venait de parcourir. Là, un instant, elle hésita; puis, menée ou plutôt emportée par une pensée étrange qui s'était tout à coup abattue sur cette tête perdue de

terreur, elle se dirigea vers le corps de logis qu'habitait la duchesse de Lorédan.

Désordre connaissait Brigitte. Quand Mafré, dans le discours interrompu par sa prudence,, avait parlé à Saladin des torts du gouverneur envers la duchesse, il avait l'esprit occupé d'une scène qu'on venait de lui raconter, où Désordre jouait un grand rôle. Le duc de Lorédan, un soir, avait voulu forcer sa femme à souper avec lui et Désordre. Brigitte s'était trouvée un instaat commise avec

la courtisane, dont elle n'avait pu sauver à son oreille l'accent insolent. Il y avait une rougeur qui n'avait pas été épargnée à son noble visage ; mais sa souffrance avait été de courte durée. D'un de ces regards d'archange que Raphaël a connus, à la fois si calme» et si indignés, si superbes et si candides, qui font trembler les dragons, elle avait chassé loin d'elle son indigne époux et le suppôt de débauche qu'il traînait avec lui. Quoique Désordre se fût retirée, la tête dressée, le dard entre les lèvres, en vipère irritée, la majesté de Brigitte l'avait frappée ; elle avait senti en son cœur la pointe du glaive céleste. Dans la situation de périls et d'épouvante où un monstrueux caprice la jetait, cette douce et imposante figure revint à son esprit, lui représentant la seule puissance protectrice et bienfaisante qu'elle pût invoquer en ce lieu de persécution et de malice ; elle courut à l'appartement de Brigitte. Chose naturelle dans une contrée où le corps et l'âme se refusent souvent à la vie pendant le jour, la duchesse passait sur un sofa, auprès d'une fenêtre ouverte, une nuit d'une sérénité, d'une mélancolie et d'une fraîcheur à faire pleurer des amoureux. Tout à coup elle vit une femme entrer dans sa chambre et tomber

presque évanouie à ses pieds. Tandis qu'elle contemplait cette fename, reconnaissait Désordre, et se demandait en son esprit, traversé de pensers confus et rapides, qui amenait ainsi auprès d'elle, épouvantée, suppliante, celle qu'elle avait vue, il y avait quelques jours, enivrée de tant d'insolence, le duc et ceux qui le suivaient firent irruption dans Fasile où la courtisane s'était blottie. Pendant un moment, il y eut un étrange tableau : précédé de

valets et de flambeaux, suivi de ses convives, possédés, comme lui, par Tivresse du vin, de la nuit, des discours sans pudeur, des pensées sans crainte, des actions sans frein, le duc de Lorédan se tenait, le regard fixe et embrasé, dans Tattitude d'un homme que tourmentent les fiiries du mauvais sommeil, à Tentrée du sanctuaire où respirait Tâme chaste, austère et bénie de Brigitte. Des têtes de débauchés et des têtes de courtisanes s'avançaient derrière la sienne, animées d'un sinistre délire. L'enfer envahissait un lieu consacré; mais il fut repoussé, et mieux, ma foi! qu'avec de Teau bénite.

Quel danger menaçait Désordre, c'est ce que ne pouvait pas deviner Brigitte ; mais elle comprit que la malheureuse créature venait chercher à ses pieds un refuge contre un caprice sanglant de son mari. Par un geste de souveraine, étendant sur ce front courbé sa belle main sévère et gracieuse, cette main faite pour des lèvres de héros dont rêvait si ardemment Briolan, elle s'écria :

— Monsieur le duc, j'entends que ma chambre soit pour cette femme un asile aussi inviolable qu'une église ! Retournez à votre festin, dont les monstrueuses folies n'auraient point dû venir jus-

qu'ici. En ce moment, votre présence et celle des gens qui vous accompagnent sont un outrage que je ne veux point supporter.

Toute la fierté des Briolan résonnait dans la voix de Brigitte. Il y avait sur ses joues le sang qui, aux heures du combat, gonflait les veines de Saladin. Le duc de Lorédan se retira tout tremblant, obéissant à cette puissance de bouclier enchanté qu'exerce sur les plus bizarres et les plus-impétueuses fureurs un courage noble, droit et

simple ; mais quand, aprèt avoir lâché sa proie, il se fut retiré, avec ceux qu'il traînait après lui, dans la salle du festin, une colère effroyable s*empara de son âme. P^rmi les passions qui attisaient la flamme de ce courroux était un stupide orgueil de tyran qui se croit bravé. Il jura, en saisissant un verre qu'il brisa, que Désordre danserait avec un tigre, et que sa femme, mêlée aux courtisanes qui entouraient sa table en ce moment, serait forcée d^assister àce spectacle. Un convive exalta encore sa rage en lui disant qu il ne pourrait jamais faire eette violence à la duchesse. Il fit alors le serment de mettre à exécution son dessein, et prit jour pour obéir à ce serment. Ce jour était le lendemain de celui où Briolan apprenait de Narille tout ce que Ton sait à présent.

Ce que sentit Saladin pendant que Narille parlait, on le comprend. Il n'interrompit pas une seule fois son compagnon ; il ne voulait rien perdre de ce, récit, dont il suivait la marche étrange avec Tanxiété et Tardeur d'un chevalier qui suit les pas d'un fantôme. Quand Narille se tut, Briolan eut sur ses passions assez d'empire pour garder

le silence; il ne dit pas uq seiil mot au marquis, que lo sommeil combla enfin de ses faveurs. Il avait rompu, lui, pour de longues heures avec le sommeil.

Après une nuit passée tout entière à accueillir et à repousser tour à tour les projets les plus violents, il se leva. La fièvre était encore dans tous ses membres, et, quand il mit le pied sur le parquet de sa chambre, il lui sembla * qu'il foulait le pont vacillant d'un navire : il faillit tomber; mais, par un effort d'une suprême énergie, il se maintint debout ; son visage avait une expression si guerrière, que Mafré, qui entra chez lui en ce moment, lui dit :

— Vous avez donc appris, mon cher comte, que le pavillon britannique est en vue du fort Saint- Pierre? Avec cette lente démarche et ce pâle visage que vous a faits la maladie, votre expression martiale vous donne Tair d'un Briolan, tué à Grécy, qui serait sorti de son tombeau pour se venger des Anglais.

— Quoi! s'écria Saladin, les Anglais sont près de. nous? Alors j'imagine que le gouverneur ne songe qu'à les repousser.

^ — Le gouverneur, reprit assez étourdiment Mafré, qui ignorait entièrement quelles pensées menaient l'esprit de Briolan, le gouverneur veut livrer encore un jour au plaisir. Le port est en ce moment rempli de vaisseaux étrangers auxquels nos ennemis vont donner le temps de sortir. Les premiers coups de canon ne seront certainement tirés que demain ; c'est en sortant de Torgie que nous irons à la bataille.

— Ah ! dit Saladin , il y aura une orgie ce soir ; eh bien I vous m'v verrez.

— Vous! repartit Mafré. Vous voulez donc y jouer le rftle de spectre?

— Vous m'y verrez! répéta Briolan. Et, repoussant son compagnon qui voulait Tarréter, il sortit.

Il avait un conseil pris, celui d'enlever Brigitte à son indigne mari. La nuit qui allait venir devait voir cesser Tunion de la plus pure avec la plus souillée des créatures; mais, pour rendre sa cousine à la liberté, comment Saladin s'y prendrait-il? C'était ce qu'il ignorait. Notre héros pensa qu'avant tout il fallait s'assurer d'un vaisseau où il pût conduire celle qu'il était décidé à sauver de l'outrage et de la douleur. Il porta donc ses pas vers le port.

Le premier navire qui attira ses yeux fut un navire marchand sur lequel flottait le pavillon hollandais. Un grand mouvement régnait à bord de ce navire, qui faisait, comme tous les bâtiments du port, des préparatifs de départ. Assis au gaillard d'arrière, un homme fumait tranquillement, dont la figure sembla bien guerrière à Saladin pour une figure de trafiquant. En arrêtant son regard sur ce personnage, une idée le saisit, qu'il repoussa d'abord comme une illusion, puis qu'il fut bientôt forcé d'accueillir comme la plus certaine des réalités : l'homme qui fumait sur le pont du vaisseau hollandais était le capitaine Favonette.

Saladin courut vers le brave dont il croyait bien s'être séparé pour toujours. Franchissant d'un pied rapide l'escalier de bois qui joignait au port le bâtiment marchand, il fut en quelques instants dans les bras de l'ancien souverain caraïbe.

— Oui, c'est moi, dit Favonette, répondant aux ques-

tioDs dont Brîolan Taccablait. Vous me retrouvez dans un équipage assez bourgeois pour un gentilhomme, un souverain et un guerrier. Je suis capitaine d'un navire marchand, et voici comme la chose est arrivée. Le grand Esprit, comme disait feu mon peuple (car tout mon peuple est décédé), ne nous favorisa pas, quand vous fûtes parti, dans la guerre contre les Grandes Bouches. Pendant que je souffrais du coup d'épée que m'a appliqué je ne sais comment le neveu de la Dentue, mon camp fut surpris, et, ma foi, presque toute la tribu fut détruite. Tout blessé que j'étais, je trouvai seul moyen, avec quatre ou cinq Caraïbes, de m'évader en canot par la grande route de la mer. Nous parvînmes à gagner une tle où nous aurions pu nous faire une vie assez agréable, car c'était u^e tle peuplée de gibier et déserte d'hommes ; mais les benêts qui s'étaient sauvés avec moi se laissèrent mourir les uns après les autres par regret de leurs huttes, de leurs femmes et de leurs enfants. Je régnais non plus sur des hommes, mais sur la nature, quand le vaisseau sur lequel vous me voyez vint toucher les rives où j'errais. Je reconnus le quartier-maître, vieux truand d'origine française, qui servait autrefois dans mon régiment, d'où il déserta pour aller se mettre «n Hollande dans les comptoirs. Quant au capitaine, on me dit qu'il s'était pendu ; mais je crois que c'était par les mains de son équipage et non par les siennes. On me proposa de le remplacer. J'ai été quelque peu pirate, de sorte que je m'entends assez bien à la mer, et nul des Hollandais ne savait comment se gouverne un vaisseau. Après avoir tué leur chef, car décidément ils l'avaient tué, ils se trou-

vaient dans un embarras extrême; je vins humainement à leur secours. Je stipulai seulement qu'on me donnerait la moitié dans le produit de la cargaison, qui était de vin et de négresses, et je me mis à la tête des marauds. Je suis arrivé ici, où j'ai vendu au gouverneur mon eaude-vie et mes négresses; ce soir, à minuit, je pars. Je reconduirai mon navire non pas dans un port de Hollande, car là j'aurais peur d'être inquiété, mais à Dieppe ; puis, ma foi, je retournerai, je crois, à Favonette, vivre d'une façon conforme à mon rang. Maintenant j^ai de l'argent, et le ciel de l'Océan commence à m* ennuyer; je me sens depuis quelques mois un appétit enragé du ciel provençal.

— Écoutez, mon cher chevalier, fit brusquement Saladin, voulez-vous me rendre le plus grand de tous les services?

— J'ai toujours eu une épée, repartit Favonette, et pour le moment j'ai une bourse ; épée et bourse sont i votre disposition.

— Je reconnais bien votre âme de gentilhomme et de soldat. En trafiquant hollandais comme en souverain caraïbe, chevalier de Favonette, vous êtes toujours le même. Voici ce que j'attends de vous. Cette nuit, au moment où votre vaisseau sera sur le point de lever l'ancre, je remettrai entre vos mains une femme qui m'est chère comme mon honneur : que puis-je vous dire de plus? et je vous demanderai de conduire cette femme en France avec autant, ou, pour mieux dire, avec plus de respect que ne vous en inspirerait tout ce qu'il y a de plus grand, de plus puissant et de plus sacré en ce monde.

— Soyez tranquille ; la femme qui vous iuléresse sera traitée dans mon vaisseau comme fut traité au château de mon père le

cardinal Favonette; mais ne puis-je vous rendre un autre service que ce service insignifiant? La beauté que vous remettez à ma garde, vous Tenlevcz sans doute? C'est plaisir que de servir un ami dans un enlèvement.

Ainsi encouragé par Favonette, Briolan dit tous ses tourments. Il avoua au capitaine T incertitude dans laquelle il était encore sur les moyens à prendre pour mener à bien sa ferme résolution.

— Laissez-moi, mon cher comte, s'écria impétueusement l'ancien capitaine de grenadiers, me charger de votre enlèvement. J'ai enlevé des abbesses en Italie. J'ai pour ces sortes d'entreprises une méthode infaillible et simple -comme tout ce qui est bon. Justement j'ai encore deux négresses et trois barriques d'eau-de*vie à livrer au gouverneur. J'irai lui porter ces marchandises ce soir, à onze heures. En ce moment, soyez sous les murs de la maison, et, quand je vous crierai d'entrer, entrez avec con-Gance; votre affaire sera en bon train.

A r heure indiquée par Favonette, Saladin était sous les mues du bâtiment que le duc de Lorédan habitait. A TépoqUe où M. de Lorédan était gouverneur des lies, le lo^s des côtes de l'Océan, résidence des gouverneurs, avait été détruit par une célèbre tempête. On avait construit à la hâte, pour recevoir le duc, un vaste édifice dont presque toutes les cloisons étaient aussi légères que les murailles d'un carbet caraïbe.

Par une des plus belles nuits où le ciel des lies ait ce-

lébré jamais ses fêtes sidérales, Saladin,, un manteau sur les yeux et à son côté la compagne de sa vie, Tamie de son cœur et de

son bras, son épée, Saiadin se promenait ^us les murs de Tliôtel Lorédan. Au bout de quelques minutes de promenade, il vil arriver Favonette, escorté de quatre matelots qui portaient à bras les tonnes d'eau-devie et faisaient marcher devant eux, enveloppées dans des voiles blancs et rouges, comme des chevaux de course dans leurs couvertures, les deux négresses. Le capitaine lui fit comprendre par un mouvement de tête qu'il Tavait reconnu.

Saiadin attendit alors, à la fois plein d'anxiété et d'énergie, ce qui allait se passer. L'eau-de-vie et les femmes qu'amenait Favonette arrivaient à temps pour Torgie qui allait commencer. Saiadin vit Mafré, Dranmor, Narille et tous les convives du gouverneur franchir tour à tour le seuil de sa maison. Une iuquiétude passionnée fit bouillonner tout le sang de ses veines, comme le vent d'orage fait bouillonner les flots de la mer. En cet instant de sa vie plein d'imprévu, de danger, d'effroi et de mystère comme le rêve, tout n'était plus que mouvements désordonnés dans son esprit, quand une terrible et suprême crise vint l'obliger à régler, pour les mener à une action décisive, les forces de son âme.

Un tourbillon de flammes que rien n'avait annoncé sortit tout à coup comme d'un gouffre infernal de l'hôtel du gouverneur, enveloppant d'une clarté brûlante l'endroit tout à l'heure plein d'ombre où se tenait Saiadin, et la voix de Favonette cria :

— Entrez, comte, voici le moment.

Je souhaite à tous ceux qui aiment d'aller sauver leurs maîtresses à travers des murailles enflammées ce qu'éprouva Saladin quand il se précipita dans cette fournaise, c'est le divin secret de l'héroïsme et de l'amour. Toute la partie de l'hôtel du gouverneur qu'occupaient les appartements du duc où le souper devait avoir

lieu était dévorée par un incendie. Cet incendie, Favonette l'avait allumé en quelques secondes, grâce aux tonnes d'eau-devie qu'il apportait. Séparé du logis qui brûlait par une cour, le logis de la duchesse était encore intact. Seulement il était baigné par les flammes voisines d'une lueur d'un rose éclatant, semblable à celle dont le ciel est baigné par le soleil du matin.

Saladin, guidé par Favonette, qu'il avait rencontré sur le seuil de la demeure embrasée, se dirigea vers les appartements de sa cousine. Brigitte tenait entre ses mains un petit poignard façonné en crucifix, comme les poignards espagnols. Je ne sais point ce qu'elle allait faire dn cette arme, mais elle avsut les yeux ardents, le visage pâle. Quand l'incendie vint rougir sa vitre, elle était sous le coup de la menace que le duc voulait accomplir contre die. Une esclave sortait de sa chambre, qui lui avait annoncé que, de gré ou de force, elle assisterait au sou* per de son mari. On devine si elle suivit Saladin. A minuit, le comte de Briolan et sa cousine étaient sur le vaisseau de Favonette. Le capitaine faisait tout préparer pour gagner le large le plus promptement possible. Saladin et Brigitte, dans la précipitation et les angoisses de l'action qu'ils venaient d'accomplir, ne s'étaient pour ainsi dire point parlé. Leurs deux âmes, emportées parla

même passion, avaient bien certainement fait un ardent et rapide échange de pensées, mais leurs deux bouches étaient restées silencieuses. Â l'instant où le vaisseau s'ébranla pour s'éloigner des côtes :

— Un moment ! s'écria Saladin ; je suis obligé, moi, de rester sur ces rives, car, dans quelques heures, les boulets anglais y

pleuvront.

Et il fit un mouvement pour s'éloigner de Brigitte, qui était à ses côtés. La duchesse sentit son corps trembler et son cœur défaillir. Elle fut sur le point de se jeter comme un enfant au cou de son protecteur; mais sa grave et austère humeur l'emporta sur ce mouvement passionné. Quand Saladin, qui devina sa douleur, lui eut dit : — Il le faut, ma cousine ; j'ai pourvu à votre sûreté, maintenant je dois pourvoir à mon honneur, — elle se tut. Seulement, elle tendit à Briolan, qui s'inclina et se découvrit, cette main... Ici, qae chacun pense à la main où il voudrait poser sa bouche.

Notre pauvre héros la sentit sur ses lèvres, cette main à laquelle il avait tant pensé, cette main qui l'avait jeté dans toutes ses aventures, le jour, on s'en souvient, où elle lui apparut parée d'une bague de rubis. Du reste, il avait enfin rencontré le bonheur. Je sais des joies plus brûlantes, mais je n'en sais point de plus tendre, de plus sacrée, d'une plus mystérieuse et plus divine profondeur, que celle de baiser une main qu'on aime et qui répond à votre baiser.

BHIOLAÎN. r,i7

Quelques mois après renlèvement de Brigitte, Saladin revenait en France, le cœur livré aux plus doux et aux plus ardents espoirs qui aient jamais enchanté un cœur. Le duc de Lorédan était mort, non point d'une balle anglaise, mais des transports de colère que la fuite de sa femme lui avaient causés. Rien ne s'opposait à ce que Saladin, devenu un des plus riches gentilshommes de l'Europe, grâce à lord Windsay, n'unît pour toujours ses desiins à ceux de Brigitte. Briolan croyait au mariage. Une femme, des enfants et un château, rien ne peut mieux remplir ta seconde partie

d'une vie livrée dans sa première moitié aux voyages et aux combats.

Favonette avait promis à Saladin qu'il lui laisserait, à Dieppe, un mot où il lui rendrait compte de sa traversée. Saladiu trouva en effet, dès qu'il eut mis le pied dans le port français, la lettre que lui adressait Tancien capitaine de grenadiers. Cette lettre, écrite sur du gros papier, renfermait un petit billet que Briolan, par un instinct irrésistible, ouvrit et lut tout d'abord. Ce billet contenait cette ligne unique :

« Adieu, mon ami, je vous aime. »

Voici maintenant ce que Favonette écrivait :

518 BRIOLAN.

« Mon cher comte,

a Je suis obligé de vous annoncer quelque chose de bien triste, dont j'ai, ma foi, le cœur navré. Madame votre cou* sine est morte pendant la traversée. Dans Tétat où Tavait mise tout ce que vous savez, la pauvre femme ne pouvait point supporter la mer. Dès les premiers jours de notre voyage, elle a succombé. J'étais auprès d'elle dans ses derniers moments. Elle m'a demandé de quoi vous écrire le billet ci-inclus, que j'ai soigneusement cacheté. En mourant, elle a prononcé votre liom. Mon cher comte, vous allez avoir un terrible chagrin. Moi-même j'ai senti de cette mort-là une peine que je n'aurais cru aucune mort capable de me causer. Madame votre cousine avait un regard et des mots qui vous pénétraient jusqu'au fond de l'âme. Je n'ai pas pu me décider à jeter son corps dans la mer. On a trouvé un moyen de le conserver. En arrivant à Dieppe, je l'ai fait enterrer dans un en-

droit du cimetière qu'on vous indiquera. 11 est sous un arbre et dans de la terre. J'ai pensé que vous aimeriez mieux cela. Adieu, mon cher comte, vous avez plus besoin de courage à présent qu'au temps où nous étions ensemble chez les Caraïbes.

((Chevalier de Favonette.))

Ce qu'éprouva Saladiu, il est bien peu d'hommes qui ne le sachent ou ne doivent le savoir. C'est le grand secret de douleur que nous sommes presque tous destinés à connaître dans notre vie, secret ingrat qui ne répand

pas de clarté nouvelle sur nos jours, mais leur retire, au contraire, tout ce qu'ils avaient de douce et profonde lumière.

Le comte Saladin de Briolan se fit chevalier de Malte. 11 mourut, comme sa cousine, à bord d'un vaisseau, où une fièvre d'espèce incertaine et de marche inconnue remporta dans sa jeunesse, un an après son grand chagrin ; mais, comme celles de sa cousine, ses dépouilles ne furent point rapportées sur le rivage français : on les jeta aux flots. Dans cette vaste tombe marine qu'il avait si souvent contemplée avec mélancolie, son corps alla rejoindre les corps de Mafré et de Dranmor, car ces deux aventuriers périrent dans un naufrage d'où le destin sauva Narille. Narille et Favonette vécurent longtemps.

Saladin était de ceux dont la mort est éprise. C'est bien certain ce qu'on dit, que la mort aime les beaux et les jeunes. La destinée de notre héros fut tout à fait une destinée humaine. L'or lui devint inutile quand il tomba dans sa bourse. Quand sa maîtresse lui dit : <(Je faime, » le trépas faucha son amour. Son pauvre

amour! l'histoire en fut bien courte ; mais les grandes amours ne sont pas celles qui ont les plus longues histoires.

Le grand défaut d'Houdéisse, c'est de ne point distinguer bien nettement son existence de ses rêves. Il est déjà parvenu à Tâge oîi Ton doit quitter, pour le commevce avec les êtres réels, le doux commerce des fantômes, et il est encore comme les enfants. Si vous lui avez parlé hier au soir de la princesse Gracieuse, il vous dira peutêtre ce matin qu'en vous quittant il a passé la nuit avec elle chez l'ambassadeur de Naples. 11 nous a soutenu dernièrement qu'il avait élevé des licornes, et je lui ai connu un grand perroquet vert dont il affirmait tenir chaque jour une sentence ou un bon mot.

Il y a deux ans, la veille de son départ pour Murcie,

il était assis, je le vois encore, sur la cheminée de Tyvarlan, cette grande cheminée qui ne porta jamais autre chose qu'une paire de babouches en maroquin rouge. Nous étions presque tous reunis, mais la conversation languissait un peu. La séparation des voyages comme celle de la mort peut être prise de deux façons. On peut la regarder comme une très-bonne occasion pour parler beaucoup, ou comme une excellente occasion pour se taire ; c'est cette seconde manière de voir qui semblait vouloir dominer chez nous. Houdéisse n'est pas élégiaque. «c Le ciel de Murcie me rendra~t-il la santé? Chers compagnons, vous reverrai-je ? Et de vous-mêmes, pendant mon absence, que décidera le destin? En te donnant la fièvre pour maigrir, comme lord Byron, te tueras-tu, mon gros Nardy ? et toi, Tyvarlan le querelleur, recevras-tu un coup d'épée ou une balle? » Voilà ce qu'il aurait pu dire avec des soupirs et des regards attendris. II s'écria •tout à coup, comme un homme auquel les médecins n'auraient ordonné

aucun voyage, dont h vie ne serait pas sur le point d'être changée, mais qui, iien loin de là, devrait revoir et le lendemain et les Jours suivants les figures qu'il aurait à l'heure même sous les yeux, il s'écria tout à coup : a Ah çà! est-ce que personne d'entre vous n'a rencontré l'hiver dernier le comte de Rochefée? C'est bien l'être le plus accompli que j'aie jamais connu; et puis son histoire est si merveilleuse I »

— Houdéisse, lui dit Tyvarlan, si tu as envie de discourir sur M. de Rochefée, passe-toi cette fantaisie; le nom de ton héros ne nous rappelle rien, mais ce n'est pas une raison pour que ton récit ne nous amuse pas,

et d'ailleurs, s* il t* amuse toi-même, ce sera déjà beaucoup.

— Si mon héros ne vous rappelle rien, reprit Houdéisse, cela prouve que vous trouvez moyen de vivre à Paris, comme MM. de Keroven et deKerleuc, mes cousins, vivent en Bretagne, ne sachant rien que ce qui se fait et se dit entre vous. Encore êtes-vous plus coupables que mes parents, car eux au moins s'enterrent au milieu de fusils, de couteaux de chasse, de cors, enfin d'objets honnêtes et connus, tandis que vous passez votre existence entre de grandes pipes, des vases extravagants, des livres qui ont Tair de grimoires et de vieux tableaux où je vois moins clair que dans les plaques des cheminées du château d'Houdéîsse, enfin parmi une foule d'objets incroyables, absurdes et aussi indignes de chrétiens que de gentilshommes. Cela dit, je reviens au comte de Rochefée. Si vous aviez été là où était votre place, cVsl-à-dire dans cette société respectable et sensée qui continue autant qu'elle le peut, au milieu du débordement des idées nouvelles, la

tradition de la société ancienne, M. de Rochefée serait connu de vous. C'était au commencement de Thiver dernier, un jeune homme établi dans le monde par les meilleurs et les plus brillants débuts qu'on ait vus jamais! Il était parfaitement beau, et d'une de ces beautés utiles qui gagnent toutes les âmes à ceux qu'elles parent . de leur éclat. Ses grands yeux d'un bleu clair étaient doux et francs. Le courage et la bonté respiraient sur sa bouche. Sa chevelure était une de ces chevelures lumineusement blondes qui font auréole autour du front, et sa grande taille mince et souple avait quelque chose de

céleste et de guerrier comme celle de Tarchange Saint- Michel. On le disait très-bien né, et ses amis affirmaient qu'il était fort brave. Il parlait peu, mais n'exprimait jamais que des pensées élevées et des sentiments généreux. On ne lui connaissait aucune passion flétrissante ni aucune liaison scandaleuse. Le seul reproche qu'on lui adressât était un peu d'exaltation chevaleresque, mais encore s'accordait-on à dire que cette exaltation ne s'exprimait jamais d'une façon indiscrète.

M. de Rochefée me plaisait infiniment, mais le hasard ne m'avait point rapproché de lui, quand un soir, chez la comtesse de Toraldy, la marquise de Séloncey nous présenta officiellement l'un à l'autre. La maison de madame de Toraldy n'était point des plus divertissantes ce soir-là. On y faisait une assez médiocre musique, et cette musique servait de prétexte à reléguer tous les hommes dans des embrasures de portes où ils s'entassaient pour ne voir que des turbans, des plumes et des boucles de cheveux. Après être restés quelque temps à causer, M. de Rochefée et moi, dans la plus gênante des positions, les épaules resserrées, les coudes rentrés en dedans, les pieds appuyés au sol par leurs

pointes, l'idée nous vint en même temps à tous deux d'aller chercher un peu de lil)erté ei d'espace dans un petit boudoir bleu tendre, éclairé par un demijour, une de ces attrayantes retraites des salons aussi chères à la rêverie que les retraites même des bois. Au fond de ce charmant asile, les accents qui tout à l'heure dispersaient nos pensées se transformèrent en sons vagues et lointains qui les ralliaient doucement. Je m'aperçus que je plaisais à M. de Rochefée tout comme il me

plâisah. Au bout d'un quart d'heure, une véritable inti« mité s'établissait entre nous.

Je remarquai que le comte, dont la mise était du reste des plus simples, portait à sa cravate une épingle à laquelle était monté un médaillon d'une forme singulière. Je regardai ce médaillon avec soin, un pinceau d'une incroyable délicatesse y avait représenté une tête de jeune fille.

— Quelle est cette charmante figure? m'écriai-je, jamais je n'ai vu une expression d'ingénuité si frappante et si vraie que celle dont est paré ce joli visage. Les têtes de Greuze lui-même ne sont auprès de celle-ci qu« des peintures épaisses et sans grâce. Cette bouche est fraîche comme le matin. Ces yeux bleus comme un ciel printanier. Quelle âme confiante et pure devait errer dans ce regard et sur ces lèvres?

— Hélas! répondit M. de Rochefée, mademoiselle Esther de Trenmoêl avait bien reçu en effet une des âmes les plus pures et les plus confiantes qui se soient abattues jamais du ciel sur cette terre; mais elle ne fut pas assez confiante encore cependant pour rompre l'enchantement dont je gémis.

Vous savez qu'aux révélations les plus inattendues, aux plus bizarres confidences, mes traits n'ont exprimé jamais d^étonnement ni d'ironie. Tous les gens qui poursuivent d'impossibles amours et des rêves étranges sentent pour moi une sympathie mystérieuse. Le comte de Rochefée, voyant qu'à son mot d'enchantement il n'avait paru sur ma figure qu'une expression de curiosité douce et sans moquerie , s'écria en me prenant la main :

— Ah! tenez, vous êtes jusqu'à ce jour le seul être

que j'aie senti dès mes premières paroles prêt à me croire d'une façon complète. Aussi je suis attiré vers vous par un sentiment de confiance sans réserve que je n'avais pas encore éprouvé. Après ce que vous allez entendre, tout autre que vous rentrerait dans le salon et s'en irait dire: «Je viens de causer avec un fou. » Mais vous, j'en sais convaincu, vous recevrez gravement ma confidence et vous l'emporterez au fond de votre esprit dans un sérieux recueillement. Vous croyez être assis à côté du comte de Rochefée, sachez que la maison de Rocbefée n'existe pas, et que cependant celui qui vous parle n'est pas un avenurier, mai» appartient au contraire à un rang près duquel est bien humble le rang qu'il a pris. Tous ces noms qui sonnent pour vous comme des cymbales et font passer devant vos yeux, dans une sorte d'éblouissement magique, des dames sur des palefrois, des bannières blasonnées, des Maures emportés par des cavales, des varlets, des nains, des hérauts d'armes, tous ces noms qu'on ne peut se lasser de redire, les Salvaing, les Timur, les Montfort^ les Penhoet, s'effacent devant le nom qui m'appartient. Je suis non point la fleur, mais la tige même de la chevalerie. Je suis plus que Roland et plus que Charlemagne. Je suis le roi de la table ronde, je suis Arthur de Bretagne. Vous savez que toujours des puissances

mystérieuses se sont intéressées aux héros et ont tftché de les soustraire à la mort. Aux temps antiques on les transportait dans les étoiles; aux temps modernes les étoiles ne les reçoivent plus, mais des esprits compatissants veillent encore sur eux et les cachent dans des grottes profondes ou dans des îles vertes. Là, au mur-

mure du vent dans les bruyères ou sur les eaux, ils dorment jusqu'à rinstant où, soit pour uoe année, soit pour des siècles, des combinaisons du destin leur permettent de revenir sur la terre. Hpn sommeil, à moi, est interrompu tous les cent ans, et chaque fois que je me réveille, un an m'est donné pour recouvrer dans ce monde la place que j'y ai perdue. Si je puis rencontrer jamais une femme noble, jeune et belle qui m'aime avec assez de foi pour ne point s'étonner, nepoint s' écrier: Vous êtes fou, quand je lui dira^ : <(Je suis le roi Arthur, j> mon royaume me sera rendu, et on y verra renaître avec moi les temps évanouis de la chevalerie.

Mais cette femme, je désespère maintenant de la trouver. Cent ans après le jour où commença mon premier sommeil, il n'y avait déjà plus dans le monde assez de foi pour que la condition mise au rétablissement de ma gloire pût s'accomplir. Je m'adressai aux jeunes filles qui avaient le plus d'innocence au front, le plus de naïveté dans les yeux, les plus candides paroles sur la bouche, et toutes se prirent à sourire ou s'écartèrent de moi avec frayeur comme d un insensé, quand je leur dis ! « Je «uis le roi Arthur. » Aussitôt qu'une femme a douté de moi, l'amour que je ressentais pour elle s'envole et fait place à une déchirante tristesse ; j'attends donc avec an<goisse et je retarde sans cesse l'instant de

mon for^ midable aveu. Je tâche d'amener, peu à peu, par une série d'épreuves, celle que j'ai choisie, au moment où rien de moi ne l'étonnera plus, et toujours mon espoir I est trompé, presque toutes les beautés trouvent bon que je mette l'épée au poing, parce que leurs yeux n'ont point

paru assez grands ou leur bouche assez miguonne ; quelques-unes même s'accommodent de me voir porter leurs couleurs; mais il n*en est aucune qui ne se révolte à ces paroles décisives : « Je suis le roi Arthur. » Mademoiselle Esther de Trenmoël, ainsi que vous pouvez le voir à sa coiffure, vivait environ vers le milieu du dix-septième siècle. C'était la pensionnaire à la fois la plus romanesque et la plus honnête du couveni de Selmeville, un vieux couvent avec un parc aux arbres séculaires, bordé par les eaux de la Seine, dans une des plus belles contrées de la Normandie. Elle avait lu les exploits d'Amadis et ceux d'Esplandian ; elle voyait un géant dans tous les grands arbres qui se dressaient le soir au bout du jardin, une fée dans toutes les colonnes de vapeur qui sortaient le matin des ondes de la Seine. Elle m'accordait des rendezvous dans le parc, et je Taimais autant qu'il soit possible d'aimer* Il n'y avait point dans mon cœur un élan auquel un élan de son cœur ne répondît. Nous parlions de la chevalerie avec la même passion ; qu'un palefroi parut soudain, et elle était prête à s'élancer derrière moi sur sa croupe, serrant de ses petites mains blanches mon corselet d*acier. Enfin un jour arriva où, m'agenouillant devant elle, j'osai lui dire : « Eh bien ! soyez la compagne du prince des chevaliers, je suis le roi Arthur. » Je vis alors combien sont attachées à la terre les âmes même que soulèvent le plus souvent les ailes des songes. Ces yeux charmants oti brilla tant de confiant enthousiasme, laissèrent voir une expression d'effroi. Elle retira de mes mains sa main où venait de s'imprimer

ma bouche, et ç'enfuit dans une allée profonde où je I9 suivis d'un re-

gard dl^solé. J'ai appelé un géuie de mes amis, qui d'habitude voyage sous les eaux où il trouve dans les coquillages des couleurs d'un merveilleux éclat, dont il se sert pouriixer ensuite, soit sur des feuilles d'ivoire, soit sur des écorces de bouleau, les figures de ses rêves, et je lui ai demandé de me faire le portrait de mademoiselle de Treamoêl. Il s'est blotti un matin dans les roseaux pendant qu'elle rêvait au bord de la Seine, et il a fait, sur cet émail qu'a. monté le gnome qui travaille aux parures de la fée Urgande, la peinture que vous voyez. Je porte toujours cette peinture sur moi, afin qu'elle me sauve de l'amertume des déceptions en me mettant en garde contre la folie des espérances. S'il n'y a pas eu, sous ce front si blanc, dans ces yeux d'un bleu si tendre^ dans toute cette créature idéale, qui eût posé son pied sans le faire crouler sur le seuil du palais des Songes ; s'il n.'y a pas eu la foi enthousiaste que je cherchais, je dois renoncer à ma poursuite. Les eondiUons du sort sont dériaoïras. Il m'est imposé une de ces tâches impossibles à remplir que les esprits malfaisants inventent pour la torture des âmes. —

Après un instant dé silence, M. de Rochefée reprit : —Vous comprenez qu'au dernier siècle je n'ai même point été tepté de recommencer mes expériences. Les cheveux poudrés, les joues fardées, les yeux aux coins marqués par des mouches n'appelaient point sur mes lèvres Taveu que vous savez. Je passai sans amour mon année d oxis" tence ; après un séjour de quelques mois à Paris et à Versailles, j'allai m'établir dans un vieux manoir de Bretagne où je fis la guerre aux loups. Oii est moins léger

aujourd'hui qu'où ne l'était il y a cent ans, mais on est peut-être encore moins candide, et les croyances chevaleresques, à coup sûr, n'étaient pas alors aussi mortellement frappées qu'aujourd'hui. Depuis que je reviens sur cette terre, j'ai toujours vu Tépée qui jadis faisait, pour ainsi dire, partie du corps même d'un gentilhomme, s'amoindrir et diminuer comme un membre malade; maiutenant elle a tout à fait disparu. Quand, sortant de mon sommeil séculaire, je me suis réveillé, pour la première fois, au bal chez le duc de Gaffre, il m'a semblé qu'un génie dans une fantaisie grotesque avait organisé pour se divertir un ballet de tabellions.

Je ne crois donc pas qu'il y ait rien à entreprendre pour moi dans votre société telle qu'elle existe; mais, je l'avoue, je viens d'éprouver une joie bien inattendue et bien vive en rencontrant un homme dépourvu de ces sots ou méchants sentiments d'effroi, de surprise et d'ironie qui jusqu'à présent ont fait mon malheur. —

A mon tour, je pressai la main du comte de Rochefée en attachant sur lui un regard de reconnaiss^'ce. Car, j'en conviens très-volontiers, sa confidence me flattait et les paroles qui la terminaient m'allaient au cœur. Vous savez que jamais je n'ai dit d'une chose : cr Elle est folle, ni elle est impossible. » Il n'y a point de siècle où quelqu'un n'ait conversé avec un mort. Il n'est pas de nuit où sous les crânes les plus épais il ne se passe une plus étrange comédie que celle du Dante. Savez-vous pourquoi la mer remplit d'un charme magnétique ceux qui vienneot s'asseoir sur ses rives? et pourquoi ces fleurs que cueillait Ophélia, ces fleurs qu'on appelle des doigts de mort, por-

tent ceux qui les coatemplent à pleurer? Le mystère est partout, dans leû yeux des femmes, dans la chevelure des arbres, dans le reflet de l'eau. Pour ma part, peosai-je, quand je fiis sorti de chez madame de Toraldy, en descendant sur les quais, le long de la Seine, que j'entendais frissonner dans Tombre sous son voile de vapeurs humides ; pour ma part, je ne vois rien qui s'oppose à ce que le comte de Rochefée soit en effet le roi Arthur.

. — Certes, poursuivit Houdéisse, des gens qui n'ont pas connu le comte de Rochefée peuvent très-bien n'avoir jamais entendu parler de la princesse de Saffy. Sachez donc que la princesse de Saffy est fille du marquis de Talère, et que le marquis de Talère est de toute l'émigration le gentilhomme qui a eu la plus étrange destinée. Après avoir fait quelque temps la guerre sur le Rhin avec le prince de Condé, H. de Talère se rendit en Angleterre et entra au service de la compagnie des Indes; c'était un homme d'une extrême hardiesse et d'une admirable beauté. Envoyé contre je ne sais quelle nation voisine de Tempire des Hogols, il plut à la fille du roi qu'il avait

vaincu, la reçut pour femme et emmena avec elle une dot' composée de plus gros diamants que ceux qui sont renfermés dans les cassettes des souverains de TËurope. Tous les Nababs de la compagnie des Indes furent éclipsés par le marquis français. Il se fit construire, sur les rives du Gange, à quelques lieues de Calcutta, un palais où une péri eût été heureuse de donner des fêtes. Ce palais exisjte encore, et quelques voyageurs qui Font visité m'ont dit qu'un de ses plus grands charmes, c'était le bizarre mélange qu'il offrait partout des souvenirs féodaux avec la pensée orientale. Ainsi Técusson des Talére, cet écusson de gueules, à la

croix d'hermine que supportent deux chevaliers bannerets armés de toutes pièces, et qu'entoure cette vieille devise bretonne : Gric à Tolère, brille au-dessus d'un portail semblable à celui d'une pagode. Dans une immense galerie qui donne sur le Gange et dont les voûtes sont marquées de signes symboliques, tous les portraits des Talère sont réunis. Le jour enflammé du ciel indien, que laissent entrer des fenêtres garnies d*une mousseline mouchetée d'or, va frapper de sombres visages de guerriers droits et farouches dans leurs armures ou de cardinaux inclinés et pensifs, sous la pourpre foncée de leurs barrettes. Le dernier des Talère s'était fait peindre dans un costume asiatique, avec un poignard comme celui d'Orosmane à sa ceinture, sur sa tête une aigrette formée du plumage diamanté du paon, et à ses pieds des babouches semées d'arabesques d'or; en cet équipage, il regardait le premier de ses ancêtres placé juste vis-à-vis de lui en habit de croisé. Ce iiit dans ce palais, si rempli de pensées diverses et

bigarrées, que naquirent deux enfants, dont l*un est le marquis de Talère actuel, etPautrela princesse de Saffy. Raoul, c'est le nom que portaient depuis des siècles les aînés des Talère, et Hirkah, c'est le nom que voulut donner à sa fille rindienne qui était entrée dans cette famille de preux, devinrent tous deux en grandissant de la plus surprenante beauté. Il y a cinq ans à peu près, M. de Talère, qui avait perdu sa femme, les conduisit à Paris, où lui-même mourut au bout de quelques mois. Raoul prit du service dans la marine, et Hirkah épousa le vieux prince de Saffy, de cette antique maison de Saffy, entée sur celle de Mélagènes, qui, après les guerres de Charles VIII en Italie, créa les premiers jardins français où Ton ait vu des caisses d'orangers.

Tavais déjà rencontré souvent, partant souvent admiré la princesse de Saffy ; et il me sembla pourtant la voir pour la première fois, tant elle brillait d'un éclat extraordinaire, le jour où elle fit sa rentrée dans le monde, dont elle s'était tenue éloignée trois ans après la mort de son mari. C'était chez la duchesse de Pemezan. Elle présentait dans sa personne le bizarre et charmant assemblage qu'offrait le palais de son père. Vous avez tous dans vos portraits de famille quelque bisaïeule ou quelque grand'tante peinte en chasseresse avec une peau de tigre sur les épaules et des cheveux à la Fontange ou à la Pompadour. La princesse de Saffy avait dans le dessin et l'expression même de ses traits le contraste que ces beautés des anciens temps présentent dans leurs costumes. Son nez, mince et uji peu recourbé, était celui de la race franque; ses yeux, qui ouvraient sous de longs cils noirs

leurs profondeurs d'azur, avaient l'expression extatique et sauvage des regards de bayadères ; son cou svelte , sa taille élancée, ses proportions d'Atalante faisaient songer aux filles des forêts, et sa démarche digne, posée, d'une grâce décente, était celle d'une pensionnaire de Saint- Gyr jouant Esther devant madame de Maintenon.

On était au mois d'avril, la duchesse de Pemezan donnait une matinée dansante. Madame de Pemezan habite, dans le fond du faubourg Saint-Germain, un grand hôtel qu'entoure un véritable parc. J'aperçus dans Tembrasure d'une fenêtre, devant des vitres, à travers lesquelles on voyait trembler un feuillage d'un vert tendre, une tête blonde toute baignée de la lumière d'un jour printanier, et je reconnus le comte de Rochefée, ou, si vous l'aimez mieux, le roi Arthur. Nous ne nous étions presque point revus, car ainsi va le monde, ceux qui vous ennuient sont toujours

sur vos talons, et ceux qui vous plaisent ont l'air de voyager dans des planètes ; nous ne nous étions presque point revus depuis le jour où nous avions échangé des paroles de sympathie. Je m'approchai de lui, et lui tendant la main :

— Vrai Dieu ! m'écriai-je, je suis heureux de vous rencontrer, car je craignais que vous n'eussiez fait ce siècleci comme le siècle dernier, que, las des hommes félons et des femmes sans candeur, vous ne vous fussiez retiré en Bretagne pour guerroyer contre les loups.

— J'ai pensé à prendre ce parti, me répondit H. de Kochefée, mais je ne sais quelle vague espérance, que je m'efforçais en vain de repousser, m'a fait rester ici, et depuis un instant, ajouta-t-il tout rêveur, il me semble

que j'ai [reiplication de ce sentiment mystérieux d'attente. Je suivis la direction du regard dont il accompa- ^a ces paroles, et je vis la princesse de Saffy, qui, aux bras du jeune duc de Ramfalen, valsait dans un tourbillon de pétales rouges et argentées, tombant en pluie d'un énorme bouquet de fleurs étrangères agité sur son, sein.

— Jamais, dis-je à H. de Roehefée, je n'ai détourné quelqu'un qui m'était cher d'une pointe d'épée ou d'un regard de belle. Vous qui avez tant d'amour pour la chevalerie, qui êtes la chevalerie même, obéissez à l'appel de ces yeux. Vous n'avez plus à interroger le visage de mademoiselle de Trenmoêl ; il ne pourrait rien vous apprendre sur celui de la princesse de Safiy. C^est tout un nouveau monde de pensées qu'on sent vivre sous ce front qui porterait avec la même grâce le turban d'une péri et le cercle d'or d'une châtelaine. Allez, mon noble ami, croyez-moi, ne désespé-

rez point de votre destinée ; tout peut-il vous sembler perdu, quand vous voyez luire un sourire, comme celui qui jette en ce moment une vraie lumière de paradis sur le visage que nous contemplons.—

H. de Rochefée fit beaucoup mieux que de me répondre ; il alla prier madame de Pernezan de le présenter à la princesse de Safly, que le duc de Ramfalen venait de reconduire à sa place, et, au bout de quelques instants, il s'élançait avec la belle Française des rives du Gange sur le sol frémissant des régions harmonieuses où la valse vous entratne. Vers le déclin du jour, M. de Rochefée et moi, nous quittâmes tous deux Thôtel de la duchesse de

Peraezan..Le roi Ârtfaor me proposa de me reconduire, et quand il eut pris place à côté de moi au fond àê, sa voiture :

— Oui, s'écria-t-il, j'aime et j'espère. Mais, fit-il après on instant de silence, je ne sais point pourtant si la princesse de Safify daignera répondre à mon amour. Ce n'est point une des conditions les moins difficiles parmi celles qui me sont imposées que de séduire les cœurs dans lesquels je dois chercher la foi. Tous les siècles c'est une entreprise qui me présente plus d'obstacles. Car, tel que tous me voyez, j'ai fait peu de progrès dans l'art de la galanterie. J'en suis resté à la méthode qui me réussissait au temps oti les femmes pansaient les blessures et aimaient les grands coups de lance. Pour plaire à la princesse de Safiy, je recommencerais bien mon combat contre le chat-tigre du pays d'Ostun, j'irais bien couper la tête d'un calife dans son palais, je pourfendrais bien cent géants, mais jamais je ne saurais me débrciuiHer. dans des intrigues de Lauzun et de Pronsa«.

— Mon'dher comte, lui répondis-je, * ne vous mettez pas en peine, vous avez la qualité qui de tout temps a le mieux valu, en amour comme en guerre, le courage. Quand on est prêt comme vous à escalader, et, s'il le faut, à brûler une maison ; quand on a un sang généreux dont on payerait par une goutte chaque sourire de sa belle. et que ce sang coule dans un beau corps, on n'a pas besoin d'avoir beaucoup de tours au fond de son sac.

— Enfin, pourtant, reprit M. de Rochefée , par où commencer*? Madame de Saffy part cette nuit même pour

une terre qu'elle possède dans la Touraine, où elle doit rester jusqu'au mois de juin, qu'elle ira passer à Dieppe. A Dieppe je pourrais la voir facilement; mais le mois, de juin est le dernier que j'aie à vivre dans ce siècle-ci, il faudrait qu'à cette époque je fusse déjà parvenu à lui plaire.

— Eh bien ! cher comte, m'écriai-je, ayez confiance en moi. Partez demain pour la Touraine en même temps qu'elle. Vous trouverez peut-être quelque château où vous pourrez vous établir dans le voisinage du sien. En tous cas, vous rôderez sous ses murs, vous l'épierez, et vous qui êtes fait pour les aventures , voqs pouvez être bien certain que le destin ne vous laissera point longtemps perdre votre' peine. M. de Bochefée suivit mon conseil, et voici ce qui arriva.

La princesse de SafTy habitait un vieux château sur les bords de la Loire. Elle vivait là avec son frère, qui depuis quelques mois était de retour d^un voyage sur les côtes de la Lybie. Le marquis Raoul de Talère a l'hu-

meur hardie et fantasque de sod père» il a toujours eu un sentiment de tendresse passionnée pour sa sœur. Du reste, c'est un

véritable Hippolyte, non point comme celui de Racine, bien entendu, mais comme FHippolyte antique. Le bruissement des mers, celui des forêts, le hennissement des chevaux et le cri des bêtes sauvages, voilà les seules sources de son ivresse et de ses rêveries. Malgré toutes les représentations de l'équipage avec lequel il était embarqué, jamais il n'avait pu se décider à laisser sur la terre d'Afrique un lion et une lionne de taille gigantesque qu'un roi nègre lui avait donnés; il était revenu jusque dans son château de la Touraine avec le redoutable présent du prince africain.

Une femme élevée autre part que sur les rives du Gange aurait eu grande peine à faire un cordial accueil aux hôtes que M. de Talère amenait. Mais, quoique moins farouche que son frère, Hirkah avait un peu de ses goûts. Le lion et la lionne ne Teffrayèrent pas, elle promena sur leur peau fauve ses petites mains blanches, et les admit à coucher à ses pieds comme un couple de lévriers. Elle fît même plus encore : son frère voulut leur donner pour logement une grande chambre démeublée qui attenait à la sienne; elle y consentit, quoique cette chambre communiquât par une porte dérobée avec son propre appartement. Les gens de M. de Talère et de la princesse de Saffy ne partagaient point leur sympathie pour les habitants du désert. Quatre valets déclarèrent successivement à Raoul qu'ils ne voulaient plus se charger de soigner des lions. Un jour le marquis entretenait Hirkah, en revenant de la chasse avec elle, de Tinsolence d'un cin-

(jnième laquais, qui le matin même s'était révolté à son tour, quand le frère et la sœur aperçurent en même temps un grand jeune homme en habit de paysan, assis an pied dun arbre devant le eadavre d'un loup-cervier dont il venait de couper la tête.

— Holà! Tami, cria Raoul, que faites-vous? comment ce loup est-il entre vos mains? serait-ce vous par hasard qui r auriez tué?

Le jeune homme tourna vers son interlocuteur une figfure virile et avenante, quoiqu'elle fût en partie masquée par un large bandeau noir.

— Ce loup est entre mes mains, dit-il, parce que je l'ai tué à mon corps défendant, en loyal combat. Je viens de couper sa tête afin d'en faire hommage au marquis de Talère, qu'on dit être un brave gentilhomme, et à la princesse de Saffy, qu'on proclame partout la dame la plus accomplie qui ait jamais habité un château.

— Le marquis de Talère et la princesse de Saffy sont devant toi, reprit Raoul, et ils acceptent ton hommage. L'ami, tu parles d'une façon qui me plait. Tu m'as l'air d'appartenir à une race de paysans comme on n'en voit plus naître sur nos terres. Au lieu de te faire soigner des chiens et des chevaux, je te confierai la garde d'un lion et d'une lionne que j'ai ramenés d'Afrique. Jusqu'à ce jour, tous ceux à qui j'ai donné cet emploi se sont conduits comme des faquins. Aux premiers rugissements qu'ils ont entendus, ils sont venus me déclarer, tout mourants de peur, qu'ils ne feraient plus leur service, lin homme qui coupe la tête d'un loup avec autant de bonne grâce que toi n'aura point de ces ridicules

frayeurs. Allons, décide-toi , et, si ma proposition te convient, suis-nous.

Le roi Arthur, car à quoi bon ne pas le nommer, se leva, et, chargeant sur ses épaules les dépouilles sanglantes de la béte qu'il avait tuée, suivit à pied le frère et la sœur jusque dans le château. Dès le soir même il eut à remplir ses fonctions, et il en-

tra dans Tasile des lions, portant deux agneaux entiers, avec autant d'aisance que s'il fût entré dans un pigeonnier, un sac de millet à la main.

On devine bien toutefois que Tunique pensée du preux était de se ménager un entretien avec celle dont les beaux yeux lui avaient fait prendre un si humble emploi. Ce n'était point chose facile. Le marquis de Talère ne se séparait jamais de sa sœur. D chassait avec elle le cerf, même le sanglier, dînait avec elle et la suivait Taprès-dlner dans son appartement, d'où il ne se retirait qu à rheure du coucher. Un seul personnage se mêlait à cette intimité du frère et de la sœur, c'était le lion Kadjih. Radjih laissait le soir sa compagne, beaucoup moins sociable que lui, dormir sur le lit de feuillage où il s'était tenu avec elle pendant le jour, et il se glissait dans la chambre de la princesse. Hirkah faisait coucher devant son fauteuil le formidable animal, et s'en servait comme d'un coussin pour poser ses deux petits pieds. Souvent elle restait ainsi des heures entières, ses pantoufles mignonnes à demi cachées dans la crinière dorée de Kadjih, à s'entretenir avec Raoul des bords du Gange et des forêts indiennes.

On était au commencement du moi de mai, partant les

jours n'avaient pas encore atteint toute leur longueur. Lorsque la princesse et son frère quittaient la table, Fombre régpoait dans la grande pièce où ils allaient causer. Tous deux préféraient la lumière de Tétoile qu'on voit s'allumer à travers les vitres dans la mystérieuse profondeur des cieux, à la clarté d'une lampe on d'un ean* délabre. C'était d'habitude au milieu du crépuscule que se passait leur téte-à-téte de l'après-dlner. Un soir, le marquis de Talère, assez fatigué de la poursuite d'un vieux cerf, qui avait employé contre lui toutes les ressources de son expérience, eut avec

sa sœur une conversation des plus languissantes. H ne lui parla guère que d'une chauve-souris qui venait, lui disait-il, toutes les nuits troubler son premier sommeil, et contre laquelle il méditait une embuscade ; puis il bâilla, dit qu'il avait envie de dormir, et se retira enfin, après avoir déposé sur le front d'Hirkah un baiser fraternel.

Quand la princesse fut sente, elle sentit trembler d'une façon singulière le lion, qui toute la soirée était resté sous ses pieds tellement immobile qu'elle l'avait cru endormi. Pendant qu'un vague sentiment de surprise et d'inquiétude arrêtait tous ses mouvements, une voix sortit de la masse sombre qui gisait devant elle et lui dit: •

— Pardonnez une ruse, princesse, à l'homme le plus amoureux qui fût jamais. Dans cette peau de lion sur laquelle vos pieds ont daigné s'appuyer ce soir, est quelqu'un qui a eu l'honneur de valser avec vous chez la duchesse de Pernezan, le comte de Rochefée. Si j'avais eu, madame; l'esprit plus adroit, plus souple, plus de ce

monde où je vous ai rencontrée, j'aurais sans doute trouvé un moyen moins extraordinaire que celui auquel j'ai eu recours pour vous apprendre ma passion. Mais je n'ai rien imaginé de plus ingénieux que de me faire faire une peau toute semblable à celle de votre lion Kadjib. et de m'y blottir. Oh! madame» ne rendelfc pas amer par des paroles de courroux le souvenir des bienheureux instants que je viens de passer sous vos pieds.

En achevant ces paroles, H. de Rochefée s'était mis peu à peu à genoux auprès de la princesse. L'ombre n'était pas assez profonde pour que Ton ne pût point distinguer sa blonde tête substi-

tuée tout à coup à Timmence crinière qu'avaient foulée les pieds d'Hirkah.

— Monsieur, s'écria madame de SafTy, éloignez-vous à l'instant, si vous voulez que le souvenir de votre extravagance ne me soit point odieux. L'estime en laquelle je tiens le rang de gentilhomme m'empèbhe seule d'appeler mes gens. Mais relevez-vous, monsieur, relevez-vous donc et partez, je souffre pour vous comme pour moi de cette ridicule situation.

Tandis que la princesse traitait le pauvre comte avec cette classique cruauté, un coup de fusil retentit dans un appartement voistn, et Ton entendit la voix du marquis de Talère qui criait :

— Hirkah ! Hirkah ! je viens de tuer ma damnée chauvesouris sur le casque de Contran le templier, je vais te la montrer. Ses grands yeux jaunes brillent encore.

A cette voix, la princesse de Saffy laissa échapper une exclamation de terreur. M. de Rochefée n'hésita point un instant sur le parti qu'il avait à prendre. U ne se diri-

gea point vers la porte, il fût tombé entre les bras de Raoul, qui Tauraît reconnu ; il ne s'élança pas vers la fenêtre, les fenêtres du château avaient des gonds qui grinçaient pendant une heure avant de s'ouvrir. Il se précipita vers la chambre où Kadjih et sa compagne étaient renfermés. Avant que le marquis de Talère fût entré, il avait tiré le panneau de la boiserie qui donnait passage dans cette retraite, et il était tombé, encore revêtu de sa peau de lion, entre les corps velus des terribles souverains du désert.

Le lion et la lionne, troublés dans leur repos, se mirent à flairer avec de sourds rugissements Têtre bizarre qui venait se jeter au milieu d'eux. Il n'y avait pas un coin du château où la rouille ne rongeât dans l'ombre quelque masse d'arme, quelque tance rompue ou quelque vieille épée. H. de Rochefée avait avisé plusieurs fois dans la chambre des bêtes une grande lame à deux tranchants dont la poignée de fer eût recouvert les mains d'un géant. Avec un sang-froid égal â sa dextérité, il laissa entre les dents de Kadjih sa peau d'emprunt, et, tandis que l'animal étonné retournait ces dépouilles dans sa gueule, il s'empara de l'arme des anciens temps. Un homme de nos jours aurait été fort embarrassé avec une semblable rondache ; mais pour le roi Arthur, qui avait manié la fameuse Escalibor, cette épée n'était pas plus difficile à tenir et à diriger qu'un fleuret pour un maître d* armes. A peine s'en fut-il emparé, qu'il fondit sur le lion, et lui porta un coup d'estoc qui fit pénétrer dans ses entrailles trois pouces de l'épaisse lame, puis, d'un revers de la rapière ensanglantée, il atteignit la lionne

an cou, et lui fit un large collier de pourpre. Ses deux adversaires ainsi blessés, il se précipita d'un bond dans la chambre du marquis de Talére, qui communiquait, on s>n souvient, avec la chambre des animaux. Les murailles du château étaient tellement épaisses, qu'il espérait empêcher par cette manœuvre le bruit de ce combat d'être entendu chez la princesse de Saffy. Le lion et la lionne se précipitèrent sur ses pas. Il s'arrêta pour leur faire face. Heureusement ses ennemis ne Tattaquèrent point ensemble. Ce fut Kadjih qui s'élança sur lui le premier. J Il enfonça son épée dans la gueule béante du monstre ; elle en sortit tordue

par TefTort des deux plus formidables mâchoires qui aient jamais déchiré des ventres d'éléphants et brisé des cous de gazelles, mais elle en sortit rouge jusqu'à la garde. Kadjih avait les entrailles déchirées, et râlait sur le parquet. Alors il saisit à deux mains son arme, qui n'était plus qu'une masse de fer presque informe, et s'en servit comùie d'une massue. Il en asséna sur la tête de la lionne des coups comme ceux dbnt il fendait autrefois la tête et le corps d'un chevalier armé de toutes pièces. Quand il vit les deux bêtes africaines étendues à ses pieds dans des flaques de sang, il courut à une fenêtre qui s'ouvrit avec fracas, et se trouva sur un balcon suspendu à vingt pieds au-dessus de la Loire. La lune, qui était dans son plein, éclairait la surface jaune du fleuve. Le roi Arthur contempla un instant l'eau et s'y précipita. Au moment où son corps tombait dans les joncs et faisait s'envoler les roartins-pécheurs effrayés à travers la nuit, le marquis de Talère rentrait dans sa chambre, appelait ses gens, courait aux armes, et croyait

qu'un monstre d'une espèce inconnue était entré dans son château.

^ Quelques jours après ce terrible combat dont il n'avait pu éclaircir le mystère,. Raoul fut obligé de quitter son château pour aller s'embarquer. La princesse de Saffy resta seule. Un matin que l'aube était venue jeter à sa fenêtre un sourire plus attrayant que d'habitude, l'idée lai vint d'aller visiter dans lés bois une source dont les eaux passaient pour avoir une pureté merveilleuse et des propriétés salutaires. Elle se mit en marche à pied et sans domestique. Elle prit un sentier creux qui renfermait, entre deux bords d'émeraude, un sable si luisant et si fin qulon l'eût pris pour de la poudre d'or, et, au bout de quelques ins-

tants^ elle Ait au milieu d'un bois tout baigné de fraîcheur et d'ombre, où se cachaient sous leurs rideaux vert tendre, maints couples amoureux d'oiseaux. La rêverie s'empara de ses esprits ainsi qu'il devait arriver dans un semblable endroit, et elle se mit à rendre aux violettes, qui s'ouvraient pour elle dans l'herbe, leurs tendres regards. Quand elle parvint à la

fontaine, qui était le but de sa promenade, elle avait la romanesque ivresse de ceux dont le cœur s'est abandonné aux enchantements des forêts. Sur le tertre même de gazon d'où la source s'échappait, se tenait debout un grand jeune homme vêtu d'un habit de velours noir et les flancs ceints d*un couteau de chasse. Au premier regard qu'elle jeta sur lui, elle le reconnut. Quelle autre chevelure que celle du beau comte de Rochefée eût si bien marié ses reflets à ceux de Téblouissante verdure des arbres qui se penchaient sur la fontaine? Quand le roi Arthur eut aperçu la princesse, il lui dit :

— Mes pressentiments ne m'ont point trompé. J'espérais, madame, qu'en des lieux si beaux j'aurais du bonf heur : je suis heureux, puisque je vous vois.

Une femme qui rencontrerait, même dans un salon, au sortir de sa voiture, un homme dont le visage lui rappellerait une aventure comme celle dont M. de Rochefée venait d'être le héros, éprouverait certainement pour cet hoBime un très-vif sentiment d'intérêt. Dans ce bois, par cette belle matinée, et après les rêveries d'une marche solitaire, qu'on juge de ce que le roi Arthur devait être . pour la princesse de Saffy. Hirkah adressa la parole au comte avec bienveillance. Les manières du comte étaient si nobles et si réservées, que cette bienveillance alla toujours en croissant. Le roi Arthur avait une façon d'être avec les femmes

dont le secret est perdu. On sentait dans ses regards autant de flamme que pouvaient en renfermer les regards du maure de Venise, et son ardeur était tempérée par un tel respect, que sainte Elisabeth l'eût pris pour écuyer quand elle allait, à Tinsu de son mari, faire

ces pieuses tournées qui nous ont valu le charmant miracle des roses. Nulle beauté ne pouvait apprécier une pareille nature plus vivement que la princesse de SaiTy, elle en qui la dignité d'une épouse de chevalier se mêlait à la pureté d'une nymphe chasseresse. Après une explication qu'elle provoqua avec bonté, et qui fournit au comte de Rochefée Toccasion de montrer tout ce que la courtoisie a de plus séduisant, la tendresse de plus délicat, le dévouement de plus propre à toucher, la princesse s'éloigna en disant :

— L'absence de mon frère m'empêche de recevoir en ce moment qui que ce soit dans mon château ; mais dans une semaine je serai à Dieppe ; et, quoique vous soyez teint du sang de mon favori Kadjih, je puis vous assurer que je vous y verrai sans horreur.

Il y eut Tété dernier beaucoup de monde à Dieppe, et la passion du comte de Rochefée pour la princesse de Saffy fut, parmi les baigneurs, le sujet de toutes les conversations. La princesse permettait au roi Arthur de lui rendre

ses soins à la face de tons ; le roi Arthur profitait de cette tolérance pour suivre dans son amour les us chevaleresques. Ainsi madame de Saffy s'éprit tout à coup de la couleur verte, le roi Arthur fit peindre en vert toutes ses voitures, habiller en vert tous

ses laquais, et ne parut plus nulle part sans un bouquet de feuilles à sa boutonnière. Le jeune vicomte de Blarthen, un officier de la marine anglaise, soutint un jour qu'il avait vu à Valence, derrière une jalousie, à travers une touffe de jasmin, un regard plus profond que celui d*Hirkah. Le roi krûm provoqua le vicomte deBlarthen. Une circonstance acheva de rendre ce duel étrange, c'est que M.* de Rochefée voulut absolument se servir de deux épées du temps de Bayard, qu'il avait découvertes dans la boutique d'un bro* %anteur. La princesse de Saffy passait à sofn amant toutes ses bizarreries. Une femme habituée à se promener au bord du Gange entre des portraits de croisés et à rêver le soir, les pieds dans la crinière d'un lion, n'était point Sicile à étonner. Le roi Arthur pouvait croire que le destin avait enfin formé la créature qui devait mettre un terme à son enchantement.

Un jour, c'était le dernier du mois de juin, le comte de Rochefée et la princesse de Saffy se promenaient au bord de la mer. Ils étaient à quelque distance de la ville, sur une grève où s'élevaient seules quelques cabanes de pêcheurs. Le soleil, qui depuis quelques heures seulement était sorti de son manteau de pourpre, n'avait pas encore chassé du ciel les brises matinales. L'air était à la fois brillant et frais ; la mer avait dans ses reflets, dans ses murmures, dans le doux balancement de ses vagues,

ce charme étrauge, et pourtant senti de tous, qui fait que l'on en est amoureux, qu'on l'appelle perfide, qu'elle arrache au cœur des soupirs, jette sous le front la rêverie, calme, irrite, subjugue, exerce enfin tout l'empire de la beauté que les poètes antiques firent sortir de sou sein.

H. de Rochefée, la chevelure au vent, tournait des regards pleins d'exaltation vers le côté de l'horizon où sa pensçe saluait

les rives de la Grande-Bretagne. Oh ! s'écria-t-il tout à coup en saisissant la main de la princesse de Saffy, je ne serais pas étonné, quand un vaisseau à la carène d'or viendrait nous prendre pour nous transporter dans une île où je placerais au faite d'un trône la fleur de votre beauté; mais je voudrais conquérir ce bonheur par quelque action héroïque. Ce ciel briUant, cet air pur et votre regard^ votre divin regard, madame, remplissent tout mon être d'une vigueur que je brûle de consacrer à un noble usage; je désire faire un de ce^ efforts^ comme les grands combats en inspirent, qui portent soudain l'âme jusqu'aux astres et la ramènent dans le corps tout inondée d'éclat.

Le roi Arthur achevait à peine ces paroles enthousiastes qu'il vit s'approcher du rivage une barque d'où sortirent deux marins portant sur leurs bras un de leurs compagnons tout baigné de sang. La grève, se couvrit en un instant de pécheurs. Une pauvre femme» suivie de deux petits enfants pendus à son tablier, courut auprès du corps que l'on rapportait et se jeta à genoux en sanglotant; la princesse de SaRy interrogea un marin sur ce qui 8e passait sous ses yeux, et on lui répondit : — C'est

rncore, madame, un coup du requin; depuis huit jours il s est blotti dans les sables du petit îlot que vous voyez là*bas un requin dont les dents sont plus tranchantes que des lames de couteaux. Il faut bien que nous allions de son cAté, car il est établi à Tendroit où Ton pêche les meilleures huîtres; et, avant tout, on doit faire son métier. La bête a déchiré, ce matin, Matthieu, le père de ces enfants qui pleurent là auprès de leur mère ; il en avait tué d'autres hier, et peut-être qu'il en tuera d'autres demain.

M. de Rochefée, dès qu'il eût entendu ces mots, s'approcha silencieusement de la mer. L'horreur que lui inspirait un costume sans épée faisait qu'il était presque toujours en habit de chasseur. Il se dépouiUa de ses vêtements, mais garda son couteau, qu'il plaça entre ses dents, et se mit à nager vers l'îlot où était embusqué le requin. Ce furent des cris de terreur sur toute la côte quand on le vit se diriger vers ce redoutable endroit. Le cœur de la princesse de SafTy, malgré sa force, ne put résister à l'émotion qu'il ressentit; Hirkah fiit portée évanouie dans la cabane d'un pêcheur. Pendant qu'on rétendait sur un pauvre lit, entre des filets, son amant, suivi par tous les regards, touchait presqu'aux sables où le monstre était caché. Ce fut au milieu même des flots qu eut lieu son combat. Le requin était à moitié endormi sous une plante marine d'un vert sombre avec laquelle la couleur foncée de son corps le confondait, quand une odeur de chair humaine le tira subitement de son sommeil. Ouvrant sa gueule énorme, meublée de dents aiguës et tranchantes comme des instruments de chirurgie, il se

dirigea en nageant vers Rochefée. Le roi Arthur plongea dans les flots de façon à se trouver sous le ventre de son ennemi, et, avec autant de sang- froid que s'il eût combattu en plein air avec un paladin, il lui enfonça, au défaat de sa cuirasse d*écailles, le couteau dont il était armé. Un moment le roi Arthur et le requin disparurent au milieu d'un gouffre dont Forifice devint tout sanglant; puis, l'homme revint sur les ondes, traînant après lui le corps de la béte tiré par le couteau de chasse comme par un harpon.

Le roi Arthur faillit être étouffé par les marins; c'est à grand'-peine qu'il parvint à se délivrer de leurs embrassades, à re-

prendre ses habits et à gagner Thumble maison où la princesse de Saffy avait été transportée. Hirkah venait de rouvrir les yeux au moment où, suivi d'une foule qui baisait ses vêtements, il entra dans la cabane. Quand elle Taperçut, elle poussa un cri et lui tendit la main; le roi Arthur s'agenouilla, baisa la petite main de sa dame comme un prêtre peut baiser le bois d'un crucifix; puis, lisant dans le regard qui s'attachait sur lui une expression de tendresse enthousiaste :

— Madame, si vous m'aimez, s'écria-t-il, ne craignez point de le faire voir, je suis digne de vous, je suis le roi Arthur.

En prononçant ces mots, il regarda la princesse avec une anxiété impossible à rendre. De la première expression qui se peindrait sur ce visage, des premiers mots que prononcerait cette bouche, allait dépendre toute sa destinée. Un moment dans les profondeurs bleues des grands y,eux d'Hirkah la foi lutta contre le doute et la

surprise; mais, hélas 1 la foi n'eut point la victoire. Lei^ paysans qui entouraient le comte de Rochefée, aux t^ zarres paroles qu'ils venaient d'entendre, s'étaient tous regardés, et ces mots avaient été murmurés sur quelques bouches : « Mon Dieu ! serait-ce un fou*?)) On confond si volontiers Théroïsme avec la folie dans ce misérable monde, que l'exploit même pour lequel tous ceux qui étaient là venaient de regarder H. de Rochefée comme leur sauveur augmenta la force de leur doute. Le doute est de tous les sentiments celui qui se communique le plus vite; Hirl^ah elle-même, Hirkah, la mystérieuse châ- . telaine des bor,ds du

Gange, subjuguée par Tétonnement qui éclatait autour d'elle, murmura tout bas :

« Hélas! serait-il devenu fou? »

Ces mots n'eurent point plutôt frémi sur ses lèvres, que les yeux du roi Arthur, tout pleins d'espérance et d'amour, laissèrent voir une expression de douleur dont les monstres qu'il avait tués auraient été attendris. Il se leva, sortit, sans qu'on pût le retenir, de la cabane, «courut à un rocher et se précipita dans la mer.

o princesse de Saffy ! pourquoi ne l'avez-vous pas cru? Il est retourné dormir de son sommeil séculaire dans l'île d'Avallon. Au lieu d'être muette et insensible comme le granit de la grotte dans laquelle il repose, si vous aviez eu foi en lui, il ferait maintenant jefleurir en Angleterre les beaux jours de la chevalerie. 11 vous en aurait coûté si peu pour reposer la couronne sur ce noble front où siégeait la candeur intrépide du preux î o princesse de Saffy ! que vous avez été cruelle ! combien votre œil bleu l'a fait plus souffrir que n'auraient pu le faire souffrir ja-

LE ROI ARTHUR. ô.m

mais l'épée d'uu guerrier /les griffes d'uu tigre ou le dard eo-flammé d'un dragon !

Ici, Tyvarlan interrompit Houdéisse : — Tu sais., dit-il, quel faible j'ai toujours eu pour la chevalerie. J'aime infiniment ton héros; ses grands coups d'épée me ravissent, j'admire son combat avec les lions, et son duel avec le requin me va au cœur, car il me rappelle un souvenir de famille. Au siècle dernier, un marquis de Tyvarlan paria avec des officiers de marine qu'il combattrait un requin dans la mer à la node des nègres, et il gagna son pari.

Mais, si ton héros me plaît, l'espèce de légende dans laquelle tu le fais figurer m'est tout à fait désagréable. Je lai trouve une physionomie symbolique comme celle d'un récit allemand. Je te soupçonne d*avoir voulu faire entendre qu'une femme, en ayant foi dans son amant, lui donnait une véritable royauté.

— Mon cher, repartit Houdéisse, je suis un gentilhomme français et non pas un poète germanique. Je ne m'amuse pas à mettre des symboles en récits, et je ne comprends pas trop d'ailleurs quel serait le sens de celui que tu m'accuses d'avoir inventé. J'ai réellement connu le comte de Rochefée et la princesse de Saffy.

— Mais comment se fait-il, cria-t-on de toute part à Houdéisse, que les personnages dont tu parles ne rappellent rien à aucun de nous?

— Cela lient à ce que vous ne connaissez ni le monde ni les armoriaux. Hier soir, au bal, chez la comtesse de Toraldy, j'ai vu valser le marquis de Talère, qu'une intrigue avec une grande Anglaise à la taille de roseau et aux yeux couleur de myosotis semble devoir adoucir un peu.

11 y a quelques jours, dans un armoriai de Provence, je vis les armes des Saffy écartelées avec celles des Mélagènes. Les armes desMélagènes sont d'or plein, et celles des Saf{y sont d'azur à un demi-vol d^argent.

PRÉFACE

Les divers fragments qui forment Vœuvre dans laquelle j'ai essayé dé peindre mon temps ont été composés, pour la plupart,

loin de la France, tous au milieu de cette vie militaire

qui éloigne des oreilles tant de rumeurs et tient l'esprit étranger à tant de préoccupations.

La seule valeur de ce livre, c'est sa complète sincérité. Toutefois, excepté un seul morceau, LA Garde Mobilb, qui appartient à Thistoire publique de notre pays, il n'y a rien dans ce que j'ai écrit où soit reproduite une action réelle. Les caractères sont vrais, du moins je Vespère; les faits par leSflUêls J'ai essayé de les développer sont complètement fictifs , je puis l'affirmer. Voilà ce que j'ai voulu dire en toute franchise.

Il est une espèce d'attaques, après une semblable déclaration, que je ne veux point prévoir, mais que j'aurais assurément le droit de re-

pousser à ma guise. Quant aux critiques littéraires, je les accepte d'avance de grand cœur, et je tâcherai même d'en faire mon profit, si elles me parviennent aux lieux oii me conduiront mes goûts , le sort et mon métier.

PAUL DE MOLËNES.

D'UN HOUZARD

Suivant moi, une des plus grandes souffrances de ce temps-ci, c'est la lutte que les sentiments les^lus opposés se livrent au fond

de notre cœur, beaucoup d'entre nous sont, en politique, ce que serait en amour un homme qui aurait passionnément aimé vingt maîtresses. Vous voulez désormais vivre pour deux yeux bleus, tout à coup deux yeux noirs s'ouvrent devant vous ardents et impérieux.

Voilà le drapeau tricolore qui passe, et vous criez Marengo, Âusterlitz, Wagram ; puis, que votre regard rencontre au front de quelque édifice l'écusson mutilé

d'une royauté proscrite, et vous pensez que Fbntenoy valait bien Arcole.

Je, voudrais peindre les souffrances d'une âme où cette lutte causa ses ravages les plus douloureux. J'espère que ce récit ne paraîtra point trop vieux, quoique je le place à une époque séparée de nous déjà par bien des événements. Presque tous nous éprouvons encore, à différents degrés , les souffrances morales de mon héros. jQui n'a p]&3, sous les deux <prapeaux' que le soufflé maudit des révolutions pousse avec tant de fureur l'un contre l'autre, maint objet d'ardente tendresse? Nos démocrates, je veux le croire, malgré toutes les folies de leur langage, n'ont point rompu dans leur pensée ni avec Thumanité, ni avec l'honneur ; et nous , ne portortô-nous pas , attristée mais adorée, au fond de notre cœur l'image de la liberté î

L'homme obscur dont je veux raconter les douleurs aima les deux drapeaux de ce pays. L'un était celui de ses pères, l'autre était le sien. Il tenait à l'un par le sang qui coulait dans ses veines , à l'autre par le sang qu'il avait versé. Aux souffrances que lui

causaient ces deux amours, un amour d'une autre espèce joignit de cruelles tortures. Mais je vais laisser parler les faits.

Tous les émigrés ne trouvèrent pas à l'étranger ia fortune adverse. Le comte de Cadolles , qui est mort pair de France sous la Restauration , répétait souvent

tES SOtJFFIUNCBS D^CN HoU2ARb. f^

que ses plus heureux jours s'étaient écoulés au delà du Rhin. Le fait est qu*un aimable esprit et une |[racieuse figure lui avaient valu , dès sa premier^ jinnée d'exil, Tamour d'^ne jeune fiUe qui possédait, QUtfe deux yeux d'un bleu sçraphique et une cheve-*. lure de Jfçe, le plus beau château dont le phin réfléchisse Jeç tours, te château d'Permorah est uni songe romantique. I.*eau, la verdure, le ciel, les montagnes réunissent leurs enchantements pour en (aire une demeure digne d'up ManfrecJ. Dans ce château naquit le héros de cette histoire, que s^ mère voulut appeler du nom gerr«anique de ^olfgang, et que son père appelait le oîarquis 4e CadpUes, suivait un usage de ça maison.

Wolfgang avait dix-bijit ans quand un horrible malheur emporta tout à coup toutes les joies de sa jeunesse, et jeta sur sa vie de ces ombres qu'aucune lumière humaine ne dissipe plus : Wolfgang perdit sa mère. Pendant quelques mois, il fut enseveli sous le linceul de cette chère morte, pu^s le monde vivant où il était condamné à rester longtemps encore s'empara de lui de nouveau. Le temps, une fois de plus, accomplit son habituelle et triste cure. La pâleur d'une éternelle cicatrice remplaça la blessure béante que lui avait faite la douleur, et il recommença la mystérieuse odys^e qu'il ne nous est permis d'interrompre pour aucune halte

ni dans la tristesse ni dans le bonheur; mais il sentit qu'un immense changement

s'était opéré en lui. La rêverie lui causait cette insupportable souffrance que nous cause un air auquel s'attache le souvenir d'une personne que nous avons aimée et qui a disparu. L'action était devenue son besoin impérieux et incessant. On eût pu le prendre pour le chasseur noir, à l'infernal galop de son cheval sous l'ombrage des forêts allemandes, hb soir, il revenait sans être las, et il s'abîmait régulièrement alors dans une lecture qui augmentait, au lieu de l'apaiser, la fiévreuse ardeur de son âme. Le comte de Cadolles recevait les journaux de France, et c'était alors le temps des sanglantes merveilles de l'Empire. ^

C'était le temps où les premiers-Paris commençaient comme des poëmes épiques. Une odeur de poudre, un bruit de tambour, s'échappaient des feuilles françaises. En lisant les faits accomplis chaque jour par les soldats de Bonaparte, Wolfgang se rappelait qu'il n'était pas Allemand.

Il aimait tendrement son père, mais il avait avec lui peu de relations. M. de Cadolles était un homme d'un esprit agréable et cultivé, <|ui faisait des vers sur le modèle des vers de l'abbé Delille. Je suis persuadé qu'il s'était traduit sa femme comme Ducis traduisit Hamlet. Le mélange de passion et de rêverie qui faisait le caractère de la comtesse Hermengarde lui avait échappé, sinon dans sa forme extérieure, du moins dans sa secrète et profonde originalité. M. de Caddies était en un mot le Français tel que Ta peint

d'ordinaire madame de Staël, tel qu'il fut longtemps, et, il faut le reconnaître, tel qu'il est encore volontiers^ impropre à toute vraie passion, ennemi de toute profonde étude, superficiel avec conscience» léger avec onction. M. deCadollês avait composé une épitaphe en vers pour sa femme, et l'avait fait graver sur un mausolée de marbre blanc d'une forme antique. Puis, ce devoir pieux accompli de cette romanesque façon, il avait cherché, disait-il, des consolations dans les belles-lettres et une distraction dans une société choisie. Six mois après la mort de sa femme , M. de Cadolles recevait dans le château d'Hermoràh toute la noblesse des environs.

Wolfgang se refusait obstinément à toute société Dès que les hôtes de son père arrivaient, il s'enfuyait dans sa chambré; mais il emportait avec lui lé Jovr^nal de FEmpire^ et souvent toute sa soirée se passait danë des visions guerrières. — Et moi aussi, se disait-il, je pourrais être soldat français I — Un hasard des plus insignifiants en apparence vint tout à coup décider dé sa vie.

Ce hasard fut Tarrivée à Herftiorah d'un trompette au 1*' houzards qui s'appelait Robert Triton. Triton ne savait pas s'il devait le nom qu'il portait à son père, ou bien à un ancien capitaine de dromadaires qui avait pris soin de ses jeunes années, homme in • struit, qui lui agirait donné ce nom-là, disait-il, par rapport à d'anciens sonneurs détrompe; c'était, du

reste, une question qui le tourmentait peu. Triton, depuis bngtemps, ne connaissait qu'une seule famille, c'était le 1"* houzards. Les hommes s'en vont, mais les régiments restent. Depuis que nous avons en fac6 de nous des batteries qui détruisent en quelques tietires des corps d'armée, les gloires Individuelles se font rares. Tel qui aurait peut-être été Bayard a son affaire,

comme dit le troupier^ la première fois qu*il va au feu. Ce sont des numéros de régiment qui héritent dés grandes renommées chevaleresques. Quelquesuns sont tentés de s*en plaindre, et moi Je dis : Tarit mieux, plus le métier des armes exige d'abnégation,' plus il est beau. « Aimez à être inconnu et à n'être compté pour rien, » dit VImitatiùn de Jinus-Christ. '^ Il faut que lé soldat ait cette thaxime dans le cœur : il tombe, mais le drapeau avance, et la marche du régiment bat toujours. Quand la bataille est gagnée, on dit : Le 5' de ligne, ou le 1* houzards, s'est cou* vert de gloire, et un millier de héros anonymes jouissent d'une ligne de bulletin. Le i*' houzards s'était bien des fois renouvelé depuis que Triton y avait sonné la charge pour la première fois i mais c'était toujours la même âme qui animait ce Corps éprouvé par lei balles. Quelques anciens, épargnés par le feu, téÈ^ taient dans cette immortelle famille, et contaient aux nouveaux venus maints traits d'une vertu ignorée. It fallait entendre Triton parler de l'adjudant Kreiitzef et du capitaine Margarid, et du brigadier Sarmin,

LBS SOUFtRÂNGES d'UN HOUZARD. #

Entre deux bouffées de tabac, il jetait sur ces noms inconnus toute la splendeur dont disposait son éloquence militaire. Wolfgang Tècoutait les larmes aux yeux et se disait souvent : Je ne désire point pour ma mémoire d*autre oraison funèbre que celles-là. Wolfgang avait un cœur de soldat. On a un cœur de soldat comme on a ufn cœur de prêtre. Et quand Dieu vous a donné ce cœur-là, il n'y a q^u'un sabre qui puisse vous Tarracher de la poitrine . Aucun raisonnement, aucun discours n'éteindrait votre enthousiasme. Je croîs parce que c*est absurde. C'est Técrasante et magnifique formule deà religions.

Robert Triton était venu un beau Jour ail château d'Hermorah, vêtu de haillons qui rappelaient de lai façon la plus confuse l'uniforme français et traîriant un de ses pieds enveloppé de chiffons, tandis que l'autre était encore dans une botte à la houzarde. Le pauvre diable avait eu la cheville brisée par une balle autrichienne. Un heureux hasard lui avait sauvé l'amputation, mais il était estropié et se croyait mis pour toujours hors du noble jeit des batailfes.

Il avait appris qu'un château devant lequel il passait était habité par un Pl-aiiçâis, et il était venu avec confiance demander l'hospitalité â un compatriote. Son instinct Tavâit bien guidé. Le comte de Cadolles le reçut avec bonté, Wolfgang avec effusion. On soigna son pied, et dès qu'il put se tenir achevai, le marquis en fit le chef de ses piquéurs. Robert, qui aimait à

célébrer la gloire du !•' houzards, trouvait dans Wolfgang un auditeur d'une ^complaisance inépuisable. Aussi la plus intime liaison s'était établie entre le jeune gentilhomme et le vieux soldat, et un jour Robert 09a dire à 3on maître :

-^ Si j'étais à votre place, monsieur le marquis, je serais malheureux.

— Et pourquoi? repartit Wolfgang qui à ce moment essuyait à la crinière de son cheval son couteau de chasse teint du sang d'un sanglier.

— Pourquoi, monsieur le marquis? Parce que je voudrais répandre un autre sang que celui de la grosse bête. Â votre âge, il y avait déjà près de six ans que

. j'avais entendu siffler une première balle, et j'en avais déjà mis à l'ombre plus d'un qui aurait bien voulu me trouer la peau. C'est bon d'aller à la chasse de temps en temps, quand il n'y a plus ni poules ni cochons chez le paysan pour mettre quelque chose dans la gamelle; mais chasser toujours, ce n'est pas là une vie pour un homme. Je n'aurais pas voulu de ce métier-là pour mon cheval. Quand mon pauvre

. Mameluck, comme je l'appelais, car je suis un Égyptien, tel que vous me voyez ; quand otôn pauvre Mameluck était deux jours sans entendre le brutal , il bâillait. On aurait dit un vieux militaire qui n'a plus qu'à lire la gazette. Savez-vous que vous feriez un joli houzaid? Lorsque le capitaine Margand est arrivé au régiment, il était comme vous, tout pâle

et si mince qu'on aurait pu le couper en deux d'un coup de sabre. Â sa première affaire il a gagné la croix. Il a franchi dans une charge deux canons prussiens comme vous franchissiez le saut de loup tout à rheure« Voyez-vous, monsieur le marquis , quand on n'a pas vu une charge» on n'a rien vu. On a la poudré dans les narines, la trompette dans les oreilles, le diable au corps. On ne pense plus à rien , on rencontre des cadavres, on les saute ; les canons vous éternuent au visage, on leur dit : Dieu vous bénisse I On tombe enfin sur ces gueux de Hulans ou de Cosaques, et alors on les sabre et resabre. On les culbute, on les piétine, on leur casse la tête à coups de pistolet^ on les pique à terre d'un coup de pointe, on arrive an porte -drapeau :A toi l'atout, à moi le chiffon, et vive l'Empereur !

La forêt retentit de ce cri, tant le trompette s'était animé en retraçant les plus heureuses scènes de sa vie guerrière. Wolfgang ne répondit rien et rentra chez lui pensif. Depuis quelques jours un grand combat se livrait dans son cœur.

Son père avait servi dans l'armée de Condé. Le jour 011 l'on avait appris au château d'Hermorah que le nommé Louis de Bourbon, comme le disait le malheureux arrêt que madame de Staël entendit un malin crier sous ses fenêtres, était mort dans les fossés de Vin^ennes , le comte de Cadolles prit le ileuil. Dès lors Wolfgang n'entendit plus pronoo*

^iar.:wwji ^ijijwam *>AtV-***

mm

cer le nom de Bonaparte qu'avec des malédictions. Son imagination d'enfant ne se représentait plus le guerrier qui parcourait le monde dans un si glorieux appareil que sous la hideuse et lugubre flgure d'tîli assassin de ballade. Et, tandis qu'il s'dbandonnàit à cette horreur pour le drapeau d*Arcole, il se livrait à d*ârdents enthousiasmes pour les défenseurs ërrâhts, persécutés et désespérés d*un àûlirë drapeau. Il rêvait de Georges Cadoudal et de sa conjuration ihtrëpide. tl se promettait, qùandil aurait l'âge d'holhniè, d'âlîèï rallumer sous les broussailles de la Vendée la sainte guerre des La Rochejaqueleiti; des fiohchiailîp, dès Charette, et s'il ne trouvait pins qUe des cendres sUr cette noble terre, d'essayer, comniè Georges , de la lutte corps à corps avec le iueurtrier dû dernie^ Conde. Puis peu à peu une révolution se fit eh lUi, car, dans ce monde que composé â elle sfeule îcï-baé chaque existence hiirtiàine, il y à dès révôlutlôids fatales comme

chez les peuples : il se prit d'amour pour cette merveilleuse gloire de là trànfce impériale, c|iii faisait d'une armée tout entière un êtt^e héroïcjde cotnràe Biayard. Èhfln, je Tài dit, il avait une âtné dfe soldat, ce qui est autre chose encore qu'une âmè de chevalier. La vie militaire l'appelait. Lés bivouacs, lê^ champs de bataille, les grandes marchés occupatefll toutes ses heures de songerie, tl he voyait le soir en s'endormant que cuirassiers se lançant sur des batteries, hou^ards sabrant des tirailleurs et gbènadiêrs

enlevant des redoutes. Ce Français séparé de la France sentait s'agiier en lui, par un étrange phéno-» mène, TespHt qui animait sa patrie. Il avait encore pour l'empereur une invincible répugnance, mais pour les soldats de l'empereur il avait admiration et tendresse. U disait en son cœur : < Ce so^nt là les compagnons que j'ai souhaités. » Il en vint enfin à caresser comme une chimère la pensée de quitter un jour le toit paternel ; et d'aller réclamer sa place sous les aigles françaises, au feu de toutes les armées européennes, t^uis son rêve devint un projet; et le jour où Triton lui peignit! dans son langage de soldat, toutes les joies d'une charge à fond, il se demandait si dans la nuit même il n'irait pas joindre la Orande-Armée, qui commençait alors cette campagne où elle entra pour la seconde fois dans Vienne.

Triton était couché dans l'écurie et dormait d'un sommeil aussi paisible que celui de ses chevaux, quand il se sentit violemment secoué. Le marquis de Cadolles était à son chevet en costume de voyage» un fouet à la main.

— Allons, mon vieux hoiifcard, lève-toi, et selle sùr-le-champ Ali-Baba et Chat-Botté. Nous allons nous mettre en campagne.

.— Nous mettre en campagne à cette heure ! Réveillez-vous, moasieur le inarquis. Mon Dieu ! je ne savais pas que vous étiez somnambule. La nuit est si

noire que Robin des Bois lui-même se perdrait dans la forêt, s'il voulait chasser.

— Je ne suis pas somnambule, et je ne veux pas chasser. Voyons, lève-toi et obéis , et ne selle qu'un cheval, si tu as peur.

A ce mot, l'ancien trompette bondit comme Rodrigue.

— Vous savez bien, fit-il, monsieur le marquis, que la peur ne s'est jamais logée dan&mon ventre. Je vous suivrais en enfer. Je suis sûr qu'il n'y fait pas plus chaud qu'en Egypte.

Et, tout en murmurant, Thonnête Triton sella Chat-Botté et Ali-Baba.

C'étaient deux magnifiques chevaux : Chat-Botté surtout, Chat-Botté qui était destiné à mourir de la mort des braves, était bien la plus noble bête qui se soit jamais associée à une destinée humaine. Son grand œil noir à reflet fauve brillait de cette clarté inquiète, particulière au regard de tout être destiné à mourir de mort violente. Son cou était un peu court, mais toutes ses formes étaient vigoureuses et rassemblées, et on sentait sous sa robe alezan doré cette vie capricieuse, frémissante, pleine de grâce, d'ardeur et de mystère que Dieu a donnée ici-bas aux chevaux, a l'onde et aux femmes. Wolfgang aimait tendrement ce bel animal. Il n'allaitjamais le visiter daD«son écurie sans l'embrasser sur les deux yeux» lui donner son visage à lécher, enfin se livrer

avec lui à ces épanchements de l'homme et de la bête dans lesquels

LES^ SOUFFRANCES D UN HDUZARD. t$

il semble que , des deux cotés , on trouve je ne sais quelle consolation secrète à une loi cruelle de la nature.

Wolfgang sur Chat-Botté et Triton sur Àli-Baba quittèrent le château d'Hermorah en silence. Wolfgang sentait un immense trouble en son cœur. « Cette nuit dans laquelle je chevauche, se disait-il, est moins obscure- que ma destinée. » Il pensait à sa mère endormie pour toujours et à son père qui se réveillerait le lendemain. Tout à coup il se retourna vers Triton :

— Eh bien! de^ines-tu où nous allons? Nous allons rejoindre la Grande-Armée. Je ne veux plus qu'on se batte sans moi.

le 99 juin 180^, à quatre heures du soir, le l** houzards, qui était campé près de Lauban, vit arriver deux cavaliers. Un des nouveaux venus fut reconnu par tout le régiment.

--< Eh I te voilà, ma vieille (mon vieux entre troupiers est un terme affectueux, mais ma vieille est ce que la langue militaire renferme de plus tendrement amical) 1 on te croyait parti pour la gloire (cela veut dire tout simplement dans le noble argot du bivouac : on te croyait mort), mais il parait que ton tour

wf^^^^mimimmmmmmm

U GARACTkRES BT RÉCITA DU TÉli^S.

fa*était pas encore venu! Tu arrives au bon moment On dit que la danse va recommencer. D*où diable vient donc le cama-

rade qui est avec toi? Voilà detil chevaux qui pourraient pousser une fameuse charge. Où as«tu volé ces bêtes-là t

— j*ai encore plus d'une pipô â ftltttéî, plus d*un verre à boire et plus d'uti coup de àâbre à donner. Mon camarade est un Français qui veut porter Tunlforme du !•*' hôu^ards et manger de rAtltrichien. Ce» deux chevaux-là sont à lui, carccn'eât pas un part^ culier verni aU ihônde» icoïkitne toi et moi,, entre un caisson et un §ac d'àvôine, et tu n'as jamais eu pareilles bêtes entre les jambes i

C'est en échangeant ces propos, restés dans la mémoire de Wolfgang comme tous les détails de son arrivée au camp français, que nos deux cavaliers parvinrent à l'endroit où le colonel du V houzards mangeait avec un chef d'escadron et le major une poule autrichienne, hommage d'uii brigadier au plus brtive et au plus paternel des chefs; car le colonel da i<^r houzieirds ét^it ce qu'on appelait alors, ce qu'on appelle toujours le père du soldat. Il ne professait pas un respect aveugle pour bette justice sortie en habit noir du cerveau des pékins. Il pensait qu'il ne faut pas appliquer une même règle à ceux qui gardent leur sang pour eux et à ceux qui le donhent au pay& Enfin, quand une oie ou un cochon avait passé de la ferme dû paysan dans la gamelle du soldat, au lieu

de punir le coupable, il Taidait volohliers à faire disparaître le corps db délit.

Le colonel HeJrBiii, c*esl ainsi qwe se nommait ce brave officier, avait des yeux noirs et vifs comhiè la poudre, une longue mouàtache brune cjui serpentait Ig long de seè jôûes et atteignait

le collet de son dolihàii ; en un mot, ce qu'on appelle par excellence une iigurè militaire. Il donna une accolade à Triton. — Je croyiais bien; dit-il, que tu ne devais plus sonner dé la trompette avant le jugement dernier. Mais ces Égyptiens ont la peau dure, et le diable craint, en lès mangeant, de se démonter la îiiâchoire.

ÎPuis, se tournant vèri^ Wolfgàng, il lui dëmàhda èri termes brusques mais pôllà, càf il y aUltdaris Téxtériéur du jëlinô géilti-Hioinme une dignité Ijùi inspit-ait â toutes les haiures ùhe certaine ttiëàurè de respect, qui il était et ce qu'il voulait.

— je désire servir daiis le i^* faoùzards et je suis un i^énlil-hommë bâiiçàis : le tilalrquis IVolfgang de Cadollôs.

— La révolutioti a isdp^Hihé lès maf(iuis, et Tempeteùrne les a pas rétablis ; riiais lés braveâ sont de tous les régimes él de tous leà temps. Vous êteâ bien bâti, vous êtes bièri monté, si là bête que je voik là eét à vous. Montrèz-ihoi quelques papiers, jeuhe homme, qui mè prouveilt que vous êtes Français, et le 1**^ houzards vous ouvrira les bras.

Mïià dit iè colonel Heitin ; CadoUes lui présenta

silencieusement quelques papiers de famille dont il était parvenu à s'empaier en secret. Le colonel Herbin, en acquérant la certitude qu'il avait bien devant lui un jeune homme ayant dans les veines ce sang des vieilles races, que les chouettes et les hibous des clubs font profession de haïr, mais qui n'en sera pas moins cher de tout temps aux aigles des champs db bataille , le colonel Herbin prit un visage gracieux et tendit la main à Wolfgang. C'était la chevalerie des Hoche, des Kléber et des Marceau accueillant la chevalerie des Bayard» des Grillon et des d'Assas.

Une heure après cette poignée de main, Cadolles faisait partie du i^ houzards. On lui avait donné l'armement et l'équipement d'un cavalier qui venait d'être tué, en allant à la maraude, par un coup de feu parti d*un buisson ; Cadolles fit venir la cantinière et paya la bienvenue à son escadron. On eût dit qu'il avait toujours porté son nouveau costume. Toutefois, en étant libre et familier avec ses camarades, il se garda bien de dépouiller sa nature de gentilhomme. Un secret instinct lui fit sentir qu'à la dignité de ses manières un charme original était attaché, dont les plus grossiers s'éprendraient. Aussi, dans la suite les anciens du régiment l'appelèrent -ils avec enjouem^t : notre marquis. — Qui n*a pas vu le marquis du i^ houzards, disait Triton, ne connaît pas le plus crâne cavalier de l'armée française.

La nuit du A juillet, Cadolles entendit le canon

pour la première fois. Cent neuf pièces de gros calibre protégeaient le passage de l'armée qui franchissait le Danube sur un pont établi depuis trois jours par les ordres de TEmpereur. Chat-Botté dressait les oreilles, bondissait dans le rang, mais ses gracieuses courbettes avaient plutôt l'air d'exprimer l'allégresse que répouyante.

Wolfgang avait le recueillement d'un musicien enthousiaste qui entend pour la première fois l'oratorio d'un grand maître. Cette Hiuit du 4 juillet fut marquée par une des plus violentes tempêtes qui se soient déchaînées jamais sur les ondes du Danube. Le tonnerre soutenait une lutte enragée contre le canon, et de longs éclairs faisaierft tout à coup resplendir dans la nuit les manteaiïx blancs des cavaliers. Les vents poussaient leurs soupirs

, les nuées sanglotaient audessus de ces vastes plaines qui allaient se couvrir de cadavres. C'est en ces instants que le cœur du soldat a besoin d'être solidement trempé. Il semble qu'au lieu de sourire à son courage, les puissances inconnues du ciel se soulèvent contre lui et le maudissent Les fantômes assiègent ceux-là mêmes qui sont les moins familiers avec les visions. Tel voit sa maîtresse échevelée et se traînant sur la terre comme la fiancée de la ballade; tel autre voit sa mère en larmes et le sein percé d'une épée. Heureusement le soleil reparait, les tristes apparitions s'envolent et les radieuses chimères viennent voltiger autour des drapeaux.

C*est ce qui arriva le matin de la bataille d'Enzersdorf. L'orage disparut, et un de ces soleils que les conquérants lient aux souvenirs de leurs combats illumina le ciel allemand.

Enzersdorf fut le prologue de Wagram. « Toute bataille, disait Napoléon, est une action dramatique qui se compose de trois parties : l'exposition, le nœud et le dénoument » Paul-Louis Courier, tout admirateur qu'il était de la tragédie antique, n'apprécia point les trilogies de Bonaparte, qui étaient supérieures pourtant à celles de Sophocle et d'Eschyle. Ce pamphlétaire, que je soupçonne d'avoir été ce que le troupier appelle un vilam soldai, quitta la Grande-Armée tout rempli, disait-il, de dégoût pour des scènes d'inepte carnage qui ne pouvaient plaire qu'à des divinités aveugles et sanglantes. 11 répéta plusieurs fois : « Je nie qu'il y ait de l'art dans ces tueries. » Le marquis de CadoUes ne jugea point comme ce bel esprit républicain le magnifique drame où il eut le bonheur de jouer un noble rôle. La Journée d'Enzersdorf fut pour lui une journée d'ivresse, dont le souvenir devait rester dans sa vie comme celui d'un premier amour.

L'action engagée vers midi ne fut suspendue qu'à onze heures du soir; cette heure arrivée il s'étendit dans son manteau entre les jambes de Chat-Botté, et regarda le ciel où ces merveilles inconnues d'un autre monde, les étoiles, souriaient dans un éther transparent. De sereines pensées s'éveillèrent en lui; pour la première

fois depuis la mort de sa mère, il sentit comme une douce clarté qui dissipait les sombres tristesses de son cœur. Demain peut-être, se disait-il, je la rejoindrai; ^ il s'endormit de ce sommeil qui est un des présents du danger aux hommes dignes de l'avoir pour compas gnon de leur vie.

Le lendemain c'était Wagram, et Wolfgang vit pour la première fois passer auprès de lui Fempereur. Un cri qui dominait le bruit dés eanons accueillait partout cette apparition humaine, reçiie comme une vision divine par des milliers dé croyants. Bonaparte^ c'esi lui-même qui l'a dit, ne cherchait pas la mort, mais ne la comptait pour rien. Si le chemin qu'elle semblait lui barrer était le plus court, c'était le chemiri ^u'il choisissait. Aussi là bravoure chez lui était-elle arrivée à cette perfection, que l'œil le plus exercé ne pouvait t)lus en sai6ir le jeu. Il l'emporta même eh valeur sur tous ces combattants à sa suite qui n'avaient ()u'à être inlfepidês. Il n'avait pas l'air de braver les boulets, mais de les nier.

tl passa au galop devant Wolfgangt qui sentit malgré lui courir dans ses veines une sorte de frisson religieux. Toutefois, le fils du partisan; du serviteur dés Gôndé, ne voulut pas crier : Vive TËmpereur ! îl reporta rapiderasnt sa pensée sur tout ce qu'il avait

ihaintes fois entendu dire dans les salons de son père contre ce meûrtriei*, cet usurpateur, ce soldat parvenu. Un caprice de sa mémoire lui rappela, entre

autres choses, la vulgarité d*ailures, la trivialité de gestes dont un diplomate accusait un soir le nouveau souverain de la France. Au moment où ce souvenir s'offrait à son esprit» Napoléon, étendant tout à coup le bras droit, montra aux soldats, suspendus i ses regards, les plateaux de Wagram que couronnaient les troupes de l'archiduc Charles. Un tonnerre d'accla* mations répondit à ce geste héroïque, et Wolfgang sentit dans ses yeux deux grosses larmes. L'aigle fondait sur lui et l'enlevait de terre* Il essaya de se roidir pourtant. Il ne voulait pas dans son cœur d'autre enthousiasme que l'enthousiasme du combat.

Wolfgang trempa son sabre avec bonheur dans le sang autrichien ; une fois cependant il s'arrêta au moment oii il allait donner un coup mortel. Un jeune officier était devant lui , la tête nue et les cheveux en désordre, mais le regard ardent et calme, et tout le visage empreint d'une fierté qui révélait un homme de bonne race. Wolfgang se demanda, par un mouvement rapide de pensée» si cet homme au pâle et dédaigneux visage, élégant jusqu'en sa sombre manière d'attendre la mort , n'était pas plutôt son frère que n'importe lequel de ces soldats à l'humeur brutale, aux instincts grossiers dont il s'était fait le compagnon. Un de ces doutes poignants qui devaient l'assaillir souvent dans sa vie s'éleva au fond de son cœur : il retint son cheval qui allait faire disparaître ce corps vivant et debout parmi les cadavres dont le sol était couvert ; mais

Triton» qui ne s'écartait pas de son jeune marquis, survint tout à coup et plongea son sabre jusqu'à la garde dans la poitrine

de l'Autrichien. Le pâle visage de l'officier devint plus pâle encore, le feu de ses yeux 8'éteignit dans cette vapeur où la mort noie notre dertiier regard. Wolfgang crut voir disparaître avec lui une apparition de la famille, le génie même de ses aïeux. Bientôt le galop de son cheval et le canon de la bataille chassèrent de son âme l'impression qu'y avait fait naître ce doulourenx épisode.

Wolfgang avait fait trois prisonniers » et reçu au front une de ces blessures qui ont été notre ambition à tous. Aussi, quand notre victoire eut mis fin à la journée, ce spectacle du champ de bataille, qui dissipe, dit-on , l'ivresse des conquérants , n'abattit pas ses joyeux transports. Comme il se dirigeait vers l'emplacement où devait camper le 1** houzards, un aide de camp l'aborda tout à coup et lui dit que l'Empereur le demandait. Il partit au triple galop de Chat- Botté, qui à chaque instant s'arrêtait, pointait et sautait en se jouant un cadavre.

L'Empereur était à cheval au milieu d'un groupe de généraux et de colonels, parmi lesquels Wolfgang reconnut le colonel Herbin. II arrêta sur notre houzard un de ces regards que les soldats de ce temps-là pré* feraient tous au regard de leurs maîtresses.

— On m'a dit que vous étiez Français, fils d'émigré ; vous rachetez ce que votre famille a fait de mal, vous

continuez ce qu'elle a pu faire de bien. Je veux me souvenir de vous, voici qui m'aidera à vous reconnaître-

Et il attacha au dolman de Cadolles cette croix qu'a chantée lord Byron, ce signe merveilleux qui , sur la poitrine du soldat,

semble renfermer Thonneur et la patrie comme Thostie renferme Dieu.

Cadolles sentit que l'heure était venue pour lui oii l*âme crie : € Galiléen, tu as vaincu. > Il s'inclina sur le cou de son cheval par un mouvement oii TEmpereur reconnut en souriant la grâce délicate et fière d'nne autre race que celle d'où sortaient d'habitude ses héros. A dater de cet instant, WoU^ng ne lutta plus; comme toute l'armée oii il venait de conquérir sa place» il appartenait au culte de Napoléon.

Dès lors il suivit cette destinée, qui était la destinée de la France. Il 6t toutes ces campagnes immortelles qui sont aujourd'-hui notre consolation et notre dés- ' espoir. Il entra en Russie av^ cette armée qui nous aurait donné le mondet' s'il ne lui était pas arrivé ce qui pouvait seul abattre une pareille troupe» si le ciel ne s'était pas rué sur elle. Il était à Smolensk et à la Moskowa. A la Bérésina » il perdit le compagnon de ses dangers : une balle égarée atteignit son cheval à la tête. Il pleura ce noble animal, dont le sang avait souvent coulé en même temps que le sien.

Il y a une tristesse d'une particulière amertume dans les regrets qu'on donne à ces pauvres êtres qui nous sont pris pour toujours par le néant, après avoir

bien souvent éclairé notre vie d'un fugitif rayon de cet amour qu'à notre insu nous cherchons sans cesse en tout et partout. « Chat-Botté et moi, disait Wo%<ang, nous nous aimions. »

^ Cadolles fut blessé à Lutzen et à Bautzen. Il $gura dans toutes les phases de cette immense bataille de Leipzig, poëme

confus, œuvre sanglante où le génie de l'Empereur éclate encore, mais d'où sa fortune est absente. Il vit les prodiges de Montmirail et de Montereau, ces journées où l'homme d'Austerlitz retrouva la France de Jemmapes. Puis il arriva enfin aux douleurs de notre patrie, à l'agonie de 1 Empire, à la fin terrible de notre vision, au cruel réveil de notre songe. Dn officier, en 1 81 4, chevauchait sur une grande route à vingt ou trente lieues de Paris, les vêtements usés et poudreux, pâle, le visage fatigué et triste. C'était Wolfgang de Cadolles, le marquis du 1"' houzards.

Wolfgang n*était pas seul. Il avait un compagnon vêtu du même uniforme que lui, mais dont l'extérieur était bien différent du sien. Le capitaine Graff était le houzard tel que le célèbrent les chansons joyeuses. Ni les fatigues de la guerre , ni les malheurs de notre pays, qu'il aimait pourtant et d'un vigoureux amour.

n'avaient pu altérer la couleur vermeille de son visage; rien non pins n'avait pu dissiper l'expression enjouée de ses traits. Il appartenait à cette heureuse race d'hommes auxquels Dieu a donné cette inexplicable chose que nous appelons la gaieté.

— Si je ne me trompe, fit*il tout à coup en retenant son cheval et en prenant Tattitude d'un homme qui écoute, j'entends partir de ce village qui est là-bàs en face de nous des coups de fusil ; mais ces coups de fusil-là sont tirés en signe de réjouissance, car ils sont mêlés à un bruit de flûte et de violon. Ce sont de vilains Français, à coup sûr, que ceux qui peuvent se réjouir en ce temps-ci. Si c'était une noce, toutefois, que célébrât ce vacarme, je ne serais pas fâché de hâter le pas. Quand il y a noce, il y a festin ; et mon estomac est vide comme ma giberne. Les vivres sont rares en France à l'heure qu'il est; ces gredins de Cosaques renversent le pot au feu partout où ils passent. Allons, CadoUes,

marchons au violon comme nous avons marché ûjx canon. tant de fois, j'espère que nous marcherons en même temps à la marmite.

Et le capitaine Grraff enfonça impitoyablement ses éperons dans les flancs de son cheval^ qui prit un trot maussade et fatigué.

Wolfgang le suivait en silence, sans sortir de sa sombre rêverie, quand tout à coup , en approchant du village, il poussa une bruyante exclamation :

<— Voilà, dit-il, un château que je suis sûr d'avoir

lt% SOUPFRANCieS D*UN HOtZAttO. H

tn en peinture dans la salle à manger d'Hermorah. C'est là, morbleu ! que mon père est né. Hais écoute donc, Graff, ce qu'on crie là-bas.

— Dieu me damne, repartit Graff, si je n'ai pas entendu ton nom*

Ce qu'on criait, en effet, c'était : Vive le comte de Cadolles I

. On sait quel étrange spectacle la France présentait alors. Dieu, qui d'une main la châtiait» et la châtiait cruellement» semblait de l'autre verser sur elle le trésor des douces joies et des nobles espérances. La dernière trace de la Révolution et de ses crimes était effacée par le retour de cette famille qui avait été si longtemps l'âme de notre patrie. Après les inquiétudes impies de la République» les meurtrières, les brûlantes joies de l'Empire, on sentait un repos bienfaisant pour l'esprit, un charme rafraîchissant pour le cœur dans cette apparition des anciens jours se

levant sur un âge pacifié. C'était la magie des vieux souvenirs, des premiers cultes, des tendresses éteintes et renaissantes pour ceux qui ont vécu beaucoup et que la vie a blessés, torturés, puis lassés.

Avec la grande famille qui ne pouvait rentrer en France que pour y régner, bien d'autres familles revenaient aussi qui avaient préféré l'exil à leur patrie sans ce qui la rendait sacrée à leurs yeux. Le plus grand nombi*e parmi cesfidèles serviteurs de la royauté trouvaient non point le sel dans leurs champs, mais

%^ CMUCTÈRES BT'ld^GlTS t>o TEHJ^S.

des blés qu'ils n'avaient plus le droit de récolter; quelques-uns pouvaient reprendre le bien de leur^ pères : parmi ceux-là était le comte de Cadoiles.

S^s paysans, quoiqu'ils fussent devenus ses concitoyens, résolurent de lui faire un accueil féodal. Précisément^ CadoUes, on n'ayait point souffert de rinvasion tandis qu'on avait souffert et beaucoup de la conscription. Tout le village se mit sur pied; on décrocha quelques fusils rouilles, on fit marcher en avant quelques violonneurs et l'on alla sur la grande route attendre la voiture de)(. le comte. Deux bommes seuls avaient refusé obstinément de prendra part à cette fête ; c'étaient le garde champêtre et le maître de poste, sortis tous deux, l'un comme caporal, l'autre comme sous4ieutenant, des chasseurs à pied de la garde avec la croix et un nombre honnête de blessures. Tandis que la foule royaliste s'était précipitée à un bout du village, ces braves étaient installés à l'autre bout, sous le berceau d'un cabaret solitaire. Là, ils épanchaient librement devant une bouteille» cordial intermédiaire entre ces deux cœurs, leur tristesse et leur indigna-

tion bonapartiste, quand ils aperçurent deux soldats comme epx, deux chevaliers de la Légion d'Honneur comme eux, et probablement deux serviteurs de TEmpereur comme eux, le capitaine Graff et le capitaine Cadoiles.

— Mes officiers, cria le garde champêtre aux deux hussards, si vous voulez vous arrêter un instant, boire

LES SOUFFRANCES b'uN HOCZARD. t?

un verre de vin et' desseller vos chevaux, vous vous en trouverez bien, vos bêtes et vous; car vous avez Tair d'avoir fait une longue course, et vous ferez plaisir à des anciens qui aiment encore la cocarde que vous portez.

— Mon camarade, répondit Graff , je vois que vous avez servi dans Tinfantcrie, puisque vous me conseillez de desseller mon cheval après une longue course; mais vous me faites une offre qui pîatt à toutes les armes, celle d'un verre de vin, et j'accepte de grand cœur.

Ce disant, il mit lestement pied à terre. Wolfgang, sans avoir l'accueil brusque et familier de Graff, recherchait et aimait autant que lui le soldat, dôh€ là société l'exaltait souvent. « À notre vieille gloire! s'écria-t-il eh saisissant un verre, à la mort déâ Anglais, des Prussiens, des Cosaquesl aux canons qd(cracheront sur ces misérables I à notre belle France, oîi nous les enterreront un jour f »

Il n'en fallait (ias tant pour cimenter immédiatement la plus indestructible amitié entre le jeune marquis,' le gai-de chahipêtre et le maître de poste.

«—Voila ctiii èât parlé, fît ce dernier; êi il seèou* énergiquement la main de Cadollés. Ah ! s'il n'y avait que des hommes comme vous en France , au lieu de tous ces gueux qui vont brûlei* de la poudre devant la voiture des émigrés I

Cette dernière phraâe rappela en même temps i\ii

deux houzards les coups de feu qu'ils avaient entendus et le singulier cri attribué par eux à une erreur de leurs oreilles^ dont il leur avait semblé que cette • mousqueterie était accompagnée.

— Où sommes*nous, dit Graff, et qui diable fête-t-on ici à rheure qu'il est? ,

— Vous êtes à Cadolles , répondit le garde champêtre , et on célèbre le retour du vieux comte , qui, après avoir été Allemand pendant trente ans, s'imagine aujourd'hui d'être Français pour revenir marquer le pas avec des étrangers.

A ces mots , Wolfgang s'élança sur son cheval et prit au galop la route du château. Le comte venait d'y arriver. Il se tenait sur le perron, tandis qu'un encombrement de paysans et de laquais emplissait la cour. Il aperçut tout à coup uo officier qui traversait brusquement toute cette cohue et se dirigeait en courant vers lui. A peine eut-il jeté un regard sur le nouveau venu qu'il tendit ses bras, et une de ces reconnaissances qui au théâtre jettent toujours un public entier dans Pattendrissement, eut lieu entre le père et le fils.

— Mon pauvre enfant, dit le comte, Dieu t'a sauvé; il veut me donner toutes les joies aujourd'hui.

Depuis le ^our où Wolfgang avait quitté le château d'Hermorah, il n'avait revu son père qu'un instant en traversant rapidement l'Allemagne pour s'en aller en conquête avec le guide tout-puissant de ses nou-

LES SOUFFRANCES D'CN HOUZARD. S

velles destinées. Le comte n'avait jamais maudit son fils, tout en souffrant des couleurs qu*il lui voyait porter; mais, dans cette grande confusion qu'avait faite à travers toute l'Europe l'héroïque agonie de TEnipire, il ne savait pas si son enfant n'avait pas disparu; et c« doute, quoiqu'il lui fût pénible, ne lui causait pas cependant une trop profonde afOiction, car, pour la honte de notre nature, ceux qui sont complètement séparés de notre vie tiennent bien peu de place dans notre cœur. Toutefois, à la vue de Wolfr gang, cette voix du sang, comme on dit, qui ne s'éteint que le jour où tout mouvement s'arrête à jamais dans nos veines, s'était éveillée en lui et avait jeté un cri triomphant Wolfgang retrouvait aussi comme un grand bonheur oublié.

Hais, quand ses premiers transports furent passés, il parcourut des yeux le salon où son père l'avait conduit, et de changeantes expressions animèrent ses traits tour à tour : le comte de GadoUes, qui n'avait jamais eu le goût de la solitude, était venu prendre possession de son château avec quelques parents et quelques amis. La première figure qui affecta Wolfgang et l'affecta douloureusement fut celle d'un grand jeune homme vêtu d'un uniforme anglais. Cet étranger avait un visage qui déplut à CadoUes au moins autant que son costume. Au lieu de cet air militaire

que le Français demande à tout ce qui porte l'épée, il avait sur son visage sans moustaches, qu'enendraient

de longs favoris, Texpressioh à la fois pédante et rfi^ veuse d'un gehtieman qui s'occupe de politique et dé îpoésie.

— Mon cher enfant, dit It. de Cadolles à son fils(donne là mairi à sir Charles Stomrn; c'est le fils d'uii homme que j'ai beaucoup aimé, et, àiouta-t-ilen sott^ riant, le défenseur d'dne cause (|uii Je Te^lpère^ sera là tienne désormais.

Un visible malaise se peignit à ôes dérhièi^s lUots stii" le visage de Wolfgang; au lieu de là cordiale étreinte de main que le cônite avait provoquée, les delli jeunes gens échangèrent tin sàlUt de la plus glàcisilè |)olitessé;

Wolfgang se redressait siteticlédsehient, quand 11 vit s'approcher de lui un personnage qui lui déplut tout autant que l'Anglais : «'étUt lé comté Adrien dé Béval, qui est ihorténh odëtii* patriotit|ue quelques années avant la révolution dé juillet. Le comté de Bévali jeune alors, avait passé la |>lbs grande partie de sa vie en Allemagne.

Il affichait contre Napdlëbh Ift hdine d'un éttidiSnt de GœttingUe et disait. C'était là son mot à éfiët, qtti le roi de Fraface devait de Inarler aVec là Révolution comme le doge de Venise avec là iher. îl poësêdàit enfin au suprême degré ce libéralisme à la foi$ èni-^ phatique et frivole de salon qui a été dne des plaies de notre pays. C!était, du reste, sous les apparences de l'enthousiasme politique et de la rêverie alie* mande, un esprit égoïste, .un cœur glacé, ta plus in^

digeute et la plus vaniteuse des natures. Il avait de^ prétentions aux bonnes fortunes» et Ton assurait qu'il avait fait souffrir des créatures plus généreuses que luii

— Si barbare qu*alt pu te ifaire là vie des camps; mon cher Wolfgang, dit le tomte de CadoUeâ à son fils, iu connais, je Tespère, le iiom du cottite de fié^ val, dont Bonaparte redôiilàit les éloquentes brochureâ autant que les armées anglaises ou rùéseà.

— L'Empereur et céilx qui servaient sotis ses ofclres, répondit impétiieùsemèni Woifgarig, île redoutaient ni Russes, ni Anglais. Quant attt brochure^... ici le jeuiie marquis s'arrêta liti instant» se iHordit là moustache et se décida probâbleiheht à réprimer xxûé boutade soldatesque déjà errante siir !ses lèvres; -^ quant aux brochures, reprit-il, elles oiit une puissance qui échappe à là force brutale de nos bàïotl^ nettes et partant qui est inconnue à uh pauvre soldât comme moi.

Après ces paroles, l'entrevue commencée, bti peut le penser, n'eut rien de fort cordial entre ftévàl et wolfgang. Le inarquis en était à àè demander s'il n'allait pas chercher un prétexté pour Quitter Un tdft oii il se sentait gagner par le malaisé et le courroux, quand il aperçut Têtre humain à qui Dieii confie sa toutepuissance sur notre vie, la femme qu'il devait aimer.

Madame de Timey avait alors une réputation européenne de beauté. Il y avait dix ans qu*ëllé s'était

mariée et dix ans qu'elle élait veuve. Bien d'étranges versions ont couru dans le monde sur ce mariage. Voici celle que tenait

pour vraie quelqu'un qui avait toute raison de se croire bien informé.

Le comte de Timey était un de ces hommes du siècle dernier qui attachaient une grande importance à une connaissance approfondie de toutes les petites turpitudes dont se compose la grande misère d'une âme sans amour sacré et d'une existence sans noble but.

Il avait mis à mal beaucoup de consciences» la sienne surtout Cependant, comme il avait toujours vécu en bonne compagnie, il n'avait jamais afTecté de ne pas croire en Dieu. De là vint qu'il envoya chercher un prêtre quand il se sentit arrivé aux dernières heures de sa vie. Ces dernières heures étaient venues pour lui dans une petite ville d'Allemagne» où vivaient, dans la plus profonde indigence , madame et mademoiselle d'Ëvré , la femme et la fille d'un émigré français.

Quand M. de Timey se fut confessé, il dit au prêtre : € Maintenant» mon père, je désire que ma confession me serve à deux fins. Avant de recevoir Textrême-onction , je veux recevoir le saint sacrement du mariage; » et sans sortir de son lit, qu'il ne devait plus quitter qu'en cercueil » il épousa mademoiselle d'Évré.

La mère de cette jeune fille était la seule femme que H. de Timey eût à peu près aimée et complètement

perdue ; car les femmes, la plupart du temps , ne se trouvent pas plus mal que nous des liaisons défendues, malgré ce qui est convenu à ce sujet par leur vanité et par la nôtre, intéressées

toutes deux à les accepter pour des victimes. Le monde, en définitive, absout la maréchale de Luxembourg tout comme le maréchal de Richelieu. Mais un funeste enchaînement de circonstances avait voulu que madame d'Évré trouvât l'abandon et la ruine dans son amour pour M. de Timey. Ce roué pensa donc, à son lit de mort, qu'il devait une réparation à cette pauvre femme , et il imagina ce que je viens de dire.

Aussitôt que mademoiselle d'Évré fut unie à un homme qui, dans quelques heures, allait lui laisser un beau nom et une fortune habilement tirée des griffes révolutionnaires, sa mère voulut l'emmener. On était à l'entrée d'une nuit d'été, et deux bougies placées au chevet du malade luttaient contre les dernières clartésd'un jour près de s'éteindre, M. de Timey fit signe qu'il voulait rester avec sa femme. On dit qu'alors une expression étrange se peignit sur le visage de madame d'Evré, mais que le malade répondit à cette expression par un sourire qui voulait dire : « Une vierge peut bien garder un moribond. » Madame d'Évré se retira.

n parait qu'alors M. de Timey parla toute la nuit à sa femme, m plus ni moins que Socrate à ses disciples. Seulement ce ne fut point de la vie immortelle qu'il

lui parla. Ce qu'il lui enseigna, au contraire, avec un orgueil complaisant, ce fut cette science si désespérément mondaine qui avait rempli toute b3 vie et qui seule jetait encore quelque clarté dans les ténèbres de son cœur. Quand àU matin il sentit la mort lé prendre décidément à la goi^é , il déposa un baiser sur le front de la jeune femme agenouillée, et lui dît : — Ma chère enfant, je laisse dans votre âme virginale Texpérience d'un vieux roué. Ce fut là-dessus qu'il expira. Ce mot expliquait beaucoup de choses cheÉ madame de f imey.

On connaissait à cette séduisante personne tout cet essaim d'âdoraleùrs que les fetnmeé appellent audacieusemetit leurs amis; on né lui connaissait pas un amant. Elle avait mené et menait en définitive Tèxistènce la plus dissipée, sânâ perdre une sorte de chaste auréole qui convenait merveilleusement à sa beauté. On était convenu de parler d'elle à là fois avec admiration et avec onction . Elle avait Tair dé s'être persuadé â elle-même et d'avoir persuadé à tout ce qui l'eri-. toiirait qu'elle faisait une bonne action quand elle dansait où ôhantait une romance. Le monde, du resté, avait raison de l'aimer, car elle Tairnait , elle, d'un amour parfait. Elle apportait à toutes seà prati(luès une attention qui ne se démentait jamais. Elle était consciencieusement légère, enjouée et moqueuse quand la conversation exigeait de la légèreté, de l'ènjouement, de la moquerie, recueillie lorsque le fe-

cueillement était nécessaire. Que dire , enfin î elle était réponse du inonde comme les saintes filles d^ nos couvents sont les épouses du Christ.

Il y avait dans le cœur de cette femme pourtant te sanctuaire des sentiments vrais, des grandes passions, des nobles amours ; mais trouver la clef de ce tabernacle, c'était une besogne digne d'être Imposée à un chevalier infortuné par une fée Carabosse.

Le comte de Timey était le cousin germain et Viû^ time ami du comte de CadoUes. M. de Cadolles avait beaucoup vu madame de Timey en Allemagne, et était ayec elle, disait quelqu'un» en grande coquetterie de paternité. Un ami en cheveux blancs était un être indispensable dans la ménagerie de notre héroïne. Les vieillards fournissent à une beauté qui a cultivé Tari; de la tigre-

rie Toccasion de développer une impartialité ingénue pour tous les adorateurs. Madame de Timey affectait donc la plus vive amitié pour le père de Wolfgang. Puis, comme il ne faut rien cacher quand on se mêle d'écrire l'histoire, quoique bien jeune et surtout bien belle encore , elle était déjà d*âge à se ménager, pour un temps assez près d'elle » la grâce rajeunissante d'une affection filiale.

Elle venait d'entrer lorsque Wolfgang raperçut, et, sous prétexte de respirer une fleur, elle s'était appuyée sur une console dans l'attitude de la Polymnie. Les poses antiques, en ce temps - là, étaient encore à la mode. Notre bouzard reçut une impression que sa pâle et martiale figure trahît avec une naïve énergie. Le comte le regarda en souriant , le conduisit vers la charmante apparition , et dit avec gaieté : — Voici , madame, un pauvre garçon qui a pour vous la plus profonde, la plus dévouée et la plus respectueuse des passions; cela n'est certes pas étonnant» il y a déjà près d'une minute qu'il vous a vue.

Madame de Timey fit une inclinaison de tête sans rien changer à la grâce penchée de son attitude.

— Je dois ajouter, dit le comte, que ce pauvre gar* çon est mon fils.

Madame de Timey se redressa alors, attacha sur Wolfgang un regard éclairé par un sourire limpide, et lui tendant la main avec une savante simplicité :

— Alors, monsieur, vous êtes un de mes amis; asseyez«vous là et causons.

— Causons ! s'écria le comte de Cadolles, tandis qne Wolfgang restait plongé dans une silencieuse admiration, comme vous lui dites cela! mais songez donc que mon malheureux enfant a toujours vécu dans les camps depuis le triste moment où il m'a quitté et qu'il n'a là appris qu'à se battre.

tfiS SOOF^iUNGES b*UN ltOU2Aft». 17

— Hais» mon cher comte, dit madame de Timey, avec un rire frais et mélodieux dont le charme était célèbre ; comme je ne suis ni une Clorinde ni une Herihime, je ne puis pas me battre avec votre fils.

Cette phrase était une fatale repartie pour un homme tel que H. de Cadolles.

— Vous êtes une Armide» dit le comte, cequi fait que je suis un sot et que vous pouvez, si vous voulez, faire un causeur de mon fils.

Là-dessus il s'éloigna, et Wolfgang, comprenant qu'il devait enfin parler, puisque la timidité après tout n*est pas ce qu'on demande à un houzard, dit avec assez de grâce ces paroles bizarres :

— Je cherche à me rappeler, madame, une phrase que je préparais après la bataille de Lutzen, pendant qu'on me conduisait à l'Empereur.

— Eh ! que vouliez- vous donc lui dire à votre Bonaparte? fit madame de Timey en donnant à son accent d'une caressante coquetterie une nuance de dé* dain boudeur.

— Je voulais lui dire, reprit Wolfgang, que j'aurais plaisir à mourir pour lui. Je n'ai jamais su qu'offrir ma vie à qui me paraît

digne d'être adoré.

— Croyez-moi, mon cher monsieur de Cadolles, dit madame de Timey en prenant tout à coup un ton se' rieux, ne prodiguez votre adoration ni à M. Bonaparte ni à moi, puisque vous tenez à faire le plus étrange des rapprochements entre le général qui vous a con-

duit au feu et la femme à qui votre père vient tout à l'heure de vous présenter. Puis, d'un air tout à fait recueilli, elle ajouta : — Ce nom du reste, qui e£t pour la dernière fois, je Tespère, serti de votre bouche avec cet accent d'enthousiasme passionné, va me servir à commencer tout de suite les bonnes relations que je veux avoir avec vous. Écoutez les conseils d'une femme qui aime beaucoup votre père et (ici les paroles de la comtesse eurent la mélodieuse légèreté d'une corde de harpe effleurée par le soupçon du plus délicat des touchers j qui est un petit peu votre aînée.

Alors s'engagea pour Wolfgang une des nombreuses luttes dont cette âme loyale devait tant souffrir. Le monde s'attaquait à lui pour la première fois sous une forme qui enchaînait toutes les énergies de son cœur. Au moment où madame de .Timey entreprenait sa conversion, Wolfgang savait que la cause de Napoléon était perdue; des régiments tout entiers, le sien, entre autres, épuisés par les marches, décimés par la mitraille, et brisés dans leur force morale par des ordres contradictoires ou par une complète absence d'ordres, s'étaient dispersés ; mais pour lui l'Empire existait toujours, car il ignorait encore, avec une partie de la France, l'abdication de l'Empereur. CadoUes voulait tirer son honneur dé soldat intact des trahisons, des parjures, de toutes

ces ignominies, enfin, dont chacune de nos révolutions fait peser le poids douloui'eux sur le cœur humilié de la France.

tM flOOPFRANCBS D^OM ROOZAItD. 8#

n pensait qu'il n'arait pas le droit d'abandonner Napoléon» tant que Napoléon ne s'abandonnait pas ; et puis il subissait d'ailleurs ce charme éternel des causes Vaincues pour toutes les âmes généreuses. Aux mon* fements que ces sentiments et ces pensées faisaient Àaitre en lui, le sang dont il sortait, les premières impressions de son enfance, d'invincibles instincts de ^a esprit opposaient des mouvements contraires. Madame de Timey ne le révoltait pas en lui disant que Bonaparte n'avait pu être pour lui qu'un général et non pas tin souverain. En lui parlant de cette foi» antérieure à tout autre engagement, qui l'enchaînait de par sa naissance à ceux que ses pères avaient ser? vis» elle éveillait en lui ces souvenirs qu'avait fait taire le canon de Wagram. Elle lui rappelait le temps où il rêvait la cocarde des Vendéens et les champs de bataille du Bocage. Enfin des influences d'une autre nature agissaient aussi sur Wolfgang à la voix de ma- Mme de Timey. le jeune marquis se disait qu'après tout il avait souvent rêvé une autre vie que celle des camps» d'autres compagnons que le capitaine Graif» qu'il s'était trouvé quelquefois un exilé dans ce monde un peu grossier de l'Empire.

11 avait lu et aimé, dans sa jeunesse, les délicates peintures d'un temps où la guerre n'était qu'un héroïque plaisir dont ne pouvaient se passer les gens de cour. Il avait bu à cette coupe enchantée des Se vigne et des La Fayette, qui nous met au cœur une passion

■HPVMw»!^

idéale pour une société chimérique peut-être, et à coup sur disparue. Cette passion, du reste, qui en ce moment servait madame de Timey, devait, au bout de quelques instants» contribuer beaucoup à détruire tous les effets de son éloquence ; car ce qui faisait, il ne faut pas l'oublier, le caractère fort exceptionnel de notre houzard, c'était l'alliance des qualités les plus viriles avec toutes les susceptibilités les plus inattendues d'une nature féminine.

Wolfgang se sentait complètement dominé par la belle personne qui s'offrait à lui au début d'une nouvelle vie, comme le guide le plus séduisant, quand le comte Adrien de Béval et sir Charles Stown vinrent tout à coup se placer devant madame de Timey, de cette façon qui veut dire : Donnez-moi une part dans votre entretien.

Tous ceux qui apportent encore dans les réunions mondaines un cœur jeune, de puissantes attaches, un intérêt secret et violent, saven t combien est irritante, au milieu d'un tête-à-tête, l'intervention de ces oisifs dont on peut traduire ainsi le nonchalant sourire : ce Ici vous ne vous appartenez pas, vous ne relevez ni de vos goûts, ni de vos affections, ni de vos instincts, ni de vos désirs. Vous êtes au monde, c'est-à-dire à nous, tâchez donc de nous divertir. 9 II faut avouer qu'on a bien souvent envie de casser commères poupées d'un tir ces insupportables figures, surtout quand on voit, comme le vit Wolfgang en jetant un regard

désolé sur madame de Timey, celle dont on vient vous arracher l'esprit» vous prendre la grâce et peut-être vous disputer le

cœur, subir la tyrannie qui vous désespère avec une obéissance pleine d'enjouement.

— N'est-ce pas, monsieur de Béval, dit madame de Timey en pratiquant ainsi une cruelle ouverture dans le secret entretien oii Cadolles eût voulu s'ensevelir comme sous l'ombrage parfumé d'un bosquet ; n'est-ce pas qu'il y a maintenant plus que jamais un beau rôle à jouer dans notre pays pour tout militaire qui porte un noble nom? Bonaparte avait beau faire, il pouvait créer des soldats, mais non des chevaliers.

— Ah t madame , répondit Béval , les Bourbons peuvent encore moins que Bonaparte ressusciter la chevalerie. Ce ne sont point les épées qui les ramènent, n'en déplaise à notre ami sir Charles et à ses intrépides compagnons ; ce qui rappelle les Bourbons en France, c'est ce qui les a proscrits autrefois , c'est le génie des âges modernes, c'est la liberté. Ils comprendront^ je l'espère, ce qu'attendent d'eux les gens» qui, aujourd'hui, les saluent de leurs acclamations. Pour que l'ère des révolutions soit close dans ce pays, il faut que la tribune renversée par Bonaparte se relève avec le trône détruit par la Convention.

— Oui, fit alors sir Charles Stown, mon habit ne m'empêche pas de reconnsâtre que le comte de Béval a raison. Le premier soin des Bourbons doit être de constituer fortement en France l'autorité parlemen-

taire. Et il s'arrêta, le visage empreint d'une aatisfa^ tiofi solennelle, après avoir débité cette belle pfaraae de la langue qui devait remplacer dans le Rioode le langage des Sévigné et des Hamilton.

— Bb bien ! madame, dit alors Wolfgang en affectant de ne regarder que madame de Timey avec uiif impertinence où Ton sentait le brigadier qui se récrée d'un coup de sabre après le pansage, et le gentilbomme qui, après sa toilette, va cbercber discrète"* pent un coup d*épée, voici une triste époque qui commence si ces messieurs ont raison. Je le dis bien franchement, quant à moi, j'aimerais mieux servir d'engrais aui champs, comme tant de mes camarades, que d'être condamné à voir se relever la trtt>une» et surtout, a|outa-t-il brusquement en prenant tout à fait son parti de cette boutade, que de la voir se r^le* v^ dans les salons.

Là-dessus Wolfgang se leva et sortit Notre boosard possédait, ssms s'en douter, pour me servir d'une eipressioD philosophique, le don fatal de l'intuition ; il était de ces gens pour qui un mot est contfnuell^ ment le cheveu avec lequel Fichte, je cnris, prétend qu'on pourrait retrouver toute la création. M. de Béval et sir Charles Stown lui avaient donné avec quelques phrases la vision de cette société où les dernières étincelles de la foi, de l'élégance et du éourage devaient s'éteindre sous le souffle glacé àes piux>les déclamatoires.

USS SOUFFRANCES D'uN HOUZAIU). 4$

Les regards bienveillants dont madame de Timey encourageait cette conversation-discours, qu'il fuyait avec horreur, avaient jeté la rage dans son âme. lise disait avec un âpre et sombre bonheur qu'il retrouverait peut-être pour écraser les phraseurs derrière les Anglais, TEmpereur et les cartouches, lorsqu'une main s'appuya fortement sur son épaule, tandis qu'une voix criait à ^s oreilles : < L'Emp^eur a abdiqué ! L'empereur abdique. » Il se retourna et vit son camarade Graff.

Ce brave officier avait sur le visage et dans les yeui; la pourpre et la flamme d'un incendie. Tandis que Wolfgang faisait auprès de madajne de Timey l'ap^ prentissage d'une existence nouvelle, il avait naeni son ancienne vie du vin, de la bière et du rhum avec les deu^ compagnons, le i^rde champêtre et le maître de poste, dent le sort l'avait gratilîé.

Les trois héroïques buveurs étaient dans les plus ardentes régions de l'ivresse et contemplaimt leur eaipereur dans toute la gloire de ses fabuleuses jour*^ nées, quand un courrier arriva tout à coup bride abat** tue et Içur jeta en passant ces paroles ; « Jf^apoléon a quitté Fontainebleau, il a dit adieu à 3a garde et à ses aigles, iln'eçt plus rien vil a abdiqué, » Cette neii» velle se répandit dans le village comme les nouvelles 99 répandent aux jours où l'air est chargé du fluide des révolutions. Chez les royalistes qui, le matin, avaient fêté le comte de Cadolles» ce fut un étoufdis$ant con-

cert de joyeuses acclamations; chez les trois serviteurs de l'Empereur, ce fut un désespoir dont la dignité était un peu altérée par Tivresse, mais que son énergie rendait formidable, que sa sincérité rendait touchant; ces trois hommes éprouvaient, après tout, une de ces douleurs dont je voudrais que le secret ne fut pas si complètement perdu pour nos dernières générations.

Graff courut au château , y trouva Wolfgang. — Écoute, lui dit-il après les paroles par lesquelles il Taborda, il faut que nous nous mettions en route su^ le-champ ; ce sont peut-être les ennemis de l'Empereur qui débitent ce que je viens de Rapprendre, pour écraser tout ce qui s'accroche encore à leurs jambes et pour-

rait bien les faire tomber. Il est certain que cela va rudement mal partout, et qu'il doit y avoir m endroitoù cela chauffe à brûler toutes les peaux qui ne sont pas encore trouées par les balles. C'est à cet endroit-là qu'il faut aller. Le soldat ne doit pas le laisser partir. S'il y en a quelques-uns à graines d'épinards qui le trahissent pour le récompenser de les avoir mis dans des culottes de comte et de duc, nous les fusillerons comme on fusille des riz pain-sel qui ont volé.

Wolfgang aurait peut-être, une heure plus tôt, éprouvé, malgré lui, une joie secrète en apprenant que l'Empereur avait abdiqué ; maison ce moment les paroles de Graff répondaient à ce qui se passait dans ce cœur.

~ Om, s'écria*t-il» marchons, et que le ciel nous

envoie une ix)nne brûlée ! Notre pays e$i comme les chevaux éreintés dont les boulets sont engorgés et crevassés. Sa guérison réclame le feu.

Quelque temps après le jour ou s'était éveillé en eux un dernier espoir, nos deux jeunes gens qui avaient trouvé TËmpire écroulé, l'Empereur parti, étaient à Paris, et soupaient chez une de ces personnes à qui les houzards demandent volontiers des consolations. Les cœurs des soldats sont ainsi faits, le plaisir y perd rarement ses droits. Cependant Wolfgang s'ennuyait. A la vue de madame de Timey, il avait reconnu et salué l'avènement dans sa vie d'une autre espèce de femmes que celles dont il avait essayé jusqu'alors d'occuper ses loisirs de troupier. Il pensa tout à coup à cette personne que depuis quelques semaines il rencon-

trait presque chaque jour, si vivement qu'il regarda son désir de la voir comtne un ordre supérieur de sa destinée.

Ceux qui ont hanté la mauvaise compagnie avec un amour au fond de leur cœur pour une de ces femmes qui pourraient être le divin refuge de nos pensées, savent quelle puissance prend soudain cet amour entre le choc des verres, sous le regard d'une courti-

sane. t Je veux aller chez elle» se diUoo» me penehaf tur ses genoux comme sur un prie-DieUt sentir qna la foi, la tendresse, l'expansion sont de ce monde , qu'avant la mort il n*est peut-être pas impossible de vivre. » On obéit à ce noble mouvement, à cette inspiration sacrée, et Ton se j^répare ces immenses, ces inouïes douleurs qui déchirent une chose immortelle, les souffrances de Tâme, comme on dit.

Wolfganf rencontra dans)*antic}i^mbi^ de madame 4e Timey sir Çh^es S^towfi et M, de Béval, qui s'en allaient à un grand b^} chez rainb9ssadeup d'Angtor terre. Madame de Timey était seule 0i ne sortait paii son beau visage avait iine charmante pâteur et uns attendrissante fatigue, ^

Elle avait en toute sincérité, du reste, une de m poétiques maladies que leur eiistence nocturne dans une atmosphère parfumée, sous une clarté factiGe» donne parfois aux femmes du monde. KUe était lasjBe, elle était triste, elle avait le eœur gros^ et elle vQf«it autrement la vie qi|e leajour^ où elle traversait m salon au bleuit d'une contredanse. Le baron de Bévil et sir Stown l'avaient ennuyée. Elle avait compris toute ringrate vanité de ces deux esprits et songé Invelon* lairement à la nature si vraie, si

généreuse, si variée, si remplie, si originale surtout de CadolTes. En k voyant, elle eut un mouvement de plaisir.

— Monsieur de Cadolles, lui âit*elle avec la plos douce inflexion de sa voix, je vous en prie, diles-iMi

quelque chose qui me plaise. Je suis triste ce soir à en mourir. Tous les gens que j'ai vus m'oot eunuyée» Je voudrais entendre un autre langage que celui du inonde. Vous qui ne ressemblez à personne , parlezmoi.

«—Je ne suis pas sûr, répondit CadoUes, detrou*^ ver quelque chose à vous dire qui vous plaise ; mais je vous parlerai, tant que vous voudrez» un autre langage que celui du monde. Ainsi» je suis bien certain que M« de Béyal et sir Stown viennent de s'apitoyer sur votre maladie ; moi, je vous dirais pour commencer, que je suis tout heureux de vous trouver malade. — Puis, avec une expression singulière, car son regarda qui devint douloureux, s'empreignit d'un bizarre mélange de férocité et de tendresse, il ajouta : — - Dans mon état actuel d'esprit, j'aimerais mieux vous voir étendue morte sur ce canapé où vous voilà, et songer à genoux de votre âme aux pieds de votre corps glacé, que de vous voir, comme je vous ai vue si souvent, un couvre*néant, un fruit plein de cendres, pis que cpla, une séduisante demeure, un touchant séjour où l'on est reçu par un hôte moqueur et malfaisant.

— Il me paraît, fit-elle en riant, que vous me trouvez parfois une jolie personne. — Mais ce cri de Célimène que venaient de lui arracher les impérieuses habitudes de sa nature fut un cri isolé.

Cela dit, elle' redevint pensive, et attachant sur Wolfgang un regard profond; — Vous avez raison, lui dit-elle, je suis d'or-

dinaire une bien pauvre créature ; je suis un fruit plein de cendres, comme vous le dites; mais, que voulez-vous T il y a un ver qui m'a rongée.

Et alors elle lui raconta, emportée par un de ces mouvements qu'à certaines heures toute nature res« sent ici-bas, le triste mystère de sa stérile et brillante ?ie. Elle lui fit les confessiona d'une femme du monde* confessions rares parmi tous les aveux qu'arrache à nos cœurs cet humain mélange de l'expansion et de la vanité;' confessions rares, parce qu'elles sont la révélation au contraire de la plus ingrate misère, parce qu'au lieu de nous faire descendre en des sources vives, elles nous plongent dans la poussière, parce qu'elles démontrent la vérité de cette magnifique et si douloureuse parole de Vauvenargues : c Le monde trouve le secret d'anéantir toutes les grandes choses. » Elle venait de dire à CadoUes qu'un ver l'avait rongée; elle lui montra comment s'était accompli cet impitoyable travail d'une incessante destruction. Elle lui prouva comment, avec une nature élevée et une vie chaste» une femme peut se trouver presque aussi usée, aussi flétrie, aussi impuissante pour les nobles joies, que si elle avait reçu une âme rampante et mené une existence avilie. Elle le fit assister à l'agonie et au trépas accomplis chez elle, entre deux contredanses, de ces hôtes divins de notre cœur que nous appelons tantôt nos qualités, tantôt nos vertus, et tantôt nos illusions. '^ *

Mais cependant, comme en lui faisant toutes ces désespérées confidences une larme trembla tout à coup au bord de ses paupières, Cadolles pensa que tout espoir n'était pas perdu, qu'il n'était pas à côté d'une morte. Cette larme lui parut un joyau de Timmortel

I trésor dont se prétendait pour toujours dépouillée celle qui lui parlait II se dit que la vraie mort, après tout, est celle-là seulement qui clôt à jamais la bouche où notre vie se sentait attirée, que cette femme le trom* pait^ qu'elle était vivante et qu'il l'aimait

i n est un mouvement que je ne conseille à personne

I dans une situation de même nature, à moins qu'il ne soit, comme pour Cadolles, l'expression sincère, ardente, exaltée et partant sauvée de tout embarras, dénuée de toute gaucherie, du sentiment le plus profond et le plus vrai. Il s'agenouilla devant elle, noa pas en posant un seul genou en terre comme l'ampu* reux d'une comédie que prépare Titrée d'un jaloux, mais en se prosternant comme se prosterne aux pieds de Dieu une créature possédée d'amour; il lui dit tout ce qui demandait depuis si longtemps à s'échsq[>per de son cœur* Il lui révéla impétueusement, avec un

< mélange de nobles sourires et de saintes larmes, toutes les émotions de sa simple et héroïque vie. Il lui raconta ses tristesses et son isolement dans le camp, son

' idéale tendresse pour la chère ombre qu'il plaçait dans toutes les scènes de sa vie, tout ce qui composait enfin cette touchante et bizarre nature, jusqu'aux

mystéiidQses délicalesses qu'il apportait i travers le monde. Elle était attendrie» elle ne loi retirait pas sei, laaing dont il s'était emparée elle ne prenait pas garje aux baisôrs qu'il mettait dans les plis de sa robe, elle De rinterrompait pas enfin-i quaod, après chacune <]e SUB confidences, il s'écriait : t Et à présent, je vous aime. » Ce fut une heureuse soirée pour Wolfgang, • Au moment où lu pendule sonnait minuit, elle se leva comme tirée tout à coup d'un songe» Il y avait dans son regard une sérieuse émotion, et une expre^^ •ion était nipandue sur tous ses traits, qui pénétra é'un bonheur inouï l'homme dont elle v^ait de reoe»* mr le coeur. C'était une autre femme que celle qui aurait pu être^ à cette heure, riante et parée dans ua «aion : elle avait une pose à laquelle elle ne pensait fm et qui la rendait cent fm plus belle que tes poses étudiées devant des miroirs. Elle était cette vision de la vie divine qu'au risque de nous fùre éclata le tcmt, Dieu nous donne un instant parfois dans la femme <tue nous aimons.

-^ Partez, dit-elle à Cadolles; il est tard, vots ît t'ave2 remuée, mais je veux vous revoir demain.

Ce sont de semblables paroles auxquelles rameur fliit succéder plus tard tant de mots ardents, que neift totiservons religieusemeht en nous; puériles et ad«h Vées reliques qui nous donnent de si terribles doti" teùt*s, quand nous les retrouvons tout à coup dansiài toîn de notre ame, en un jour de désolée rêverie.

^JSS SOCFFRANCBS D'UN HOUZAV). M

Je pe V^cçu^e p^s de ne paii avoir compris cet tOH q^Qg^ dfliour fui]a donna tout eoiter i elle« Je ««ii persuadé qu'elle Ta aimé. Ce ae peut pas d'aillMin 1^^ en rain qn^ Ton ^p^ouve

poqr nne fmiime la pat» ijpç i]U'6llo lui inspirait De sa tendresse et de sei ylole^ces, de ses tristesses, de ses joies» de ses ardeurs^ des trH^mpb^^ntei; émotiim et des navrantes pensée* qiii se succédsuant en lui dans une mênie heure, dé yes adorations et de ses jalousies, des choses presque CfueMes qu1l lui disait parfois et de ces Ulaniês éela- {gntes d'amoureuse ferveur qu'il récitait à ses pieds, I) ^yait composé un philtre qu'aucune femme n'aurait PI) boire sans ivresse. Elle Taima dmic, j'en suis 8Ûf< Twtefois, dè3 le premier jour, il fut certain que çj^tte douleur inséparable de l'amour, comme le dit si))i^ te plus pieux et en même temps le plus brûlant dQ§ livres, devait être, non point pour elle» mais

90\ir lui.

l^es femmes s'en vant toujours nous répétant qu'elles sftulet<>^ perdent à ces unions qù» après tout, elles se jettent avec ai^tant d'empressement que nous, qu'elles 1^ donnent tandis que nous ne nous livrons pas» qu'elle eiippsent leur vie pendant que la notre reste

M GAKACTÊRE8 BT RtCITS DQ TEHPS.

en sûreté. Je ne sais rien de pins faux que tout cela. Ces sortes de monstres qu'un écrivain qui vient de mourir appelait des fninofaures, sont fort bénins de notre temps» il n'y a pas moyen de le nier. Il faut donc écarter tout d'abord le péril matériel des dangers que courent deux amants. Reste le péril moral, th bien 1 un homme qui aime comme aima Wolfjgang, sans arrière-pensée, sans restriction, sans subterifuge, en ne se réservant pas, au fond de lui, un seul asile pour le jour des irréparables défaites auxquelles nous exposent ces incessantes batailles de l'amour; un bomme qui aime ainsi, fut^il le houzard qu'était Cadolles, est

mille fois plus perdu que la plus pure, la plus chaste , la plus ignorante des jeunes filles, n sait qu'avant cette mort, dont. Dieu merci, quelquesuns d'entre nous s'inquiètent si peu, la mort où l'on peut entrer radieux aipsi qu'en une ville conquise, an bruit des balles et du tambour ; il sait qu'avant cette mort il y aura pour lui un trépas odieux, dont Tombre attriste souvent jusqu'aux premières fêtes de son amour. Bile sera Charlotte ou Manon. Elle aura cette infidélité grossière qui déchire notre chair pour atteindre notre cœur, qui nous égorge sans pitié et sans vergogne pour obéir souvent à une fantaisie du vice, ou bien cet égoïsme trop souvent déguisé en vertu qui nous immole avec une tristesse hypocrite.

Wolfgang fut heureux toutefois, et, s'il était là, il ne. voudrait point que l'on calomniât son bonheur. On

peut dire sans inconvénient aujourd'hui^ quoiqu'elle soit morte à la fois en odeur de coquetterie et de sainteté, quoiqu'elle ait porté dans le inonde jusqu'à sa dernière heure un limpide regard de jeune fille, qu'elle Ta aimé en femme chez qui l'amour parlait tous les langages qu'il doit parler. Si d'ordinaire il était son esclave , il eut des moments cependant où il fut son maître . Elle aussi se mit à ses genoux et l'adora de ces passagères adorations de femmes, vrais éclairs qui nous découvrent des abîmes de joie aussitôt fermés qu'entr'ouverts.

Leur histoire fut courte. En voici un fragment pris au hasard, qui montre lé genre de charme qu'elle trouvait en lui. Depuis que Wolfgang s'était mis à ses pieds, sans renoncer au monde, elle y avait fait des apparitions plus rares; sa porte avait été fermée

quelquefois, et ses amis, comme elle le disait, fatigués de rencontrer chez elle cette silencieuse figure éclairée de deux yeux ardents toujours attachés sur ses regards, ses amis prenaient un peu moins sou* vent le chemin de sa maison. Cependant elle était loin de vivre dans la solitude. C'était toujours la femme à la mode de son temps. Elle allait au châ* teau, et l'on disait que le roi avait un goût des plus vifs pour son esprit. Un de ces petits journaux qui en étaient alors à leurs ess(ais de scandale imagina de l'attaquer.

Un matin, H. de Béval et sir Charles Stoisrn lui ap«

prirent cette attaque, puis engagèrent une discussion à ce sujet sur la conduite qu*on devait tenir lorsqu'on était atteint par la griffe d*un journaliste. Sir Charles Stown pensait qu'on devait repousser les agressions de la presse parle mépris. Là-dessus il faisait cette théorie qui a servi d'abri si longtemps à de doctorales poltronneries. M. de Béval pensait, lui, que dans un grand nombre de cas on devait répondre. Il était, disait-il, pour ces modernes tournois> où l'opinion devait jugée les coups que portaU la parole. Au beau milieu de son discours , Cadolles entra , la main enveloppée d'un foulard noir, ni plus ni moins que le héros d'un vaudeville militaire de ce temps-là, à la scène où la pièce finit. Il avait reçu une égratignure au doigt en mettant pour un mois dan$ son lit l'obscur faquin i propos de qui madame de Timey, depuis une heure» entendait raisonner aes amis.

La nature des femmes a cela d'excellent du moins, parmi tant de défauts heureux pour elles et cruels pour nous, .'qu'il y a des instincts généreux dont ne la dépouille pas une vie écoulée tout

entière dans un monde où triomphent les plus lâches mai^imes, ok régnent les plus odieuses loi^. Madame de Timey sa^ vait gré à Cadolles d'être si différent de tous les gens qui l'entouraient. Quand l'Anglais et le publiciste furent partis, elle jeta, par im adorable mouvement, ses deux bras autour du cou de son amant, appuya coa* tre son frais visage cette pâle figure, et lui dit :

LBS SOUFFRANCES D'ON HOUZARD

•^ C'est toi que j'aime, c'est toi que j'aimais, c'est toi que j'aimerai.

On dit que les joies ne se racontent pas. £h I mon Dieul si{ elles peuvent se raconter pour notre malheur; car rien de plus douloureux que ces récits de bonheur évanoui qu'à certaines heures d'indicibles tourments notre cœur se fait à lui-même. Je pourrais dire, û je le voulais, toutes les joies de Wolfgang; mais c'est de ses souffrances seulement que j'ai entrepris de vous parler.

Si peu de temps qu'aient duré ses amours, quelquef^ jours airan) la rapide série d'événements qui marquent la fin de sa vie, ses douleurs avaient commencé. Dans les lettres qu'il écrivait à madame de Timey (le pauvrç garçon était un des malheureux qui ont écrit de vraies lettres de passion), quelques passages annoncent déjà les tortures dont il devait périr la victime et l'inventeur ea. même temps ; car personne ne fut plus que lui ingénieux à faire souffrir cette nature insoucieuse de tout ce qui n'était pas noble chagrin, idéal tourment» Que voulez-vous? il cherchait, il voulait trouver, el trouver dans celle-là justement qui l'avait

conquis par son premier regard ce qui appartient bien plus peut-être au monde imaginaire que les fruits enchantés, les ojides harmonieuses, les oiseaux parleurs, toutes les merveilles des contes de fées; il voulait trouver la I^mme qui aime son amant de tout son cœur; il disait, ^ I^Hizard, avec une vir^ginale candeur : « Mais, si

vraiment c'est pour uoe femme une chose si solennelle, si décisive, si terrible qne de se donner à un homme, comment cet homme ne devient-il pas ensuite, pour celle qui lui dit sans cesse : — Vous avez pris toute ma vie, — un but unique, une souveraine pensée?» Il disait encore, ce houzard, avec une délicatesse qui n'est point par malheur dans des poitrines que recouvre la gaze, et non le dolmen : « S'il y a quelque chose qui puisse effacer chez les femmes ces prétendues souillures dont elles disent qu'elles souffirent tant quand elles se sont livrées à nous sans avoir mis l'Église et l'État dans leur secret , te doit être uniquement le dévouement sans bornes de leur tendresse pour celui à qui elles se sont sacrifiées. » Il répétait souvent cet aphorisme : t C'est l'étendue de l'amour qui fait sa pureté* »

Pendant que Wolfgang livrait ainsi les forces les plus vives de son âme à cette passion qui est de tous les temps, et qui nous fait traverser sans nous en douter, sur un manteau étincelant comme celui de Raieigh, soit les mares de boue, soit les mares de sang, ce terrible drame du dehors dont on croyait le dénoûment arrivé recommençait tout à coup. On était au printemps de 184^. La France allait entrer dans le songe douloureux et splendide de ce sanglant été qui vit les journées de Waterloo. Quoique Cadolles

fût en droit de dire ce qu'il répétait chaque jour à madame de Ttmey, que son amour était l'unique

soad de sa vie, il n'avait opposé aucune résistance aux efforts de son père pour le faire rentrer dans les rangs d'où l'avaient tiré ses goûts et sa destinée* M. de CadoUes l'avait mené au château et l'avait présenté au roi, qui l'avait accueilli avec bonté.

Le comte d'Artois avait exercé sur lui l'action que cet aimable prince exerçait sur toute noble et délicate nature. Dans les rares loisirs que laissaient à sa réflexion les ardentes préoccupations de sa tendresse, il lui arrivait parfois de se rappeler douloureusement l'Empereur, la grande armée, les aigles, ces proclamations héroïques qui faisaient savourer les joies de l'orgueil à toute une nation; mais le gentilhomme répondait chez lui au vieux soldat II se disait avec plaisir qu'il servait ceux que ses pères avaient servis^ il s'attendrissait sur toutes ces résurrections dont la France s'irrita si fort, et qui étaient pour lui, comme des apparitions d'êtres chéris ; enfin le marquis du 1^ houzards se sentait heureux de redevenir un véritable marquis. Tel était l'état de son esprit quand eut lieu ce magique retour da l'île d'Elbe, ce triomphal voyage de l'Empereur, ce départ rapide et forcé des Bourbons, tous les événements qui firent une époque unique dans notre histoire du mois de mars 1815.

Si Wolfgangeût été dans les mousquetaires ou dans les gardes du corps, comme l'avait désiré un instant son père, il aurait suivi le roi à Gand, et toute sa vie alors eût pris un autre cours ; mais notre héros n'a-

fût pas pQ se décider à quitter le t*' bouzard»; H était resté dans ce beau régiment qui ayait eu sea coeur atant madame de Timey.

Le 1^ hoozards était alors à Paris» et, quoiquli sât apprécier tous les charmes de cette garoisoD, je dois lé dire peurfont, il avait l'âme triste; il songeait méhtncotrqaement à son empereur. Sa tristesse s*exprf* mait crnnm^ s'exprhne volontiers la tristesse des hoii'^ taté^f par une demande désespérée de distracfion an ▼in, à Teau-de^fie, à l'absinthe, et par quelque coups de sabre consolateurs donnés de lonps en temps à quelques officiers russes ou anglais. &raff surtout usait de ce dernier remède atec empottcment. Le t* houzards était dans cette situation morale, quand m matin une proclamation lui apprft que l'usurpateur était revenu, et que les troupes royiafes allaient maf^ dier à sa rencontre. Il se passa uiie sC^ène à'ia caserne dont certaines mémoires ont vivement conservé tous les détails. Le colcmel HeAin, car le î^ houzards était encore commandé par ce vieux brave qui aimait son régiment comme le prince de Ligne aimait ses Trabani!(, le colonel Herbin entra dans le quartier avec tme jSgure demi-narquoise et demi-sondeuse.

Le régiment était sous les armes et épiait chaque mouvement de son chef. Quelques anciens qui le connaissaient, comme on se connaît entre officiers et soldats après dix ans de ménage militaire, — quelques anciens disaient : « Le colonel va tirer quelque chose

LS8 8oIJFPRA1ICB8 D^IIN HOUZAIUI» ^

de sa sabretache. i Le colonel appela auprès de lui tous les ofSciers. Quand il eut fait former te cercle, sans aucun discours

préalable, il déptiia et lut la proclamation qui exhortait les troupes à combattre Bo-* napafte. Cette lecture terminée, il ajouta ces simples paroles : « Allez, messieurs, faire lire cette proclama- ' tien à la troupe ; je suis sûr qu'eHe partagera nos sentiments. »

On obéit au colonel. Lé régiment était à pied. La proclamation fut écoutée en silence. Pas un mot, pas un cri n'en suivirent la lecture, faite par les maréchaux-de-logis-chefs et par les fourriers, avec le ton que sait mettre à ce qu'elle débite cette classe d'expéditifs lecteurs. On sonna le boute-selle, et, dans le même silence, on sortît de la caserne. C'était sur-lechamp que le régiment devait se porter au-devant du prisonnier de l'île d'Elbe.

Quand, après avoir quitté Paris, on se trouva en pleine route, il se passa un singulier phénomène. On sait quelle transformation s'opère d'habrtude dans les régiments une fois qu'on n'est plus sur le pavé des villes, qu'on s'empare du grand air et de la plaine. Le règlement permet aux rangs de s'espacer, et rend à ces pauvres muets, par qui l'État veut être servi à la façon dn Grand-Tûrc, la libre jouissance de la parole. C'est alors un vrai coup de théâtre. On dirait un funeste enchantement qui dispaiWt : toutes les lèvres immobiles remuent, les pipes s'allument, les rires

éclaftentt les propos courent, les chansons s'envolent^ FriUm fritaine, Sonnei^ trompettes^ Si le canon me rase, k9 Houxards .de Tirlemont, Holà, bonhomme! toat le poétique répertoire du troupier se vide comme les gourdes; répertoire vivant, joyeux, hardi, moqueur» et noble après tout, malgré ce qu'il a de bouffon et de cynique, parce qu'il s'associe bien souvent aux plus intré-

pides élans du cœur. Eh bien! ce jour-là le 1** houzards resta silencieux. Pas un refrain ne se fit entendre, pas une plaisanterie ne fut lancée. Quelques vieux soldats se bornèrent à placer sans mot dire leurs pipes entre leurs lèvres. Évidemment une même pensée, un même sentiment, un même souci serraient la gorge de tout le i*' houzards.

On fit ainsi la première étape; le lendemain, on marchait de la même manière, quand, tout à coup, je ne sais comment cela advint, le colonel piqua des deux et courut en avant de la troupe. Tout le régiment frémit. On sentit qu'il y avait quelqu'un dans le voisinage , et on comprit probablement qui c'était , car, avant qu'on eût pu voir au bout du chemin même l'oreille d'un cheval, voilà que de la droite à la gauche, dans le régiment tout entier, un cri s'éleva immense, éclatant, victorieux» vibrant de ces immortels enthousiasmes qui, sur les champs de bataille, restaient dans les corps mutilés aussi longtemps que la vie. Le 1"^ houzards tout entier criait : Vive l'Empereur!

Et, ma foi, Wolfgang criait aussi. Que voulez-vous?

il subissait un des plus puissants entraînements de ce monde. Il reconnaissait, comme dit le psaun^ , le Dieu qui avait réjoui sa jeunesse; car bientôt on vit celui que son armée tout .entière désignait comme une femme désigne l'homme qu'elle aime. On entendait parfois cette parole : c C'est luil » Wolfgang» deux mois après ce jour, était en face du Mont-Saint- Jean.

Il s'était battu à Ligny, il avait vu cette immortelle affaire des. Quatre-Bras, où Nej montra une si brillante et si désespérée valeur. Son régiment soutenait cette division de la garde qui culbu-

ta l'armée de Blûctaer sur le corps de son général. II avait savouré dans tout son bonheur cette dernière journée de nos amours avec la victoire. On sait de quelle effroyable pluie la terre fut trempée la veille de Waterloo. Wolfgang, couché sous son cheval et enveloppé dans son manteau oii l'eau ruisselait, s'endormit quelques instants.

Ceux qui ont couché dans la boue et sous le ciel ont bien sûr remarqué qu'une sorte d'ironie douloureuse de notre destin nous envoie souvent, quand nous reposons ainsi entre la fatigue,, la misère, les souffrances et le trépas, ce qu'il y a de plus tendre et de plus riant dans les songes. Il vit madame de Timey. Cette vision de ses heures brûlantes illumina un moment son sommeil. Il se réveilla sous cette chaude impression que nous laissent les rêves, et il se demanda où

elle était, celle qui remplissait son cœur à travers toutes les phases de soir destin. I! n'était pas minuit encore, et il savait que cette société parisienne, qui poursuit sans qne rien l'arrête l'impitoyable cours de ses plaisirs, gardait ses habituelles aHtires, malgré les angoisses de la France et les veilles de l'armée.

Peut-être madame de trmey âpplaudîssait-elle dans le coin d'un salon à quelque tirade de M. de Bévaf. Wolfgang pensa avec une colère pleine de douleur à ces homixies qui restent auprès des femmes , tandis que la poudre parle, que le sang coule, que les braves sont dehors; à ces hommes qui jugent, dissertent, décident, et souvent, ô sacrilège I jettent l'éloge ou le blâme sur ceux qui meurent pour eux, sur ce sang de la France qu'ils ne sont pas, qu'ils ont le honteux courage de ne pas être.

Hais, le lendemain, Wolfgang faillit oublier madame de Timey pour quelques heures. A midi, la pluie avait cessé, quelque sérénité était revenue âu ciel. Les chevaux ne buttaient plus sur la terre à chaque pas. Cadolles entendit de nouveau cet admirable bruit an canon, noble et retentissant appel à toutes les héroïques pensées ; ce son altier des trompettes qui pénétrera dans l'oreille des morts le jour où paraîtra dans le ciel toute la chevalerie des archanges ; puis ces cris surhumains de mourants, ces voix ardentes qui flottent sur les champs de bataille, toutes vibrantes de l'effort suprême d'existences déjà disparues. Sa

fortune voulut qu'il assistât à toutes les émouvantes actions qui font de Waterloo une apparition à la fois radieuse et désolée dans le chœur idéal de nos ba* tailles. Il était à cette première attaque du mont Saint- Jean où la Haie-Sainte fut emportée. Il figura dans ceite charge de cavalerie qu'on aurait pu croire stcc^piplie non point par des cavaliers de chair montés sur des chevaux vivants, mais par des cavaliers-spectres montés sur les chevaux-fantômes des ballades. Il fitf emporté dans cette ronde équestre, dans cette tromb§ i'hommes et de coursiers qui tournoya sous le canon» Ileut le bonheur d'avoir à ses bottes du sang anglais. Pendant une heure, il fit à cbeval, le sabre a|^ poing, ce beau rêve d'une victoire qui, encore une foiS| allait donner l'Europe pour escabeau aux pieds de la France. Puis tout à coup il eut l'horrible vision d4 la défaite. Il vit cette armée, cette belle armée où circulait une vie si régulière et si ardente ep même tj^mps, devenir quelque chose de brisé et da conf4i$; il vit toutes les armes se mêler^ le fantassin cotoye^ le cavalier, les roues des caissons passer à travers cette affreuse cohuè. Il foula malgré lui des ca-

davres amis. A chaque balle qu'il entendait siffler, i c^iaqu^ coup de mitraille qui détruisait des groupes entier» spus ses yeux» il demandait à son destin de lui envoyer cet inestimable révei) de lamprt; noai^ Di^p to gardait pour d'autres douleurs que celles delà jpatnfi»

Quelques mois après la bataille de Waterloo , ^oiiâ la lettré que Wolfgang écrivit à madame de Timey :

« Vous devez savoir qu'on m*a accusé , qu'on me cherche et que si Ton me trouve , on me réserve te sort d'hommes qui m'étaient chers. Si je ne vous aimais pas, j'ai le droit de vous dire cela, je l'espère, je serais heureux de mourir. Je ne haïrai jamais, malgré ce que m'a coûté leur retour , ceux que tous les miens avant moi avaient uniquement servis; mais j'ai laissé à Waterloo tout ce que vous n'occupez pas dans mon cœur. C*est pour vous uniquement que je vis. Je suis maintenant dans un lieu sûr, je puis me sauver, venez me rejoindre, et dans trois jours j'aurai quitté la France. J'aurai encore un bonheur immense dans ce monde. Je vous aimais plus que mon pays ; je t'aimais et je t'aime plus que tout. Vous rappelez-vous l'heure où je vous ai dit : Je me donne à vous ! vous avez ri doucement, car depuis plusieurs jours déjà nous étions l'un à l'autre , et j'aurais pu vous dire cela plus tôt ; dans l'amour, il est des moments, je ne sais ce qui les amène, où l'on sent qu'il se passe en soi quelque chose de violent, d'inouï , de fatal , qui décide d'une existence tout entière : il y a eu pour

moi un de ces moments. Je suis à toi. Je ne puis pas croire que vous ne viendrez pas» car vous m'aimez. Auriez-vous une famille

à quitter pour me suivre , je crois que vous le feriez. Bien des fois vous favez dit comme moi : Quand Tamour n'est pas la plus honteuse chose de notre vie, elle en est la chose la plus sacrée. Heureusement, du reste, vous n'avez même pas ces combats. Ce que vous avez à quitter uniquement, c'est cet être qu'on appelle le monde. Eh bien f je vous en demande pardon mille fois, je vous en demanderai pardon à genoux, j'ai peur, peur, ma pauvre âme; je me ser» cependant d'un mauvais mot, car je sais mourir après tout : agis donc et sens que je t'aime. »

Quelques lignes écrites en marge de cette lettre indiquaient à madame de Timey en quel endroit et par quels moyens elle pouvait rejoindre son amant.

Eh bieni non, ce n'était pas une indigne femme. On ne peut point dire qu'elle n'eût rien compris du cœur où Dieu lui permit de lire. On ne peut point dire qu'elle n'ait senti aucun des transports si nobles et si vrais qu'éprouvait entre ses bras l'homme dont la passion fut, suivant moi, l'honneur de sa vie.

Je ne sais rien de plus misérable pourtant que la lettre qui fut sa réponse à l'appel de Wolfgang. Cette lettre disait qu'elle ne venait pas. C'était une de ces lettres comme en inspire parfois aux femmes que l'on aime le glus ce glacial et destructeur esprit du monde,

où chaque e^ipression est impuissante, o^i chaçn pensée est amoindrie* « Wolfgang, disait -elle, m pouvait pas douter de ion affection (le mot d'amour n^^ S9 trouvait pas une seule fois dans ion billet.) Elle ^y^\ frémi de les dangeri, elle savait remercié Dieu de l'avoir sauvé jusqu*à présent. Elle serait heureuse de ki suif re, ^U9 Q^ }^ pouyait pas , elle ne le ^yait pu. Cei résolu-

tions romianesques qu'on prend tout à cou}^ mm l'ardente inspiration de quelque fait imprévu on ^ qqelque sentiment emporté , ont toujonri de fu^ nestei suites. Plus tard, Wolfgang lui-monie regret* torait peut-être d'awir enchaîné sa vie. Toutefois^ elle ne lui disait pas un étemel adieu; elle le rêver* rait, elle en était sure, elle le suppliait de s'enfuir aiif plus vite. Elle exigeait qu'il se mît en sûreté , cMte lureté était son plus grand souci. »

Quelques jours après cette lettre, Wolfgang était à Paris, dans la prison de Labédoyère ; suivant son habitude qn'aurait dâ connaître madame de Timey, il levait fB^\ pe fm% avait dit Wolfgang était âon« m prison, fumant aveo une courageuse mélancolie dsn^ nmci pipef J€«^ fraternel d'un sons-oiScier qui lui rappelait les plu| heureux temps de sa vie militaire, quand le feolier introduisit chez lui un visiteur. Le -capitaine Qraff entra, dans la tenue classique d'ua officier en demi-solde. Il n'avait été impliqué dam aucun complot, mais on l'avait séparé du 4 *' houzards ; ei il n'y avait plus maûMenufU dans soa exisieaisa

U» souvnuNCis d'un HouzAai»* tf

d*^^ro intérêt qi|e quelque^ duels . avec les garder taGorps.

— Eh bieh I dit Gr^ff à son amit après une de ces diaïKles ^iplNra^sades dont rarmée a eonservé la tratitiop, c*6st demain qu'ils veulent te fusiller.

— Oui, dit WoUgaag qui avait repria sa pipe , on me fusille demain.

QfjèS 4)01^ 3e mit à pareourir la prison dans Tattitpd^ d'oa l^omme qui délibère avec loi -même » avank 4e débita un disc-Qurs iiiip<Hrtimt. Puis» tout à oaum il s'écria brusquement :

T^ ^h bien I je t'engage à ne pas leqr donner !• plai^r de tirer sur un soldat de la Grande Armée « i ces gueux, dé cbouans qui préparent déjà leur masca* lade ; caF| tu sais, ce ne sont pas des soldats qui oirt tiré sûr Ne;, ni sur Labédoyère, ce sont des ro^ft^ listes, des Vendéens, des gardes du corps i des marquis. Qn m'a dit que, dans le peloton qui a troué !• cœur du brave des braves, il y avait un abbé.

WpUgaDg ne put s'empêcher de sourire à cette seitie, qui attestait la patriotique crédulité de son amt;

-^ l'espke, dit-il avec une voix douce et finemenl aoeefttuée qui attendrit Graff en lui rappelant ië marquis du 4^ houzarda dans ses beaux joura, qu'auoin aU)é ne se donnera demain le pfadsir ou la; petee de me fusiller. Mais, quand cela serait, mo« cher Graff, je suis loin d'avoir en ce moment, comme tu peux feu s^reevoir , la libre dispbsitioii de ma

personne; et les gens qui trouvent à propos de m'en- Yoyer rejoindre tant de nos frères d'armes peuvent me faire expédier par qui leur plait.

A cela Graff répondit en tirant silencieusement de sa redingote un pistolet qu'il tendit à Wolfgang; quand il eut accompli cette action avec toute la dignité convenable :

— Tu vois, dit-il, que je suis toujours un homme de ressources. Tu me feras un vrai plaisir, ainsi qu'à ce qui nous reste de camarades , en te servant de cet instrument. Demain, tous les chouans, qui se promettent déjà la joie d'égorger un soldat de l'Empereur,

• seront furieux. Allons, mon vieux, disons-nous un dernier adieu, embrassons^nous. Je partirais volontiers avec toi, mais j'ai encore quelques gredins à tuer ici-baSy et j'attendrai que mon tour arrive.

— Mon cher Graff, reprit alors Wolfgang en examinant le pistolet, dont il fit jouer la batterie, je suis désolé, en vérité, de te refuser une chose à laquelle tu semblés tenir; mais il y a des points sur lesquels chacun a sa façon de voir. J'ai toujours résolu, si jamais j'étais condamné à être fusillé, de me laisser faire tout simplement Je ne veux pas avoir l'air d^éviter une cérémonie que je ne crains pas, et qui même, je te l'avouerai, ne me répugne pas trop. Je mourrai à la manière classique, debout, en commandant le feu.

— C'est terriblement usé, repartit Graff.

— Je n'ai pas, dit Wolfgang, la prétention d'être

LIS 8ooPFRAKCRS D'ON HOtnBARD. M

MQf ; mais enfin voilà qui est convenu. Ainsi» laissons là un sujet qu'il est inutile de traiter.

Graff allait encore essayer cependant de reprendre cette bizarre discussion, quand un personnage nouveau fut introduit dans la prison de Wolfgang : c'était un ancien officier du 1*' houzards qui était entré dans les gardes du corps , mais qui cependant avait dû à une irréprochable réputation de franchise et de bravoure de ne pas ronipre avec ses camarades. Ce militûre était essoufflé; il se jeta impétueusement dans les bras de Wolfgang.

— Le roi, dit-il, a signé ta grâce; dans quelques heures tu seras libre. J'ai failli écraser vingt pékins pour venir t'annoncer cette

bonne nouvelle. Maintenant il faut que je te quitte, car je suis de service. Adieu ! Le roi a dit à ton sujet : c Je ne veux pas que la France perde un brave de plus. »

Et ce messager disparut avant même que Wolfgang eût pu échanger avec lui quelques paroles.

Quand il fut parti, Graff, à son tour, voulut serrer dans ses bras le camarade dont un instant auparavant il portait déjà le deuil. Mais CadoUes lui dit froidement : « Mafntenant, Graff, je te remercie de m'avoir apporté un pistolet ; je vais m'en servir. » Et avant que Graff, stupéfait, eut pu se jeter sur lui pour le désarmer, il se logea une balle dans la poitrine.

La porte de la prison s'ouvrit une troisième fois et laissa entrer madame de Timey.

H CAïucràiiBS n récits bo tbhm.

Sa ai^prenant qu'on allait fusiller celui qu^eUe tmH aimé, après tout, autant qu'elle pouvait aimer, nui* i^Bàe de Timey avait couru chez le roi.

|>ou4s XVIII f qu^od ^le était arrivée, venait de |igj^er la grâce qu'elle allait demander. Aurait-eU», pour obtenir celte faveur, lai^é prendre un tourpiir' fionné à la démarcbe qu'elle s'était décidée à faire I ^uraitH^le dit : « Cet homme qu'on veut tuer, jf Vaime, je suis sa n^itresse, c'est moi que vot4 att^ij)** dre vos balles? j^ Je n'en sais rien et lecroûs 4 pein^w Elle avait eu une bonne inspiration pourtaat |fai$i dan^ une galerie même du château, un aide de pamp Ii^i apprit, avant qu'elle eût prononcé i^ne $aQk p^ rôle encore, que la grâce de Wol%ang était 9^iglm• fi)i^ entra chez le roi alors, et e)le lui dit qu'elle y»? n^it

solliciter je ne sais quel secours pour ujje fewmf d'émigré. Voilà ce qu'était madame de Ti«ne|f.

Woligang l^eureusement ne sut pas la vérité. Quand il la vit, il se ranima, et^une joie qui eût aUendri b plu3 perverse, la plus ingrate, la plus dépri^vée des Qfitures, parut sur son visage.

Ah I je comprends tout, dit-il , c'est vou» qui m'ar i/p^ i^auvé. Voua n'avez pas craint d'aller dire au roi que vous m'aimiez, de proclamer votre tendres^ à to fycp de tous. Je vous remercie. Maintenant je jneur^ avec un élan de bonheur. — Et il appuya suf celt« fHVjfSkf sous laquelle son cœur avait eu si souvent des transports poussés tantôt jusqu'à la défaiUance I9t

tantôt jusqu'à la fureur, un baiser qui fut le dernier de ses lèvres.

Madame de Timey sut par Graff ce qui s'était passé, et elle comprit pourquoi Wolfgang était mort II était mort, le pauvre houzard, pour ce qui est, suivant moi, la cause de suicide la plus touchante et la plus sensée ; il était mort pour ne pas avoir cette humiliante douleur où toutes les généreuses qualités du cœur finissent par s'abîmer, la douleur de survivre à un véritable amour. Madame de Timey mourut, elle, il y a près de dix ans maintenant, comme chacun sait, échangeant encore jusque dans son agonie des sourires avec ce monde qui lui fit tuer un honnête homme et briser le seul joyau que Dieu ait jeté dans la poussière de cette yie.

LA COMÉDIENNE

Hiss Jane était une terrible créature; c'était en même temps Corinne et Manon. Je Ta! vue pour la dernière fois» il y a quatre ans, un soir où elle jouait Desdemona au théâtre de Covent-Garden. Ce soir-là tout le monde disait qu'elle était à l'apogée de sa beauté aussi bien que de son talent. Miss Jane avait été créée pour prouver que tous les yeux bleus n'ont pas la pureté, la tendresse, l'honnête et calme douceur d'un ciel printanier. Il n'est pas d'yeux noirs que je n'eusse défiés de l'emporter sur les siens en ardents et inquiétants mystères. De même ses cheveux blonds notaient

pas de ceux qoi se marient à la blancheur du lin , dont réclat a je ne sais quoi de frais et de virginal; c'étaient des cheveux pleins de chaude lumièce, comme ceux que fait tomber Giorgion sur les chairs vivantes de ses femmes. Moi, j'ai toujours pensé que Desdemona méritait un peu d'être étranglé par Othello. Évidemment , il y avait dans son âme et dans son corps ce brûlant secret de iolupté perfide que toutes les vrais filles d'Eve possèdent pour notre joie et notre tourment On sentait dans la Desdemona de Covent- Garden tout ce qui explique l'amour et la fureur du Maure. Ce qui a inspiré à Schakspeare sa plus magnifique expression» ce mystérieux et dangereux attrait des femmes et de Fonde, triomphait dans chacun de ses regards, de ses sourire!^ de ses mouvements. Les femmes la regardaient avec un intérêt curieux et jaloux. Je n*ai pas besoin de dire comment la regardaient les hommes.

J'en remarquai un dont je vois encore l'œil fixé sar la scène, avec une expression étrange de tristesse et d'ardeur : c'était le marquis William de Golbridgft A coté de lord Colbridge était sa femme» miss Harf Glaforth» ia plus noble» la plus honnête et la plo^ jolie fille de l'Ecosse. Lady Colbridge avait toute la pureté des lacs et des neiges; mais elle avait aussi» ii faut bien le dire, quelque chose de leur froideur, b pureté û souvent le malheur de s'unir avec le froid* On, sentait qu'aucune passion n'avidt traversé le îà*

gard limpide qui éclairait le teint répesé et «ni de iA marquise. Cependant lady Colbridge, ce soir-là, regardait son mari avec tuie sorte d'inquiétude. Elle trouvait qu'il portait au spectacle an intérA bien vif pour un intérêt littéraire. Il ta sans dire que Marie Claforth ne savait point la vie qu'avait menée William avant de l'épouser; si elle l'avait sue!... On prétend que l'été dernier , lord B. .. , qui suit encone assez lestement lé chemin des bonnes fortunes^ quoique fort près de ses quarante ans, la lui a racontée; Nous allons la dii'e, nous, telle que nous la sàvohs déjà depuis longtemps. Lord Colbrfdge, à l'époque où il vit miss Jane pour là première fois , s'appelait sir William Simpton. Il ne pensait guère avoir la fortune et le titre dont il est liiainteuant possesseur. Soh pëi^, le colonel Simpton, était un cadet de famille ^ui avait fkit toutes les folies classiques, y compris le mariage d'amour. Il avait laissé une femme et trois enfants à peu près sans autre héritage que son nonâ, c'est-à-dire le nom d'un des hommes les plus braves, mais les plus ëcervelés de la Grande-Bretagne. William et ses deux stetirs avaient un oncle fort riche, Henri Simpton, marquis de Colbridge, mais cet oncle était Tennemi de leur mère, et

n'avait jamais été l'ami de leur père. De plus, il avait deux fils : c'était là un oncle dont on ne parlait même pas. Il se trouva que William Simpton avait un talent. Le talent est une aumône que le ciel met quelquefois dans la besace des pauvres gens. William

Simpton était sculpteur. Il y eut des artistes gentilshommes, témoin le chevalier Van Dyck. Sir William fit en bronze et en marbre des figures qui avaient une grande^gance. On les lui payait un assez bon prix qu*il touchait d'un cœur humilié^ mais fort résigné cependant.

Le fait est qu'à vingt-cinq ans William n'était pas trop malheureux; H ne songeait guère à se brûler la cervelle que deux ou trois fois par semaine, ce qui indiquait, il y a encore quelques années, une situation d'esprit assez satisfaisante chez des jeunes gens nourris du désespoir de Werther, du vaste ennui de René, des tristesses de Childe-Harold. 11 avait le bonheur d'avoir une condition qui, sans être bien originale, ne ressemblait pas toutefois à celle de tout le monde : les gens qui se livrent à l'art, sans être ni ces amateurs ridicules, ni ces artistes proprement dits, qui, les uns par leurs prétentions et leur niaiserie, les autres par leur vie bohémienne, leurs instincts de pie voleuse et leur caractère de Pantalon, appellent la déconsidération sur eux; — ces gens-là se rencontrent, Dieu merci, mais ne se rencontrent pas à chaque instant.

William Simpton était un galant homme, ne se souvenant hors de son atelier qu'il était artiste qu'à la façon particulière dont l'affectaient soudain certaines formes du monde extérieur et certains mouvements du monde caché. Il était avec les hommes franc, ouvert, plutôt bienveillant que malveillant; toutefois il n'eût

pas fallu dans une discussion le contredire beaucoup plus longtemps que son père, feu le colonel Simpton. Vis-à-vis des femmes, il était d'une grande douceur, d'une grande sûreté, et mafheureusement pour lui d'une grande tendresse. Il avait une nature amoureuse. Il pensait sérieusement tout ce que d'autres disent par habitude et façon de parler. Ainsi il croyait que l'amour peut vraiment brûler le cœurj d'une vraie flamme, il était convaincu qu'avec tout le sang de ses veines on ne paie pas assez chèrement la mystérieuse, l'idéale et pourtant la si réelle conquête de ces jolies fleurs vivantes auxquelles tant d'enchantements sont attachés. Enfin, il était un peu romanesque; mais, s'il n'y avait pas de roman dans la vie, que ferions-nous de maintes choses charmantes , des vieux châteaux» par Qxemple, des chants d'oiseaux» du clair de lune et du printemps?

C'est par un clair de lune et au mois de mai que commença le roman de William. On sait que le mois de mai est à Londres le mois mondain. Du reste, mois de mai, clair de lune et charme du monde ne se faisaient guère sentir dans l'endroit où sir William se trouvait le soir dont il est question. Cet endroit était une de ces tavernes chères au prince Henri quand il traînait encore la débauche après lui sous la forme ventrue de Falstaff. William, assis à l'écart, fumait sa pipe et buvait de la bière. Il goûtait d'abord ce plaisir compliqué que les artistes trouvent dans les tavernes»

les UeQX OÙ, grâce à la pipe et au vin, il y a le pins de fumée et de rêverie, puis un autre plaisir encore qui me fait préférer le sort de ce bandit pour qui rhomme inventa la potence et la Provi-

dence les vautours, à celui de cette jolie miss pour qui ont été créés la famille, le sourire, les tartines de pain et de beurre et les tasses de thé. William Simpton jouissait du plaisir d'être là où nul ne vous sait, nul ne vous cherche, où vous êtes allé sans savoir pourquoi. Il n'y avait qu'un instant il avait quitté sa •famille; il avait laissé ses deux sœurs et sa mère datis la clarté de la lampe, et il avait respiré cet air libre de la rue qui nous a fait pousser à tous, à certaines heures^ en sortant de certaines réunions convenables, dîners d'apparat, soirées domestiques, des hurrahs si triomphants. Il s'était trouvé à' la porte d'une taverne, il avait regardé à la vitre, l'aspect des buveurs l'avait séduit, et il était entré.

Un homme s'approcha de lui au moment où îl s'asseyait devant un pot de bière. William reconnut dans cet homme M. Peter Croogh, le propriétaire de la maison qu'il habitait. Peter Croogh était une de ces créatures humaines qui ont de grandes chances pour parvenir à quatre-vingts ans, parce qu'elles n'ont aucune raison pour exister. Il avait près de cinquante ans alors ; il avait eu ce qu'on nomme une figure agréable; mais aucune expression généreuse ou élevée ne se peignait sur ses traits, d'où tout charme s'était

n^iré. Peter Groogh avait mené une vie de plaisir» mais de plaisir sans audace et sans grandeur. Jamais ia fortune, qu^il avait teujaurs poursuivie sans har« diesse, ne lut avait donné assez d'or pour figurer dans les fêtes royales de la volupté. 11 avait gagné à diriger tour à tour des théâtres et des journaux qui faisaient faillite quelque argent vite et sottement dépensé» Maintenant il ne lui restait plus rien que la maison e% demeurait

William, vieille maison sise en un quar<» ^r désert, une santé ruinée et un cœur plus ruiné encore. Dans ce cœur, cependant, fleurissait le senti* ment Jeune et vivace par excellence : Fêter Croogh était amoureux. Il y avait de cela quatre ans, une pauvre famille était venue loger sous le toit de sa maison, dans une chambre ok avaient peine à tenir Une paillasse et un fourneau. Cette famille se compo* sait d^un homme qui avait été boxeur, puis contre* bandier, et qui enfin s'était fait vendeur de contre-marques à la porte de Covent-Garden, d'une de ces horribles et douloureuses créatures perdues de souffrances et de misère que nous appelons des femmes, et qui pourtant n'ont plus de sexe, enfin d^une jeune fille de quatorze ans, b^lle sous ses haillons comme la filleule d'une fée. Peter Croogh regardait cette jeune fille avec plaisir, quand il la rencontrait dans l-esca** lier. Un jour, il lui parla, et fut frappé du son harmonieux et doux de sa voix. Il se demanda, en s'établissant dans son fauteuil à l'heure où il fumait sa

pipe, ce qu'on pourrait faire de cette enfant-là, et, con>*?\e il avait été directeur de théâtre, il pensa tout naturellement qu'on pourrait en faire une actrice. Au bout de quelques jours, il avait mis la petite en pension chez un vieux comédien de ses amis, M. Nipp. Quelle vie avait menée la protégée de Peter Croogh avant son entrée chez M. Nipp, c'est un de ces mystères que pourraient nous expliquer ceux-là qui se sont faits récemment les Colombs de ce monde formidable, si longtemps oublié, de Tindigence et du vice. Le fait est que rélève de M. Nipp semblait n'avoir jamais connu ce séjour que nous avons tous fait plus ou moins long dans le jardin de l'innocence. Chose effrayante, aucun sentiment ne

l'étonnait, même la candeur. Quand elle prenait le regard d'Ophélie, elle vous faisait respirer des fleurs d'oranger, elle rendait virginale l'âme de ce pauvre Peter Croogh ; puis, un instant après, le darjd du serpent sortait de ses yeux bleus à reflets d'or. Éh bien I ils étaient là deux vieux fous à aimer cette mystérieuse et malicieuse créature, le comédien Nipp et Peter Croogh.

Saules et buissons, cachez-nous les mains blanches, lorsqu'elles s'unissent aux pattes de bouc ! On prétend que €e vieux Nipp... j*en serais indigné, mais je n'en sais rien ; ce que je sais, c'est que Peter Croogh, étant encore beaucoup plus amoureux que le comédien, fut, à coup sûr, beaucoup plus maltraité. Le brave homme, au lieu d'un joli chat dont la délicate

fourrure et les caresses mignardes auraient réjoui ses vieilles années» avait nourri iin tigre qui lui dévorait le cœur. Si elle avait eu le moindre besoiiv d'enflammer Peter Croogh, cette mauvaise beauté, elle se fût jetée à son cou ; que lui importait? De qui recueillait ses caresses, elle ne se souciait guère plus que le prodigue de qui recueille son or; mais Peter Croogh était bien assez enflammé. En lui refusant toute faveur, elle ne le détachait point d'elle, et elle le faisait souffrir. La cruauté a toujours été le goût dominant de ce tyran aux cheveux d'or, comme Néron, qu'on appelle miss Jane; car on a certainement deviné que je parle de miss Jane.

Quoi qu'il en soit, Croogh était plus épris que jamais de sa protégée, et plus que jamais il était loin d'elle. Depuis que la belle avait eu cet immense succès dont le bruit franchit la Tamise, depuis qu'elle était entrée dans les pays lumineux de la fortune et

de la gloire, c'était à peine si elle reconnaissait son vieil amoureux. Elle avait par excellence la nature ingrate et oublieuse, et puis le fait est que ce malheureux Croogh était d'un aspect chaque jour plus fâcheux. La mélancolie est si importune et si triste dans des yeux éraillés I L'^aifection silencieuse et plaintive du bonhomme, au lieu de toucher miss Jane, l'ennuyait, et cette affection-là pourtant était encore, après tout, le seul titre du pauvre diable à être reçu chez la comédienne ; car, dans ce monde étincelant

M CARACTfeU» R 1ÉGIT8 »U TIMPS.

qae voiest se créer aatonr d'eux le talent et la beauté, an milieu des hommes jeunes, bien faits, spirituels, nobles, riches, que pouvait apporter Peter Croogh, si ce n'est son amour, et qui n'était pas amoureux de miss Janeî

Enfin, Croogh était cependant toléré quelquefois. Quand il allait voir l'actrice en sa loge après quelque grand succès, à ces heures où, avec une muniGcence royale, les souveraines de théâtre accordent à tout le monde la vue de leur visage triomphant. Peter était admis avec là foule. Il attendait humblement son tour dans le baise«main, et il lui arrivait de temps en temps, ^ en effleurant de ses lèvres des doigts qui se retiraient précipitamment, d'obtenir un regard ou un mot. Deux jours avant celui où il aborda William Simpton, Peter avait échangé plusieurs phrases avec sa divinité. Au moment où il approchait de sa bouche la main de la comédienne en s'écriant : — Quel philtre amoureux vous nous avez fait boire à tous ce soir dans voire rôle d'Ophélia! — miss Jane disait à un jeune lord : — Je voudrais avoir ma statuette faite par William Simpton. — Voulez -vous, miss, s'empressa de dire Peter, que je vous amène sir William

Simpton ? C'est un jeune homme un peu sauvage, mais fort aimable, qui demeure dans ma maison. Jane avait répondu : — Volontiers, — de ce ton indolent que prennent les femmes faites comme elle, quand elles voient la possibilité d'accomplir sur-le-champ le désir qu'elles viennent

de former. Et maintenant on comprendra pourquoi M. Croogh dit à William en l'abordant : — Je bénis le hasard qui a porté vos pas ici, monsieur William. Hier le logis que vous avez le moins hanté, n'est-ce pas, c'est le vôtre. J'ai vainement heurté à la pqrte àe votre chambre et à celle de votre atelier. J'avais à vous parler, monsieur Wiïliam , d'une belle dame ^ d'une femme célèbre...

— De miss Jane, interrompît William , qui savait combien était restreint le nombre des belles dames et des femmes célèbres que connaissait Petpr Çroogh.

— Oui, de miss Jane. Elle a enyje de voirses traits divins reproduits par votr^ç ciseau. Si vous Ip voule?^ je vous cpnduirai ce soir à s^ loge.

C'était une bonne fortune que Simpton il'sivait aucune raison de refuser. Il n'appartenait pas à cette race exécraîile d'artistes qui vont s'in§^ljer dans le inonde devant les beautés g 1^ moj^e avec de§ regards extatjgues oq enflanin^é§ voulant dir? : -— Que j'aqrais (je plaisir à r^n^fe îpu? çe§ charpaes pour unp bonne somme de guinées I -r mai§ l'idée d'avoir ^ (aire unejolie statuette bien payée ne ^ui paraissait pas une idée triste.— Alioiî§, soit, dit-il à Peter, conduisez-moi à miss Jane. — Et ^ fatalité» sous la forme de Peter Crpo^h, naen^ lYiHIW Swpton chez celle qui devait brûler sa vi&

Il y avait réunion nombreuse dans la loge de miss Jane quand Peter Croogh et William Simpton y pénétrèrent L'illustre actrice venait de jouer pour la seconde fois dans ffanUet le rôle d'Ophélie , et son succès» à cette seconde épreuve , avait encore dépassé celui qu'elle avait obtenu à la première. Des monceaux de bouquets odorants s'élevaient dans tous les coins de sa toge. C'était à peine si l'on pouvait remuer dans cette petite pièce où s'agitait une foule de courtisans empressés, rappelant les foules de Versailles ou de Windsor.

Miss Jane était assise sur un petit sofa en velours cramoisi qui faisait ressortir l'éclatante blancheur de sa toilette. Elle était encore en son costume d'Ophélie» mais de ce personnage virginal elle n'avait gardé que la parure. Une expression hardie» impérieuse, triomphante, avait remplacé dans ses yeux cette expression de candeur profonde et de jeune songerie qui, tout à l'heure, éveillait au fond de toutes les âmes l'essaim des rêves printaniers. II n'y avait qu'un instant, une secrète et merveilleuse harmonie existait entre l'innocente mélancolie de son visage et la couronne de fleurs blanches qui entourait son front. Maintenant il

n'y avait plus rien de commun entre l'expression ardente de ses traits et cette pâle guirlande. Je crois vraiment qu'à cette transformation miss Jane avait gagné, bien loin de perdre, en irrésistible attrait

C'était ce que pensaient, à coup sûr, tous ceux qui Tentouraient ; c'était même ce que lui disait le beau duc Lionel de Norforth d'une façon qui semblait la charmer et qui n'avait rien de

piquant cependant, car l'esprit n'était certes pas l'apanage de ce brillant seigneur; mais il était jeune et de haute naissance, il avait un grand nom et toutes ses dents, que laissait voir à chaque instant un vaste sourire amené par une vaste sottise. Il était de ces hommes qui poussent certains auteurs élégiaques à dire toutes sortes de choses désagréables au ciel sur la répartition injuste de ses faveurs, et qui égayentou ennuient tout simplement les honnêtes gens, suivant que ceux-ci sont disposés à prendre lé ridicule de bonne ou de mauvaise humeur. Ces hommes-là sont toujours fort bien accueillis par une espèce de femmes très-charmantes et très-nombreuses, j'entends par ces créatures de plaisir qui excitent l'attendrissement des poètes râpés et malades, et qui, elles, ne s'attendrissent guère sur eux.

— Sur l'honneur, s'écriait Lionel, je vous préfère, vous, miss Jane, à toutes les femmes qu'a créées William Shakspeare. Je suis enchanté quand vous sortez de leurs corps pour rentrer dans le vôtre.

•• CARACTÈRES IT RtCITS BU TEMPS.

— Certes, dit alors d'un ton à la fois grave et fletifi un personnage qui était assis à cjté de la comédienne avec une physionomie maritale, un air de béatitude et d'autorité ; certes, miss Jane est ravissante, je le trouve plus que personne, <)uand elle est elle-même, mais évidemment elle nous fait éprouver des jouis^ sances d'un ordre plus élevé quand, confondant sa pensée avec celles des grands maîtres, elle mêle à sa vie l'eiistance idéale de leurs créations. Ainsi dans ce personnage d'Ophélie, si chaste, si rêveur, si.,.

Ahl c'est vous, Peler? fit miss Jane au milieu de cette tirade qu'elle semblait heureuse d'interrompre ; est-ce par hasard M. Simpton qui se tient de^ rière vous î

— Oui, miss, répondit Croogh, je vais vous le présenter o£Sciellement. — Bt, prenant William par la main : —J'ai l'honneur de vous présenter, miss Jane, mon jeune ami sir William Simpton. Aussi distingué par son talent que par sa naissance, sir William...

•— Monsieur Simpton , interrompit miss Jane en tendant la main à l'artiste avec un laisser-aller où se mêlaient deux puissants attraits : l'étourderie capri* cieuse d'une jolie femme et la grâce expansive d'une actrice; monsieur Simpton, vous me connaissez, je l'espère, et je vous connais aussi. Sautons la préface de Peter Croogh, et commençons tout de suite le livre d'amitié. Tenez, pour que je voie d'abord votre façon de méjuger, dites-moi à qui vous donnez raison de ces

Là GOUÉDIimii, %t

ipçi$menH* Il s*9git de savoir si j« vaux miaux quand je suis moi-même ou quand j^ suis un personnage de Sbakspeare. Le dua de Norforth . que j-ai ^upçonné toujours d'ptre très-ijleUré, m'aime mieux quand je luis miss Jane. Je plais plus à l^rd Damviile, dont vous connaissez bien certainement le goût pour les lettres, quand je suis Juliette ou Qphélie*

— Eh i miss, dit Simpton, sur la scène ou hors de ' la scène, faisant. tourner des milliers de têtes ou n'en feisant tourner que deux ou trois, vous êtes toujours Yous-meme. Ce n'est pas Sbakspeare qui vous anime, c'est vous qui animez Sbakspeare* ia rêverie candide d'ûpbélie, la mélancolique tendresse de Juliette, vous

les avez, comme vous avez cet entrain plein de cbarfoe que je ne connaissais pas, mais que je vais me mettre àadoren

— Ah I sir William, nous autres, reines de théâtre, nous sommes donc aussi malheureuses que les véritables reines. Ge n'est pas un ami , c'est un flatteur que vous m*avez amené. Peter Croogb.

Puis, quittant les notes tendrement boudeuses que sa voix venait de prendre, elle ajouta d'un ton de fantasque et hardi enjouement : - Ëb bien, je l'avouerai, quand ils flattent bien, j'aime les flatteurs. Voilà qui est convenu ; je me crois fort au-dessus de Shakspeare.

-— Ht vous avez raison, miss Jane, repartit Simpton du même ton; ce qui est bien certain, c'est que j'ai beaucoup plus de plaisir à me trouver avec vous que

je n'en aurais eu à me rencontrer avec ce gar^n boucher.

Éyidemment, Simpton réussissait auprès de miss Jane. Aux façons intelligentes, capricieuses» quandille fallait enthousiastes d'un véritable artiste» il joignait une désinvolture native de grand seigneur à faii'e envie au beau Lionel. Du reste» William n'avait pas grand'peine à briller entre le duc de Norforth et lord Damville. Lord Damville s'aimait beaucoup et il n'avait pas complètement tort » car il était plein de bonnes qualités. Il était d'un caractère doux, d'une humeur obligeante ; il pensait sur les autres comme sur luimême une infinité de choses agréables qu'il n'éproovait aucun embarras à dire. Voilà » avec une fortune assez considérable» de la naissance et de l'élégancei ce qui lui faisait

trouver presque partout sa bienvenue; mais» au âemtuTant » comme on dit dans la langue d'Amyot» c'était un esprit faible» borné et ambitieux; oui» ambitieux» voilà le grand malheur. Lord Damville avait une âme à la fois molle et ambitieuse. Son ambition avait des buts de toute sorte. Il avait eu envie d'abord d'être un écrivain politique; mais comme, d'une part» il n'avait aucune idée sur les faits ni sur les principes» comme, de l'autre, il craignait, par excès de bonté» d'être désagréable aux per^nnes, ce qu'il avait écrit n'avait pas un caractère très-piquant. Il avait songé ensuite à se faire écrivain mondain, et avait composé un roman de high Life; ce roman était

curieux en ce qu'il établissait d'une façon incontestable une vérité fort consolante pour les écrivains qui vivent hors du monde : c'est que mener la. vie élégante est ce qu'il y a de moins nécessaire pour la bien décrire. jLe mauvais succès de son roman n'avait point découragé Damville. Il se dit très-sérieusement qu'il était victime de ses ennemis politiques, et il conserva ses espérances littéraires. Cependant il résolut de faire quelques instants trêve à ses tentatives. Il voulut laisser aux dieux qu'irritent toujours les audaces de Prométhée le temps de s'apaiser. Ce fut dans un moment où son esprit goûtait un repos mélancolique que commencèrent les agitations de son eœur. Il rencontra miss Jane ; ce fut d'abord sa vanité qui s'éveilla. Il pensa qu'une liaison avec une femme célèbre serait fort convenable pour un homme comme lui ; puis» comme il avait une âme facile aux tendresses, ce pauvre Damville^ quand il fut Tamant de miss Jane, devint très-épris d'elle. Grâce aux caprices de la malicieuse créature, il éprouvait toutes les souffrances d'un amoureux; par sa nature,

c'était un mari , le plus honnête, le plus dévoué , le plus infatigable et le plus fatigant des maris. Il rendait à miss Jane toutes sortes de menus services : visites chez les journalistes., discussions avec les directeurs de théâtre, il se chargeait de tout ; mais aussi quelle part il réclamait dans une vie faite pour la liberté des bohèmes I Dans sa maison, dahs sa voiture, dans sa loge, miss

Jane l'avait toujours auprès d'elle. C'était iineomlm« et une ombre qui n'était pas muette, que la mallieu* reuse actrice traînait toujours sur ses pas. Daiàvîlle prétendait diriger Tillustre artiste dans sa carrièit dramatique. Il lui donnait des conseils eontinueb sur les rôles qu'elle devait prendre et sur la ma^ nière dont elle devait les jouer. Quand elle avait eu quelque grand succès , il éprouvait de profondes jouissances d'amour-propre ; ceux qui venaient féH* citer miss Jane après une première représentation te trouvaient assis à côté d'elle, portant sur le front l'expression triomphante d'un homme à qui sa femme vient de donner une paternité souhaitée ardemment Chaque création nouveUe de miss Jane, comme il disait, en empruntant aux journalistes leur langage, lui donnait une semaine d'ivresse, un mois d'orgueiK Comment diable, me dira-t-on, miss Jane le supportait-elle? Ces vrais bohémiens ont des heures où ils sont las de la vie bohème. Dans toute vie bien franchement déréglée, le caprice pour une vie régulière a sa place, l^otre actrice avait eu tout à coup la fantaisie d'être comme mariée ; puis à ce désir s*en était joint un autre, fort concevable chez une artiste , surtout phez une artiste britannique, un désir de vanité. Miss Jane avait désiré faire la grande dame, avoir un salon pîi viendraient les hommes les plus consi-

dérables des deux chambres , et ce qu'on nomme des littérateurs éminents. Rien ne l'amusait plus, elle, la fille ardente,

tk GOMÉDinDfS* il

indomptée» sauvage, du plaisir et de la liberté, que de jouer à la personne convenable. Bile voulait entendn eeux qui avaient admiré son regard enflammé, son im^ pétueuse parole, son caractère de poésie brûlante et désordonnée, s'extasier sur sa m^nièce de traiter la question des céréales , murmurer à son oreille : -** Qu'elle est étonnante! c'est la distinction même; lady^*^ n'a pas unemetUenre tenue; elle peut tout ce qu'elle veut. — Par ses velléités politiques et ses habitudes fasbionables , lord Damville s'était trouvé en mesum de donner à miss Jane le salon qu'elle avait rêvé. Il avait réuni autour d'elle la fleur ieS hommes graves et des hommes frivoles, ces beaux oisifs qui ont tant d'affoires, et ces hommes d'afliaires qui sont si singulier rement oisifs. Tous les goûts, toutes les opinions ' étaient représentés chez miss Jane; on y rencontrait et les soutiens de l'aristocratie et ces élégants défen* seurs du radicalisme, qui, en attendant le jour où leurs doctrines détruiront la vie mondaine, se font mondains avec délices. Enfin miss Jane avait une maison ouverte, et une maison où l'on allait en sortant d'un dîner d'ambassadeur ou d'une soirée de ministre. Elle supportait donc lord Damville, mais il y avait des moments où elle en était bien lasse*

Le soir où Peter Croogh lui présenta William Simpton, elle était dans un de ces moments-là. Damville l'avait toute la soirée irritée d'une façon particulière par ses dissertations sans fin sur la littérature dra*

matique. L'honnête lord avait parlé comme un professeur d'athénée, sans s'apercevoir du mal denerfs^iu^il donnait à l'objet de sa tendresse. II s'écoutait et sa charmait, cela lui suffisait Miss Jane avait essayé de se distraire en causant avec le beau Lionel; elle n'y avait pas réussi. Lord Norforth avait la prétention de rappeler Hamilton, comme lord Damville avait la prétention de rappeler Falkland. Le genre de sottise vers lequel se tournait Jane était tout aussi fatigant que celui qu'elle quittait. Simpton, avec son regard intelligent, sa parole neuve et franche, lui plut beaucoup. C'était uiY air vif et frais qu'il faisait pénétrer pour elle au milieu d'une fade et pesante atmosphère; elle lui demanda de commencer sa statuette dès le lendemain.

Simpton, en revenant chez lui le soir avec Peter Croogh, n'était certainement pas amoureux de la comédienne. D'abord, quoique fort jeune et fort romanesque, il n'était plus cependant ni assez romanesque, ni assez jeune, pour être emporté par un regard, dans le pays des tendresses comme un prince de contes de fées; puis il s'était fait contre les liaisons avec les actrices tous les raisonnements que peut se faire à ce sujet un homme qui a peu d'argent et beaucoup de dignité. Toutefois les yeux, le sourire et la voix de miss Jane étaient bien présents à son esprit, et il écoutait sans fatigue Peter Croogh lui raconter avec l'expansion d'un écolier à son premier amour

maints détails sur cette ingrate beauté. Tous les deux, William et Peter, marchaient le long de la Tamise où se réfléchissait alors la plus romantique des lunes.— Oui, je suis convaincu, dit Peter, eh levant tout à coup ses yeux vers ce monde si mystérieusement cher aux amants et aux poètes, qu'il y a eu des nuits oii cet astre a

pris pitié de ihoi. -— Simpton réfléchit sur cette effrayante puissance de miss Jane qui donnait à Peter Croogh ridée de songer à la lune.

Au jour et à l'heure qu'elle avait indiqués, miss Jane se rendit chez Simpton ; malheureusement, lord Damville l'accompagnait Toutefois le sculpteur trouva rapide le temps de sa première séance^ D'abord, il prenait un plaisir infini à contempler le visage qu'il reproduisait; puis l'esprit de la comédienne le charmait. Ce n'était cependant ni un esprit élevé, ni un esprit profond que celui de miss Jane. On était même étonné de ne pas rencontrer dans la conversation de la grande actrice un sentiment plus original et plus vif de l'art qu'elle pratiquait si merveilleusement; mais ce qui occupait et séduisait en elle, c'était une mobilité incroyable d'intelligence. Elle entendait tout d'une façon amusante ; il était une chose qu'elle entendait d'une façon

ê^ cARAcrkm fer ftAcrrs bu temps.

sublime, c'était la coc(aetterie. Combfén Gélimène manquait de grandeur auprès d'èlte ! Gélimène auprès de miss Jane, que saisie? c'était le premier mari venu près d'Othello. On sentait qu'elle faisait Cachasse amt oœurs, comme les Indiens font la chasse aut tigres. Elle les poursuivait avec une ardeur passionnée, lés forçait et ne les quittait que haletants d'abord, puis mortellement frappés. Slmi)ton tenait bon contre les plus meurtriers des regards ; cependant il sentait eri son âme d'inquiétants symptômes.

Quand miss Jane fut partie après cette première séance. Peter Croogh, qui bvait obtenu de venir yoir poser son idole, aperçut un mouchoir sur le fauteuii que Tactrice venait de quitter, un de

ces mouchoirs de femme, parfumés ^t garnis de dentelle^ qui semblent faits uniquement pour essuyer des pleurs romanesques ou des larmes de volupté. L'ancien directeur de théâtre se précipitta sur ce précieux objet, et le couvrit de baisers ; puis il se mit en devoir de le cacher dans son sein, c'est-à-dire entré un vaste gilet de drap marron et un gilet de flanelle. William arracha vivement à Croogh ce mouchoir si tendrement choyé, en lui disant : —^ Mon cher monsieur Croogh, je veui demain rendre à miss Jane son mouchoir. Moi, qui ai le bonheur de ne pas être, comme vous, entre les griffes de Taçiour, je ne veux pas avoir l'air d'un amoureux, surtout d'Un de ces amoureux qu'une fleur ou un petit morceau de toile jette dans des extases. -^

tvàSi lorsque Peter Groogh se fut retiré» aliftndonnant» le pauvre homme, sa chère relique, William, à son tour, prit entre ses mains ce mouchoir qu'il atait posé sur un chevalet Use mit à le regarder attentivement, et à y chercher une émanation de la channante créature qui le jetait tout à l'heure dans une si chaude atmosphère. Enfin, insensiblement, il rapprocha de ses lèvres, et, par uii brusque mouvement, il y plongea toute sa bouche. Alors, avec un véritable élan de colère, il lança le mouchoir sur le fauteuil où Peter Groogh l'avait pris, et s'en alla dans le jardin fumer un dgare. Le beau moyen ^ à ving(>cinq ans , quanti du se sent près de devenir amoureux, que de s'en aller fumer un cigare dans un jardin I

Le lendemain, était-ce une inspiration de son hu« meur ou calcul de coquetterie T miss Jane fut moins agaçante ; elle laissa Damville faire des dissertations sans fin sur l'art dramatique. Toutefois, de temps en temps, pendant que le pauvre lord discourait gravement, elle avait de petits bâillements qu'une rapide et

brûlante œillade rendait pleins de grâce et d'espérances pour Simpton.

Lé surlendemain, elle amena avec elle le beau duc deNorforth, puis un homme politique qui avait la prétention d'être homme à bonnes fortunes, et elle fut franchement coquette de l'ordinaire coquetterie. Elle eut pour tous des regards pleins de promesses et des paroles caressantes. Il y eut un joui: (c'était la

dernière séance qu*elle avait à donner à William) où elle vint seule.

Quand on se trouve seul avec une femme pour laquelle on se sent un vif altrait et qu'on n'a pu voir qu'avec contrainte^ le premier sentiment qu'on éprouve, c'est un sentiment des plus violents de joie et d'espoir. On est seul, on va pouvoir parler enfin; on n'a plus de poids sur le cerveau, ni sur la poitrine. Rien ne vous empêche de prendre votre vol. En ce moment-la, souvent les mauvais destins inspirent à celle vers qui vous vous élancez l'idée de vous casser les ailes. William Simpton , oubliant toutes ses résolutions de retenue, de réserve» de dignité vis-à-vis des actrices, ne voyant plus qu'une femme jeune, belle, séduisante, seule avec lui dans son atelier, venait de s'écrier d'une voix émue, avec un regard enflammé :

' — Quel bonheur de vous voir enfin, miss, seule sans lord Damville !

—J'ai vivement regretté, fit miss Jane d'une voix glaciale, que lord Damville ne pût point m'accompagner aujourd'hui ; mais il était obligé de donner sa matinée au travail.

— Ah I lord Damville travaille, reprit Simpton d'un ton blessé et ironique ; s'occuperait-il, par hasard, de quelque composition littéraire? Beaùco\ip de gens en seraient ravis, miss, car lord Damville a des ennemis malgré son parti pris de bienveillance universelle.

LA COMÉDIENNE

— Oui, monsieur, des ennemis qui sont parvenus à fausser le jugement du public sur la valeur fort incontestable, suivant moi, de son esprit et de ses œuvres. J'aime et j*estime beaucoup lord Damville, monsieur Simpton ; je lui trouve autant de hauteur dans Tintelligence qu'il a de bonté dans le cœur.

«— Maloi, miss, reprit Simpton en homme décidé à jouer gros Jeu, parce qu'il se sent une partie unique à perdre ou à gagner, s'il a de la bonté, vous n'en avez guère; car en ce moment, sans but aucun, ou plutôt dans une intention damnable, celle de me faire souffrir, de m'exaspérer, vous me dites sur lord Dam- ^ ville ce que vous ne pensez pas, ce que vous n'avez jamais pensé. Ce peut être un homme fort honnête, d'un commerce très-sûr; mais vous savez parfaitement que c'est un sot J'ai dit le mot et je le maintiens. Ce que j'exprime en franches paroles aujourd'hui, vous saviez fort bien l'exprimer l'autre jour en expressifs regards et en significatifs bâillements, pendant que lord Damville faisait un cours sur Shakspeare. Ditesmoi, miss Jane, que vous n'avez jamais aimé et ne voulez jamais aimer aucun homme, mais ne cherchez pas à me faire croire que vous aimez lord Damville»

— > Vous avez raison, fit miss Jane, changeant tout à coup de voix et de visage ; je n'ai jamais aimé et n'aimerai jamais personne, monsieur Simpton. Je juge fort bien lord Damville : il m'ennuierait comme il a toujours ennuyé tous ses amis et toutes ses mai-

tresses» i\ de!ui-ci m'enntiyâlt pliis qne cdtiWà; si cette chose tti'ennoyait plus que cette autre ; ftiafe je suià à peu près inscnsiWe> moh paévtc rtibnsieur Sîmpton, en dépit fle eès tfrs pasâWhnés par lesquels jfe vols bien (|tté veui vous laissez tWiupèr vous-ihêmê, malgré votre eèprit éclëlté. Dânà Iha tête^ il y â feti trop de flÀmme ; ttidntenaiit il n'y a plus que de la cendre. Dans moh cœui-, je n'âî Jamais eu qufe te jiéant. Je bâille par hâïiltide à ce que je sais être ^nuyeux, comme je tis par habitude à ce què je sais être amusant. Ennui, amusement, ces mots-là ne me représentent rien, du moins ils ne m'irritent pas. J'eo SMS d'autres qui n'ont pas pour moi phis de sens ef qui me causent d'incroyables impatiences; ce sont ceux qu'on me répèle sans cesse, d'amouf, de tendresse, de passion. îe suis sûre d'avoir aitaé très-ardemment Tart, je crois avoir aimé un peu le public; mais un homme^ monsieur Simpton (et miss Jane prit le sourire d'un Méphistophélès en jupons), unée ces hommes comme j'en ai vu tant, qui croient niaisement, en se mettant à vos ^ribux, vous ouvrir les portes d'un monde nouveau et enchanté, je suis sûre que je n'en ai pas aimé et qte je n'en aimerai pas. C'est si vieux et si peu mystérieux, l'amour!

Miss Jâne trouvait plaisir, en cet instant, à jouer ce rôle d'âme implacablement aride, amère et désabusée, qui a flatté tant d'es-

prits depuis Tinauguration de la raillerie et de la mélancolie infernales avec Goethe et

U GOViDiaMNI. 99

Byron. Probablement çlle allait encore changer de personnage, quand lord Damyille entra. Lord Damville avait cet air posé et content de lui qui ne le quittait pas un instant. Il baisa avec une grâce onctueuse la main de miss Jane, fit le plus convenable salut à William Simpton, s'assit et se mit à parler du ton d'un homme qui se veut et se croit aimable. Miss Jane fut sombre et Simpton fut rêveur. A la fin de cette séance, la statuette était terminée.

— Demain, monsieur-Simpton, dit miss Jane en prenant congé de l'artiste, j'exposerai votre œuvre éans mon salon ; après-demain , j'espère que vous viendrez me voir dans ma loge. Excusez-moi aujouré'hui si je ne vous témoigne pas plus de reconnaissance et d'admiration ; je sui» fatiguée, je soufire.

— Vous avez fait, nionsieur Simpton, une fort belle chose, dit lord Damville avec Taccent solennel d'un mari qui prend la parole au nom de la communauté ; soyez bien sûr que miss Jane apprécie comme moi votre talent, mais, en sa qualité de femme et d'ar* tiste, miss Jane a le droit d'être impressionnable, mo« bile, même capricieuse : c'est une véritable sensitive.

Sur cette comparaison poétique d'une si étincelante nouveauté, lord Damville s'arrêta avec un sourire satisfoit

— Tout artiste, dît William Simpton en jetant un regard ardent et triste sur miss Jane, éprouve un vé^ ritable chagrin à se séparer de l'œuvre qu'il finit

100 CAlUCTÈRBft R RÉCITS AU TEMPS.

Moi surtout, j'ai le droit d'être affligé,, car ce n'est pas de mon œuvre seulement que je me sépare. .,— Ah I monsieur Simpton , dit encore lord Damville avec bonté, nous ne romprons pas, je l'espère, les charmantes relations qui se sont établies entre nous depuis quelque temps.

Et il fit un signe à miss Jane pour qu'elle dît quelque chose d'agréable au sculpteur.

La mystérieuse créature baissait la tête. C'était présent son humeur et son plaisir de garder le silence. Ce silence, du reste, elle le savait bien, avait, par son étrangeté, quelque chose de plus propre à émouvoir Simpton que toutes les louanges du monde. Au moment où elle se retirait , comme par un mouvement involontaire, elle tendit la main à Tartiste, toujourssans lui parler.

— Quelle âme perversement coquette I se dit William quand il fut seul , savamment et cruellement capricieuse I Comment peut -on aimer une pareille femme !

Puis, en regardant la statuette qu'il venait de finir, et en s'arrêtant dans cette pensée qu'il avait etpri* mée tout à l'heure de sa séparation avec le plus charmant ou le plus occupant des modèles, il sentit, chose incroyable, comme des larmes qui montaient à ses yeux* Il pensa qu'il s'était couché trop tard la veille» qu'il avait travaillé avec trop d'ardeur dans cette séance, enfin qu'il avait les nerfs malades.

E^ipaa*

U GOMÉDIBNNB* fOl

William ne manqua pas d'aller à Covent-Garden le jour où miss Jane lui avait dit d'aller la voir dans sa loge. Il se rendit au

théâtre de bonne heure, et assista aux cinq actes ù*HamleL Jamais Ophélia ne lui avait paru plus touchante que ce soir-là. Simpton était de* bout près de la rampe ; il lui sembla tout d'un coup que le regard de miss Jane venait de rencontrer le sien. Tous ceux, le nombre en est grand, qui ont aimé des actrices savent quel incroyable effet produisent ces regards, qui, au milieu d'un.scène, devant tout un public , du sein de l'éclat d'un théâtre, tombent tout à coup sur vous, furtifset brûlants. William 86 sentit remué jusqu'au fond de l'âme.

La pièce finie, il traversa d'un pas rapide lés corridors du théâtre, et se rendit à la loge de miss Jane. Il se trouva au milieu d'une foule de visiteurs. Lord Dam ville n'était pas là. Miss Jane lui donna la main et l'accueillit avec un sourire aimable> mais banal. A peine fut-il assis qu'elle sembla l'oublier complètement. Elle parlait courses avec lord Norforth. En ce moment, le rôle qu'elle paraissait avoir adopté était celui de l'élégante la plus ingratement, la plus désespérément futile qui ait jamais traversé les allées

iOt CARAGTfelUSS CT RiCiTS VP TEKPS.

d'Hyde-Park. Là conversation du beau Lionel semblait répondre à tous les besoins de son âme. Elle avait Tair de manger avec plaisir ^\ i^ppétit le même foin que lui dans le même râtelier. Cette soirée-là n*était p^ donnée aux hommes politiques, mais à la jeunesse dorée» aux muguets, aux raffioés. Quand la conversation sur les oourses fut puisée, on a'eatretiat lour guement d^un duel qui avait eu lieu te matiUt ToQi eeux qui étaient l|t parleront de leur cdurage à JmiA couverts, av9c un sourire de discrétidn vantarde, dâ| airs fanfarons de nddestie qui irritaient singi^Iièrer ment Tâme honnêtement et simplement j>rave df

Simpton. William était tombé dans un de ces silences d'où Ton ne peut plus sortir sans embanaa, pars» quUls wus ont mis tout i fait en dehors de ce qui si dit auteur de vous. Il avait grande envie- dq se retirer^ et cette puissance mystérieuse qui vous enehaine dans les situations pénibles ou fausses le clouait sur soa siège ; puis, je le crois bien» il était reteau aussi par je ne sais quel vague espoir, quel secret instinct. Miss Jane ne lui avait pas adressé une parole flatteuse sur sa statuette, qui avait du être la veille, ohez elle, Teb^ jet A» tous les propos. Il lui semblait qu'il y avait là une conduite arrêtée, dont il voulait avoir le secret. SnSn, pour maintes raisons, et pour celle-là surtout q\ke miss Jane, dans sa frivolité, ét^it aussi charmante que dans sa gravité ou dans son enthousiasme, il restait.

14 Qgiil>»FNi. t^

mwm Ohf^ m BôtH P^^c^ aU^m&nâ détrôné, qui «e pQDSûlait de aa de^tinéa m l»UYant 4u ¥in de champagna, fit ge ¥engfiaitde l'humanité an faisant de» dettes» Ils se retirèrent d* assez bonne heui^e, William restfi seul avec miss Jane.

Quand il n'y eut plus que William auprès d'elle» quand le silence eut succédé au })ruit qui remplissait sa loge, la comédienne inclina sa tête sur sa poitrine dans une attitude de songerie profonde, montraîit aux regards enflammés de Sfimpton, dans le mouyement le plus attrayant, dans ta plus gracieuse des lignes PQurbes , un cou blanc sur lequel ?e jouaientt dans une cjiaudp lumière, quelgues ajioveuii échappés au

peigne ; puis tout à coup elle releva le front, fixa sur William un regard éblouissant et d*une expression toute nouvelle, non plus le regard d'une femme mondaine et coquettQ $ n^is celui da

la muse de Shakspeare, telle que l'aurait peinte Raphaël* Elle se leya, et, se dirigeant vers Simpton :

-* Vous avez du génie, lui dit-elle; votre statue est un chef-d'œuvre I Hier, toute la journée, je Tai regar? dée, et j'ai admiré. Je ne sais pas comment tous ces sots qui étaient là tout à l'heure peuvent m'aimePi car ils ne pie connaissent pas, Vous seul vous m'aves vue telle que je suis, telle que je veux êtse. Laissez!^ moi vous remercier.

£t, par un nu>uvement inattendu du plus soiivd«

rain» do plus irrésistible des charnues, elle mit sur le front de William un baiser. Simpton saisit les deux mains de la comédienne, les appuya sur sa bouche, et, pendant un instant, ne sentit que flammes et parfums en son cerveau.

Puis, quand il put parler :

— Mais vous me trompiez donc avant-hier, dit-il; vous n'êtes donc pas morte à tous les sentiments ardents et généreux, vous vivez donc ?

^- Je vis pour vous ce soir, dit-^Ue.

— Oui, ce soir, repartit impétueusement William ; mais demain, demain, vivrez-vous pour moi encore?

En ce moment, on entendit une porte s'ouvrir et un pas dans la petite pièce qui précédait celle où cette scène se passait

— Voici lord Damville, dit miss Jane à voix basse; demain, à midi, venez chez moi, je serai seule.

Lord Damville s'était cru obligé, pour ne pas rompre avec son passé politique, d'assister à un dîner ministériel et d'aller se montrer à un bal d'ambassadeur. Il devenait haut cravaté et ganté exactement, dans toute la sévérité, toute la raideur d*une tenue officielle. William lui trouva cet air indéfinissable, portant à la pitié et au sourire, que les amants trouvent aux maris quand ils les voient rentrer au ^te conjugal à la fin de certaines soirées. Damville n'était cependant pas le mari, et William surtout était encore bien loin d'être l'amant de miss Jane.

Là GOIIÊDIENNK. fOS

Le lendemain , William Simpton , au moment où il quittait son logis pour se rendre chez miss Jane, re^ut le billet que voici : « Ne venez point à midi, cher monsieur, je suis obligée de sortir dans la matinée avec lord Damville; mais soyez assez aimable pour venir à six heures me demander à dîner. Vous vous trouverez avec quelques hommes distingués, qui me sauront un gré infini de les avoir réunis à vous. »

II n'est pas un mot de cette lettre qui ne mît William en fureur. A Tinstant où il 'se croyait emporté avec miss Jane dans le monde excentrique et passionné de l'amour, le voilà qui retombait dans les plus glaciales et les plus banales régions de la politesse. A la place d'un entretien ardent et solitaire, on lui offrait une réunion avec des hommes distingvég! Ces derniers mots surtout lui causaient des transports de rage. — - Non, se dit -il, je n'irai pas à son exécrable dîner i

A six heures moins un quart, il se dirigeait vers la demeure de l'actrice. Il allait la voir au moins, et lire peut-être sur ses traits l'explication de son étrange conduite* Enfin il vivrait, car à l'âge

qu'avait alors William, on a beau être guerrier ou artiste, ambitionner une

grande place parmi les hommes, c'est par les femmes surtout que l'on vit. Dans Télégant salon où fut introduit William, lord Daminlle et le duc de Norforth étaient installés déjà : c'étaient deux de ces convives distingués que miss Jane avait promis à Simpton. La maîtresse du lieu avait pris ses airs les plus convena* Dles : elle parlait d'un ton mesuré et ne se permettait qlie des demi- sourires. Sous tous ces airs résenés, sa beauté avait quelque chose de brûlant. Elle était vêtue à l'espagnole avec un voile noir sur ses cheveux blonds, une rose rouge, couleur des amours sanglantes, jetée dans ses lumineuses boucles. Ses épaules, an milieu des garnitures de dentelle, étaient plus attrayantes et chargées d'ivresse que le vin de Chypre dans une coupe romaine. Elle répandait autour d'elle la chaleur ef le frisson.

Après Simpton arrivèrent encore deux convives. L'un était un ambassadeur autrichien , le prince de Nipperg. Le père du prince avait été l'un des grands seigneurs les plus spirituels du siècle dernier. Malreusement, trop prodigue de son esprit, il n'en avait rien laissé à son fils. L'autre était le duc de Penarez, grand d'Espagne de première classe, possesseur d'une immense fortune , et plongé dans un auguste abrutissement. Quand l'Autrichien et l'Espagnol furent arrivés on se mit à table.

Encore si le vieux prince de Nipperg §'était borné à manger tout le fonds d'esprit qui aurait pu revenir

à 80d âls ; mais 11 lui atait laissé, par son nom , une éerasante dette. LepHnce actuel de Nîpperg, par sentiments dé fomillë, par piété filiale, voulait absolument faire, "vii-à-vis des artistes et des gens du monde, les frais qu'aurait feits èon père. Toujours il se trouvait à court; c'est une Justice à lui rendre : il supportait parfaitement sa pauvreté; oh pouvait croire quii ne la soupçonnait pas. Lorsqu'il sut que William Siinpton était sculpteut^, il voulut parler statuaire, h s'eltasia sur les narines de TApôllon dii Belvédère. Ce qu'il dit, lord Damville allait le dire. Lord Damville et le prince de Nipperg étaient faits poilr s'entendre merveilleusement. Toutefois le prince dfe Nipperg avait quelque chose de plus léger dans ses prétentions, cela va sans dire. Représentant de la cour de Vienne (Vienne avait une cour alors ; ta civilisation n'y avait pas encore élevé des barricades), Il avait un tour moins constitutionnel dans le discours et dans les idées. Le beau Lionel, qui, lui, s'était fait le représentant de la fcour de Charles II, était d'une légèreté étourdissante. tl Jetait au milieu de toute conversation sérieuse le rire dont les marquis, autrefois assis sur la scène, le dos tourné au parterre, interrompaient les tirades de tragédie. Le duc de Penarez mangeait avec application et buvait avec solennité. La tristesse envahissait William Simpton.

Par son nom, il n'avait aucune infériorité; par son esprit, il avait une supériorité incontestable vis-à-vië

de tous ceux qui étaient là ; mais il n*était pas de lenr monde, car William Simpton n*était d'aucun monde, i bien dire. S'il avait eu de vrais châteaux, comme ceux de son oncle le marquis de Colbridge, peut-être Simpton aurait-il beaucoup moins habité les châteaux d'Oberon et de Titania. Faute des magnificences de la

vie réelle, il s'était jeté dans les splendeurs de la vie imaginaire. De là lui venaient cette fierté rêveuse, ces dédains mélancoliques avec lesquels les hôtes des pays enchantés traversent cette vie. De là lui venaient aussi parfois un ennui très- précis, une très-positive amertume. On est condamné à errer seul dans les palais de la fantaisie avec les fées et les génies ; on n'j reçoit pas ceux qu'on aime. William Simpton aimait fort cet Espagnol, — c'était le comte de Villa-Medina, — - qui brûla sa maison pour embrasser sa dame; mais il lui manquait une maison à brûler. Il s'apercevait en ce moment que miss Jane sentait au moins aussi vivement que lui combien cela lui manquait. Cette femme, qui semblait hier si abandonnée aux charmes de Tart, de la poésie, était aujourd'hui >tout entière à la magie du luxe, de la fortune, de toutes les grandeurs sociales. Elle caressait Norforth par un petit sourire grondeur dans ses prétentions à rétourderie; elle caressait le prince de Nipperg par un sourire de fine approbation dans ses prétentions à la spirituelle amabilité; enfin elle encourageait, par un regard d'intérêt onctueux^ la manière dont buvait et mangeait le

doe de Penarez. Il y avait deux hommes seuls pour qui elle ne faisait point de frais, lord Dam ville, qu'elle traitait en mari, et notre ami William Simpton, qu'elle semblait n'avoir jamais traité ni ne vouloir traiter jamais en amant.

Après le plus ennuyeux des dîners commença pour William la plus ennuyeuse des soirées. Le salon de miss Jane était amusant ce jour-là comme un salon mi* nistériel. Toutes sortes d'illustres personnages y arrivaient pour lesquels la comédienne se mettait en frais de graves façons. Lord Damville triomphait ; William ré-

solut de s'en aller. Il se trouva dans la rue par une nuit d'été éblouissante. En ce moment, il y avait audessus de Londres un ciel italien. — Comment! se ditil, deux yeux où il n'y a pas même eu d'amour pour moi m'enpêcheraient de sentir tout ce libre espace de ciel, cet air pur et ces étoiles! Ensevelissons dans notre, cœur miss Jane sous une couche de pensées tendres et mélancoliques comme des fleurs de cimetière, et n'y pensons plus. — Il est une chose qu'on doit soupçonner, c'est que William Simpton, qui avait vingt-cinq ans et qui était bien tourné, avait dans sa vie un attachement plus positif que son aniour pour miss Jane. Il n*en est point de la vie réelle comme du roman, où une tendre inquiétude, un sentiment idéal, suffisent pour remplir une âme. En ce monde, tandis que vous vous préoccupez d'une femme qui ne vous appartient pas, il en est d'habitude

lia GARACTÈRIS» m «tfiIffS OC TEMPS.

une gui vous^q^arlknid^t vous ne yons préoceupci pat.

Sîmpton songea teut à couf fii'il ferait bien d» sa inaUra à aimer sériettaenirat une femme qu^il voyait tous les jours, et auprès de lagneUe il avait réussi <kpiiî»p)usi««ivs moisi Lady Bièngton, c'était 1» mattresse de William, était une femme suffisant ment aimaUeat suffisamment jolie^ qui avait aimé les arts totijoure elr de temp» en tempa un artiste; Bile n'était point pnàrisément sotte, et elle avait des yem Mena atec des eila noirs-que William aurait bien adorés-; mais elle avait la pins fâcheuse des prétentions, eHe veniait être une Béattrix. Elle déposait sur te front du jeune soulptein* un baiser de la poésie la plu? affectée. Elle lui parlait de Tinspiration^ elle lui faisail jtirer qu'elle était sa muse. Pour un esprit comme celui de William Sîmptom , épris de l'art d'une façon* naturelle et sérieuse , ces afféteries étaient

intolérables. Il y avait dps jours où lady Blington le mettait dans rétat où le piano met les chiens de chasse, c'est^* à-dlre lui donnait de longues et violentes attaques de nerfs. Eh bien! pourtant il résolut d'aller braver 06 soir-là les paroles inspirées et le baiser sur le front

Il trouva lady Blington seule', tenante la maift un volume de Lamartine qu'elle lisait en français?, car elle était essentiellement lettrée. Quand elle aperçut William , elle lui tendit la main en laissant son regard fixé sur le livre comme s'il y eût été retenu

LA OdllÉDIBliMK, Ht

(Mif mt ohanae ; &e% lèvres {^rirent ud srarife eon-

Et raaftute et Tamaii^ stir Taile 4a gteie^ Montent d'un vol égal à l'immortalité,

déclama-t-elle à mi-voix comme eiilraîtiée par *è bèffân de faire partages liiw émotion trop vivè.

•^ William,» fit-e!te âpfès un ïftoment de' rilenw fc^ant leqnel eHé" avait fermé lentement le livre ^ s'était mise k regarder son amant d'un* air érrthea-^ ^aste et recueilli, n'este pas que ces fers-là sont beaux et quiis rendent ^s secrets^ désirs t Quelte grande et chamante image q^té' -ce couple amoureux qdf Bfteff^ àrimmôrtalîté sûr Tailetlu géntelCes vers potirUttieltt vcfùs inspirer uiy gt^oupe, William : sur um figunë ailée, sur Un ange au fremt étoile qui représenterait le génie^ vous pourriez |eter deux êtres, utf poète «t sa maîtresse. Je voudrais que le poêle eèt votre noble front ; peut-être donneriez -vous à sa corn* pfagne quelque chose de mes traits. Tous deux s'enlaceraient, et...

Ici l'impatience de Stmpton éclata. *- Ce serait, dftMl, une chose bizarre que ces deux êtres assis suï* BB ange, le ne suis pa^ fou des vers de Lamartine ; je- IWMve qu'ils renferment, comme beaucoup de verf malheureusement, une image que ni pinceau iri* (âaeatr ne sauraient exécuter. Du reste, peut-être suis* jè^ efi disposition mauvaise et brutale ; mais j'avoue^ que de l'immortalité ni du génie je ne me soucie^

guère ce soir. Je voudrais prendre la vie tout simplement, jouir de ce que je ne suis pas immortel encore; car, .lorsque je serai immortel, chère lady, je ne sentirai pas sur mes lèvres la peau transparente et franche de "cette jolie main.

Et par un mouvement assez tendre, car ce soir-là

vraiment lady Blington était jolie , il prit la main de sa maîtresse. Il sentait sa mauvaise humeur se dissiper ; mais lady Blington le repoussa vivement.

— Ah I William , s'éoria-t-elle , vous ne m^aimez pas comme je veux être aimée ; vous ne me comprenez pas, vous ne m'avez jamais comprise.

— Le fait est, miiady, repartit William exaspéré, que nous ne nous comprenons pas ce soir. Peut-être que cette nuit je verrai en songe les anges de M. de Lamartine , et qu'alors , demain matin, vous me trouverez moins grossier. En ce moment, permettez-moi de vous quitter.

Et, sans écouter les reproches dont l'accablait lady Blington, il sortit d'un pas rapide.

— Ah ! miss Jane ! s'écria-t-il quand il se retrouva dehors en plein air, vous êtes capricieuse, vous êtes perverse, vous déchirez, vous brûlez, mais vous n'agacez pas les nerfs. Vous ne faites pas connaître ce misérable ennui, ces dépits mesquins qui sont ce qu'il y a de plus détestable au monde. Auprès de vous, on est heureux ou l'on souffre ; mais on sent les vraies, les grandes puissances de la vie.

LA COMÉMENNe. 113

William alla passer un mois au bord de la mer. Il y a des gens qui, danâ l'air des plaines, des prairies et des grèves, boivent TeauduLéthé; Simpton s-aperçul qu'il n'était pas de ces gens -là. L'image de miss Jane Tassiégeait comme certains fantômes assiègent les solitaires. Après de grandes coursos sur les cotes , quand il se couchait le soir espérant voir le ciel et les flots^dans son sommeil, c'était le regard de miss Jane qui se fixait sur son front. Les songes paraient pour lui cette créature, dont le 'souvenir n'était déjà que trop attrayant en son âme, de ce charme aux longues et puissantes ivresses qu'ils répandent dans leurs scènes de volupté. Il lui fallait toute une matinée passée au grand air, sur le rivage, pour secouer les dangereux parfums de ses rêves. Lorsque, assis dans le creux d'un rocher, il regardait l'inquiétante étendue de TOcéan, il se disait : Que me font tous ces espaces ? Deux baisers qui fermeraient mes yeux me donneraient plus de plaisir que ces lumineuses et frémissantes plaines. — Il était vraiment amoureux.

Un malin , il prit le chemin de fer, et , grâce à cette fantastique invention du génie moderne, qig met dans la vie comme dans l'âme les espaces solitaires auprès des lieux pleins de mouvement et de^

bruit, il se trouva à sept heures du soir devant le théâtre de Covent-Gardea. Miss Jane jouait William se mit dans un coin obscur de la salle, il ne voulait être vu ni des spectateurs ni de ractfice. Il était résolu à rompre avec le monde ; le spectacle de oe fioir-ià était une fantaisie qu'il se passait ; le lendemain, il comptait retourner dans la solitude. Quand la pièce lut finie, une envie démesurée le prit d*aiier voir Tactrice dans sa loge. U se demanda**!^ ee queio demandent parfois tout d'un coup ces gens wx idées itizarres, violentes et malheureuses, qh'on nomme les «ongeurs,— pourquoi il augmenterait volonlftHremeHt lui-même le nombre de ses saolTrances. Rît n ne Vmr péchait d'entendre la voix de miss Jane lut adresser des par^rfes , de voir ses yeux le regarder $ i quoi bM «'enlever ce bonheur f Qudques minutes après ces riflexions, il était dans la loge de l'actrice. Comme d-o^ dinaire il y avait beaucoup de monde chez miss Jane, comme d'ordinaire aussi il y avait cohue dorée; mais, dès que ractrice aperçut William, elle interrompit sa conversation avec le prince de Nipperg, se leva, eounit à lui^ et Tembrassa t)resque.

— Monsieur Simpton , s-'écria-t-elle, qu'êtes - vous devenu? Comment peut -on disparaître ainsi sans donner de ses nouvelles à ses amis! Qui vous a.enèevé ? Est-ce l'amour ? est-ce l'art ? est-ce une créature de chair ou une créature de marbre? N'importe pour que lobjet vous nous ayez quittés, vous avez md

agi. Vraiment^ ajouta-t-eHe d*une voix basse qui fit courir un long frisson dans tout le corps de William» j'étais désolée.— Pais elle fit asseoir Simpton àcâté d'elle, et comme au bout d'une

demi-heure, voyant que la foule ne désemplissait pas sa loge, il voulait ê*6B aller : — Ne vous découragez point, lui dit-elle à l'oreille ; restez, je veux que nous soyons seuls.

William se dit quHl était sans doute couché au bord de la mer, qu'il faisait un bon rêve, et il resta. En effet, tous les adorateurs de miss Jane, voyant que ce soîr-là il n'y avait rien à espérer pour eux, se retirèrent les uns après les autres , et William resta seul avec la comédienne. Alors miss Jane garda ie silence.

^- Qu*avez-vous à me dire ? lui dit William.

— Moi ? rien 1 répondit miss Jane d'un ton triste et comme perdue en un songe.

— Mais , Dieu me pardonne , miss, je crois voir une larme sur votre joue"?

— Non, je ne pleure pas.

— Si, vous pleurez ; Jane, vous pleurez 1

— William , fit-elle d'une voix ardente , sa jouç contre celle de Simpton, c'est que je vous aime!

• William poussa un cri et laissa tomber sa tête sur les genoux de la comédienne, fondant en larmes à son tour, en vraies larmes.

Le lendemain matin, à dix heures, il regagnait son logis, où la veille il n*était pas rentré, après une de

ces nuits- couronnées de roses brûlantes qui valent pour les âmes amoureuses ce que valent les journées aux couronnes de lauriers pour les âmes de conque* rants. Il s'était laissé tomber

sur un sofa dans un coin de son atelier, et depuis une heure il goûtait un sommeil plein d'enchantement, quand on lui annonça la visite du dnc Lionel de Norfortb.

—• Ah ! ah ! fit Lionel en l'abordant, je trouble dans un sommeil qui lui était probablement fort nécessaire monsieur le marquis.

— Monsieur le marquis ! que signifie ce mot, monsieur le duc? répondit William, qui ne se croyait pas assez lié aveé Lionel pour lui laisser prendra ce ton de plaisanterie.

— Cela signifie que j'ai l'honneur de parler au lord marquis de Colbridge. Hier matin, votre oncle le marquis de Colbridge et ses deux fils ont voulu faire une promenade en pleine mer, malgré tout ce qu'on a pu leur dire sur l'incertitude du temps et le danger des côtes. La petite embarcation qu'ils montaient portait non point leur fortune, mais la vôtre. Maintenant leurs corps sont à l'Océan, leurs âmes à Dieu, et leurs biens à vous. Comme j'étais en ce moment à leur château^ où Ton venait d'organiser de*grandes chasses, je me suis chargé d'aller vous annoncer la catastrophe qui vous fait pair d'Angleterre et l'un des plus riches particuliers de l'Europe. Je suis arrivé hier au soir par le chemin de fer de Bristol ; je n'ai pas couru

LA COMÉDIENNE. UT

à yotre logis, parce que j'étais sûr de ae pas vous y* rencontrer. Quoique depuis un mois vous ne vous montriez plus à Covent^Gardeui j'ai pensé que je vous y trouverais peut-être,

mais je ne vous ai pas découvert, et, comme j'étais las» je ne suis pas resté au théâtre...

— De sorte, dit William, dont une terrible pensée venait de traverser soudain l'esprit, que vous n*avez appris à personne, hier au soir, le changement de mon destin.

— Ah 1 si fait, reprit Lionel, j'ai vu miss Jane pendant unientr'acte.

Une effrayante expression de douleur se peignit sur les traits de William ; sa tête s'inclina sur sa poitrine, il sembla près de se trouver mal.

— Bien certainement, se dit Lionel en lui-même, c'est ma nouvelle qui agit sur lui de cette étrange façon. Ah 1 fortune, de quel amour on t'aime I

De quel amour William aimait miss Jane !

VIL

Ainsi tout le bonheur de la veille *était maintenant corrompu. Dans ces tendresses qui faisaient fondre son cœur, dans ces baisers qui mettaient la flamme en ses veines, il n'y avait qUe mensonge. Pas un seul n'était vrai de ces élans qui l'avaient porté au ciel. U avait eu entre ses bras une créature froide, intéressée.

maîtresse d'elle-même^ calculant le prix de chacune des caresses dont elle l'enivrait. Il eut envie de ne p^ la revoir ; puis cet

ardent et adoré visage, tel qu'il l'avait vu dans les heures amoureuses, revint a son esprit et l'attira avec une incroyable puissance. Quelques instants après la visite de LioneU William se rendit chez miss Jane.

Quand son amant entra chez elle, la comédienne était couchée sur un divan, les joues pâles, les yeux animés et les lèvres vermeilles, vêtue d'une longue tobe du matin en velours noir, qui laissait voir iôus les mouvements et tous les contours de son corps. Elle tendit la main à ÂViliiam. Elle avait Une de ce^ petites mains féminines, animées d*un fluide mystérieux, qui ne peuvent s'appuyer Sur les vAtres sans vous jeter dans un étrange état de frisson. William mit sur les doigts de Jane un baisef enflammé et rapide ; puis il s^éloigna d'elle en passant la main sur son front, et se prit à la regarder avec une tristesse mêlée de peur.

— Qu^ivez-vous à me regarder ainsi, William? dit-elle, que se passe-t-il en vous?

— Jane, fit William, pourquoi ne me donnezvous pas ce matin le nom que vous me connaissi^ hier au soir? pourquoi ne m'appelez-vous pas marquis de Coi bridge ?

Miss Jane cacha sa tête dans ses mains et gard^ yp moment de silence. William la contemplait avec an-

goisse. Enfin elle se leva, les joues couvertes de larmes aux traces enflammées, les yeux secs. Elle venait d'attacher sur ses traits le plus vrai et le plus terrible de ses masques tragiques. Debout de-

vant William, d'une voix oii frémissait cette passion à bouleverser des milliers d'âmes dont l'art et la nature lui avaient donné le secret :

— Vous me reprochez ce matin, lui dit-elle, mon amour d'hier, vous avez raison ; ce sera le souvenir le plus honteux, le plus flétrissant, le plus douloureux de ma vie. Moi qui espérais garder au moins cette exis<« tence désordonnée que nous font les entraînements de Tart et les dédains du monde, la dignité d'un cœur qui nq s'est livré jamais, moi qui espérais ne pas aimer, j'ai aimé un homme que je devais mépriser quelques heures après lui avoir montré-mon amour. Oui, c'est vrai, je m*en souviens maintenant, je savais hier que vous étiez le marquis de Colbridge, quand vous êtes entré dans ma loge. C'est le duc de Norforth qui me l'avait dît, n'est-ce pas? Lorsque je vous ai vu, vous dont une mauvaise puissance, dont une détestable magie fixait depuis plus d'un mois l'image devant mes yeux, j'ai bien songé à la nouvelle du duc de Norforth f Vous savez quelles paroles je vous ai dites à voix basse, quand il y avait du monde autour de nous, puis cet aveu qui m'est échappé au milieu des larmes quand nous avons été seuls. De ce qui s'était dit, de ce qui s'était passé , il y avait des années, il y avait

une heure, je n'avais aucun souvenir. Toute maiie était dans les mots que votre regard arrachait alors à mon cœur. Ah! ces mots dont ce matin je suis désespérée, dont il me semble que je sois souillée, pour les racheter, si je la possédais, je donnerais toute T Angle- ^rre. Oui, je me rappelle à présent, vous êtes le marquis de Colbridge, vous êtes riche. J'ai fait une spéculation, n'est-ce pas ? J'ai voulu faire croire au marquis de Colbridge, que

je l'aimais, eh bien, lord Colbrige, maintenant je vous le dis en face, je ne vous aime pas, je ne vous estime pas, et je désire ne jamais vous revoir. — Jane, s'écria William, je suis un misérable» j'ai mérité votre haine, votre colère, votre mépris; mais, croyez-le, en ce moment je mérite aussi votre pitié. Tenez, je suis à vos genoux, j'embrasse vos pieds, je mets mon cœur dans la poussière. Je vous demande pardon et je souffre. Si vos saviez combien je vous ai aimée déjà, combien je vous aime et combien je puis vous aimer encore I Vous êtes ma pensée unique, ma vie entière. Cette douleur même, cette affreuse et injuste douleur que ce matin j'ai ressentie, que tout à l'heure je vous ai laissé voir, me l'a prouvé. Quand lord Norforth est venu m'annoncer une nouvelle qui aurait suspendu chez un autre tout mouvement d'intelligence et de cœur, c'est à vous seule, à votre amour que j'ai pensé. Un terrible et odieux soupçon m'est venu, et je me suis trouvé plus malheureux alors en tombant sur mes sacs d'or qu'un autre en tombant sur

U COMÉDIENNE

du fumier. Sans vous, tout me déplaît, m*ennuie et me fait mal. Vous m'aimiez, dites-vous, vous aviez toujours devant les yeux mon image; c'est moi qui vG'js aimais, c'est moi qui vous voyais. Si vous saviez* comme la nature m'irritait, comme ses splendeurs me semblaient mesquines, comme tous ses spectacles étaient pour moi sans intérêt, sans valeur , pleins de . tristesse et de néant, alors que j'étais loin de vous, ne me doutant pas que vous m'aimiez ! Ah ! Jane , si vous avez pitié d'une vie qui vous appartient , d'une vie qui s'éteindra sans vous , tâchez de m'aimer en-

core. Je le sens maintenant, si vous m'aimiez, si je rmtrais dans ce paradis d'où me bannit votre colère, je vous adorerais d'une adoration parfaite, il n'y aurait plus en moi, mon Dieu, une pensée qui ne fût toutQ d'amour et de respect pour vous.

Jane se laissa toucher , et comme cela arrive dans la vie amoureuse, cette vie où les heures s'enlacent d'une si capricieuse façon, aux emportements du désespoir et de la colère succédèrent tous les élans du bonheur et de la tendresse; puis vinrent ce sourire, cette gaieté, ces moments de libre causerie, de familiarité joyeuse , qui ont leur place parmi les émotions variées dont se compose le plus divin des passe-temps. Jane raconta en riant à William comment elle avait rompu avec lord Damville.

Le pauvre lord , qui l'impatientait depuis si longtemps par maint coté de son caractère, particulièrement

par son goût pour les lettres, lui avait fait tout à coup une révélation désastreuse. Un beau matin, il lui avait lu une pièce en cinq actes appelée Elisabeth^ pour laquelle il réclamait son talent Au moment où Willis^ra était parti pour aller respirer l'air de la mer, on répétait la pièce de lord Damville à Covent-Garden avec activité, mais avec mystère. L'auteur HÉlimbelh voulait étonner ses amis et ses eni^mis en prenant plac^ un beau jour à côté dQ Sh^kspeare, sans en avpiir prévenu personne ; mais la discrétion et la patieiiQft lui avaient m^mqué, et, une semaine avant la première représentation, il s'était mis à faire cbaquQ soir des lectures dans les salons, {.ord Damville était un de ces bommes qu'attire fatalement le ridicule ^ lectures mondaines. Du restç, on le croyait si peu ea état de faire marcher une actiou

et agir des personnages que généralement on était étooné en vQyaiu toutes ces entrées et toutes ces sortiesi toutes ces dd* mandas ei toutes ces réponses qui se suivaient \mk bien que mal pendant cinq actes; puis on se disait : iSs le talent de miss Jane fera des merYeilles» » Il s ^ des bornes à toutes les puissancest même à celles im femmes et du talent On avait représenté, il y avaî^ buit jours, VÉlmbeth de lord Damville. Jamais cbatt n'avait été plus complète et marquée d*un caractère plus triste. La grande majorité du public» composée d^ gens bien élevés et amis d^ Vautour, ue se per^

mettait ni sifflets, ni murmures mais s'abandonnait

& une morne stupeur, à une somnolence désespérante et désespérée. Sur tous les visages couraient des bâillements mélancoliques que les femmes cachaient derrière leurs éventails ou leurs bouquets, mais que les hommes laissaient voir sans pudeur. Au milieu de cette foule élégante et endormie, une poignée d'hommes sales et réveillés, placés dans les humble^ et obscurs endroits qu*on n'avait pu interdire au vrai public, témoignait de temps en temps sa mauvaise humeur. Quand la pièce fut achevé®, cette petite troupe factieuse demanda brii><£uiiment le nom de l'auteur. Dans les coulisses, on conseillait de tous les cdtés à lord Djamville de ne pas se nommer. Un poëtfi dramatique ne peut jamais croire à sa chute. AIpr$ que la pièce est finie, tant qu'il reste un spectateur dans la salle, il lui semble que les destins peuvent encore changer. Lord Damville se disait (jue son nom serait peut-être accueilli avec des transports d'ei)-» thousiasme. Cependant les avis lui vinrent si nombreux et si pressants, qu'il n'osa pas leur résister. Au moment ob il se résí-

gnait à décliner la paternité de son œuvre, un certain nombre de ses amis débusquèrent dans le théâtre. Norforth, s'avançant vers lui de son ton le plus étourdi de jeune seigneur, dit à lord Damville : — Écoute, nion cher, franchement; ta pièce est détest^Ie, — Ce signal donné» le malheureux Damville vit commencer pour 3on dr^ma une véritable curée. Il n'osait pas aller trouver miss

Jane* La grande actrice lui devait le premier reiFers qu'elle eût éprouvé dans sa vie théâtrale. — Ha foi, disait-elle à William, je fus impitoyable. Ah ! milord, m'écriai-je, quand je l'aperçus se tenant tout confus à la porte de ma loge, vous auriez bien dû m 'abandonner pour les muses ou abandonner les muses pour moi. Ce soir-là, il ne me reconduisit pas à mon logis. Le lendemain, il m'écrivit que j'avais été, avec tout le public, bien cruelle pour lui, qu'il voulait quitter pendant quelque temps cette Angleterre où Shakspeare n'avait été célèbre qu'après sa mort, et où l'on avait outragé Byron. Je lui répondis que la postérité m'accuserait peut-être d'avoir méconnu un grand homme, que j'étais décidée à encourir ce reproche avec tout mon siècle; qu'il ferait bien de quitter l'Angleterre en effet, parce que les voyages guérissent des passions, et que ce serait un grand bonheur pour lui s'il pouvait se guérir de sa passion pour les lettres. Et il est parti, ma foi, et je suis libre et je t'aime, fit-elle en embrassant William.

— Mais comment , dit lord Colbridge, avez- vous pu si longtemps supporter un pareil homme ?

— Mon Dieu, je n'aimais pas, je n'avais jamais aimé ; tous les hommes me semblaient un peu plus ou un peu moins sots. J'attachais peu de prix à la différence. Celui-là, après tout, était d'une

humeur obligeante. Il m'épargnait l'ennui de faire des courses, d'écrire des lettres, et me tenait de longs discours pendant

lesquels je m'établissais commodément dans quelque songerie. Ah ! William, vous m'avez transformée.

— Jane , dit William d'une voix sombre et passionnée en embrassant l'actrice sur le front , que ne puis-je brûler toutes les images qui sont entrées dans votre cerveau avant que vous m'ayez connu I

— Hélas ! lui répondit-elle avec un douloureux accent, je vois bien à quoi vous songez : j'ai mené une vie indigne. Je suis la plus misérable des femmes; je suis née en pleine Bohème, Le premier fruit qu*on ait pointé à mes lèvres a été le fruit défendu. Je ne sais pas quelles affreuses passions, quels terribles caprices ne m'ont pas battue de leurs ailes. Si vous désiriez des aveux, je vous en ferais dont vous-même, qui êtes un homme, vous frémiriez ; puis elle insista sur cette pensée, exprimée sous toutes ses formes i chacune de leurs nouvelles liaisons, par les hommes et par les femmes qui ne peuvent cacher un bagage embarrassant de galanterie, que dans le cœur est la vraie virginité, qu'elle donnait son cœur pour la première fois. Et enlin , en arrivant aux détails mêmes de sa vie, elle présenta à William ces faits qu'elle lui avait peints d'abord si monstrueux sous des couleurs telles que le pauvre amoureux croyait peu à peu presser l'innocence même entre ses bras. Évidemment ,« aucun homme n'avait eu ses faveurs avant lord Damville, et même était-il bien sûr que lord Damville eût été son amant î

Le fait est que William aimait comme il n'avait jamais aio^é ; c'était sa ?ie toot eotière qui s'écoulait, heure par beure, en joies, en souffrances, en emportements , eu extases , aux pieds de sa maîtresse. D était plongé dans cette atmosphère féminine où lanfissent et s'éteignent a?ec tant de délices les plus nobles, les meilleures existences, et cependant à chaque instant, lui dont Tesprit étsii vraiment élevé, dont le c^ur était profond et sincère, il comprenait tout ce qui manquait à l'être dont il avaitfalt son dieu. La nature de miss Jane était en tout un mystère. Il y avait dans sa voix, quand elle déclamait les vers de Shakspeare, plus de poésie que dans la pensée n^ême qu'elle traduisait, ^es costumes savants et charmants annonçaient chez elle une plus intime et plus vive intelligence de la peinture que celle des plus grands peintres de toutes les écoles ; eh bieni quand elle raisonnait sur uri poème ou sur un t^ibleau, ja^nais rien d'original ni d*élevé ne sortait dQ saboijche. Un jour William alla visiter avec elle la célèbre galerie de lonji JSentinck ; il revint plein de fatigue et de tristesse- H n*avait point surpris dans sa maîtresse un seul de ces j^lans que demande au cœur qu'il aime un cœyr épris de l'idéal. Les planches de la scène semblaiQUt être pour elle ce qu*était le trépied pour la pythonisse. Quand

elle ne les touchait plus , die cessait de vivre de la vie enthousiaste et sacrée. Il y avait un monde cependant où elle conservait son énei^e, sa grandeur , ses eharmes surprenants et irrésistibles: e'était celui de la passion. Dans ce monde-là, elle régnait comme sur le théâtre ; mais de quelle façon perverse, tyrannique, meurtrière! fille armait de toute la puissaoce , elle ornait de tous

les attraits du génie cette succession indttïê de caprices effrénés, de fantaisies dépravées et égoïstes dont se compose une âme de courtisane.

Un jour en se promenant avec William dans Hyde- Park, elle aperçut Lionel « qui , monté sur un genêt fflspagne , sortait tfune verdoyante allée. Le Jeune duc maniait son cheval avec une parfaite élégance. Il rappelait vraiment, par sa belle tournure , par son grand air, ces seigneurs des siècles passés qu'il avait choisis pour modèles. H passa auprès de la calèche oh miss Jane était à demi couchée , regardant, avec une langueur de lassitude plutôt que d*amour , les ;eux de William, constamment fixés sur les siens. H eut l'inspiration heureuse de ne pas lui parler, mais de sineliner et de se découvrir en passant. Le beau Lionel saluait à cheval avec une grâce particulière. Miss Jane, quand Lionel se fut éloigné , tomba dans une rêverie sombre et obstinée semblable à celle d'un prince â*Orient qui regarde danser des bayadères. Cet homme qu'elle avait vu maintes fois, et dont main* tes fois ks lendrea disceurs lui avaîMt semblé insi»

pides , venait de lui apparaître, sous un jour tout nouveau. William fut -des heures entières sans pouvoir lui arracher une parole. Cependant il arriva un instant où ses vapeurs se dissipèrent tout à coup. Ses traits reprirent toute leur animation, son esprit reprit toute sa verve ; elle sembla recouvrer toute sa tendresse pourWiiyam: elle venait de prendre un parti; elle avait trouvé le plus simple et le plus ingénieux des moyens pour se débarrasser tout un jour de lord Colbridge.

A cette heure où Roméo quitte Juliette, où la verdure est gaie^ le ciel rose et le c<£ur des amoureux mélancolique, elle dit tout à coup à William, dont rame, comme le corps de cette ardente Romaine d*un poète antique, rassasiée, mais non pas lassée d'amour, était suspendue à son regard : ^ Ne me regardez pas ainsi, vous *me faites peur!

Il y avait dans sa voix lente et sonore un accent de mystérieuse épop vante qui glaça le cœur de Colbridge.

-—Au nom du ciel l lui dit -il, Jane, qu'avez- vous ? Quelle fantaisie sinistre pa&e dans votre esprit? Quel fantôme voyez-vous que mes yeux ne découvrent pasT

— Vous me faites peur , reprit-elle de la même voix, vous m'aimez tropl Et moi, tenez, je suis une malheureuse , je ne sais pas si je vous aime et si je vous ai jamais aimé 1

— Jane, quelles affreuses, quelles cruelles paroles I A quel jeu terrible vous vous livrez I Rappelez-vous.*.

— Je ne me içappelle plus rien. Que voulez-vous? je

LA GOiÊDlENNB. 19#

VOUS Tavais dit, ma nature est pleine de secrets que moi-même je ne compi*ends pas et n*ai jamais cherché à comprendre. Il n'y a eu chez moi ni les heures pures et fraîches de l'enfance, ni les heures tendres et inquiètes de la jeunesse : tpute ma vie n'a été qu'une journée orageuse et brulantç d'été» Qui m'aime est un insensé ; chercher dans mon cœur de la tendresse* c'est chercher des fleurs sur un rocher, un palais au milieu des mers. Tenez, William, partez, quittezmoi ; tachez de ne pas me maudire , car, si vous me maudissiez , ce serait une douleur pour

vous ; à moi , héks ! vos malédictions ne me feraient même point de peine. Tâchez de ne pas me maudire, mais de m'oublier.

Toutes les paroles ardentes et désespérées de Wil* liam furent inutiles. Jane se montra inflexible. Elle ne voulait plus le voir. Cet immense amour, disaitelle, l'effrayait et la fatiguait ; enfin le sentiment de l'orgueil froissé s'éveilla dans l'âme de Colbridge. L'esprit enflammé et bouleversé, le cœur saignant par maintes blessures, il se sépara de la comédienne. — Je m'en vais , ïni dit-il en la quittant, visiter le château de Colbridge , dont je suis le maître, et que je n'ai pas encore vu. Peut-être, en effet, le ciel, le grand air, les courses dans les forêts, me feront-ils oublier l'atmosphère pleine de fièvres dans laquelle j'ai vécu.

A peine William Tavait-il quittée , que miss Jane écrivait à lord Norfoilh : « Je me suis débarrassée

ttO GARACTÈRM BT RAGITS MI TBM».

pour on ymr du BS^quis de Colbridge<r Je tmê' lawÀ des amours sombres el passionnées^ Se Noij^ veo» sentez disposé à m'aimer comrae je ¥0w aioie, gaiement et modérémen4, vene&)»

Bn même temps que ce biUet> elle m écrivit un an* ^adressé au mapqnie de €<^ridgef m^ son cbâtea» de Coltoidge, qu'elle ordonna à uurdofltesiiqiiedemel^ Ire à la poste les^r, de façon à ee fu'il- arrivai à ùà* bridge, sitaé à quelques^ lieuee de Leadres, le lende^ main matin. Voici quel étai'è ce billet:- c le t'aime^»»

William, }e t^at toujours aimé^ je n*aé jamais aimé qo» iNriv oublie les paiHdes inseneéee qm Jo t*ai dîtes liiet»* et reviens, w

William était suc le perron de son château, se dis*' posant à monter » cheval par une matinée qu'édtiittit un magnifique soleil

de septembre^^iand il reçut oètie lettre. Son regard, du lieu eè il se trouvait , embf^e* sait une vaste étendue de ciel I&min^ix et de plaine» d'un vert éclatant (dupées de fossés et de barrières qui provoquait l'âme et le corps à Teni vresient des courses au galop. Ce morceaiu de papier qti'il tenait^ntre ses mains le rappelait à une vie malsaine, fâcheuse; qn» sa raison et presque son honneur lui ordonnaient d'abandonner ; tout ce que contempl^enr ses yeiix Tap-»pelait au contraire à une bonne et généreuse vie : il n*hésita pas un insant. Au bout de quelques heures» il était à Londres , ne sachatit pas s'il existait en ce monde d'autres beautés que les charmes de miss Jsxïe»

U GCHltolENMlU tti

WilRàttv âvaSt seffvt de témoîft dstos me affaire à dint de ce» hoffiitied etfcMàe m en rencontre assez souveAt Itermi les ôffieiers- de Taymée anglaise, qui joignent ft ime grande fermeté de eoéur des qualités intellecteeliés d'une nature origfnate et d'un ordre élevé. Lé eolonel Seander ataît inspiré à William uile profonde estime et une assez tive affection. Dans les heurei^ qu'à son grand regret il ne donnait pas à mis^ Jane', c'était avec lui qu'il avait le plus de plaisir à se trounr. Un matin, le colonel vint chez Colbrîdge, et voici ipeu près ce qu'il lui dit:

— ' Mon cher marquis, îl y a un rôle qui à tout âge et pour tous les hommes est humiliant et douloureux, mais qui à un homme de votre caractère et de votre kgQ doit causer une humiliation et une douleur tontes particulières. Miss Jane, il est impossible que vous né le sachiez point, vous a affublé de ce rôle-là...

Si vous ne donniez à miss Jane que de l'argent, je fie vous adresserais aucun reproche. Avec votre fortune et votre naissance

, qu'on paye une femme qui \o\xé trompe, c'est fort bien, cela vaut infiniment mieux que de tromper , comme on le fait d'habitude , une femme qu'on ne paye pas ; mais vous donnez à miss Jane votre cœur. Il n'est bruit dans Londres que de votre amour pour elle. La passion effrénée qu'elle

VOUS inspire est le texte de tous les discours ; les imbéciles en rient, les philosophes en raisonnent» tous les oisifs en sont ravis ;. moi , cette passion m'afflige , car elle vous tue. Je ne vous dirai pas qu'elle vous avilit, ce serait une expression trop forte ; toutefois elle vous fait perdre, c'est bien certain, cette estime parfaite, cette considération sérieuse dont un homme de votre valeur devrait être entouré. Elle Vous mei en contact avec un fléau social dont vous n'auriez jamais dû sentir les atteintes , avec le ridicule. Le duc de Norforth est parti hier pour Saint-Pétersbourg, après avoir échangé deux coups de pistolet avec moi. Savez-vous pourquoi? je vais vous le dire. Dans un souper que le prince de Nipperg nous a donné il y a trois jours, Norforth a tiré de sa poche une lettre où mis$ Jane lui disait de venir, parce qu'elle s'était débarrassée de vous. Et il nous a raconté par quelle scène sentimentale cette perverse créature s'était fait les loisirs dont elle a usé de la sorte. Je n'ai point pu supporter le rôle que vous jouiez dans l'histoire de Norforth, qui cependant, je dois le dire, s'exprimait avec beaucoup de convenance sur vous. Je lui ai parlé en termes vifs qui ont amené la rencontre d'hier. Encore si c'était seulement pour des gens comme Norforth que vous fussiez trompé ! Norforth est un sot, mais enfin, c'est un homme de notre monde; miss Jane vous unit, sans que vous le sachiez, à ce qu'il y a de plus bas dans le caractère et de plus

infime par la condition. En ce moment, vous seul peut-être ignorez qu'elle a pour amant Mady le dan** seur. Cela me coûte, Ck>lbridge, de venir vous faire supporter, je le sais bien, la plus douloureuse opération qu'un homme puisse subir ; c'est une partie de votre âme dont il faut vous séparer, car malheureusement le mal est en votre âme.

William, depuis l'instant où Scander lui avait raconté l'histoire de Norforth, était tombé dans un véritable état de stupeur. Sesiyeux brûlants et sans larmes ne réfléchissaient aucune pensée. Quand il entendit prononcer le nom de Mady, un souvenir se présenta sur-le-champ à son esprit II se rappela avec quelle insistance miss Jane l'avait prié de ne pas venir la voir dans la matinée, pour qu'elle pût se livrer sans distraction aucune à l'étude d'un nouveau rote. Il se leva , et ne dit pas un mot , ne jeta pas même un regard au colonel, et courut à la demeure de sa maîtresse. Sans s'arrêter aux paroles suppliantes et aux airs effarés de la femme de chambre , il traversa comme un fou cet appartement dont chaque pièce avait renfermé, pour lai, des scènes de bonheur, et il arriva jusqu'à la chambre à coucher de miss Jane. Sur ce sofa où il avait échangé avec elle ces regards, ces paroles, ces caresses qui ne la livraient pas à lui, tandis qu'ils le livraient à elle tout entier et pour toujours, il la trouva suspendue au cou du danseur Mady.

Il s'enfuit; quaad il fut hors de cette demeure maudite, il ne savait pas s'il marchait dans le jour on dans les ténèbres. L'asUre qui l'éclairait était tomb(^ du cîeL II crut qu'il devenait fou et s'en réjouit. Il désirait voir sa tête ou le monde se briser. Au momeitf où ses pieds chancelants allaient le trahir et le jeter comme

un homme ivre sur le pavé^ il tomba eat» les^ bras du cotonel Scander, qui t'avait suivi.

Le marquis de Golbridge partit pour la France. H s'établit dans la ville la pluf mélancolique qui existe en ce monde, à Versailles. On disait de lui : C'est ua Anglais immensément riche, atteint du spleen. lAmt hidie de William était cent fois plus^ cruelle que le ^leen, car souvent des douleurs aiguë» succédaiert pour lui a un état habituel de langueur. L'amour, quand on aime vraiment, attache tellement à tous les objets une idée mystérieuse et enchantée» qu'après les grandes douleurs amoureuses il n'est rien où Tob ne trouve un souvenir meurtrier. Les tableauXtlee arbres et les livres faisaient souffrir William. Il vivait parce qu'il avait perdu ce degré d'énergie auquel oa se tue.

Un jour, après une promenade à pied, il se- souvint du plaisir qu'il éprouvait quand il était pauvre et jeune (il lui semblait que sa jeunesse était séparée de liit par d'immenses espaces de temps) à passer, iii fond des tavernes devant un pot de bière, de longue», heures de songerie. Il entra dans un petit café plaoi

nxk coia d'un de ces bogleyards déserts et solennels de yersailles. Son regard tomba par }iasard sur un journal jaché de tabac, et yoic» £e 4,1^'il y lut : « La célèbre actrice d'outre Manche, piss JaxiQ, est (langereu^e- IQfj)t malade. On attribue au^ fatigues de la scètie)'état d'abord iaquiét^nt et maintenant presque dése^r •téyé où elle est depuis plu$ d'un rnoîs. »

A peine William eut-il lu cet arUcle, qu'il eourat ^b^e^ lui, dominé par une seule pensée. Au bout de ^alqu^s instants, des cbevau^ de posAe étaient devant IPQ hôtel. Le soir même de ce

jour, il prenait au Sayre le paquebot de Southampton ; le leademaio, il était à Londres, auprès 4u Ut de miss Jane.

lia cpmédienue^ depuis ndL rupture avec Colbridge, 4nit mené une vie effrénée. Cette féminine orgaiûr H^ion n'avait pas élé assez lorte pour isette existeaoe jtla Mirabeau, où les fatigues du génie euecédaient jm fatigues du plaisir. Elle était tombée malade, et ji'on disait autour d*dle qu'elle se mourait Quand William l'aperçut, il éprouva un immense transport de douleur* mais d'une douleur si tendre qu'elle lui ftt du bien. U était heureux de s'abandonnera un l$«tfiment q,ui, loin d'être haineux, était au contraire filein de douceur et de miséricorde vis-à-vis de cette créature 4uHl aviût tant aimée, qu'il aimait tant pour JKûeux dire. JSi puis, jquand il la contemplait si pâle ^s ce lit blane» déjà paraissant presque unie au liiimxlf il L^i «emblaitqu'M elle jet autour d'eUe se ti^

iablissait une sorte de pureté. Il oubliait dans quelle vie brûlée et souillée par la débauche toutes ces grâces qui lui étaient si chères s'étaient abîmées. Livrée à cet abandon qui aux heures de la maladie et de la mort se fait si souvent autour des royautés, surtout des royautés de plaisir, miss Jane avait éprouvé une 'grande joie à voir apparaître Golbridge. Elle conse^ vait jusqu'en son délire la science instinctive de tout ce qui excite l'amour; elle jetait de temps en temps à l'oreille de William, tandis qu'il se tenaità son chevet, la tête appuyée sur son lit, les lèvres attachées à sa main, quelques paroles qui lui rendaient les longs et ardents frissons des anciens jours.

Une nuit où elle ne pouvait pas dormir, et où elle semblait envahie par une funèbre tristesse : — William, dit-elle, quand je ne serai plus, souviens-toi bien que tu as seul eu le secret de ma vie,

que je n'ai appartenu ni à l'art, comme on l'a tant de fois répété, ni au plaisir, comme on Ta tant de fois répété aussi, mais à toi, uniquement à toi. Je suis heureuse de te dire cela» William, aux heuresoù Ton ne ment point...

La mort s'éloigna de miss Jane. C'est certain , elle n'aime pas à frapper ceux qui exercent en ce monde des puissances dangereuses. Les jours de l'actrice cessèrent d'être menacés, mais on lui ordonna d'abandonner pour une année le théâtre. — Eh bien I lui dit William, quand les médecins lui signifièrent cet arrêt, nous irons en Italie. Tu oublieras» comme je l'ai ou-

bliee, la vie de Tart pour ne songer qu'à la vraie vie. Je suis enctianté. que tu rompes avec eette existence de la scène qui mettait la fièvre dans ta pensée et dans ton sang. De la tombe qui t*a presque engloutie un instant, tu es sortie pour moi aussi pure que de ton berceau. Je veux te mener, comme on mène'son épousée après un mariage, sous un ciel où l'amour se trouve pour ceux mêmes qui ne l'ont pas emporté dans leur cœur.

Un de ces palais de Venise, gais le matin, graves le jour, amoureux et rêveurs la nuit, reçut lord Colbridge et miss Jane.

Cependant miss Jane s'ennuyait ; voilà ce que découvrit Colbridge. Cet amour qui lui semblait suffisant à lui pour remplir une éternité, pour elle, ne pouvait plus remplir une heure. Ce n'était même point la scène qu'elle regrettait; ce regret-là aurait été le moins cruel que pût renfermer son cœur pour l'amour-propre de Colbridge. C'était la vie du mouvement, de la liberté, du plaisir, des caprices assouvis, après laquelle elle soupirait. William se promenait le soir en gondole avec elle, il lui montrait

les étoiles (que lui faisaient les étoiles ?) et les vagues (que lui importaient les vagues?). Miss Jane aurait donné toutes les meryeilles de ces nuits poétiques pour les joies d'un de

III CAIUGTÈRU lî RÉCITS DU TEMPS.

cei sottperi de Londres où elle fuyait folie de son corps et de son kmêt

Un jour, avant Thente du dtner, William se prcH menait seul sur la place Saint-MaA;, Tesprit irrité, les nerfs malades, le eesur triste. Miss lane avait passé dans un long bâillement toute sa journée. H rencontra le duc Lionel de Norforth qui aecompUssail son dixième voyage d'Italie^

William n'avait pas vu Lionel depuis ce soupe» que lui avait raconté Scander* Le moment où reparaissait devant lui cet homme, dont le nom seul lui causait un mouvement de douleur et de colère, était particulièrement malheureux. Une querelle rapide eut lieu entre lord Norforth et lord Colbridge.

Le lendemain, on rapportait William à sa demeure avec une balle dans la poitrine. Il était fort près de la ^ort; cependant le danger s'éloigna de lui. La baliô fut extraite» mais il entra dans une de ces longues maladies qui suivent parfois les blessures d'armes à feu. Dans la fièvre qui ne le quittait presque jamais, U voulait toujours avoir entre ses mains la main de miss Jane. Son amour pour cette créature était devenu semblable à une tendresse d'enfant pour sa mère. Quand sa maîtresse s'éloignait, il se mettait à pleurer. Sa respiration cessait d'être oppressée, son regard prenait un peu de calme^ alors seulement qu'elle apj^uyait sa bouche sur son front*

Gomme presque tous les malades (c'était là ce qui

LA OOMÉDIBNNB. l8^

«igmentait encore son besoin d'une présence chérie). il avait pris en haine tous leé autres visages que celui de miss Xane. Un être surtout lui inspirait un sentiment de répugnance : c'était le médecin qui le soignait. Ce médecin était un Français a]fant dans l'extérieur et dans Tesprit cette espèce désagréments Yulgaires qui appartient à une certaine classe de notre nation. C'était une sorte de beau dont Tamabilité familière, bavarde et présomptueuse froissait Pline haute, silencieuse et discrète de Colbridge. Rien n'irritait William comme la façon dont le docteur l'appelait son cher malade et disait « belle dame » à misi Jane.

Du reste, M. Julien (c'était te nom du médecin) ûiontrait au blessé un grand dévouement. Il venait rtnouveier les pansements plusieurs fois par jour, et ttuelquefois il lui arrivait, quand le soir amenait che2 le malade une fièvre trop fbfte) de passer la nuit.

Presque toujours, vers onze heures, William s'endormait donnant la niairi à miss ïane,' et d'habitude il ne se réveillait qu'au bout de deux heiireà. tfn soir û ^'endormit comhie à son ordinaire, mais 11 ne goûta qu'une demi-heure de sommeil II ne vit pas auprès de lui la figure de mîss Jane. Il avait une fièvre violente, et il était dans cet état fatigant entre la vie réelle et la vie du songe qui se prolonge longtemps pour lèà malades aux heures des téveîls nocturnes. Il désirait passionnément entendre là voix et contempler lé&

-^-^ V K^ — ^^-ir - -■*--■■. •'*B

traits de sa maîtresse. La chambre où couchait miss Jane tenait à la sienne. La porte en restait habituellement ouverte. Ce soir-là, cette porte était fermée. William voulut appeler, mais aucun son ne vint à sa bouche. Une émotion étrange» dont il ignorait la cause, étouffait sa voix dans son gosier. Alors il eatreprit de se lever et se dirigea vers la chambre à coucher de miss Jane. Il arriva d'un pas silencieux jus^ <ïu'à cette porte qu'il était irrité de voir fermée ; il rouvrit, et il vit quelque chose de répugnant, de terrible, d'odieux : miss Jane était entre les bras de son médecin.

Colbridge tomba inanimé sur le parquet. Il eut pendant unç semaine la fièvre et le délire ; miss Jane avait essayé de se présenter devant lui ; mais sa présence avait produit sur le malade un effet tel que force lui avait été de s'éloigner. Cependant, comme on ne meurt jamais de ce qui devrait vous tuer, William se rétablit, et un jour qu'il était assis dans un grand fauteuil au soleil sur un balcon où mainte fois il était venu avec sa maîtresse jouir de Venise et de l'amour, il eut le sentiment magnétique d'un être respirant derrière lui. Il se retourna , et , dans la lumière du ciel vénitien , il aperçut la blonde chevelure de miss Jane. Jamais la comédienne n'avait été plus belle et n'avait eu sur le visage une expression plus habilement composée. C'était quelque chose d'humble et de repentant jusqu'au désespoir, de résolu jusqu'à la té-

mérité. — Vitlîain » lili dit-elle en tombant i ses ge« noux qu'elle étreigàit avec an indicible emportement, écoute-jnoi» je suis une mauvaise femme, une femme perdue,. une courtisane, je te l'avais dit, mais je t'aime.. . l

Tout ce qu'elle mit de passion dans ce dernier mot, qui par lui-même renferme une puissance d'une si incroyable magie , c'est ce que je ne rendrai pas. Il s'agissait d'embraser cette -parole d'un feu qui cautérisât la plus4^rofonde ttes blessures. Ce je t'aiine disait ou plutôt criait : Que t'importent mes fautes et mes hontes , ,.qùe t'importeraient mes crimes ? Mon corps et mon âme ont plus de bonheur à te donner qu'ils ne t'ont jamais causé de douleur. Crois-tu que sans moi tu plisses vivre? Sans mon amour, tn manques d'air sous cecj^l; tu as froid dans ce soleil

William se leva lentement, Jane restait à genoux, et, appelant son valet d^ chSmbre : Qu'on me délivre decette malheureuse I dit-il ; puis il quitta le balcon et le salon même dont le balcon dépendait, après avoir vu la main dA laquais se poser sur le bras de sa maîtresse.

L'infini n'est donné à rien ici-bas. Il faut que l'art voie toujours sa puissance se heurter contre une limite. Miss Jane se releva Ik rougeur au front, et au cœur la" grande douleur de l'artiste vaincu. Elle savait qu'elle ne retrouverait jamais un accent comme celui qu'elle avait dennandé et arraché à sa poitrine. Elle n'a jamais cherché à revoir lord Colbridge.

.kAl

14) GARAGTÈItËS ET RÉCITS DB TEMPS.

William épousa miss Claforth. Quelques mois apris ce mariage» il trouva lâche et honteux le sentiment qui Terapêchait d'aller à Covent-Garden, où miss Jane 'i&vait repris le cours de ses succès , et il se rendit à cette représentation i*OteHo dont j'ai parié an commencement de ce récit. C'est là que j'étudiai dans son regard ce que laisse au cœur d'un galant homme ^a passion

inspirée par une femme comme miss Jane. Lord Colbridgc ne sentira jamais les joies du foyer, le rêveur attrait des enfants,. le charme austère dé Vépouse : il est pour toujours marqué du sceau fatal fies profanes amours.

SOUTENIR s tm nmoEM temps de la lËvabiinoii w FÉvnn»*

, Je d^Bande de rkidulgeaeei je désirerais i»eme de la sympathie, pour ces souvenirs d*uQ temps agité, ^cueillis au milieu des soucis de la vie militaire, et que ie n'ai point le temps de vêtir des formes littéraires telles que je les aime et les conçois. Je le dis bien franchement et non point par artifice aucun de langage : j'écris tout à fait en soldai des choses que j-ai pensées et senties en soldat. J'aurais pu ne pas livrer ces impressions au public; c'est ce que |e ferais, si elles étaient uniquement celles de mon cœur. t.'e qui esjt notre âme, tout à fait notre âme, me semble chose qu'il est bon de garder pour soi , pour ceux qu'on

aime et pour Dieu. J'ai dit un jour ce que je pensais des confidences d'un grand poète ; mais il s'agit ici des battements d'un autre cœur que le mien. L'âme cpi'tn sentira respirer, je Tespère, sous ce que j'écris n'e^ pas la mienne, ou du moins n'en est qu'une partie. C'est de la vie d'une famille qu'il s'agira, d'une famille dont je serai toujours fier, malgré ce qu'il y a quelquefois d'un peu étrange dans ses mœurs.

La littérature de bas étage a jusqu'à présent produit seule sur la scène et dans le roman ce type qu'on appelle le gamin de Paris. C'est un type qui réclamerait cependant un talent comme celui de Pétrone. Le ^amin de Paris a certainement l'organisation la plus compliquée et la plus redoutable qu'ait produite la civilisation. Il a le courage, l'adresse et parfois la férocité d'un Mohican. Il est

blasé comme Byron et sceptique comme Voltaire. Son humeur moqueuse, qui a été longtemps un fléau, est maintenant devenue quelque chose de salutaire. Après s'être moqué des rois et des prêtres , il commence à se moquer des tribuns. Que de fois je l'ai entendu parodier les orateurs des clubs I II a fait des gorges chaudes de celte expression ridicule de citoyen que voulaient rendre à notre langue les patriotes du temps de M. Caussidière et de M. Louis Blanc. Il a des lardons pour la plupart des mots vides de sens dont se compose le phébus révo* lutionnaire; mais il est un sentiment qui, chez lui, s'est conservé exempt de toute moquerie, pur, frais ,

adoré, comme le souvenir du premier amour dans la cervelle du libertin : c'est le sentiment patriotique. Tons les quolibets dirigés contre le chauvinisme ne l'empêcheront pas d'être Français , Français et militaire. Quand on lui parle de Cosaques ou de Prussiens, son regard devient plus étincelant que l'œil d'un Corse à qui on parle du meurtrier de son père. Lancez- le dans cette neige où ont disparu nos bataillons sacrés , il partira en véritable alouette gauloise, gai, chantant, insouciant du plomb et du froid qui l'arrêteront dans son vol. Et l'Anglais , comme il le maudit ! M. de Chateaubriand me racontait un jour une excursion qu'il venait de faire sur le champ de bataille de Poitiers, et s'animànt, se levant même, tout goutteux qu'il était alors : « Je leur en veux, disait-il en parlant des gens de la Grande-Bretagne^ je leur en veux toujours de Crécy, de Poitiers et d'Azinoourt. » Je n'ai trouvé que sous la blouse parisienne de cœur semblable à celui du poëte-chevalier. Si l'enfant de Paris ne sait pas le nom de ces anciennes journées, il sait celui de Waterloo, et ce nom lui sufCt. Un

jour, cet homme qui a ri des plaisanteries de Voltaire sur la Pucelle mourra peut-être avec joie en vengeant cette sainte guerrière. L'instinct national est resté chez le Parisien dans toute sa puissance ; aussi est-il propre à faire le meilleur soldat du monde connu. Ce fut des gamins de Paris que se composa la presque totalité delà garde mobile. Cependant à cette

ruce héroïque se jQignirent d'autres espèces d'iiomiiîes propres aussi au s^rvipe luililaire, mais dans d^s çpnditiQus d'âge et de (îçiractère toutes différentes. J^e Ijçrs de l^ garde mobi|p gi|i u'§ppartenait pas à l'élément parisien offrait toutes les sortes de geqs d'aventurqs. Quelques-uns, dan§ nos rangs, lavaient seryi ep Afrique parmi ces soldats, m^iil^urs à la marche et au feu qu'à la garnison, qu'on appeNe les ùphi^n plusieurs volontaires avaient f^it des congés dans des régin^ents de ligne* Celui-ci avait été matelot, cet autre lie di$?tit pfis et n'avait pa^ l'air de savoir lui-fuême la profession qu'il avait exercée. Un jeune homme qui fut tué, et dont je reparlerai plus tard» appartenait à une famille des plps distinguées. Il s'était engagé, ^rpyant le temps de la première république revenu, et petisant qu'à cette époque comme en 93 rs^rmée devait être le refuge de tous les gens de ciBur- Des motifs à peu près semblables conduisirent çi UP^ caserue du fauboui|[Saint-Antoine un écrivain qui avait toujours eu te goût d'être soldat, et qui se trouvait assez jeune pour le devenir.

Je me rappellerai toute ma vie l'aspect que présentait la caserne de Reuiljy lorsque j'y arrivai ponr la première fois. C'était, je crois, le premier jour de map& La caserne de Reuilly est située

à une des extrémités du faubourg Saint- Antoine. Je traversai, pour y parvenir, ce quartier de l'insurrection et de h

U OAROE MOBIiB, Mt

©isprç, OÙ }^ républiquç, quelques mois plus ^ard, devait faire pleuvoir les boulets, mais qui alors était payQjsé et triQroph^nt 4*up tri^tg et terrible tripmphe. Je Q'avs^i^ P4S ff^ncbi eqcore le seuil cle fa caserqe gue i'entçn^aj^ ç!(éjà nn br^it fle voii^ confuses, inurp\\Xn,nX ^ViT 1^? tPi^Ç 1^9 plMS djfiçor4ants tous le^ Phants patriotiques (Jii joHr, J^ji g^4§ mobile dans les ç^erqeg, ç'éts^j^nt ^lops les spvKUes révolutionnaires renfermés (^aqs dps grQtte^. t§i paverne 4'Éole ne der vait pa§ être pjug })f uyanté qviç 1^ caserne d^ Reuilly. U se çrpisçiieut, §p querellaient, fumwent et chantaient tpys les lléfQs les plqs dégnepillés, les plus in- ^qçifint^ Pt le^ plus bardjs de févripr? pes pnfants dp qpinze ftu§ qpi, les premiers^ avaient commenté, en cassant les r^vprlières, le manifpste des députés de la gauche. A PPS figures riepses se mele^ient çà et là quelques figures sjpistres. Ep ces jours de désordre, (H) ^droetts^it dan^ la garde mol)ile tous cpux qui se présentaient et qui semblaient inquiétants pour Ifi tranquillité de 1^ rue. Quelques-uns de ces hommes, qui composèrent la majorité dp certains corps irréguliers, des Lyonnais pt des Montagnards, promenaient là leurs mines rébarbatives* Toule cptte foule était encore armée à la manière dont les révolutions arment le peuple, c'est-à-dire avec des fusils et des fleurets, des sabres et des broches^ Aucun chef n'avait d'autorité sur cette multitude, excepté un homme gros et court, mais à la figure martiale, vêtu en comman-

dant de la garde nationale. C'est à loi qne je me-présentai.

Assis derrière nne table, cet officier imj^Tisé se livrait à une opération organisatrice d'une nature particulièrement expéditive. Il faisait comparaître tour à tour devant lui une réunion d*hommes qu'il appelait du nom de peloton^ et demandait à cette troupe de lui désigner séance tenante celui de ses membres qu'elle voulait reconnaître pour chef. L'élection avait lieu par acclamation en quelques minutes. Une bande venait d'entrer, et n'avait pas encore choisi son chef, lorsque je m'approchai du commandant. Aux questions qu'il me fit, je répondis que je voulais m'engager, et que je désirais un commandement. — Adressez-vous au peloton qui vient d'entrer, et demandez-lui s'il veut de vous. — Je me tournai vers le peloton, je dis deux ou trois mots que je ne juge pas à propos de consigner ici, et je fus nommé. Je sortis de cette chambre chef du quinzième peloton* Je me trouvai donc dans un des couloirs de la caserne de Reuilly avec une trentaine d'hommes que je ne connaissais pas, et qui ne me connaissaient pas non plus, tous vainqueurs de février dans leur costume de bataille. Un sous-officier d'un régiment d'infanterie, qui était en désertion et qui remplissait à la fois les fonctions d'adjudant-major et d'officier de casernement, nous conduisit dans une chambre toute dévastée, où se trouvaient quelques hts sans fourniture.

C'était là que, jusqu'à nouvel ordre, nous devions séjourner moi et mes hommes, car je disais mes hommes déjà, t

Je Tai bien des fois remarqué, le peuple, quand il est soustrait à Tinfluence des faquins pleins de fiel qui s'arrogent le droit de le

conseiller, recouvre tout à coup les bonnes et anciennes traditions de sa nature, n comprend le respect, désire la justice, et recherche l'autorité. J 'ai été étonné servent de trouver, chez des hommes qui semblaient ne respirer que la guerre des barricades, une expression, un geste, un mot, qui auraient convenu à des combattants de la Vendée. La première nuit que j'ai passée avec les nouveaux compagnons de ma vie fut marquée par un trait dont je garde un profond souvenir: je venais de me jeter tout habillé sur un de ces lits dégarnis dont notre chambre était meublée; je fermais les yeux et commençais à m'assoupir, quand je sentis deux hommes, qui s'étaient approchés de moi sur la pointe des pieds, étendre sur mes épaules une couverture. Les couvertures étaient au nombre de trois ou quatre pour toute la chambrée, et il fallait voir avec quelle violence , il fallait entendre dans quelle langue on se les disputait. Je songeai, avec une émotion que je retrouve encore, à d'autres temps, à d'autres mœurs, à d'autres soldats, puis je fis un retour qui m'attendrit sur l'étrangelé de

mon destin, qui, en ce moment où tout ce que j'aimais était livré àl'insolence, me faisait rencontrer un respect

digne des âges passés pal*mi lés eûf^ts les plus désordonnés de ce temps ^évolQliOdt)ai^e. Ëtlfin Jëledirai, un sentiment pieux s'éleva au fond de mon cœur. ïl est certaines pensées Qui n'apjparaissebt jamais dans Tâme qu'à la manière dont certaines étoiles font leur apparition dans le ciel, par thœurs itnnlortelSy par groupes radieux. Je ne pus aussi m'empêche^ de sôhger pendant cette nuit, tout en tl'établiséant, bien entendu, aucune comparaison entré moi-fiftâièei celui aiiqtiei]é pensais, à cet écriTain

dotiiles tristesses et les voyages ont occupé tâtit d'esprits au comibenCement dé ce siècle. L'auteur de Renif nié disais-je, coucfié dans son inan- " teau ail fond d'iiile forêt dé TÂniériclué , n'était pad plus perdu que nioi et dails un inondé plus étrange. tJil coup de feu partit tout à coup, aîi milieu de la nuit, dans notfë chambre; aucun de ceux qui étaieai étendus sur les lits de fit un mouvement, et ne s'informa de ce qui se pasâàit. L'ivresse de l'insurgé triomphant , compliquée d^une insouciance de boucanier, tel était le caractère de ces bandes encore armées et s'obstinant à garder leurs arnies. La vie était peu de chose parmi nous, moms que l'or parmi les riches et les puissants du monde. C'est là, du reste, ce qui m'a rendu , dès les premiers jours , ces mœurs supporta^ blés et chères même quet'quefois. Le détachement de la vie est la première condition de la vie spirituelle et de la vie élégante. C'est par là que les bandits toa^ chent aux raffinés et aux saints.

Là GARDE MOBaB« f»1

On parvint cependant à nous oter notre armement de malandrins» qui chaque jour entraînait des accidents mortels ^ en nous promettant un armement ré'^ gulieri Je vois encore uii de mes collègues ^ un chef de peloton, qui» depuis, est devenu ce (lu*on nomme utt brasseur dans les régiments» avec une grande diabless# de rapière qu'il avait prise chez un armurier» et dont il ne voulait pas se défaire . Pour aller à la corvée dtl pain , ce bizarre fonctionnalise s'armait de son épée, Notre cuisinier avait uh sabre, enlevé à un garde mu^ nicipal , qu'il portait avec son tablier^ N'était-il pas cuisinier du roi comme Yatel^ puisque iious étions tous souLverains? Un jour, ce sabre à la main, il sortit aveè quatre hommes , marchant par le flanô, Tarme M bras, et coifiié-

sen mitrons comme lui. Cette sortie avait pour but Téxécution d'un chat, qui fut en effet passé par les armes pôtir s'être rendu coupable de vol, ni plus hi moins que certaine vaincjueurë des Tuileries. Assurément ceux qui fusillèrent cette pauvre bête auraient procédé avéC beaucoup moins de soleft* nité, s'il se fût agi tout âimplément d*un dé leurs câ* marades. La fantaisie régnait chest ttous. SalVator Rosa et Callot auraient pu hoUs prendre des types, l'un de condottieri et l'autre de diablotins.

Nous avions cependant de beaux moments ; de ce nombre fut celui où l'on nous distribua des armes. Ûhe nuit, Tordre nous est donné à tous de nous mettre sur pied et de nous assembler dans la cour de la caserne.

Nous descendons : que se passait-il ? Le bruit courait déjà qu'on se battait à Paris. Nous n*avons pas de fusils, mais nous en trouverons, criait*on de toutes parts, et puis les pavés sont là. Chacun se réjouissait et personne ne ^*enquérait des ennemis qu*on devait «ombattre. Certains artistes ont pris pour devise Tart pour l'art ; Us œup» pour les coups étaient la vraie devise de la garde mobile. On sort; mais, au lieu de se diriger vers les boulevards^ voilà qu'on prend la route de la barrière du Trône et de Vincennes. Bientôt la vérité est connue, nous allions cbercher des armes.

Je ne suis certes pas suspect d'être enclin aux enthousiasmes populaires; j'ai les scènes révolutionnaires en aversion, et cette aversion chez moi est même poussée si loin, qu'elle me gâte dans l'histoire de notre première république jusqu'à Phéroïsme de nos volontaires. Même daps le bruit des canons de Jemmapes et de

Fleurus, j'entends des plaintes de femmes égorgées, j'ai peur que quelques-uns de ces pieds-nus qui marchent sur les corps des Prussiens n'aient marché dans le sang de septembre. Voilà qui m'éloigne des héros en guenilles. Je l'avoue toutefois, nos guenilles me furent chères, et le côté militaire d'une révolution me toucha, le jour où Ton arma le bataillon dont je faisais partie. Nous étions arrivés à Vincennes avec les premières clartés du jour; je vis le soleil se lever derrière ces tourelles, qui appellent le cœur à la fierté et à la rêverie. Nos hommes, répandus dans

]es cours, examinaient en rianl ces formidables amas de boulets et de bombes qui sont disposés avec symétrie. C'étaient des plaisanteries qui me charmaient et des désirs que je partageais à propos de ces trésors guerriers. On souhaitait que la France un jour les répandît sur toutes les plaines de TEurope. Je le souhaite encore, et ne cesserai jamais de l'espérer. Tout à coup le tambour nous appelle à nos rangs , les portes de l'arsenal s'ouvrent, et le premier peloton est introduit. Non, je n'oublierai jamais avec quelle expression triomphante reparurent ces hommes qui étaient entrés sans armes quand ils sortirent avec des fusils. J'ai vu plusieurs de nos «volontaires embrasser cet humble et puissant instrument de la gloire roturière avec autant de ferveur qu'en purent jamais mettre les Du Guesclin et les Bayard à embrasser leurs épées. On entonna la Marseillaise^ et je sentis passer dans nos rangs comme le souffle de la patrie.

A notre retour, une pluie orageuse de printemps tomba sur nous et perça les pauvres sarreaux dont la plupart de nos hommes étaient vêtus ; mais l'enthousiasme durait encore, t Pourquoi* ne pleut-il pas des balles? » dit un enfant de quinze

ans, qui marchait d'un pas leste et cadencé en portant sur cliaque épaule un fusil. En ces instants je remerciais Dieu des compagnons qu'il m'avait donnés, et je me disais qu'il ne fallait désespérer ni de l'espèce humaine ni de la nation fran^se» puisqu'il y avait encore des âmes guer-

riçres. Tant qu*lln peuple dimè la giiëtrè, il est audessus de la matière : il ccrf^p^ehd le dogfne divin du sacrifice ; il échappé aux ténôbrës de la fausse sagesse par la plus lumineuse dé toutes les routes, celle où la gloire immortelle et la gloire déèê hioiide répandent en même temps leui's clartés.

Combien de gens parlent dtî peuplé, éf fié l*ont jamais connu ! Chose étrange, ihais que j'ai cent fois remarquée, le bourgeois n'a en aîicuné façôii le secret du cœur populaire. Le peuple est pour lui l'objet d'uù dédain grotesque ou d'Une sérvile terreur. Ëhbienl par malheur, c*est la bourgeoisie qui, depuis un siècle bientôt, guide ces masses d'hommes pour qui elle n'a ni estime ni sympathie, dont elle ne comprend ni les entrailles ni la cervelle. Aussi dans les grandes villes comme Paris, le peuple a-t-il pris une vie et des habitudes tout à fali contraires à ses instincts; l'Encyclopédie a usurpé auprès de lui l'autorité de la légende, j'aurais peine à rendre l'indignation dont m'a souvent saisi le spectacle de l'empoisonnement opéré chaque jour sur de saines natures par des natures stupides ou perverties. On a remplacé chez le peuple* par la profane et vaniteuse indigence de l'esprit philosophique, cette humble et sacrée pauvreté de l'âme

croyante dont TÉvangile a fait un trésor^ et un trésor qui achète le cieL Cependant la siihplicité poplildifè n'a pas encore disparu ^ malgré la chasse que lui litre le patriotisme pédant de la basse presse et ât dub ; oti la trouve encore» mêtne à Paris, el jusqu'en cette classe de Sohèmes d'où i pour ma part^ jô 1& orojais à jamais excluoi

41 y a toute uUë poésie parisiehué dont j'ai eu l'Idée (lUélquèrqis dé récueiilir des fragments. Patmi lèé chansonë c[Ue j'entendais répétertoUs les soirs à Yé" po(ide de ma vie vei*s laquelle jô me reporte à présent, quelques vers rhë frappaient tout à coup qui me éemblaicnt avoii* d'étranges qualités ou de grâce , ou d'éiiergie, ou de profohdeur. Le temps a emporté déjà les paroles qui mè touehalèht, mais 11 h'â pas emporté éiiCore les émotions que ces paroles éveillaient en mol. C'est Un peuple singulièrement ehanteuf qtiè le peuple parisien. Il n'a pas jusqu'à Ce joui', malgré l'Orphéon, reçU le doh divin de l'harmonie î 11 ôhante mal. Les échos de 1* Allemagne et dé l'Italie frémiraient à ses accents presque alitant qu^au bruit dé ses canons et de ses tambours ; mais il comprend ce qu'il chante, et y prend un vif intérêt, qui sô traduit dans chacun de ses gestes, dans chacune de ses expressions. ï*uts riôtt n'est plus varié que ses chants. Après ces hymnes de la rue, chargées de colère et d'orgueil, qui, le lendemain des émeutes victorieuses, s*élèvent des pavés remuéâ et sanglants , viennent des chansons de paysan ou de

soldai, honnêtes, généreuses, naïves, évoqnant la martiale figore» le calme visage du grenadier et da moissonneur. Enfin , il est un genre de chants qui s'est malheureusement multiplié dans ces derniers temps: c'est ce que j'appellerai la ballade mdaliêUf

lugubre, terrible complainte, oii la fakn remplit le personnage du fantôme dans les ballades allemandes. Elle enlève la fiancée au festin nuptial; elle ravit, comme le loi des aulnes, l'enfant à sa mère ; partout elle éteint le sourire, frappe l'amour, glace la vie. Il est à remarquer, du reste, que ces odes sinistres à la misère, qui se terminent presque toujours par des imprécations contre le riche, datent toutes deTépoque où l'on s'est imaginé que , pour trouver des trésors, il fallait, non plus remuer le sol, mais bouleverser la société. Plus les ruines s'amoncellent et plus les trésors s'enfouissent , plus aussi cette triste poésie prend de l'essor . Jamais la faim n'a joué un plus grand rôle dans les chants populaires que depuis cette dernière révolution, qui s'est accomplie, par une pâle matinée d'hiver, à la lueur de palais embrasés.

Quoi qu'il en soit de ses chants, le peuple chante, et c'est là ce que je voulais constater, toutes les fois qu'il se met en fête. J'ai assisté à vingt réunions dont les chansons, après le punch et le vin, faisaient tous les frais. Les chanteurs se succédaient sans laisser entre eux d'intervalle. On se quittait sans que la prose eût, à bien dire, été de la partie. Sont-ce là des mœurs

primitives? Je le crois. J*ai pris souvent grand plaisir à cette poésie. Aussi, je trouve beaucoup de charme à me rappeler nne matinée chantante et buvante qui eut lieu au Cheval blanc. Le Cheml blane était un grand cabaret dont les fenêtres donnaient sur la place de la Bastille. Le canon de juin a détruit cette pauvre taverne ; j'ai vu ses murs transformés en dentelle par les boulets comme des morceaux d'architecture gothique. C*était au mois de mars 1848 une joyeuse guinguette, dont ce jour-là la plus vaste pièce était occupée par toute une compagnie de gardes mobiles.

Autour d'une grande table, sur laquelle fumaient le punch et le vin chaud, était un cercle qui, après tout, égalait en fantasque et surpassait en audacieuse poésie ces cercles d'artistes si chers à l'auteur du Chat Murr. Chacun était tenu de dire sa chanson. On ne faisait grâce à personne. — Je n'en sais qu'une qui est bien triste. — Chante toujours. — Je n*en sais qu'une qui est trop gaie. — Allons, chante vite. Et les chants se suivaient sans interruption, évoquant toutes les puissances de la vie, la douleur, le plaisir, même la vertu, même Thonneur. Il y en avait un parmi nous qu'on appelait le Normand ; ce pauvre diable qui n'habitait que depuis deux mois Paris, était l'objet de tous les quolibets. Chaque soir, toute la chambrée Im faisait des misères, comme il me disait avec un regard désolé et son accent traînant. Quand vint le tour du Normand: — Je ne sais, dit-il, qu'une chanson de mon pays.—

Ta chanson, ta chanson, Normand! — Et torce futbieii au Normand de s'exécuter. C'est ce qu'il fit, et alorS il entonna certainement un des chants les plus ancien^ et les plus naïfs qui se soient conservés parmi les bouviers de Normandie. Je ne saurais dire le bizarre effet que produisaient ces champêtres accents résonnant tout à coup au milieu de ce qu'il y a de plus Parisien à Paris. J'aperçusles bœufs errants encore mieux que dans les premiers vers de l'ode immortelle d'Horace, et à cette odeur de poudre dont tout l'auditoire était encore imprégné se méîa l'odeur des foins. Les camarades du Normand se montrèrent pour la première fois pleins de bonne grâce vis-à-vis de lui. J'ai souvent remarqué dans le peuple des merveilles de tact. La chanson du paysan fut applaudie avec vivacité et sans moquerie, comme elle l'eût été par des gens habitués à suivre les règles du goût et les instincts de la bonne compagnie. Je ne dirai certainement pas, comme un faiseur d'idylles ou comme un orateur démagogue, que le peuple

l'emporte dans ses mœurs sur les gens qui ont reçu du ciel la naissance et de la société TéduoatioU) mais je rèndi*ai cependant hommage à certaines réunions comme celle dont je me souviens en ce moment. J'y ai trouvé quelquefois des jouissances d'un ordre élevé et calme ; je n'y ai ressenti jamais ni ces violents dégoûts , ni cet ennui amer et infini qu'on rencontre à chaque instant dans le monde, tant qu'on a l'esprit droit et le cœur jeune.

îotit en bilvaht et chantatit, im tlomnies faisaient leur édncâtion militâit-e. Qiidïjait ènvdyé dé différeiiti régiitieiite de YAméë (Juelq«[es jïfflciiët's et lin t;ertâi|i nmhte de SDUS-DfBciëf s et capordux désighés dàiis fiôà bataillons Bdtis le noBl Aejcfffëi qui élaierit dHàrgéà de flous ôppfendi^ë ll'méîtef 80. soldât. Le aadfe fdl à'mti dëâëz tnal aè(îttëilii*, îifh le bataillon dU hîdliiâ adqtiei j'âppâHerlSis; La première îoH que le pélôtOft de nos instructeurs parut â la porte de ftëtilUy, ce fut m tapage ififérttâl dans U caserne. Oft codraît aux afffièà; M déclaf ait qu'il îi'ëntreMt pas. U peuple éët tin singulier ftiëlângé de cônflâncè ëVètfglë et de sftttvagë défiance ; il fe'endort à vos pieds dti vdtls rHët en (iiécës. Lé^ tlôlfes étaient eu Mm\4 dëflafité ëé joixMk ; iîiais qUel(|dës bonhës et cordiales tlal-dtëS (îàlmèretit tiiie ifrttatiori sans cause. OflldëfsJt soldats dé là ligne pai*vifirent à périétref dân§ là ëasëfne ; ail bëut d'une heure, ôh \èut faisait fêté. Je rai' dit eh cdftirheftçant Ces soùvénii's, l'esprit militaire ëfetlêfohd du cai'âctè^ë parisien. Quand les mobiles se furent bien convàincdfe que leurs Instructëùl's fié Venaient point les traînei'dans des geôles , mais ledl* apprendre l'ékerclce, ils îeâ t'eçurëntcortime les enfants rêçoivefit des soldats, tout Paris a été étonné dé la rapidité merveilleuse avec laquelle eds conscrits dé la rue jprirent des ailareâ de troupier. Nos premières patrouilles mafquaienl le

pas aveé tant de mesure gt d'ensembl^ qtlë les âpptaUdisséihéilts paf taient sur notre passage.

leO CARACîiatBS Ef RÉCITS DU TEMPS.

Quant au maniement, on l'apprenait avec une incroyable ardeur. J'ai Yvdes pelotons exécuter en huit jours les charges et le^ feux. Nous étions à Paris par le corps, mais par Tâme nous étions sur la frontière. La frontière ! quand je serai vieux, ce mot me rappellera les plus chères songeries de ma jeunesse. Qu'il nous semblait retèntlssant*ét radieux ! C'était le seurl du monde de gloire, du Jardin des batailles, du paradis de la trompette et du canon.

Ce n'était point seulement le maniement des armes que nos volontaire^s apprenaient des soldats. Leurs mœurs, chaque jour, se ressentaient de la tradition militaire. Ainsi le pugilat disparut et fit place à des combats plus nobles. L'humanité gagnait à ce changement J*ai vu dans les premiers jours de la garde mobile un duel en règle aux armes naturelles ; je ne sais point plus sauvage spectacle. Sur un des paliers de la caserne, où aucune police n'était alors établie, lin grand cercle s'était formé, et dans ce cercle deux hommes étaient en présence, la poitrine nue, les jambes couvertes d'un mauvais pantalon, les pieds chaussés de bottes destinées à jouer un grand rôle dans la lutte. Les adversaires se mirent en garde dans cette 'attitude psuisienne qui n'a ni la dignité, ni la grâce des attitudes de gladiateurs ; puis la grêle des coups de pied et des coups de poing commença, et bientôt des lèvres fendues et des nez écrasés le sang se mit à jaillir. On entra alors en plein dans la phase féroce

du combat La victoire fut un certain temps indécise; on échangeait toutes les blessures que peuvent se faire des hommes sans armes ; les mâchoires mêmes étaient du jeu; un des champions fut mordu à la joue. Enfin il y eut un corps qui roula sur le carreau. On pouvait croire le duel fini ; point du tout. On sait le rôle que jouaient les poignards de miséricorde chez les raffinés du tenaps de Louis XIII ; ce rôle-là est joué par la botte chez les boxeurs parisiens. Le vainqueur s'approcha de son adversaire étendu à terre, et, au milieu du cercle silencieux^ lui déchira le visage d'un coup de talon ; on porta le vaincu à l'hôpital, et je ne sais pas trop s'il en est sorti, du moins par la porte des vivants. En ce temps-là, pareils faits n'étaient que des bagatelles, surtout dans une caserne de mobiles. 6'était le temps où Marc Caussidière avec son grand sabre rappelait la police primitive qu'Hercule faisait àve(;.sa massue.

Temps bizarre!. que de scènes me reviennent! Parmi les plus étranges, je dois placer celles qui se passèrent dans nos casernes au sujet des élections. Le moment était venu auquel les volontaires devaient^ d'après les*tefmes du décret qui les constituait en corps armé, se donner des chefs. Un matin, on nous lut à l'appel de onze heures un ordre du jour du général Duvivier» Le général Duvivier, comme on s'en souvient sans doute, était notre commandant supérieur. G^était une de ces natures comme il s'en- rencontre

quelquefois dans l'armée, qui se sont exaltées et eih flammées, au Heu de s^abaisser et de s'éteindre àm la vie militaire. L'exaltation du général Duvivier avait quelque chose de mystique ; elle était née dans le même pays que celle de saint Augustin et de

saint Jérôme : elle venait de TOrient. J'ai eu récemment entre les tnains le recueil Complet dçs ordres du jour du général Duvivier. Il n'est point, pouf ainsi dire, uile de ces œuvres, — cai* ce soiit de véntablcs oeuvres littéraires, -^ où ne se trouvent de grande* images emprùhtées à la vie da désert et les immor** telles pensées de Dieii, de Târae, d*un monde futur. L'ordre du jour (jU'ôil nous lut poUt nous préparer aux élections était particulièrement empreint^ d'un caractère religieux. On nous enjoigfiâit, je me rappelle encore ces expressions, de nous recueillir et de priet Dieu. Depuis, j'ai souvetit entendu tourner en ridicule le ton d'homélie qui régnait dans ce singulier «orceau d'éloquence guerrière, et j'iVoUé, en effet, (^m le discouffe he semblait pas approprié à l'auditoire auquel il s'adressait ; mais j'ai une indulgence infinie pour là poésie des cœurs dé soldats. Cgtte poésie, habituellement gauche, nialhabilé, oU enïejjà OU au delà de ce qu'il fadt par i*exprèâsion, est tirée dé sources profondes et vives ; elle est émouvante comme le péril, généreuse comme le courage, sacrée comme la mort. D'aillciAs, Vojfdve du jpur du général Duvivier ne parut pas ridicule à ceul!L'là mêmes précisément

Là OARÂfe ttOBlLi. t68

pour lesquels il était fait Lés volontaires Técoutèrent en silence et le Visage sérieux. Si leurs élections n'ont pas dotiné à la France âes Hoche et des Marceau^ ce n'est ni la faute dii général Duviviei* ni là leur, c'est, la faute du temps où s'est accomplie et des éléments qu'a remués la rérdlution de février.

On comprendra quelle réserve je dois niïmposeir en parlant du choix deâ volontaires. Ce choix fut tout ce ctu*il put être. Danâ toutes les caserries où quelques jeunes gens appàrlehâut à d'hotinêtes familles avaient eu ridée de s'enrôler, ces jeunes gens

obtinrent dés grades. Des manières distinguées, Uhe décente origine, loin d'être des tiîotifs d'exclusion, étaient au coiltraire deâ titres au commandement. Ma vie du Ihilieu du peuple m*a convaincu qu'uû patrlcîat régénéré pourrait sortir de toUtfefe nos révolutions, si Ceux qtli valent qualque Chose par leurs tt-aditions domestiqués savaient aborder avec autorité et courage la grande famille sociale. Je suppose qU^aU mots de février le caprice eût pris dans Paris à toute la Jeunesse dorée de s'engager dans la garde mobile : cette troupe levée par les Ledru-Rolliri et les Cauèsidîère eût présenté le modèle accompli d'une armée aristocratique. Officiers et soldats auraient formé deux classes tranchées Corfime aux jours d avant 89. Du reste, tous ceux que les volontaires appelèrent a leur tête eurent dii moins cet incontestable mérite, qu*aù jour du danger ils furent à leur posté, sachant tuer et se faire tuer.

Je ne sais ce que furent les élections dans toutes les casernes, mais je puis affirmer que dans celle où j*étais elles eurent un caractère profond d'ordre et de dignité. Des opérations préparatoires ataient eu lieu avant l'opération définitive et avaient fixé les suffrages | sur un nombre de candidats déterminé. Par un louable et singulier mouvement d'orgueil, les volontaires avaient décidé qu'une autorité étrangère ne serait pas initiée à leurs cabales ; ils voulurent donner à tous leurs chefs le touchant et imposant triomphe de l'unanimité. Aussi, le jour de nos élections ne cessera jamais de s'offrir à mon esprit avec quelque chose d'attendrissant et de solennel. Je frissonne toutes les fois | que je songe au vent du drapeau qu'un volontaire 1 agitait sur mon front pendant que les tambours bat* { talent aux champs* La fraîcheur de ce souffle m'est restée comme la trace d*une huile sainte; je me sentais ordonné soldat.

J'ai vu sur plus d'un visage passer les sentiments que j*éprou-Vais. Un joyeux sourire était sur toutes les bouches, et tous les yeux étaient remplis de larmes. Bien peu de temps s'est écoulé , et presque tous les heureux de cette journée sont déjà dispersés. Quelquesuns sont morts par les balles, ce sont ceux pour qui le destin a mieux tenu ses promesses. D'autres sont allés chercher fortune sous d'autres drapeaux que celui de la France; d'autres n'ont pas quitté leur pays, mais ont vu la vanité de tous leurs espoirs. Heuren-

sèment nul parlni nous n'était doué de seconde vue, et les mêmes élans de joie faisaient venir sur toutes les lèvres cette même parole, qui est resiée ^ans ma mémoire avec vingt inflexions de voix : « C'est un beau jour I » Quelques-uns peut-être riront de cet enthousiasme : l'enthousiasme est toujours sacré pour moi. C'est ce que le langage poétique appelle inspiration et ce que le langage religieux appelle tesprit. € Or tout péché et tout blasphème sera remis aux hommes, dit l'Évangile, mais le blasphème contre Fesprit ne sera pas remis. »

Les oiQciers, dès qu'ils furent nommés, prirent l'uniforme de leur corps et les insignes de leurs grades ; ils furent équipés promptcment , mais leurs soldats restaient en haillons. La république de février n'avait point, pour ne pas vêtir ses troupes, la même excuse q&e l'ancienne république , celle des grandes guerres et des victoires. Un auteur mystique a parlé d'un sourire qui dore de la boue ; il y a quelque chose qui fait resplendir les guenilles, c'est la gloire; nos hommes se plaignaient de ce que leurs guenilles ne resplendissaient pas. Un jour» . on nous fit faire

une langue sortie par une ploie baUvite ; las velentaires revinrent dans un tel état, que le lendemain il leur fut impossible d'aller à reueraice. Ces pauvres gens étaient obligés de rester au lit peur donner à leurs malheureuses blouses le {emp^ de aéclier. La plupart manquaient de chemise» et leur peau apparaissait par les trous de leurs pantalons. Quelques officiers furent navrés de ce dépûment ; c'était t-é« poque oii tout s'obtenait, ou, pour mieuiE dive, se demandait par députation. Ces officiers résolurent d'aller trouver M. Ledru-Rollin.

On part après avoir pris le verre d'eau-de-vie, le vin blanc, l'absinthe et le vermouth du matin. On monte dans un fiacre et l'on se rend en fumant au ministère de l'intérieur. On pénètre jusque dans Tantichambre, le cigare à la bouche. Celui qui portait la parole était un aristocrate qui n'oubliera jamais ces détails, dont il se dij^ertissait prodigieusement. Nôtre aristocrate donc demande à l-huissier le eitoyen mù nisire. On lui répond que ce citoyen n'y est pas, mais qu'un citoyen secrétaire est prêt à recevoir la députation. On se fait conduire au secrétaire et on lui' déclare, en phrases pleines d^énergie républicaine, qu'on veut voir le citoyen ministre lui-même. Le secrétaire dit que le ministre est à l'Hôtel-de-Ville , on ne l'y trouve pas ; on revient furieux au ministère de Tintérieur. On est envoyé au Luxembourg, où le ministre doit être pour sûr. H n*y avait au Luxembourg que

]||I. LoDja pi^QC, catéchisant lepi tailleur^. Or^ r6tQurno au ministère de rintérieur pour 1^ troisième fois ^ pn traite Thnissier d'esclave, et Ton envahit le salon de réception. On s'y prpmèpe en laissant traîner les sabres sur le parquet ; les uns se couchent sur ce gre^nd divan rond qui fait Tadmitation des spusprpfets, les autres se mettent à cheval sur les chaises. « Nous bi-

vouaquerons là, dit Taristocrate, jusqu'au retour du citoyen ministre ; nous fumerons ici, nous y boirons, nous y mangerons, et nous ne sortirons que par les baïonnettes. » L'huissier effrayé se décide ^ 4ire que le ministre préside le conseil, gui se tient rue de Rivoli au ministère des finances. On va siir-le-phamp au ministère des finances, et cette fois on apprend en.effet que le citoyen Ledru-Rollin est là, mais invisible; des affaires de la plu^)iauto impprtance reclament son attention ; on serait Qeorge Sand même qu'on ne passerait pas. L'aristopr^te écrit alors pe curieux billet dont il n'oubliera jamais la teneur : « Cinq officiers de la garde mobile ont besoin de parler sur-le-champ au citoyen ministre ; leur service ne leur permet pas 4*attendre. » Et M. Ledru-RoUin arrive. L'aristocrate, le foudroyant avec bonheur du titre de citoyen , lui peint, dans la plus révolutionnaire des harangues, la détresse de la garde mobile. — Que le gouvernement provisoire y prenne garde, les volontaires sont las. Si la lépublique veut se faire honorer par ses enfants, il faut qu'elle les habille. — Le ministre promit qu'au sortir

du conseil il se rendrait lui-même à Clichy, où M. Louis Blanc avait établi la société fraternelle des tailleurs. Ces tailleurs pouvaient être frères entre eux ; mais ils traitaient leur prochain de Turc à Maure. Quand on allait leur réclamer les habits qu'ils auraient du faire et qu'ils ne faisaient pas, ils prenaient les plus farouches expressions de clubs et semblaient prêts à vous plonger leurs aiguilles dans le cœur. Je ne sais pas si M. Ledru-RoUin tint sa promesse et alla en effet les presser ; mais les oflSciers de la garde mobile et les gardes eux-mêmes se mirent à les harceler. Clichy fut le théâtre d'étranges scènes. Lorsque les mobiles

étaient en nombre, les tailleurs, avec leurs grands cheveux et leurs longues barbes, les recevaient dans la morne attitude de prophètes outragés. Tout vainqueurs de février qu'ils étaient, nos hommes comprirent que des ouvriers, qu'on a l'air d'insulter* lorsqu'on leur demande son pantalon ou sa chemise, sont de tristes ouvriers. Cette le^jon leur fut salutaire. J'ai entendu plus d'un volontaire dire : « Si celui-là , au lieu de prêcher , cousait ma tunique , la république n'en irait pas plus mal, et je ne serais pas tout nu. » Non-seulement ces majestueux tailleurs ne voulaient rien faire , mais ils prétendaient encore empêcher de travailler tous ceux qui ne siégeaient pas dans leurs conseils. Ils menaçaient de quitter leur Olympe pour donner des gourmades à tous ceux qui prendraient l'entreprise de nos habits. Enfin on se débarrassa àd

leur joug. « Moi qui ai brûlé un trône, dit un jour un, mobile, je brûlerai bien leur établi. » On adjoignit à ces frères unis les frères isolés qu'ils voulaient rosser et ne rossèrent pas , et la garde mobile fut habillée. Toutefois elle était encore dans son costume des premiers jours le 16 avril. C'est ce que ne regrettera jamais aucun de ceux qui ont vq dans ses rangs cette journée. Ces enfants en guenilles, qui marchaient d'un pas si résolu à la défense de Tordre et de la fortune publique, offraient un spectacle admirable et inattendu. Il fallait entendre les cris dont la garde nationale nous saluait! Des légions entières semblaient entraînées vers nos bataillons par une attraction ma- gnétique. Des mains inconnues nous donnaient de rapides étreintes. C'est par cet enthousiasme que la garde mobile fut conquise à la cause qu'elle a si intrépidement défendue. Je puis affirmer que si le 46 avril, ceux qui épiaient Theure de la guerre civile eussent osé tenter une 'bataille, on aurait vu des barricades enlevées par des

compagnies d'hommes en blouse. Je craignais à chaque instant de confondre les hommes que je commandais avec les ouvriers qui nous pressaient de toutes parts et s'efforçaient de rompre nos rangs. Les uns et les autres portaient . le même costume ; mais je reconnaissais les nôtres à ce je ne sais quoi d'honnête et de déterminé dans l'allure que prennent les gens du peuple dès qu'ils ont embrassé la carrière des armes. Il n'y a point, pour

)6 peuple, de meilleure philo^optiie qm rexercice. {«i «aserife corrige le dut^ et unit même beureusecnent par le dévorep. L'asprit militaire est le* oonti'e^poisûD de la démagogie*

H veui, peur preuve de Tempire qu'exerçait cet •spril papmi noup, la manière dont furent fêtée» no^ premières cartouebes. Quelque temps avant le 1^ mait i cette époque où tQut habitant de Paris se demandait le matin 8*il n'aurait pas le soir une balle dans s| eervelle et le feu dans sa maison, où Tinquiétude efte péril étaient dans Tair, où l'on interrogeait la put comme on interroge la naer dans la saison des tempêr tes, un officier d'état*major arriva en bourgeois à ne* tre caserne. On venait de battre pour la soupe du soir. Nous avions été consignés toute la journée. On ne peut pas imaginer tous les bruits qui agitaient nos quartiers à la finscd'un jour de consigne. Les comraunistes brûlaient l'Hôtel-de- Ville, on s'égorgeait à la porte Saint-Martin, on pillait à la Madeleine; c'était une confusion de nouvelles qui auraient glacé d-effroi Tesprit de tout honnête citadin, mais qui couraient dans nos rangs à travers les rires et les chansons. L'officier qui arrivait tout à coup au milieu des rumeurs en même temps les plus sinistres et les plus joyeuses portait Tordre à notre commandant d'envoyer à la place un détachement en armes : trente

hommes avec des sacs (levaient recevoir des cartouches* Les cartouches ! c'était notre ambition , notre

rêre. Leé Parisiens ont pour la poudrè^titiê bièarre passion ; ils l'aiment comme les avares aiment Voté Si, pendant le combat, ils la dépensent en prodigues^ une fois le cpmbat fini ils la cachetit, ils Tenserrent. Nous n'avions pas d'honlme ijui n'eût au fond d'un vieut mouchoir de qtioi ensanglanter le paVé et se ifoif* ôir la bouche ; mais ces trésors individuelë^ ces épaf^ gnes des barricades de février^ ti'adraient p^ë suffis âti mois d'avril, pour une brûlée^ je me sers du terme ffillitaire, telle que Parisi l'attetidàit et qtie nous ta Souhaitions. Quand on sut qu'on âttàit faire Une dis» tribution générale de cartouches, ce fut une Joie qui eût rendu certain de la victoire un général chargé de nous mener au feu. On frappait des malds, ôft sautait, ' dn entonnait les refrains leâ plus gdis, et qUapd les sacs arrivèrent, ce fut une ronde du sabbat dans là cour. Officléi*s, àoUs-oSiciers, caporaux et soldats se tenaient par là fnàlrî. Un de ceux qui d(9nna le branlé reçut url deâ premiers, au mois de juin, deux balleé eh pleine poitrine. Aujourd'hui encore cependant je ne condamné paâ cette gaieté. Je l'aurais mieux aimée aux frontières, c*ést Certain ; toutefois, même à Paris, je trouve qu'elle n'était pas déplacée. Il ne faut appiarter de tristesse dans aucune guerre. Nous verrons Comment la garde mobile suivit ce précepte que lui enseignait son instinct

C'était déjà dans l'abondance des fusils et des cartouches, mais encore dans la pénurie des vêtements ,

que la garde mobile faisait un service dont les bonrgeois de Paris auraient dû garder un long et reconnaissant souvenir. Qu'on se rappelle ces jours où le socialisme triomphant voulut imposer 1^ générosité, même la prodigalité, aux propriétaires.

Quiconque ne se contentait pas de recevoir pour revenus de sa maison quelques salves de coups de fusil et un drapeau portant une inscription en son honneur était menacé d*être brûlé ou pendu en effigie, et roué de coups en personne. C'étaient, à l'entrée de la nuit, dans tous les quartiers populeux, un effroyable tapage et des scènes incroyables. La rue du Faubourg-Saint-Antoine, entre autres> devenait pour tous les propriétaires un véri-.table enfer, un affreux Tartare. D'étranges processions, qu'éclairaient des torches, la sillonnaient dans toutes* ses profondeurs.

Une de ces processions occupait un soir toute la largeur de la f ue ; celui qui la conduisait était bien le plus rébarbatif des locataires : c'était un homme de quarante ans, la poitrine et les bras nus, la tête coiffée d'un bonnet phrygien, le visage à demi caché par une barbe de moine espagnol, une figure enfin digne de porter, dans un tableau d'histoire, la tête de la princesse de Lamballe. Heureusement ce redoutable personnage portait un objet beaueoup moins sanglant : il avait sur «les épaules un mannequin affublé d'un bonnet de coton et d'une robe de chambre. Ce mannequin représentait un propriétaire condamné à être

brûlé par ses frères pour avoir réclamé au nom du vieux monde, comme dit la nouvelle école, les termes auxquels, dans son injustice et son ignorance, il prétendait avoir droit. On réservait à Teffigie de ce misérable un exemplaire autO'-da-fé. Dix ou douze hom- . mes , accoutrés comme le porte-mannequin^ brandissaient des torches et chantaient le cantique de février» c'est-à-dire l'hymne des Gmmdins. Une patrouille de mobiles, composée de seize hommes en guenilles que conduisait un officier, arrêta cette troupe, jeta le mannequin dans la boue, et éteignit les torches sous ses souliers. L'homme à la longue barbe voulut se

débattre, il reçut de.s coups de crosse dans les jambes ; on croisa la baïonnette sur ses camarades, qui s'enfuirent, et la propriété fut sauvée d'un outrage. Je pourrais citer vingt traits pareils à celui-là. Ces blouses en lambeaux, ces vestes percées qui défendaient l'ordre, produisaient sur le peuple un effet magique: La garde mobile faisait alors ce qu'elle seule pouvait faire à Paris. Elle était insouciante, énergique et dévouée : insouciante, parce qu'elle était composée d'enfants ; énergique, parce que, sortie des barrica- . des, elle savait ce que pèsent les pavés ; dévouée, parce qu'avec l'esprit parisien, le cœur français, elle avait compris sur-le-champ ce que disent le tambour et le drapeau. Les calomniateurs de la garde mobile ont essayé àe la représenter comme une troupe dangereusement révolutionnaire, même après les gages san-

glttnts qu'elle dotiha aiiii partisanâ^Qe Voj!ûtB : elle était si loin d'avoir TespWt de confusion et dfe réyolte, qtiè, dès son ôrigiiie, ellô fut en giieffe déclarée avec céttt qui trouvaient vraiment leur dompte dans le boule» versement de la tiiê.

Cette guerre éclatait tdtltes lés fols (itie nos bataillons étaient de garde à THôteKde'^Viile. Je ti*ai point vu les saturnales des Tuileries, mais j'ai assisté à foutes les grotes^Ué^ et ëcaiidàleiisesinàâcârades dôfit le siège du gouvernement provisoire fût le théâtre jusqu'au le fhâi. Cette demèilfê était devenue linè sorte de citadelle, où s'était établie tine véritabfe féodalité. Une poignée d'hommes, dont qùelques-tins avaient manié Taune, d'autres grîffohfié deâ actes, dont certains avaient figuré, fn'a-t-ôn dit, sur deâ théâtres 'de la banlîède, dolit ufl petit nombre avait servi, mais ne ôe serait point âôùcié de montrer ses états de services,

une Irotipe de des gens comme les révolutions en rassemblent s^étaient installés dans la maison de ville et y menaient la plus étrange vie. La fantaisie éclatait dans leurs costumes : ceux qui avaient des goûts militaires s*étaîent donné des épaulettes de capitaine, de comiriandant, voire de colonel; ceux qui avaient des penchants poétiques avaient adopté toutes sortes d'accoutrements romanesques. Je me rappelle un personnage, dont j'ai oublié le nom, qui sortait à cheval avec un chapeau à larges bords, des bottes tnolles, un habit de velours et une

l&nguê âpée. La plupart de ces ^fiiàteti^s du pitto^ f ës(|uë àvaiettt â leurs ceinltires des pistolets et des poJ* griârds ; màiiit canotier parisien s'était transformé eil Lara. J'ai toujours eu raffëctatioti en haine : elle m'inspire un secret dégoût, même dans la plus bHl* lante des sphères, qiiand elle se prête aux dapriceâ dlî génie. Je n*ai point de rttots pour peindre la mléèfe de cette affectatiofl du ruisseau. Ceux qui ont vti ceâ parodies savent jusqu'à quel tiiVëiiU petit descendre lé triste comique de cette vie.

Parmi leâ affëctattolis des seigneurs su2éfains dé rHôtel-de-Vllle était une superbe comme 11 né s*en est certêâ jamais rencontré chez Taristocratie d'auctlîl peuple et d'aucun temps. Dans les cafés où ils dai* gtiaient souvent apparaître avec leurs longues barbeà et leurs écharpès flottantes, ils tutoyaient et frappaient inême les garçons^ II y avjit entre eux une sévère hiérarchie. La maison de ville, qui, du reste, était une maison de bombance, renfermait plusieurs tables auxquelles on s'asseyait suivant le rang que Toh occupait dans cette noblesse des barricades. Une de Ceâ tables rappelait celle où le roi invitait autrefois lëè oficiers de

service aux Tuileries ; seulement oii y buvait davantage et on y restait plus longtemps. Aprèâ les repas> on faisait des largesses au peuple. t)es vàN lets, portant de grandes corbeilles où des restes de paîfl et de viande étaient entassés, distribuaient ces débris à la multitude affamée qui se pressait derrière les grilles

du palais. La voix de la garde mobile fut la première qui troubla dans leurs fêtes les triomphateurs de THôtel-de- Ville. D*abord Tinsolence de ces personnages l'irrita^ et leurs airs féroces la firent rire. Les Parisiens» sont familiers avec les masques de théâtre. Ces tyrans de mélodrame perdaient leur temps à enfler leurs voix. L'arsenal suspendu à leur ceinture n'inspirait pas plus d'effroi aux nôtres que leurs barbes hérissées et leurs moustaches pendantes. Les mobiles, avec leurs baïonnettes, se moquaient des poignards et des yatagans. Un graâd escogriffe, équipé en malandrin^ voulut traiter de Franc à Gaulois un homme de mon bataillon. Le mobile donna un soufflet au montagnard. Je l'avoue, je prenais plaisir à voir ces braves enfants courir en jouant aux fantômes qui faisaient alors trembler tout Paris. Ils traitaient ces épouvantails comme les matelots anglais traitèrent les dragons, les griffons et tous les moftstres de papier peint dont les Chinois imaginèrent de les effrayer un jour de bataille. Si ces chevaliers de l'Hôtel-de- Ville ne furent point canardés dans leur château, ce ne fut point la faute de nos hommes. Un matin, je ne sais quelle altercation entre un des leurs et un des nôtres, au commencement d'une garde, fit courir aux armes tous nos soldats. Des tirailleurs s'étaient embusqués jusque sur les toits. Avec leur flair particulier de la poudre, les mobiles savaient déjà où étaient les munitions. Je crois que, s'il y avait eu combat^ la victoire n'aurait

pas été incertaine. Notre jeune et vigoureuse troupe aurait fait passer de mauvais instants à cet amas d'hommes fatigués parla débauche. Quelques esprits prudents apaisèrent cette affaire, et la féodalité montagnarde conserva son fiel jusqu'au i 5 mai.

Le 45 mai est peut-être , de tous les jours à caractère insolite que la révolution de février nous a donnés, celui qui m'a le plus frappé. Tous nos hommes enfin étaient habillés de neuf, leijrs fusils étaient en bon état, ieurs gibernes étaient bien remplies , nos tambours connaissaient les batteries , et presque tous les bataillons avaient des fanfares . Nous étions prêts pour les occasions. Le 15 mai arrive, et à midi le rappel bat dans Paris. Dès le matin, notre caserne avait été consi* gnée. A deux heures, nous recevons Tordre de marcher Mous étions obligés, pour nous rendre à l'assemblée, sur laquelle on nous dirigeait, de traverser les boulevards. L'air des émeutes circulait dans cette grande voie. Les boutiques se fermaient, et les pavés, que frappait le soleil, avaient cet aspect sinistre qu'ils prennent au moment des batailleSpopulaires. Derrière nous, toute une légion de la garde nationale marchait précédée de quarante tambours. Cette formidable batterie avait quelque chose d'entraînant, elle nous enlevait du sol. Le tambour est un merveilleux instrumen^qui donfine la musique de tous les orchestres, comme le^crîde l'héroïsme domine tous les accents de l'éloquence; ses sons à la fois écrasants et agiles

renversent tout ce qu'il y a de eraintif ef fàit'tevét tout ce qu'il y a de viril dans les eœurs^ Nou^ arrivons à la Madeleine, nous travcfsons la placé Lotiis XV, et nou3 enfilons le pont qui cOhdiiit à la Chambre dès Députés. Là, notre colonne S^afrête, et J'ai

sous les yeux une scène qui est restée dânè moh esprit aVec les vives et étranges couleurs d'un irêve. Le Pâlals-Botir^ boti se dessinait devant nous soUâ un Ciel digne d*é~ clairer le forum d'une cité aatl^ue. Ses m^^ches étaient garnies des nôtres, dont on voyait briller de loih le^ shakos rouges. La foule qui était pressée devant nos rangs nous cachait ufi imménâë tumultô dont nott^S n'avions polir ainsi dire que la sensàtioti électrique. Des voix innombrables .proféraient des parolfciî dont il ne nous parvenait qucf lé bruit Nous seritiofis qu*âô milieu de ce chaos un nouveau tooftde révolutionnaire essayait de se former et de Sufgir. la puis^dfiCe qtit révoquait était une puissance Inconilùe. Uii de Ces hommes qui n^ônl ni 1& écœilr ni le (k)Stume do peuple, un de ces démagogues en habit noir qui disparaissent de la rue âu moment où s'y élèvent les &arricades, se glissa tout à coup dans nos rangs et se mit à crier : « L'assemblée nationale est dissoute J sa république est finie I Vive la république démocratique et sociale! » Quelques instants apr^*, je vis passer une bande d'hommes à longues barËes c||ii Jb^étaieni le même cri en ajoutant : « A rHôtel-ae-Viltt! » Puis nos tambours battirent la charge. |e compris alors ce

14 (mm m^mn m

çui ye«ait Ae s'a^ûornolir, ^ty-m^ l'eapair fle veir «n^ fin le tréçQF des juçte» eolèi'e^ sia vidais

L'heure de la jmtm n'élait pag venue encoi^. les isisérdbles qui avaient tenté cette infâme entreprise, • qu'un poëtë a nommée une étourderie, manquèrent ce jour4à 4e cœur. La foule qui encombrait ia place Bourbon Qt ébranlait les grilles de rasaembléô se dispersa devant nous. Un de nos bataillons enti^ au pas de charge dans la chambre et chassa du temple de la loi, non point

les vendeurs, mais les larrons. Les autres bataillons se postèrent aux environs et dans les cours mêmes de rassemblée. Je suis persuadé que, si, le 15 mai, une action sanglante avait eu lieu, on eût mis en pièees le drapeau rouge et ceux qui le portaient. La garde nationale était alor« animée d'une énergie qui était fort affaiblie aux journées de juin . Depuis un mois, des milliers d*hommes étaient exaltés par les fatigues et par les veilles. Toutes les fois que le rappel battait, le plus pacifique bourgeois bourrait ses poches de cartouches, et souhaitait, au péril de sa vie, d^aller conquérir son repos. Des fusils destinés aux lièvres et aux perdrix étaient décrochés chaque matin pour la chassé humaine. Paris n*était plus une ville habitable. Une presse exécrable y conjurait tout un essaim de fantômes qui donnaient le vertige aux plus calmes imaginations. Les sociétés des ténèbres s'étaient emparées deTair etdu grand jour. L'enfer des clubs ouvrait ses bouches de tous les côtés*

f$ù CABACrtRES ET BÉCITS DO TEMPS.

On senlait qu'il fallait, à travers la mort, enleyer Paris aux dominations sinistres, et le rendre à l'esprit qui doit le gonvemer, c'est-ànlire à l'esprit régnlier, paisible et doucement actif des nations civilisées.

La garde mobile se fût battue le 45 mai comme an %d juin. Elle fit tout ce qu'il était en son pouvoir de faire dans cette journée. Pas un homme ne poussa dans ses rangs un seul des cris factieux qu'on s'efforçait de nous arracher. Quand on ordonna aux baïonnettes de se croiser, elles se croisèrent; les fusils ne demandaient qu'à faire feu ; nos cartouches brûlaient nos gibernes. Le soir, le bataillon auquel j'appartenais alla bivouaquer dans la grande cour claustrale do musée d'artillerie. Ce grand préau,

dont le milieu était garni par l'herbe tendre et fine d'un gazon de mai, et qu'entouraient des canofas démontés, avait un aspect original et attrayant. Nos' soldats s'y répandirent avec une joie d'enfants et se mirent à cheval sur les pièces ; puis tous s'assirent en cercle sur le gazon et passèrent toute cette nuit de mai à chanter. Une compagnie de la garde nationale bivouaquait avec nous ; dans ses rangs était M. Mérimée, que je vois encore fumant sa cigarette. C'est ainsi que les guerres civiles forcent le poète à devenir soldat et à camper au seuil de sa maison. On s'attendrit sans cesse sur des pères de famille qu'une balle peut atteindre; ne devrait-on pas s'attendrir bien plus encore sur ceux

qui exposent avec eux à la deslruction toul uu monde enchanté ?

Un des derniers jours de mai 4848, à quatre heures, je quittai Paris par ia barrière de T Étoile, et commençai ma première étape. Mon bataillon allait à RueiL Ce fut une vraie fête pour les mobiles quand on commanda le pas de route. Ce bienheureux pas , qui autorise dans les rangs, espacés en longues files sur les bords du chemin, non-seulement la causerie, mais la chanson, était fait pour une troupe comme la nôtre. Nos hommes étaient de si bonne humeur, chantaient avec tant d'entrain, avaient sous leurs petits shakos une mine si avenante, que les habitants de toutes les maisons dont la route de Paris à Rueil est bordée leur souriaient. Comme la jeune captive d'André Chénier, ils voyaient dans tous les yeux leur bienvenue. Nous étions à la fin de Tun des plus beaux jours du mois de mai ; la campagne avait toutes ses grâces printanières. Le printemps convenait à cette jeunesse. Paris, malgré les démonstrations vigoureuses de la garde nationale

au 15 mai, était redevenu une odieuse ville, où Ton sentait la barricade prête à sortir du sol, la crainte ou Tinsolence sur tous les ▼isages, la guerre dans les cœurs, la mort dahs Tair.

lit GARâCTÈRBS BT BÉGITS DO TEMl^.

Quand' on sortait de ce repaire, on ne peut dire 06 qu'on trouvait de charmes à cette nature dont Dieu a bien voulu mettre les lois au-dessus de nos folles et meurtrières fantai^l/ep; Cependant cette sérénité même des champs avait quelque chose d'une poignante mélancolie pour une âme douloureusement occupée des malheurs du temps. Cette souriante et sage beauté des choses ramenait d'une manière pénible l'esprit sur les spectacles affligeants et insensés que donnent les hommes. Puis il était quatre heures, ai'je dit, et c*est une heure d'exaltation mystérieusement triste, ûomme Ta remarqué Obermann. Quel nom sà^îe prononcé à propos de mobiles ! On ne s^* tait guère autour de soi l'influence de cette heure oà le poëte q^uitte sa plume , s'accoude à sa fenêtre , et sent en lui un débordement de vie, si les accords d'un piano lointain lui apportent quelque air mêlé aux se« erets de son cœur.

Â Rueil commença pour nous cette vie de garnison qui devait devenir plus tard notre vie unique. Je pus observer sous un aspect nouveau les hommes ao destin desquels j^étais lié. Il est impossible de rendre tout ce qu'il y avait dans la garde mobile de verve et d'entrain. Qu'une prise d'armes eût lieu, n'importes quelle heure du pur ou de la nuit , et pas un soldat a'était malade. Les portes de l'infirmerie étaient fer* mées. Qui D -avait pas de souliers venait pieds nus; qui avait égaré son fusil se trouvait armé subitement.

Jamais le danger n'aura pour aucune troupe l'attraction qu'il eut pour nous. Quand l'appât des coups de fiisil n'existait point, quand il s'agissait tout simplement de l'exercice, c'étaient une apathie et une mau« vaise bameiir universelles. Tant que le maniement des armes avait eu le charme de la nouveauté, on rayait pratiqué avec entraînement ; depuis qu'il était deven» quelque chose de régulier et d'habituel , on l'avait pris en dégoût Je ne saurais qnieux comparer la garde mobile qu'à ces ardents et capricieux génies d'artistes qui passent deTélan passionné pour tout ce qui est difficile et insolite au paresseux dédain des menus et ordinaires travaux de la vie.

Heureusement nous allions souvent à Paris, et nous y allions toujours les gibernes pleines. Le trajet se faisait en chantant. Quand nous arrivions à la barrière, la musique jouait et le drapeau flottait au vent. J'ai eu l'honneur de porter quelquefois ce drapeau , qui fut troué par des coups de feu ; je me disais, alors que je marchais dans le rang, mesurant mon pas à celui des soldats : « Ici les balles m'atteindront peut-être ; mais ce que j'ai toujours craint et, abhorré, ce que je trouve honteux de mépriser, lâche de subir, la calomnie et l'injure ne m'atteindront pas. » Cette pensée m'inspirait un , attendrissement plein de bonheur et de fierté dont je remerciais Dieu.

A Paris , nous campions sur les places publiques.

On jetait de la paille sur les pavés, souvent même la paille manquait > et il fallait s'accommoder du lit de pierre. L'officier appuyait son front b,u% jambes d'un soldat qui prenait son ha-

vresac pour oreiller , et le sommeil n*en venait pas moins avec le cortège des songes. Je crois qu'il y a une espèce particulière de rêves pour ceux que la lune et les étoiles regardent dormir. Le sommeil sous les cieux étoiles m'a toujours paru tout imprégnéde la clarté des constellations. Quandle tambour, passant au-dessus des corps étendus, saluait des accents de la diane les premiers rayons de l'aube, on se levait avec autant de peine que s'il eut fallu quitter une couche moelleuse ensevelie dans une profonde alcôve. Qu'importe la couche que l'on quitte? c'est toujours, quand il faut se mettre debout, la fantaisie qui s'évanouit et la vie réelle qui recommence, l'âme qui voit tomber ses ailes , Gendrillon qui descend du carrosse des fées. Peau d'Âne qui, pour reprendre son ignoble vêtement, dépouille sa robe couleur de soleil. Ces nuits au bivouac, cette vie de campagne» étaient propices aux rapides liaisons. Deux chers souvenirs se rattachent pour moi à la garnison de Rueii. Deux officiers qui ne sont plus augmentaient , en le partageant, le plaisir que je trouvais à une vie noblement

bohémienne. Antonin B et Guillaume de N....»

quoique leurs pas aient marché bien peu de temps i coté des miens, laisseront dans mon cœur mémoire de vrais amis et de précieux compagnons. D'origine et

de caractères différents, ils se ressemblaient par le

courage et par la jeunesse. Antonin B était d'une

naissance i)ourgeoise et d'un esprit libéral ; mais le jour du combat m'a montré qu'il avait la vérital^le élégance, celle que donnent l'aisance dans le péril, le dédain moqueur de la mort. Ce

joyeux et loyal garçon agissait, en suivant ses instincts, cpmme les gentilshommes d'autrefois, en mettant à profit les traditions. Je Fai vu un jour se battre en duel avec autant de gaieté et de bonne grâce qu'en put déployer M. de Ségur en se mesurant avec le prince de Nassau.

Quant à Guillaume de N , c'était un eiifant de

bonne maison , qui , croyant la France revenue aux jours dont les révolutionnaires de février semblaient vouloir poursuivre , à leurs débuts , la néfaste résurrection , était venu confier sa jeunesse , son honneur et sa fortune au drapeau. Il avait dix-huit ans; mais les événements dont était née sa courageY se résolution l'avaient mûri. Il se trouva X[u'il était prêt pour la mort des champs de bat^Ue. **

Le jeudi 32 juin, à cinq heures, je dînais dans un cabaret de Rueil avec Guillaume et Antonin. Nous puisions à pleines mains en no$ discours dans les trésors de l'avenir. Nous retrouvions en Italie et sur le Rhin les traces des volontaires , nos devanciers , et deux jours après nous étions tombés tous trois sur le pavé de Paris! Un seul s'est relevé et a repris, avec sa vie, les rêves de ses compagnons.

n ejst on r^ocbe que mon cœur ne se fUt pàs\ if est , après s*étre écrié codiine Kené : « Levez-vous » orages désires,» d*avoir géiht de mes souhails et matrdit ma destinée quaiid les otages sont' veûukl

Ces journées de juifi furent poht tbus des jours d'été ; pour moi, ce sont des jours d*éfé et de jeunesse. Certes, j'aurais mie-

tax- aim^ c<ette gralnde mêlëe, cétie fête du caiîon, cette orgie de poudHe^ sur lëfs bortis du Rhin qti'àu miUëu de Fari^ ; mâtis enfin je ^is heu* reux d'avoir assisté à ces cëhibais. Je ne pense {iàs que là guerre soit lé mal, et (jfùè le hasard et la viblënce, !5*est-à-dîre les (iuissarices que Dieu supporté hor§ de sa force et de ^a jùislticé, en soient seules chiàrgéés. lé ctois que Dieti se l'est réservée ail côntrait^e , et» n'en déplaise aux prêtres philÀ&^hiés qui se réùnisseiit à des ministres réformés dans deâ congrès , je le crois avec la fiiblé,' avec l^ rïtùbl, qui disent : Lé Dieu (fes armées!

Leé journées de juin ftiréht lihe véritable gùérrè. Comme toutes lés guerres, elles nous ont délivrés en ùà seul coup (ié riiàux (jfue lé temps n'eût guéris qu'après de nuVsibléé rènteîflrs. Le temps est un tfUte médecin pour les générations ïiialadés. Se^ tâtonneméifts, ses

délais, ses expériences» font une part plus sûre à la mort que le remède héroïque des batailles. En juin, nous avons» pour la première fois depuis plus de soixante ans, coupé brusquement, dans un furieux accès» la fièvre révolutionnaire. Pour parler sans figure» nous avons prouvé à rémeute qu'elle n'était pas sacrée, 1t la barrkade qu'elle n'était pas invincible La plus triomphantfe démonstration de cette vérité e^l due certainement à la troupe dont j'écris l'histoire.

Ce fut le vendfMi» à midi, que commença cette im* mense fusillade' où furent brûlées trois millions dé cartouches. JusqU'âlti samedi, dans 1^ journée» le^ I^Iu5 grands eflorts dé lai défense furent faits pat* la garde mobile. Le système du général Cavai-

gnac, si diversement apprécié, retirait Tarmée de la rue» où nous restions avec les insurgés. Dans quelques quàri^ tiers, ta garde nationale nous envoyait dû renfort; dans beaucoup, elle nous saluait et lious regardait mourir; dans certains elle nous était hostile. On m'a assuré que le brave comtnandant du 16* batailloi), Cipollina, fut tué par un homme qui poi*tait l'uniforme de ta garde nationale. Cipollina fut parmi noué un de-ceux qui tombèrent les pretniers. C'était uft des hommei dans fesquels s'incarnait avec le plus d'originalité et d'éclat l'esprit de la garde mobile, tl avait une belle ligure, ùiie taille élancée et je ne sais quoi d'en iheme temps populaire et chevaleresque qui exerçait sut les masses un entraînement indicible.

Vrai chef de bande, il se faisait des soldats par Fauto* rite du regard et de la parole bien plus que par l'application de la règle militaire. Il possédait au plus haut degré ce que notre armée d'Afrique appelle la fantasia^ cette mise en scène qui a quelque chose de touchant dans le danger, quand elle relève de nobles actions et d*intrépides caractères. Lorsqu'il marchait à la tête de son bataillon , il y avait derrière son cheval, devant la fanfare, deux gardes mobiles, les plus petits de toute la troupe, habillés en sorte de pages; 4'un d'eux portaif une énorme carabine que le commandant saisissait aus« sitôt que battait la charge. GipoUina ne savait qu'inventer pour exposer cette vie qu'il a perdue comme il le souhaitait^ Un jour, on TavaiC envoyé avec son bataillon rétablir l'ordre à un chemin de fer dont les ouvriers, pour se conformer à l'évangile de M. Louis Blanc, prêchaient le fusil à la main, au lieu de gagner leur salaire en travaillant La garde mobile bivouaquait sous la gare. Voilà le commandant GipoUina qui ima-

gine de selancer à chevalau milieu des rails. Un convoi arrivait à toute vitesse. Ses hommes, qui l'adoraient, lui criaient : « Commandant, commandant, prenez garde à vous ! » Je vois encore sa bonne contenance» sa grande aigrette. Son cheval fit à propos un bond qui empêcha l'homme et la bête d'être broyés. Je sus gré à GipoUina de cetle folie dont les mobiles furent charmés. ••

GipoUina eut la poitrine traversée d'une balle près

d'une barricade que ses soldats enlevèreilt quelques instants après sa mort, et où périt le capitaine adjudantmajor du 16* bataillon, brave jeune homhie qui tomba en franchissant Tobstacle le premier. Dans le 20* bataillon, la moitié du corps d'officiers fut mise hors de combat.'^et par des blessures qui presque toutes furent mortelles. Nos hommes se montrèrent au-dessus de tout éloge. Le général Lamoricière les appelait ses zouaves. Je doute qu'aucune troupe ait atteint jamais leur entrain. C'étaient de merveilleux tirailleurs. Avec leur intelligence et leur agilité parisiennes, ils s'embusquaient partout où ils pouvaient faire un feu sûr et meurtrier. On en voyait sortir des cheminées et ramper le long des gouttières. Les émeutiers avaient trouvé leurs maîtres. Nos balles les atteignaient dans leurs barricades et à leurs croisées; où les balles n'allaient point, les mobiles allaient eux-mêmes. Un enfant de fteize ans se fit descendre par ses camarades, à Taide d'une corde, dans une cave d'où partaient des coups de fusil.

Ce fut le vendredi soir à cinq heures que le bataillon dont je faisais partie entendit pour la première fois le canon. Nous étions à l'Hôtel-de- Ville ; le canon grondait sur le quai à quelques pas

de nous. Au moment où éclata le feu des batteries, nos hommes avaient leurs fusils en faisceaux et mangeaient la soupe du soir; tous, d'une même voix, entonnèrent la MoT'^ seillaise. A partir de cet instant, l'enthousiasme et la

gaieté fufent dans nos rangs. Cependant une fenêtre s'ouvrit dans la cour de l'Hôtel-de- Ville, au plus fort des chants dont tout le palais retentissait, et une voix nous rappela les blessés. Il se fit un silence subit. Ces salles, où Lamartine s'efforçait, il y avait quelques mois» de faire briller aux yeux du peuple toutes les lueurs trompeuses dont se colore l'aube dejs révolutions, étaient transformées en ambulances. Les échos qui avaient recueilli, la parole dorép du sophiste recueillaient les plaintes des mourants. La révolution avait ses réalités hideuses oii elle avait eu ses brillants mensonges; où s'étaient fait adorer les faux dieux* coulait le sang expiatoir,e;^es victimes.

Parmi les blessés de l'Hôtel-de- Ville, il y eut un des plus nobles et des plus vaillants soldats qu'ait jamais eus notre pays, le général Bedeau. Je n'avais Çoint rhonneur. d'être à, ses cptés quand le frappa la balle dont il faillit mourir ; niais o^ m'a raconté qu'il persistait à.se tenir en selle pialgi^é UJ^e blessure qui ensanglantait les flancs de son cheval. On lui cariait de toutes parts : « Mon général, d^scendçz.j .f Et il resta, le visage toujours plus pâle et plus calme. Qn parvint enfin .à Tenlever, et je le yis pa^$er cjn litière sur la place où je Ta vais, vu arriver, il y avs^tà p.ain§ quelques fleures, les traits éclairés par ce hardi et amical sourjLre qu'adressejit les braves gens ,à la jnort.

La nuit du vendredi 23 au samedi 34 juin fut une courte et belle nuit d'été. Un caprice obstiné de ma

mémoire me rappelait à chaque instant ces vers de Victor Hugo :

L'été, la nuit bleue et profonde S*accoapte ail jour limpide et clair.

Seulement^ au lieu d'entendre des chansons dans Vavr^ comme dit encore lé poëte^ on entendait un nombre prodigieux de coups de fusil. A chaque instant nos factionnaires recevaient des balles. Il fallait réveiller» pour relever les blessés^ nos hommes, qui dormaient tous, sans s'en douter, du sommeil de M. de Turenne. Dès que l'aurore parut le lendemain , elle fut saluée par une explosion générale d'artillerie et de mousqueterie. L'Hôtel-de-Ville était dans une position critique ; l'insurrection l'enserrait dans un* cercle de feu. Le canon grondait à la place Baudoyer, au Petit-Pont et à la hauteur du Palais-de-Justice. La fusillade régnait partout. Les troupes se mirent en bataille sur la place, musique et tambours au centre ; les tambours battirent la charge, et les fanfares éclatèrent. C'était un bruit, pour me servir d'un mot de troupe, à faire prendre les armes au diable.

Je crus vraiment qu'il les avait prises, et que Paris allait s'abîmer dans tout ce fracas. Aucun spectacle ne me frappera plus, j'en suis sur, que me frappa tout à coup l'aspect de Notre-Dame, dont une bande de tirailleurs venait de s'emparer. La vieille église élevait ses tours chargées de tristesse religieuse

et séculaire dans un ciel plein d'un effroyable Yacarme, et des coups de feu partaient de ses longues fenêtres. Je me rappelle, entre autres, une gothique ouverture» placée à l'orient, par où s'allongeait à chaque instant le canon d'un fusil. « En Yoilà un qui s'est bien établi ! » répétaient autour de moi mes hommes à

chaque coup que ramenait un même espace de temps. L'ironie de cette arme infernale surpassait certainement celle de tous les démons que la sculpture du moyen âge attachait aux flancs des églises dans ses caprices bizarres et profonds. Je pensais que les derniers jours de Notre-Dame étaient venus , et que les ruines de la sainte maison allaient inaugurer la barbarie révolutionnaire. J'avoue, que cette pensée n'était pas dépourvue pour moi d'un certain charme âpre et emporté : je n'aurais pas été ^hé de cette tache au front de nos sauvages ennemis ; et puis , quand le sang coule, quand la chair humaine est frappée, quand les âmes émigrent, on voit avec plaisir les monuments suivre la commune destinée, entrer dans la poussière et dans l'oubli avec ceux qui les admiraient

Sur le pont qui unit l'Hôtel-de-Ville à la Cité, arriva un général dont je vois encore l'attitude pensive : c'était le général Duvivier. Ce vieux soldat de nos armées africaines était destiné, comme tant d'autres de ses compagnons, à tomber sous un ciel français, tué par ceux-là qu'il nommait ses frères en son lan-

gage républicain. La république était la passion du général Duvivier. Il la voyait dans la Marseillaise^ dans les canonnades de nos grandes batailles» dans tout cet éclatant appareil qui a séduit tant d'âmes. Les scènes hideuses de juin lui déchiraient le cœur. Comme tant d'autres patriotes de son espèce, il sentait les griffes de ses chimères, car les chimères ont des griffes. Aussi sa, tristesse était-elle infinie ; son courage seul l'égalait. Une balle lui fracassa le pied, et le fit mourir dans des transports de douleur. L'instinct de cette cruelle mort, si étrangement en harmonie avec los souffrances de sa pensée» était sur son visage quand je le vis.

J'aperçus aussi le matin sur la place de THôtel-de* Ville un homme en habit noir. Je m'approchai du nouveau venu » et je reconnus M. Victor Hugo qui, au sortir de la séance de nuit des représentants, cherchait à regagner son domicile, inquiet sur le sort de sa femme et de ses enfants. Quand le poëte m'eut quitté, un vieux colonel d'infanterie m'aborda et me demanda à qui je venais de parler. Lorsqu'il eut appris que c'était à M. Victor Hugo : t Si j'avais su ! » s'écria-t*il. En ce moment, quelques coups de fusil, qui nous arrivaient par les jardins de l'Hôtel-de- Ville» amenèrent une décharge générale des nôtres ; mais la figure et l'exclamation de cet honnête officier sont restées dans mon esprit II y a une race calme et courageuse d'honnêtes gens qui, dans le danger» vivent

simplement lew fie» jusqu'au mameDl ofi les Iran» la mort.

Gepraidaiil notre position i rHôtelnte-Ville de?raail si mauvaise » que le général DuviTier résolut à toal prix de la faire cesser, et il ordonna aux bataillons de la garde mobile dont il pouvait disposer d'aller attaquer les insurgés dans le labyrinthe des rues voisines, où à chaque instant de nouvelles barricades s'éle va^^t Mon bataillon fut de eeux qiii se mirent en marche; Nos hommes prirent un vif plaiMr i tirailler; ils prirent quelque plaisir aussi à jouer de la baioonette^, peut-être même poussèrentils m peu loin ce derniei^ goût Ils n'avaient pas l'âge de la pitié ; puis Us étaient les instruibents du châtiment terrible que la justice divine voulait faire infliger au peuple par fé peuple. Ce mot si douloureusement célèbre de Bar^ navel « Le sang qui coule est-il donc si pur? » a été pendant quatre jours non plus le cri d'un plébéieii poursuivant l'objet de sa mge dans les veines de la noblesse, mais le cri de bourgeois tuant des bourgeois^ d'artisans

égorgeant des artisans. « Il faudra qu'à sdn tour le peuple pâtisse, » avait dit autrefois M. de Maistra Les journées de juin (mi donné raison à cette lugubre prophétie; Le peuple a pâtL Pour la première fois, il a fait lui-même l'épreuve de ses supplices. B a su ce qu'étaienl ces désespoirs, ces c^nies; ces ter^ reurs de Fâme et de la chair dont il n'avait été jus» qu'alors que l'impitoyable spectateur. « Si vous l'a^

▼iez VU, mon capitaine, il était pâle comme un linge^ et ses cheveux se sont mis tout tlebout; il nous disait : Ne me tuez pas» Le caporal lui a donné un coup de baïonnette. Il nié fera plus de barricades à puâsent:)i Que de fois j'ai entendu semblables phrases f O^elques-uns de nos priscmniers ^ le visage en sang , leà mains noircies , conservaient avec orgueil leur atti-^ tude et ressetnblaient aux démons de l'émeute.

Malgré les meurtres qui marquaient son passage » la garde mobile trouvait moyen de répandre la gaieté à travers les horreurs de cette guerre. Je me rappelle la rue Saint-Martin , vers trois heures i Ib samedi i i l'endroit où elle s'appelle ^ je crois j rue Planche-Mi*bray, et communique avec les quais. Certes; rien n'é^ tait plus lugubre que cette étendue de pavés bordée de maisons fermées , et où un soleil d'été n'éclairait que quelques cadavres gisants çà et là dans des flaques de sang. Mais à rentrée de cette rue était u/ie battC'» . rie qi^i tonnait contre une barricade établie k la hauteur du cloître Saint-Merry. Je ne saurais rendre tous les quolibetsi tous les lazzis dont les mobiles qui soutenaient la canonnade accompagnaient chaque explosion du bnUaly comme ils disaient. « Eh bien! criait celui-ci, il doit être en colère le père Duchênej voilà qu'on casse sa pipe. — Gare la pomme cui-

tel — disait un autre avec l'accent d'un habitué des Funam-^ bules et un geste familier aux gamins de Paris. Ua homme traversa la rue^ je ne sais si c'était un insurgé»

IM CARAGTftBBS ET RfiCITS DO TEMPS.

maig un boulet l'atteignit singalièrement. Sa tête fut complètement emportée* comme je pus m'en assurer quelques instants après en franchissant son cadavre pour aller à une barricade, a En voilà un qui veut remplacer saint Denis! » dit aussitôt un de nos .hommes. Certes, cette plaisanterie pouvait être réprouvée par le goût et la sensibilifté. Ce qui doit la faire excuser , c'est qu'une' balte atteignit au ventre celui qui se la permettait

Avant de recevoir moi<même une balle qui faillit me mettre pour toujours hors de combat et m'envoya étudier la douleur à l'hôpital , les derniers accents que j'entendis furent ce refrain d'une chanson que tout mon bataillon répétait :

MystioOy dar, dar tire lire, CW, clOy da, la lirette^ la liron.

Depuis j'ai changé de bataillon , et la chanson s'est envolée de ma mémoire. Souvent je la cherche , je l'appelle avec cet amour passionné qu'inspirent les chansons perdues. Ces airs qu'on ne retrouve pas et qu'on poursuit avec une sorte de fièvre du cœur me rappellent la légende païenne d'Eurydice, légende qui m'arrachait des pleurs a 'époque où l'on est l'ami d'Ali-Baba et l'émule d'Achille, oii l'on trouve tout à coup , au fond d'un vieux livre , cette fraiche Tempe dont parlent tes poètes , oit l'on dit de vous : Il n'a

pas encore vécu , et où l'on vit de la vie enchantée.

Toute la gaieté militaire dont je viens de donner une idée ne me cacha pas cependant de grandes tristesses et d'irréparables malheurs. Là où s*est réstiv^ée pour moi Taffliction de ces journées qui ont lais.sé sous tant de toits des traces sanglantes, c'est dans une rencontre à laquelle j'ai songé souvent. Au milieu d'une rue où nos tambours battaient la charge et que des balles traversaient dans tous les sens, j'aperçus le long d'une maison une femme en noir qui joignait les mains et qui avait les yeux en larmes . Je rencontrai son regard en passant , et je lui adressai ces paroles dénuées de sens : «Calmez-vous; il n'y a pas de danger.» Pauvre femme! était-ce le danger qu'elle craignait? Peut-être avait-elle perdu un enfant! Les' ombres de la mort sur de jeunes et hardis visages ne m'ont point touché comme cette apparition. Je ne voyais que les hommes et le sang; j'avais oublié les femmes et les pleurs.

J'appris à l'hôpital la mort glorieuse des deux offiders dont j'ai parlé , Antoine B... et' Guillaume de N... L'un fut frappé au cœur , l'autre au front Pour la première fois depuis que j'ai commencé ce récit, j'hésite sur le choix de mes paroles. J'aimerais et je n'ose m'étendre sur des souvenirs que le tombeau a rendus sacrés . Je me suis toujours demandé jusqu'à quel point il était permis à l'écrivain d'ensevelir ceux qu'il aimait dans ses œuvres. N'est-ce pas un endroit

IM GARACTÈRBS BT 1IÉGR8 DU TBMPS. -

bien profane qu'un livre pour de chères et saintes sépultures? Je ferai seulement ici, à mes deux camarades, le rapide et tiril adieu que je leur aurais fait sous les balles^ s'ils étment tombés près de moK Je serrerai en pensée leurs mains dont je m seiitirsâ ptlK les cordiales étreintes, et je leur souhaiterai avec ferveur, en

ce monde invisible qui s'est ouvert èï brusquement pour eux, ce bonheur, d'une espèce inconnu^ placé par la foi et par nos désirs dans la mort.

C'est dans lesr journées de juin que se résume toute l'histoire de la garde mobile. Paris eut pour natti lin de ces violents et rapides enthousiasmes qui font àoïi danger et son charihei Toutes les orgues chantaient nos exploits, que retraçaient toutes les gravures. Les vieillards se découvraient quahd nous passions, eft les femmes devenaient, pour qui portslit un shaKo rouge, ce qu'étaient les visitûndineè pôtir Vert- Vert Puis Paris, tout d'un coup, noué Mira ses faveurs; Paris nous déclara maussades, mutins, tapageurs, mal sûrs, insupportables. « Il est bien heureux, disait une aimable personne qui, deux inois auparavant, aurait voulu pùûvoif ineitre à l'Ôpérà toute la garde mobile ddhs sa logé, que v6à péïits monstres n'aient pas tourné. »

Paiis etifin nous bàiiriit et envoya notre jeune gloire, comme uhè vieille inodé, à la province. Notre vie cessa d'être niêléé à la vie publique. Mon récit, et c'est pour cela que je l'arrêté, né serait plus maintenant qu'une

succession de souvenirs et d'émotions qui me sont tout personnels. Or , je n'ai jamais été enclin aux confidences. Je suis d'avis qu'un écrivain ne doit pas être absent de son œuvre, mais je ne veux pas qu'il soit son œuvre tout entière. Ce n'est pas pour moi d'ailleurs que j'ai écrit ces pages, c'est pour mes petits monstres comme disait cette personne que mes petits monstres ont peut-être sauvée d'étranges dangers. Je crois qu'on connaît à présent ces braves enfants tels que je les ai vus à la caserne et au

combat , à toutes les heures de la vie, même à l'heure suprême, à celle oîi l'on découvre tout à coup quel trésor enfermait celui-ci, quelle indigence celui-là cachait. Ma destinée me séparera sans dbnte des . compagnons inattendus qu'une révolution m'a donnés : ma mémoire n'oubliera point ces hardies et joyeuses figures, ces vifs esprits, ces cœurs dévoués. Je me rappellerai ceux qui, par un mouvement spontané de leur cœur, me nommèrent leur chef, n'importe en quel lieu et parmi quels hommes me conduira la profession que j'ai choisie pour concourir sans remords et sans dégoût aux œuvres de mon pays et de mon temps.

LE BORDJ

Le mot bordj et le mot burg doivent avoir la même étymologie. Je laisse du reste aux savants à décider ce point, dont je ne me soucie guère ; ce que je sais , c'est qu'en Afrique on appelle bordj une sorte de château fort, occupé autrefois par les Turcs» et où nos aghas et bachagas se tiennent maintenant avec leurs cavaliers.

Le bordj est d'habitude dans une situation roman-

tiqne; il s'élève presque toujours en face des montagnes avec lesquelles il est en guerre. Si je n'avais pas en horreur l'état de renégat, je ne désirerais plus maintenant autre chose que d'être le seigneur d'une de ces forteresses : là on retrouve encore la vie féodale

dans toute sa primitive énergie ; la nuit , il ne faut s'endormir qu'après avçir soigneusement fermé les portes, et bien sauvent

on est réveillé par des bandes de vrais truands qui viennent mettre l'échelle au pied des tours. Les chiens hurlent, on court aux armes, on repousse les assaillants de la muraille, puis on monte à chçval et on les poursuit dans les ténèbres ; on leur court sus à travers la plaine, on leur ferme les sentiers de leurs montagnes, on les tue, et le lendemain on regagne sa demeure avec des burnous et des fusils. Quand on n'a pas le jeu de la guerre, on a cette chasse des temps passés, qui vraiment rappelle les combats, la chasse à l'épieu et à chey^l du sanglier et delà panthère. On crève des chevaux et on perd quelques hommes, mais on a la joie au moins d'avoir été aujre chose que le grotesque oppresseur de quelques honnêtes lièvres et de quelques innocentes perdrix.

Le bordj qui m'a fait faire toutes ces réflexions, et que ma pensée retournera souvent habiter, si Je reviens jamais songer en France, est certainement une des plus touchantes demeures où un voyageur d'icibas puisse s'abriter. Je ne dirai pas au juste où il e^t, car je veux laisser un certain vague sur cet écrit, qui

USS SOIW&BS DU BORDJ, S(^$

me deviendrait insupportable, si l'on pouvait me dire: Mais ce n'est pas cela, vous avez mal vu, vous avez exagéré, embelli, — que saiS'jeî Je désire la paix pour mes œuvres j comme dit Cooper en tête, je crois, 4^s PionnMTs ou de la Frai/rie^ Tun de ces romans où le poète américain décrit, de façon à faire.passer dans vos cheveux le veat des forêts, les magnificences solitaires de son pays, c'est pour moi que j'écris ceci. J'ajouterai pourtant, ce <iue certainement Cooper pensait aussi , que si d'autres cœurs se réjouissent de ce qui réjouit mon cœur, j'insérai heureux. Bienvenus oeux qui veulent goûter de l'eau que j'ai été puis^ au fond du ravin, à cette source qui rafraîchit les lèvres et la vue ; mais il faut

qu'ils s'accommodent de mû peau de bouc telle qu'elle est : je n'ai pas à leur offnr d'autres vases. Vous qui avez besoin des coupes de Benvenuto, passez voire chemin. Pour en revenir à mon hord-jy je disais donc que c'était un ndble et touchant séjour.

Il s'élève sur l'oiAâd que vous voudrez, en face des bems qui vous plairont ; mais la rivière qu'il domine est large pour une rivière d'Afrique. Ici les coquilla* ges et les lauriers«<roses occupent d'habitude le lit des fleuves : la rivière dont je parle est une exception ; l'hiver, elle devient si large et si impétueuse, quand elle se grossit des torrents de la montagne, que les Arabes e«x*mêmes hésitent à la franchir ; l'été, elle est encore assez forte pour donner aux campagnes

qu'elle parcourt cette grâce ineffable de fraîcheur et ce charme secret de mélancolie que les eaux répandent autour d'elles. Derrière la rivière, à quelques portées de fusil , les montagnes font leur formidable apparition. Les jours, car il y a de ces jours-là en Afrique, où le ciel ne se montre pas dans Téclat sans tache de son imposante robe bleue, de gros nuages s'attachent à leurs flsmcs ; alors on se sent attiré sur ces cimes où soufflent ces vents qui enlèvent à la terre les herbes séchées età Tâmeles pensées arides. Malheureusement ces montagnes sont habitées par des gens qui auraient sauvé Obermann du spleen et Werther du suicide en leur coupant la tête à tous deux, s'ils fussent venus rêver de leur côté.

C'est bien pour cela qu'il y a un bordj en face d'eux. Les Turcs ont bâti ces murailles, qui ont l'aspect morne et mystérieux des grands murs sans ouvertures. Dans l'Orient, la maison n'est pas^

comme chez nous , bavarde et curieuse ; elle ne vous demande rien et ne vous dit rien ; elle reçoit la lumière d'en haut dans sa cour faite comme une cour d'abbaye ; elle a ainsi pour sa vie de chaque heure sa portion d'air et de jour ; quand elle veut le ciel dans toute son étendue, elle a ses terrasses. Il y a sur les terrasses de notre bortHj quelques canons qui m'ont l'air de 1*6monter au temps de Charles-Quint ; des armes sont gravées sur ce bronze, rappelant, dans ce lieu de solitude, les splendeurs de pays lointains et d'âges

passés. Une tour s'élève seule à Tun des coins de la forteresse comme le clocher de Téglise, comme la tourelle de la mosquée ; elle est là un signe de commandement plutôt qu'une œuvre de défense : elle donne à Tédifice dont elle se détache quelque chose à la fois de religieux et de guerrier.

Ce bordjf ainsi bâti, réunissait, il y a de cela peti de temps, divers membres;de la famille humaine. Il était habité d'abord par un bachaga^ que j'appellerai du premier nom musulman venu, Mohammed, m vous le voulez bien. Mohammed, qui réside là toute l'aoïiée, y a ses femmes, ses serviteurs et quelques-uns de ses cavaliers. C'est un ancien compagnon d'Abd-el- Kader, ce qu'on appelle un homme de grande tente ; longtemps il nous a fait une guerre acharnée. Son fusil en a abattu plus d'un parmi ceux que nous avons connus et aimés. Un beau jour il a trouvé qu'il avait fait la guerre sainte assez longtemps pour se conquérir une place digne d'envie dans le ciel du prophète ; il s'est soumis , et est devenu notre serviteur. Maintenant c'est pour nous qu'il brûle de la poudre. Ces conversions n'ont pas chez les Arabes le coté infamant qu'elles auraient chez nous. L'Arabe est condot-

tiere par excellence, et, pendant un certain nombres d'années, peut s'engager consciencieusement à casser la tcte de ses frères . Mohammed n'excite aucun mépris, mais il soulève de grandes haines, car jamais semblable tyranneau n'a vécu dans un chais

tcau fort aux plus beaux jours de la féodalité. Sir RéginaW Front -de -Bœuf lui -mime aurait reçu de lui des leçons dans Tart de trouver de l'or en battant la campagne. Môliammed se fait payer l'impôt deux ou trois fois de suite. Un jour, quand il aura vidé tous les silos des environs^ quand il n*aiira plus à récolter dans la montagne que des coups de fusil, il demandera un congé à la France pour aller à là Mecque. H ne reviendra pas de son pèlerinage '; i*I mourra en saint homme auprès du tombeau du prophète, sans qu'aucun spectre trouble sa dernière héùré. Soùs ce ciel rouge de l'Afrique, le meurtre n'est rien. La terre boit le sang: comme la rosée. Dans Péclâtante lumière de ces beaux jours, dans la sereine clarté de ces merveilleuses nuits on n'est pas troublé par les remords. Rien n'est plus calme, à coup sûr, que le visage de Mohammed; c'€st un visage régulier, animé d'un fin sourire, et qu'éclairent deux yeux d'une singulière douceur. Mohammed est vêtu simplement, comme la plupart des chefs arabes, mais il y a dans sa simplicité de l'élégance. Ses armes sont des armes de prix, et il a toujours de magnifiques chevaux qu'il monte avec hardiesse et avec grâce. Il a dans toute sa manière d'être de la dignité et du charme. J'aimerais mieux sa vie, malgré toutes les actions irrégulières dont elle est chargée, que nombre de vilaines petites existences de nos villes. C'est un goût dont je demande pardon à Dieu.

LES SOIRÉES DU BORD

L*hôté le plus important du bordj était ensuite un capitaine de zouaves que je nommerai le capitaine Plenho. H. de Plenbo est Breton , gentilhomme et chrétien tout comme feu le vicomte de Chateaubriand^ et par les élans de cœur, les ardeurs d'esprit» je lid -ai même trouvé parfois quelque ressemblance avée René ; mais c'est un René, si René il y a, d*une espèce toute particulière. Que vous dirai-je ? c'est un peu uti René de corps de garde. Il me touche mille fois plus que le frère d'Amélie, car sa course à travers le monde n'est point sujette à maint égarement II sait où il va^ et marche du pas de soldat vers le but qu'il s'est dioisi. Depuis qu'il est parti du pied gauche dans la bonne voie, dit-il toujours, il a été droit devant lui; mais, comme cette seule expression l'indique, il ne faut pas lui demander œtte élévation soutenue de langage qui donne auxjrèveriés de René un si grand charme. Plenho, qui, tout en menant la vie des hommes d'action, appartient par maint colé à l'espèce des songeurs, interrompt parfois ses rêveries par de brusques retours aux plus vives réalités de. la viei que bien des gens peuv^t trouver d'un effet fâcheux» ,Cest une bouche d'or, disait quelqu'un^ qui s'est noircie en déchirant des cartouches. Tel qu'il est , il m'a plu, et j'ai eu à transcrire ses paroles le plaïsif que j'aurais eu à retracer l'image deé beaux sites ad milieu desquels il parlait.

Plenho protégeait avec sa compagnie la sûreté du

bordj\ qui venait de supporter une assez chaude attaque de la part des gens de la montagne. Ses soldats l'adoraient, et le fait est qu'il voyait en eux une véritable famille. Il les aimait, c'est une comparaison bizarre qui vient de lui , comme madame de Main-

tenon aimait les demoiselles de Saint- Cyr, et il ajoutait: Je voudrais pouvoir leur servir tous les jours une gamelle des principes qui font l'honnête homme, après la gamelle qui contient les choux et le lard, bien entendu. Tout Plenho est dans cet étrange enchaînement d'idées et de mots.

Plenho m'a dit souvent qu'il avait eu de ces appétits de la mort, comme les reclus en ont dans leurs cellules. Une de ces paroles favorites était encore : Je trouve que la mort me fait faire antichambre trop longtemps. C'est par cette soif ardente, par ce désir immodéré et blâmable peut-être du^ voyage aux pays inconnus que Plenho m'a semblé se rattacher surtout aox créations de notre inquiétude, aux héros de nos rêveries, aux Manfred, aux Werther, aux René. Dieu merci, il savait aux heures décisives s'fnspirer d'un autre esprit que ces fautâmes. Quand résonnaient la fusillade et le tambour, il était tout simplement ce que le troupier nomme un vigoureux soldat. Ses vagues tristesses ne l'empêchaient pas de trouver au feu celte ferme et nette plaisanterie qui est la source originale d'où l'on a vu jaillir de tout temps l'héroïsme français.

Un autre hôte du bordj était un chirurgien militaire

qu'on avait fait venir d'un régiment de ligne pour soigner les cavaliers des goum blessés en combattant nos ennemis. Ce docteur, que je nommerai le docteur Lenoir, nom que je préfère, dirait-il, à Montmorency, à La Trémouille et à tous les noms d'aristocrate, était un excellent homme, mais qui avait la cervelle gâtée par les livres démocratiques beaucoup plus que don Quichotte ne Tout jamais par les romans de chevalerie. Il aurait fallu qu'une

nièce honnête et un brave homme de curé eussent brûlé dans sa cour les œuvres de MM. Louis Blanc, Lamartine, Michelet et consorts. II avait dévoré toutes les fantastiques histoires de la révolution, et songeait de Danton, de Robespierre, de Saint-Just ni plus ni moins que le héros de la Manche d*Amadis et de Tiran-le-Blanc. Toutefois il s'abstenait un peu des prédications politiques pour ne pas être réduit un beau jour à grossir le nombre de ces docteurs qui veulent guérir la société faute d'autres malades à traiter. Quand il se croyait en lieu sur, il se dédommageait des prudents silences qu'il s'était imposés. De là, entre le capitaine et lui, des entretiens où de part et d'autre la franchise prenait ses ébats.

Enfin il y avait au bordj un personnage dont je n'ai rien à dire : c'était un maréchal-des*logis qui commandait un détachement de spahis. Ce sous-officier avait connu Plenho en France, et, je crois même, était un peu son parent, de sorte qu'il vivait avec lui dans une

certaine familiarité qui avait son explication toute naturelle. Du reste» il usait jtori sobreinent cte la pa^ rôle» d*abord parce qu'il prenait griind plaisir au silence ^ et puis parce que Plenjbio disait d'habitude précisément tout ce qu'il aurait dit, s'il avait été forcé de parler.

Mohammed vivait à part. C'est un suppliée pour les Arabes que de preQdre notre geiure de vie. Dans les ré; giments injdigènes oii le çpntact est journalier entre eux et nous, la séparation est restée profonde;: ils semblent» au milieu de nos repas, pleurer la patrie absente ou vpilée. On sent» quand iJls nous quittent^ que leur coçur entonne un chant.de délivrance^ On avait donc laissé Mohammed à ça liberté. Les trois Français vi-

viaient à la même table. Qn étaitau commencement de l'été. Il y avait tous le^ soirs illumination au ciel. On ét^it attendu par un mauvais, ljt« tandis que la terrasse ét^t délicieuse. Q'é^t sur la terrasse qu'on dînait Le dîner fini» des nègres fnettaient sur la table le café et les pipes» et les longs dialogues commençaiei^^ entre PÎenho et le docteur. Quelquefois telle clarté des astres donnait au paysage, y nç si touchante beauté» y mettait une vie qu'on sentait si puissante et si réelle sous ses mystérieuses apparences» que les deux interlocuteurs se taisaient^ saisis d'une admiration commune pour l'image visible d'une grandeur inconnue. Le ciel d'Afrique rend religieux. C'est celui que Cicéron vit dans ce songe où l'on découvre

LBS SOIBÉES DU BORM. Stt

toat à coup sous sa prose païenne les hlmes et noo tûrioes profondeurs d'une vUion de Jean-Paul»

PEEioiaK soinéfi. — la profession de foi du

CAPITAINE PLENHO.

. Quelques instants avant de se mettre à table, à rheure où le soleil se cûuche^ les trois Français étaient réunis sur là terrasse du bordj^ et ils contemplaient un tableau que je recommanderais au pinceau d'un grand peintre*--!! y avait dans le paysage cette couleur, dont ^Claude Lorrain eut le secret» et ce senti? ment ineffable de mélancolie, cette tristesse sereine et profonde que rendait le génie de Poussin. La vaste plaine qui s'étend «ntre la montagne Qt la rivière sur laquelle s'élève le ^orçi; étaijt déserte. Le soir y proje^ tait déjà quelques ombres, tandis que les montagnes à rhojcizQn se levaient étincelantes comme de$ fantômes de gloire. Au milieu de cette solitude, un bomme était agenouillé

; c'était Mohammed faisant sa prière du soir dans les formes prescrites parle Koran.

— - J'avoue, dit le docteur, que ce spectacle me touche, quoique ce fanatique qui est là-bas s'abaor donne à d*aveugles superstitions en prenant des attir* tudes contraires à la dignité de l'homme. Tous les

joors, aionta-tril d'un ton sentendeux» je me confirme daos mon opinion» qui do reste est celle des grands maîtres : je repousse les religions, mais je m'incline devant Dieu» devant on Dien ami de la raison, enne^ mi du fanatisme, dégagé des prêtres...

— Enfin devant on Dieu philosophe, interrompit Plenho, repoussant la milice des saints et la noblesse des martyrs pour choyer le prêtre bon vivant, llionnête homme qui se moque du maigre et maint aotiè personnage de même nature. Je connais vos rêves, docteur. Vous voulez aussi un dieu populaire» brouillé avec l'étiquette, déclinant tout honneur, le premier magistrat et non pas le monarque de la création.

— Je ne veux pas, repartit le docteur, outré de ce persiflage, du 'Dieu des moines, des capucins, des momeries...

— Vous vous échauffez, docteur, fit Plenho, et le dîner se refroidit : deux mauvaises choses. Allons nous mettre à table, et nous reprendrons ensuite notre discussion.

Quand le dîner fut fini, quand les pipes furent allumées et quand ce premier moment fut passé du silencieux recueillement dont on éprouve volontiers le besoin après un honnête repas :

— Je suis sûr, docteur, dit Plenho, que vous me trouveriez bien ridicule, si je disais en ce moment mes çfrâces. Votre orgueil philosophique se révolterait contre cette momerie, pour parler votre langage, et vous di-

riez à coup sûr : Je viens de dîner avec un capucin déguisé en capitaine de zouaves. Avouez pourtant que sous ce beau ciel, en fumant dans cette longue pipe, en buvant ce savoureux café et en digérant ce très-suffisant dîner que nous ne sommes pas sûrs d'avoir chaque jour, vous éprouvez pour vous ne savez qui un certain sentiment de reconnaissance qu'il vous serait assez agréable d'exprimer. Écoutez-moi un peu, je v^s prie. Je demande pardon à Dieu de la situation profane dans laquelle je vais vous prêcher ; mais si, tout en fumant, je parviens à vous convertir, vous n'en serez f^ moins converti que si je tenais en main un crucifix, si j'étais en surplis et établi dans une chaire. Voici donc ce que je vous dirai :

Il y a longtemps que je suis brouillé avec les livres, mon éloquence doit s'en ressentir un peu ; mais, toutes les fois que les hasards de ma vie me font rencontrer un bouquin , je fais une débauche de lecture. 11 y a quelque temps, je trouvai dans la mauvaise auberge d'un petit village de colons un volume dépareillé de Jeân-Jacques qui contenait précisément la profession de foi du vicaire savoyard, et je relus ce célèbre morceau de rhétorique dont j'avais perdu le souvenir. La .profession de foi du vicaire se divise en deux parties , une qui est l'éloge de la religion naturelle , de cette religion dont nous avons pu apprécier les bienfaits sous le règne de son grand pontife, M. de Robespierre; l'âutre, qui est la critique superbe, faite dans la lan-

gne d'HelTétitts et du baroa d'Holbach» de. toute foi révélée , de tout calte établi , particnlièrement de la foi cbrétienae et du culte catholique.

Dans ce long discours, deux choses m'ont uniquement frappe, qui sont précisément les doctrines CoÈ usât ma complète séparation des philosophes, «c Dieoi, dit Jean-Jacques , ne peut aimer que l'ordre / il est trop loin de nous pour pouvoir aimer les hommes, » Puis il résume tout son système de religion naturelle par ces paroles : oc Je tâche de m'élever à l'Être suprême par la méditation, mais je ne prie jamais. » Mon cher docteur, je crois que Dieu veut bien noas aimer, et j'ai une passion violente pour la prière.

On se demande pourquoi les philosophes ont cette sécheresse qui nous rebute, ce froid glacial qui nous oppresse au milieu des magnificences de leurs œuvres; c'est tout simplement parce qu'ils ont chassé de leur cité la prière et Tamour, ce qui fait la religion chrétienne et la foi catholique.

« Pourquoi prierais-je Dieu?» dit Jean^Jacques. Je répondrai: Pour tout. « Je ne désire pas d'honneurs,» s'écrie-t-il. Je ne crois pas, mon cher docteur , que l'ambition me tourmente beaucoup. Je ne serais pas fâché , certainement , de commander un jour le régiment de zouaves : plus j'ai de soldats à mener, au feu» plus je suis heureux, j'en conviens; mais si demain une balle m'atteignait dans la poitrine, alors que j'ai tout simplement une compagnie sous mes ordres , je

&6 mourrais pas, je vous jure , en regrettant la gloire d*tin maréchal de France, et s'il plaît aux chefs quelcônljûès de notre mobile gouvernement de me laisser devenir, comme tant de braves gens beaucoup moins Sots qu'on ne le pense, un capitaine en cheveux blancs, je n'accuserai pas ma destinée. Je consacrerai avec bonheur à mon troupeau, pour parler comme un illustre prélat, les restes d'une ardeur prête à s'éteindre* Npn, la soif des dignités ne m'altère pas, et pourtant je prie; |e demande à Dieu dtè reàtei" un honnête homme et un brave soldat Je crois à la grâce.

« Je sais ce qu*il faut faire, dît Jean- Jacques , ma conscience me le cUlt. » Savoir , c*est bien , mais ce n'est pas assez ; c'est de pouvoir qu'il s'agit. Si je commandais par hasard, j*en seraîs du reste fort marri, un peloton de |[)hilosophes, et si je me trouvais avec cette troupe en face d'un mamelon occupé par une batterie russe, mes philosophes sauraient fort bien qu'il y aurait une chose à faire, marcher sur la batterie et l'enlever ; mais le feraient-ils? C'est là ce dont je doute. A chaque instant, nous apercevons un but vers lequel nous savons qu'il faut marcher; mais la force nous manque pour l'atteindre : c'est à Dieu que nous demandons cette force. Et puis il y a dans la prière un charmé infini. Ainsi , quoique assurément l'Aifrique soit une magnifique contrée , et qu'un zouave ne soit pas Gros-Pierre atteint de la nostalgie dès qu'il né voit plus le coq de son clocher, je ne vous

cacherai pas, docteur, que par moments je ressens le mal du pays. Au milieu de ces cactus, de ces aloès, de ces lauriers-roses, je regrette la haie rachitique et le pommier rabougri. Eh bieni ne pensez-vous pas qu'il m'est doux, quand au milieu d'une étape le regret de la patrie 6J[)sente me prend trop vivement le cœur, de

me dire qu'après tout j'ai au-dessus de moi une patrie qui accompagne chacun de mes pas? Pour que le ciel nous soit vraiment une patrie , il faut que notre amour y aille chercher un Dieu qui ne soit pas isolé de nous.

J'ai besoin d'un Dieu qui nous aime ; or, quel Dieu peut plus nous aimer q\\d celui qui nous a donné son fils....

Ici le docteur interrompit Plenho. — Voici, par exemple , s'écria-t-il , ce que je ne puis pas laisser passer. Je ne demande pas mieux que de voir dans Jésus-Christ un législateur, un homme fort avancé pour le siècle dans lequel il a vécu ; mais un Dieu , allons donc, mon cher Plenho, et la Vierge.. .

— Je veux vous arrêter, dit Plenho, avant que vous ayez centriste ce beau ciel, et que l'ange qui laissa tomber une larme sur le jurement de mon oncle Tobie ait enregistré un blasphème de plus. Je crois en la divinité de Jésus-Christ, et j'y crois en me fondant sur l'Évangile. Tenez, docteur, je vais vous confier ce qui peut-être a contribué le plus à me rendre chrétien. Depuis que je suis d'ordinaire en cam-

pagne, je lis peu, comme je vous le disais tout à l'heure; cependant je n'ai jamais cessé d'avoir deux livres dans ma cantine : ces deux livres soct TÉvangile et limitation de Jésus-Christ. Un soir que je m^étais couché fatigué d'un combat assez vif , mais que je me trouvais , contre mon habitude , agité , inquiet, et privé évidemment pour de longues heures des secours eiScaces du sommeil» j'ouvris mon Évangile et je tombai sur ce verset : Je vous le dis à vous qui êtes mes amis , ne craignez pas ceux qui peuvent vous tuer et ne peuvent rien faire de plus.» J'éprouvai ce frisson

que l'enfant bien nourri , dit Montaigne, doit ressentir en lisant l'Enéide, mais que l'Enéide, pour ma part, ne m'a causé jamais. Je me dis : Voilà une parole qui surpasse en grandeur tout ce que l'histoire nous a jamais transmis de paroles héroïques. Le mot de LaRochejaquelein n'est rien à côté de celuilà : ce n'est pas un homme qui a parlé.

Mon cher docteur , quoique je ne sois pas aussi ennemi de la matière que je voudrais l'être pour mon salut, j'ai toujours aimé l'idéal; je l'ai cherché longtemps dans les rêves des poètes et dans mes propres songeries, je le poursuis encore à travers les enchantements de la nature; jamais il ne m'est apparu comme à travers les pages de l'Évangile : c'est dans ce livre sacré que j'ai vu le divin fantôme. Aussi je ne comprends plus rien mainte* nant à ce cri éternel des philosophes : Où sont les

miracles du Christ? — Les miracles du Christ senl dans Tœuvre même qu'il nous a laissée.

Des sentiments surhumains rendus en surtiumaises paroles, voilà, sui?ant moi, les miracles incontes* tables que nous offre TÉvangile. Ainsi pour prendre un exemple entre mille, quand, dans cette maison où Jésus s'est arrêté afin d'enseigner la parole de vie, une courtisane entre tout à coup, baigne de ses larmes et essuie de ses cheveux les pieds du divin maître, d'où vient l'action de cette femme? d'où viennent ses pleurs? N*y a-t-il pas dans cette douleur de la pécheresse un mystère plus saisissant que la constance des martyrs, un plus éclatant prodige que la guérison du paralytique et la résurrection même du mort? Pourquoi cette créature se smit-elle souillée ? Quelle nouvelle idée de pureté est

donc née au fend de l'âme humaine? Quelle puissance a (ait jaillir la source de ses étranges larmes, pleines à la fois de tristesse et de douceur? Trouvez- vous dans toute la poésie païenne une femme qui pleure comme la pécheresse de l'Évangile? Celle-ci pleure Tamant qui l'abandonne, celle-là l'enfant qu'elle a perdu : aucune n'est atteinte de ce trait invisU)le qui met au cœur une souffrance bénie.

C'est parce que l'idéal est si profondément empreint dans toutes les pages de TÉvangile que je repousse avec énergie l'interprétation nouvelle que certains démoorates de nos jours ont voulu donner aux livres

lit

wnts. fe crois» doi^ur, quç Tesprit â^ Jéçu^-Christ i)*fi$t avec aucun des vôtres. Il nous enseigne Thumilité, et vous êtes Torgueil; ir la soumission» et vous êtes la révolte ; rrr le renoncement aux biens de cette terre, et la conquête des trésors visibles est mainter nant la seule croisade que vous prêchez, r-r Qu'est-ce qu^a fait votre grande révolution , celle qui est pour vous la loi et les prophètes, que vous célébrez mainr tenant dans une sorte de langue à part, où le néant de la philosophie se mêle à robscurité du mysticisme f Votre révolution a renversé la croix , elle Ta foulée aux pieds avec une rage dont on ne pourrait trouver d'exemple qu'en ces mystérieux accès de démence impie qui excitaient les saintes épouvantes et les terribles colères du moyen âge; puis maintenant vous venez trouver le Dieu crucifié» dont vous avez recomffdencé la passion, dont vos forfaits étaient depuis Ictfigtemps le supplice, car vos forfaits étaient les visions qui arrachèrent à sa nature humaine les larmes et les sueurs de la demièFe nuit. Et comment vous offrez* vous à celui dont vous avez

été de si implacables tourmenteurs? Est-ce avec un cœur repentant, avec un esprit changé, avec cette humilité que de tout temps il a demandée à ses amis, comme il disait dans la divine mansuétude de son langage? Non : vous venez à lui avec la subtilité du scribe et la superbe do pharisien. Au lieu de vous prosterner à ses pieds et d'attendre que son regard vous cherche dans la

poussière, il semble que vous lui tendiez la main comme à un ennemi vaincu. Vous venez lui offrir une place parmi les vôtres , à la condition qu'il déposera sa couronne immortelle. Ce n*est plus la volonté de Dieu, c'est la vôtre qui va lui donner cette fois pour toujours la nature humaine. Allez, votre retour à Jésus n'est qu'un sacrilège, votre christianisme n*est qu'une folie ! ^ ^

Je suis convaincu que TÉvangile réprouve toutes les maximes séditieuses que prétendent en tirer certains esprits. J'ai lu, il y a quelque temps, les commentaires faits sur l'œuvre divine par une grande intelligence qui s'est perdue. Je n'ai jamais vu que contraste entre le texte sacré et la prose du commentateur. Là où Jésus parle de la pauvreté, on m'entretient des richesses ; là oii il prêche la paix, je lis une invocation à la violence ; là où se montre la cité divine, c'est la cité humaine qui vient se placer avec tout son fracas, toutes ses vanités et tout son trouble. Je crois donc l'Évangile étranger à tous vos systèmes, hostile à toutes vos nouveautés; mais je ne vous reconnais même pas je droit de l'interroger, parce que c'est un livre qu'on ne doit ouvrir qu'après l'avoir adoré. Je ne discuterai votre christianisme que le jour où vous reconnaîtrez Jésus-Christ.

Maintenant je ne suis pas seulement chrétien, je suis catholique. Je n'ai pas étudié la théologie. Quelques lambeaux de mon catéchisme, restés dans

LES SOIRÉES DU BORDJ

ma mémoire avec quelques fragments de mes prières, voilà toute ma science sacrée ; mais j'aime précisément dans le catholicisme les deux choses sur lesquelles portent les reproches qu'on lui adresse d'habitude^ la pompe de ses églises et Thommage qu'il rend aux saints. On varans cesse répétant que la nature est le temple le plus digne de Dieu ; personne ne peut contester que le paysage qui estsous nos yeux ne l'emporte, en effet, sur tout ce qui peut être bâti par les hommes. Je dirai ceci tout simplement, c'est que le catholicisme ne se refuse pas le moins du monde à mêler, lorsqu'il le peut, les magnificences de la nature à la célébration de ses mystères. Quelquefois des prêtres ont suivi nos colonnes, et la messe alors a été dite sous ïe ciel. Vous savez, comme moi, docteur, quel effet les messes célébrées ainsi ont toujours produit sur nos soldats. Alors qu'au nom de la tolérance votre parti emprisonnait et tuait les prêtres, quelques croyants, sur les côtes de la Bretagne, ont été quelquefois entendre dans des bateaux la messe que célébrait un prêtre proscrit Aucun catholique ne s'imagine que ses ministres ne puissent, en plein air, s'unir aussi complètement à Dieu que sous les voûtes d'une cathédrale ; mais nous sommes forcés d'avoir des temples, comme nous sommes forcés d'avoir des villes : eh bien I je trouve, pour ma part, fort à propos qu'on cherche à réunir dans ces temples

l'or, les fleurs, l'encens, la peinture, tout ce que cette terre a de plus

précieux. Les musiilinanà se départent dans leurs mosquées dé rhâbituëllë dëlièatésse de leurs goûté. D'ordinaire, leurs maisônâ n'offrent que de simples itiurailles au dehon^^, et prê^ëiitént â rintériêitr ittillfe recherches; les murs dé leurs mosquées, atl côhtMire, sont couverts dé festons, tandis que FUt'térieur en est plus nii que celui d'iiii temple luthérieîi. Dans le pày^ batholiqtië par exëellehce, en Bëpagiié, les églises sont, comme Tâme du juste, simiiles iA dehors, pleines de splendeurs aii dedans.

Eh définitive, l'éclat de l'or, rharmonie dé l'orgue, lés parfums de l'ëncens, viennent aiissi bien de Dieu que la grandeur dos montagnes, la transparence du ciel et la mystérieuse étendue de la mer. Si l'or, l'ehcens et l'orgue peuvent dohc nous être parfois des ailes pour nous emporter vers Dieu, je crois que nous ne devons pas repousser leur secours ; mais ce qui vous irrite encore plus, docteur, que la pompé du catholicîsnie, c'est l'espèce de cour céleste ddnt notis entotirons Dieu. Je suis sûr que l'hommage rendu aux saints vous atteint dans votre foi politique, tl est contrairG à l'égalité, n'est-ce pas? fteureuseitient noiis né trouverons pas l'égalité dans l'autre monde plus que dans celui-ci. Il y a dans la cité céleste un livre d'or. Travaillons dès à présent pour que nos noms y soient inscrits lin jour.

— Mon cher Plenho, dit le docteur, je crains bien de n'être qu'un roturier là-fiàut.

^ Je voudrais, docteur, fit gravement le capitaine, que ce fût vraiment votre conviction ; je saluerais dès ce soir en vous un des signes^ auxquels se reconnaît la noblesse de Dieu, i^

DEUXIÈME SOIRÉE. — - SUITE LOGIQUE DE CE QU'oM

VIENT DE LlAâ.

Le docteur avait une petite proj^été m B^auce ou en Normandie dont il ne parlait jamais qu'avec atteii^ dri&sement* C'était là qu'il cotnptait, disait-il souvent, aller se reposer des fatigues de la vie errante aussitôt qu'aurait sonné Théure bienheureuse de la retraite. Le docteur avait une mère qui lui avait envoyé bien des fois d'honnêtes épargnes destinées à payer de fblles dettes. Il n'avait jamais reçu cet argent sacré sans verâer une larme, et il répétait sans cesse : « La pauvre bonne femme (c'est ainsi qu'il appelait sa mère) méritait un autre fils que moi. » Le docteui* n'en était pas moins un ennemi acharné de la propriété et de la famille.

C'étaient, suivant lui^ des attentats à la nature, ôar la nature revenait à tout propos dans la bouche du docteur, Qui était un disciple de Jean-Jacques. Il

avait une phrase favorite» digne d*Anachai*sis Clootz : c< Je ne reconnais, disait-il, qu'une seule propriété, la terre qui est le domaine de l'homme, et qu'une seule famille, la race humaine. » Il avait l'habitude, après cette sentence dont il attendait majestueusement l'effet sur ses auditeurs, de garder un instant de silence qu'il occupait à tirer quelques bouffées de sa pipe et à vider soit son verre d'eau-de-vie , soit sa lasse de café, soit sa chope de bière.

— Nous avons parlé de là religion hier, dit Plenho, nécessairement nous devons ce soir parler de la propriété et de la famille; et sur les opinions que j'ai déjà défendues, dofteur, vous connaissez celles que je vais défendre.

— Oui certainement, repartit le docteur, vous allez défendre le vieux monde et ses abus; mais le Christ dont vous me parliez hier n'était pas propriétaire...

— Je ne le suis pas non plus, répondit le capitaine; il y a longtemps que Plenho est sorti de ma famille. Ce pauvre château est tombé , en 93 , entre les mains d'un ardent patriote, car vos prophètes, mon cher docteur, ne dédaignaient pas la propriété ; ils la trouvaient bonne pour eux et pour leurs enfants. La maison de mes pères est échue à un M. Triquet, ancien fabricant de clous, je crois, dont le ûls avait bien morbleu, l'aplomb de vouloir s'appeler M. de Plenho à la iSn du règne de Louis- Philippe. J'ai mis bon ordre à cette prétention, et j'ai fait voira mon Triquet comment un

LES SOIRÉES DU BORDJ. SS

Vrai Plenho portait son nom ; mais enfin je n'ai pas sous le soleil un arpent de terre, et je n'en suis pas moins attaché à la propriété. Tenez, voici un des faits qui m'ont le plus péniblement affecté dans ma vie militaire.

Je commandais l'an dernier l'avant-garde d'une petite colonne qui opérait en Kabylie. On s'était battu dans la journée, les troupes étaient lasses. Il s'agissait de trouver un bon terrain pour

les bivouacs. Le général m'ordonna d'occuper un champ cultivé comme le sont les champs des Kabyles. C'était un terrain couvert d'une verdure où commençaient à se mêler des teintes blondes, un magnifique champ de blé. Je foulais ce sol à contre^ur, lorsque j'aperçus devant moi un homme dont je vois encore la figure, portant la petite calotte et la chemise courte du Kabyle. Cet homme ne bougeait pas, il m'attendait les bras croisés; quand je fus près de lui et quUl me vit ordonner à mes zouaves de camper : « Tu ne sais donc pas, me dit-il, que tu es sur mon champ ? » Cette idée ne paraissait point dans son regard qu'on pût sciemment porter une atteinte à sa propriété. « On m*a donné l'ordre d'installer mes hommes ici, lui répondis-je, il faut que j'obéisse. — Mais tu veux donc me prendre mon champ? s'écria alors le Kabyle, je te dis que c'est mon champ. Ce que tu fais là n'est pas juste. » Il y avait dans cet appel à la justice, fait sous le ciel, au milieu d'une solitude, par un homme désarmé, quelque chose qui

me causa une violente émotioi). Je suis de ceux que la faiblesse touche encore jusqu'aux larmes et que la justice altère, suivant une belle expression du Christ; Force me fut bien d'obéir à ma consigne cependant, et bientôt nos zouaves eurent mis à néant les trésors que Dieu avait jetés dans ce coin de terre. Tout ce que je pus faire à grand*peine, ce fut d*empêcher qu'on né tuât le Kabyle sur son champ, qu'il ne voulait pas quitter. L'idée de la propriété a jailli vivement pour moi de cet incident; elle est restée dans mon esprit sous une forme naïve et sacrée.

Les économistes et les philosophes ont écrit sur la propriété des traités que je n'ai pas lus. Mes opinions à moi sur cette matière, comme sur presque toutes les autres, sont tirées tout sim-

plement d'une sorte d'instinct : cela doit vous plaire à vous, docteur, qui aimei tout ce qui vient de la nature. La propriété, c*est par ce côté-là surtout qu'elle me touche, me paraît un lien d'affection que Dieu a voulu établir entre les choses et nous. Allez vous promener souvent dans un bois, et faites d'habitude une halte sous un arbre dont l'ombrage vous paraît répandre une particulière fraîcheur: au bout d'iin certain temps, une liaison se sera établie entre cet arbre et vous. « Je vais, direz-voiis, me reposer sous mon arbre; mon arbre est plus beau cette année-ci que l'an dernier. » Cette liaison s'exprimera par le mot qui indique la possession. Nous désirons posséder tout ce que iious aimons, et une mystérieuse

délicatesse de notre nature fait qu'excepté Dieu, noua désirons posséder à nous seuls l'objet de notre amour. Vous, docteur, qui aimez tant Jean-Jac«ïues, vous rappelez-vous Téloquente douleur de votre maître lorsqu'il aperçoit tout à coup des traces humaiàé^> au milieu d'un paysage dont il espérait que ses regards avaient seuls contemplé la beauté? Pourquoi le philosophe, à cette vue, èprouve-t-il une tristesse amëref C*est assurément parce que la jouissance d'autrui lui gâte la possession idéale de ces merveilles dont il s'estait déjà fait le mattre jalouit et solitaire.

Je vois, docteur, sur votre visage MM gHmace qui veut dire : — Ceci est de la poésie. -^ Une autre fois je vous prouverai, car c'est Ift un de mes thèmes favoris, qu'il ne faut '^âs confondre, comme oti le fait toit^ jours, la poésie et la rêverie. La rêverie est mortelle à !a société ; c'est le faux, c'est le chimérique. La poésie, au contraire, est le plus indiëpensable élément de la grandeur et de la prospérité d'un peuple ; la poésie ii*est pas autre chose que

la partie splendide de la réariité. Qu'est-ce que le drapeau, si ce n'est de là poésie? Qu*est-ce que la patrie? qu'ttt-ce que la guerre? qu'esi^ ce que l'honneur? Tout cela est de la poésie. La pro» priété, comïne toute chose, a son côté poétique, qui est peut-être sou plus sérieux côté.

Ainsi, comme la patrie, elle est fiaite souvent de terre et de pensée, il est Men certain que si Plenho m'ap«» partenait au lieu d'appartenir aux Xriquet, j'y verraii

^wwtimr^m^BÇt

autre chose que des murailles, des arbres et une pièce d'eau : j'y retrouverais la vie de ma famille, l'esprit de ma maison ; mais j'ai pris mon parti d'être prolétaire. Je n'ai pour toute propriété que mon sabre, comme je n'ai que ma compagnie de zouaves pour toute famille.

Car vous le savez, reprit Plenho après un instant de silence, je ne suis pas comme vous, docteur, je n'ai pas une mère qui, tous les mois, m'envoie des conseils pour me sauver et de l'argent pour me perdre. Tout ce que j'ai aimé est là où je désire qu'une balle me dépêche bientôt. Cependant, quoiqu'il n'y ait plus de famille pour moi en ce monde, le culte de la famille est dans mon cœur et y restera. C'est un sentiment, pour parler en troupier , que Dieu trouvera dans mon sac , quand il me passera l'inspection là-haut.

Il y a quelques mois, je faisais la corvée de siéger dans un conseil de guerre. On traduisait devant nous un cha:sseur qui avait dissipé ses effets de petit équipement. — Ce n'était pas un sujet intéressant. — On sentait un vilain soldat, mou sur le terrain, turbulent au quartier, paresseux, ivrogne, mal tenu ; son re-

levé de punitions était effroyable. Le conseil semblait disposé à lui appliquer la loi militaire dans toute sa rigueur; mais, quand le capitaine-rapporteur se fut assis, voilà qu'il se lève un avocat, à peu près aussi éloquent que son client aurait pu l'être, un pauvre diable aux cheveux gras, à la robe usée et au visage tatoué par l'ivrognerie, piteux, grotesque et crasseux

fantôme du vice et de la misère. Ce personnage ainsi fait nous lit une lettre que le père de l'accusé adressait au capitaine de son fils. Le père était un ancien soldat qui avait perdu une jambe et gagné la croix à Lutzen, un membre enfin de cette chevalerie populaire qui fut la vraie noblesse de Tempire. Cette lettre était simple, touchante, énergique; elle respirait Thonneur de rhomme de poudre et de Thomme des champs. « On ne voudra pas, disait ce vieux brave, m'ôter la joie de mon ruban ; on ne voudra pas me déshonorer mon nom que savait Tempereur. » Le conseil fut ému, et le chasseur fut acquitté.

Certes, Fauditoirele plus démocratique eût applaudi à cet acquittement, et cependant le conseil de guerre obéissait à la loi qui est Torigine de toutes les aristocraties. Il reconnaissait cette force sacrée, cette vertu souveraine de la famille, sans laquelle, suivant moi, il n*y a pas de société. On ne saurait trop introduire dans la cité d'autre élément que la matière; on ne saurait trop, dans toutes les institutions humaines, imiter Dieu, c'est-à-dire mettre une vie d'une nature spirituelle, d'un ordre supérieur, sous la vie brutale du fait. La famille est dans la société un élément immatériel. Cet homme, qui aimait tant son enfant, est mort : dans la cité visible, ce n'est plus qu'un cadavre sous une pierre; mais dans la cité idéale, c'est encore un être vivant si la famille est res-

pectée ; c'est encpre un être protecteur pour ce qu'il aimait^ pour ce qu'il

aime toujours dans le pays où la volonté de Dieu Fi envoyé. Je ne sais rien qui me touche plus qu'us liomme servait dans le tombeau ceux qu'il a laissés dans ce inonde par Thoaneur dont il à entouré sdi nom. Je ne sais pas une pensée plus capable de iioti faire sortir à notre gloire des épreuves qui bous soirt itnposées quelquefois par la vie sociale que cellM^i :' Quelqu'un pi^Atéra de mel& sooflfranees, et n'invoqua pas en vain ûion souvenir.

Cette expression, « la foi de mes pèiBs, % M*a txm^ jours touché, et, quand Je ne tiendrais pays à la religion catholique par d'autre lien que lô baiseï^ donné par ihon père tnouraiit au eniciât, ce serait poUr moi un lien que rien ne saUrsût briser^ D y a un monde où je sens de la douceur, du bien-^tre, cette bienfaisante èl mystérieuse chaleur de Tespérahce et de Tattiour ; il y a un monde oii j'ai froid : ce monde où le froid me saisit, c'est celui où l'on n'oftte poUr nourriture à mon Ame que dès idées de philosophes, où, aii lieu dU Père qui est aUx çiëut, qui nous délivre du mal et nous donne notre pain de diaque jour, on veut me faire adorer le dieu de Jean-Jacques, un dieu qui dédaigne ma prière, ne s'asôoeie pas à mes combats, ne sait paft mes douleurs^ un dieu qui voit l'ordre universel et ne me Voit pas. Le philosophe qui inventa ce dieu devait éfare un mauvais père. La Providence a voulu qu'il por* tftt dans la postérité ce stigmate de s'être fait un iof éonnu pour ses enf^ts, »ôn de montrer le néant de m

doctrine, afin d'aliéner aux fliensonges pompeux de ses enseignements cette droite et décidée Inteiligencô que les humbles ont dans le cœur. Èh bien I voyez ce fatal enchaînement de toiités choses : la société , qiii , àii lieu du Dieu dé notre feligioû, veut un Être suprême, est comtofe Jean-Jacques ; elle repousse là fâmtUe, elle remplace le foyer ddmèstlque par Thosplce, car ses gymnases né seront janlais que des hospices, les enfants qui ne doiféht coiinaîlre ni les joies ni les vertus de là famille haisse!>t pîué malheureux que les muets, lès t)aTalyliqdés, lés aveuglés ; ils sont déshérités de biens plni Jjrébieux que là parole, le inouvament et le jotir.

I^lehho se tiit, et pendaht quelque téiiipâ lè silence régna entre les trois français. Chacun se rappelait ces souvenirs dti fojét que notre cœur hoùs tient en réserve comme des mélodies secrètes qui, à certaines heures, nôiis apportent parfois la gaieté, bîeîi plus souvent la tristesse , mais nous arrachent toujours aux ingrates misères dé cette vie. Leà trois hommes qui contemplaient ce ciel ètincelânl de TAfrique voyâieht sans doute dans leur inèmoire un ciel moins éclatant mais plus doux, le ciel sous lequel, le soir, nous descendions ail jardin pour jouer quand nous étions éù- Biiits, pour rêver et pleurer peut-être à r&gê où luit sur nos pensées le regard si inquiet et si doux , si gat et si songeur de la jeunesse.

Le docteur, qui, en définitive, ft*était t)as accoutumé

à errer longtemps dans les sentiers de la rêverie, fut le premier qui rompit le silence. Donnant à son regard une expression qui voulait être éminemment fine et légèrement moqueuse, il apostropha ainsi le capitaine:

— Puisque vous aimez tant la famille , mon cher Plenho, vous devez avoir un respect profond pour le mariage, et ce sentiment-là a dû vous causer de terribles embarras dans votre vie de garçon. Vous devez considérer f adultère comme le plus impardonnable des crimes. Vous avez donc eu toujours une existence bien dure ou une conscience bien tourmentée.

— Docteur, répondit le capitaine, vous recourez à une espèce d'argument qui devrait être toujours banni de la discussion : vous prenez ma personne à partie. Je pourrais clore le débat ; mais votre interpellation ne me gène pas, et je suis au contraire content d*y répondre. Il y a un évangile sur lequel j'ai souvent médité, c'est celui de la femme adultère. Je le sais presque par cœur ; je l'aurais traité sur la toile, si j'étais peintre ; j'en aurais fait une ode, xme épttre ou une élégie, si j'étais poëte. Voici le tableau que les saintes Écritures nous ont conservé. Jésus est assis et trace des caractères sur le sable ; une grande foule l'entoure ; tout à coup, amenant une pauvre femme pour laquelle je me suis senti toujours pris, je l'avoue, d'une tendresse infinie, et dont il me semble que je reconnaîtrais dans l'autre vie le visage doux et confus , des docteurs lui disent que cette femme est adultère» et demandent

Texécufion de Tabominable loi dlsraël. Jésus fait cette immortelle réponse que vous savez, et continue, dit l'Évangile, à écrire sur le sable.

Croyez-vous qu'il n'y ait pas un sens caché dans cette rêverie divine qui ne s'interrompt même pas? Le christianisme, j'en suis convaincu, a de mystérieuses indulgences pour tout ce qui vient

de la source où il puise le.charme de ses plus douces et de ses plus conquérantes paroles. Quand je vois Madeleine prosternée aux genoux du Christ et essuyant de sa chevelure les pieds du divin maître, il me semble que je saisis un symbole. Celui qui a été ici-bas l'image adorable de l'amour céleste a permis qu'il y eût à ses pieds une place pour l'amour né de l'humanité. Seulement il a voulu ce terrestre amour non point comme l'adorait l'antiquité, radieux, triomphant, ivre de lui-même ; il l'a voulu humilié, repentant, versant des larmes. Docteur, je vais vous dire ma pensée : si elle n'est pas celle d'un théologien, elle est celle d'un homme qui lit et qui aime les livres saints. Je crois qu'il y a un genre de faiblesse qui ne trouve pas grâce devant Dieu : c'est précisément le vice tel que le glorifient les philosophes, qui se dit mattre des hommes de par la chair , et justifie par une fausse maxime tout acte dépravé ; mais la faute humble et douloureuse qui s'accuse au lieu de se justifier, qui se présente à Dieu comme la pauvre créature qu'amenaient devant lui les pharisiens, escortée de la confusion et du repentir, celle-là, j'en suis

8ûr, est soQTeût absoute, et quoDd elle est dMne cer^ taine nature, peut-être emporte-t-elle en se retirant plus que la miséricorde du divin juge.

— Mon cher Plenho , repartit le docteur, vous auriez pu é^e confesseur de Louis XIV, car je trouvé k vos homélies c(uelque chose qui sent terriblement lA maximes des jésuites.

-^ Je respecte infiniment , fit Pledho , la société M Jésus ; mais tenes , docteur, pour en finir avec ee qui me regarde, puisque vous m^accusez de vous parler ^ jésuite , je vais vous

parler eu zouftve. Je réfléchis oa peu ; ihais comme, après tout, une balle peut me causer la tête d'un moment & Tautre , je trouvé qu'il est inutile de me ttop fatiguet le cerveau. La plupart dé itaes soldats entendent très^votontiers un bout de messe et même la tnesse tout entière ; cela ne les empêche pas de «e donner Un coup de sabre et d'avoir sur les ï)tQ& des cœurs enflammés. Je puis fort bien avoii' quelques traits éè ressemblance avec eux. Vous me trouverez ineonséquent ; vous autres démocrates, vous ne devriez jau^ais parler d'inconséquence. Pratiques l'égalité, la fraternité, la tolérance, seulement eomlâe nôiis pratiquons la religion. Jeclrots, du feSte, qu'il peut être pardonné aux gens dé guerre plus de choses qu'aux gens de plume ou de parole , & tous eetix enfin qui veulent bien être rintelligencé de la patHe , Maiir ne veulent pas en être là péaU. J'ai fait une fois sH lieues en cacolet avec une balte entre les éêtés. Une

USS SOIRÉES DU BORDJ

dé ces fièvres que le troupier emporte toujours comme un souvenir de l'Algérie s'était jointe à ma blessure. Je vous jure , docteur, que , si j'ai péché , j'ai expié ce jour-là bien des fautes. Je crois volontiers à Futilité des souffrances pouf notre salut. Si mes idées sur le diiel et Fadultëre sont coupables , j'espère que quelques os cassés me les feront pardonner ; nos douleurs sont nos patenôtres. — Et Plenho se leva en entonnant ce refrain si connu :

Et iiUëz doÂc^ Sonnez, trompettes 1 Et dlez dotaC) tt)ftD«i, clinfond!

Bien des braves , à ce refrain^it i ont fait joyeuse»ment leur dernière étape;

tRÔÎSIÈME SOIRÉE. — Ofe i'ESf>RIT MtLÎTAîkÈ.

Une des thèses favori'«3s du docteur était la dégradation de l'état militaire tel que l'a fait notre société. Il attendait avec impatience, disait-il souvent» le moment où il cesserait de vivre parmi les suppôts de tous les pouvoirs» car enfin, s'écriait-il le soir même où il eut avec Plenho sa dernière conférence^ votre système de soldats qui ne doivent point raisonner nous conduit à servir indifféremment le bien et le mal» le juste et i'ii^uste.

— L'armée, repartit Plenho, est comme l'Église ; elle rend à César ce qui appartient à César. S'il en est ainsi , direz-vous , il n'y a pas de gouvernement monstrueux qu'elle ne puisse soutenir. Cela n'est pas , car il y a des moments où César, c'est-à-dire tout principe d'ordre et d'autorité , disparatt du monde. Dans ces moments, l'armée n'a plus de rôle politique; elle cherche son mot de ralliement autre part que dans la loi capricieuse, éphémère et avilie qui gouverne la société. Ainsi , pendant la révolution , ce fut la patrie seule que défendit l'armée. Les hommes à bonnets rouges et à piques qui s'en liaient dans les prisons « recruter des ombres , » comme dit André Chénier, n'avaient rien de commun avec les braves qui enclouaient les canons ennemis. Notre uniforme a traversé sans tache cette période infâme ; j'en remercie Dieu, car, depuis que le froc a disparu, l'uniforme est le seul habit, suivant moi, sous lequel puisse battre un cœur où vivent encore de saints enthousiasmes et de nobles mépris.

Mon cher docteur, je ne vous ferai pas la confession de René à Chactas , quoiqu'én vérité ce ciel transparent , cette vaste et tran-

quille nature , tout ce spectacle enfin qui nous entoure et dont nous faisons nousmêmes partie puisse porter à l'expansion une âme plus renfermée que la mienne ; mais depuis longtemps l'orgueil du siècle m'a gâté les confessions, et si jamais maintenant je laisse échapper de ma bouche les secrets

LBS SOIRÉES DU BORDJ. S

d'une obscure et douloureuse vie , ce sera en ce moment où la mort exorcise le démon de notre vanité. Je ne vous cacherai pas cependant que je n'ai pas toujours eu une résignation qui , à certaines heures , me fait encore défaut. Sous les teintes cuivrées dont le grand air a coloré mes tempes, peut-être pourriez-vous retrouver la griffe de l'esprit moderne. J'ai connu ces rêveries meurtrières qui ont conduit à la ruine quelques êtres d'abord, puis des peuples tout entiers^ Enfin , j'ai souffert aussi de ces passions qui , dans tous les temps, jettent quelques hommes hors de ces routes qu'on ne retrouve plus qu'après de vives angoisses et de longs égarements. Je sais, tout comme Werther, quel abtme un regard peut creuser sous le front ; je sais comment s'attachent au cœur certaines pensées. Lord Byron , dans ses Mémoires , raconte , avec une sorte de mystérieuse tristesse , une histoire terrible, dit-il, et qui montre jusqu'où peut être poussé le dédain de la vie. Un officier anglais lui avoua qu'une nuit il avait pris au hasard , dans l'obscurité ,-un pistolet, se l'était enfoncé dans la bouche et avait pressé la détente. Cet officier avait une paire de pistolets dont il savait l'un vide , l'autre chargé. La fantaisie lui avait pris tout à coup de jouer sa vie solitairement contre le destin dans les ténèbres , et il s'était ejpparé à tâtons de la première

arme qui s^était offerte à sa main, sans savoir si c'était l'arme qui portait la mort. Je me suis dit, en lisant ce passage, que

si cette histoire était terrible , il y avait ui^ Jiistoipç terrible dans ma vie , car j'ai fait comBi^ ^i ofQçi&r anglais.

Sans parler du doute religieux, j'ai.spufFert (Je l'affreux doute particulier h ce temps où il n'est pas ub seul mot noble , entraînant , sacré , qui n'ait servi i quelque mensonge. Depuis qiie je me livre h mon état, comme le prêtre doit se livrer à son culte, avec tout (De que je puis avoir au cœur de foi simple et fervente , il n'est aucun doute dont je souffre. La vie me parait ce qu'elle est, je crois, quelque chose d'InQniment triste, car rimitatiQn de Jésus-Christ Ta dit : ne Rien n'est plus triste que de vivre ; » mais quelque chose qui ne doit toutefois ni lasser notre patience, ni vaincre noti« courage, ni blesser notre dignité. Je vis et sens que je puis vivre.

La vie militaire a d'abord, à mes yeux, cette inestimable vertu, qu'elle porte une Qiortelle atteinte à tout ce que j'appellerai la partie efféminée de nos douleurs. Il n'est pas de rêverie dont l'action n'ait raison quand elle s'empare de nous d'une certaine manière. Aussi, je défie bien tous les René , tous les Werther, tous les Obermann de poursuivre leurs langoureuses amours avec les chimères derrière dix tambours qui battent la charge. J'ai pensé souvent qu'aux heures du combat il en était de certaines pensées qui gisent silencieuses au fond de notre cœur comme de ces bravés dont parle le Cid, que le péril met soudain debout dans les ténè-

bres. « Nous nous levons alors » Si les balles ont

fait entr^ la mort dans nombre de corps , dans comr bien d'âmes ont-«lles fait entrer la vie I Mais ce n*est pas seulement pour ces magnifiques inspirations de rheure des batailles que j'aime mon état , je Taime surtout pour ces pensées pleines à la fois de calme , d'énergie et de douceur, qu'il donne aux ftmes austères & maint obscur instant de la vie. Ainsi , je ne suis jamais sorti de la caserne sans me sentir Tesprit rafraîchi et le cœur allégé. Qu'y avais-je fait? Je m'étais occupé de ces soins dont les oisifs se moquent et dont les délicats nous plaignent. J'avais visité les chemises et les soidiers de mes hommes , j'avais goûté leur soupe, je m'étais assis sur le pied d'un lit, et j'ams rendu la justice; j'avais été le chef de famille enfin , car la famille se retrouve dans l'armée. Elle y ^ste même avec plus de force que dans la société ; elle y existe avec l'autorité du chef, le respect pour les atnés ; elle y existe aussi avec des sentiments de vraie et de vive tendresse. Jamais un soldat ne m'a quitté sans venir me dire adieu , et j'en ai vu bien peu dont la main n'essuyât pas alors quelque larme furtive. J'aime l'affection militaire , parce qu'elle est toujours dans la vérité Nul ne promet des regrets éternels à son camarade ou à son chef : chacun sait que son oraison funèbre n'excédera pas quelques courtes phrar ses accompagnées de jurements mélancoliques qui reviennent de loin en loin tantôt entre deux bouffées de

pipe, tantdt entre deux gorgées cl*eau-de-yie ; mais ces phrases se composent de mots sincères. Je n*ai jamais désiré , pour ma mémoire , d'autre hommage que ces paroles de soldat. ^

Je parle en ce moment de Tétat militaire comme un homme qui porte Tuniforme ; mais il me semble que, parmi les gens en

habit noir, tous ceux-là doivent penser comme moi, qui ne désirent pas voir la France devenir un cadavre destiné aux expériences des docteurs en révolutions. Notre nation a cela de curieux, qu'elle est douée au plus haut degi*é des deux esprits les plus opposés , de l'esprit révolutionnaire et de l'esprit militaire. Vous avez remarqué aujourd'hui l'excellente tenue de ce caporal qui est venu boire l'absinthe avec nous. C'est un Parisien. En 4848, il a fait des^ barricades et tiré sur les gardes municipaux. Il s'est 'révolté pour être libre, pour jouir de ses droits, et, la révolution accomplie , il a usé du droit de s'engager que la tyrannie ne lui contestait pas. C'est maintenant un des meilleurs sujets de ma compagnie. Si demain je l'avais à Paris sous mes ordres, il tirerait sur les émeutiers comme il tire sur tous ces fantômes blancs de la montagne et de la plaine. Il semble dans notre pays que la casaque du soldat brûle tout ce qu'il y a de mauvais chez ceux qui l'endossent. Assurément une des causes principales de ce désordre dont pour le moment nous désespérons de sortir, c'est l'hostilité qu'a rencontrée l'esprit militaire dans certaines régions de la société.

Je les connais , ceux qui ont blasphémé la guerre ; je les connais , ceux qui ont maudit Tuniforme, et qui Tauraient, morbleu 1 bafoué, si on les avait laissés faire. Je ne veux pas m*occuper d'eux aujourd'hui , parce que je méprise les ressentiments et hais les colères; mais bien des fois, depuis tantôt trois ans, j'avoue que leur peur m'a indigné. Aussi combien d'hommes maintenant veulent que l'armée les défende, qui devraient eux-mêmes être de l'armée! A bien peu d'exceptions près, nous sommes tous les compagnons de Gautier Sans-avoir. L'armée est

à la société d'aujourd'hui ce que fut la Vendée à la royauté du dernier siècle : elle combat pour des biens qu'elle n'a pas. Tant mieux ; son rôle en est plus beau. Ce qui a donné tant d'éclat aux luttes vendéennes , c'est qu'il n*y a guère coulé que du sang de gentillâtre et de paysaji.

En vérité, quand je vois tant de braves gens rassemblés sous nos drapeaux , ou par la loi de leur pays ou par la loi de leur cœur ; quand je les vois ce qu'ils sont, patients, actifs, courageux, et n'ayant qu'un unique désir, celui de mettre toutes leurs qualités au service d'une autorité énergique et digne , je me demande comment on a laissé s'en aller la grande famille sociale. Les gens en uniforme qui obéissent au tambour, c'est bien du peuple, et un peuple qui vaut, j'espère, tous les ouvriers de vos villes. Pourquoi ceux qui devraient être ses guides sont-ils en si petit nom-

bre dans ses rangs? Qu'est d^ve{)u le temps où on filait perdre aux ^rmées cet air jbourgeois gu'on ne perdait pas à la çpur ? Mais j'en sais qui se sont glorir fiés 4e)>ir bourgeois jusqii'au jour QÙ on est veun leur dire qp'il fallait prendre Tair ouvrier, lis se sont indignas alprs ; il était trop tard. Il y a d'irréparables ^Q^jQlences dont la sQciélé a eu it souffrir.

C'^s|; à pou près ^nsi que parla Plenbo, la dernië» jfoirée qu'il passa au boré^ avec le docteur et ce personfi^ge qui eut la discrétion de ne rien dire. J'ai pensé que les discours du capitaine auraient quelque intérêt. Nous trouverons toujours grand plaisir à pe qu'un démon soulève pour nous le toit d'une maison ; peut-éise donc éprouvera-4-on quelque charme à pénétrer dans une ftme.

Çest aui^ œuvres surtout que s'appli^e pour moi la célèbre maxime de Térence. Toutes celles-là me semblent avoir le droit d'existence qui ont en elles quelque chose d'humain. Je ne mets pas toutefois ub cœur de plus sous les regards du puMic ; je n'ai monr tré du capitaine Plenho que ce qu'il est permis à tout le monde d'en voir. Cet honnête soldat garde son cœur tout entier dans sa poitripe; les balles, si jamais eHes y pénètrent, trouveront intactes les cendres sacrées que les joies et les douleurs humaines ont amoncelées dans le triste foyer de cette noble vie.

UNE

— Je veux, me dit un soir ttne personne a qlii je désirais infiniment plaire, que Vous me contiez une histoire très-passionnée, un peu moqueuse, et ayant un côté édifiant. .

— Je sslls, répondis-je, une légendie d'une espèce toute particulière qui pourra peut-être vous satisfaire. Mon histoire, en tous cas, aura pour vous cet intérêt, que presque tous les personnages vous en sont connus. Suivant moi, il y a entre riiéroïne et vous nombre d'analogies que, pour la plupart certainement, vous refuserez d'admettre. Quant au héros , j^ai toujours eu, jé

Tavouerai, Tardent désir et même la prétention secrète de lui ressembler.

Toute Tannée d'Afrique a connu le capitaine Séléki, du 2® régiment de la légion étrangère. Si je fais jamais, comme je le désire, le portrait du capitaine dUnfanterie, caractère qui répon-

drait, par son humble et sacrée poésie, à celui que M. de Lamartine a tracé dans Jocelyn, le capitaine Séléki me servirait de modèle. Tous ses camarades avaient poiîr lui une amitié sérieuse comme sa belle figure, et forte comme sa belle âme.

Quant h ses soldats, ils Tadoraient. Séléki pratiquait envers eux une véritable charité d'apôtre, qui cependant, en ses détails les plus infimes, avait une sorte de grandeur royale. C'est de cet air bien certainement que saint Louis devait laver les pieds des pauvres, me disait un de ses amis en me racontant comment, pendant les longues marches, il aidait le chirurgien à panser les pieds des blessés. Son visage, au feu, était empreint d'une bonté limpide et d'une sereine tristesse. On le disait pieux, et il Tétait. Or, voici comment lui advint sa piété.

On "se rappelle l'expédition qu'en 4832 la duchesse de Berry fit dans la Vendée. A cette époque, il n'était bruit dans la garnison et parmi la jeunesse de Nantes que d'un gentilhomme des environs appelé Robert de Vibraye, dont la batailleuse ardeur demandait chaque jour un aliment aux querelles de café. Robert avait à

peine vingt-deux ans. La révolution de juillet Tavait empêché de prendre le métier des armes, pour lequel son appétit d'aventures, son courage sans bornes, sa loyale et turbulente humeur, son regard impérieux, ses traits virils, sa taille à la fois droite, ondoyante et fière comme le panache d*un chevalier, toute sa personne enfin, intérieure et extérieure, lui criait qu'il était né. Notre héros souffrait donc de toute Tirritante douleur d*uné vocation frappée par la destinée. Il ne pouvait pas se persuader que la chasse fût, comme le lui avait dit son précep|;eur, Timage de la guerre. Les perdrix qu'il atteignait sous l'aile, les lièvres dont il

brisait le train de derrière, ne lui faisaient pas l'illusion de combattants étendus sous le ciel. De là vint qu'il se précipita dans le duel avec emportement et délices. Les bkm et les patauds^ comme il appelait dans son langage arriéré les militaires qui avaient accepté et les bourgeois qui avaient fêté la révolution de 4830, étaient chaque jour l'objet de ses provocations. Plein d'une ardeur contenue àl'épée, d'un calme glacial et terrible au pistolet, il était rare qu'il n'envoyât pas ses adversaires au moins jusqu'au seuil de la mort. Les jours où il avait couché un homme par terre, il avait le visage illuminé d'un enthousiasme Scandinave, sa parole était bruyante et joyeuse, sa démarche légère; aussi l'appelait-on Robert le Diable dans le pays.

Ce nom ne lui venait pas seulement du plaisir qu'il

prenait, pour Me sétvlfr à*une dfe Sei expressions, à débarrasser les ftmes dé teur éifiTélôppé; oh appelât ainsi Robert j[>our une ^kntfe csHsë ébâniiè Se tbiite lé Vendée, Le père de RobéW, le fc(9iflfe TfeiéiTy de Ifhbraye, était un de ûés géâtilsUoMttës a*faiitneur biiàfiNf et indomptable à là fàédn Qii iflâfqtllë de Miràbéaii èl du coMté de Montlôsiër, ^ui rè^i^sèntftiedi la viëil^ noblesse dahs sob excêdtHquê inâe{(ëââétfce et si^' caprices hàsardelit. Pimâaiii là ^êtblirttOli, II &m^ servi dans rati&ée Qb Cotidé. Ltt gtôife ftn^eriàlë ^ ratait pas rééoilciUé arec la twx(Sér«tblUiidiiiiàiré, et, jusqu'en 4845, il était îesté dans M troupe ëtrangëtes> se souciant aussi peu qti'ub Armagnac du un Saint^Pol de savoii! s'il offensait ou nob les dieux d8 18 patrïe. Tout en guerroyant sut le Rhin ptMt là inaisoii catholique de Bourbon, un beaiijoufil devint amoureux d'une descendàbte de ces Hampfteld qtii donnèrent asile dahsi letir chfttesQ à Luther

et Èé fireiit les plus zélés défenseurs de la religion réformée. La ô6mtesse Orisëlidis àtait des yeux qiii lui panireiif vâlèif mieux qu'une messe. Od exige» que pbni Vëpoii^T fi se fit huguenot. Notre gentilbomme n*eut pas k Se MU protestant {ilus dé terupilte qfué VÈ'ea avait eu lé ^Até de Bônuevài à enAràsser rfelamtsifle. Dé^tAs,- il mit son orgueil à justifier pai* maint paradoxe ce qfffU avait fait par amour. Le culte réformé, di^t-il, était le seul qui convint au mattre d'un fief. La réli^on Catholique était entachée de dtaiagogie; elle avait enlMté

ia ligue, tué Èenri IV, çrosterné toute la noblesse aux pieds des confesseurs de cour. Le comte de Vibraye écrivit sur cette matière un livre rempli d'expressions violentes et heurtées, mais qui produisaient en se heurtant de singulières étincelles. L*œuvre fit scandale, fut foudroyée par FÉglise, et condamna M. de Vibraye, malgré ses campagnes sous tous les étetidar^à royaux, à mourir, en pleine restauraflon, dans là solitude et la disgrâce. Robert avait dix-huit ans quand il perdit son père ; depuis deux années, sa mère avait laissé vide le grand fauteuil où elle tévait à la patrie allemande. La jeunesse se leva pour lui sur deux tombeaux.

Il se livrait à une tristesse emportée, comme Pétait toujours chez lui toute pensée et tout sentiment, quand vint à Nantes M"»« de Kerhouët, que vous savez, qui a écrit, sous le nom de Marie Stella, la Vallée des Larmes^ les Amours d'un Ange, la Harpe et lé Rosai/re, et d'autres rofnans pleins de mysticisme, oti se montre en définitive une belle âme ; car M"»* de Kerhouët est une excellente personne, à qui ne manque que le don profane dû talent. Elle était un peu parente de Robert, que ses soixante ans lui permirent de traiter avec une fexpansîve affection. Notre

jeune homme avait, malgré ses instincts i^olents et sauvages, une certaine grâce sentimentale, fruit de ses promenades à travers bois et surtout d'une éducation donnée par une mère. Là douairière le trouva charmant, et résolut de l'enlever

à la damnation étemelle ea le tirant des griffes de Luther. Robert, à vrai dire, ne savait guère en quoi un catholique différait d'un luthérien. Malgré le sang chrétien qui coulait dans ses veines, c*était, en religion, une sorte de Huron. H^ de Kerhouët était la seule personne qui représentât pour lui le plus indispensable élément de notre vie, la tendresse féminine; elle désirait qu'il fût catholique, il fut heureux d'avoir à lui donner une marque de soumission, et se résigna courageusement à s'entretenir chaque jour avec l'évéque de Nantes, qui voulut lui-même offrir cette âme au Seigneur. Tout alla pour le mieux dans cette conversion. Robert reçut l'eau du baptême avec toute la dignité d'un roi sicambre. H""^ de Kerhouët, sa marraine, en faisait le héros le plus séraphique de ses romans, quand se passa la scène infernale qui jeta brusquement Robert loin des voies bénies, et lui fit mériter plus que tous ses duels son sinistre surnom.

L'évêque de Nantes, fort digne homme du reste, était un peu janséniste. Son inflexible conscience ne lui permettait point de tempérer, même dans une vue chrétienne, les plus rigoureux dogmes de sa foi. Un jour, Robert eut l'idée malencontreuse de lui demander s'il pensait que sa mère, née et morte dans la religion luthérienne, était damnée. L'évêque lui répondit qu'elle l'était indubitablement. Robert gardait de sa mère un souvenir d'une tendresse passionnée. L'évêque parut tout à coup à son esprit chevaleresque et .impétueux

un suppôt maudit de ia puissance qui condamnait sa mère aux tortures. Robert le somma de rétracter ses paroles avec un regard furieux et un geste menaçant. L'évoque prit l'attitude d'un martyr et répéta sa terrible sentence. Robert commit le même sacrilège que Marine Faliero: il donna un soufflet au prélat; puis, sentant lui-même tout ce qu'il y avait d'irrépai:able et de monstrueux dans ce transport de colère, il s'enfuit, s'élança sur un cheval, et courut s'enfermer à Vibraye. M"® de Kerhouët ne revit plus son filleul, qui, à partir de ce jour, passa toute sa vie à chasser, se battre et mettre à mal les jolies filles. L'outrage de Robert à son illustre directeur avait fait un tel bruit, que, même à Vibraye, on s'en entretenait, en se signant, sous les plus pauvres toits ; mais le jeune comte avait tant de bonne grâce dans ses intrépides allures et répandait un charme si singulier sur ses plus fougueux caprices, que ni le dévouement, ni l'amour, ni le respect n'étaient éteints pour lui dans le village qu'animait sa jeunesse*. Seulement on recommandait son &me avec ferveur au Dieu qui a pitié des corps souffrants dans les chaumières et des &mes tourmentées dans les châ« teaux.

Robert était donc encore, en 4832, un des hommes qui pouvaient tenter avec le plus de succès, à une certaine heure, de remettre la foudre et la mort dans les buissons de la Vendée, quand on apprit tout à coup que la duchesse de Berry venait demander de nouveaux

miracles d'héroïsme à lâ pértriè dès éonchaiiip et des Charefte. On comprend avec quelle ardeur Vîbraye, qui chaque joiir risquait sa vie pour les plus vulgaires et les plus futiles m:otifs, embrassa la plus émouvante et la plus romanesque des causes. Ce ne

fut pas lui qui s'itiquiéta dès forces qui soiiteriaièn et des forces qui combattaient la princesse. Tout dans cette expédition lui sembla le mieux combiné, le ihieux conduit et le plus raisonnable du monde. Si la mère de l'exilé avait trouvé beaucoup de soldats de cette espèce, le drapeau blanc eût flotté autre part que derrière les buissons et sur quelques masures. Robert tua quatre hommes de sa main au combat de le, Vlôille-VigUe, dirigea trois retours ofTensifs au Gros-Chêiie, et prit part enfin à Timmortelle fusillade de là j^énissière.

Ce fut par une niiit de juin qu*eûi lieu cette merveilleuse action, qui niet dans l'histoire moderne une page des anciennes chroniques. Juin, en France, est un mois sanglant. Cette guerre civile en plein champ avait un aspect en môme temps plus grand et moins désolé que nos combats entre des murailles. Au-dessus de l'espace embrasé où se croisaient les balles, le ciel déployait ses vastes et transparentes solitudes, qui, à cette Ifeure même peut-être, allaient devenir l'asile de plus d'une âme de héros. Ce cor qui, à une autre époque, aurait eu, comme la trompe de Roland, les honneurs d'une légende, cet instrument des temps passés

^ {étrange harmonie ^vec les âpiesi qu'il e:^a}tait, enr yoyait, à travers les coups de (eu, ^vol échos 4^s forêts ses jiiotes vaillantes , et sonnai); saqs relâche, jetant il^ns le coeur des assaillants, par sgs §x;cûrd$ plus strlclents et aussi obstipés qi|e \^ fusillade , une sorte de paalaise superstitieux.

On sait comment succonihci la Pénissiëre. Le feu fut mis à un^ grapge qui attendit au ii^âteau. Quand les assiégeants virent s'ahtmer au milieu 4^3 flammes Tédifice délabré dont une poignée d'honunes avaient fait iine forteresse invincible, ils s'éloi-

gnèsent. Deux murs, en se rejoignant, formëjnent un ad)rî oii les défenseurs de la Pénissiëre échappèrent à Tinoendie, et, lorsque 1^ ^Uepce |u,t rétabli dans la campagne, plus de quarante combattants sortirent de ces décQmb|:es. Banni ceux qui retournaient ainsi à la vie après avoir subi les plus terribles embrassements de la mort était Robert de Vibraye.

Quand cette procession de revenants eut fait quelques pas, elle s'arrêta. Un même avis fut émis par tous les membres de la petite troupe : on décida qu'il fallait se séparer. La cause de la légitinuté était perdue. La défense héroïque et l'incendie (Jjb. la Pénissiëre étaient le funeste et g}Qrien^ ^^nPOnj^ent de la dernière guerre de la Vendée. Maintenant chacun des intrépides com^-))attants qui venaient de donner an drapeau blanc une noble sépulture n'avait plus qu'^ songer à sa sûreté. Plus d'un de c^ vaillante soldats était gravement

blessé. Robert avait une côte brisée par une balle. L'étroite veste de chasse dans laquelle était serrée sa taille retenait seule le sang qui s'échappait de sa blessure. Toutefois il ne voulut être accompagné par aucun de ses frères d'armes, et, s'appuyant sur un fusil, il se mit seul en quête d'un asile. Tout près de la Pénissière est un château appelé Saint-Nazaire qui appartient au duc de Tessé. Ce fut vers ce château que se traîna Robert, n arriva presque défaillant à la grille. Les gens qui vinrent lui ouvrir recueillirent un corps inanimé entre leurs bras. En ce moment, le salon du château était tout resplendissant de lumière. La belle duchesse de Tessé était venue promener dans "cette pauvre Vendée toute saignante les élégances et les caprices de sa vie oisive et agitée.

J'ai failli être très-amoureux de la duchesse de Tessé. Je trouve un coin d'originalité à sou caractère, et une distinction touchante à sa beauté. Elle est Écossaise, comme vous savez, et se nomme Elisabeth de Kenworth. Elle est née dans un château que vont visiter tous les touristes, dans un de ces châteaux qui font croire aux fées, et nous donnent un amour maladif des âges évanouis. Sa famille est catholique, et a servi les Stuarts

à travers toutes les vicissitudes de leur fortune. De là s'est dweloppé en elle un ardent et mélancolique instinct du vieil honneur chevaleresque. îl y a dans toute sa personne quelque chose de gracieux et de fatal. On reconnaît dans ses veines un sang qui appartient aux morts violentes, dont l'héroïsme et le martyre ont disposé; mais ce sang anime des lèvres créées pour le sourire et pour choses meilleures encore. Elle n'est point blonde, et sa chevelure toutefois se ressent de son pays. Vous avez remarqué ses cheveux, comme les peintres italiens les aiment, qui, pour être de la couleur des épis, n'en sont pas moins ardents comme le Vésuve : les cheveux d'Elisabeth sont d'un noir qui ne les empêche point d'avoir les pâles reflets et la mystérieuse fraîcheur d'une chevelure d'ondine. Tout, du reste, est en elle apparition du bord des lacs. Sa taille élancée et légère semble faite pour disparaître dans Fonde et les. nuages. On ne peut point la voir valser sans tomber dans une rêverie d'où l'on sort avec un mouvement de fièvre au cœur.

Mais, si de tout cela vous concluez que c'est une personne rêveuse, élégiaque, qu'on fera marcher, comme l'ombre d'Eurydice, avec les accords d'une lyre, vous avez grand tort. La duchesse de Tessé soupe gaiement et monte hardiment à cheval. Elle est

bruyante, elle est rieuse, elle accepte avec une résolue étourderie tout le train ordinaire des joies mondaines. Seulement il lui arrive parfois à l'Opéra, entre deux

ôdurires, de èè jeter tolit d*un èoup bîusqtiement au ftmd de sa loge, et de r^ahdrê dan* tin mouchair, otr plus d'une bouche passichuéè à'ense^lirtlft avec ivresse, quelcjues laf mes brûlantes et limpides, jperies de feu (Jui viennent d'une miné inôonntie èè douleur et de tendresse. Le soUfflp dé réVehtail sèche sëë pleuî^, et la duchesse rentre dans sa vie habituelle, ptué aiiimée, pkis légère, plus oublieuse dfe Vbm&s les gftinaeè tris^ tessés, plus clémente envers la fohe et mèittë èîttéfs la sottise, Car là duchesse de Tessê à faitavéd ïeâ tous et les sots le pacte que le plus tyi^anniqtie des défauts force les plus fières et les plus spirituelles beautés à former aVeri les gens de cette espèce : elle est coquette. La duchesse de Tessê, tafldis que Rôbett se tratUalt, épuisé, dans la nuit, à la porte de son château, travaillait à une tapisserie destinée à tècotivHr UU irûméUse fauteuil où eUe voulait ensevelir son joli corps en ses jours de langueur ou de méditation. Auprès d'elle, lé marquis de Pénohceaux j'ouait avec des écheveaux de laine que de temps en temps elle lui arrachait sans mot dire, et se livrait, en langage de précieuse, à des réflexions de vétérinaire au sujet des dernières courses. Le comte Théobald Lanier, gentilhomme de 4 830 et un des fondateurs du jockey-club, était perdu dans là contemplation de la botte qui emprisonnait un pied auquel il attachait de grandes prétentions. M"* de Mauvrilliers, qui, pour venir donner un mois à sa chère Lisbeth^ s^était décidée à quitter des gens qu'elle n'ai-

mftit çmy del^ Umx où tM s^eilnuyerrt^ et à' faire un vojpage dms la plut belle ^atson^ de Fanuèe, promenait

m^aaiisoIiquËm^tr ses Mleé mainsT, à ta peau transpa* FTfite el au)t i^g^es sd^ère^, sur ui^ pi^^io ^argé de fleurs.

Aû^j doîit iëfmi fbvM dBre <]p*Aqt»i' iifete tout' de 8u*fé, s'affligea» d» ce ^^âi> aîr tfèiinûl fût répandu sur tes'tïàfts de sôr feAto^. Je oeftixais peu deifôltfites plus jÉimaî)ïès et lùefl-lèufes que celte dû duc * de Iteftfeé. C'ei^t uiie fttoe dénuée dfe feutes W délicatesses d^irt êmè fÈlhifiiue, et cepe«dSttt eapâfite de rtpohdre* atix é^ijgetlceS de Thonitietir vîrîi: tt dim de tessê efet bi*ave^, maîà la bravoure n'euipiêthè pas, dan^ certaines cottditî^tis sttrtetif, te ôœW d^éfrè àtteîïit à maint en- (flrôît de dangereuses faiblesses. André' n*âvatit jamais' efe âne rôtonté assez énergique pour môi^r une vrè' digne de Sôû earaclêiré et dfe son nom. Ainsi la cause' ^ natûirelieflieM il était appelé à défèn**e lui était dèVënu» foïit à fait étrangère. Maint attachement l'a^' v^ lié à tout un drdiie de gens et de choses dont sess' itis-tînfcts lie séparaient. Peu- à peu il avait oublié M grâcè difficiié et périlleuse d'une vraie vîe de gentiP Bômmè pouf lès commodes et paisibles élégances d'une existence de gentleman. Il avait tendu la main à la paresseuse noblesse et à l'entreprenante roture des Penonceaux et des Lanier. Les buts vulgaires, donnés forcément à toutes ses actions et à toutes ses pensées pat de semblables liaisons, avaient été funestes à la

personne qu'il aimait le plus en ce monde. Elisabeth aurait eu besoin de trouver dans son mari un légitime objet d'enthousiasme; cette expansive et généreuse nature n'aurait pas épuisé en prodigalités capricieuses des forces qu'elle aurait pu noblement et utilement dépenser. Puis André, tout en adorant et même en respectant sa femme, n'avait pas su la soustraire aux

détectables influences du monde qu'il avait adopté. D avait laissé cette âme, empreinte d'une distinction sérieuse et touchante, se livrer à toutes les stériles préoccupations,, à tous les frivoles soucis des natures inférieures. La duchesse de Tessé avait parfois des misères qui rappelaient la courtisane. Sous la direction de HM. Lanier et de Penonceaux, elle avait pris quelque chose de la haine irréconciliable dont les créatures de plaisir poursuivent toute œuvre de la pensée. Son esprit toutefois tentait de fréquentes révoltes contre les dominations de triste et sotte espèce qu'il était obligé de subir; de là ce malaise qui régnait continuellement en elle, et dont nul à ses côtés ne se rendait compte. Par cet instinct, cependant, que donne l'amour, André comprenait bien, à certaines heures, quand il la voyait tout à coup lever au ciel des yeux tristes conune la Romance du mule, qu'elle rêvait évidemment à un autre monde que celui où chante Mario, où danse Carlotta et où court M. d'Écoville.

Le soir où ce récit commence, un domestique entra tout à coup et vint parler à l'oreille du duc de Tessé.

Vm LÉGENDE MONDAINE. S57

L*air et la démarche de cet homme avaient ce je ne sais quoi qui vous fait comprendre que vous êtes dans Tatmosphëre d'un fait émouvant et mystérieux. « Que se passe-t-il? s*écria la duchesse quand le domestique, à qui André avait répondu d'un ton animé et rapide , se fut retiré. — Mon Dieu! dit André en se levant pour sortir, quoique Lanier soit un défenseur de la monarchie de 4830, je puis dire ce dont il s*agit: un Vendéen qui a reçu une balle dans la poitrine vient nous demander un asile. On croit que ce blessé est notre voisin M. de Vibrayc, qui, probablement, était au château de la Pénissière. J'espère que mes gens, dont la

plupart sont du pays, ne le trahiront pas. Je vais moimême le faire transporter dans la chambre du commandeur. Dieu veuille que ma maison porte bonheur à ce pauvre homme ! — Je vous suis, André, dit impétueusement la duchesse, j'ai un culte pour les blessés; celui-là est un héros, j'en suis sûre. Je prierai Dieu pour lui ; Dieu m'entendra. Je le soignerai, il guérira. Pourvu que le trajet ne le tue point! Vos gens saurontils le porter ? Je vais faire de la charpie avec ce mouchoir. » Et elle déchirait un mouchoir garni de dentelle, d'un tissu aérien comme un voile de fée.

— Voilà bien, dit Penonceaux, notre chère duchesse s'enflammant à chaque objet nouveau. Si ce Vendéen est quelque vacher, il ne vaut pas la peine qu'on fasse à son sujet tant de fracas ; si c'est M. de Vibraye, ou tout autre gentilhomme des environs , je le déclare un per-

•fM €ARAGfiE|W m WÈSm Wf WPS.

sonadge de fort omuvais goAi, qui me 9Jax eieliroBUh 4iesques en se faisant transporter ici.

— Le Ueau mérite, dit a son tour Lanier, d*£toe blesië en ces temps de guerre civile! Tautle Blonde peutêtie blessé maintenant... Mon portier a reçu une balle dais la dernière toeute.

— Chère Lisbeth, ma M"^ de Maumili^n, ne f »gite pas. Tu sais bien que les grandes foiotims te font mal. Laisse notre bon André s*occuper eu Uessé. Le pauvre homme sera tout aussi bi&tk soigné, et ta n'as- -ras pas d'affreuj: rêves.

Mais ni Penonceaux, ni L^ier, ni M^ de Mauvrilliers n'arrêtèrent Elisabeth, qui n*^tendit mène p«5 les paroles où se révé-

lait chacun de ces trois caractères; et quand Robert de Vibraye rouvrît ses yeux, qu'avait fermés une longue défaillance, il vit à son chevet une apparition qu*il ne devait plus oublier. Ausâ a-t-il dit souvent : « Non, une côte brisée n'a pas payé ^assez cher cette beHe nuit commencée dans les coups de fusil et terminée sous un adorable regard. O nuit unique de ma jeunesse 1 »

Ht

Elle éta4t (lebout aji chevet de Robert, pâle comme la crainte et ardente Comme Vespérance. Sa chevelure»

(Ji^poséQ {autour de soa îrQ\it ^^ h^n^^&am onduleux et aériens, avait cette poésie ps^içmnée que les grc^DClç inattres italiens donnent au^ chevelures de leiiri; anges ; le regard que Çt^arlottQ qnfonça sous le pauvra front de Werthfir n'avait poipt pliiç î^ttrayantç et plu« mystérieuse profondeur que le s^en. !Gllle tenait ses deuit mains blanches et longues croisées sur sa poitrine daP4 une attitude qui était empreinte d*un héroïsme cé-Feste : tel devait être , à Theure suprême, sur le seuil des in* visibles royaumes, le maintien de ce$ nobles et grih cieuses créatures qui montaient kt V^ob^foud» le ^iè^ cle dernier, avec une enthousias^ tristesse, emportant, dans la joie divine où leur âme était déjà plongée, un© compassion angélique pour les douleurs et les crimes d'ici'bas. Sa tai|le, qui avait quelque chose en mâmd temps cl§ sacré et de voluptueux dans Tétroit oorsaga» semblable à celui de THéfodiade des cathédrales, od elle était enserrée, se penchait en arrière par un mou-» vement plein de hardiesse et 4e charme, tandis que sea genoux, dont les contours arrondis se dessinaient soua le; plis flottants de sa robe, a'inçlinaient en avant, WPùyés comme ^ un pri^Dieu au lit de Hobert* Je conçois qu'on n'oublie point une pareille vision,

La ohambre du commandeur était une pièce tendue de damas rouge, qu'on appelait ainsi parée qu'il y avait dans un de ses angles une statue qui ressemblait à cet ennemi de pierre dont la main abattit don luan. On avait mis là, l'imâ^é funéraire d*un ancien

comte de Tessé enlevée h un tombeau pendant la ré- Tolution. Cette statue sépulcrale ne devait avoir en cette chambre qu'un asile provisoire, et, depuis près de vingt années, on l'avait laissée à la même place ; les destinées de la vieille maison dont elle rappelait les temps héroïques étaient représentées d'une façon assez frappante par cet hôte d'une terre sainte et d'un grand ciel renfermé entre les murailles étroites d'une chambre profane. Robert promena d'abord des regards pleins de curiosité sur tout ce qui l'entourait, puis bientôt il ne vit plus qu'Elisabeth, et sentit dans son corps blessé un indicible tressaillement d'allégresse. Quelquefois déjà il avait aperçu la duchesse de Tessé à travers champs, faisant franchir à ses chevaux anglais les haies touffues et hautes de la Vendée ; mais cette élégante et intrépide amazone ne lui avait pas donné l'idée de la figure pleine de pitié, de tendresse et de rêverie qui, en lui rappelant les plus fraîches pensées de son enfance, excitait les plus ardents élans de sa jeunesse.

— Ah ! dit-il à sa charmante hôtesse, si vous pouviez m'apprendre que je suis mort et que je vais vous voir toute l'éternité...

Elle lui mit sur la bouche une main qui le fit rougir et frissonner : — Ne parlez pas, — fit-elle d'une voix tendrement impérieuse.

Puis, par un mouvement naturel à ce caractère oublieux et emporté : — Comment avez-vous été blessé?

Vous êtes M. de Vibraye, n'est-ce pas ? Vous étiez au château de la Pénissière? Depuis ce matin, je savais qu'il devait y avoir là une action sanglante. Les coups de fusil que nous avons entendus toute cette aprèsdinée me retentissaient dans le cœur. Je ne me connaissais point d'amis dans les combattants d'aucun côté, et cependant je me sentais dans un état douloureux comme celui où nous jette Forage. C'était un pressentiment ; je devais connaître un de ceux que ces lugubres coups de feu atteignaient.

— Oui, répondit Robert, je suis M. de Vibraye, votre voisin, et j'ai reçu une balle au château de la Pénissière. J'en rends grâce à ma bonne étoile, qui , jusqu'à présent, était restée pour moi dans les nuages. C'est la première fois qu'avec un jpeu de sang j'achète une grande joie.

En ce moment, André entra, amenant avec lui un chirurgien qu'il avait envoyé chercher sur-le-champ. Malgré ce qu'a toujours de si profondément inopportun et désobligeant, pour les gens qui sont à l'âge où tout entretien féminin est plein de charmes, l'apparition dans l'intérieur conjugal d'un mari quel qu'il soit, je dirais presque quelle que soit sa femme, Robert ne sentit aucune répugnance à la vue d'André.

Le duc de Tessé, qui alors était à peine âgé de trente ans, avait une physionomie mélancolique, et bienveillante ; on se sentait dès le premier abord disposé pour lui à l'intérêt et à l'affection. S'il n'y avait pas derrière

cette douoe fit révause eiipre$6ioQ de grandes profondeurs d'intelligence, il y arait de ytm trésors de bonté. Les dissipations de la yie mondaine n'avaient point détruit chez André un fond précieux de charité chré» tienne et de douceur évangéiique, U attacha sur Ro*^ bert un regard re^apU de cette conupaâ^on efficace qm soulage ceux dont elle s*ioqui^« Quâfid le médeeifi fit venir sur les traits du })le$sé, dont il sonda la plaie^ cette terrible pâleur dont la plus courageuse des don-^ leurs ne peut prévenir l'invasion, mais qu'elle semble tenter de con^battxe en allumant dans les yeux- du patient une âpre et violente flamme, le duc de Tessé se sentit défaillir. Robert s'ap^ut de Témotion causée dans ce cœur fraternel par le spectacle de son combat avec la souffraoïce, et, arrêtant le chirurgien qui allait poser le premier appareil sur sa blessure découverte et sanglante : -^ Occupez-vous de M. le duc , dit-il. — En ce moment, il était beau. Il y avait sur son visage, à Tendroit de sa blessure, une expression de dureté sauvage gt de dédain chevaleresque. Il avait, c'était là du reste sa nature, à la fois du preux et du Huron.

Elisabeth , bien des femmes sont faites ainsi, était plus sensible à un regard héroïque qu'à un cri de douleur. Bn contemplant le visage de Robert, dont elle n'avait point voulu quitter le chevet, parce qu'elle avait toujours eu ^n elle un ardent désir d'être sœur de charité, elle fondît brusquement en larmes. Ainsi l'avait fail pleurer tout ^ coup, par une soirée du dernier

fOm LÉOENDB aONSAIffC. tel

hiver, la Malibran jouant Tancrède «fec et soofSa passionné qui devait rem{K)rt^ avant le temps dans la mort.

Le chirurgien déclara que la blessure de M. de Vibraye n^était point mortelle ; mais un os avait été brisé, et une redoutable fièvre pouvait à ohaque ins» tant se déclarer. Il fallait au blessé un repos profond et des soins de tous les moments. — Je veillerai sUf lui, fit Elisabeth. — Alors, lui dit Robert d'une voit i la fois pénétrante et voilée qu'elle seule entendit, j*àurai les soins , mais le repos I...

Ici je dirai tout de suite que Robert, quoiqu'il eût vécu fort loin du monde, était loin d'être un sot et sli^it comme une Intelligence Iniiée dé cet art précieux qui mène, suivant une charmante déflnitioîi du temps des Lafayette et des Sévigné, à posséder ce qu'on aime avec beaucoup de délicatesses et de mystères. Il avait reçu cette charmante éducation du toyer qui hâte d'une flacon merveilleuse la maturité sans tuer la jeunesse chez ceux qu'elle forme à la vie. Son père , qui , au temps de Témigration, avait été l'un des plus brillants seigneurs de la cour de Coblentz ; sa mère, chez qui la rêverie germanique prêtait une grâce singulière k rélégance mondaine , avaient donné à son caractère tine rare et aimable originalité. Il savait le monde comme il nous arrive souvent de savoir la langue d'un pays que nous aimons sans Tavoir jamais visité. Il en cotmaissaJt certaines reclierdies, certaiùs tours élé-

gants et purs infiniment mieux que les naturels; mais il y apportait un accent étranger et en ignorait plusieurs usages vicieux d*une grande ressource dans la pratique. Quoique te Misanthrope et les Maximes de La Rochefoucauld lui eussent appris ce qu'on entendait par la coquetterie, quoiqu'il eût à peu près deviné, par quelques romans du xviii^ siècle, ce qu'était un roué ; quoique , enfin , quelques faciles aventures et quelques vulgaires

orgies semées dans ses loisirs de province eussent assez mal traité les grâces candides de sa jeunesse, il avait gardé de la famille, des champs de la solitude , la simplicité qui l'enleva au monde et le gagna au ciel.

La fièvre qui_ suit les blessures d'armes à feu se fait quelquefois longtemps attendre. Il arrive souvent qu'après avoir reçu au travers du corps une arquebusade, comme disait Brantôme, on peut^ pendant plusieurs jours, converser librement avec qui vous visite de toutes choses gaies ou sérieuses. On est alors dans une assez agréable situation. On sent dans une bonne mesure l'aiguillon de la douleur qui ne manque point d'un certain charme. On ne sait point si l'on reprendra jamais part à tout le vain et insipide travail de cette vie, ce qui donne aux pensées une incertitude pleine de douceur. On a en même temps une légère agitation de corps et une grande sérénité d'esprit qui composent, je crois, l'état le plu^pprochant du bon* heur. Vibraye, qu'Elisabeth soignait ardemment, eut

UNE LSGBIfDB MONDAINS. «M

plusieurs jours qui furent certainement les ptus heureux de sa vie. L'enthousiaste Écossaise lui faisait ra» conter dans tous ses détails la suprême campagne de la Vendée, et sentait bouillonner à ce récit tout ce qu'elte avait de sang jacobite dans les veines. Ses yeux res« plendissaient de lueurs héroïques quand il lui disait comment une poignée d^ommes armés de bfttons et de fusils rouilles engagèrent résolument une guerre avec toute une armée, toute une nation, tout un siècle» et de belles larines pures, sacrées, idéales comme des larmes d'ange, tombaient silencieusement le long de ses joues, quand il lui montrait cette pauvre chevalerie, semblable à celle que railla et pleura en même temps Cer-

vantes, fracassée, à ses premiers débuts, par les réalités implacables auxquelles s'était attaquée' sa glorieuse et inutile valeur.

•— En vérité, répétait souvent Robert, quand certains regards de brûlante admiration portaient le trouble, l'enthousiasme et la joie au fond de son cœur, en vérité, quand je vois cette sympathie bienfaisante, cette précieuse émotion, je suis honteux du peu que j'ai fait; je rougis de cette misérable blessure ; cent batailles et vingt coups de feu me paraîtraient payer trop peu encore de pareilles faveurs. — Et on voyait quelle expression sincère de sa pensée étaient ces ardentes paroles.

Il avait vingt-trois ans, une âme prompte aux mouvements violents et soudains ; la vie lui faisait cette grâce qu'elle nous fait si rarement, de revêtir ses pa-

rares les plus fQma^esqiifs; H mm avac UlusiOQi afaceniportemsott aye& ivresse» enfio evec tout ce qui oûmposa l'aisottr. Rieii n'étsU plus simple que ce qqi se passait dans sofi eoeur; mais rieo u^était plus eom^ pliqué» plus mystérieai» plos rempli de lumière d(i(S9> Tante et de tristes ténèbres que)e drame dont m antre eœnr était la théâtre. Cç pauvre Ratort le Disbld» eoœme m rappelail, qui avàt^brisé des boutaiUe» 6l taé des bommes, qui mi^ûssait la doubla ivresss <)s Torgie et dn cmnbat^^o'éliut qu'une neive çmtm sans défense et sans dateur près de cette lemma qsi n'avait jamais vu tember un eembattant m un buveori mais dont les p$is avalent erré à traveni les oheaiisi du monde. Dans ces festins an quelques hardis ooom pagnons s^attaquent à la magie dn la coupe, l'esprit s'éteint un instant, puis se rallumei dans unebataills^ les corps tombent et rien de plus^ la mort n'est

que dttis ees enveloppes sanglantes dont naus délivren»! Ub souffles du oielr le bee <^s vautonrs et les mysti» rieuses vertus de la terre. Dans un salon» peodsBt un bal, au mUieu de ces femmes que parent les dis* mants et les fleurs» la mort est partout. Chaque bsuif dont le pied sonore , comme dit Chéniet , retentit as milieu des accords de Torehestre sonne sons toutes hs poitrines des funérailles* Ches ceiui*là, c'est la es»' deur qui est frappée mortellement par le regard d'one coquette. Une pensée vaniteuse vient de tuer rameur cbe2 cet homme aux cheveux neirs ; une pensés amhir

tiittse Tient de tuer la vertu chez cet homme chauve. Chez cette femme que sa beauté, sa jeunesse et sa pa^rare font, au milieu de cette ardente nuit d*falver, un souvenir de la fraîcheur matinale» une image du printemps, l'amitié vient d*être tuée par une pensée ja* louse. Et pendant que tous ces trépas s'aecom{jIissènl, il n'est pas un visage où se peigne ni la tristesse, ni répouvante ; chaque visage reste empreint du ï«jême sourire. .l\)us ces sépulcres cachés, comme dit l'Étangile avec sa surhumaine éloquence, balancent gracieu*" sèment leurs cadavres au son des instruments de tôte. Alle« doncdemanderensuite tout ce que réclame l'a** mour, une ignorance qui ne soit point de Tart, ûnesèn* sibilité qui ne soit pas du caprice, des emportements qui ne soient pas un jeu, une douceur qui ne soit pas de la fatigue, à des femmes qui ont été, comme la duchesse de Tessé^ les héroïnes de ces champs de bat^lle ! * Et cependant j'étais trop dur tout à Pheure quand je comparais les larmes arrachées à Elisabeth par le pâte et intrépide visage de Robert à celles que répandait cette même femme sur les feintes et mélodieuses douleurs de la Malibran. La duchesse de Tessé voyait dans ce blessé, qu'elle soignait avec un dévouement sincère, autre chose qu*une source

de rares et romanesques émotions. Quelquefois, quand les yeux de Robert, agrandis par la douleur et embrasés par la passion, attachaient sur elle un de ces regards qui vont jusqu'au fond de Tâme où les envoie un mysté-

rieux et suprême effort, il lui semblait que des pensées inconnues et des rêves évanouis faisaient surgir tout un monde enchanté dans son cœur. Alors elle laissait sa main dans les mains tantôt glacées, tantôt brûlantes du blessé, et se penchait sur lui comme la rêveuse divinité d'une fontaine se penche sur l'onde harmonieuse et profonde où elle entend chanter ses louanges par les esprits qui lui sont soumis.

Tout à coup la blessure de ViJ[>raye prit un caractère alarmant. La fièvre vint, amenant le délire et son enfer* Aussitôt que disparaissait le jour, Robert appartenait aux spectres. Il le disait lui-même à Elisabeth dans un langage où se retrouvait l'esprit de la comtesse Griselidis. «Adieu! murmurait-il, ma chère gardienne» je m'en vais au pays des fantômes ; si je pouvais vous y entraîner comme le chevalier noir des ballades, je ne le ferais pas, on y souffre trop. » Une nuit on crut qu'il allait mourir. « En avant ! criait-il de cette voix d'une sonorité étrange, qui semble, sur la bouche des mourants, un souffle sorti de profondeurs inconnues; eu ^vant à travers ces flammes I en avant à travers ces ténèbres! Mon corps n'est plus ! Suivez mon âme ! La voyez-vous ? Elle est de feu et d'acier. — Le duc de Tessé, qui cette nuit, avait voulu le veiller lui-même, le soutenait entre ses bras. Elisabeth, qui était accourue aux cris du malade, s'était jetée à genoux, et priait, je dois lui rendre cette justice, comme l'eut fait la plus pauvre paysanne de la Vendée.

L'heure où Robert devait rendre à Dieu son âme vaillante n'était pas encore venue. Le jour parut sans que la mort eût frappé le malade de ces coups qu'elle aime à porter dans les ténèbres ou aux premiers rayons du matin. Toutefois, Tétat de Vibraye était loin d'être rassurant. Son lit de douleur était illuminé déjà par les rayons d'un soleil maître de tout rborizon, et il ne s'était pas assoupi encore. Le délire, il est«yrai, Taxait quitté, son regard n'était plus animé des clartés sinistres de la vision, l'heure qui dissipe les ombres l'avait délivré de ses fantômes ; mais tous ses traits étaient empreints de cette triste et pesante fatigue, chasuble de plomb que jettent en.s'enfuyant les spectres sur ceux qu'ils ont tourmentés. Elisabeth, en se dirigeant vers la chambre du blessé, d'où elle ne s'était éloignée que sur les prières de son mari, pour prendre quelques heures de repos, rencontra le médecin, qui quittait celui qu'elle allait retrouver.

— Si M. de Vibraye, lui dit cet homme, peut passer avec calme la journée qui vient de commencer, peutêtre viendrons-nous encore à bout de le guérir. Maintenant, une crise semblable à celle qu'il a traversée cette nuit le tuerait. Il est en ce moment dans un tel état de prostration , qu'il n'entendrait pas la voix dô sa mère, si elle sortait du tombeau pour venir lui parler à l'oreille. — Cette image était suggérée au médecin, qui était loin d'être une intelligence poétique» par le pieux emportement avec lequel il avait entendu

le blessé parier de sa mèret à ces instants où Tivrésse de la douleur aeus dcmne vis^à^vis des plus insensibles dbjets et des plus iBgvates natuies un irrésistible bar soin d'eipansieu.

Elisabeth entra sur ces paroles dans la chambra de Vibraye. Une vieille gouvernante, que la duchesse diargeftit de la rempla-

cer auprès du malade quand elljB était forcée de s^loigner, venait de s^absenter pour un moment. Robert était seul, ^i ne paraissit point, da reste, s'en apercevoir^ Ses yeux étaient fixes, et ne semblaient plus devoir donner jamais aucun rs* gard à l'appareil mouvant des choses humaines ; son visage avait cette pâjeur sous laquelle on sent ce je ne sais quoi de profond» de ténébreux et de glacé qui annonce dans une enveloppe mortelle l'invasion de la mort. Je ne sais pas alors ce qui se passa dans Time d'Blisabeth i Dieu seul peut connaître et juger ces mystères ; mais elle s'approcha lentement du lit de Robert, et se pencha sôr lui si bas, que le souffle de sa bouche dut effleurer roreille du blessé. Alors, d'une voix qui aurait pénétré jusqu'à cette âme quand même elle aurait habité déjà les profondeurs d'un monde inconnu : « Robert, ât-elle> où vous êtes, m'enlendee-vous f Je vous aime ! »

Un éclair passa sur le visage du malade, et un lon^ frisson courqt dans ses membres. Elisabeth se retira vivement avec une sorte d'épouvante, comme une apprentie magicienne effrayée par Teflèt d'une conjura*

VNB UÛUUIB HONDAIHC. t7f

^m dont 6Ue vient de se servir. Heureusement cette ei;eitatioa ne dura fm. Les yeui de Vibraye se fermer rent, et son corps qui cessa de trembler, passa d'une attitude d'agonie à que attitude de repos. Une potion qu'il avait prise, il y avait quelques instants, exerçail sur lui sa bienfaisante influence. Il s'endormait, em*" portant dans son sommeil la parole qui devait maintenant à jamais colorer ses songes. Elisabeth le c^^ntempla un instant, puis sortit sur la pointe des pieds dé cette chambre où elle venait de se livrer au mouvement le plus étrange et le plus fatal de son humeur. Bile sortit en adressant au ciel les vœux les plus fer-'

ventfi pour celui dont un de ses caprices avait embrasé la vie. EUeitait fille de don Juan et d'une épouse du Ghrist.

IV

-*-* Elle ferait des coquetteries à un mourant, disait Penoneeàux.

~ Elle en ferait à un mort, répondait Lanier ; on peut dire qu'elle est affectée d'une védtable monoma-^ nie* Bile est comme ces chasseurs qui ne font grâce à aucune espèce de gibier, et, après avoir tué vingt faisans, s'arrêtent pour abattre un moineau. Ce travers lui a causé déjà et lui causera eneore mainte fâcheuse

aventure. Enfin j'espère qae son hobereau ne lui fera point faire de longues folies.^ Il mourra, elle le pleurera.et l'oubliera.

— De temps en temps toutefois, ajouta Penonceaux, quand elle sera triste sans savoir pourquoi, elle nous dira : Je pense à ce pauvre Vibraye, qui était un héros trop grand, trop pur, trop noble pour ce temps-ci.

— Et elle fera, reprit Lanier, des comparaisons désobligeantes de ce sublime personnage avec nous : ce Vibraye sera un mort impertinent et ennuyeux.

MM. de Penonceaux et Lanier étaient de fort maavaise humeur. Depuis le jour où Vibraye était arrivé à Saint-Nazaire, M"* de tessé avait disparu pour eux, et ils commençaient à être las de leur séjour en Vendée. Ils ne pouvaient point se décider pourtant

à partir, car tous deux étaient attachés à Elisabeth par des liens qu'ils ne voulaient pas rompre. La duchesse était pour Penonceaux une de ces relations dont se compose le charme mondain. Il n'en avait jamais été très-passionçément épris, la passion n'avait rien de commun avec sa nature ; mais il trouvait dans cette coquetterie, qu'il accusait, un trésor inestimable d'indulgence, pour l'ambitieux babil de sa galanterie; puis M"** de Tessé était encore pour lui ce qu'on appelle une maison, maison agréable, commode, riante, où le désœuvrement et le plaisir parvenaient à s'accommoder. C'était une maison bien autrement précieuse pour Lanier. Le comte Théobald, fils d'un ce-

lèbre marchand de drap mort dans un fauteuil de pair en 1831, sans avoir pu déshabituer les Parisiens d'ajouter son nom à une* espèce de drap particulièrement propre aux carricks des temps passés, le comte Théobald n'avait, comme bien on pense, qu'un désir, qu'une pensée, pénétrer dans ces liantes régions que la bourgeoisie de juillet voulut escalader avec ses pavés. Le duc de Tessé, en le présentant à sa femme, lui avait causé une joie qu'il avait longtemps portée écrite sur son front; puis du bonheur de M. Dimanche, 11 avait essayé de passer à celui de Don Juan, et, par cette loi qui rend très-souvent sincère l'attachement des courtisans pour leur souverain, il s'était pris d'une assez sérieuse affection pour Elisabeth. Je lui rends cette justice, il fut amoureux de la duchesse. La boutique de M"' Prévôt le vit souvent occupé à choisir des bouquets avec une véritable rêverie. Ce qui rendait Elisabeth douce envers Penonceaux la rendait clémente envers Lanier. Un moment vint cependant où Théobald trouva que ses bouquets et ses soupirs n'obtenaient pas tout ce qu'il

avait rêvé depuis que rien ne paraissait plus impossible à son ambition. Avec une prudence et un bon sens rares chez les personnages de son espèce, une fois qu'ils se sont entêtés des gens de qualité, il accepta un rôle plus humble que celui auquel il avait d'abord aspiré. Il renonça aux attitudes passionnées et farouches qu'un soir seulement il avait tenté de prendre, et devint un de ces

amoureux bien drtsséi, qui se re&dent utiles dans tous les intérieurs, les plus élégants et les plus modestes. II fut un des plus soumis desservants de cet amour domestique si commun dans nos salons, qui font à Paris ce que font les follets au Mogol, suivant La Fontaine, c'est-à-dire qui s'occupent des affaires du mari, fervent tous les dapficés de la femme, et même, au besoin, soulagent daiis leur besogne les gens de la maison.

PenohceàuX et Lanier vivaient en fort bonne intelligence, mais tous deux s'entendaient pour exefc&r sur la duchesse une sorte de surveillance. Ils ne prétendaient point à écarter d'elle les amoureux, senlenlent ïilÈ ne Voulaient parmi ses adorateur^ que des gens bâtis d'une certaine sorte. lié étaient comme ées académiciens qui ne veulent avoir pour collègiies qu^ des écrivains de leur école. Ils sentaient dans Vibrayé, quoiqu'ils ne Tetissent rnême pas entrevu, un élément nouveau qu'ils étaient décidés à repousser. Oii véritable amour se levant sur là vie d'Elisabeth dans toute son orageuse ^lendetir eût mis à néant toutes leurs galanteries. C'eût été l'hippogriffe de Goethe et de Byron s'abattant dans des bosquets taillés à la française. Il fallait prévenir un pareil malheur à tout prix.

Tandis qu'à leur insu ils étaient établis dans ces pensées, la duchesse de Tessé entra au salon, où ils tenaient les propos que j'ai rapportés. Son visage était pâle et portait des traces réelles de fatigue ; son

mm LÉQmM mmum* ft&

«GipHt éts^l eacere plus l^s t[ue se^ traitst Cette Vie excitante et fébrile passée éam Tiâtmospfoère â'un^ €hambre de tûaMe lui donr>âtit tin besmn impéilem de mouvement et de grand air. £d 6e marnent un so* Ml de juin rersait la lumière à flots par le$ Quatre misées dont le salon était éclairé) et appelait tout de qui n'était pas impoteiit à ^eHlr voir au dehors le triomphe de Tété.

-^ Chère duchesse, dit PéhoiH^ekut, pné ^is point comment va M* de Vibrayëj dont yéU ait iestëy fort peQ de soud ; mais je sais ^e houà Véâà foiss^roît^ dans le cimetière de gaint^Nëi^àire, ii ièMi hé failéâ point trêve aux fatigués ê(tli vëuë tuent H qui Mt déjl changé vos traits* H faut à toute force (Jtiê tous soN tiea un peu dfe l'espace étroit et malsain où vdire dévouement voua bonfine. Vëiiez avec hous aujburd'htlî voir Hontceh^i qui ésf dani ^on château dépdîé trôid joufti> ètquî s'est déàolé hier de n^ pas Vous atôititetî- Ctotréêi car il ésl venu hier dans la mâtinée, pendant que vous faisiez Tafigë gatdieii dahs là chambre dû blenhettreux blessé. Moiitccny compté suf hotié. Sa maisdn ù'est qu'à deui lieues d*ici ; vous montel'ez miss Anna, qui a, comme vous, grand besoin de sortir. Dans trois heures au plu^, nous serons de retour, et vous aurez tout le temps nécéssislire pour faire votre bèiioghë de sdstlr grise.

André el lu tSomtessé dé Mauvrilliers, qui entrèrent iMf cei detniers mot^, Joignireiit leurii iiistanceS à

celles de Penonceaux. M"* de Mauvrilliers était vêtue d'une amazone bleu sombre, qui lui allait merveilleusement Cette vue décida tout à fait Elisabeth ; elle disparut, et revint, au bout de quelques instants, dans un costume de cheval qui lui donnait la grâce» si idéale et si vivante toutefois, de cette Diana, fille, comme elle, des montagnes de TÉcosse.

Elle s'élança sur miss Anna, charmante bête au col délicat, à l'œil ardent, dont la longue crinière était tressée avec autant de soin que la plus élégante chevelure de jeune fille, et les pieds enduits de ce bril^ tant vernis qui inspirait récemment des élans d'indignation républicaine à un patriote revendiquant l'égalité entre le sabot des chevaux et ses bottes. Elle montait à cheval avec une adresse pleine de charme ; sa monture semblait toujours dans le secret de ses pensées. Certainement il y avait affinité mystérieuse, secret accord entre «a nature et cette nature chevaline, capricieuse, ardente, inquiète, en rapport avec les esprits invisibles de l'air, passant des allures confiantes aux tressaillements ombrageux, de la soumission gracieuse à tous les écarts désordonnés de la révolte.

.On allait de Saint-Nazaire à Montceny par un de ces chemins à travers bois, qui son) routes du pays des fées. Bientôt, en galopant sur l'herbe verte, elle eut oublié les images de mort et de douleur qu'elle venait d'avoir sous les yeux. A travers la chevelure

des bois, le soleil buvait ses larmes, et les bonds rapides de miss Anna envoyaient au vent ses tristesses, comme le mouve-

ment emporté d'une valse effeuille sur le sein d'une danseuse toutes les fleurs d'un bouquet. Enfin, suivie de tout son cortège, elle arriva au château de Montceny. Cette noble et pensive demeure, bâtie au temps où les pierres se remuaient avec le signe de la croix» comme dit la ballade, présentait un aspect singulier. Les portes en étaient fermées avec soin. Il fallut baisser un pont-Ievis pour faire entrer la cavalcade inoffensive qui venait rendre à ces vieux murs une joyeuse visite. Quelques valets armés se promenaient dans la cour.

•— Ah çà I mon cher comte, dit le marquis de Penonceaux au beau Raoul de Montceny, qui arrivait audevant de ses hôtes, vous disposeriez-vous par hasard à soutenir un siège? Sommes-nous encore au quatorzième siècle, et avez-vous quelque démêlé avec un seigneur voisin?

— Non, mon cher Penonceaux, répondit Raoul de l'air le plus naturel du monde. Nous sommes fort loin de ces temps héroïques pour votre malheur et le mien ; mais nous sommes en 1832 et en Vendée. Je suis venu ici, oîi j'espérais assister encore à quelque action. J'ai trouvé les nôtres dispersés. Madame réduite à se cacher, et les gendarmes de Louis-Philippe maîtres de la campagne. C'est contre les défenseurs du trône de juillet que j'ai fait ces préparatifs dont vous êtes

étonné. Hier, en réveiiaiit' de ââlht-NsSaii'e, un de mes gens m'a dît que lèâ bleus songeaie'nt à me faire une visite armée. Je rie serais pas surpris que mon nom me valût en effet cet honneur, auquel j'ai voulu me mettre en mesure de répondre. Ainsi, madame la duchesse , fit-il en se tournant â^^ec ûtie incIinatioD

gracieuse vers Elisabeth, Voua allez vous trouver peut-être parmi des assiégés.

Lanier ne put point s'empêcher de prendre à f endroit de ce chevaleresque péril un certain air d'incté- (iulité bourgeoise, et, se penchant à Toreille de M"»' de Mauvrilliers : — Je désiré, dit-il, que vous ne vous trouviez jamais à d*autre siège que celui de Montcfeny. Avant deux ans,' vous verrez Raoul aux coursés dans la tribune du duc d'Orléans. Ce brave garçon est incapable de faire l^ guerre à un gouvernement établi, et cette juste opinion que tout le monde a de lui nous garantit une pleine sûreté; mais je comprends sa mise en scène, ajouta-t-il*èn regardant Elisabeth. Ce que je ne comprends point pourtant, fit-ij de nouveau à voix basse, c/est ce qu'il porte là sur son habit . Voilà une décoration que je ne connais pas.

Ce qui excitait avec raison, je dois le dire, Tétonnément de Lanier, c'était une croix délicatement brodée en soie blanche, qui brillait comme un camélia sur le frac élégant de Montceny, Du reste, toute la tenue de Raoul mérite de ne pas être oubliée. Le daridy avait revêtu un costume complet de Vendéen. Son habit dô

chasse était jgris, è revers noirs comtne les nobles habits qu'usèrent les broussailles du Bocage et que percèrent les balles républicaines ; seulêinent Tliabit de Montceny û*avait pas la moindre tr^ce ni de bivouac, ni de combat; il était d'une fraîcheur irréprochable, et aurait pu figur^er de la façon la plus galante dans un quadrille de bal masqué.

Deux mots du comte de Montceny. C'était, en 1832» un des chefs de la jeunesse dprée. Il avait une jolie ;Ggure» une belle taille, montait parfaiteçient à cheval ,et possédait tout Tesprit nécessaire pour ne point dé- 4)arer ces qualité^ auprès de ceux surtout qui les goûteiu le plus. Le fait est qu'il ne manquait pas d'une certaine finesse. Commue ce prince de Bambuoci dont fârle Georges Sand, il ne pouvait être trompé ni sur ¥n cheval ni sur un tableau. Il avait aussi quelques notions des femmes et jpie faisait jamaia de faute danjs une partie av^c une Gaq^ette. Une chose pouvait le déconcîerter en m^ièr$ amoureuse : ^c'était Tamour, 4ont il n'avait pas pl^s l'idée que ,da$ loup^-garQu^. On le disait .d'i^no b;*ay<Mice assez médiocre ; fî^als il 9vait tous les dehors 4e }a y^rt)^ dont il isi'était pas sw* 4'avoir jie fond, et ces d^or^ suffisaient amplement fi la seule vie qu'il voulut mm^X' Aji deipeurant, c'étfÂt w de ces homs^s qui sai^ent trfiverser ce inonde dao^ un équipage à la fois agréable et commode, et qui onl» après tout, dans les faveurs des belles, plus large 9^ V^ les héros çt les poëtes, ^ans faire trouer hms

habits par des balles comme les premiers, et par la misère comme les seconds.

Il avait fait, pendant une partie de i*hiver, à Élisa* beth, une de ces cours d'habitude et de précaution destinées à porter leur fruit quand il plaira au ciel. 11 était alors sous la domination de lady Qreenwich, qui s'avisa, pendant six semaines, d'être jalouse, afin d'avoir tout connu, dit-elle un jour avec un accent inimitable, et que la jalousie ennuya profondément L'été le trouva libre, et il songea dans sa liberté à la duchesse de Tessé, qui était sa voisine de campagne. Il résolut d'aller à Montceny ; puis, pensant que

Madame était en Vendée et qu'Elisabeth était romanesque, il fit mettre dans sa berline un costume vendéen^

Deux jours après son arrivée, il alla faire une visite à Saint-Nazaire. Là, il apprit l'enthousiasme de la duchesse pour Vibraye , et il bénit secrètement son habit gris. Il pria André d'amener sa femme chez lai le lendemain. La fortune, qui, en sa qualité de personne plus que légère, se coiffe volontiers de gens comme Raoul, inspira justement à la duchesse l'idée de galoper sur miss Anna. Les préparatifs de Montceny ne furent point perdus, sa fable de siège eut plein succès ; Elisabeth, se piquant d'héroïsme, voulut attendre jusqu'à la nuit les gendarmes. Pendant ce temps» l'habit vendéen produisit tout son effet En retournant au tomber de la nuit à Saint-Nazaire, la duthesse pensait avec complaisance à Raoul. Ce faux et

pimpant Vendéen lui avait fait oublier le vrai Vendéen tout sanglant, dont le matin elle avait bouleversé l'âme. Rentrée au château, son premier mouvement ne fut même point de monter dans la chambre de Robert. Quand la vieille Brigitte, qu'elle avait laissée auprès du malade, entrant tout à coup dans le salon où elle devisait avec Penonceaux, s'écria : — Madame la duchesse, le médecin dit que M. de Vibraye est sauvé i — Ah ! Dieu soit loué ! fit-elle en rougissant, elle qui rougissait peu, et elle monta précipitamment dans la chambre dU blessé comme pour réparer un oubli. — Elisabeth, lui dit le malade, que je meure, si des paroles dont je crois me souvenir n'étaient qu'un songe. Le médecin dit à présent que je vivrai. Je vivrai, si vous voulez, et mourrai, si vous voulez : je vous aimel

Je ne sais pas au monde, en définitive, de plus grande puissance que l'amour : c'est l'avis des poètes et des pères de l'Église,

de Pétrarque et de V Imitation. Robert prit donc sur Elisabeth un certain empire; tine absence de Montceny le servit admirablement Le beau Raoul fut obligé de suspendre sa campagne vendéenne pour aller sur-le-champ à Paris, où une grand'- ^te, dont il était l'héritier, venait d'avoir une atta-

que d\apûp)eiie. Aucwe 9^^W J^ lui aurait fvt négliger ce voyage, Yl^r^yç fut de nouveau pour]^ duchesse le seul Yen4éen à aicQpr. }l passait avec ellp de longues heures et s'étoun^jt ()e tofit ce qu'il y avait en cet esprit, que)es friyolités 4p ^^oud^ .auraient du épuiser. L'état daps lequel il ét^t donnait forcément i^ ses aipours up tour idéal ; la d^che^ts^, qui en cerr taines matières avait graude ^^^peri^nce et grande prévision» appelait à $pn çidç, pour ^el^aîner chaqufi jour davantage 1q pauvre Vihfayp dau3 le fpop4^ ipir matériel, toutes le^ délicatesse^ p^$iqi)iiée§ 4'ud christianisme séduisant dopt elle possédait merveilr leu^ement les secjrets. Et ici, qu'on fs^sse hi^p atteptlpf)^ je ne veux médire en aucune fagon d'un certain c^ tholicisme de bel air qu'on a accablé d^ plaisanteries rebattues, de mauvais goût, fort dangereuses, et ppnr lequel, d'ailleurs, j*ai grande prédilection. Si la religion peut être un ornement, tant mieux, je n*y vois qu'une preuve de son inimitable beauté. Mais on la profane, dit-on ; ceux qui d'habitude ont ces scrupules sont des gens qui la profanept ^ biep d'autres ma* nières qu'eu tirant de $on divin écrii^ de touchantes et radieuses parures. {<e plps grand cripl^ qu'on puis^ commettre contre le piel, c'est d? TQijbljer. On njip dira que ce sont propos de jéj^uitet S'euteudre appela jésuite aujourd'jiiui »'a rien de ^ifig ^m^i^nL Qu^ qu'il en sQit, du re$t», ^c'e^t ai^si quiç pea^a,it M"f (^ Te^sé.

Éli^J^eth entreprit de convertir Rpbert le Diable , p;ir elle s^^y^^t qpe Yibraye était designé par ce nom 4an§ le paypi. SUe lui lisait ce que les oei^vres cbréT tjeppes ont d^ plus tendre , ce famepi^ Qb^pitre â» fll^ifqtiqn mr l'airipur, qui lê^t m Férrti|b)e printeippi Hiygtique, up en^emblp de souffles passio^niés et trisT ^h à^ Pfirf^ms secret #t de yoi^ tpucbant#3 jusqu'a#^ p}i^r3. Rob^rl; s'att^pcl^fp^^t et pro^iettait de ne pluf tif^rson prochain pour une parole, surtout jde m pluf B^al-trajfiçr les évêqijes, Q]i^^ k pervertir les VeiiT ^fjûnçs, c*é\fitP ^^P? ^^ yPB^ (l'Elisabeth pour Te^ empêcher désormais. La duchesse avait up disciple dopile* Une occ^t^ion vint cependant pu Vibr^ye reprit brusquenipqt se3 anciennes allures. Ji^pier fut Tinsf tri^ipent dont se ^eryjit le ïiiiilin.

Nous ^voqi^ yu que)e comte Théobald était, commis PenoD-ceapi^y fort Jfiostile au Vendéen. La preniière foi» que Rpberjt, asse? fort pour de^p^ndre quelques heuw res ^u ^^Ipo, yit lies dei^ repr^sentaiit^ de la jeunesse parisieimie,ilrépon^td'ins-tiact, glyecus^r^, à la mal» yeillançe don^ i\ était Tobji^^ -r* Vptre JPeponceaux, 4|s^t-il à Elisabeth , ^e \p^i pas un poup d'épée , et yotre Lanier yautà peine ûi) coup d^ bâton. Comment souffrez-vous les grimac<^ 4? si mottes gens ? Je sui$ presqi^e honteux d'être.gentilhoipme quand j'entends les impertinences d^ marquis et quand j'examine cette incroyable inutilité ; heu-reusement que \§ comte me dégoûte d'être roturier, Combiep j'avais r%isQn de

haïr la révolution de juillet, qui me fait rencontrer M. Théobald, sans qu'il y ait entre lui et moi au moins l'étendue d'un comptoir 1 — La duchesse défendait ses amis, souvent même avec une certaine vivacité. Vibraye alors entrait dans le courroux d'un amoureux contre toute apparence de rivaux , et , oubliant la blessure qui le clouait encore au fond d*un fauteuil, ne parlait plus que d'abattre des oreilles et de couper des nez. Elisabeth était grandement irritée, mais sa colère s'éteignait toujours dans cette indulgence secrète qu'éprouvent les femmes pour les rages viriles dont elles sont cause.

Un jour, le duc et le marquis étaient à la chasse, madame de Mauvrilliers s'était enfermée en sa chambre ; Vibraye se trouva seul dans le salon, à midi, avec la duchesse et Lanier. Le hasard établissait ainsi un des plus pénibles et des plus fatigants entretiens à trois qui aient jamais été infligés à gens du monde. Lanier, s'abandonnant tout simplement à son mauvais vouloir contre- le Vendéeî), entama une conversation où Vibraye ne pouvait point placer un mot. Il se mit à parler, avec une affectation dont le moins délicat se fût offensé, de personnes et de choses connues uniquement de la duchesse et de lui. Il épuisa le chapitre des chevaux d'abord, puis celui des chanteurs, puis celui des danseuses ; puis il en vint aux médisances de salon, puis ei^fin aux toilettes que telle femme avait à telle fêta — Mon Dieu! disait-il, quelle singulière

robe avait donc lady Greenwich au dernier bal de l'ambassade anglaise ! C'était une robe en. . . Aidez-moi donc, madame la duchesse.

— En drap Lanier peut-être» dit du ton le plus ru barbatif Robert, qui avait jusqu'alors été muet.

-^ Monsieur, fit Lanier tout suffoqué de cette impertinente folie, en disant semblable chose, vous prétendez certainement...

— Vous rendre en une seconde, interrompit Vibraye, ce que je reçois de vous depuis une heure : beaucoup d'ennui.

Le comte Théobald se leva, pâle de colère, et, se dirigeant vers la porte du salon, dit à la duchesse avec un regard plein d'une sombre dignité : — Vous comprenez, j'espère, madame, à quelles convenances, à quelles lois, à quels devoirs j'obéis en ne poussant pas plus loin une affaire engagée devant vous» et, je le pense, à cause de vous.

Au moment de cette sortie tragique, la comtesse de Mauvrilliers entrait. Il est grandement temps que je vous dise quelques mots de l'ange, car madame de Mauvrilliers a porté ce nom, ni plus ni moins que madame de Grancey.

Le vieux comte de Mauvrilliers , à près de quatre-

vingts ans épousa par grande vertu ^^ssMdt, avec toutes sortes de façons étfaérées ^ patriaroh les, une toute jeune fille, sans aucune espèce de fortune, mais douée des plus beaux yeux du mofide, d'un teint transi^rent et d'une chevelure séraphiqui. Léonie d' Alpieyce avait été confiée , comme pupille , a ce vieux ^ppâl du mariage, pour me servir d'we expression qui m*à réjoui. Son tuteur lui pr<ipo$a un jour de l'épouser ; elle accepta , et se mit à jouer à V Adèle de Sinange. On dit même qj^'W y eut m lord Sydenham de la partie, mais beaucoup moio^ Grandisson que la héros de madame de Souza. Toutefois madame de Mauvrilliers , qui (gantait eu s'a6compagnant de la harpe, et avait dans sa taHla, ém» son visage, dans ses cheveux, quelque chose da si aérien et de- si- lumineux , que toute sa persono^ était une

yraie vision céleste ; madaeie de Mau* vrilliers, qui d'ailleurs entendait à iRerveille If monde, voulut être ange et le fut. Quand M. de Mauvrilliers mourut, elle lui donna de belles larmes, et ne reprit les couleurs tendres qu'après avo^ passé par toutes tes gradations qui les séparent do noir le plus sombre. Veuve à vingt ans et avec uae très-grande fortunç, elle résolut de s'élever à cette dignité de beauté vertueuse , qui est le but de toutes les habiles, en pratiquant unetîgrerie sereine et candide. Nulle ne s'entendait mieux qu'elle à interrompre tout à coup, par un rire bien haut, une phrase murmurée

bien bas, à jeter naïvement, âu milieu d'une conrersa,tion générale, les paroles hasardées dans son oreille, enfin à faire toutes les démonstrations publiques de la plus intrépide et de la plus Irréprochable innocence qui se soit jamais promenée à T Opéra, aux courses, à tous les concerts et à tous les bals ; car, si madame de Mfauvrillîers était un ange, ce n'était pas, comme disait quelqu'un, Tange de la solitude. On la rencontrait partout : cMtaît la mondaine par excellence. Tout ce bruit Pobséd'âit, disait -elle; mais il faut bien sortir pour voir les gens qu'on aime. Était-ce sa faute, si ses amis ne vivaient point à Port-Royal? Et tous les soirs, avec une résignation pensive, elle apparaissait tantôt ici, tantôt là. Le grand art avec lequel était conduite sa vie lui donnait une incontestable autorité en certaine matière. Ce fut donc en véritable prêtresse des fQvenances qu'elle attacha sur la duchesse un rerd miséricordieux, mais sévère, quand elle entra dans le salon abandonné par Lanier . Elle avait entendu les paroles de Yibraye, et voyait le trouble d'Elisabeth. Robert n'osait pas lever les yeux sur la duchesse, qu'il craignait d'avoir offensée. Ému tout à

Theure par la colère et maintenant par des regrets, il se leva, car il commençait à pouvoir marcher, et prit le chemin de sa chambre. Son départ était une grande faute. Mieux vaut cent fois laisser une femme que vous aimez et que vous venez de froisser avec un de vos rivaux qu'avec une de ses amies.

— Chère Lisbeth, dit Léonie, aussitôt que Robert se fut retiré, je suis enchantée que nous soyons seules. Tu fais des folies pour ce Yibraye, qui est un homme insupportable 9 et qui te donnera» si tu n'y prends garde, de ridicules embarras. J'ai remarqué qu'hier ton man avait un air soucieux. Certes, André n'est pas jaloux, il t'en a donné plus d'une preuve : il te laisse gouverner ta vie à ta guise avec une résignation pleine de douceur dont souvent tu m'as vanté le charme ; mais il ne prend pas ta préoccupation de ce nouveau venu comme il a pris cent fois tes caprices enthousiastes pour maint autre. Ce qui se passe en lui ne m'étonne pas, vois-tu, chère belle ; tel qui veut bien avoir le cou rompu en chaise de poste, ne veut pas s'exposer dans un wagon. On ne consent à courir que les dangers avec lesquels on est familier. Vîbraye est pour ton mari un danger nouveau et inconnu. Il n'est pas accoutumé à ce qu'on te fasse la cour à la violente et mélancolique façon de ton blessé. J'ai entendu dire à M. de Mauvrilliers, — j'aurais dû oublier cette folie, mais elle m*est restée, je ne sais comment dans la mémoire, — qu*un académicien de ses amis, grand ennemi des drames modernes, et marié à une femme très-coquette, répétait souvent : Je lui pardonnerai tout, si elle suit les anciennes règles; je la chasse, si elle donne dans les Ântohy. Il y a dans le duc de Tessé un peu de cet académicien. Et puis, que te dirai- je? certainement M. de Vibraye«vî\ut mieux

que Lanier de toute façon, et même, je crois bien, que Penonceaux. Il est de bonne famille, il a un caractère chevaleresque Toutefois, une aventure avec lui, ou du moins un soupçon d'aventure, est chose fâcheuse. Une femme , vois-tu , est tout à fait classée par un amour de province. C'est toujours un amour pour quel(|u'un qu'on ne connaît pas. Paris est sans pitié pour ces sortes de passions. La médisance profite de réioignement pour tout obscurcir et confondre à dessein. On dit : Elle aime quelqu'un, je ne sais où, dans une petite ville, aux environs deson château. De ton Vendéen on fera un sous-préfet ou quelque chose de pire. Et tes amis seront au désespoir de te voir ainsi calomniée. Chère Lisbeth, laisse lace. Vibraye, pour qui tu n'as déjà eu que trop de bontés. Reviens à tes amis naturels et à ton train ordinaire de vie.

M"* de Hauvrilliers ajouta encore bien d'autres choses sur ce ton. Ce Robert était entêté d'une sotte et dangereuse manie de querelles qui amènerait les plus ennuyeux éclats. Puis, il prenait déjà des airs d'amoureux du plus mauvais goût Ainsi, que signifiait ce lardon provocateur si brutalement lancé à ce pauvre Lanier ? La patience de Théobald était fort heureuse. Que serait-il arrivé, si M, de Vibraye avait trouvé aussi fou que lui? Les paroles de Léonie éveillaient chez Elisabeth plus d'un écho. Elles faisaient entendre à la duchesse la voix même du monde s'élevant pour la retirer d'une fantaisie hérésiarque et la

ramener aux caprices orthûâo]^e&. Â c^gp sur» plus d*un instinct, plus d*iin sentiment en elle prenaient la cause de Robert. Elle comprenait bi^n qa'en cett§ poitrine qui s'oSrait s^i vailia^mment aui^ balle», il j avait de» trésors ignorés de$ jou^s

habituels de soi cç^ur, de tous les fats qui fsusaient guirlande wtoçuf d'elle ; mais, c'était cerlaiq, Vibr^y^ n'était point ^ son monde» et la jetait en des voi^ inconnues. Uo dernier raisonnement de Léonie la détermina. « Chère belle, dit le frivole et sévère oracle, les personnes adoptées par le public comme excentriques, -r» tu es du nombre, n'est-^e pas ? ->» ont un écueil à éviter soigneusement. Il est une excentricité qu*ôn ne leur pardonne pas, c'est celle dont le ni^onde ne fait pas soa profit. Aie dix amants à ted copieurs, et donne des fêtes, on prendra cela eiEL belle humeur; maïs ferma ta maison pour y lire Ossiqin avee un Werther, et on ne te pardonnera pas. C'est ce qui fait qu'on est si ïol^ pitoyable pour les enlèvements, et on a raison ; il y a tel amour qui est la vie de la société, et tel autre qui est sa mort. C'est Men le moins qi:^ nous eembatiiens ce qui nous tue. »

Une heure après ce long discours, la duchesse ^ Tes^é traitait Vibraye avec tant de hauteur, de colère et de dureté, que le pauvre Vendéen demeurait teot suffoqué, sentant la rougeur à ses joues, les larmes dans ses yeux, et ne sachant ce que voulait son cœur. Il laissa parler Elisabeth aans trouver un met à hn

répondre. La tendresse et la fierté se livraient en lui \in de ces rudes combats qui sont le désespoir des amoureux. On lui reprochait des choses dont la seul^ pensée l'aurait fait mourir de. fionte, Il était coup^bljÇi lui disàit-on, d'avoir voulu compromettre, par se^ aif§ emportés et ippérieux, celle qu'il adorait, torique \f^ duchesse se fut retirée, il laissa ioinb^r s^ tête entjcç ses iqains, et pleura longtemps. Toute (a jou.rqéÇ;^ i} rçsta enfermé daçs sa chambre; pui^, qufiad y'^m |'hei|r^ dii dîper, il descendit en chancelant dan^ 1^ parc sans être observé, gagna

vme porte dérobée, Qt sç* trouva en plein charpp. A h nuit to.m-baiite, il Irs^pp^it à l£t portQ de soq cb^teavi» qui était à deux Jieu^s çe^lement d^ Sçiipt-Nstzaire. Un vieux §ervi? teur, qui le cj*QyaU mort, le recav^it entre ses br^f avec force exclam (irions. Le b^^s^é de la Pénissière était épuisé par cet(e piarche imprudente. Sa blessure était rouverte. On le porta dans la cbambre de sa pnère. Après une longue défaillance, il revint à Iui| et pour la première fois ressentit une douleur que jç ne souhaite à personne, « AH I disait-il, pourquoi le^ balles ne m'opt'-elles p^s frappé au cœur! »

VII

Il était dans la chambre où sa mère était. morte» couché dans le lit où il avait vu pour là dernière fois QçUe chère figure. Tous les objets dont il. était entouré

lai rappelaient des souvenirs qui lui faisaient sentir cruellement les souffrances délaissées de son corps et la douleur méconnue de son âme. Il était dans ce misérable état ou Ton se fait pitié à soi-même, oii l'on se sépare en deux moitiés, dont Tune est sans vie et dont l'autre répand des larmes glacées. Le temps s'écoulait, et il ne se demandait point ce que lui amèneraient les heures. Il souffrait de la nuit sans souhaiter le jour. Le jour lui enlèverait-il ce linceul sous lequel l'ensevelissait la solitude? Que dirai-jef La tristesse de ce malheureux» qui avait fait, comme tout homme généreux et passionné, une religion de sc:i amour» était si profonde, qu'il faut pour la peindre avoir recours au cri de

l'agonie divine : — Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné 1

Ce cri était dans l'âme, sinon sur les lèvres de Robert, quand tout à coup le pauvre Vendéen vit s'ouvrir la porte de la chambre où il souffrait, et la plus étrange, la plus inattendue des apparitions s'offrir à son regard, où l'extase allumait son immobile clarté. C'était bien Elisabeth telle qu'il l'avait vue tant de fois, telle qu'elle était vivante au fond de son cœur qu'elle dévorait. Elle se dirigea vers son lit d'un pas hardi, droit, rapide, et d'une voix brève et vibrante : — Ainsi, dit-elle, pour obéir à un mouvement d'orgueil et de colère, vous ne craignez point de désespérer qui vous aime! Vous avez outragé mon hospitalité et mon affection ; vous avez tout oublié.. .. — Ah ! s'é-

cria Robert, c'est maintenant que j'oublie tout ce qui n'est pas cette heure, mon désespoir d'il y a un instant, mes angoisses d'il y a quelques jours, mon inquiétude et mes tristesses de toute ma vie, j'oublie tout, excepté, dit-il après un moment de silence pendant lequel ses yeux s'emplirent de larmes^ mais de chaudes et douces larmes, excepté ma mère, Elisabeth, dont je pense que l'esprit me protège et vous envole ici. Elle lui raconta comment elle était venue le trouver par un de ces mouvements emportés de dévouement naturels à cette ame, où Dieu avait mis sous la poussière de tant de pensées frivoles et arides un fond immense de bonté. Agitée d'une sorte de remords en songeant à la scène du matin, elle était montée, après le dîner, dans la chambre du blessé ; elle avait trouvé cette chambre vide, et avait compris la vérité. Le duc avait été faire une visite dans les environs avec Lanier et Penonceaux; elle demanda un cheval. Quelquefois elle faisait jans son parc des promenades comme celles que M"»' de Sévigné

faisait à minuit dans son mail; elle aimait la lune, la songerie et la liberté. On l'avait donc^ue sans étonnement s'enfoncer dans les allées. Bientôt elle avait gagné les champs; en sautant haies et fossés, elle était arrivée à Vibraye. A son retour, si on l'interrogeait, elle dirait qu'elle s'était égarée; si on la pressait trop, elle ne dirait rien, car il s'éveillait facilement en elle des accès d'indomptable fierté.

Robert, pendant qu'elle parlait, couvrait de baisers ses deux mains, qu'elle livrait aux transports de cette bouche altérée avec un abandon à la fois plein de dignité et de tendresse:

— Écoutez , dit tout à coup la duchesse , il faut maintenant que vous juriez de revenir demain à Saint- Nazaire, et .de ne plus quitter ce pauvre château, dont Vous ne garderez pas un mauvais souvenir , n'esi-ce pas, sans m'avoir dit adieu ?

L'amoureux jura tout ce qu'elle voulut. Cependant il était urgent pour la duchesse de quitter Vibraye. Le château de Robert était , à juste titre, beaucoup plus suspect et plus exposé à de fâcheuses .visites que le château du beau Raoul de Montceny. A chaque instant, on pouvait, au nom de la loi, pénétrer jusque dans la chambre où le blessé goûtait les délices de ses pures et héroïques amours. Alors que devenait Elisabeth ? Il fut convenu qu'elle retournerait sur-lechamp à Saint-Nazaire, accompagnée par le serviteur de Robert, discret et dévoué comme peut l'être un serviteur vendéen. Quant au héros de la Pénissière, il regagnerait le lendemain, au lever du jour, son preinier asile; il était facile d'attribuer sa sortie furtive à quelque secrète affaire de parti. Saint-Nazaire était un lieu sûr. Leduc de Tessé était en trop bonne odeur auprès du gouvernement nouveau pour qu'on osât

envoyer [chez lui les commissaires et les gendarmes, même dans le cas où Ton se douterait que sa maison

abritât quelque soldat de Madame ; et ce cas, du reste, n'était pas à craindre, car les gens d'André, presque tous Vendéens, étaient plufe fôjralistes que leur maître. Robert resterait donc sous le toit hospitalier où la fortune Tavait conduit jusqu*à guérison complète de sa blessure. — De laquelle î dit^il en souriant à Elisabeth, quand elle prohonça ces derniers mots. Il en est une dont vous save^ bien que je ne serai jamais

guéri.

Il voulut, avant qu'elle quittât cette chambre, qui,

disait il, devait être imprégnée d'elle comme le gani ou le bouquet qu'elle avait porté» lui faire entendre de ces paroles qu'on prononce une seule fois dans sa tie. — Écoutez , fit-il à win basse , je veux vous dire dei choses que je ne puisse plus jamais adresser i une femme. Je suis à vous. Tenei;, sentez mon âme dans ces baisers que je mets sur tes mains, sentez>-la dans moti accent quand je vous dig : Je vous aime et tous aime ! Il me semble qu'avec ces mots toute ma tie s'échappe de mon sein. Je le voudrais, car je crois bien que j'ai eu cette nuit tout lô bonheur qui m*étàit destiné en ce monde. Ah t Lisbeth ^ chère Lisbeth , dites^moi qu'après Cette vision tout ne sera plus pour moi tristesse et ténèbres 1 Hélas! vous êtes là, et tout à l'heure vous n'y serez plus ; mais vous ne m'oublierez pas, n'est-ce pas! Ma mère, vous qui me l'avèi envoyée dans ce lieu même où je vous ai dit adieti , oh ! je vous en prie, faites qu'elle m^aime !

Le 45 juillet est la Saint-Henri ; Montceny voulot célébrer ce jour-là par une fête. Il était de retour eo Vendée depuis une semaine : l'héritage qu'il avait été cberclier à Paris était différé » la mort lui avait rendu sa grand'tante ; mais il était assez riche pour donner un bal en Thonneur de ses rois, et, quoiqu'il ne fût point prodigue , il aimait encore mieux payer avec de l'or qu'avec du sang ses fantaisies légitimistes. Le moment n'était pas très-bien choisi , il est vrai , pour des réjouissances. Madame était persécutée , la Vendée abattue. Montceny dit à la duchesse de Tessé eo rinvitant : « J'ai voulu suivre la vieille tradition française, mêler le bruit des violons à celui de la mousqueterie, égayer les guerres civiles par des fêtes. » La fête que Raoul destinait à ce but chevaleresque devait avoir lieu dans les jardins, de Montceny. Une fête l'été , et dans un parc , devait se passer à l'italienne. Montceny, qui avait longtemps habitéRome et Venise, décida que les femmes auraient des loups et des dominos. La duchesse de Tessé avait annoncé qu'elle irait à ce bal, sur lequel M"^ de Mauvrilliers comptait beaucoup pour désespérer Rdbert; mais chose étrange, elle déclara, le matin même du 15 juil-

let, que ia Saint-Henri se passerait d'elle, qu'elle avait une affreuse migraine et une profonde fatigue de toute chose, que Tidée de Montceny était absurde, qu'on ne venait pas à la campagne pour aller danser en domino, enfin qu'elle resterait à Sahit-Nazaire par la loi souveraine de son bon plaisir.

Il y avait alors à Saint-Nazaire, depuis deux jours, la marquise de Tessé, la belle-sœur d'Éliaabeth, grande femme mince et

sèche, qu'on rencontrait partout , et qu'une très-méchante personne appelait le squelette des fêtes égyptiennes. La duchesse pouvait donc persister dans sa résolution sans imposer sa retraite à M"® de Mauvrilliers , qui était sure d'avoir une compagne pour aller m bal de Montceny. André était parti la veille pour aller passer quinze jours chez sa sœur la princesse de Froslay ; partant elle n'avait personne qui put lui demander compte de son caprice. Lanier leva au ciel un regard résigné; Penonceaux sourit d'un contraint et aigre sourire; Léonie prit un air douloureux; Robert attacha sur la duchesse un regard d'une reconnaissance passionnée.

Depuis quelques jours, le pauvre amoureux ne savait plus trop ce que faisait de lui sa destinée, comme il appelait Elisabeth. Le fait est que la duchesse était elle-même fort embarrassée du dénoûmentàdonneraux amours dans lesquelles le hasard et la fantaisie l'avaient jetée. Elle ne pouvait pas terminer cette aventure par

un coup à la Circé, c'est-à-dire changer Vibraye, comme Penonceaux et comme Lanier, en animal domestique, et puis le laisser de côté. Vibraye était une ilature au-dessus de certains maléfices. Il y avait dans son caractère et dans sa passion une redoutable puissance. Il réclamait d'Elisabeth rengagement qu'elle avait pris au chevet de son lit dans la chambre de sa mère, en cette nuit dont le souvenir le brûlait. Comment lui dire qu'on avait obéi à un mouvement impétueux, mais fugitif, comme celui qui eût poussé un seigneur d'autrefois à dégainer Tépée et le poignard pour un bouquet de violettes? Le duel fini, au diable le bouquet I C'était à peu de chose près, pourtant, la vérité. Elisabeth avait sans cesse dans sa vie de ces élans qui seraient parfaits

sous la hache du bourreau. Tout à coup elle faisait un acte d'amour, de repentir, de charité, avec ferveur, pour conquérir le ciel; puis elle retombait au rang de M"® de Mauvrilliers. Tout ce qui était devenu pensées sacrées, souvenirs religieux, ineffaçabies images, dans le cœur de Vibraye, n'était plus pour elle qu'un mirage décoloré et déjà presque évanoui. Montceny, qui, depuis soû retour, était venu tous les jours à Saint-Nazaire, semblait posséder en ce moment le seul langage propre à séduire cette âme aux funestes inconstances et aux douloureuses friv(H lités.

La voilà qui refusait pourtant d'aller à cette fête, donnée évidemment pour elle. Robert conçut un ar-

dent espoir : sa blessure pi^es^ue guérie ne permettait plus à Elisabeth de sisoler avec lui danà cette chambre où la douleur, disait-il souvent, lui avait paru chôàô si douce; mais le bal de Montceny allait enlever tôuè les importuns de Saint-Nazairè et le laisser seul âVèC Celle qu'il adorait tout un soir d*été. Il jura que ce éoir-là déciderait de sa vie. ïout se passa comme il eût osé à peine le souhaiter ; Elisabeth, sans sinquiéter le moins du monde de la migraine dont elle avait parlé le matin, décîsira qu'elle ne se retirerait ché2 elle qu'après avoir vu partit* sa belle-sœur et M"* de Mauvrillîers.

On se mit en roUte pour Montceny à neuf heures. Elisabeth et Robert restèrent seuls dans un grand salon, aux croisées ouvertes, livré à Tair du soir, rempli de fleurs, où un seul candélabre luttait contre une amoureuse et inquiète obscurité. Vibraye garda quelques instants le silence; il ne savait quelle parole choisir' de toutes celles qui venaient à ses lèvres ; puis il jouissait de

son émotion même ; enfin il avait cette crainte dont on est saisi, quand on se croit près du bonheur, de faire envoler cette chose fugitive et ailée.

Il s*assit sur un petit sofa auprès de la duchesse, et s*empara, sans mot dire, d'une main qu*il couvrit d'ardents baisers. La main d'Elisabeth se retira. — Ah! s'écria Robert, je l'avais deviné, vous ne m'aimez plus! — Il y eut dans sa voix quelque chose de si déciiirant, qu'Elisabeth, qui s'était levée, se rassit à cAié de lui et

lui rendit sa main. Bile qui Tavait soigné, elle savait qu'aucune douleur de la chair n'aurait pu lui arracher pareil cri. — Vous vous trompez, fit-elle, et elle ajouta d'un accent qui ne trahissait guère que la peur : — Je vous aime comme je vous aimais, il n'y a en moi rien de changé. Puis, je ne sais quelle pensée s'empara d'elle, à quel instinct ou à quel élan elle obéit ; tout était si fantasque, si rapide et si passager dans cette nature ; mais, saisissant à son tour la main de Robert, elle l'appuya sur son cœur. J'ai dit qu'il y avait de la bonté en elle. Je crois qu'elle éprouva tout à coup, pour l'âme généreuse qu'elle torturait et même en quelque sorte abaissait, une compassion ardente et profonde, pleine de repentir et de respect, car elle accompagna ce geste étrange de ces paroles plus bizarres encore : Robert, je devrais être à vos genoux 1

Robert sentit passer dans ses veines ce frisson ardent, ce souffle brûlant qui précède les orages des sens. Toutes les puissances de l'amour et de la jeunesse étaient déchaînées en lui. Il entoura de ses bras la taille d'Elisabeth, et mit sur sa bouche, où jusqu'alors ses désirs avaient à peine osé se poser, un de ces baisers audacieux et timides, pleins d'angoisses et de volupté, où se donne toute une âme et se joue toute une vte. Elisabeth se déga-

gea de ses bras, et d'un bond fut k la porte du salon. Il y avait sur ses traits l'implacable résolution d'une femme décidée à repousser un amour dont l'ivresse ne Ta pas gagnée. Elle n'avait pas toute-

fois ce calme qui, dans un semblable moment, est pour un amoureux le plus cruel des outrages et la plus terrible des douleurs ; elle était émue, non pas de colère, mais d*effroi, ou peut-être de remords; elle reculait avec terreur devant Tincendie qu'elle avait allumé, et considérait avec tristesse celui que la flamme torturait sous ses yeux.

— Robert, dit-elle, je ne serai jamais à vous, et elle s*enfuit, aérienne et rapide, ^ travers les salles pleines d'ombre. Robert entendit son pied gravir Tescalier du château. Il la suivit jusqu'à sa chambre, dont la porte était entr'ouverte, et resta pâle comme un maudit, humble et tremblant comme un pécheur sur le seuil de ce paradis dont il se sentait repoussé. Il y avait sur ses traits une telle expression de souffrance d*âme et de chair, que la duchesse sentit de nouveau dans son cœur se lever enlacés l'un à l'autre, comme deux ombres fraternelles, le repentir et la pitié ; mais ce n'étaient point ces tristes fantômes qui pouvaient remplacer cette brûlante apparition de l'amour que le baiser de Robert n'avait pas évoquée. Il fallait toutefois qu'elle donnât au pauvre amoureux une parole. Il fallait qu'elle empêchât cette âme de mourir, car il y a des instants où les âmes, tout immortelles qu'on les dise, semblent près de mourir comme les corps ; une inspiration s'empara tout à coup de son esprit, et, marchant d'un pas hardi vers Robert, dont elle prit la main : « Écoutez, fit<elle, c'est l'affection même que vous m'a-

vez inspirée qui me défend pour toujours d'être à vous ; j*ai fait ud vœu pendant que vous étiez possédé par te délire, et, à Theure de la mort, j*ai juré sur ce chap^ let qui me vient d*une sainte, et qui est resté sur votr^ lit pendant une nuit tout entière, de ne jamais être à vous. Je ne violerai point mon vœu. Cela nous por* terait malheur à tous deux. Aimonsnaous, Robert, comme nous nous sonmies aimés jusqu'à présent, en restant dignes du ciel qui a entendu mes prières et qui vous a sauvé, dignes des épreuves dont vous êtes sorti et du grand cœur que vous avez montré. Si vous ne pouvez plus m*aimer comme je veux être aimée, pour moi, et pour vous surtout, mon ami, séparons-nous. Tenez, gardez seulement cette chose chère et bénie qui vous rappellera un cœur où vous aurez été aimé de la seule tendresse doat un jour vous aurez souci» »

En ce moment, un pas se fit entendre. Une femme de la duchesse se dirigeait vers la chambre où se pas* sait cette scène. « Adieu, mon ami, dit Elisabeth &k donnant à la main de Robert une étreinte dont le Veo^ déen se sentit défaillir. — Adieu, madame, » répondit Vibraye; et d'une voix où gémissait l'accent d'un cœur mortellement blessé : « Vous savez, dit-il, que dans une nuit où vous êtes venue ch6z moi, dans la chambro de ma mère, pour nie prendre mon 4me> je vous ai propis de ne jamais quitter Saint-Nazaire sans vous avoir dit adieu. »

Puis il se retira dans sa chambre, et se jeta en pieu-

wm

rant sur son lit, sur ce lit oii il avait passé des heures pleines de douleurs et de délices, pendant qu'Elisabeth attachait sur lui

ce regard qui avait tout remué dans son cœur et tout changé dans sa vie. Il sentait, sans bien comprendre pourquoi^ que cette femme, en effet, ne serait jamais à lui. L'amour a des révélations douces ou cruelles dont il faut à toute force reconnaître la vérité. .Le chapelet d'Elisabeth était dans sa main; c'était une relique de famille à laquelle, en effet, la duchesse attachait un grand prix. Son premier mouvement fut de brisel* ce pieux objet, prétexte ou cause de la résolution qui le désespérait; puis, uile autre pensée s'empara de lui ; il porta le rosaire à ses lèvres et le mit sur âoti cœur. « Demain, se dit-il, je nae servirai du moyen qu'hier, avant son départ, le mari d'Elisabeth m*a donné pour aller loin d'ici ; mais j'emporterai cette relique avec moi. Je veux qu'il me reste de ces jours quelque chose que je voie et que je touche. C'est vrai' d'ailleurs, elle a prié et pleuré sur ces grains bénits. Que je voudrais savoir, mon Dieu, les secrets de l'âme qui me fait souffrir I »

Quant à la duchesse, aussitôt que Robert se fut retiré, elle revêtit un domino et attacha un loup sur son visage. Elle avait reçu de Montceny, le matin même, ce billet : « Si vous prenez encore quelque intérêt aujourd'hui à ce qui semblait vous toucher hier au soir, laissez, je vous prie, vos hôtes partir sans vous de Sàint-Nazaire, et soyez en domino à minuit devant ce

grand vase bleu que vous savez. Eh bien 1 si votre c<Bur est mort, ce sera un spectre au bal masqué. »

Dans rhiver de 183...» un officier qui avait été présenté depuis quelques jours à la duchesse de Tessé se rendit un soir chez elle, et la trouva prête à partir pour • un grand bal chez je ne sais quel

homme à millions des Indes ou de T Amérique qui était à la mode en ce i temps-là. Elle était seule avecM"^ de Mauvrilliers, qai ' était venue la chercher et qui se tenait debout devant la cheminéeréventail à la main, les épaules et les pieds , enveloppés de satin rose et de fourrure blanche, enfin, | déjà en tenue de route, pour parler militairement. La ^ duchesse montra quelque étonnement d'une visite qoe n'expliquait point en effet sa liaison fort superficielle et fort récente avec le visiteur; mais Tofficier, en s'approchant d'elle, lui dit : « Je viens vous remettre, madame, une lettre d'un de nos pauvres camarades dont j'ai appris la mort aujourd'hui même, le capitaine Séléki, ou plutôt M. de Vibraye; car il n'y a plu» maintenant aucun inconvénient à rendre au brave soldat que les Bédouins viennent de nous tuer le nom qu'il cachait pour se soustraire à une condamnation

politique. » La lettre de Yibraye était fort courte, Quoiqu'elle résumât toute sa vie. La voici :

« Je m'étais promis, Lisbeth , car je veux vous donner le nom que vous avez porté dans mon cœur, de vous écrire dans un seul cas, celui ou j'aurais à vous faire un dernier adieu. Je crois que je puis vous écrire. J'ai reçu une blessure qu'on dit mortelle, mais qui ne m'a été cruelle qu'en me faisant songer à cette première blessure de ma jeunesse, de mes jours printaniers, des jours où vous m'avez soigné. Je meurs en adorant Dieu et en vous aimant. De cette triste soirée après laquelle je ne vous ai plus revue, j'ai emporté deux impressions bien diverses dans mon âme, celle d'un baiser que vous avez oublié peut-être, celle de paroles que, j'en suis sûr, vous n'oublierez jamais. Une de ces impressions a fini par triompher de l'autre. Je vous aimais si ardemment, que Dieu, je l'espère, a voulu de mon amour pour son royaume. Il a

ôté de ma passion ce qui la rendait indigne du monde où je vais vous attendre à présent. Je ne sais pas ce qu'a été votre vie, mais je puis vous dire à cette heure suprême qu'il ne s'est pas écoulé pour moi un instant ni de mes journées, ni de mes nuits, où je n'aie été sous l'action de voire souvenir. Cette perpétuelle obsession d'un cher fantôme, bien loin de me perdre, m'a sauvé. J'ai reconnu que vous étie;^ un esprit bienfaisant, car en vous suivant, au lieu de m'égarer dans des lieux de flammes et de ténèbres^ j'ai été ravi en des lieux de fraîcheur et de

lumière. Adieu, Lisbeth; je vous dois la foi qui en ce moment même adoucit pour moi des souffrances qu'aurait pêut-étre assei mal domptées ce que vous appelez mot! héroïsme. J*ai voulu vous aimer dans la seule région où vous vouliez de moû amour. Se vous ai aimée en Dieu, iQôn cher ange gardien : vous vous souvenez qtie j6 vous appelais ainsi ; je vous retrouverai là où je vous aime ! »

De grosses larmes coulèrent sur les joïiès de la duchesse quand elle eût terminé cette lettre.

— Et vous dites qu'il est mort! s'écrià-t-elle.

— Celui , répondit rofflcier , qui m*adresse cette lettre, avec prière de la reûiettre, m'écrit ces lignes sur notre pauvre camarade, et il lut : « Nous avons pris » trois cents têtes de bétail. » Non, ce n'est pas cela. « On dit que quelqu'un n*a pas été fâché à Oran de ce que la colonne commandée par B... a été battue. » Où diable est-ce donc ? Ah I voici : Tu remettras à M"« de Tessé cette lettre de Séléki, car* je ne puis me déshabituer de donner à notre pauvre camarade le nom sous lequel Ta révéré toute Tarmée

d'Afrique. Il est mort à l'hôpital d'Oran après huit jours d'atroces souffrances. Il avait reçu une balle dans le ventre et avait été obligé de suivre la colonne pendant trois journées j^ur un cacolet. Il est mort comme il vivait depuis deux années, ■en saint. Il a voulu qu*on l'enterrât avec un chapelet qu'il serrait entre ses mains pendant son agonie. D avait confié à P.. . que son brevet, au nom de Séléki,

lui avait été donné par un ami, le duc André de Tessé, qui avait voulu le soustraire ainsi aux suites d'une condamnation politique. Et à propos de brevet, je te dirai que le gros Hingard, du 3® bataillon... » Il n'est plus question de Séléki, lit rofflcierens'interrompant. La duchesse, ce soir-là, ne voulut pas aller au bal. Elle avait une émotion qui la rendait même fort belle, et elle jura qu'elle voulait pour toujours renoncer au monde. A-t-elle tenu son serment? Vous souriez. Quoi qu'il en soit, j'aime presque également les personnages de celte très-véridique histoire. J'ai une grande vénération pour Séléki, j'ai la plus tendre indulgence pour le fragile et charmant instrument de son salut.

CORNÉLIA TULIPANI

On trouve dans les régiments, et surtout dans les régiments d'Afrique, les espèces d*hommes les plus variées , les plus intéressantes et les plus originales parfois. Ainsi il y avait à Fescadron de chasseurs qui campait récemment à Mustapha un fourrier dont Cervantes et Lesage auraient aimé certainement à retracer les traits. George d*Hérice , avant d*étre soldat, avait été peintre, musicien et maître d'une somme assez ronde, placée sur le grand-livre, dont l'avaient dépouillé, disait-il, les arts, Tamour et l'amitié. — Ses camarades l'adoraient, quoiqu'il n'eût plus d'autres ressources à leur offrir que celles de sa gaieté, car cette

gaieté était d'une nature toute particulière. Elle avait quelque chose en même temps, de fou et de consolateur. Assurément, elle était à cent lieues d'être pédante.

et cependant elle nous donnait parfois de fort profitables leçons. Le fait est que George d^Hérice » tout gai que le ciel Tavait fait, possédait un esprit observateur et un cœur capable de passion. C'était sous quelques rapports un de ces artistes un peu compliqués d'à présent ; toutefois il se distinguait de la gent poétique proprement dite par une sorte de bonhomie militaire et de déUcatessf çheval^ro^quaqui a^attachènent à lui le premier jour où je le vis.

Un soir , nous nous trouvions ensemble dans une sorte de cabaret situé sur la route de Mustapha , qui est assurément une des routes les plus pittoresques du monde. Une foule de voiturins, pour la plupart italiens Qu m^ltai^, la parcourent dans tous lejs aens , se croisent et s'injurient coinme des gondoliers vénitiens. Dans c^ tumulte européen passent gravement des caravanes arabes; le chapieiau y mafohe ^vec une solennité biblique son pas c^depcé, et Vine , au lieu de porter de la farine et du charbon , cgi^me chez npus » part9 des hommes à longue barbe pu des feipmes voilte comme au temps de TÉvangile. Les régresses s^an vont au marché avec leurs grands manteaux d'étoffe rajéa et leurs baguette^ blanches qui les font ressembler i des sorcières. Le soldat français pass§ en criant gsire en arabe avec Tair à la fois eujoué et hautain du conquérant bon enfant qu'il sera toiyours. L'employé civil galope en habit brodé, les jambes écartées, le corps en avant, important eu Afrique l'équitation du diman-

che au bois de Boulogne. Dans le lointain , la mer et les montagnes déploient leur émouvante majesté; sur le premier plan , le cabaret chante. Le bouchon règne dans toute l'Algérie. L'absinthe y sort des buissons. Qu'y faire î II semble que la gravité et la sobriété arabe exaspèrent chez nous l'appétit de tputes les joies déréglées et turbulentes. C'était donc dans une de ces maisons étrangères à la loi du prophète dont est bordée la route de Mustapha que j'étais un dimanche soir avec George d'Hérice et quelques sous-offlciers dp chasseurs. Mademoiselle Nina Dolosa, Espagnole sans préjugés, nous avait fait avec sa bonne grâce habituelle, qu'apprécie toute la garnison de Mustapha , les honneurs de son logis. Pourquoi ne pas en convenir ? la vie nous plaisait assez à cet instant-là. Tout à coup le canon d'Alger annonça l'heure de la retraite , et une partie de nos camarades , bien à regret , furent forcés de reprendre avec le képi et le bancal les obligation^ de la vie militaire ; mais George , Saint-Yves , un de nos compagnons, et moi, nous aviops la permission de dix heures. Nous voici donc tous les trois seuls avec la Dolosa, les bouteilles vides et les bouteilles ina-* chevées. « Maintenant que pous sommes entre nous, » dit Nina avec un sourire qui pouvait faire concer voir les plus riantes espérances à chacun de nous trois, « si nous allions dans le salon rouge. » Le salon rougp était un sanctuaire où Nina introduisait rarement ses amis même les plus chers et les plus familiers. Une

porte vitrée, garnie de rideaux rouges, que quelques initiés seuls avaient vue s'ouvrir pour eux, le séparait de la pièce banale où nous étions. Il y avait dans ce lieu privilégié un canapé couvert

d*un calicot écarlate que relevait une bordure jonquille. Audessus de ce meuble somptueux, trois cadres nous montraient deux saisons en costume fort léger , et une Espagnole, car l'artiste avait écrit sous cette image : Pépita y dont la robe, le visage et la poitrine étaient du rose le plus réjouissant. Mais ce qui faisait vraiment du salon rouge un asile exceptionnel pour les natures d'élite égarées dans les cabarets de Mustapha, c'était un piano, un véritable piano du plus irréprochable acajou. George se précipita vers cet ami de ses anciens jours que lui offrait un hasard inattendu, et un air de Mozart résonna tout à coup à nos oreilles. Le tableau que j'avais alors sous les yeux ne manquait pas de charme. Vous vous rappelez la jolie gravure de Lemud : Maître Wolframb et ses Disciples, George avait dans son profil régulier, qu'accusait fortement la longue mouche des chasseurs, quelque chose de ce maître romantique ; l'uniforme ajoutait au lieu de nuire à la fantaisie du personnage. Nous étions couchés , Saint-Tves et moi, dans des attitudes convenablement rêveuses. La bonne Nina, tout heureuse de nous faire jouir des magnificences de son logis, promenait sur nous son charmant et excellent regard en fumant sa cigarette. George fumait aussi tout en jouant du piano, et

s'interrompait de temps en temps pour nous demander un verre de kirsch. Ce brave garçon s*exalta, et tout à coup, se levant brusquement, il fit trois tours dans la chambre ; puis il vint tomber à côté de nous sur lé canapé rouge. — Cette soirée, fit-il,* me rappelle un temps évanoui de ma vie. Si ce n'étaient (et il regarda ses galons) ces sardines que je vois sur ma manche, je croirais vraiment être encore à Milan chez la signora Cornélia. Toi, Saint-

Yves, malgré tes moustaches , tu me fais Teffet du petit abbé Sardonio , et tu m*as Tair, toi (il se tournait de mon côté), de ce grand ténébreux d'Hermancey ; mais du diable si vous connaissez ces gens-là. C'est que je ne vous ai pas raconté le chapitre le plus curieux de ma vie : mes amours avec rillustre danseuse Cornélia Tulipani.

Notre ami nous avait déjà raconté ce chapitre une douzaine de fois; mais ce soir-là, vraiment, je le trouvai adorable. De cette histoire où après tout il y a quelques parties émouvantes, presque formidables, d'une passion vraie, d'une sérieuse mélancolie, il fit une sorte d'opéra bouffe dont nos bouches et nos yeux riaient aux éclats, tandis que je ne sais quoi s'attristait tout bas en nos cœurs. Je désespère de rendre cette improvisation telle qu'elle fut. Je ne me cache pas d'ailleurs que le cigare, le kirsch, la bière et le vin blanc de Médéah furent loin de nuire à l'effet qu'elle produisit sur nous. Nous en avons toutefois conservé un si bon souvenir, que, narrateur et auditeurs, nous

ts

avons essayé, à nous trois, d*eD fli^r Teaprit bouQoQ ^t pathétique dans Tespèce de réci^ qu'on va lire. On nous excusera si quelques expre^Siions de troupier tra* ^Ui^ent pai'fois le9 é]Xii,QtioQ$ 4 1^ vie 4'ftrtiste.

La Çornëlia Tulipani, qui mi si oubliée Mijourd'bui, ^tfiit, il y a cinq ou six ans, une des personnes les plus célèbres de TltaUe. Voici Tiiistoire en quelques mùU de cette singulière gloire. La Comélia avait un iHcontestdble talent pour la danse : ce n'était point la verve pétulante de Fanny Ëlssler, ni la grâce éthérée de Taglioni, mais c'était un don d'une espèce particulière. I^ Corné-

lia avait dans tous ses mouvements quelque chose de passionné et de dramatique qui la rendait un personnage plus touchant que les hérmnes de tragédie. Ainsi, dam ce charmant ball^ emprunté à une légende altemande, duis Giselky toute la salle sanglotait quand, laissant sur la terre son amapt désolé, elle disparaissait parmi les fleuris. I) y avait comme des strophes navrantes, comme une harmonie désespérée, quelque chose de pareil à ce déchirant adieu de Schubert dan^ le tre^aillement de sa main qu'elle agitait au-dessus des nénuphars oii son corps disparaissait. Le public h prit en passion. Les gens du monde en firent l'objet

d'une mode, et les artistes Une matière h théories. Un critique sérieux de Milan prétendit qu'elle avait ressuscité l'art antique de là pantomime, et, s'êchàuffant âous le harnais, il tèrmiha i^on feuilleton en disant que la Cornélia jetait ainài tin jour ftouveau sur l'histoire romaine. Cornélia eiif là tête tournée et Invita* le cri*tique à des soirées où, à propos de ses énti*eehats, on refit toute l'esthétique d'Hcgél. Notre darwêuse avait alors pour amant un comédien appelé Jocrîhi, qui prenait l'art de son côté d*Uné furieuse hauteur. C'était tin homme de quarante ans doût le vin avait enluminé les traits, et dont quelques coups de poing hasardeut semblaient avoir enlevé les dents, excellent dans les rôles grotesques, portaht les haillons avec une gravité bouffonne du plus divertissant effet; mais aimant à jouer Hamlet oti Roiûéo, et trouvant des gens qui éè pâmaient quand sa bouché avinée laissait sortir delà fyàroles de fierté mélancolique. Jocritfi avait, suMût ses partisans, un rayon dé génie : il était beau fle cette beauté inconnue à l'œil du bourgeois, dont le démon fle la vio-

lente poésie aime à revêtir les fronts battus par le double ora^é de la débauche et de l'inspiration. La Cornélia, Jocrinî et le critique sérieux de Milan exé- (iutaient à qui irilèux tàimii toute sorte dé gambades merveilleuses dans le chatnp de la ûièt aphysique; quand deux hôtes nouveau^ futént reçus dans leur cénacle. L'un était l'illuslfe philosophe Mazzetfo, qdi venait de publier à Turin éon livre sur tAnurut cmsidété

comme principe de gouvernement; l'autre était cet abbé Sardonio qui s'est fait rennemi personnel du pape. Le philosophe et l'abbé se rencontrèrent avec Jocrini, qui, en sa qualité d'homme de génie, était disposé à serrer la main de tout libre penseur. Ces trois personnages se plurent. Jocrini livra tout à fait le pape à Sardonio et voulut bien regarder avec Mazzetto l'amour comme un principe indispensable de tout gouvernement représentatif. On pensa que cette doctrine recevrait l'approbation de Comélia, et on se rendit chez la danseuse. La Comélia consentit à égayer par quelques pas les doctes entretiens de ses nouveaux amis. Sardonio et Mazzetto, qui écrivaient alors, chacun de son côté, un de ces gros traités sur toute chose qu'on pourrait appeler des traités Gibou, découvrirent un sens inconnu à chaque attitude de la danseuse. Sardonio déclara que la danse de la Tulipani avait un sens profondément révélateur, qu'elle était liée à la religion de l'avenir, qu'elle ferait trembler le pape, s'il pouvait seulement en avoir le soupçon. Mazzetto affirma que c'était une danse inspirée, vivifiée, illuminée par cet amour hardi oti les sociétés nouvelles devaient trouver leur principe. « C'était la danse, s'écria-t-il, de l'amour démocratique, universel et régénérateur. » Ces éloges firent le malheur de la pauvre Comélia Tulipani.

D'abord elle se mit à torturer tous les compositeurs de ballets. Elle déclara que tout libretto qui n'aurait pas une portée politique et même sociale n'obtiendrait

jamais le concours de ses jambes. Renversant toutes les traditions des féeries qui font danser les prineea et les princesses ensemble, elle voulut ne plus faire danser les princesses qu*avec des paysans ; puis ce fut sa danse même qu'on vit peu à peu s'altérer. Elle confessa sur le théâtre la foi des Sardonio et des Mazzetto par de si excentriques écarts que tout le public fut confondu. Elle était devenue à la fois solennelle, ampoulée, énigmatique; on recherchait cette passionnée Giselle qui ne pensait qu*à son amant, et on ne retrouvait que la prétresse mystique d*une sorte de culte inconnu. Un soir, quelqu'un la siffla. Comme elle était aimée après tout, et comme ses récentes bizarreries lui avaient même créé d'ailleurs de nouveaux partisans, ce sifflet fut couvert par des salves de bravos emportés; mais, dans le cœur de certains artistes, un seul sifflet fait une blessure que ne peut guérir aucun bravo. La Comélia résolut de quitter le théâtre et de ne plus danser que pour ses amis. Elle venait de prendre cette résolution jfuand le hasard, en me la faisant connaître, m'initia aux dépens de mon cœur, de mon bon sens, de mon repos, de ma fortune, aux plus étranges folies de notre temps : voici comment je fus pris par cette aventure.

J'ai toujours aimé Byron, je le confesse, et à présent encore, à la manœuvré, au pansage, je me redis souvent des vers du Corsaire. Il y a quelques années, j'étais entièrement affolé AeChildê'-Harold; toutefois je

ti'étais pas un Childe-HaroW trop sombré. Mes accès de spleen ont de tout temps été éclairés par des accès de gaieté; mais, triste ou gai, j*avaîs un continuel besoin de ne pas voir plus d*un mois les mêmes objets. A Paris, je changeais sans cesse dé (|tiartief , dé société, de manière de vivre. Hors de Paris, j'aurais voulu pouvoir à chaque minute changer de ville, de riionde èl de civilisation. Telle était ma situation d*esprit quand j'arrivai à Turin en 4847. J'y étais depuis deux joiirs, e(Tennui venait déjà de m'y atteindre d'une taçon qui me semblait ihortèlle. quand je rencontrai à une table d'hôte André Mévil. Je ne connaissais d'André que ses tableaux, qui ihe plaisaient infiiiimeiit; sa personne me fut plus sympathique encore que son talent : cependant, entre son talent et sa personne. Il h'y avait pas le moindre rapport. André exfcelle à faire dé sî chastes anges, que leâ anges dont M"«dè t'auveau orne ses bénitiers semblent presque des êtres profanes à côté de ces mystiques créations. Ses vierges sont plus immatérielles, plus éthérées, plus étrangères h toutes les pensées humaines que les mâdonéà de Cimabué. Enfin André est, en peinture, un Byzantin forcené, bans sa vie, c'est le plus joyeux des Vénitiens. îl est voluptueux, moqueur, sceptique. Il a eu avec des femmes de toutes les conditions un millier d*aventures, et rien n'est plus amusant que lui lorsqu'il soutient avec cette admirable gravité dont il a le Secret que dans toutes ces rencontres il a toujours engagé son cœur. Lui-même, à

chaque amour nouveau, compare ce cœur si souvent engagé à ces toiles qui, sùivaiit les artistes, ont besoin de recevoir vingt peintures différentes pour acquérir de parfaites qualités. C'est, du

festé, lih spirituel et loyal garçon, don Jiian sans îiïeurt^é, sâtis remords, sans fantôme, qui n'eût pas tué lé cômittandeur et Yeûi engagé à souper pétidânt qW'iî était efi yie.

tes Français éii piaysêtràiiger ne s*évitentpàs oomrtié les Anglais ne manquent jamais de le faire. A trpig iieues de la frontière, au contraire, ils s*abordent déjà avec une sensibilité enjouée qui est le privilège de notre nation, tls sont heufeui de se retrouver cômiùé s*ils étaient au Monomotapa. Au bout d^une heure de table d'hôte, nous étions liés intimement, André et moi. — Que diable faites-vous ce soirt me dit ftiôti nouvel àmi, quand nous fûmes bras dessus, bras dessous, à la porte de notre hôtel, poussant dans l'air pUi* de la nuit la fumée étourdie du cigare.

— C'est la grande question, tépondis-je, qui pèse chaque soir sur l'existence des garçons. Que fairet Msl foi, je n'en sais rien.

^^ Eh bien I reprit brùsquenient André, si votls voulez, je vais vous mener chez la Cornélia Tulipani. C'est une de mes amies, et je suis curieux de savoir (Comment vous la jugerez, je vous préviens qiié dans son monde je passe pour un peu léger.

— C'est une réputation qui ne devrait pas vous nuire dans le monde dMné danseuse.

— Ah çà 1 vous ne connaissez donc pas la Cornélia? Vous ne savez donc pas ce qu^en ont fait Sardonio et Mazzetto?

— Ils en ont fait, m*écriai-je, on bas-bleu au lieu d*une jupe couleur de rose, et c'est un crime que je ne leur pardonne t)as.

— Attendez pour juger le monstre que vous Tayez vu, reprit'-Mévil ; et tout en devisant aii\si, nous voilà à la porte de la Tulipani.

Mes chers amis, vous rappelez-vous Werther le premier jour où il vit Charlotte? Elle était, cette future épouse d*Albert, entourée de marmots qui recevaient de ses mains des tartines de pain et de beurre. Le pauvre songeur fut mortellement blessé à cette vue. Ce début est une admirable pensée de Goethe. Ce qui devrait nous repousser est éternellement ce qui nous attire. La passion s*enflamme de ce qui devrait Téteindre. Je fus pris comme Werther en voyant la Cornélia, comme Charlotte, entourée d*enfants. Et quelle Charlotte c'était cependant! A présent, il se passe un ' singulier phénomène dans mon esprit. Ce que je contemplai d*un œil sérieux se retrace à moi sous un aspect comique. Mes souvenirs me jouent en charge le drame qui fut joué par mes passions avec une tragique énergie. Cette pauvre Cornélia ne ressemblait donc guère à une jeune fille soignant ses frères comme Char lotte; on ne peut pas dire non plus qu'elle fût, comme je sus pourtant depuis qu'elle avait la prétention de

Tétre, une image radieuse et auguste de la maternité. On voyait que déjà elle était entrée dans Tâge crépusculaire de la femme, et tout son corps était chargé d*un embonpoint qui, à défaut de la philosophie, eût peut-être arrêté son essor comme danseuse. Elle était agréable encore cependant, mais il y avait sur ses traits, comme sur ceux du comédien Jocrini, ce je ne sais quoi de souillé qui est le signe mystérieux de certains vices, et elle me rappelle à présent ce personnage d*un tableau d*Horace Yernet : cette ch&telaine à toque de velours et à châle écossais qui est en

calèche jaune dans un village auprès d'un homme à grand plumet.

Oui, c*est ainsi que je la revois h Theure quUl est, et ce jour-là pourtant où elle m*apparut pour la première fois, toute sa personne fit sur mon &me une profonde impression. J'oubliai les sarcasmes ap'avant de ravoir vue j'étais disposé à lancer contre elle. C'est qu'il y avait un certain charme, après tout, sur ces traits fatigués, tlans ces formes flétries: elle avait pour moi cette dangereuse saveur des fruits g&tés pour les appétits corrompus; enfin j'eus l'amer plaisir, comme dit Alfred de Musset, de sentir que j'allais aimer et souffrir.

Elle tendit la main à André Mévil avec une sorte de familiarité virile qui n'excluait pas cependant toute grâce féminine, et ellQ poussa vers lui les quatre marmots dont le peintre eut la politesse consciencieuse

"Stf CARAGTMCd^ fer RÉCITS tM TEMPS.

d'embrasser les fisages barbouitlés. Le regard qu'elle jeta ensuite sur moi «'eût rien ni d'interrogateur, ni de méfiant, ni d'embarra^é, hi de provoquant; il me parut sérieux, cordial et hospitalier, comme celui d'un chef sauvage qui reçoit pour tme nuit tin înconnn dans sa hutte. Quand mon introducteur m'eut nommé en accolant à mott nom Pépithète d'artiste : — Puisque vous appartenez! à notre tribu, flt-elle en mè présentant une pipe, fumez le calumet de paix, et ne parlez que si la parole vous fait plaisir, tel Ton est affranchi de toutes les sottes obligations du monde extérieur; les entrées, les sorties, te dialogué, ne sont soumis à aucune de ces entraves qui rappellent la géhenne des tragédies clas-

siques. Parlez, taisez-vous, soyez triste ou soyez gai, nous jouônâ éternellement le Comme il wUs phirà de Shakspeare.

Et, mettant immédiatement en pratique la loi dont elle venait de m'instruire, elle sortit sans me faire aucune excuse pour aller coucher ses enfants, à ce que m'apprit Mévil.

— Voifs voyez, ïne dit le peintre quand nous fûmes jsénls, dans quel lîéu je vous ai conduit. Cette chambre me fait l'effet de la place fantastique où Molière et Shakspeare ont placé les plus libres jeux de (eur esprit. Ici, comme vous l'a dit la Cofnélia, oh entre et l'on sort sans raison. On garde un silence obstiné, on engage un entretien ô^jouè, ou Fon se livre au charme excentrique du monologue suivant les caprices pa^sîh

GQRNÉUÀ TCLtPéNI. 3tj^

|Qrs de SQn esprit et de son çceur. Je vous ai mené, mon cher voyageur, dans un de ces châteaux du roi de Bohême t[ui étaietit si ch^rs ^ Charles Nodier. Tout se passe par boutp.de en ce gîte. Ainsi la Cornélia, qui deniaip pe se ^oi|ciera peut-être plu^ des quatre mapmots que yqu$ pvez vus tout à l'heure peudus à seà jupes, est à Vheure qu*il est dans une lunQ de pa^*Qité< Sardonip Ta comparée à une madone païenne, et Mt^'^ a^tto à une sibylle chrétienne; elle veut à tout prix m rendre digne de ces éloges philo^phiqu^.

Je dis à Hévil qu'il était n^oqueur, et que sa GorRéf Ua me paraissait une personne fort simple, s'acquit tant avec dignité d'un devoir reapeclaWa.

TT Ainsi vous voilà déjà sous le charme, fit le pein* Ire. Oui, la Cornélia voudrait être simple, c'est sob dë^r^ sa prétention, 3a

manie; mais je la connais, la simplicité de la Cornélia. C'est ce rôle fatigant qu'impose aux artistes la maxime dont on les a rebattus» que la sJpyplicité dans la vie domestique est un incontestable signe de génie. Les pauvres hères se guindent à des simplicités qui me font mal, et auxquelles je préférerais de beaucoup un naturel permettant à tous les yeux de voir le jeu naïvement compliqué de leurs travers et de leurs vices. Voyez-vous, mon cher mont s^ur, ajouta Mévii^ je ne suis certainement ni prude, ni pédant, ni moraliste, mais je crois la simplicité une v^tu dont certaines existences ne s'accommodent pas, çl, pour naoi, les églogues maternelles de la Cornélia

sonnent aussi péniblement faux que ses homélies philosophiques. Mazzetto et Sardonio nous ont gâté cette bonne fille. Jocrini nous Ta gâtée aussi avec ces bribes de Wilhelm Meister qu*il s'est fourrées dans le cerveau, et qui font de lui un Sganarelle corrigé par Ludwig Tieck. Sur le théâtre, elle devait être notre Camargo, seulement avec une inspiration plus passionnée que rinspiration d'une danseuse du siècle des Richelieu, des Boufflers et des Pompadour. Chez elle, elle devait être, la pauvre femme, ce qu'elle est, mais'sans toutes ces prétentions funestes, ces fâcheuses visées qui tournent sa tète et celle d'honnêtes gens auxquels je ne voudrais lui voir laisser qu'un bon souvenir.

Pendant que Mévil parlait ainsi, la Gornélia rentra. Depuis quelques mois déjà elle était séparée de Jocrini, qui n'était pas à Turin, et ce soir-là ni Sardonio ni Mazzetto ne vinrent la voir. Elle fut charmante, je le trouve encore, et je sentais que Mévil, à qui de temps en temps je langais des regards triomphants, en convenait au fond de lui. Elle ne parla ni politique ni philosophie, et ne chercha dans l'art rien de mystérieux, de symbolique,

d'énigmatique. Ce fut une actrice enjouée, faisant les honneurs de son talent, de son esprit, de toutes ses grâces, à des camarades qui lui plaisaient. Sur un regret que j'avais exprimé de ne pas lui avoir vu danser un certain pas espagnol qui avait été un de ses plus éclatants succès, la voilà qui prit des castagnettes, et, pendantuju'André t^ait le piano, se

livra tout h coup dans la chambre aux étincelants caprices d'une Esmeralda.

— Vous me rappelez, lui dis-je, la bohémienne de Notre-Dame, et le rôle de Pierre Gringoire que j*ai l'air en ce moment de jouer ne me suffit pas ; je me sens si transporté, que j'ai envie de faire la chèvre et de me mettre à ^utér après vos castagnettes.

Cette bouffonnerie, que j'accompagnai en effet de quelques sauts au milieu de la chambre, la fit partir d'un franc éclat de rire.

— Voilà qui est convenu, dit-elle, je vous accepte 'pour ma chèvre, je vous mettrai un collier autour du coui...

— Et deux cornes dorées au front 1 cria Ajidré du piano.

Là-dessus plaisanteries nouvelles.

— Je suis amoureux de la Gornélia,. dis-je à André en rejoignant avec lui mon hôtel. J'en atteste les étoiles qui brillent dans ce sombre ciel, boutons dorés, comme dirait un poëte romantique , d'un habit de Scaramouche, c'est la femme qui m'était destinée. Ses yeux sont d'un noir plein de passion et ses lèvres d'un rouge plein de gaieté. Que faut-il faire pour qu'elle m'aime ?

— C'est, repartit Mévil, ce que je vous dirai demain matin ; mais je vous conseille de vous calmer, car c'est terriblement ennuyeux ce qu'il faut faire aujourd'hui pour être aimé de la Cornélia.

GARAGTÈRfiS BT iUBCm 00 TEMPS.

— Figurez-vous, me disait le lend^nain André Mévil, installé dans ma chambre de grand matin, que la Cornélia a dans ce moment-ci un eapriee, c'est de n'avoir peur amant qu'un homme atteint mortellement par ses charmes. Sardonio et Mazzetto lui ont inséré la pensée de se composer une sorte de chasteté. fcMidée sur les excès mêmes de sa vie .passée. Sa manie est à présent d'être revenue, par des voies mystérieuses, à la virginale placidité de son enfance. Cependant, comme cet état sublime l'amuse peu, oi»mmâ eUe ne serait pas fâchée de rompre avec son innocence philosophique, elle dit par instants qu'elle n'en a peut-être pas fini avec l'amour ; seulement elle veut que l'amour se présente à elle sous la forme de la charité. Elle veut ae donner à un affligé. Vous s^tirei^veus la force ^ jouer ce rôle t

— J'essaierai, répondi^e au peintie, qui me eoB^ duisit de nouveau chea la Tulipani.

En peu de temps, j'eus conquis ma place dans ristérieur de la danseuse, et je reconnus la vérité de «e qu'André m'avait dit. Cette pauvre Cornélia, entre son Sardonio et soh Mazzetto,^ avait fini par extravagoer complètement. Comme j'avais pour elle, après tout, un goût des plus sincères et des plus vife, je me sentais

, Mne profonde horreur pour ses deux compagnons. Le faux d'ailleurs m*a toujours froissé, et toutes les sacrilèges niaiseries qui se débitaient chez la Tulipani me jettent parfois dans de sérieux accès d'indignation, jr*entendais là parler sans cesse d'un Christ ami des courtisanes, protecteur des rév^dutions, austère par un * caprice mystique, mais comiilaisant h tous les vices, Jtendre pour toute flétrissure, chef enfin d'une tribu bobème destinée k passer dans le monde en faisant la guerre à toutes les cités^ Cornélia avait inventé de 4anser un ball^ rappelant les sollies du moyen âge^ où elle faisait le rôle de la Macl^leiae. Cornélia voulait étie une Madeleine en ^t; seul^nent elle remplaçait par une orgueilleuse mélancolie l'humble tristesse du TCpentiF chrétien.

Tout le monde sait que je n*ai pas le droit de m'é* rig^en prédicateur. Je mène la moins triste vie que ie peux. Sauf les coups de sabre, la fatigue et le mauvais vin, je ne donne guère de mortifications à ma chair, mais je ne tombe pas dans cette faute du moins, d'être fier de ce que mes mœurs ont d'irrégulier, et je veux que le diable m'empofte si j'ai jamais compris cette vanité. C'est cependant, je crois, de tous les travers le plus commun, et la Cornélia en était affectée au suprême degré. La jeunesse d'un temps où Faction a tout à eûup menacé de disparaître s'est imaginé d'ériger en faits mémorables les actes quotidiens de sa vie. On a donné aux masearaétesy wx soupers et aux aventures

d'alcôves . des proportions gigantesques. On a éleTé le vin de Champagne et les honnêtes iGlles qui le boivent avec nous à une fatale dignité. On a inventé Torgie comparée à une bataille. De là ces descriptions s^mpoulées de scènes fort simples par des gens qui 4i*ont seulement pas coupé une tête, comme dirait un spahis.

J*ai encore dans les oreilles la yovk emphatique de Jocrini, lorsqu'il racontait ce qu'il appelait des nuits antiques. Cornélia appartenait à Técole du désordre déclamatoire, elle pensait consciencieusement que les soupers auxquels elle avait assisté et le nombre assez considérable d'amants qu^elle avait tour à tour pris et quittés la marquaient au front du sceaji des anges déchus.

Eh bien 1 telle qu'elle était, avec tous ses ridicules incohérents, prétentions à la simplicité et à la singularité, affectation de grandeur désespérée et de bonhomie domestique, dWer scepticisme et de charité chrétienne. Je l'aimais, il faut que j'en convienne. Je voulais lui plaire, et, pour cela, je suivais scrupuleusement les conseils d'André Mévil. Je jouais le rôle d'une nature irritable, fébrile, en proie à des douleurs imprévues et désordonnées.

André avait ï'aconté à la Cornélia que naon cœur était dominé par un poignant et mystérieux souvenir. Suivant lui, j'avais eu une passion à la fois violente et pure, ua sentiment romanesque, né dans la région des lièvres idéales, pour * une Anglaise morte à Nice il y

avait deux ans. J*étais, disait^U un sépulcre qui recelait le pâle fantôme de lady Jersey; c'est le nom qu'il

avait donné à ma funèbre maîtresse. La Tulipani lui demandait'souvent ce qu'était cette lady Jersey qu'il prétendait avoir connue, et il en faisait alors le portrait qu'il jugeait le plus propre à enflammer Timagination de notre pauvre danseuse. Lady Jersey était douce comme une nuit de printemps, triste comme le rivage des mers et pure comme le souffle du matin. Aucune des brûlantes attaches qui naissent de la chair humaine n'avait enle-

vé à cette âme disparue de la terre sa céleste fraîcheur. Orpheline, c'était à peine si elle avait connu les baisers de sa mère ; mariée à seize ans, elle avait été respectée par un de ces époux appartenant à cette race de divins vieillards que chantait récemment encore l'auteur de Raphaël, et qu'un de mes amis appelait de séraphiques Gassandres. Mon image était la seule qui s'était réfléchie dans le miroir limpide de son âme. Pauvre enfant! dit un jour la Tulipani qu'André venait d'attendrir sur mes chastes et douloureuses aventures, comment lui feraisp-je oublier, s'il m*aimait, ces trésors de pureté ?

i André me répéta sur-le-champ cette parole, qui me ' révélait les charitables pensées de la bonne Cornélia, et qui devint pour nous 1« signal d'une manœuvre décisive. Pendant quelques jours, j'attachai sur la Tulipani des regards ardents et troublés. J'évitais toute occasion de me trouver seul avec elle ; je prenais un

âpre plaisir à lancer dans la conyersatioià toute aorte

de paradoxes amers; j'étais atteint éridemment d*une gaieté douloureuse ; ma physiouosnie demeurait impassible, ou devenait sardonique, quand la Gornélia dansait quelquesHin$ de ces pas entraînants et mélancoliqueB qui, récemment encore^ me remuaieiri; si pui»samment. Un soir, au moment où elle traçait dans sa chambre des cercles ariens, le me levai tout à coup et je sortis, mon mouchoir sur mes yeux. — George f aime et se meurt, lui dit André.

Le lendemain, je laissai Comélia trouver le moyen d*ètre seule avec moi. Je voia encore le visage et ie geste de la Tutipani à cette bèure sol^ndle de nos amours. Elle attacha sur mes yeux un re-

gard plein d'une résolution triste et saigne, elle me lendit k main, et d'une voix qui aspirait aux plus graves mœnts de la mansuétude divine : — Esiril vrai, Geoiigie^ que vous souffriei et que vous m'aimiez t

Avec la même simpMté 4e geste, de Ion et de i^ ^rd, je répondis :

— Je vous aime et je souffire, Corn^ia.

— Eh bien 1 George, filr^lie» écoutez-moi.^.

Teus alors tout un discourl» ^ qu'André m'avait déjà raconté et qu'il appeleût le discours d'ouverture : c^éttit en effet la série d'engagements que cette reine (Aath géante de tant de cœurs prenait avec tous Bes siqete. La Cornélià était décidée à se sacrifiei* pour moi. L'amour n'avait jamais été pour elle un plateir. Bile avait

toujours tenu d'une main distraite, et sans y trouver l'ivresse, la coupe des terrestres voluptés. C'était autrefois une recherche inquiète, une fatale poursuite de l'idéal qui la poussaient , comme don Juan , à travers d'arides et incessantes aventures ; inaintenant elle avait chassé de son cœur, purifié et agrandi, jusqu*à cette noble et douloureuse passion. Aussi se donnerait-elle à moi sans illusion, sans espoir, pour obéir à un devoir sacré de charité. — Mon ami, me dit-elle,* je vous dirai : Prenez, ceci est mon sang ; prenez, ceci est ma vie, avec cette vaillante etVésignêè tristesse du Christ.

— Vous êtes grande, m*écriai-je, Comélia !

— George, me dit-elle en se laissant tomber dans mes bras, que cette heure soit toujours sacrée pour vousl

— ïra deri dera. Mes amis, j'ai envie de rire à présent et je ris. Mais voyez un peu quels étranges phénomènes se passent dans lés cœurs compliçfués ! Cette petite comédie que je savais d'avance, où j'avais soigneusement étudié mon rôle, dont je m'étais amusé mainte fois; avec Mévii, dont je èrois même qu'intérieurement je mé moquais jusqu'à cet mstant-là, remplit cependant mes yeux de larmes, mon sein de transports. Oui, ma chère Tulipani, tu as fait partie de mjà jeunesse ; après tout, je t'ai aimée.

S3t CARACTÈRES ET RÉCITS OU TEMPS.

Il n*est pas d'union, parmi- celles- dont s'afflige on doit se réjouir la loi sociale, pour qui ne luise cette bénigne lune qu'on appelle la lune de miel. Pendant une semaine tout entière, cet astre mystérieux jeta sur la Tulipani et sur moi ses plus doux rayons.' Jeytie m'inquiétais de rien, je ne désirais rien ; mon cceufv avait chaud. Je logeais en moi cet hôte passager q(ue nous nommons le bonheur. On ditque certains moments ne peuvent pas se raconter. Je pourrais fort bien raconter, je le sens, cette époque enchantée âe ma vie, ^^mais je crois qu'en vérité cela m'attristerait : il n'y a que la souffrance dont il soit doux de se souvenir ; arrivons donc aux souiTrances. Un bean jour je m'imaginai d'être jaloux de Gomélia.

Voyez un peu la belle invention ! et pourquoi tel jour plutôt que tel autre fus-je atteint de cette folie-là ? C'est ce qu'il me serait impossible de dire : notre âme a une vie fatale et inconnue comme la vie des océans. Ce matin, il fait beau en nous, nos pen-

sées jouent à la surface de notre cœur dans la tiède lumière d'un calme soleil ; ce soir, tout notre être n'est plus qu'une région d'orages et de ténèbres. D'où viennent l'ombre qui nous envahit et les souffles qui nous bouleversent? Je ne l'ai jamais su. Un jour donc, je fus jaloux de laCorné-

lia. L'idée me vint, en la pressantsur mon cœur, que je ne tenais pas précisément entre mes bras une créature virginale. J'avais oublié pendant quelques jours tout ce que j'avais apprie par moi-même et tout ce qu'André Hévil m'avait dit. Cette funeste connaissancade celle-que j'aimais entra cruellement dans mon esprit. Combien de fois, pensai-je, a-t-elle joué le drame qu'elle joue avec moi! et me voici tout à coup possédé du plus ténébreux chagrin. LabonneCornélia ressentait toujours contre les jalousies qu'elle inspirait une fort naturelle irritation : elle trouvait souverainement iQjuste et sotte cette manie, qu'ont presque tous les hommes cependant, d'exiger, au bout d'un certain temps, chez les femmesdônt ils sont devenus les maîtres, une pureté qu'ils étaient ravis de ne pas rencontrer en elles aux premières heures de leurs liaisons. Puis elle était désolée qu'x)n ne préférât pas à la candeur de la plus chastiB des jçii^ies filles cette ingénuité de son invention qu'adimraient tant les Sardonio et les Mazzetto. pe second sentiment était moins raisonnable que le premier. Je le dis franchement toutefois, dans les premières querelles qui amenèrent notre séparation, tous les torts furent de mon côté ; mais je ne gardai pas longtemps mon rôle de bourreau : je pris bientôt celui de victime, et je puis dire que mes supplices furent variés ingénieusement.

Un soir, je trouvai à côté de ma maîtresse un personnage d'un aspect distingué, dont le pâle visage était

encadré par de longs cheveux et terminé par une longue barbe : c'était le marquis Guillaume d'Hermancey. M. d*Hermancey était assurément le plus honnête homme auquel la Tulipani eût jamais confié , avant moi, la tâche délicate de donner un but ia-time à sa vie. Il appartenait à un parti pour lequel j'ai toujours professé du respect et senti de l'attrait. Seulement il avait altéré un peu, par les billevesées de notre temps, l'antique et généreuse croyance dont sa politique aurait dû se composer uniquement. C'était un de ces légitimistes qui finissent par se faire un indé-chiffrarble blason, en voulant écarteler la sainte ampoule avec Tume du suffrage universel, le droit divin avec le droit populaire. Ceci soit dit , du reste , en passant et parce que le nom d'Her-mancey est venu forcément dans mon récit, car j'ai fort peu connu le marquis, et je n'ai ea rien à jîémêler avec sa vie publique.

Hermancey était le père d'un de ces enfants qui avaient excité chez la Tulipani des sentiments de matrone Il venait voir son flls Ascanio, long et mince garçon d'une douzaine d'années, qui était sans cesse en querelle avec son frère, le petit Jocrini. Le pauvre gentilhomme, quand j'entrai, regardait sa progéniture d'un air qui aurait dû me faire pitié. Il semblait méditer péniblement sur ce sacrilège qu'il avait commis d'employer une danseuse à perpé-tuer une race de croisés. En pensant à son expression, je bénis Dieu de n'avoir par le monde aucune créature de mon sang;

mais je ne me livrais guère alors aux réflexions que je fais aujourd'hui : ma seule impression, quand je vis d*Hermancey, ce fut une douleur suprême. Au moment où je prenais avec le moins de philosophie les quatre enfants de ma maîtresse, il était dur pour moi de voir un de leurs qiiatre pères. Je dois dire que la Cornélia ne sut guère atténuer ce qu*avait de pénible ma situation. Elle prit un de ces airs limpides qui depuis quelques jours déjà ga'étaient devenus insupportables par la pensée de tout ce qu'ils cachaient d'obscur, de compliqué, de confus, de faux, de triste et de malséant. — Mon ami, me dit-elle d'une voix qui voulait avoir un doux et religieux accent, voici le père de mon Ascanio, et elle saisit ma main pour la mettre dans celle d*fiermancey.

Cette sublimité ne fut goûtée ni de moi ni de son ancien amant. Les deux mains qu'elle voulait réunir se touchèrent à peine, et le souper fut de la plus cruelle tristesse. Je sentis pour la première fois tout ce qu'il y a d'odieusement embarrassant pour qui appartient au monde habituel des gens distingués et des honnêtes gens à se trouver dans le monde excentrique où nous étions placés, Hermaùcey etmoi, par la Tulipani. Plus la Cornélia redoublait de dignité sereine, d'héroïque confiance, plus nous étions tous deux penauds, l*oreille basse, affaissés sous le ridicule du rôle que nous jouions. Enfin ce supplice finit, et quand Hermancey se fut retiré, il y eut entre Cornélia et moi

une de ces longues et horribles scènes où les amants font de leur amour un cadavre quils frappent, qu'ils outragent, qu*ils foulent à Tenvi sous leurs pieds jusqu'au moment où un mot imprévu, un regard, un sourire ressuscite tout à coup pour attendre un nouveau délire Tobjet de leur sanglante furie.

Hermancey n'était qu'en passant à Turin, où l'avait suivi une chanteuse : je le vis peu ; mais un honune était destiné à me faire connaître dans toute son étendue la douleur qu'il m'avait fait entrevoir. Un matin que j'allais chez la Cornélia, le cœur rempli par hasard d'une sorte de gaieté sans cause qui depuis longtemps m'était inconnue, elle attacha sur moi son regard le plus solennel et me dit : — Mon ami, seras-ta à la hauteur d'une nouvelle épreuve? Jocrini est arrivé. Je vais te dire ce qu'est Jocrini.

Je savais trop ce qu'était Jocrini. Je le dis à Cornélia en l'interrompant Ma pauvre Tulipani fut suffoquée de ma rude tirade contre celui de ses anciens amants qu'elle avait le plus vénéré. Ma parole acerbe et violente la blessait de toute façon. Je Fatteignais, disait-elle, dans sa dignité de femme et dans sa religion d'artiste, en écrasant sous mon mépris le double pathos par lequel elle voulait me démontrer la poétique grandeur de Jocrini et de l'attachement qu'elle lui gardait. J'eus cependant l'insigne faiblesse de consentir à voir le comédUen : j'entrai, je puis le dire, alors, dans la plus humiliante et la plus douloureuse période de ma vie.

Hermancey du moins était un homme de bonne compagnie; son embarras consolait et soulageait le mien. Jocrini, au contraire, triomphait de son impu*dente aisance dans la vie fausse, pénible et mauvaise où nous étions engagés tous deux. Il n'embrassait ja^ mais son fils sans attacher sur Cornélia et sur moi un regard plein d'une magnanimité triste et souriante, qui voulait dire : Vous le voyez, j'ai renoncé à mon titre d'amant sans abjurer mes droits de père. Et Cornélia lui répondait par un autre regard plein d'une intrépide et enthousiaste amitié. Entre ces

deux personnages de théâtre, je me sentais pris à la fois de rage et de confusion.

Un soir, Jocrini m'irrita tellement par un redouble^ ment de clémence à mpn égard et d'admiration pour sa personne, il unit a ces impertinentes affectations des dissertations si pédantes et si boursouflées sur l'art, il mit enfin tout mon appareil nerveux dans un tel état, que je lui lançai à la tête un plat où un caneton gisait, plus insensible, mais non moins crucifié que moi. Cela fait, je me retirai à mon logis, décidé le lendemain matin à faire de mon mieux pour plomber à tout jamais la cervelle de mon insipide rival; mais je ne revis point Jocrini : je reçus, au lieu d'un cartel du comédien, une longue lettre de la Tulipani qui m'apprenait que son ancien amant l'avait quittée après des adieux qui, disait-elle, m^auraient jeté aux pieds de cet homme divin.

Je veux mener h la housarde mon histoire » car je déteste toutes les.longueurs ; dans l'art J'aime les ébauches, comme j'aime à la guerre les razzias. Je vais donc arriver rapidement à la suprême mésaventure qui me sépara pour toujours de la Cornélia. Après le départ de Jocrini» je repris possession de ma maîtresse, mais je cherchais à me cacher une vérité qui, chaque jour, s'offrait à mon esprit avec plus de force. La Tulipani était lasse 4e moi ; le caprice qui l'avait jetée dans mes bras s'était évanoui. Les différences qui séparaient nos deux natures se montraient avec plus de force chaque jour. La voix qui devait parler à mon cœur avec tant de puissance et m'^ràcher au monde honteux où je me perdais pour me conduire à l'honnôte vie qui m'a sauvé commençait déjà à s'éveiller en moi. Tandis que le goût du vrai > du droit et du simple devenait, pour ma nature un besoin impérieux, la

Tulipani semblait redoubler d'amour pour le faux, le tortueux et l'exagéré.

Je menais avec la Cornélia une vie lourde» irritante et embraséç comme un orage , quand je rencontrai tout à coup chez elle l'instrument de mon salut. Nous étions alors aux approches de cette révolution qui a fait apparaître en même temps dans toute l'Europe ses

sigÀëà bizarres, sinistres et inattendus, te sang lombard se remuait dans les veines de Milan. Si j'avais & lue battre en Italie maintenant, j'aimerais me trouver éotià les ordres de Radetzky, car lès patriotes italieîi& ïn'ont singulièrement dégoûté de leur cause; mais flatts ce tempMà, au Heu d'une œuvre révolutionnaire je voyais, Coïùmè diraient certains , Une œlivre nationale dans Tenti'eprise des Milanais contre les Autrichiens, et j'aurais volontiers brûlé quelques cartôucheâ pour là liberté de la tombardie. J'étais dans cet état d'esprit, quand il nous arriva de turin le plus célèbre représentant démocrate de la petite chambre qui a bouleversé, à l'instar de ttotf e pays , ce pauvre pays de Sa- Tèie. Maître Bolino était un avocat qui avait écrit en italien une biographie de Robespierre, et qtli accusait tous leÈ jouré Chartes-Albert d*étre assez lâche, assez félon, assez corromt)u, pour préférer son trône à un échafaud. Aux jours où gf onda le canon de Novarre, maître Bolino, bien entendu, resta parmi ses paperasses ; mais de la tribune il faisait une terrible guerre â l'Autriche. C'était là qu'il enlevait des drapeaux, enfonçait des carrés, prenait des redoutes. Si la parole avait la puissance dû canon, comme cela s'imprime souvent, BoUno aurait depuis longtemps anéanti le dernier des Autrichiem. Aussi son nom était-il populaire dans

toute l'Italie, et, quand il vint à Milan, la jeunesse de la ville alla chanter des hymnes patriotiques sous le balcon de son hôtel. La fulipani ne voulut pas, comme on se l'imagine»

manquer Toccasion de voir un si intéressant personnage. J'aperçus donc un soir chez elle Bolino, que Mazzetio venait de lui amener triomphalement. Les républicains, comme on sait, sont toujours divisés en deux classes, les Spartiates et les Athéniens. Bolino était de ces derniers. C'était un grand et gros ^rçon qui avait un extérieur de dentiste. Il se connaissait en vin et aimait les arts. II me déplut souverainement d'abord, puis je lui trouvai une sorte d'aplomb naïf qui m'armusa. Il buvait bien ; je l'imitai. J'ai, comme vous savez, le vin expansif et cordial. En sortant du souper j'étais lancé comme un chasseur qui rentre après l'appel. Mon avocat était maître de lui.

Il me proposa de sortir; j'acceptai. Quand nous fûmes dans la rue : « Si nous allions, me dit-il avec un ton où l'enthousiasme du patriote essayait de s'adjoindre Fétourderie du -mousquetaire, chercher querelle à quelques officiers autrichiens I Cela serait d'un bon effet. C'est toujours par ces escarmouches que les grandes luttes commencent; après les combats particuliers viendra le combat général. » Je serais allé ce soir-là chercher querelle à Lucifer : j'entrai avec mon Bolino dans un café.

Je m'avançai vers un groupe d'oiflciers que je vois encore assis tranquillement autour d'un bol de punch. J'avisai celui d'entre eux qui me semblait avoir la plus martiale figure, et je lui demandai en italien s'il serait homme à se donner le lendemain matin un coup d'é-

pée avec un chevalier de la Lombardie. Comme sa réponse tardait, je fis un geste dont heureusement on prévint Teffet, mais qui amena autour de moi une confusion épouvantable. Quand je sortis du café, après avoir reçu et accepté dix provocations, je cherchai en vain Bolino : il avait disparu.

Le lendemain, la police autrichienne me faisait saisir à mon domicile et transporter en France. J*y étais depuis quelques jours, en proie à une rage indicible, me demandant par quels moyens j'irais assouvir à Milan ma soif de vengeance contre TAutriche, et surtout ma soif d'amour pour la Tulipani, quand je reçus une lettre d'André Mévil, qui, parmi beaucoup d'autres choses, me disait h peu pfès ceci :

« Cornélia est partie avant-hier pour Turin avec Bolino. J'ai tout lieu de croire que le tribun et la danseuse ont contracté leur union le soir même où tu t'es déclaré le champion de la Lombardie. Leurs yeux et leurs pieds n'avaient pas cessé de se parler pendant le souper où tu t'es grisé. Mon cher George, je te félicite de ce dénoûment. L'amour de la Tulipani te devenait funeste. Les femmes >

Ma foi, je n'ai pas besoin de me rappeler la morale d'André Mevil. Après cette lettre, je fus atterré. J'eus iJresque envie, sur ma parole, de me guérir, comme dit le troupier, avec un morceau de plomb et une pincée de poudre. Heureusement je n'en fis rien. C'eût été une triste fin pour une ridicule cause ; mais je ca-

ressai et je finis par adopter tout à fait un projet qui depuis longtemps s'offrait souvent à mon esprit. Je me fis soldat. Je pensai que cette vie me laverait des souillures contractées par tout

mon être dans une autre vie, to*ôterait bien des sottes inquiétudes, bien des fâcheux désirs, bien des tristes embarras. Je pensai que mon cœur trouverait dans cette noble et virile existence comme une sorte d'oubli vengeur des honteuses et débiles souffrances qui l'avaient oppressé. Je crois que je ne me suis pas trompé. Mes amis, vous comprenez ce qui s'est passé et ce qui se passe encore en moi, si vous avez compris mon histoire, histoire douloureuse et instructive, mais que j'ai mutilée, tronquée, sans que cela puisse m'être imputé à mal. Que voulez-vous? je suis un soldat, et je ne peux ni ne voudrais, je croiSi prendre le temps d'exprimer ce que j'ai pris trop le temps de sentir.

C*é&t derrière le poêle, dit Beina, qtie se coniposent les plus jolies chansons de prititemps^ C*est bien loin de Paris qa*ont été rassemblés ces souvenirs de la vie parisienne. Un officier qui piu*tait de Constàntine pour aller en expédition dàùs le déiarl eut, un sioir, avec deux amis destinés à né pas quitter la garnison, une de ces longues conversations qu'expliquent seuls la patrie absente et le danger. Il 6ouIageËi d'un poids dont on sentait qu'il était vraiment oppressé, malgré les apparences d'une gaieté toute militaire, un cœur Db maintenant une balle est peiit-^tre logée. Il y a longtetntJs qu'on l'a dit, n'ensevelissez nulle part un secret, si vous ne voulez point qu'à sa place il pousse des roseaux bavards. Des confidences dé cet offlder qui

s'en allait guerroyer au désert, Thistoire qu'on va lire est née je ne sais comment. La voici :

Le colonel Marc de Tilman, car il est important que ce récit commence par le portrait du héros , était ou est encore un de ces caractères beaucoup moins rares qu'on ne le croit qui échappent aux grands classements des moralistes. Marc de Tilman avait un

peu vécu à toutes les écoles. Quoique son régiment pût dire de lui avec raison : « C'est un soldat, » qu'il était loin, par instants, de la bonhomie du grognard ! S'il savait, pendant toute une heure, prendre l'absinthe en parlant pansage, abreuvoir et fourrage avec le doyen des capitaines-commandants, comme il savait donner des leçons d'élégance à l'officier le plus nouvellement arrivé de Paris avec les aiguillettes de l'état-major 1 Puis , lorsqu'il était forcément engagé dans ces questions de diplomatie arabe qui marchent en Afrique en même temps que les questions- de conquête, qud marabout, quel taleb, auraient pu l'abuser I II y avait de tout chez Tilman. Aussi, en dépit de cette gaieté qu'il affectait, je l'ai dit, car c'était, suivant lui, une nécessité du métier, il avait la profonde tristesse que donne la science des choses. Cette pointe de Manfred que devinait une observation habile ajoutait encore au charme de cet occupant et multiple esprit.

Au commencement de Thi ver dernier, Marc eut la pensée d'aller en France. Il venait d'être nommé colonel, et il avait entendu dire que, depuis la révolution

de février, une sorte de réaction s'était faite en faveur des militaires ; il voulut aller voir si vraiment le grand sabre et le spenc^ avaient repris quelque chose de leur vieux prestige. Puis, pour tout dire, car d'habitude Marc ne faisait jamais un pas sans un motif sérieux, il pensa qu'il était temps d'aller réclamer au général de Tilman» son oncle, la main de mademoiselle Marthe, sa cousine, qui était une fort riche héritière dont la dot avait été fiancée à ses épaulettes de colonel. Par une matinée du .mois de novembre, Marc abandonna Constantine. Ici Ton verra un peu quelle âme avait ce singulier garçon, f Au sortir de la porte Vallée, disait-il, en regardant de l'affreuse diligence qui nous conduit

maintenant à la française jusqu'à Philippeville ce magnifique pays arabe où l'on peut dire que vraiment Dieu a planté les enseignes de sa grandeur, je me suis attendri jusqu'aux larmes. Je regrettais ces montagnes chères au soleil que la lumière choisit pour le théâtre de ses jeux les plus éblouissants. Que de chagrins, pensais-je, j 'ai Isi^s^és aux flancs de ces rochers 1 Quelles secrètes espérances, quel apaisement sont sortis pour moi de ces blonds espaces où Tépi fleurit à deux pas d'une terre rouge et déchirée ! Puis, avec mes adieux au soU je faisais également mes adieux à tout ce que ce sol supporte et nourrit, à la vie africaine tout entière, à cette tente sous laquelle on respire je ne sais quoi d'une grande liberté dont toutes vos libertés de la tribune et de la barricade ne peuvent pas donner une idée; aces chevaux dont le regard

doux et iûtetUgent tous dit : « Je shî» toq hdie et ton ami y » à ces personnages graves et lopg^yéti^ qqi semblent les 'témoins des jouirs antiQuoi^, eùûn à toiH ee mo»de du Koran et de la Bible où passent de temp» en temps le)>ruit du tambour ^ VéçM êb Tuniforme français. » Oui, voilà ce que posait Uèsc , et puis il pensait ausai qu*eft Frâaçe mainte sQuffranca oubliée de son cœm , mamts t^aeaaj^veBUâ étrangers à son esprit s'abattraient de nouveau suf lui. Toutefois en saluant les côtes de Marseille, Marc {ut pris d'mi, véritable enthousiasme^ comme ctipi que |»ourr»t eèlébi«r un chansonni^ patriotique , et quand un soir il fit son entrée à Paris par oelte longue ligne des boulevards toute bordée de Ge& pauvi^ arbpes malsains que les révolutions destment à de ccmrtes eairières, il se sentit tout heureux de se retrouver avec la mauvaise connaissance de sa jeunesse , avec cette

vielle ville aux turbulences incorrigibles, pour qui fious avons tous un oœur d'amoureux. Il oubMa loulà foit le veat du désert, et respira avec délices le&bouffôesde rairparisien. Marc ne trouva pas à son arrivée les visages qu'il comptait voir les premiers. Uue lettre lui aj^rit que son oncle et sa cousine s'étaient décidés à prolonger d'un mois leur voyage d'Italie. Le colonel fut très-médiocrement affligé de cette nouvelle. L'homme qui trouvait l'Afrique si belle en la quittant devait trouver bien plus belle encore la vie de garçon en lui faisant ses adieux. Tilman n'avait conservé qu'un frès-froid et

très-lûiQtaia soujenir de W^* Maf the. U se d\\ que te mariage lui accorctait un répit dont il allaU çonscien-* cieusement profiter, et il en profita en effet.

Je ne sais point ce que la république a fait de notre pays à rheure où je recueille dans un coin perdu de Funivers ces souvenirs d'une existence peut-être éva-r nouie; mais je s^is que, Thiver dernier, Paris supportait gaiement les n^aux dont il a la certitude de ^lpurir un jour, ^ien n'était changé ni dans les maisons ni sur le pavé : c'étaient au l>ois les mémos nomades^ à l'Opéra les mêmes houris; les émirs de l'ancien^fii fashion continuaient à fumer sur les mémos perrons et sur les mêmes balcons des boulevards; les mémos khodjas faisaient grincer teurs plumes de la même fa^ çon dans le journalisme; les mêmes chérifs agitaient la grande assemblée qui i^i ct^argée de faire à elle seule autant de bruit que 1^ deux chambres du (}er-^ nier règne.

Un jour à quelques pas de Tortoni, Tilman recon-^ nut dans un grand hommo aux cheveux blonds soigneusement bouclés, h la barbe frisée eomme une barbe assyrienne, le comte Hugues de liambfeld, un débris encore doré de la jeunesse d'il y a quinze

ans. Lambfeld était un Autrichien qui avait eu l'idée d'accompagner le duc d'Orléans e^ Afrique avec quelquesuns de ces officiers étranf ers ,que notre courtoisie admet de temps en temps à venir essuyer la fusillade arabe sous notre drapeau. S'il fallait en croire Ifi médi-*

sance, il s'était senti pour la guerre une médiocre inclination. Nos soldats, disait-on, faisant allusion à son habit blanc, Favaient surnommé la Neige, et affirmaient qu'il fondait au feu. Le fait est qu'au bout d'un mois, il était revenu prendre sa place au foyer le plus hospitalier qu'il y ait pour la classe d'étrangers dont il faisait partie, au foyer de l'Opéra. Du reste, il faut lui rendre cette justice, il n'avait point pris, comme tant d'autres l'auraient fait après une pareille campagne, des allures de vieux militaire. Il ne parlait pas des rhumatismes qu'il avait gagnés en couchant sur la terre, il ne montrait pas la moindre blessure. Il gardait une discrétion de héros sur les Arabes qu'il avait tués. Le comte de Lambfeld avait cette grande habitude du monde qui joue merveilleusement l'esprit. Beaucoup de gens, et lui surtout, s'y étaient trompés. .

Aussi, arrivé à cet âge critique où les hommes songent à la politique et les femmes à Dieu, le comte de Lambfeld eut la pensée de se faire diplomate. Quoique Autrichien, il avait toujours eu un certain libéralisme couleur de rose qui l'attirait, disait-il, vers la Francç, au moins autant que nos théâtres et nos salons. Après notre dernière révolution, sa patrie lui confia la mission délicate de manœuvrer au milieu des fragiles machines de nos gouvernements provisoires.

Mais, pour tout dire, ce qui peut-être contribua le plus à l'élévation politique de Lambfeld, ce fut sa femme ; car depuis. . . je ne dirai pas précisément le

nombre d*années, cela donnerait trop exactement Fâge de notre héroïne, Lambfeld était marié. Qui avait-il épousée? C'est ce qu'on saura, je l'espère, et beaucoup mieux que lui, je l'espère - encore ; jfe demande seulement à ne rien hâter. Lambfeld et Tilman s'abordèrent donc en plein boulevard. Le colonel embrassa le diplomate militairen[Lent. On échangea les plus chaudes paroles. Contrairement à ses habitudes, l'ambassadeur se crut obligé d'être troupier.

— Ce brave ,Tilman I fit-il après un jurement, nous avons partagé jadis la même tente (l'Africain ne se rappelait point cette circonstance); aùjourd'hyi, mon cher, je veux vraiment vous donner l'hospitalité à l'arabe; ma maison est à vous, et, ajoutai' Autrichien en souriant, je n'imiterai pas les Bédouins,' je vous laisserai voir ma femme.

Sans accepter l'hospitalité complète qu'on lui offrait, Tilman se garda bien de rejeter les offres de son ancien camarade. Depuis longtemps, il désirait voir madame de Lambfeld, qu'une série de hasards l'avait toujours empêché de rencontrer pendant les séjours assez fréquents, mais forcément de peu de durée, qu'il avait faits à Paris. On le pressa de venir dîner le soir même à l'ambassade. Sa soirée était libre, il accepta. Il eut un pressentiment, il nous l'a juré, en entrant dans le salon où il di^it rencontrer celle à propos de qui, disait-il aussi, j'ai souvent répété ce mot arabe : C'était écrit chez Dieu.

ta

^o CARACTÈRES &ï RÉÊVfS RU TEMPS.

Personne n'était encore avi i^loA, Tilman, et c'est une des choses qui peut-étfe lui dûi^n^ie^t un caractère si sérieux d'élégaace, n>vait jamais m ni goût ni préoccupation surtout # tous ces détails adorés du roman moderne, qui constituent Vaxi du tapissier. Cependant il y avait d^jà plus â*i{n an qu'il ne YQsait guère que des intérieurs de tepte ou de corps de garde, de sorte que ce luxe parisien s^yec leç^ml il entrait da nouveau en relationialfeats^ d'une certaine manière son esprit Lefi salins, disait un a^éni^icJen, sont do& temples dont la femme est le dieu. N^us ne soinmes pas depuis deux minutes dans ces sanctuaires que nous sommes tout pénétrés du sentiment qui les remplit. C'est, suivant moi, très-maj dit, mais très-vrai. Le colonel, dans ce salon désert, se sentait sous Timpression d'une attente dont son âme était comme troublée. Puis, tôu|e une série de pensées s'éveilla en lui qui le plongea en même temps dans une agréable et douloureuse rêverie. Ce regard dont il parcourait sj^ récemment la radieuse et sauvage nature de l'Afrique, il le promenait aujourd'hui sur des objets qui liaient s'allier à une phase nouvelle de ^vie. C'est le sang de notre corps que nous perdons à travers tes broussailles et tes'rochers, pensait-il, ô ma pauvre Kaby-

C'ÉTAIT tRAI. iBl

lie; mais ici, entre ces candéliâ)res et ces glaces, sui^ ces divans, c'est le sang de notre âme qui coule. Le colonel avait eu déjà plus d'un de ces amours dont \èh jeux enivrants et cruels ont pour théâtre les enceintes dorées où, depuis la lumière et les fleuré jusqu'à là parole et au sourire, tout est à la fois excitant et îàc-

Sce. C'est une chose étonnante, flit-il, que la puis- ^nce de jeunesse cachée dans la vie militaire. Il me éemble que j'ai vingt ans. Je suis, Dieu me pardonne*, Comme Chérubin se promenant au matin sous une allée de marronniers. Malheureusement, le colonel se faiiait illusion. Ce quil prenait pour une émotion profonde de son cœur était quelque chose de semblable à Veffet qu'une bouffée de musique produit sur certaines organisations. Déjà il était fort maître de lui (lùand elle entra.

Vous savez comment elle était. Je ne connais personne à qui elle n'ait plu: Qui entrait dans un salon, qui parlait, qui marchait comme elle? Qui vous tendait comme elle la maint Qui dorait comme elle d'un sourire approbateur, attentif et intelligent jusqu'aux plus ternes de vos propos"? Sortie d'une vieille maison française qui s'était ralliée une des premières à la monarchie de Juillet, M"® de Lambfeld avait reçu sous lé dernier règne cette société formée d'éléments opposés à laquelle le nom de monde peut par excellence s^apptiquer. Elle s'était occupée avec goût et parfois avec une apparence de passion de tout ce qui charme

l'oisiveté affairée des salons ; elle avait créé des académiciens, des ténors, des députés et même des prédicateurs; on avait préparé dans son salon des succès de tragédie et des chutes de ministères. L'ambiticm conduisait chez elle, un autre sentiment y retenait Elle prenait, avec une clémence pleine de grâce, les vifs attachements qu'elle inspirait. Que de gens elle a nommés ses amis, et qu'autour d'elle on a peut-être nommés autrement ! Ce pauvre Werther était bien un véritable étudiant de Gœttingue, bon à lire Homère en préparant son café, lorsqu'il faisait de la valse l'objet de ses anathèmes. Que Charlotte valse tant qu'elle voudra, mais qu'entre quatre et six heures, on ne latrouve pas sur

un canapé, écoutant les divagations de celui«ci, les dissertations de celui-là, se prêtant à toutes les expansions des vanités triomphantes ou blessées. M*® de Lambfeld devait cruellement payer sa complaisance pour le bavardage intime et familier oîi les héros de notre époque verbeuse se reposent du bavardage public et solennel.

Elle fit signe à Tilman de s'asseoir auprès d'elle. Et un moment il régna entre la Parisienne et l'Africain ce silence qui précède l'assaut.

— Eh bien , fit-elle, car ce fut elle qui commença le feu, vous devez déjà regretter votre Afrique. Nous menons une vie bien sotte et bien misérable ici. C'est presque toujours par cette phrase qu'on aborde les gens qui reviennent de l'Algérie. Tilman avait une

belle occasion pôUr falr^ une tirade poético-politique, comme celle que les faiseurs de comédie placent volontiers dans la bouche' du chasseur ou du spahis qui revient entre deux expéditions jeter un coup d*œil sur les affaires de sa patrie. Mais un instinct qu'il possédait au suprême degré lui inspira un meilleur début. Il eut Tidée d'être naturel et vrai. Dans un salon comme dans un livre, il y a toujours une grande surprise chez qui rencontre un homme tout à coup. H"^ de Lambfeld fut donc agréablement étonnée en lui entendant dire à peu près ce que nous avons raconté tout à l'heure, son émotion en quittant la belle et vaillante nature qui s'associe, suivant moi, si bien à la glorieuse vie de nos soldats, puis les impressions d'une tout autre espèce en attendant dans ce salon ou il était celle qui lui faisait oublier maintenant les coups* de fusil et les grands horizons. M*** de Lambfeld regardait le colonel, qui s'animait en lui parlant. Tout à

coup quelque chose à la fois d'ardent et d'attendri, l'expression d'un intérêt presque enthousiaste se peignit dans ses yeux. Tilman ressentit un singulier effet de ce qui aurait dû l'embraser. Se souvenant soudain de cette Science parfaite du monde qu'il avait entendu si souvent attribuer à M"*"* de Lambfeld : « Comme elle écoute bien I se dit-il ; on jurerait qu'elle s'intéresse à mes rêveries 1 » Et il laissa cette puissance de ténèbres que nous appelons l'ironie souffler sur la douce lumière qui déjà pénétrait dans son cœur.

ÎO.

35i GABAGTÈIIES ET &ÉQTS DO TEMPS.

A dîoer, il fut placé près 4'^Ue. Il y avait eai rassemblée nationale ce jonr-là nm grande esùtûtf mouche parje^ntaire. Le comte (te lAmbfeld, qm m piquait, coqape ambassadeur, 4*oii'frir sa maison toi gens de tous les partis, avait à sa table plusieurs bé« ros de la journée enrôlée sous difiërents drapeaau Il y avait, entre autres, un ancien corjfpbée de Vùp' position du dernier règne^ qui, après avoir fait ose révolution à son grand regret, s'essayait à une réviH lution nouvelle, entraîné par la bourgeoise fatalité dn parlage et de la taquinerie. (Quoique ce personns^ fût de fort vulgaires façoiis et de très-maussade esté* rieur, il avait cependsmt, assurailHHi, des prétentions à la galanterie; et il avait échangé, pour M^ de iambfeld elle-même, avec un combattait de son espèce, deux coups de pistolets chargés heureusement de ces balles que vend un célèbre armurier à l'usage des gens sérieux* Tilman n'avait encore rien dit à sa voisine, lorsque le représentait Ragois (car c'est de M. Ragois lui-même que nous voulions parler) s*écria tout h coup en regardant M^*' de Lambfeld : — J'avoue que, dans ce moment (il parlait d'un moment où une multitude

de couteaux à papier l^aVaient menacé en même temps), je vous ai cherchée des yeuxé

— Oui, s'écria un autre représentant écmt il étidt question pour un fauteuil académique, il a cherché le regard de W^^ de Lambfeld, comme tes preux, au-^ trefois, cherchaient eertatos pegaMs avant de don-

erÊTMT VRAI. t^%

ner un co«t de lauee* le regrette, ert #rit6, ajotitâ !ô même kilerlocttteiUT^ tn «'adfessftnt directement à hà comtesse^ que vôtis n'ayez psè vu, madame, le magni^ fique tournoi d'aujourd'hui.

M"*' de Lambfeld dit tout bas à rorèîHe de Tllman» ftonk les traits «*édatrl^rênt à cette {yhrade S*un sourire qu'elle comprit : .' *

**- Vous vous moquez de mes amis.

— Le fait efet, lui repartit le colonel, que leurs mé- '- taphores chevaleresques &ônt des dessins tout fôfUi

jîour le CkaHtmii VoycÉ-Vous Ragôis avec un casque, laiance en afrêl, levant les yeux au ciel. Matis, frjôWfk* f-il tout à coup, le visage qu'il cherchait et qu'il h rencontré souvent est le plus ravissant dû monde. Te** neiÈ) ces gens-là ont raison, on s'intéresse plus à leurà coups de langue qu'à nos coups de sabre.

— Voys tft'oyez ? fit-elle. Tilman tressaillit à ce mot prononcé avec un accent qui fit lever et bourdônnêf au fond de lui tout uft essaim radieux d'espéranc'ès. *

Puis il pensa : «Que c'est bien dit! »

Pendant toute la soirée, elle garda un silence absolu sur les sujets qui, d'ordinaire, provoquaient te plus sa verve si facilement excitée. Elle n'eut aucune épigramme pour les adorateurs malencontreux dont oti lui racontait les revers, ni, il faut le dire aussi, aucun éloge pour les orateurs fortunés dont elle avait toujours applaudi les succès. Elle n'avait plus Taîr d'appartenir au monde où jusq[u'alors s'était écoulée sa

vie. nimmi crot plusieurs fois qu'elle loi adressai! par uo regard la nouvelle espèce de pensées à laquelle elle semblait convertie. Ce fut du reste pour le colonel qu'elle résenra le peu de paroles qui sortirent de sa bouche ce soir-là.

Vers dix heures, tout le monde se leva. La plu])art de ses convives aHdiept à un grand bal où die avait am^encé qu'elle irati elle-même passer quelques inst^ts. Tilman partaif/mais le dernier et commelt regret, quand, se tournant vers lui :

— Mon Dieu ! fit-elle, si vous aussi vous pàrt^' pour me laisser -ma liberté, sachez que ce soir fki grande envie de ne pas aller trouver la cohue. Et, s'a^ dressant à son mari : Ne pourriez-vqus pas, lui di^ elle, aller représenter sans moi la monarchie adlirt^ chienne chez le président de l'assemblée ?

Lambfeld jeta sur sa femme un regard qui l'embrasjMdt elle et Tilman, mais sans la moindre expression di^jalousie. Ce regard voulait dire tout simplement ce <}ue sa bouche du reste traduisit à peu près. -

— Je conçois qu'on préfère le coin de son feu, surtout quand on peut y trouver une aimable et spirituelle conversation, aux

fêtes de la répiUI)Uque ; mais vous ne me donnerez pas le petit ennui des commentaires que votre absence ne manquerait pas de faire naître. Il faut que ce soir vous fassiez honneur au pavillon autrichien et au pavillon conjugal. Puis, jetant un sourire à Tilman : Vous le voyez, mon cher colonel,

ajouta-i-il, les maris européens sont bien des despotes aussi, seulement leur tyrannie est roppoçé de la tyrannie arabe : ils forcent leurl^ temmes à soHir.

— J'en sais une qh}: se révoltera un jour, repartit M"^^ de Lambfeld. Toutefois die apprit à Tilman qu'elle obéissait, en lui tendant, en signe d'adieu, malgré ce que leur relatii!^ avait de récent, une main ^ qu'en militaire français le coios^el eut grande envie de baiser, mais qu'il se contcmtade serrer en gentleman» car il y a du gentleman à présent jusque sous l'uniforme du troupier.

En rentrant chez lui, Marc se disait : Vraiment si je ne craignais |)as de me prendre moi-même pour un * fat, je me confierais qu'à la première vue j'ai conquis la femme ile mon ami l'Autrichien.

Bah I M*® de Lambfeld, assurément, m'a traité comme elle eut traité le premier venu Qui eut apporté dans son cercle quelque nouveauté. Je crois qu'elle est un peu lasse non-seulement de son mari, mais de sa société tout entière. Si je profitais de cet ennuilà? Il n'y aurait qu'une chose dangereuse à ce jeu, ce serait de^ laisser l'amojar se mettre^de la partie. Quel affreux malheur pour celui qui aitQerait ùnci semblable femme ! — Et le

colonel se répéta tQUs los etbrcismes en usage contre la coquetterie. €e n'était point la coquetterie qu'il exorcisait

Non , c'était le plus noble sentiment qui jamais eut jpu réunir deux âmes. ËUe était wtiiment digne qu'on raimât, et je vais 4ire ce qu'elk était : elle était à ce ffÀxit de la vie par lequel les hommes passent beaucoup moins souvent que les femmes, oii mainte clarté des premières années s'efface autour de vous » mais en vous laissant dans le cœur un demi-jour qui dispose à la tendresse. Elle avait sur nombre de choses de grandes lassitudes et de grands dégoûts ; seulement, lassitudes et dégoûts étaient cbezeUesans amer^ tume et n'amenaient tout au plus dans son esprit que de passagères tristesses. €e superbe désespoir, cet élan à la fois ardent et si désalé vers uae meilleure vie, qui jetèrent la plus poétique des pécheresses aux pieds du Sauveur» n'avaient rien de<x)mmu]i ai^c m qu'elle sentait; car> malgré ce que le monde avait pi dire, aucune souillure^ après loui, n'affligeait les rê* gards qu'elle pouvait jeter spr soû passé. Si avec une insouciante coquetteriie elle avait laissé nombre de getts porter en triompha ropime dépeuiUe de son amitié^ elle n'avait donné à personne le droit de se parer des précieuses dépouilles de son amour. £lle présentât UQ phénomène moins rare peut-être qu*on ne le croit : elle s'était conservé dans la vie mondaine um sorte de

c'était vrai. Sfil

fraîcheur et deiitureté. Les grandes passions effrayées par l'essaim turbulent des petits plaisirs s'étaient te^ nues éloignées d'elle- Maintenant leur heure était venue. Elle s'était aperçue

qu'elle n'avait pojnt en^ oore fait un seul pas dans le pays pour lequel p|eu Tavait créée. .C'était ce pays qu'elle cherchait ; eU-^ crut que Tilman allai| lui en donoer de^ nouvelles.

Tilman Vaurait pu; mais il avait aim^i, Im, et op l'avait trompé. Les liâmes sensibles, ^mme en dir sait du temps de Delphine et d'Giiéuûre» cint (^ana te«ir vie un jour où ils s'arrêtent pour pleurer ainsi que le Page de Beaumarcbais. La Marrsune qu§ bous avons adorée, o'est-à-dipe la femme qui um^ avait initîéâ an seul €;ulte dont Dieu puisse vraiment être jaloux^ nous a condamnés à ne plus l'aimer. Avant d'entrei dane Fesil oii sa volonté nous relègue > notre cœur éclate eq sanglots. Puis les pleurs tarissent , et Dieu sait quelle sécheresse maudite s'établit en nous quand ces sources d'où s'échappaient avea notre douleur et les plus nobles de nos grâces et les plus attrayantes de nos vertus se sont tout à coup épuisées. Tilman , den puis longtemps, ne voulait plus voir dans l'amour que le complément du cigare et de l'absinthe en garnison, de la causerie et de la musique à Paris. « Ah ! s'écriaitil souvent, si c'était vrai ce que quelques-unes d'entre elles savent dire I Mais non, c'est un jeu, et voilà tout] c'est un jeu oîi tout,est prévu. A ceci, il y a cela qu'ii faut répondre. Quand la partie est terminée on so

quitte, et si dans la suite on se retrouve, on s'avoue en riant ses petites tricheries. »

Tilmàn, en matière amoureuse, était parvenu à ce point d'incrédulité qu'il niait tout, jusqu'à la rouerie* « On a beau faire, disait-il, on ne peut pas être roué, et le fameux roman de Laclos n'est qu'une naïveté, quoi qu'on die. Ce ne sont pas les Valmont qui manquent, ce sont leurs victimes. Allez, répétait-il souvent aux jeunes gens, il y a toute une espèce de remords que je vous

conseille de vous épargner. Qui a menti à sa maîtresse n'a fait qu'obéir à une nécessité. La langue de l'amour s'est formée entre la femme et le démon pendant que notre premier père était endormi. Parlez-la donc sans que la vérité s'offense.

L'homme qui raisonnait ainsi voulut retourner chez M™* de Lambfeld deux jours après le diner que nous avons raconté. Il la trouva seule avec un air des plus tristes. Elle était tout à fait en mélancolie, et le disait avec cette belle humeur qu'on met à parler de ses chagrins et même de ses douleurs dans le monde. L'heure des visites était encore loin d'être venue. Les deux héros de cette histoire se sentaient donc tout le temps d'un long tête-à-tête. On se mit à parler de tout ce qui nous occupera plus longtemps encore que la politique. — Eh bien ! en vint-elle à dire, croyezmoi si vous le voulez, mais personne ne m'a jamais aimée. — Ce n'est pas probable », répondit Tilmau,

c'était vrai. aei

mais c'est possible toutefois , car il ni*est arrivé à votre endroit une chose qui me paraissait de toutes la plus chimérique, une chose que je croyais n'appartenir qu'au roman, la première fois que je vous ai vue, moi, que je vous ai regardée, je vous ai aimée. Oui, aimée, et je sais ce que le mot veut dire , je vous ai aimée et vous aime.

Tilman avait un système , c'est qu'on ne pouvait pas dire trop tôt à une femme : Je vous aime. « Ma foi, nous répétait-il , quand le mot est lancé, eh advient ensuite ce qui peut En tout cas, on a pris rang , et, le moment venu , on peut faire valoir ses droits , car les moments viennent et reviennent. Je me suis toujours ri de tous ceux qui crient aux occasions perdues. Les occasions, voyez-

vous, c'est comme leurs réputations à ces femmes qui vous parlent honneur et vertu avec tant de larmes, elles se perdent et puis elles se retrouvent.)»

C'est lui qui le dit bien : « Je vous aime. i> Il le dit avec un ton résolu et ému à la fois. Elle baissa la tête comme le font les femmes quand viennent tomber à leurs pieds ces sortes de bombes qu'elles aiment à braver. Puis , regardant ensuite Tilman avec deux yeux dont le pauvre garçon a vu ou verra l'expression à sa mort : Tenez, fit-elle, je ne vous en veux pas, mais vous m'avez fait mal, allez-vous-en. Et sur ses joues où se répandit un ardent éclat, deux grosses larmes coulèrent silencieusement — Mon Dieu I fit

assez brutalement le colonel, je vous ai peut-être rappelé une voix qui vous a été chère. — Non , repritelle vivement 9 auoune voix ne m'a jamais émue, excepté... — Excepté? — Celle qui résonne encan ^ dans mes oreilles. -* Tilman avait été houzard et était encore quelque chose dans ce goût-là ; il piit ces mots pour la sonnerie qui donne le signal de Vution ; mais , au lieu d'une Eve tremblante , il eut devant lui l'ange au glaive flamboyant. — Je vous ai demandé de partir, dit-elle, et, si vous ne m'obéissas pas, je vous prierai de ne plus revenir. Tilman obéit ; seulement! quand il fut dehors, il se dit : « VraûieBt il est impossible de mieux conduire qu'elle ne Ta fait aujourd'hui une action de cette nature. Le dénoument ne peut pas tarder, les premiers mots i'oBt préparé ; cependant il ne viendra pas assez brusque* meut pour que la pièce soit contre les f^les« Paor l'ardeur même du premier élan, on s'est mise en mesure de revenir immédiatement sur ses pas* Demain le mouvement de retraite continuera; mais après*

demain... » Et le cœur du colonel fut saisi d'une joie qui s'éteignit dans une pensée mélancolique, «c Hélas! pensa-t-il, cette fois oii j'ai aimé, j'ai tant aiiué ! 11 y avait fête si grande en tout mon être le jour où j'ai été vis-à-vis d'elle, oii me voilà vis-à-vis de cette femme à qui je ne songerai plus dans trois mois. • Puis, par un autre mouvement intérieur : a A qui je ne songerai plus, reprit-il, est-ce bien sûr? Si c'était

CÉTAIT VRAI. 368

vrai, pourtant, ce que ce malin elle semblait éprouver ? Ses larmes, après tout, étaient de vraies larmes. Si Dieu me renvoyait ce bonheur auquel j'ai cru , dont je n'avais que Tombre, et qui a brûlé toute ma vie cependant ! Mais allons , mon vieil Africain , la France te porte au cerveau; on a raison de le dire, c'est le pays des fous.)> Et, comme il passait devant Tortoni, il demanda à Tonde verte de Tabsinthe Toubli de la rêverie qui le gagnait

Il alla le soir aux Italiens. Quand on revient d'Afrique, on goûte des plaisirs que ne soupçonnent guère ceux qui n'ont jamais quitté Paris. Il faut avoir été condamné au théâtre de Constantine ou d'Alger pour savoir dans quel attendrissement une voix juste peut vous jeter. On jouait Don Pusquak : à cet opéra se rattachait pour lui le souvenir d'une ardente soirée. Entre tous les dons mystérieux qu'elle a reçus, la musique a celui de s'imprégner des pensées qu'elle trouve dans nos cœurs et d'en conserver le parfum. JLa fable d'Orphée, comme toutes les divines légendes du monde an tique , a un sens profond et plein de charme : cette Eurydice, qu'une lyre enchantée évoque du fond des enfers, c'est notre passé, c'est le gant

qae vous avez senti entre yos mains, c'est la fraîcheur de son épaule que.votre lèvre a aspirée, c'est ce regard plein de promesses où votre regard s*est noyé. Mais craignez de faire évanouir Tillusion, tenez vos yeux fermés» et ne retournez pas la tête ; derrière vos pas il n'y a qu'une ombre qui est toute prête à s'envoler. Enfin, Tilman se laissa toucher, et son cœur était remué lorsqu'il rentra chez lui. On lui remit une lettre dont récriture, qui lui était inconnue pourtant, le pénétra d'un frisson électrique. Ainsi donc, pensat-il, elle m'écrit, et il lut : « Que Dieu vous pardonne, lui disait-elle, le mot que vous m'avez dit ce matin, s'il n'est point parti de votre cœur. Il m'a causé un trouble que j'ai désiré connaître^ je l'avoue, mais dont je ne veux plus à présent que je l'ai senti. Vous m'a* vez jugée une personne coquette, ce que je ne suis pas, je puis vous le jurer, et pleine de mondaine expérience, ce que je suis moins encore : la lettre que je vous écris vous le prouve. Je n'ai rien pris à la vie que j'ai traversée ; c'est pour cela que j*ai apprécié votre nature si différente de toutes celles dont le contact m'a été imposé. Prouvez-moi que je ne me suis trompée en rien sur vous par une soumission complète au vœu que j'ose vous adresser. Ne me revoyez plus. Ce que j'ai senti aujourd'hui m'a prouvé qu'il y avait des émotions pour lesquelles je n'étais pas faite. Le genre d'attachement qae le monde tolère m'inspire une profonde horreur. Vous m'avez dit, la première fois que

je VOUS ai vo, avec une singulière franchise et un pénétrant accent de vérité : Je déteste et je méprise les femmes galantes. Je vous ai su de ce mot un gré infini et je crois que mon regard vous Ta montré. Mais, en dehors de ce que vous savez si noblement haïr, il n*y a de place où je vis, où je dois vivre que pour des vio-

lences, des désespoirs, un malheur dont je prie Dieu et vous de me préserver. »

« Il est ceilain, pensa Tilman après avoir lu et relu cette lettre, que ce n'est point là un procédé de coquette ni de femme expérimentée. Elle n*a point cette sotte petite lâcheté des rouées qui ont toujours si grand*peur d'écrire. Il 7 a dans ce singulier billet im tour de grandeur et de franchise. Puisque je dois me marier dans un mois et dans deux mois retourner en Afrique, j'ai presque envie de répondre à la confiance qu'elle me montre. » Mais on devine parquet rire ironique le démon qui est toujours blotti dans un coin de notre cœur accueillit cette phrase vertueuse av^t même qu'elle eût été finie dans sa pensée. « En vérité, dit-il, je suis incorrigible, et j'aurais besoin d'ayoir toujours devant moi un miroir pour y regarder les rides que le temps a déjà mises sur ma peau cuivrée. Me voilà maintenant prêt à croire à l'innocence de M"*® de Lambfeld et à m'éloigner d'elle dans la crainte d'être son premier amant sans doute. Allons, je ferai à sa lettre la réponse qu'elle a prévue assurément, » et sur-le-champ il se mit en devoir d'écrire. Puis il s'é*

cria : A quoi bon ? la véritable réponse, c'est tout simplement d'y al 1er demain . ,

Et le lendemain il était à ses côtés, lui disant vraiment ce qu'un amour ardent peut dire dans toute Thabileté d'une complète franchise , d'une profonde et sincère émotion. Il l'aimait, et qui ne l'eût pas aimée telle qu'elle était devant lui parée d'un trouble qui n'était pas feint, qui tantôt mettait dans son regard une expression de joie triomphante et tantôt Texpression d'une

tristesse à faire pleurer tous les anges gardiens? S'il n'obtint point ce jour-là ce qu'on nomme des faveurs, il obtint un de ces aveux entiers où l'âme consomme l'ardent mystère de son abandon. Quand il la quitta, il n'avait encore pressé qu'une main tremblante sur ses lèvres ; mais il emportait avec lui les plus saints trésors du meilleur et du plus noble des cœurs. Aussi il faut lui rendre justice, pendant une journée entière il fut loyalement amoureux. Il avait oublié l'Afrique, son épée et surtout mademoiselle Marthe de Tilman. Le soir, à l'heure même où il avait reçu la veillé la lettre de M"® de Lambfeld, on lui remit une lettre de son oncle qui lui annonçait là prochaine arrivée de sa cousine en printanier désir de mariage. Il pensa au visage Vose de Marthe et se dit que cette jolie héritière était après tout une fort gracieuse incarnation de ce dieu impur qu'on appelle le veau d'or. Ne le calomnions pas cependant ; si , en même temps que le souvenir de sa fiancée, le doute

éternel qui s'attaquait en lui auxplusgénéreuses inspirations de Tamour ne s'était pas présenté à son esprit, M** de Lambfeld aurait vaincu. Mais le destin voulut que son opiniâtre incrédulité à l'endroit de la plus vraie des tendresses fût éveillée par l'incident qui l'arrachait aux émotions de la matinée. € Allons» fit-il, quittons la région des songes et revenons un peu au pays où Dieu nous condamne à cheminer. Je pqis, avant TaTrivée de ma cousine, m'occuper d'une femme qui , certainement , ne mourra pas quand elle apprendra mon mariage. » Et il écrivit à son oncle qu'il attendait avec impatience le jour ou il reverrait sa fiancée. Ces mots^là tracés , pourtant, il sentit une sorte de malaise. Pour couper court à la souffrance qui s'emparait de sa pensée, il se dit,

en homme qui avait vécu en pays musulman : Kn définitive, Dieu me conduira.

Le lendemain et les joi^rs suivants^ Dieu le conduisit, comme c'était très-facile à prévoir, chez M"** de Lambfeld. La défaite de cette noble femme serait certainement une tles pages les plus touchantes des annales de la passion. Elle était résolue à ne poi.- Qt se donner, et chaque]our elle commettait quelquç sublime imprudence. « En vérité, pensait Tilraajj quand jil rentrait chez lui après des heures orageuse^ passées entre de brûlantes espérances et de fébrile^ désespoirs, c'est là une femme qui aipi^e et qui suc-: combe pour la première fois. ^ U songeait à toutes

les manières classiques dont jusqu'alors on s'était abandonné à lui» à l'emphatique douleur de celle-ci , à Tintrépide enjouement de celle-là, à la tristesse solennelle de cette autre, et il sedisait : « Mon destin m'a fait rencontrer une femme que je ne connaissais pas.» Un soir, après une de ces luttes oii ce qu'on nomme ^ la vertu des femmes s'effeuille comme un bouquet à la ceinture d'une valseuse en faisant tomber une pluie i de senteurs embrasées, ce fut elle qui appuya sa tête ! sur la poitrine de Tilman et qui lui dit : « Mais je t'aime et j'en meurs I » Il comprit pourtant qu'un grand ! événement s'accomplissait dans sa vie.

Ses pressentiments ne l'avaient point trompé. H était rentré dans ce monde qu'il considérait comme un monde évanoui , dans ce pays que je ne puis comparer qu'à l'harmonieux tumulte d'une symphonie à grand orchrestre, à cette région capricieuse des sons où les notes moqueuses font entendre leur gazouillement persifleur entre les sanglots de notes plaintives. Il s'enivrait de cette vie qui nous rend fastidieuses ensuite les meilleures existences. Il

faisait autre chose encore que d'aimer, car il aimait : il pratiquait ce métier de l'amour tel que l'ont fait les femmes de

^-' c'était vrai. 369

nos civilisations raflSnées et maladives, ce métier qui nous fait paraître tous les autres odieux. II sul)is$ait une des lois les plus justes qui aient été imposées à notre cœur. Ce qu'il avait dit d'abord sans le sentir, à présent il le sentait. Les fausses larmes dont il avait cherché à humecter son regard étaient devenues des larmes sincères qui brûlaient ses yeux. Il y let une manière de dire : Je t'aime 9 dont on n'use pas impunément.

« Mon châtiment , pensait-il souvent , de lui avoir dilque je Taimais^ ce sera de Taimer ; » car le malheureux se révoltait contre son amour. Il ne pouvait pas croire à ce qu'il voyait ; il niait la divine apparition qui s'était revêtue pour lui d'une forme sensible. Il élâit toujours arraché des extases oii il avait approché de la vérité par une voix qui lui criait : « Tu es un sot ou tu es un foii* » Il traitait d'effets prémédités les simples mouvements qui , tout d'abord , avaient attendri son cœur. Ainsi, un jour il trouva M"® de Lambfeld lisant rimitation de Jésus-Christ. Elle lui parla de cet admirable livre , de ce poëme des surhumaines tendresses avec une éloquence dont il se sentit tout pénétré. Il la suivit où ses ailes la portaient , et tous deux furent ravis quelques heures dans le jardin des murmures et des ombrages mystiques. Tout à coup son mauvais ange le chassa de cet Éden, etil inlerrompit-brusquementune phrase commencée. « Je hais, dit-il avec un mauvais soyrire, les religiqns de salon.»

SI

Les yeux de M"' de Lambfeld devinrent humides, pendant quelques instants elle se tut. f^uis, avec cette douceur que le Christ règardaif comme la plus conquérante des puissances , elle dit : € Mes paroles , eo effet, étaient une profanation; îè ne suis pas digne de parler de l'amour divin. » Alors il s'emporta et lui dit qu'elle outrageait leur tendresse. Quand il l'eut quittée, il se blâma de sa colère, mais il approuva son ironie. «Je serais par trop ridicule aussi, pensa-t-il, si je prenais au sérieux ce catholicisme qui répond aux bergeries en poudre et en panier. Il en est de sa foi comme de sa vertu. >

Ce dernier blasphème revenait sans cesse sur sa bouche, où une douleur ardente l'y accompagnait. Et cependant elle lui disait, avec la grâce de l'amour et Tautorité de la raison : « Avant vous, en était-il ainsi de ma vie? N'ai-je pas tout cfiangé autour de moi? Ma bienvenue est-elle la même oii je vais? Ma maison ne se fait-elle point solitaire? Çeiix (jue vous appeliez mes amis avec une raillerie si amère ne s'éloignent* ils pas de moi comme d'une pestiférée^ sentant dans ma personne ce je ne sais quoi dont tous vous savent si mauvais gré, qui est l'amour pour un seul ?» C'étaient là des faits qu'il était forcé de reconnaître. Il voyait bien qu'elle soutenait pour lui une série de luttes dont elle ne se plaignait pas. Ainsi son mari ne lui témoignait pas une jalousie dont il eût regardé l'expression comme le plus monstrueux des ridicules,

c'était vrai. 371

et qui» d'ailleurs, était bien loin de son cœur ; mais il avait pris vis-à-vis d'elle un air rogue et hostile dont souffrait sa délica-

tesse et dont s'indignait sa fierté. Lambfeld s'inquiétait fort peu de ce que devenait sa femme depuis l'heure où finissent les soirées jusqu'à celle où commencent les yisites; seulement il exigeait qu'elle ne manquât à rien de ce qu'il nommait les devoirs du monde. Puisil trouvait fort commode qu'elle entretînt pour lui, avec maints personnages utiles à la conduite de sa vie» le genre de relations dont une intelligence féminine sait seule tirer tout le parti possible. Pour ce dernier but» il lui eût beaucoup pardonné. Il ne lui pardonnait pas d'aimer un soldat fort loin de pouvoir aspirer à être ministre ou dictateur. Elle offrait à son amour , comme elle Teût offert à Dieu> le calice amer que des mains gantées lui présentaient chaque jour» railleries, calomnies» conseils ; car les conseils ne lui manquaient pas : elle avait des amies trop jalouses du privilège de Ta* initié mondaine pour lui épargner cette espèce de torture.

Eh bien I rien de ce qu'elle s'imposait ne lui assurait cette conquête dont elle était si avide. Ce qu'il lui demandait» lui» c'était ce que les pharisiens demandaient à Jésus, quelque signe éclatant et visible. « Fais-moi voir» disait sans cesse son in crédulité à cette âme qui se donnait à lui» fais-moi voir que tu es l'amour» cet amour toul-puissant que j'ai toujours

voulu adorer, mais que je n'ai pas encore connu. > I^ malheur avait décidé qu'il obtiendrait ce qu'il souhaitait.

Depuis quelques semaines le général Tilman et sa fille étaient revenus à Paris, et Marc n'avait pas encore eu le courage d'avoir un élan de franchise ayec son oncle. Par instants il voulait rompre des projets qui lui étaient plus insupportables chaque

jour ; puis il se disait : <x Quelle folie I si tous ceux que M"^ de Lambfeld a aimés avaient renoncé au mariage, que de célibataires il y aurait dans le monde ! — Sache donc loyalement te séparer d'elle, » lui disait alors sa conscience. Une fausse expérience de la vie, qui en cela du reste seulement était d'accord avec ses plus impérieux penchants, lui répondait : « Non ! remetstoi au temps et aux caprices de ta maîtresse; l'homme à la fois honnête et habile est celui qui se laisse quitter. » Après ce colloque intérieur , il courait chez M"*® de Lambfeld, et, au lieu de tout faii-e pour la détacher de lui, il ne négligeait rien de ce qui pouvait river cette âme à la sienne.

Un jour, il avait peint à M™« de Lambfeld, avec les couleurs dont disposait son imagination, cette retraite k deux qui est le songe perpétuel de l'amour. Il avait

N c'était ynAi. 873

habité, à Constantine, une petite 'maison (un orage vient de détruire cette frêle demeure) qui donnait sur le rempart. Un jardin étroit comme un jardin de cénobite, flanqué d'un palmier à Tun de ses angles , d'un figuier à un autre, et entouré d'un mur en ruine assez bas pour ne pas cacher le plus magni* fique des sites, s'étendait sous les fenêtres du salon. « Que de fois, lui disait-il, j'ai souhaité là cettecompagne dont a besoin toute existence virile ! Quels trésors de bonheur il y aurait dans un pareil coin de terre pour deux êtres qui , suivant Texpression du poëte, se feraient l'un à l'autre un monde toujours nouveau 1 Ah! si je pouvais vous emporter en un asile loin de tout ce qui me rend mécontent de vous, des autres et de moi-même i » Elle lui répondit tout simplement, en attachant sur lui un de ces regards profonds derrière lesquels il semble, à certaines, heures, que toute

l'âme vienne se placer : <x Pourquoi ne serait-ce pas? Ne suis-je pas votre femme? Je suis prête à vous suivre où vous voudrez : c'est le devoir de mon amour. if> Il tressaillit, c Ah ! fit-il, si c'était vrai !»

En ce moment, un de ces fâcheux qu'il y a nécessité de recevoir fit son entrée, Marc sortit. Il rentra chez lui tout troublé. Le soir, un ministre de la république donnait un grand bal ; ce ministre était légitimiste. En ce moment, les légitimistes et TÉIysée se boudaient, a Si je pouvais avoir l'esprit à autre chose

qu*à ce qui nous touche, lui avait dit le matin même M"^ de Lambfeld, j'aurais certainement obéi au vœu de mon mari en allant à cette fête. Il fut un temps où je me serais beaucoup divertie de ce gui s'y passera. Mais i présent, avait-elle ajouté, tout ce qui est étranger à notre vie m'ennuie ou m'est odieux. Le soir, venez me voir un instant, je vous att^drai au coin du feu, et je me coudierai avec du bonheur pour toute la nuit. »

Tilman se rappelait ces paroles ; aussi répondit-il à son oncle, qui voulait à toute force le conduire chez le ministre dont il s'agit, qu'une fièvre d'Afrique le forçait à garder la chambre ; et il se rendit en toute hâte où presque toutes ses heures se passaient. O9 lui dit que M^ de Lambfeid était sortie. Elle l'avait accoutumé à de tels soins d'amour, pour dire le mot juste, â de telles gâteries, qu'une colère pleine de douleur s'empara de lui et le suffoqua. Il ne mit pas en doute qu'elle ne fût allée à ce bal qu'elle lui avait sacrifié le matin. Ainsi, c'était bien la femme que tout d'abord il avait jugée, la femme dont le monde est le métier, le goût, le culte, la fatalité, qui se promet sans cesse de changer de vie, mais court à Torchestre, aux lumières, à la causerie comme le soldat au canon* £t lui qui se demandait encofe, il y avait un in-

stant, s'il ne romprait point, pour une semblable créature, un mariage qui lui assurait fortune, avaiicement, tous ces avantages réels auxquels il faut s'at-

tacher, après tout, si Ton ne veut pas devenir un songe-creux. Heureuseinent> ses yeux étaient dessillés à temps. Quand il se fut bien arrêté dans ces pensées, il résolut d'aller à cette fête, où il lutterait d'indifférence avec celle que le matin il aimait tant. A onze heures, il entrait au bal, et la première femme qu'il ^it en effet était M"»** de Lambfeld qui causait avec le général de Tilman.

Elle était appuyée sur une cheminée, mais, malgré ce que sa pose avait de gracieux, on sentait que cette attitude n'était pas due à une préoccupation de coquetterie, qu'elle s'appuyait tout simplement pour ne pas chanceler. Elle avait une pâleur mortelle sur ses traits.

Avec une indiscrétion que depuis Marc a crue pré- ' méditée, et qu'il ne pardonnera jamais, s'il vit, le général de Tilman venait d'apprendre à M"® de Lambfeld le mariage auquel il destinait son neveu. M"* de Lambfeld fit signe à son amant d'approcher, et, d*ui\e voix où tremblait une de ces toutes-puissantes émotions qu'aucune situation ne peut maîtriser : — Est-ce vrai, dit-elle, ce qu'on me dit?

Il comprit, et, rassemblant tout ce qu'il avait Jamais pu avoir au cœur d'impitoyable énergie, il lui répondit : — € Oui, c'est vrai I » S'il eût bien vu ce visage que plus tard> par une cruelle magie, sa mémoire lui a si souvent représenté, ce visage où unç anxiété fébrile se traduisait par des larmes prêtes à

jaillir, luttant contre un malheureux sourire à attendrir des furies, qu'une nécessité sociale y retenait, il n'aurait jamais prononcé ces mots-là.

Elle le regarda encore, puis elle partit Si le sang coulait de certaines blessures, on aurait pu suivre dans le salon la trace de ses pas. Quand elle eut disparu, Marc fut saisi de ce violent et tardif effroi qui s'empare de nous tout à coup après un malheur dont nous avons été Taveugle instrument. Il s'aperçut qu'il venait de commettre quelque grande cruauté à désoler toute sa vie, il quitta le bal à son tour, et voici le billet qu'il trouva chez lui.

« Mon mari me demande si impérieusement de sortir ce soir, que je veux lui obéir. Je ne donnerai pas le prétexte d'un seul mot qui puisse me blesser à on homme que j'aurai quitté dans quelques heures. C'est chez vous que je me rendrai en sortant de ce bal où je ferai avec bonheur mes adieux à la vie dont mon amour m'a arrachée. Oui, c'est pour vous que je veux vivre ; oui, depuis le premier jour où je vous ai vu, je t'ai aimé; c'était vrai. »

Marc, après avoir lu ces mots, eut tout d'abord la pensée de courir chez M"*® de Lambfeld ; mais l'heure était si avancée, qu'il recula devant un scandale que d'ailleurs il n'avait peut-être pas le droit de causer.

Il passa donc une nuit et une matinée d'angoisses. Dès que l'instant arriva où il pouvait se rendre chez sa maîtresse, il vola vers cette maison devenue si fa-

c'était vrai. S7r

milière à son cœur. On lui refusa l'entrée de ces lieux où s'étaient passées les meilleures et les plus ardentes heures de sa

vie. M"*^ de Lambfeld, lui dit-on, était rentrée la veille avec une fièvre qui ne l'avait pas encore quittée. Il lui écrivit M. de Lambfeld lui a plus tard renvoyé ses lettres cachetées avec un billet qui lui annonçait, comme à toute la société parisienne, la mort de la plus charmante femme qui ait jamais aimé et souffert dans un salon.

Marc ne s'est pas marié et ne se mariera pas. Suivant toutes les probabilités, il se tirera assez de coups de fusil en Europe et en Afrique d'ici à quelques années, pour qu'il puisse, s'il n'a pas été tué déjà, prétendre à une balle, n'importe en quels lieux les destins le conduisent. <x C'était vrai I » voilà le dernier mot que nous lui ayons entendu prononcer.

C'est l'épitaphe inscrite sur la tombe qu'il a creusée au fond de son coeur le jour oii il a cru à l'amour et perdu celle qu'il aimait.

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/aventuresdutempoomolgoog. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.